


NAZIONALE
BIBLIOTECA
VITT. EMANUELE
1
32 E
24
ROMA




FARNESI ALFREDO
ROMA
B.V.E.
LEGATORE DI LIBRI



ÉTUDES

SUR VIRGILE.

TOME I.

MINISTÈRE

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES.

UNIVERSITÉ DE FRANCE.

Paris, le 23 novembre 1830.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous annoncer que le Conseil royal de l'Instruction publique a pris, le 19 novembre courant, en faveur de votre ouvrage intitulé *Études sur Virgile*, une décision à laquelle j'ai donné avec empressement mon approbation. Cette décision porte ce qui suit : « L'ouvrage intitulé *Études sur Virgile* est déclaré ad-« missible pour l'enseignement des classes supérieures des lettres ; il « sera placé dans les bibliothèques des colléges et parmi les livres « donnés en prix dans les distributions annuelles. »

Vous êtes libre, monsieur, de donner à ce suffrage de l'Université de France toute la publicité que vous jugerez convenable. De mon côté, plein d'estime pour un livre qui me paraît devoir contribuer puissamment aux progrès des études littéraires, je notifie directement à MM. les Recteurs la décision du Conseil royal, et je les invite à recommander les *Études sur Virgile* aux principaux fonctionnaires de leurs Académies.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée,

Le ministre de l'Instruction publique et des Cultes,

MÉRILHOU.

ÉTUDES

SUR VIRGILE,

COMPARÉ

AVEC TOUS LES POËTES ÉPIQUES ET DRAMATIQUES

ANCIENS ET MODERNES;

PAR P. F. TISSOT,

SUCCESSEUR DE DELILLE AU COLLÉGE DE FRANCE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

DEUXIÈME ÉDITION.

Ouvrage adopté par le Conseil royal de l'Instruction publique.

TOME PREMIER.

PARIS.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CLASSIQUES

DE JULES DELALAIN ET Cie.,

Fils et Successeurs d'Auguste Delalain,

Rue des Mathurins St-Jacques, N° 5, près la Sorbonne.

M DCCC XLI.

CONSIDERATIONS
PRÉLIMINAIRES.

Lorsque l'amitié du célèbre Delille me fit l'honneur inattendu de m'appeler à le remplacer dans sa chaire de poésie latine au collége de France, docile à ses conseils, je choisis Horace pour sujet de mes premières leçons; mais ce ne fut pas sans éprouver des scrupules et des craintes que je me hasardai à citer ce grand écrivain au tribunal de la critique. L'année suivante, j'osai pénétrer plus avant dans les mystères de l'art, en m'efforçant de faire assister, en quelque sorte, mes auditeurs aux délibérations du génie. Homère eut les prémices de cette espèce d'initiation; peut-on parler de poésie épique, sans remonter d'abord au père de l'épopée, et sans dire de lui, comme Virgile du dieu suprême : « Muses, commençons par Homère, tout est plein d'Homère dans le monde. »

Homère, disais-je, débarque à Délos pour offrir au dieu, non pas un sacrifice, mais un hymne, seul présent qui soit en son pouvoir; errant dans les détours du bois sacré qui environne le temple d'Apollon, sa tête s'allume et fermente, son cœur bat avec violence dans sa poitrine; il ne marche pas, il se sent porté sur des ailes. Devant ses yeux passent des images sublimes et confuses, elles se succèdent comme des nuages d'argent, de pourpre et d'or, comme ces riches et mobiles décorations célestes qui varient l'aspect d'un horizon immense. Au milieu de cet océan où la pensée obéit tour à tour à des impulsions soudaines et différentes, la guerre de Troie, dont son enfance fut bercée, les noms des héros de ce siége de dix ans qui frappèrent ses oreilles à Smyrne ou à Memphis, dans les murs d'Argos ou sur les bords du Xanthe, viennent saisir le prêtre des muses. Plus de repos : les lieux, les hommes, les événements, se sont emparés de lui; mais, accourus tous ensemble, leur foule éblouit ses yeux, leur tumulte empêche sa raison de délibérer avec elle-même. Son imagination devient un chaos; des éléments opposés y combattent entre eux, en attendant la main souveraine qui doit les ordonner. Les richesses de la matière effrayent, accablent le poëte;

elles suffiraient à remplir une longue histoire; comment les réduire aux proportions d'un poëme? comment faire le choix du génie dans un si vaste sujet?

D'abord s'offrent aux regards le songe prophétique d'Hécube, la naissance de Pâris, les prédictions sur ce fatal enfant, sa beauté célèbre dans l'Asie, la querelle des trois déesses, leur présence devant le berger du mont Ida, la reconnaissance de Vénus pour le juge qui lui a été favorable, le ressentiment de Junon et de Minerve, irritées de l'injure faite à leur beauté. Au second plan, paraissent le voyage du fils de Priam à Sparte, sa passion pour Hélène, sa fuite avec cette coupable épouse qui, laissant pour souvenirs d'elle, à son palais l'opprobre, à son époux le deuil, à ses concitoyens les fléaux de la guerre, porte en dot à sa nouvelle patrie la ruine et la destruction [1].

Viennent ensuite l'indignation de la Grèce, le serment de ses princes contre le perfide violateur des droits de l'hospitalité. Une armée s'assemble en Aulide, Agamemnon est choisi pour la commander. Pressé d'obtenir la victoire, il ordonne à sa flotte de mettre à la voile; le silence des vents l'arrête dans le port. On consulte les dieux; Calchas explique leur volonté : le sang d'Iphigénie doit couler sur l'autel de Diane. L'amour de la patrie, ou plutôt l'ambition du pouvoir, la superstition et la crainte, l'emportent sur la tendresse paternelle. Les Grecs partent sous les auspices de la mort d'une vierge immolée presque sous les yeux de sa mère, à laquelle on peut appliquer dès ce moment l'expression de Virgile : *concepit furias!*

Eh bien! tant de scènes admirables, tant de magnifiques richesses sont des ornements superflus : le génie sourit un moment aux beautés immortelles qu'il en ferait éclore; mais la raison qui tient la première place au conseil du poëte, les rejette comme des séductions dangereuses, comme des obstacles à l'observation de cette grande loi de l'unité que la nature garde dans ses créations, et que l'homme ne peut violer impunément dans les siennes.

Cependant l'imagination d'Homère vole à Troie avec l'armée, il en fait le dénombrement; les héros qui la conduisent, Idoménée, Nestor et son fils Antiloque, Eurypile, les deux Ajax, Diomède, Ménélas, marchent devant lui sous les regards du superbe Atride. La souveraine de l'Asie montre tour à tour au poëte inspiré le vénérable Priam, le voluptueux Pâris, Hélène, cause de la guerre, cette vertueuse Andromaque qui en sera la victime, Hécube réservée à devenir le modèle achevé des infortunes humaines, ses cinquante fils, dont elle est si fière, rangés autour du magnanime Hector, les délices d'un peuple et le rem-

1 Eschyle.

part de l'empire. Quelles différences de mœurs! Quelles oppositions de caractères! Que de contrastes, de vœux, d'espérances et de craintes! Quel jeu et quel tumulte des passions dans tous ces rivaux de gloire! Le génie d'Homère entre en travail malgré lui; il combine des situations, il esquisse des scènes, il invente des épisodes; il met aux prises, dans des combats acharnés, les Troyens et les Grecs, les dieux et les mortels. La terreur, la pitié, l'amour de la victoire, font tressaillir ses entrailles; il est tour à tour Énée, Hector, Diomède, ou Achille. Sublime et vain enthousiasme! Inutiles enfantements! La pensée première, la pensée fondamentale de l'ouvrage reste encore à trouver. Le poëte continue de lutter avec son sujet; mais, moins heureux que la sybille qui produisait des oracles, après s'être longtemps débattue contre la puissance d'Apollon, son génie se sent frappé d'une espèce d'impuissance; des ténèbres confuses succèdent aux vives clartés qui remplissaient son horizon; enfin, il tombe de fatigue et d'épuisement au pied d'un arbre consacré au dieu.

Le sommeil, frère de la mort pour la plupart des hommes, est souvent une veille ardente et féconde pour ces favoris du ciel qui vivent de la pensée. Pendant les apparitions qu'Apollon lui envoie, Homère voit Achille arriver aux rivages de Troie avec Ulysse et Patrocle. Le fils de Pélée porte sur son front une marque immortelle et les présages de la victoire. Ajax, Sthénélus, Nestor, Diomède, Agamemnon, l'armée entière, s'empressent autour de lui; on l'environne, on le salue, on l'honore comme le vengeur de la Grèce. Dans un nuage d'or, Thétis contemple ce spectacle, et quoique une ombre de tristesse soit répandue sur ses traits, elle laisse éclater un orgueil de mère à l'aspect de son fils semblable à un dieu parmi des mortels. A côté d'Achille s'avance cette belle Briséis qui porte la lyre d'or du héros, et obtient les plus tendres affections du destructeur de sa famille.

A peine cette brillante scène avait-elle fixé ses regards, qu'Homère entend, sur les bords de la mer retentissante, la prière éloquente d'un vieillard triste et majestueux; privé de sa fille, et insulté par le roi des rois, il demande au dieu du jour la punition des Grecs. Apollon exauce son grand-prêtre; déjà l'armée périt sous les flèches vengeresses du frère de Diane, si funeste à l'orgueilleuse Niobé. Un conseil s'assemble convoqué par Achille, le héros veut qu'on cherche la cause d'une si grande calamité. Calchas se lève et n'ose encore parler; mais, rassuré par le fils de Thétis, il révèle enfin la vérité. Son éclat excite une violente querelle entre Agamemnon et Achille. Celui-ci, retenu par Minerve au moment où il tire le glaive pour frapper l'audacieux adversaire qui le menace de lui ravir Briséis, cède à la fille de Jupiter; mais, encore écumant de courroux, et inspiré par son cœur comme un oracle par quelque dieu, il prédit aux Grecs de

longs regrets de son absence, et à leur injuste chef d'inutiles et cruels repentirs. En vain le sage Nestor veut réconcilier les deux superbes rivaux, le conseil des rois se sépare; Achille, indigné de l'outrage qu'il a reçu, se retire sur ses vaisseaux avec ses Thessaliens. Homère a pu contempler à loisir ce spectacle; il suit Achille dans sa tente, il assiste à la scène où Patrocle, par l'ordre de son ami indigné, mais soumis au pouvoir sacré des lois, remet cette royale captive entre les mains des hérauts d'Agamemnon. Témoin de la tristesse de Briséis, des larmes et du courroux d'Achille, Homère a recueilli la prière du fils de Thétis à sa mère. Il vient d'entendre sortir enfin de la bouche d'Achille, blessé dans son amour et furieux de sa nouvelle injure, les vœux impies du désespoir. « Fatale querelle! s'écrie le poëte profondément effrayé de l'avenir de la patrie, quel deuil tu vas répandre sur la Grèce! Quelle joie tu vas causer à Priam, à ses fils, à tous les Troyens! » Il dit, et l'Iliade est conçue! La colère d'Achille, voilà le sujet du poëme.

Une grande et dernière pensée sort au même moment du sein de cette orageuse inspiration. Presque tous les héros qui soutiennent Ilion ou Argos sont sortis du sang des dieux; les dieux laisseront-ils leurs fils sans secours au milieu de tant de dangers? Resteront-ils spectateurs indifférents d'une si grande querelle? Non, sans doute; la Grèce et Troie auront leurs défenseurs célestes; Cybèle verra l'Olympe descendre sur le champ de bataille; le seul Jupiter, assis sur le trône du monde, comme un modérateur suprême, regardera cette lutte fameuse dont l'issue, toujours mystérieuse pour nous, mais marquée d'avance dans les décrets irrévocables du destin, doit être la ruine de Troie.

L'absence d'Achille est le fondement de l'économie de l'Iliade; point de poëme possible si Achille se trouvait toujours en action devant nous. En effet, comme chacun de ses combats serait une victoire, son glaive aurait bientôt épuisé l'élite de la race troyenne. Hector succomberait avant d'avoir accompli les grandes choses promises à son nom, et la guerre, entretenue par la Discorde, qui règne dans l'Olympe et sur la terre, tomberait tout à coup comme un violent orage. Achille, retiré du théâtre, fait place aux mortels et aux dieux qui doivent combattre dans les plaines de Troie. C'est ainsi que nous voyons paraître tour à tour les différentes renommées guerrières des deux peuples, et surgir un héros de chaque journée: tantôt c'est Minerve ou Diomède, tantôt Mars ou Hector, qui attirent sur eux tous les regards, et font pencher en leur faveur les balances de la destinée.

Admirons ici les ressources du génie d'Homère, et les heureux effets qu'il tire des moyens les plus opposés; autant il ménage Achille, autant il s'applique à le tenir en réserve pour l'agrandir à nos yeux; autant, avec le même dessein, il prodigue le ma-

gnanime Hector. Hector est partout : dans les murs, hors des murs, au temple, au conseil, aux combats; d'exploits en exploits, de succès en succès, il s'élève sans cesse, jusqu'à ce que, tenant les Grecs assiégés dans une étroite enceinte, et près de brûler leur flotte, il semble être un autre Achille suscité parmi les Troyens pour la perte d'Argos. Au moment même où le fils de Priam nous inspire la pensée de cette comparaison, Homère, par un trait de génie, met la Grèce suppliante aux pieds du véritable Achille Le héros reste insensible à l'éloquence d'Ulysse, aux larmes du vieux Phénix, aux reproches et à l'amitié du fier Ajax, aux prières de la patrie en deuil. C'en est fait de la Grèce : voilà ce qui alarme Phénix, ce que le fils de Laërte murmure tout bas, ce que le Télamonien redoute aussi, malgré sa constance; voilà l'issue funeste que nous annoncent la terreur et le désespoir d'Agamemnon, seul dans sa tente, et poussant des cris de douleur sous les regards de Jupiter irrité contre lui.

Cependant quelque espoir est rentré dans le cœur des Grecs, relevés par la conquête des chevaux de Rhésus, l'une des fatalités d'Ilion, et par les succès d'Atride, qui sème le carnage et l'effroi dans les rangs ennemis en l'absence d'Hector. Bientôt le roi des rois se retire blessé; Hector remonte sur son char; Ulysse, Diomède et Ajax arrêtent sa furie par des prodiges de valeur, mais ils sont tous blessés, ainsi qu'Eurypyle et Machaon. Leur vainqueur éprouve à son tour le même sort; un dieu le ranime, il lui donne des forces pour rétablir l'action et ressaisir la victoire. qui avait abandonné, à son insu, l'une des ailes de l'armée. Alors éclatent les prières de Nestor à Patrocle; au nom sacré de la patrie, le vieillard implore le secours du fils de Thétis; un moment après, l'illustre ami du héros entend sortir de la bouche d'Eurypyle ces douloureuses paroles : « Plus de salut pour les Grecs : ils périront tous! »

Nous arrivons au douzième chant. Hector est au pied du rempart qui protége le camp d'Agamemnon; de terribles combats s'engagent sur cinq points différents; les Troyens triomphent et chassent devant eux les Grecs, qui volent vers les vaisseaux, leur unique asile. Peut-être ne trouverait-on dans aucun poëte du monde, une description aussi rapide, aussi semblable à une bataille de géants, que la peinture d'Homère. L'action continue, et devient plus terrible que jamais; la présence de Neptune, le sommeil de Jupiter endormi par Junon, une nouvelle blessure d'Hector, font pencher la victoire en faveur des Grecs. Guéri par Apollon, Hector reparaît; il franchit de nouveau les retranchements ennemis. La mêlée est si affreuse, le danger si pressant, que Patrocle quitte Eurypyle mourant pour aller invoquer le courage d'Achille. Hector furieux ressemble au dieu Mars agitant sa lance, à un feu dévorant qui ravage une profonde

forêt : déjà il lance la flamme sur les vaisseaux. Frappé de ce spectacle, craignant de se voir fermer le chemin du retour à Scyros, mais encore insensible aux périls de la Grèce, Achille refuse de marcher pour elle; seulement il accorde ses armes aux instances de Patrocle désespéré. Cependant Ajax, accablé des traits ennemis, est sur le point de succomber, désarmé par le glaive d'Hector. Les Troyens font voler de tous côtés des torches ardentes sur la flotte; les flammes s'y répandent et déjà les poupes s'embrasent. Dans ce moment extrême, Achille vient de réunir ses Thessaliens, et tandis qu'il offre un sacrifice au ciel pour le salut d'un ami si cher, Patrocle fond avec eux sur les bataillons ennemis. Ce n'était point Achille, ce n'en était que l'ombre; néanmoins tout recule devant l'ombre d'Achille; Hector lui-même a pris la fuite, peu s'en faut que Troie n'ouvre ses portes : l'ivresse de la victoire entraîne Patrocle, rebelle aux ordres et aux prières d'Achille; Hector revient et lui donne la mort.

Le fils de Priam touche au faîte de la gloire; à peine revêtu des armes d'Achille, une force nouvelle se répand dans ses membres; rempli du démon des combats, il revole au milieu de l'armée troyenne en poussant un cri terrible. Plus il approche de l'événement funeste, plus il est grand et sublime. Il triomphe à la lueur des éclairs, au bruit de la foudre qui retentit sur le mont Ida : tremblez, Grecs, voilà le ministre du courroux de Jupiter!

Tous ces maux proviennent de l'orgueil d'Agamemnon et de la colère d'Achille. Le premier, qui est le plus coupable, a reçu un châtiment terrible de sa faute; les dieux envoient d'abord pour punition à son rival un pressentiment cruel. A l'aspect du désordre des Grecs, que l'épouvante précipite de nouveau vers le rivage : « Patrocle n'est plus! s'écrie-t-il; l'infortuné! malgré mes prières, il aura voulu affronter la fureur d'Hector! » Comme il roulait ces pensées dans son esprit, Antiloque approche, les yeux noyés de larmes : « Hélas! ô fils de Thétis et du belliqueux Pélée, tu vas apprendre une triste nouvelle! Patrocle est mort! on ne combat plus que pour la possession de son cadavre; tes armes sont au pouvoir d'Hector. »

Ici la scène du désespoir d'Achille, étendu tout entier sur l'arène, entouré de ses captives et de celles de Patrocle, qui se frappent la poitrine et tombent évanouies, tandis que le généreux Antiloque s'efforce d'empêcher qu'il n'attente à ses propres jours. Thétis arrive suivie des néréides; elle cherche à consoler son fils, et c'est en répondant aux discours maternels, que l'âme héroïque et tendre d'Achille se révèle tout entière. Désespéré de la mort de Patrocle, honteux de ne l'avoir pas préservé du coup fatal, il abjure la funeste passion de la colère, il maudit la discorde et les malheurs qu'elle enfante. Ce retour est sublime; il

amène la résolution de venger Patrocle, qui est l'arrêt fatal d'Hector, et nous montre Achille courant avec joie à une victoire que doit suivre bientôt sa propre mort. Le fils de Jupiter, Alcide, est mort, Achille doit mourir aussi; mais du moins la gloire illustrera sa vengeance et sa mémoire.

Thétis, ne pouvant triompher d'une résolution si profonde, obtient cependant de son fils la promesse d'attendre de nouvelles armes forgées par Vulcain, et qui doivent remplacer celles dont la conquête coûtera si cher au vaillant Hector. La déesse monte rapidement vers l'Olympe. Alors les Grecs, fuyant pour la dixième fois devant les Troyens, en poussant des clameurs d'épouvante, touchaient au bord de l'Hellespont; Hector, en vain repoussé par les deux Ajax, allait enlever le corps de Patrocle et se couvrir de gloire, si Junon, protectrice d'Argos, n'eût envoyé au fils de Thétis une inspiration digne de lui.

Achille, toujours plein de son désespoir, était couché dans la poussière; il se lève : Minerve le couvre de l'immortelle égide, et le couronne d'un nuage d'or au haut duquel s'allume une flamme étincelante... Il s'avance hors de la muraille jusqu'aux bords du fossé, mais sans se mêler aux Grecs, par respect pour les ordres d'une mère. Là, debout, il pousse un cri que Minerve accompagne d'un bruit terrible. Aussitôt un tumulte immense règne parmi les Troyens. Tel est le son perçant de la trompette lorsque des ennemis environnent une ville qu'ils vont détruire, telle est la voix d'Eacide. Au bruit de cette voix d'airain, tous les cœurs sont saisis d'effroi; les superbes coursiers font rebrousser les chars en arrière, tant ils ont le pressentiment d'un désastre! les écuyers se sentent frappés de consternation à la vue de la flamme allumée par Minerve sur la tête du fils de Pélée. Trois fois, aux bords du fossé, le héros pousse un cri déchirant; trois fois les Troyens et leurs généreux alliés reculent dispersés par la terreur. Là, périrent sur leur char, et percés de leurs propres armes, douze des plus illustres combattants de l'armée troyenne. Les Grecs, pleins d'enthousiasme, ont enlevé Patrocle hors de la portée du trait; ils le déposent sur un lit funèbre qu'environnent ses compagnons d'armes.

Que sont devenus Teucer, Ajax, Diomède, Agamemnon, Énée, Sarpédon, Polydamas et le grand Hector lui même? Achille, en paraissant, les a tous effacés. Mais, content d'avoir sauvé l'armée des Grecs et la dépouille de Patrocle par un seul cri d'Achille, le génie conseille à Homère de mettre un intervalle entre ce prodige et ceux qui doivent le couronner : il sait que les choses sublimes ont quelque chose d'accablant pour notre faiblesse; il la ménage en accordant une trêve à notre admiration. Pendant ce moment de repos, Achille reste à la même hauteur,

parce que notre imagination frappée l'y soutient, et qu'elle voit deux grandes divinités occupées de lui préparer des armes, honneur qu'Hercule ni Thésée n'ont obtenu du roi de l'Olympe, auteur de leur naissance.

Le héros reparaît un moment dans tout son éclat, lorsqu'il reçoit les merveilleuses armes, nouvel ouvrage de Vulcain. Au son terrible qu'elles rendent, l'effroi saisit les Thessaliens; ils n'osent arrêter sur elles leurs yeux éblouis, et reculent quelques pas. Achille les a vues, et déjà la colère l'enflamme; sous l'ombrage de ses sourcils, ses yeux lancent de redoutables éclairs; il touche avec transport le présent de Vulcain. Mais, par un admirable mouvement, l'homme prend tout à coup la place du guerrier menaçant; et une tendre sollicitude sur le corps de Patrocle qui va rester exposé aux injures de l'air en l'absence de son ami, nous révèle qu'un cœur sensible bat sous l'airain dont il est couvert. Entre toutes ces transitions de pensée, qui sont si belles lorsque le poëte les a puisées dans l'étude du cœur humain, dans le sentiment des forces de notre attention, dans le secret de nos émotions, et dans les besoins comme dans la mesure de notre sensibilité, je ne connais rien de plus achevé que ce passage d'Homère.

Quelle scène s'ouvre devant nous! Achille convoque les Grecs. Tous les guerriers arrivent en foule, même les pilotes, les rameurs, les économes, et jusqu'aux distributeurs des vivres; ils courent à l'assemblée, impatients de voir Achille, qui depuis si longtemps avait disparu des combats. Faibles encore, deux favoris de Mars, le courageux Diomède et le divin Ulysse, s'avancent, soutenus de leurs lances, à cause de leurs profondes blessures; ils prennent la première place au conseil. Agamemnon paraît le dernier; ce prince souffrait encore de la plaie que lui avait faite dans un combat acharné la flèche de Coon, fils d'Anténor. Achille, en voyant tous ces chefs mutilés, peut se dire : « Voilà mon ouvrage! » Mais la mort de Patrocle était une leçon bien plus terrible; elle avait dessillé ses yeux, éveillé sa raison et ressuscité sa vertu. Il vient devant le peuple entier abjurer sa haine et se réconcilier avec Agamemnon. La franchise et la bonne foi, la générosité, la piété pour les morts, un deuil religieux de la perte de Patrocle, et l'amour de la gloire, éclatent dans toutes les paroles du héros; celles qu'il adresse aux restes sacrés du mort sont un hymne à l'amitié. Ses accents arrachent des larmes à tous les Grecs et à Jupiter lui-même. Ce dieu, touché du refus qu'il fait de prendre aucun aliment avant d'avoir vengé Patrocle, charge Pallas de faire couler le nectar et l'ambroisie dans le sein du fils de Thétis, pour que la cruelle faim ne fasse pas fléchir ses genoux dans la carrière.

Achille va partir. Automédon s'élance sur le char; Achille y

monte, prêt à combattre, resplendissant de l'éclat de ses armes, et semblable à l'astre de la lumière.

Mais, transporté de douleur et de rage par la mort de son ami, il renverserait la ville de Neptune avant l'arrêt des destinées; telle est la crainte de Jupiter, qui permet aux dieux de descendre sur le champ de bataille, et de balancer ce héros : nouvelle fiction qui concourt au but secret du poëte. L'Olympe entier envahit la plaine de Troie; la Discorde suit les pas des dieux, et répand au loin ses fureurs. Minerve pousse des cris belliqueux, tantôt hors du rempart des Grecs, tantôt sur le rivage retentissant; Mars, tel qu'un noir tourbillon, fait entendre sa voix menaçante. La foudre du père des dieux et des hommes résonne avec un bruit épouvantable au-dessus de la tempête qui va s'élever. Le maître du trident ébranle la terre immense jusqu'aux plus hautes montagnes; on sent tressaillir les sommets du mont Ida, la ville des Troyens et la flotte des Grecs. Le roi des ombres, Pluton, frappé de terreur, s'élance de son trône : il pousse un cri déchirant; il tremble que Neptune n'entrouvre la terre ébranlée, et ne découvre aux regards des hommes et des dieux du ciel ces demeures désolées dont les immortels eux-mêmes ont horreur.

Tels sont les nouveaux prodiges qui annoncent la présence d'Achille : les dieux vont combattre avec ou contre lui, la terre tremble sous ses pas, le ciel tonne sur sa tête, et jupiter le regarde. Il s'élance dans la mêlée, brûlant de rencontrer Hector et de rassasier de son sang la cruelle soif du dieu Mars. Ses exploits ne justifient pas d'abord un si grand appareil : Enée, qui lui échappe par un prodige après quelques nobles efforts, n'est pas un adversaire digne du héros. Cependant Achille excite les siens en jurant de se faire jour dans la profondeur des rangs de l'armée troyenne, et s'abandonne à sa colère; elle redouble à l'aspect du panache d'Hector. « Le voilà! s'écrie-t-il, celui qui m'a percé jusqu'au fond de l'âme, en tuant mon ami le plus cher! Il n'est plus temps de nous fuir dans les sentiers de Mars : approche, cruel, et viens recevoir la mort. » Le combat commence : Hector va périr sous la lance d'Achille; Apollon l'environne d'un nuage. Trompé deux fois dans sa vengeance, Achille étincelle de rage; il promet d'immoler tous les Troyens qu'il pourra surprendre. Promesse trop cruellement gardée! l'essieu, les roues, le haut de son char, sont rougis du sang dont il inonde la plaine. Pressés par une ardente poursuite, les Troyens se jettent dans les eaux du Xanthe. Il s'y précipite pour les frapper; il en sort pour poursuivre ceux qui lui échappent. Tout accès à la clémence est fermé dans ce cœur d'airain : vainement le jeune Lycaon, fils de Priam, demande la vie; Achille répond à cet infortuné par des paroles plus cruelles que la mort que le glaive lui donne. Inexorable pour les hommes, presque impie envers les

dieux, le fils de Thétis insulte au fleuve sacré du Xanthe indigné du carnage dont un mortel a souillé ses ondes. En vain le fleuve fait entendre la voix de la pitié pour tant de victimes immolées en un jour; l'implacable Achille a juré d'exterminer le peuple d'Hector; il poursuit le cours de ses vengeances.

Tout à coup, ô retour terrible de la fortune! ô renversement de l'orgueil humain! ô juste punition de tant d'outrages à l'humanité! ô leçon terrible pour les furieux qui versent à plaisir le sang de leurs semblables! Le Xanthe soulève ses ondes vengeresses. Achille combat avec audace un ennemi divin; il fait des prodiges de courage. Mais enfin nous entendons le meurtrier du tendre Lycaon élever du fond des eaux une voix suppliante vers l'Olympe: le victorieux, le superbe, l'inexorable Achille demande à Jupiter de ne pas subir une mort sans gloire, comme un jeune pâtre surpris par un torrent orageux qui l'engloutit à mais.

Achille sort de ce péril, grâce au secours de Neptune et de Pallas. Le Scamandre redouble de fureur, le héros, de constance; mais le Simoïs unit ses efforts à ceux de son frère; leurs ondes troublées, furieuses, couvertes d'écume, de sang et de cadavres, s'élèvent et tombent sur Achille avec un effrayant murmure. A la prière de Junon, effrayée d'un si grand péril pour le héros, Vulcain répand sur la plaine ses feux dévorants. Les deux fleuves, vaincus par un dieu plus puissant, abandonnent les Troyens à la colère des Grecs. La paix semble renaître un moment dans la plaine de Troie. Alors la Discorde exerce sa rage entre les dieux descendus de l'Olympe: Neptune provoque Apollon; l'épouse de Jupiter punit l'audace de Diane; Minerve et Mars combattent avec fureur; Achille seul paraît plus terrible que les immortels. L'armée troyenne recule en désordre devant le héros; Ilion, son monarque et son peuple, tremblent à son aspect. La dernière heure des Phrygiens serait arrivée, si Apollon ne venait les secourir. Malgré l'épouvante générale, malgré les avis de Priam et les larmes d'Hécube, Hector veut rester hors des murs; il veut vaincre ou mourir. Achille survient; à la démarche formidable du vainqueur, à la flamme des éclairs que lancent les armes divines, Hector, troublé comme si quelque divinité funeste paraissait à ses regards, éprouve une terreur subite et jusqu'alors inconnue à son âme: il recule, il abandonne les portes; il fuit même. Toutefois c'est le brave qui cède un moment à l'ascendant d'un plus brave encore: nous le verrons s'arrêter pour combattre, et sans doute une lutte terrible va s'élever entre les deux rivaux. Déjà Hector a évité la lance terrible de son rival; déjà il fait voler avec force contre lui un trait rapide et sûr. Cependant, déçu dans son attente, il demande un javelot à Déiphobe son frère; mais Pallas, cachée sous les traits de ce guerrier, a trompé Hector. Seul et

sans secours, il se sent abandonné par les dieux ; il ne voit autour de lui que la mort, et Achille semblable à l'un de ces géants de gloire et de génie devant lesquels la terre garde le silence de l'effroi. Tant de sinistres présages n'accablent pas le courage d'Hector; presque sous la main des cruelles destinées, il tente un généreux effort, et rêve encore les récompenses de la gloire en levant avec violence son épée contre Achille. Il n'y a qu'un moment, le fils de Thétis était près de périr dans les eaux du Xanthe comme un pâtre obscur; maintenant, voilà le fils de Priam en face d'Achille, comme nous verrons son père sous le glaive de Pyrrhus! Tels sont les hasards de ce grand jeu de la fortune qu'on appelle la guerre! Ainsi les plus grandes destinées peuvent aboutir tout à coup à une fin misérable ! Achille triomphe; Hector tombe : victime offerte à Patrocle, c'est Patrocle qui le tue par la main d'Achille. Achille immolant Hector presque sans défense, insultant à un noble rival, refusant la sépulture à un guerrier vaillant et religieux qu'il honorait, outrageant le cadavre sacré d'un héros, est l'Oreste de l'amitié.

Le fils de Thétis, tout couvert de ses armes, revient avec ses chers Thessaliens honorer les mânes de Patrocle et lui présenter les dépouilles d'Hector; on l'entraîne au festin des rois; mais s'il y assiste par déférence, il ne veut pas essuyer le sang et la poussière du combat avant d'avoir déposé son ami dans la tombe. La nuit vient : Achille étendu sur la terre, au bord des ondes qui baignent le rivage, mêle ses gémissements à ceux de ses guerriers. Rien de plus touchant que sa tristesse en rendant les honneurs suprêmes à un ami; de plus tendre que les dernières paroles qu'il prononce sur la victime. « Renfermons, dit-il, ces restes précieux dans une urne d'or jusqu'à ce que je sois caché moi-même aux royaumes sombres; je ne veux point aujourd'hui un grand tombeau pour Patrocle; une médiocre sépulture doit lui suffire. Vous, qui me survivrez, Grecs belliqueux, élevez un vaste monument, lorsque vous me laisserez ici en désertant ce rivage avec vos vaisseaux. » Est-ce donc là le cruel vainqueur d'Hector? Oui, c'est lui ! Et voilà l'homme, assemblage inconcevable de barbarie et de pitié, de vengeance et de tendresse, de délire et de raison !

Un dernier tribut attend l'ombre de Patrocle; les jeux funèbres vont s'ouvrir. La douleur d'Achille domine sur cette grande cérémonie expiatoire, et se trahit à tout moment par des accents du cœur. Achille ne veut point combattre puisqu'il a perdu Patrocle; ses coursiers, autrefois nourris par un maître si doux, ont aussi trop de tristesse pour entrer dans la lice : image naïve et touchante que Racine a trop pompeusement imitée dans Phèdre. Mais désormais plus maître de sa douleur, Achille se montre avec toute la générosité de son caractère, avec toutes les grâces

de la jeunesse, et cet amour de la justice qui en est le naïf caractère, et ce respect pour les cheveux blancs qui l'inspire comme un instinct vertueux; il sourit à l'emportement d'Antiloque dans lequel il se reconnaît lui-même; il console Eumèle par un présent, honore la sagesse de Nestor en lui offrant une coupe en mémoire de Patrocle que les Grecs ne reverront plus au milieu d'eux; il écoute, avec une sage complaisance, les louanges que le vieillard se donne avec trop peu de retenue; sa sagesse ménage l'orgueil d'Ulysse et de Diomède en distribuant les mêmes éloges et les mêmes prix aux deux guerriers, comme à deux rivaux dignes d'une égale récompense. Enfin, par un dernier trait qui prouve combien son cœur est changé, il paye, avec une rare convenance, un tribut d'égards et de respect au rang et à la personne du roi des rois : dernier coup de pinceau qui sert à nous rappeler que la réconciliation d'un cœur généreux ressemble au pardon de la divinité.

Cette opposition avec les scènes précédentes est de la plus rare beauté; en retenant quelque chose de la hauteur de l'Iliade, elle émeut comme ces naïves peintures de l'Odyssée qui ont tant de charme pour les âmes tendres et simples.

Le héros est toujours occupé de son cher Patrocle : dans sa tristesse, il ne peut goûter les douceurs du sommeil; ses nuits s'écoulent dans une veille inquiète et douloureuse. Enfin il se lève, et, troublé par la douleur, porte ses pas errants le long des bords de la mer; c'est là qu'il voit toujours les premiers rayons de l'aurore s'élevant sur les flots. Bientôt un nouveau transport de fureur le saisit; il traîne indignement le corps d'Hector autour du tombeau de Patrocle. On est fâché de ce retour de férocité, mais il sert du moins à faire éclater de nouveau la pitié des dieux : ils avaient empêché le corps d'Hector d'être défiguré par la vengeance de son vainqueur; maintenant, le maître suprême de l'Olympe, après avoir loué la valeur et la piété du défenseur des Troyens, charge Thétis du soin de disposer Achille à rendre au vieux Priam le corps de son fils; Achille cède sans murmurer à la voix d'une mère et à l'ordre des dieux.

Dans la scène sublime entre Priam et lui, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, du père ou du héros. Les paroles du premier font tressaillir les entrailles; les paroles du second, après les pleurs que les deux rois ont versés, l'un sur Hector, l'autre sur Patrocle, respirent une philosophie courageuse, une étonnante pitié du malheur, cette mélancolie particulière à la jeunesse frappée du pressentiment de sa fin prochaine, et ce courage d'une âme forte qui ne sait pas pleurer un bien d'une aussi courte durée que la vie. Priam redemande avec les plus vives instances les restes d'Hector; à ce nom, Achille reprend un air sévère et menaçant; il rend toutefois la dépouille sacrée. Lui-même appelant

ses captives, leur ordonne de laver le corps du Troyen, de le parfumer d'essences : par ses avis encore, elles ont soin d'éloigner ce spectacle des yeux de Priam, de peur qu'à l'aspect de son fils la douleur réveillée n'enflamme le courroux du vieillard et ne l'expose à la fureur d'Achille, qui pourrait immoler le père d'Hector et violer les décrets de Jupiter. Après que les captives ont exécuté ces ordres, et jeté sur Hector un manteau avec une riche tunique, Achille, le soulevant lui-même, le dépose sur un lit funèbre que ses compagnons placent sur un char brillant. A cette vue il pousse un profond soupir, et appelant par son nom le guerrier qu'il avait tant aimé : « Ne t'irrite pas contre moi, Patrocle, en apprenant chez les morts que j'ai rendu le corps du noble Hector à son père; il m'a offert des dons qui ne sont pas indignes de nous, et je veux t'en offrir ta juste part. »

Après ces paroles, Achille rentre dans sa tente; il adresse à Priam la plus sage, la plus tendre des consolations, et lui donne le repas de l'hospitalité. Priam, l'œil attaché sur Achille, ne cesse point d'admirer son air noble, sa taille majestueuse qui le rendait semblable aux immortels. Le héros contemple le fils de Dardanus avec la même surprise; charmé de la douceur vénérable de son front, il prête l'oreille aux discours pleins de sagesse du vieillard. Cette grande scène, cette savante peinture du cœur humain, se terminent par la promesse d'Achille au vieux monarque de l'Asie, de lui accorder tout le temps nécessaire aux funérailles d'Hector, et de suspendre pendant douze jours la reprise des hostilités entre les deux peuples.

Hector a cessé de vivre, Achille a déposé sa colère, Troie touche à sa ruine inévitable, l'action est arrivée au dénouement, et le drame est fini. La peinture de la ruine d'Ilion nous rappelle encore un sacrifice offert par le génie sur l'autel de la raison. Pour admettre ce magnifique épisode dans le poëme, il faudrait peindre le trépas d'Achille; il faudrait montrer le superbe vainqueur d'Hector caché dans l'ombre d'un tombeau comme sa victime. Grâce à une combinaison de génie, Homère laisse devant nos yeux Achille dans l'éclat de sa gloire, et debout en face de Troie, veuve du grand Hector.

Si cette rapide analyse est encore insuffisante pour prouver ou l'attention d'Homère à renfermer l'Iliade dans les bornes du sujet, ou son habilité à tracer et à soutenir des caractères en les opposant les uns aux autres dans le mouvement des passions, peut-être trouvera-t-on plus loin des réflexions qui achèveront d'établir la supériorité d'Homère dans ces deux grandes parties de la composition épique.

La nature a fait Homère; Homère et la nature ont fait Virgile : élevé dans le culte de ce grand poëte, nourri de la sève de son génie, rempli d'admiration pour ses chefs-d'œuvre qu'il

avait étudiés dans Athènes, le sanctuaire des muses, il s'était senti tourmenté de bonne heure de ce besoin d'imitation qui tient à l'amour de la gloire, à la puissance des grandes impressions, à la faculté de les conserver dans son âme, à l'art de les féconder par le talent, et à la conscience intime et secrète de quelques supériorités particulières qui manquent au modèle. Les Églogues et les Georgiques portent également la vive empreinte des souvenirs de la guerre civile; mais à l'époque où l'Enéide fut conçue, la paix régnait partout, et Rome commandait à l'univers. Au comble de la gloire, elle avait cueilli les palmes de l'éloquence : celles de l'épopée lui manquaient encore. Virgile vit éclater la secrète jalousie de son siècle; il entendit Tucca, Pollion, Varius, Mécène, et Auguste lui-même, demander un rival d'Homère, comme on avait un rival de Démosthène; il fut saisi du désir de devenir l'Homère des latins en donnant un poëme national aux vainqueurs de la Grèce. Un jour, cette noble émulation, qui ne le quittait plus, excite, enflamme son enthousiasme, et le jette dans une longue suite de réflexions, entre lesquelles il s'arrête enfin à quelques idées principales.

Quel est le fondement du plus grand des deux poëmes d'Homère? La ruine de l'empire d'Asie détruit par la juste vengeance de la Grèce ardente à punir un attentat contre l'hymen et l'hospitalité? Cependant Troie n'a pas péri tout entière; on dit que nous descendons des débris de son peuple venu en Italie avec ses dieux, sous la conduite d'Enée. Relevons Ilion de ses cendres; faisons-le renaître sous de meilleurs auspices. Rattachons à l'antiquité de Troie la naissance de la race de Romulus et la fondation de la ville éternelle; aussi bien le respect des Romains pour la patrie d'Hector, qu'ils regardent comme leur berceau, fait partie de leur religion. Mais le héros de mon épopée? La tradition le désigne elle-même.

Fils d'Anchise et de Vénus, élevé par des nymphes, ami et compagnon de Pâris à la cour de Ménélas[1], Enée devait commander un jour au peuple troyen. Son père régnait à Dardanie, cité voisine de Troie; un traité unissait les deux princes avec Priam : ils étaient accourus pour le secourir contre les Grecs. Dans l'Iliade, il paraît souvent avec ses guerriers à côté du magnanime Hector; il le seconde au milieu des horreurs du champ de bataille, il le remplace quelquefois dans le commandement de l'armée troyenne. Hector est à la fois le modèle des guerriers et un héros plein d'humanité; prêtons sa grandeur sans mélange, son courage sans cruauté, sa pitié sans faiblesse, ses vertus sans tache au religieux Enée, qu'Homère nous représente comme un ami des dieux et le digne émule d'un si vaillant capitaine. Enfin,

1 Hymne d'Homère.

qu'Hector, sous le nom d'Enée, préside à notre poëme comme Achille à la sublime création d'Homère.

Il n'y a point ici de vaine supposition, de système pareil à ceux de l'ingénieux Le Bossu et de quelques autres commentateurs des écrivains de l'antiquité. L'adoption d'Enée par le fils de Priam, au second livre du poëme de Virgile, l'éclat avec lequel il succède au rôle d'Hector dans le dernier jour d'Ilion, l'honneur qui lui est confié de sauver les restes d'un peuple si longtemps défendu par son illustre ami, les paroles d'Andromaque, qui demande des nouvelles d'Hector à l'héritier de sa gloire, et met sur le même rang le fils d'Anchise et le grand Hector, sont la preuve irrécusable du dessein de Virgile : je la trouve encore dans ce passage du sixième livre sur Misène, fils d'Eole. « Misène avait été le compagnon de l'illustre Hector; également habile à manier le clairon et la lance, il marchait dans les combats à côté d'Hector ; mais après la victoire d'Achille sur un illustre rival, Misène, guidé par une inspiration héroïque, avait attaché son courage à la fortune du prince de Dardanie, et se glorifiait de suivre un modèle non moins grand que le premier.»

L'intention du poëte devient encore plus manifeste lorsqu'on entend l'éloge d'Enée dans la réponse de Diomède aux ambassadeurs du roi Latinus : « Les dons que m'envoie votre patrie, portez-les à Enée; nous avons été en présence les armes à la main; nous nous sommes mesurés ensemble; croyez-en mon expérience sur la valeur de ce prince; je sais combien il est effrayant lorqu'il se lève tout entier sous ses armes; je sais avec quelle impétuosité son bras fait tourner et voler une lance! Si la patrie des peuples du mont Ida eût porté deux guerriers comme lui, les Troyens seraient entrés sans peine dans les villes d'Inachus, et la Grèce gémirait sur la rigueur des destins tournés contre elle. La résistance qui nous arrêta si longtemps devant les remparts phrygiens, toutes les lenteurs, tous les périls du siége de Troie, sont dus au courage d'Hector et d'Enée; la victoire des Grecs a reculé devant ces héros pendant dix années. Tous deux étaient égaux par le courage de l'âme, tous deux également illustres par l'éclat de leurs actions guerrières; mais le dernier l'emportait par la piété sur son rival. » Virgile tenait tellement à faire de son héros un autre Hector, que, pour consacrer cette métamorphose, il a donné un démenti à la tradition d'Homère, sur la rencontre de Diomède avec Enée. Nous voyons un dernier souvenir d'Hector dans la bouche d'Enée, qui, prêt à revoler aux combats après la guérison d'une profonde blessure, invite Ascagne à suivre les exemples d'Enée son père et de son oncle Hector. Enfin, partout ce sont les compagnons d'Hector, la nation ou la race d'Hector, qu'Enée ou ses premiers lieutenants

conduisent aux combats[1], tant Virgile avait envie de nous inculquer la croyance que le rival d'Achille revivait dans le fils d'Anchise.

La seule résolution de combattre, au nom de la morale et de la vérité, le dangereux enthousiasme qu'Homère nous inspire, malgré lui peut-être, pour un héroïsme qui s'emporte à tant de barbarie ; cette pensée philosophique d'élever au-dessus de tout la vertu ardente, sublime et sans tache, de rendre à Hector le culte usurpé par Achille, devenaient ici des traits de génie. Dus aux progrès de la civilisation, qui ont pu nuire quelquefois aux compositions poétiques, ils devaient, au contraire, donner à l'Enéide un caractère à la fois antique et moderne, et une hauteur divine. Le désir d'emprunter quelque chose à Ulysse ne contrariait pas cette heureuse idée ; en effet, le fils de Laërte se distingue par la constance et la piété, qui sont aussi des vertus d'Hector. D'ailleurs, pour s'élever jusqu'à ce grand modèle, Virgile, soutenu par les tableaux d'Homère, pouvait encore s'aider du souvenir des actions du successeur d'Hector, après la victoire d'Achille. Suivant des traditions reçues, Enée avait secondé le courage de la célèbre Penthésilée, reine des Amazones ; après avoir paru avec gloire dans les combats livrés entre les Grecs et les Troyens pour la possession du corps d'Achille, il avait blessé Ajax, fils d'Oïlée. On racontait encore ses brillants exploits au milieu de l'action où Pâris fut atteint d'un trait mortel par Philoctète, et un combat inégal, mais courageux, avec le fils d'Achille. Enfin Enée pouvait dire, en parlant des travaux de la guerre de Troie : *Et quorum pars magna fui ;* ce juste éloge, et les vertus qui avaient illustré la vie et la mémoire de ce prince dans les derniers jours d'Ilion, étaient autant de moyens de représenter en lui un second Hector, élevé au-dessus du premier par les plus sublimes exemples de piété filiale.

Heureux le poëte, s'il fût resté fidèle à l'inspiration d'Homère et au choix de la raison ! Mais d'autres idées entrèrent de force dans sa composition, et la condamnèrent, comme on va le voir dans l'analyse de l'Enéide, à un défaut immense, le manque d'unité.

Le choix d'un personnage, formé du caractère d'Hector et de César, aurait conduit naturellement le poëte à donner au prince de Dardanie, leur image, des lieutenants dignes de lui et du

1 « Compagnons d'Hector, vous que j'ai choisis pour les miens, à l'heure dernière de Troie, voici l'instant de montrer ce courage éclatant qui vous a fait braver les Syrtes d'Afrique, les périls de la mer d'Ionie, et les rapides courants de Malée. » Telles sont les paroles de Mnesthée, l'un des chef de l'armée troyenne. (Livre V.)

glorieux titre de compagnons d'Hector, qu'ils usurpent, sans le mériter, dans l'Énéide. Le fils de Thétis, le fils de Priam, et le vainqueur de Pompée, souffrent, sans craindre le parallèle, des héros à côté d'eux. Mais l'Enéide semble trop souvent avoir été composée en présence et sous l'inspiration d'une cour où tout doit s'abaisser devant un seul homme. On ne voit qu'Enée parmi les Troyens, comme on ne voyait qu'Auguste à Rome et dans son palais; on dirait qu'Énée ne peut supporter aucune grande réputation militaire autour de lui, parce que Auguste avait à redouter la comparaison avec Antoine, Pollion ou Agrippa. Sans doute on ne doit pas assimiler Auguste à Domitien, recevant de nuit avec un froid embrassement, sans un seul mot, le victorieux Agricola, qui se hâte de se confondre dans la foule des esclaves. Auguste poussa la reconnaissance pour le vainqueur d'Actium jusqu'à le choisir pour gendre; mais si nous voulons avoir la preuve que la cour d'Auguste, vraiment roi sans en affecter le nom, ressemblait parfaitement à celle de Louis XIV, dans laquelle Racine et Corneille, Turenne, Condé ou Luxembourg, récompensés de leur génie ou de leur triomphe par quelques nobles paroles du maître, n'étaient plus, un moment après, que des sujets prosternés, il suffira de voir Agrippa et Auguste en présence à la bataille d'Actium. « D'un côté, dit le poëte, secondé des vents et des dieux, est Agrippa, le front levé vers le ciel, et la tête ceinte d'une couronne rostrale, ornement et marque de sa gloire; de l'autre paraît César, conduisant l'Italie aux combats avec le sénat et le peuple, les pénates de Rome et les grands dieux de l'Olympe : de ses yeux étincelants jaillissent des rayons de flamme, et l'astre paternel se lève au-dessus de sa tête. » Enfin, c'est César et non pas Agrippa qui triomphe et monte au Capitole.

Voltaire, entraîné par tant d'autres idées plus importantes, et quelquefois un peu trop prompt dans ses jugements, semble vouloir justifier la faiblesse de génie ou la complaisance qui sacrifie tous les lieutenants d'Énée à l'éclat de leur chef; on pourrait s'étonner d'une telle erreur dans un tel aristarque. Les lumières de sa raison, les exemples d'Homère, et enfin le succès du Tasse, si riche en caractères, que nous voyons lutter ensemble sans se nuire, et briller d'un si vif éclat sans effacer Renaud, qui lui-même n'éclipse pas la grandeur majestueuse et le courage sublime de Godefroi, suffisaient pour prouver à l'auteur de la Henriade que son maître, soit à dessein, soit faute d'attention, ne répondait pas ici à l'attente des lecteurs éclairés.

Après avoir essayé de montrer comment et sous quels auspices Virgile a composé son poëme, les inspirations qui ont aidé son génie, les obstacles qui ont gêné son essor, les servitudes qui

ont fait violence à sa raison, il était temps de tracer l'analyse de l'Enéide.

Suivant l'ordre naturel des faits, disais-je à mes auditeurs, nous nous attendons à voir d'abord la chute d'Ilion, les derniers exploits d'Énée, son départ des rivages de Troie; ensuite viendront ses voyages sur mer, la tempête qui le jette sur les côtes d'Afrique, son arrivée à la cour de Didon, et les commencements de la passion de cette reine pour lui; telle serait la marche de l'histoire : elle ne peut être celle du poëte, qui, dans l'épopée comme dans la tragédie, doit choisir une seule action et la conduire à sa fin, sans se laisser détourner par aucune autre pensée.

Dès son début, Virgile nous fait entrer au milieu du sujet qu'il nous annonce. Après d'assez longues erreurs, Enée, sortant des ports de Sicile, se dirige vers l'Italie, lorsque Junon aperçoit les odieux Troyens, et suscite une tempête pour les écarter des champs qui leur sont promis, *fatalibus arvis*. Voilà le héros en présence d'un redoutable ennemi, en face de dangers dont la grandeur doit servir de mesure à sa constance. Que fait-il? Nous le voyons trembler comme une femme dont les genoux faiblissent; nous l'entendons gémir; les bras étendus vers le ciel, il regrette de n'être pas mort de la main de Diomède, sur les rives du Scamandre. Quoi! c'est là le succcesseur d'Hector! un prince dont la constance a été mise à de si cruelles épreuves sur la terre et sur les mers! Nous ne pouvons pardonner l'épouvante qu'il laisse éclater ni à son caractère, ni à son expérience. Ulysse sortant des bras de Calypso et des délices de la volupté, se montre bien plus intrépide qu'Enée dans un péril semblable et plus éminent. Mais loin de penser à sauver sa flotte et lui-même, le fils d'Anchise semble accablé par les dangers dont il détourne sa vue, de même, qu'au récit d'Antoine, Auguste n'avait pu regarder en face et d'un œil fixe la bataille d'Actium. Neptune sauve les Phrygiens par hasard, sans penser à eux; il ne paraît pas les apercevoir, même après avoir rendu le calme à son empire. On aborde en Afrique; Enée court à la chasse, il en rapporte une proie abondante pour nourrir les Troyens, qu'il s'applique à consoler et à relever par ses paroles. C'est ici qu'un souvenir des harangues enflammées d'Hector, qu'aucun revers ne pouvait abattre, ou de l'éloquence de César, toujours supérieur à la fortune, aurait mieux inspiré Virgile. Loin d'être propre à enfanter des héros, le discours d'Enée ne respire pas même une profonde confiance dans le ciel, premier caractère de la piété dans une âme forte, et même dans une âme tendre. Aucune puissance humaine ou divine n'eût été capable d'ébranler la croyance du sceptique César à la fatalité de sa gloire; le religieux Enée doute des pro-

messes de Jupiter : toutes ces faiblesses motivent la surprise que nous causent les magnifiques prédictions du dieu sur le fils d'Anchise; pour y ajouter foi, nous aurions besoin de nous rappeler les anciens travaux du prince troyen que nous ne connaissons pas encore. Dans le reste du chant, le magnanime Enée répand quelques nobles larmes sur les malheurs de sa patrie, reçoit l'hospitalité de Didon, inspire une ardente passion à cette reine d'abord séduite par l'éclat suprême dont Vénus a soin de revêtir son fils, et encore attaquée par l'Amour lui-même qui s'insinue auprès d'elle sous les traits du jeune Ascagne. Il faut convenir que Junon, Eole, les Vents, la Mer, Neptune, Vénus, le maître des dieux et Mercure font bien du fracas autour d'un homme peu digne en apparence de tant de haine, de colère et d'intérêt. Achille, Hector, Ulysse, Godefroi et Télémaque sont la critique la plus sévère du début d'Enée dans sa nouvelle carrière de gloire.

Au second chant, qui retrace la chute d'Ilion, quoique la conduite d'Enée nous laisse beaucoup à désirer; quoique son courage n'ait rien d'assez héroïque dans les combats, et surtout en face des dangers de l'auguste famille réunie auprès de l'autel de Jupiter Hercéen; quoique Virgile n'ait pas osé commettre avec Pyrrhus celui qui avait fui deux fois devant Achille; quoique l'adresse du poëte ne puisse nous empêcher de sentir que le fils de Priam n'aurait pas laissé impunément égorger sous ses yeux son père et son roi; cependant l'adoption d'Enée par Hector, l'une des plus judicieuses créations de Virgile, la mission auguste qui lui est confiée, l'héroïsme de la piété filiale, l'élèvent au plus haut rang par d'autres moyens que ceux d'Homère; ils lui donnent un caractère de guerrier, de roi et de pontife qui, mêlé à ses vertus d'homme, en fait un personnage vraiment digne de l'épopée.

Du reste, Virgile sème ici les merveilles avec la prodigalité du génie; et l'on ne saurait trop admirer l'art prodigieux qui a pu réunir, dans un chant semblable à une vaste tragédie, tant de scènes différentes, et les terminer par un dénouement si magnifique. Mais le bon sens d'Homère aurait reculé d'effroi devant l'imprudence de s'imposer à lui-même la nécessité de soutenir, après un tel effort, la loi de progression que doit suivre dans sa marche un ouvrage bien composé. En effet, comment égaler en chaleur et en mouvement les combats désespérés d'un peuple qui lutte, à ses derniers soupirs, contre les hommes et contre les dieux? comment faire renaître au même degré l'admiration, la terreur et la pitié? comment ressusciter, en faveur de Troie relevée sous la protection divine, la puissance d'émotion qui s'attache à la capitale de l'Asie, ébranlée jusque dans ses fondements par le trident de Neptune, et déracinée tout entière comme un seul

arbre qui, soulevé par la main puissante des dieux, retombe avec fracas sur la terre?

A peine le héros, agrandi par la glorieuse adoption d'Hector, a-t-il justifié cet insigne honneur par son courage et sa piété, qu'il nous semble tout à coup rapetissé par des aventures vulgaires, effet inévitable de la suite d'un récit dont le poëte n'a pas su choisir un ordre d'événements dignes du modèle qu'il venait de proposer à notre admiration. Dans cette faible image de l'Odyssée, où sont les délices de l'île de Calypso, le naufrage d'Ulysse, la piété filiale de Télémaque, l'hospitalité de Nestor, la cour polie de Ménélas, présidée par Hélène, leur tendre amitié pour Ulysse, l'accueil du bon Alcinoüs, le naïf amour de Nausicaa? Où trouver une ombre des épreuves diverses qui font éclater la constance, le courage, la bonté, les grâces de l'imagination et du cœur dans le héros de l'Odyssée?

Au tombeau de Polydore, fils de Priam, égorgé par le roi de Thrace, le prince troyen montre encore plus son épouvante que son indignation et sa pitié. Le fils d'Anchise, sans cesse épouvanté de quelque apparition, sans cesse à la merci des devins, courant d'oracles en oracles, entre lesquels il flotte avec une étrange incertitude, est l'image parfaite d'Auguste imbu d'une foule de superstitions, croyant aux songes, aux bons et aux mauvais jours, à toutes les sortes de prédictions. Enée tremble, supplie, évite le danger par la fuite; ou, inutile à lui-même et à son peuple, il attend avec inquiétude la décision du sort, ainsi qu'on le voit au moment où une peste affreuse surprend les Troyens dans les états d'Idoménée. Si Virgile a détruit tout le mérite dramatique de l'épisode des Harpies, qu'il a emprunté d'Apollonius, on doit lui savoir gré d'avoir rejeté des répétitions, des longueurs, des fictions peu raisonnables d'Homère. Mais jusque dans le conte ridicule de Polyphème, le poëte grec relève le caractère d'Ulysse, tandis que Virgile, même dans les épisodes où il mérite de servir de modèle comme interprète du cœur, ne fait presque rien pour la gloire de son héros. Enée nous émeut un moment par de brûlantes inspirations de l'amour de sa patrie dont il retrouve l'image en Epire; cependant combien Andromaque est plus troyenne que lui! comme elle est grande auprès de l'imprudent qui profane sa douleur en rappelant, avec l'accent du reproche, le nom d'Hector à la victime du sort qu'il trouve au pied du dieu qu'elle révère! Telle est la beauté de l'exposition de la scène par Virgile, que la seule présence d'Andromaque auprès du tombeau d'Hector, entre deux autels, source de tant de larmes, a plus d'éloquence que la touchante apostrophe de l'Electre de Sophocle à l'urne fatale où elle croit tenir renfermées les cendres de cet Oreste pour qui elle était à la fois une sœur et une mère. L'épisode d'Andromaque est le fruit d'un art inconnu

au temps d'Homère et même à celui d'Euripide. Ce mélange de constance dans l'infortune, de majesté dans l'abattement, de honte dans la vertu, de résignation à la destinée, de tendresse maternelle et conjugale, qui composent le caractère de la femme sublime, tour à tour esclave du fils d'Achille, épouse d'Hélénus, mais toujours fidèle à la mémoire d'Astyanax et au culte d'Hector, semblent appartenir aux peuples les plus avancés en civilisation parmi les modernes. Le rôle d'Enée à la cour d'Epire se borne à recevoir des réponses d'Hélénus, qu'il consulte encore après avoir interrogé tour à tour le trépied de Délos, les dieux Pénates et son père, oracle vivant de l'armée. Le reste du chant n'offre de remarquable que la magnifique description de l'Etna, l'épisode du Grec Achéménide accueilli sur la flotte troyenne par l'ordre d'Anchise, et le récit assez froid de la mort de ce roi à Drépane. De pareilles aventures ont bien peu d'intérêt entre le second et le quatrième livre du poëme.

Virgile a bien senti le danger du double parallèle auquel il allait donner lieu ; mais tout son génie n'aurait pas suffi pour éviter cet inconvénient : le mal était dans une erreur qui le rendait incurable. Du moins, si le poëte n'a pas répandu sur les voyages d'Enée l'intérêt dont ils étaient susceptibles, ce n'est pas sans prévoyance qu'il a séparé la catastrophe d'Ilion des amours du prince troyen. L'héritier d'Hector, le ministre des choses saintes, nous aurait paru un lâche, un traître et un profanateur, s'il eût passé du tombeau de Priam et des adieux de Créuse dans les bras de Didon. Le poëte pousse, à cet égard, la prévoyance aussi loin qu'elle pouvait aller, en faisant remarquer, par la reine elle-même, que la septième année s'est écoulée depuis le départ des Troyens jusqu'à leur arrivée dans son empire.

Loin de manquer d'art dans sa fiction, Virgile nous a préparés habilement à la passion de la vertueuse veuve de Sichée pour le prince troyen ; l'Amour lui-même en est l'auteur et le ministre. Je développerai ailleurs les conséquences de cette idée. Le poëte agrandit son épisode, et en fait un ressort de l'action, en prêtant à deux divinités le projet de fixer les Troyens dans la nouvelle Tyr. Ce projet convient à la haine et au caractère de Junon, qui a juré de s'opposer par tous les moyens à la gloire d'un peuple qui doit détruire les Tyriens, *venturum excidio Libyæ*; il s'accorde encore mieux avec la tendresse, les alarmes, la prévoyance maternelle de Vénus, que les discours de Jupiter lui-même ne peuvent rassurer. C'est attacher à la faiblesse d'une femme la plus haute importance, que d'en faire l'instrument avec lequel cette reine des dieux, assez téméraire pour oser remuer les enfers et le ciel même, en présence de Jupiter, espère balancer le pouvoir de son époux et la volonté du Destin, Enée restera-t-il à Carthage, où veulent le retenir Vénus et Junon? oubliera-t-il les

ordres sacrés d'Hector? Les Troyens vont-ils cesser de porter le nom de leur patrie, et se confondre avec un peuple étranger? La grandeur romaine périra-t-elle dans son germe? ou, s'il en est autrement, quelle puissance dénouera ce nœud de l'action? Quelle sera l'issue d'un malheureux amour? Quelle victime immolera-t-on dans le cruel sacrifice qui se prépare? Comment Enée sauvera-t-il sa gloire des conséquences de sa faiblesse et de sa fuite? Toutes ces questions, qui s'élèvent d'abord dans leur esprit, doivent exciter vivement la curiosité des lecteurs, et les amènent à raisonner l'admiration que va leur causer une si vive peinture.

Il est d'observation que les femmes extraordinaires mêlent d'étranges faiblesses à l'éclat de leur génie et de leurs vertus : Sémiramis, Athalie, Elisabeth, la fille de Gustave Adolphe et Catherine II en sont la preuve. Mais Didon formait une exception à cette règle : il fallait respecter en elle la femme forte, le modèle de la tendresse conjugale, du courage dans une juste vengeance, et l'exemple d'une fidélité encore plus admirable que celle de la chaste Pénélope. Toutefois, on pourrait pardonner au poëte l'oubli du premier devoir de l'écrivain, en faveur des beautés que sa faute a produites, si les lois sévères de la composition n'ordonnaient ici de rejeter toute excuse. Que Virgile ait sacrifié sans scrupule une reine étrangère, je le conçois; mais, poëte et Romain, comment a-t-il pu perdre le soin de la gloire de son héros, le premier des ancêtres de Rome? C'est le cas de s'écrier : *Quantum mutatus ab illo Hectore!* Que sont devenus le nouveau pontife, le sauveur d'un peuple, le dépositaire des destins troyens, le fondateur futur de l'empire du monde? César, même aux pieds de Cléopâtre, est encore César, parce qu'il vient de vaincre à Pharsale, qu'il a versé de nobles larmes sur Pompée, qu'il soutient avec une constance inouïe la plus dangereuse des guerres dans Alexandrie, qu'il quitte la reine d'Egypte pour voler en Syrie, et ensuite en Asie, où il va combattre et triompher. Ici, malgré tous les artifices de son poëte, nous trouvons Enée presque avili. On ne saurait accuser ces reproches d'injustice et de sévérité; le maître des dieux lui-même envoie son propre fils pour faire rougir Enée de sa honte et de l'oubli de ses hautes destinées. Enée séduit Didon sans le savoir, se laisse aimer et s'abandonne aux faiblesses de l'amour sous les yeux des Troyens qui murmurent sans doute, au milieu d'une nation féroce dont il déshonore la reine, non pas sans s'exposer au soupçon de l'avoir trompée par un faux hymen. Et, lorsqu'effrayé par les foudres menaçantes du maître des dieux, il rompt enfin des liens que l'amour a consacrés, c'est sans aucun effort de l'âme. Sa fuite ne saurait l'honorer, parce qu'elle n'est point un de ces sacrifices douloureux dont le ciel qui les ordonne tient

compte à la vertu. Il me semble qu'on ne peut guère concevoir de situation plus fâcheuse pour le héros d'une épopée ou d'un drame.

Nouvelle source de reproches dans les beautés même de l'épisode ; aucun ouvrage des anciens parvenu jusqu'à nous, aucune création moderne jusqu'à Phèdre, n'ont égalé la sublime peinture des amours et des malheurs de Didon. Pourquoi faut-il que cette peinture, en suscitant tout à coup un intérêt contraire à l'intérêt du poëme, et assez vif pour effacer toutes les autres impressions, attache à la veuve de Sichée, à la généreuse reine de Carthage, une admiration et une pitié qui rendent Enée méprisable et presque odieux, malgré l'excuse que le poëte lui a préparée? Tel est cependant l'effet de la comparaison involontaire que nous faisons des deux personnages, mis en présence l'un de l'autre dans un contraste qui tourne tout entier à l'avantage de la victime de la foi trahie.

Les poëmes d'Homère, je le sais, n'ont pu donner à Virgile le modèle de cet épisode rempli de beautés immortelles. Malgré ses emprunts au Grec Apollonius et à Catulle, on peut dire que Virgile a créé la peinture de l'amour chez les anciens. Par un instinct de génie, ou plutôt par les vives impressions d'un cœur profondément sensible, il semble même avoir devancé les progrès de cette passion, et deviné ce qu'elle serait un jour sous l'influence d'une autre religion qui viendrait y mêler des combats terribles, des repentirs aussi déchirants que des remords, des larmes intérieures, des triomphes de la vertu, et un commerce de l'âme avec un dieu irrité, mais juste et toujours enclin au pardon. C'est ainsi que Didon a fourni des accents à Phèdre et à sa sœur, à Hermione comme à Héloïse, à Henriette d'Angleterre cachée sous les traits de Bérénice, comme à Pauline, femme de Polyeucte et amante de Sévère. Il faut avouer encore que cet épisode flattait l'orgueil national des Romains par une allusion sublime à leur querelle avec Carthage, que cette création allégorique se présente à nous, défendue par l'admiration et les larmes de vingt siècles ; mais malgré ces éloges, que me dicte le seul amour de la vérité, je ne craindrai pas de penser et de dire que le quatrième livre du poëme me paraît une grande faute dont il est sorti un chef-d'œuvre.

Les cendres du bûcher de Didon fument encore ; Enée, qui les voit briller à l'horizon sans que son cœur lui révèle la cause de cet incendie, passera-t-il du séjour de Carthage, écueil de sa vertu, aux champs Elysées? Ira-t-il recevoir dans le dernier séjour des grands hommes la plus noble récompense pour salaire de sa faiblesse, que Virgile n'a su ni balancer par des excuses de héros, ni racheter par une obéissance courageuse? Le bon sens s'opposait à cette inconvenance, et nous aurons un cinquième

livre inutile au poëme, mais nécessaire au personnage. Ce n'est donc pas sans dessein que Virgile ramène le prince troyen au tombeau d'Anchise. Ici l'imitateur d'Homère s'expose, jusque dans ses larcins les plus heureux en apparence, à une comparaison dangereuse. Oubliant les habiles combinaisons du maître et le mérite dramatique de la situation empruntée à l'Iliade, il substitue à des scènes déchirantes, à la sensibilité ardente, à l'amertume de la tristesse du généreux et inconsolable Achille, une fête funèbre où les larmes sont rares, où les spectateurs sont médiocrement touchés, parce que le sacrificateur et le dieu n'inspirent guère plus d'intérêt l'un que l'autre. Une seule observation fera sentir ce qui manque surtout à la situation : le trop indifférent Enée, qui se croit apparemment quitte envers son père, oublie même de prononcer le nom d'Anchise pendant la durée des jeux célébrés en son honneur ; dans Homère, chacune des paroles d'Achille offre à Patrocle un tribut de douleur comme à un ami, ou des hommages et des prières comme à un dieu.

Ici la fortune change : les femmes troyennes, excitées par Iris, déguisée sous la forme de Béroé, mettent le feu aux vaisseaux troyens, événement motivé sur la haine constante de Junon, et trop peu préparé peut-être. A cette nouvelle, un admirable mouvement éclate dans le jeune Ascagne ; moins courageux que son fils, Enée, au désespoir, déchire d'abord ses habits ; mais son éloquente prière obtient une pluie qui éteint l'incendie et sauve la flotte. Malgré ce prodige accordé à sa piété, le Troyen, oubliant l'ordre des destins, hésite à savoir s'il doit rester en Sicile ou chercher à occuper l'Italie : il a besoin du devin Nautès pour reprendre courage et adopter un avis sensé. L'autorité de ce vieillard ne suffit pas ; il faut qu'Anchise lui-même descende exprès du ciel, et vienne mettre un terme aux irrésolutions d'un cœur timide et incertain. Grâce à ce moyen surnaturel, que la nécessité de la situation ou l'intérêt du drame ne justifient pas assez, nous retrouvons enfin le prince troyen livré à des soins dignes de lui. Il jette les fondements d'une autre Pergame, ou bâtit un temple ; il fonde aussi des autels pour Anchise, et offre des sacrifices à ces deux divinités de son cœur. Au moment du départ, sa royale bonté console les sujets qu'il est obligé d'abandonner en Sicile à la garde du généreux Aceste.

Encore une faute sublime, c'est-à-dire encore un chef-d'œuvre que beaucoup d'adresse et d'habileté ont rattaché au fond du sujet, mais qui ne concourt assez puissamment ni à la marche de l'action, ni à la grandeur du héros. On ne sent pas pourquoi Anchise appelle son fils aux champs Elysées, puisqu'il vient de l'entretenir et de lui donner tous les conseils réclamés par les circonstances. Dira-t-on que l'entrevue du héros avec son père est le prix de la piété filiale ? Virgile avait évidemment cette idée

en plaçant pour ainsi dire le tombeau d'Anchise sur le chemin qui conduit Enée au séjour des justes. Pour que cet artifice produisît l'effet que le poëte en attendait, il faudrait qu'Enée, toujours tourmenté du regret d'avoir perdu son père, ayant toujours le nom sacré d'Anchise à la bouche, eût invoqué sans cesse Anchise après sa mort comme un dieu tutélaire; il faudrait qu'avide de sa présence comme Ulysse de celle d'Amyclée, il nous eût souvent retracé le fils héroïque et religieux que nous avons admiré à Troie. Virgile a prévu ces objections; il en a senti la force; aussi a-t-il cherché à les prévenir avec un art qu'il faut reconnaître. Enée lui-même, dans sa prière au dieu du temple de Cumes, rappelle sans ostentation, mais avec l'accent du cœur, ce qu'il a fait pour son père; c'est au nom de la piété filiale qu'il demande, non pas l'entrée des champs Elysées, mais la permission de parvenir jusqu'à lui, de le contempler encore une dernière fois. La constance avec laquelle Enée envisage les périls de la nouvelle guerre de Troie révélés par la prêtresse, la hauteur de ses sentiments, les nobles comparaisons qu'il espère soutenir, la piété qu'il montre aux funérailles de Misène, son courage à franchir le redoutable seuil de l'empire de la mort, les actions de grâces de Déiphobe, auquel il a rendu les derniers devoirs, même dans la dernière nuit d'Ilion, sont autant de motifs heureux par lesquels Virgile a voulu donner de la vraisemblance à sa fiction. Elle paraîtrait irréprochable si le prince troyen était appelé aux champs Elysées pour entendre d'importantes révélations sur l'Italie, sur les dangers qui menacent les Phrygiens, et surtout pour recevoir des conseils sur le grand art de régner. Le poëte qui prend évidemment ici la place d'Anchise par une création ingénieuse, mais dont la beauté même détruit un peu l'illusion, ne dit qu'un mot du premier objet, effleure à peine le second que la sibylle avait esquissé à grands traits, et se plaît à épuiser les richesses de sa poésie dans l'apparition de la postérité des Troyens.

Le onzième chant de l'Odyssée, consacré tout entier à la descente d'Ulysse chez les morts, est le type du sixième livre de l'Enéide. Si l'on mesure des regards de la pensée le chêne que Virgile a fait sortir du gland semé par Homère, on demeure confondu de cet effort de puissance; on se sent transporté d'une admiration qui devient une espèce de culte pour le poëte. Rome est là tout entière, avec le monde à venir qu'elle doit gouverner. En la voyant apparaître, nous nous rappelons malgré nous ce trait profond et sublime :

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

trait qui sert à marquer avec tant de vérité la différence entre

la puissance dont la guerre fut le génie, et une domination plus douce, qui conserve encore son influence souveraine sur les esprits, quand ses vainqueurs et ceux du monde ne peuvent plus nous faire entendre que le bruit de leur nom, et nous montrer, dans leurs plus beaux ouvrages, les reflets de la lumière qui brilla sur la Grèce.

Voltaire se prosterne devant le sixième livre de l'Enéide; mais en partageant son enthousiasme, je ne puis m'empêcher de croire que cette admirable fiction ne nuise à l'économie du poëme. Elle met hors de pair le talent de l'écrivain; elle écrase le héros, et imprime un vice irréparable à l'ouvrage, comme le prouvera peut-être une dernière réflexion, qui n'a point échappé au chantre de Henri. La raison se demande ici avec inquiétude si le peintre d'Achille lui-même pourrait soutenir l'épopée virgilienne à cette hauteur. Pour triompher d'une telle difficulté, les héros troyens et grecs, Hector et Achille, ne suffiraient pas; il faudrait plus que l'Iliade : *nescio quid majus Iliade*. Cette objection, qui revient pour la quatrième fois, me paraît acquérir ici une force d'évidence dont Voltaire avait été frappé. Même quand elle n'existerait pas, Enée n'aurait point assez gagné dans la fiction destinée à rehausser son caractère; il serait purgé de sa faute, mais non pas assez grand pour présider à une épopée.

Voilà six chants d'épuisés sur douze, et nous n'avons encore que des préludes. Cependant soyons patients : la véritable action, la guerre des Troyens en Italie, va commencer, et peut-être le chef se révèlera tout entier; purifié par son voyage aux champs Elysées, enflammé par un honneur qui le met sur le rang d'Alcide, excité par une récompense que jusqu'alors aucun mortel n'avait obtenue, peut-être surpassera-t-il toutes les renommées dont nous avons redouté le voisinage pour la sienne. Hélas! cette bienveillante supposition n'est encore qu'une erreur. Un prodige expliqué par un devin, les oracles du dieu Faune dans Albunée, nous annoncent un grand homme; Latinus le reconnaît dans le troyen auquel il destine sa fille Lavinie; Ilionée, que nous avons vu ambassadeur auprès de Didon, fait, en présence du roi de Laurente, un magnifique éloge de son maître; Junon le maudit et l'élève comme un audacieux qui triomphe d'une déesse, *vincor ab Ænea*; c'est l'un des malheurs d'Enée d'avoir dans le ciel et sur la terre d'imprudents amis, qui s'appliquent tellement à le vanter qu'il paraît succomber sous le poids de leurs éloges. L'explication d'une prédiction, un sacrifice, l'ambassade envoyée à Latinus, et le soin de tracer une ville en forme de camp, sont les exploits auxquels se borne le nouvel Achille que les commentateurs et Delille lui-même se plaisent à retrouver dans le troyen. Enée ne vole pas même au secours de son fils Ascagne engagé tout à coup dans un péril assez grave;

fait-il déjà le roi comme Auguste? Turnus, que Junon oppose au nouveau Pâris (ce sont les termes de sa colère), paraît sous d'autres auspices. Tranquille comme le courage, à l'arrivée des Troyens, s'il frissonne un moment d'horreur et d'épouvante devant Alecton et les serpents qui sifflent autour d'elle, le premier cri de sa terreur est : « Mes armes ! » son premier mouvement, de les chercher; déjà il est prêt à combattre lui seul les Troyens et les Latins eux-mêmes ; dans la mêlée qui s'élève à l'occasion d'un cerf blessé par le jeune Iule, la présence du roi d'Ardée répand la terreur; ses cris allument le feu de la guerre. Bientôt nous le voyons paraître à la tête d'une armée formidable ; à son aspect, nous sommes près de nous écrier : Voilà le second Achille! Virgile cache sans doute à dessein le vainqueur futur; mais pourquoi ne nous montre-t-il pas l'armée troyenne? est-elle si faible qu'elle n'ose paraître? les héros sont-ils si rares parmi les compagnons d'Hector, qu'on ne puisse les mettre en présence des guerriers de Turnus? Homère, le Tasse, Fénelon et Voltaire ne donnent pas lieu à de pareilles questions : la faiblesse des ressorts de l'Enéide ne fait que trop bien sentir une faute assez remarquable; dans sa prière à Erato, Virgile, en s'écriant : « Un plus grand ordre de choses s'élève devant moi, je vais mettre en mouvement une plus grande action, » partage, non sans quelque soupçon de maladresse, son poëme en deux parties, dont la première, malgré ses propres paroles, restera plus grande que la seconde. Quand Homère, à peine arrivé au onzième chant de sa vaste épopée, prend tout à coup un essor sublime; quand il s'élève sans cesse jusqu'à l'apparition d'Achille; lorsqu'il monte encore plus haut dans le combat du fils de Thétis avec le Xanthe et le Simoïs, il ne s'écrie pas imprudemment : *Major rerum mihi nascitur ordo!* Semblable à l'aigle qui se livre à l'ascendant de sa nature, il use de toute la force de ses ailes, sans nous dire : « Je pars, regardez-moi et mesurez mon vol. » Le poëte nous rappelle ici, par un trait qui n'est guère dans la manière antique, ce vers profond de Corneille :

Un grand destin commence, un grand destin s'achève.

Mais l'art n'offrait pas de moyens, et il était hors du pouvoir du génie lui-même de placer avec succès, dans une action épique, les deux termes de la comparaison.

Pendant le calme d'Enée, Turnus entraîne toute l'Hespérie à la guerre; il a soufflé dans tous les cœurs son ardeur martiale. Cependant il ne néglige pas les soins de la prudence. Vénulus, envoyé par lui, est allé prévenir Diomède de l'arrivée des

Troyens et des prétentions de leur chef [1]. Une allocution du Tibre à Enée endormi, mais troublé par la guerre qui s'élève, lui ordonne d'aller contracter alliance avec Evandre; il part, sans qu'on nous montre en lui les soins et la prévoyance d'un général obligé de quitter ses légions; cependant quelle occasion de le peindre en sage capitaine! quelle scène tendre et sublime son départ a dû produire entre son fils et lui! Le fleuve complaisant porte mollement et sans péril le héros à Pallantée. Sans l'assistance trop manifeste et surtout trop présente du dieu, son courage à se présenter devant un roi grec, sa noble confiance, ses discours, qui ont le mérite d'une action courageuse, le placeraient dès ce moment au premier rang, car ce sont les mouvements de la grandeur d'âme qui élèvent surtout l'homme audessus de ses semblables. On pourrait craindre que le récit de la mort de Cacus, l'éloge d'Hercule, ses exploits autrement dignes d'admiration que tous ceux d'Enée, la belle description de l'antique Italie par Evandre, et les faibles commencements de la reine du monde, ne fissent un peu trop oublier les Troyens et leur chef. Toutefois Vénus, inquiète sur son fils, va demander pour lui une armure à Vulcain. Pendant que les Cyclopes la préparent, Evandre donne à Enée le sage et hardi conseil de se présenter à l'armée du tyran Mézence, qui, débarrassée de ce nouveau Busiris, attend, par l'avis des dieux, un chef étranger. On peut voir ici, sans nuire à Virgile, une allusion à Octave, qui seul s'empara des vingt légions commandées en personne par Lépide; mais il eût été nécessaire qu'Enée soutînt mieux la comparaison, et qu'on ne fût pas obligé de lui arracher l'audacieuse résolution par laquelle Auguste, un moment semblable à César, se créa tout à coup une puissance formidable. En effet, malgré les compliments du bon roi sur l'audace, la constance et les hautes destinées de son hôte, le prince troyen, trop porté à retomber dans ses incertitudes, et toujours semblable à un homme qui se défie de la fortune, n'osait pas trop accepter de brillantes espérances, lorsqu'un prodige promis dès longtemps par Cythérée, et le bruit des armes qu'elle envoie, réveillent le courage de son fils. Imité de deux scènes d'Homère, l'enthousiasme héroïque qui s'empare d'Enée serait cependant digne d'admiration, s'il n'éclatait pas avec une emphase et une jactance espagnoles, qu'on ne s'attend point à trouver dans l'antiquité. Ce n'est pas ainsi que s'expriment le désespoir et la fureur d'Achille prêt à chercher le meurtrier de Patrocle.

Nous arrivons au neuvième chant, et nous y cherchons vainement le prince troyen. Nous apprenons seulement, par deux

1 Chant VIII

vers assez froids, la défense qu'il avait faite aux siens de sortir de son camp et de hasarder une bataille. C'est encore ici une occasion de remarquer que Virgile n'a point assez d'exactitude à reproduire la vérité des choses, à motiver les actions de manière à ce que ses récits puissent faire illusion. Le nécessaire, l'indispensable, manquent souvent chez lui; et nul doute que l'injuste sévérité avec laquelle il voulait condamner son ouvrage, ne provînt surtout du sentiment de ce défaut, qui n'avait pu échapper à sa raison. Dans Homère, il reste un chef illustre et des généraux célèbres à l'armée des Grecs, en l'absence d'Achille. Quand Hector quitte ses troupes, en présence de l'ennemi, il les rallie sous la conduite d'Enée, son égal en courage et en prudence. Lorsque Godefroi ne se montre pas, l'ascendant de ses talents militaires, le respect qu'il inspire, sa vigilance tant de fois éprouvée, l'impulsion qu'il donne, font que l'armée tout entière le suit dans sa tente, et se dit : « Notre gardien, notre providence est là; il nous entend, il nous voit : c'est lui qui commande; ses lieutenants, dignes de lui, ne font qu'exécuter ses ordres. » Ce que pense l'armée chrétienne, nous le pensons comme elle. Virgile n'a pas les mêmes moyens de justification : nous ne savons rien de la prudence d'Enée, qui, dans les grandes circonstances, laisse tout faire aux dieux; et ses généraux Sergeste et Mnesthée ne nous sont connus ni par leur ancienne gloire, ni par leurs exploits récents.

Turnus joue ici le rôle d'Hector incendiant les vaisseaux grecs et entrant à force ouverte dans le camp ennemi; mais il n'y trouve ni Ajax, ni Ulysse, ni Diomède. Cependant, si l'attaque est violente, la résistance est courageuse. Les Troyens bravent le fer et la flamme; ils soutiennent avec constance un assaut terrible, et sont près d'obtenir la victoire. Tout à coup les Latins, conduits par des chefs intrépides, enflammés par leur roi, qui a dans le cœur la rage d'Alecton et les furies de la guerre, redoublent d'efforts et de rage. Turnus immole tour à tour deux géants qui gardaient les portes; peu s'en faut qu'il ne termine en un seul jour la nouvelle guerre de Troie et les destinées du peuple phrygien. Il était au milieu de la ville inondée de carnage, lorsque Sergeste et Mnesthée, dont la prudence aurait dû accourir avant que les choses fussent presque désespérées, paraissent enfin, rallient leurs soldats, et font reculer le héros. Près d'être accablé par le nombre, Turnus se jette tout armé dans le Tibre, et rejoint ses légions.

Enée n'occupe pas les esprits et les cœurs des Troyens comme on devait s'y attendre : à peine si son nom est prononcé; il ne retentit point dans les rangs des soldats, il n'est point la première pensée des chefs; personne ne l'invoque ou ne le demande, comme la terreur des Grecs rappelle à grands cris le puissant

Achille. Dans l'affreuse journée qui va éclairer leur ruine, Mnesthée parle, comme par hasard, du grand Enée; il n'en fait pas un dieu terrible qui punira les lâches déserteurs de la gloire, et les vaincus qui auront trahi la patrie par leur faiblesse. Voilà les exemples d'Homère; Virgile les oublie. N'oublions pas ici la divine beauté de l'épisode de Nisus et d'Euryale, où Ascagne montre une âme si noble et si tendre à côté de deux jeunes héros semblables à lui. On s'étonne de ce que cette scène n'ait pas inspiré à Virgile l'idée de prêter ici au jeune prince des actions dignes des paroles qu'il venait de prononcer. Quel effet produirait sa présence, si nous entendions les Troyens s'écrier en marchant sous ses ordres : « Voilà le sang des dieux, le fils d'Enée, et le neveu d'Hctor! »

Les reproches trop plausibles de Junon accusant l'imprudence du prince troyen qui a laissé si longtemps son armée sans une direction suprême, la vérité des tableaux de Vénus éperdue, et les alarmes des Troyens assiégés sans nul espoir de salut, semblent inaugurer le dixième livre sous des auspices fâcheux pour le poëte et pour le héros : cependant il avance renforcé par l'armée de Tarchon, nouveau roi d'Etrurie, auquel il s'est confié d'après les avis d'Evandre. Virgile qui nous fait connaître, bien tard il est vrai, quelques noms fameux parmi les descendants des défenseurs d'Ilion, a réservé pour ce chant le dénombrement un peu nu des forces du chef des armées alliées contre Turnus. Enfin, précipité dans sa course par un prodige, Enée arrive, aux cris de joie de son armée qui le reconnaît sous son bouclier divin. Le fougueux Turnus lance les troupes latines au milieu des efforts du débarquement; malgré le malheur du brave Tarchon et de son vaisseau, Enée déploie un grand courage dans cette circonstance critique. De longs combats s'élèvent; Turnus brille au plus fort de la mêlée, il immole Pallas; Enée apprend ce malheur et court à la vengeance; mais, par une fiction sans vraisemblance et contraire aux mœurs du personnage, il devient tout à coup un héros impétueux comme la flamme, un guerrier altéré de sang, un Achille inexorable qui joint à la cruauté une ironie plus affreuse encore que les barbares paroles du vengeur de Patrocle au jeune Lycaon prosterné devant lui. Cependant Turnus va succomber sous le glaive de la fureur d'Enée; Junon l'arrache du théâtre du combat et le porte dans la ville d'Ardée. Ici du moins le poëte, fidèle à la vérité, laisse éclater le désespoir de ce jeune et vaillant prince trompé par un prestige, mais cent fois plus attaché à l'honneur qu'à la vie. Mézence succède à Turnus, et se montre non moins terrible. Enée vole au-devant de lui, et le blesse avec sa lance; à la vue du sang de l'ennemi, il tire son épée pour le percer. Lausus succède à son père atteint d'une blessure profonde. Inutiles efforts de courages et de vertu! il

meurt des mains du grand Enée. La furie et la victoire d'Enée avaient besoin d'être préparées par d'immenses dangers; Virgile lui fait soutenir longtemps à lui seul tout l'orage de la guerre déchaîné sur sa tête. Enée fait plus; il veut épargner Lausus; il n'immole qu'à regret cette noble victime. Là reparaît le caractère religieux et tendre du héros; sa pitié éclate par des larmes généreuses et des paroles sublimes d'humanité, qui sont un démenti à la férocité d'emprunt que nous avons blâmée plus haut. Virgile retombe encore dans sa faute; le nouveau combat avec Mézence, de retour sur le champ de bataille, a presque le défaut de rendre le prince troyen odieux, et le tyran de l'Etrurie digne d'intérêt. On ne conçoit pas que l'ami d'Hector insulte à un guerrier renversé sous son cheval, et que le sensible vainqueur de Lausus n'accorde pas même une réponse à ce père mourant qui demande à partager la tombe de son fils.

Après sa victoire sur Mézence [1], Enée est fier comme Hector après la défaite de Patrocle; mais il inspire l'admiration et l'amour par ses regrets sur le jeune Pallas. Dans cette circonstance nous trouvons l'ame de Virgile douée de toute la tendresse d'Euripide, sans les défauts qui la déparent, et avec un charme de mélancolie dont on voit peu de traces chez Homère. Les funérailles du jeune Arcadien sont aussi d'une beauté toute particulière aux créations du poëte latin. Comme Hector dans l'entrevue avec Andromaque, le héros de Virgile a une sensibilité d'homme; il essuie tout à coup ses larmes par une pensée qui rend la force à lui-même et aux autres. C'est encore le fils de Priam dont la sagesse inspire Enée adressant la parole aux ambassadeurs de Latinus. Hector-Enée reçoit d'eux ce bel éloge dont il est digne comme son modèle : « Que devons-nous admirer le plus, de votre justice ou de vos exploits guerriers? » Non moins généreux qu'Hector, Enée veut terminer la guerre par un combat singulier. Quel nouveau trait de ressemblance d'Enée avec le fils de Priam! quelle preuve de la piété du peuple troyen et de s n chef, dans ces honneurs que leur deuil et leur tristesse religieuse rendent aux victimes de la guerre!

Je crains bien que la raison ne rejette le discours de Diomède comme un mensonge inutilement inventé pour agrandir Enée; la tradition, les mœurs, le caractère des personnages, démentent cette fiction, qui trahit une sorte de maladresse dans le poëte; l'extrémité à laquelle les Latins sont réduits, les ouvertures pacifiques de leur roi, les conseils de Drancès, font beaucoup plus judicieusement l'éloge de la valeur troyenne. C'est encore une belle et habile opposition que la harangue belliqueuse de Turnus; elle sert à montrer dans Enée un ami de la paix, à relever les

1 Livre XI.

exploits de celui qu'il doit vaincre, et qui vient s'offrir au péril avec un courage vraiment magnanime. Les deux rivaux sont sous les armes; Turnus s'élançant aux combats ressemble à l'Achille de Racine qui s'écrie :

Il faut des actions, et non pas des paroles.

Mais il joint l'habileté d'un capitaine à l'audace d'un héros. De son côté, Enée donne rendez-vous à sa troupe devant la ville de Laurente; des combats de cavalerie s'élèvent dans la plaine avec des succès balancés; enfin Camille qui commande pour Turnus, succombe, et sa mort entraîne la défaite des siens. Les Troyens poursuivent leurs ennemis sous les murs de la capitale; Turnus accourt pour la secourir, Enée le suit et l'atteint, mais la nuit les arrête. Hector et Achille, une fois qu'ils sont entrés dans la carrière, font de bien plus grandes choses que les exploits d'Enée; Ajax et Diomède, inférieurs à ces deux chefs des armées ennemies, sont aussi plus héroïques que le prince troyen et son adversaire.

Turnus, image d'Hector en ce moment, après avoir noblement résisté aux sages conseils de Latinus, aux tendres prières de la reine Amate, à la douleur pudique de la Lavinie, veut combattre seul pour tous. Cette scène, habilement composée, relève beaucoup la victoire d'Enée sans rabaisser la gloire de son adversaire. Les deux rivaux se préparent au combat qui doit décider la querelle; le premier avec l'impétuosité de son caractère, et une confiance héroïque dans sa lance victorieuse; le second avec joie, mais en excitant par degrés la fureur que semblent allumer en lui les armes, présent de Vénus. On pourrait lui appliquer ce trait d'Horace sur Pallas : *Ægida, currus et rabiem parat.* Guerrier courageux et prince dévoué, le Troyen console encore ses compagnons et son fils Ascagne affligés des périls que leur père va courir; il leur rappelle les promesses du Destin, mais toujours sans cet accent du cœur qui annonce une conviction profonde. Les deux partis se trouvent en présence : Turnus paraît seul sur un char, Enée s'avance couvert de ses armes divines, et suivi d'Ascagne, autre espérance de la grandeur de Rome. Sa prière entre les deux armées, par laquelle il prend les dieux à témoin du traité qui stipule les conséquences de la victoire pour l'un et l'autre peuple, est la prière de la piété, du courage et de la modération généreuse. Dire que les paroles du Troyen lui concilient les cœurs, et font paraître sa cause juste aux Rutules eux-mêmes, suffirait à la vraisemblance comme à la vérité; mais fonder leurs pressentiments sur la démarche et la pâleur de Turnus après ses actions récentes, après l'énergie de ses réponses à Latinus au moment du combat que le jeune héros appelle de tous

ses vœux, c'est trahir l'intention de le sacrifier à Enée. D'ailleurs, les alarmes de la reine des dieux et les pleurs de Juturne, sœur de Turnus, nous avaient assez préparés à craindre pour lui.

Un heureux et dramatique incident vient interrompre la cérémonie sainte, et retarder les périls du roi des Rutules, menacé par les dieux, mais toujours rempli de son audace guerrière. La chaleur homérique règne dans les nouveaux combats qu'allume la rupture du traité. Enée, la tête nue, la main désarmée, s'élance pour arrêter le carnage au nom de la foi due à des engagements sacrés : il ne veut de périls que pour lui ; à lui seul appartient de combattre Turnus ; tout à coup une blessure le force à la retraite. Rendons justice à cette belle intention du poëte. Comme Hector en l'absence d'Achille, et semblable au dieu Mars lui-même, Turnus abandonne les rênes à son char et à sa fureur. Il y a là des peintures de l'Iliade. Enée, calme au milieu des larmes d'Iule et de la jeunesse troyenne, veut en vain arracher la lance enfoncée dans sa blessure, il demande qu'on l'ouvre avec l'acier pour en retirer le trait ennemi ; il brûle de retourner au combat ; les soins de l'art sont inutiles, et cependant l'orage de la guerre approche ; le secours da Vénus, mérité cette fois par la vertu, rend le prince à son armée. L'opposition entre Turnus et lui est adroite et savante ; elle continue d'une manière admirable par les paroles qu'il adresse à son fils en l'embrassant au moment du départ :

> Disce, puer, virtutem ex me, verumque laborem,
> Fortunam ex aliis.

« Mon fils, apprends de moi le courage et les véritables travaux d'un homme, d'autres t'apprendront ce que c'est que la faveur de la fortune. »

Enée reparaît semblable à un nuage qui porte avec lui la terreur et la destruction ; il ne demande, il ne cherche, il ne poursuit que Turnus. Juturne en pâlit, et détourne habilement le char de son frère. Las de poursuivre en vain son rival à travers la poussière du champ de bataille, Enée frappe, sème la mort et l'épouvante comme un autre Achille ; de son côté, Turnus se livre à toute sa colère ; entraînées par leurs chefs, les deux armées s'ébranlent, la scène des batailles recommence, et le sang coule par torrents. Alors un avis de Vénus, que nous aimerions mieux devoir à l'expérience d'Enée, inspire à ce prince l'idée de faire une puissante diversion par l'incendie de Laurente. Pour la première fois, nous l'entendons parler avec l'autorité d'un habile capitaine qui gouverne son armée. Il ressemble vraiment à Hector au milieu des batailles ; il marche en accusant le roi des Latins, et sous les auspices des dieux, garants du traité violé

par les ennemis des Troyens. L'alarme et le désordre se répandent dans Laurente ; la mort tragique de la reine Amate y accroît la terreur ; Turnus entend les cris, les hurlements des femmes et des mères ; il va voler à leur secours ; sa sœur Juturne s'efforce de le détourner ; il veut vaincre ou mourir avec sa vertu tout entière et sa gloire sans tache. Mais l'incendie menace la ville royale ; la reine Amate n'est plus ; à ces fatales nouvelles, la honte, la douleur, le délire, l'amour avec ses fureurs, et la conscience de son courage élèvent une tempête dans le cœur de Turnus ; un nuage de ténèbres l'environne ; enfin la lumière est rendue à l'esprit du héros ; soudain il voit Laurente en flammes. Rien ne peut plus l'arrêter ; il vole, écarte les combattants, s'avance sur le champ de bataille arrosé de sang, au milieu des sifflements des dards, fait taire le bruit de la guerre par ses gestes, et demande à grands cris son rival. Au nom de Turnus, Enée abandonne le siége de Laurente, et se précipite. Ses armes tonnent ; il paraît grand comme l'Athos, ou l'Éryx, ou l'Apennin. Les deux armées s'arrêtent immobiles ; les succès sont balancés d'abord entre les deux rivaux, quoique Turnus n'ait plus l'épée de Daunus ; trompé par celle qui la remplace, et qui se brise contre des armes divines, il fuit en redemandant aux siens ce glaive connu de la victoire ; Enée, manquant de générosité, menace d'embraser la ville si l'on prête secours à son adversaire. Deux événements à peu près pareils et trop symétriques nous montrent bientôt les deux rivaux désarmés ; un secours divin rend à l'un son épée, à l'autre sa lance.

Ici une scène dans le ciel, ordonnée par la nécessité de faire sortir Junon du drame où elle occupe une si grande place, interrompt ou paraît interrompre trop tôt le combat. La déesse abandonne son favori ; nous devons trembler pour lui, et Virgile l'accable et le rabaisse encore par un prodige assez vulgaire au premier aspect, mais motivé ensuite d'une manière qui le rend véritablement redoutable, parce qu'il nous fait voir et entendre, dans l'une des Furies transformée en hibou, le ministre du courroux de Jupiter. Ce prodige glace le courage du héros, et le fait ressembler à Enée, au temps où son premier mouvement était toujours un mouvement de terreur. Dans le même instant, Juturne, effrayée de la présence du monstre qu'elle reconnaît, prononce, pour ainsi dire, sur son frère, l'hymne de la mort, et s'éloigne en pleurant, comme Calypso, d'être immortelle. Lorsque tout délaisse ou menace le malheureux Turnus, pourquoi faut-il que le discours du sage Enée soit d'une jactance que le bon sens d'Homère n'eût jamais permise à la jeunesse d'Achille? Il insulte en fanfaron le guerrier qui est venu chercher le combat, qui n'a fui que lorsqu'il était sans armes, et pour en demander à grands cris! Aussi la réponse de Turnus paraît être

la censure la plus juste et la plus amère des outrages d'Enée : « Barbare, le feu de tes paroles ne m'effraie pas ; ce qui m'épouvante, ce sont les dieux et Jupiter tournés contre moi. » Cette foudroyante apostrophe est suivie d'un effort terrible ; mais lorsque les forces épuisées trahissent le courage, la Furie, toujours présente, achève de l'affaiblir, comme si le poëte voulait flétrir un triomphe désormais trop certain. Ainsi, abandonné de la fortune et dompté par une puissance surnaturelle, Turnus éprouve enfin quelque terreur ; ce héros, si longtemps fidèle à lui-même, et presque supérieur en constance à Hector, redevient homme au moment de recevoir le coup fatal. Profondément blessé, il tombe sur ses genoux ; il prie avec plus de faiblesse, mais avec autant d'indifférence pour la vie, que le grand Hector. Enée va peut-être se laisser fléchir ; l'aspect du baudrier de Pallas étouffe la pitié du Troyen, et, plein de fureur, il immole un noble suppliant, un héros désarmé ! Dans Homère, Hector, sûr de mourir, veut, comme Turnus, se signaler par un exploit mémorable ; il saisit sa redoutable épée, et, la brandissant avec force, il fond avec l'impétuosité d'un aigle sur son ennemi. A cette nouvelle audace, la colère transporte Achille ; il s'élance et terrasse le guerrier qui lui apportait la mort. Grâce à la raison d'Homère, Hector est plus grand que Turnus, et Achille moins barbare qu'Enée. Achille immole un guerrier encore redoutable, Enée égorge un rival généreux et sans défense ; et pour dernier désavantage, sa violence, qui passe toutes les bornes de l'humanité et blesse les mœurs du vrai courage, sans offrir pour excuse une amitié, une douleur comme celles du vengeur de Patrocle, l'empêche de terminer la guerre et d'honorer la victoire par un trait digne de lui, en accordant la sépulture à un roi, à un guerrier, à un rival digne d'admiration et de regrets.

Si je ne me trompe, il résulte du parallèle de l'Iliade et de l'Enéide, que l'on trouvera partout dans mon travail, quelques vérités qui peuvent nous conduire à former notre jugement sur ces deux ouvrages. Dans Homère, une pensée souveraine, qui donne le mérite de l'unité à sa vaste composition ; dans Virgile, six grands intérêts qui partagent l'attention et l'affaiblissent. Chez Homère, rien n'éclipse la Grèce et ne surpasse Achille ; chez Virgile, la ruine d'Ilion, son peuple errant sur les mers, en butte au courroux de la reine des dieux, une guerre pour l'établissement d'un empire, la renaissance de Troie, la fondation de Rome et la gloire du Capitole, se disputent la prééminence ; ou plutôt la ruine d'Ilion nous rend insensibles aux malheurs d'Enée ; la seconde Troie pâlit devant Rome. Il fallait, ou que Rome fût le sujet unique de Virgile, ou qu'elle usurpât la première place dans le poëme, comme elle l'a usurpée dans l'univers.

La résolution d'embrasser tant de choses, une admiration

pour les Grecs qui allait chez les Romains jusqu'à la superstition, le désir et le besoin de puiser dans Homère, comme dans une source féconde, la noble espérance de se placer à côté de lui, et même de le surpasser en l'imitant, conduisirent encore Virgile à la faute irréparable de vouloir réunir dans le même ouvrage deux créations qui ne sont point d'une nature homogène, et que le génie avait empreintes d'un caractère particulier. Par ce rapprochement, contraire à tout ordre raisonnable, l'Odyssée n'osant plus être naïve, renonçant à son aimable simplicité, ainsi qu'une bergère transportée dans un palais, a perdu presque tous ses charmes; la superbe Iliade, mutilée dans ses proportions, renfermée dans d'étroites limites comme un aigle privé de son vaste horizon, n'a plus ni fierté ni grandeur; et l'Enéide, en voulant ressembler à toutes deux, manque de physionomie et d'originalité. Ce que l'on remarque aussi dans l'Enéide, c'est la diversité des objets choisis par le poëte à cause de leur beauté propre, et non pas pour la composition dont ils devraient faire une partie essentielle.

Quant au caractère principal, il paraît évidemment composé de plusieurs pièces qui n'ont point entre elles cette liaison parfaite des diverses parties d'un ouvrage de la nature ou du génie. Enée est tour à tour Ulysse, Hector, encore Ulysse, souvent Auguste, longtemps pareil à Jason; puis il nous rappelle l'ami de Patrocle dans les jeux funèbres; il reparaît encore sous la forme du fils de Laërte aux champs Elysées; ensuite il nous promet les exploits d'Achille et trompe longtemps notre attente; enfin on lui donne le rôle du fils de Thétis, qu'il imite jusque dans ses cruautés, lui le plus tendre et le plus religieux des hommes! Maintenant et pour tout le onzième chant, c'est le sage et magnanime Hector qui domine dans Enée avec des vertus nouvelles et une certaine mélancolie, fille des longs malheurs, qui ne font que donner un nouveau lustre à la constance humaine. Au commencement du douzième chant, Hector est encore devant nous; c'est lui dont la sagesse veut arrêter l'effusion inutile du sang humain, comme il l'a voulu tant de fois dans la première guerre d'Ilion; c'est encore lui qui vole attaquer Laurente avec le fer et la flamme. Mais Enée change une dernière fois de rôle; il redevient Achille pour attaquer dans Turnus une autre Hector; c'est là que le poëte, par une nouvelle erreur, et par une imitation peu judicieuse que j'ai signalée, fait encore d'un prince humain et religieux l'émule du barbare et sublime ami qui ne peut plus pardonner depuis la mort de Patrocle.

Certes, ce n'est pas là un caractère tracé d'une main ferme et sûre, un caractère constant, toujours d'accord avec lui-même et sans aucun mélange hétérogène, un caractère soutenu par la raison après avoir été enfanté dans une inspiration du génie.

Peut-être une dernière réflexion achèvera-t-elle de montrer ce qui manque à Enée, comme héros d'une grande épopée. Malgré tous les efforts de Virgile, Turnus ressemble mieux qu'Enée aux illustres guerriers d'Homère ; il est de leur taille et de leur vertu, s'il n'est point de leur race ; le même enthousiasme l'anime, si le même sang ne coule pas dans ses veines : c'est lui, enfin, qui pourrait passer pour le second Achille, ou, du moins, pour un autre Ajax ; il en a la stature, la jeunesse, l'impétuosité, la valeur brillante et indomptée, le mépris de la mort, et le désir d'acquérir, aux dépens de sa vie, une longue mémoire.

L'illusion produite par l'entraînement et l'inadvertance du poëte, qui n'a éprouvé aucun obstacle dans la composition de ce caractère, est telle que, quand Turnus succombe, nous sommes surpris comme si tout à coup Homère, en contradiction avec lui-même, eût fait succomber sous Hector le plus grand des guerriers de la Grèce. Hector a toujours redouté la présence du fils de Thétis ; il la soutient, mais il commence par éprouver un effroi involontaire ; et, même en cherchant à vaincre, il se sent subjugué par l'ascendant suprême d'un héros à qui les dieux ont accordé l'honneur de renverser le défenseur de Troie ; Enée inspire du mépris et jamais de terreur à Turnus. Le roi d'Ardée a triomphé plusieurs fois devant le Phrygien qu'il appelle un nouveau Pâris ; ses exploits devaient être couronnés comme ceux d'Achille : voilà l'impression qui nous reste. Dans les deux poëtes, le vaincu inspire plus d'intérêt que le vainqueur, mais Achille du moins combattait pour une cause légitime, et nous sommes obligés de rejeter sur les dieux l'injustice du succès d'Enée, dont l'entreprise, malgré toutes les raisons rassemblées par la complaisance du poëte qui voulait à la fois flatter un peuple et un prince, ressemble beaucoup à l'heureuse usurpation d'Auguste. Il en est des prédictions qui promettent à Enée la fille de Latinus et le trône d'Italie, comme de tous les mensonges sacrés qui avaient annoncé à Auguste la souveraineté de Rome et l'empire du monde.

Avec un plan si défectueux, avec un héros si peu propre à commander l'admiration, avec une action si lente dans sa marche, si tardive à éclater, avec une telle indigence de caractères, d'où peut venir l'immense renommée de Virgile ? Comment a-t-on mis au rang et presque au-dessus d'Homère, un poëte qui lui est si inférieur par le génie ? La première réponse à ces deux questions se trouve dans la fortune de Rome. Si les inspirations de l'honneur national portèrent Virgile à célébrer sa patrie, il entendit aussi très-bien les intérêts de sa gloire. Une conviction intime lui faisait présager l'autorité que devaient avoir sur l'avenir le suffrage du siècle d'Auguste et les applaudissements du peuple roi ; il sentait surtout que Rome serait peut-être à jamais le plus grand spectacle

de l'univers ; il mit ce spectacle dans son poëme pour en assurer l'immortalité. Lui-même nous révèle ce noble artifice, dans l'exclamation que lui arrachent la fin sublime de Nisus, et le bonheur des deux amis presque frappés d'une seule et même mort, et réunis à jamais par elle comme les amants du Dante [1].

> Fortunati ambo, si quid mea carmina possunt,
> Nulla dies unquam memori vos eximet ævo,
> Dum domus Eneæ Capitoli immobile saxum
> Accolet, imperiumque pater Romanus habebit [2].

Certes, pour peu qu'on sache lire dans le cœur de Virgile, que sa modestie n'empêchait pas d'être dévoré par un immense amour de la gloire, mais qui, timide et concentré en lui-même, craignait de laisser échapper les secrets de son cœur, on sentira que c'est aussi pour son nom que le poëte espère la durée de l'éternel rocher du Capitole. Rome n'a point trompé les vœux et l'espérance de son Homère ; c'est elle qui, en prêtant à l'Enéide le caractère de son mâle génie, surpasse les plus hautes merveilles de l'Iliade, et place pour toujours à côté du chantre d'Achille le rival qu'elle élève quelquefois au-dessus de lui.

Singulière contradiction ! la grandeur de Rome soutient Virgile, et celle d'Homère l'accable. Soit qu'il fût intimidé par cette haute renommée, soit que le sentiment de l'enthousiasme nuisît à l'audace de son talent, soit qu'il y ait dans l'imitation constante, dans la passion de reproduire un modèle admiré avec excès, une cause assurée d'infériorité, Virgile met souvent Homère sur le lit de Procuste ; il le mutile comme le Tasse a plus d'une fois mutilé l'Arioste.

Quelques efforts que Dryden, Desfontaines, Delille et M. de Châteaubriand fassent pour justifier les caractères de Virgile, on ne peut se refuser à voir que les géants d'Homère perdent leur grandeur dans l'Enéide. La mémoire des uns, illustrée par leur naissance mortelle ou divine, durera aussi longtemps que le monde et les œuvres du génie ; les autres, à peine connus du passé, ne le seront guère plus de l'avenir : ceux mêmes d'entre eux qui descendent des héros ou des dieux, effacent l'éclat de leur sang par l'obscurité de leurs exploits. Les premiers seront à jamais de vivantes images de la prudence, de la sagesse, de la

1 Amor condusse noi ad una morte.
L'Enfer, chant V.

2 « Heureux amis, si mes vers ont quelque pouvoir, le temps ne vous effacera jamais de la mémoire des âges ; vous y vivrez tant que la maison d'Enée habitera le rocher immobile du Capitole, et que le père des Romains possédera l'empire du monde. »

constance inébranlable, de l'amitié tendre ou sublime, d'une grandeur plus qu'humaine. Chez tous les peuples de l'univers et dans tous les siècles, on sera fier d'être appelé Ulysse, Nestor, Ajax, Patrocle, Hector ou Achille, et de mériter l'honneur de la comparaison. Il n'y a d'immortel et de populaire dans l'Enéide, que Didon, Nisus et Euryale; ils demandent auprès d'eux une place pour Lausus, Evandre et Pallas, mais voilà tout; et jamais personne n'a été tenté de porter les noms de Sergeste, de Mnesthée, de Cloanthe, de Pandarus, de Bitias. Le poëme dont il est le héros fera vivre Enée; mais son nom n'est point devenu le synonyme d'héroïsme et un objet d'émulation ou un titre d'orgueil. On ne pense pas même à emprunter celui de Turnus, qui a la noble ambition de représenter Achille, et qui lui ressemble quelquefois.

Ces comparaisons ne veulent pas dire que Virgile manquât de talent pour tracer des caractères. L'impie, le fier Mézence, si heureusement opposé au prince religieux qui est destiné à punir un tyran, est la preuve que le poëte latin aurait pu ressembler davantage au chantre d'Achille, pour la peinture des mœurs et des caractères. Je trouve une autre preuve de cette vérité dans la manière habile avec laquelle il a réformé ou plutôt créé le personnage de la reine des dieux. On ne voit pas sans peine, dans la Junon d'Homère, quelquefois si grande et si redoutable, une femme tour à tour violente et craintive, acariâtre et jalouse, qui suscite des querelles de ménage au maître de l'Olympe; Virgile en a fait une reine superbe, hardie dans ses desseins, prompte à les exécuter, une orgueilleuse qui remue le ciel et la terre pour venger un outrage à sa beauté, une grande souveraine qui partage un trône et affecte l'empire, comme Sémiramis, Elisabeth ou Catherine II. Uniquement occupé de peindre les passions humaines et de donner en quelque sorte à chacune d'elles une forme surnaturelle, Homère s'expose à souiller, par les vices des dieux, cette belle fiction de l'âge d'or dans lequel ils vivaient familièrement avec les mortels sur la terre; son Iliade semble représenter l'âge d'airain, époque du triomphe de la Discorde. Virgile est venu, au nom de la morale et de la philosophie, rétablir l'ordre dans l'univers, et purifier la demeure céleste. S'il paye encore tribut à l'esprit d'imitation; si, devenu le contemporain d'Homère dans l'Enéide, il prête encore aux dieux des sentiments et des actions contraires aux idées que Socrate et Platon avaient répandues sur la divinité, du moins il ne s'oublie pas jusqu'à rabaisser Minerve, la déesse de la sagesse, par les mensonges et les trahisons qui l'avilissent dans l'Iliade au mépris de toutes les règles de l'art. On ne conçoit pas qu'Homère ait pu oublier ainsi le rôle admirable que la fille de Jupiter joue dans l'Odyssée, où elle ne cesse pas d'être une providence pour Ulysse,

sans lui ôter jamais le mérite des efforts de sa constance et de sa vertu.

Aussi crédule en apparence que le peuple de son temps, trop complaisant à flatter le penchant de la Grèce pour les fables de toute espèce, peut-être enclin à aimer les contes comme le sublime et naïf La Fontaine, Homère admet des fictions indignes de l'épopée, des traditions ridicules ; il offense quelquefois jusqu'au bon sens. Virgile délibère sur le choix de ses tableaux, rejette avec sévérité ce qui blesserait la raison, ou corrige son maître avec un art merveilleux qui transforme presque une absurdité en un drame plein d'illusion et de vérité. Témoins le roi Eole, son orageux empire, ses rebelles sujets, l'humble prière de l'orgueil qui s'abaisse par nécessité, la réponse du dieu pareille aux paroles d'un courtisan adroit et soumis devant son maître ; allégories aussi justes que transparentes, et tirées cependant d'une fable extravagante de l'Odyssée. Cette sage sévérité de Virgile n'a pas dû l'empêcher de consacrer dans une épopée dont le sujet remonte à plus de trente siècles, dans un poëme national, d'antiques traditions de Troie et de Rome.

Homère, semblable à un capitaine qui a le génie de la guerre et l'amour de la gloire, est prodigue de ces batailles qui décident du sort des empires ; avec lui la guerre n'a point de trêve ou d'inaction ; les combats succèdent aux combats, comme les flots succèdent aux flots ; avec lui, les périls renaissent des périls, la fureur nourrit et accroît la fureur. Erynnis ou la Discorde, toujours agissante, toujours furieuse entre les hommes et les dieux, voilà l'image du poëte. Virgile était tendre, humain, sensible, faible peut-être comme Enée ; il aime à détourner ses regards des scènes affreuses de Bellone. Loin de chercher avidement les occasions où des armées entières se disputent une gloire si cruelle, sa muse éloigne ces occasions autant qu'elle le peut, et lorsque le moment fatal arrive, au lieu d'exagérer la peinture de ces grands désastres avec un barbare plaisir, elle nous épargne une partie des horreurs qu'ils entraînent, et se plaît à nous arracher, même sur le champ de bataille, des larmes de pitié sur de nobles victimes, comme Nisus et Euryale, Lausus et Pallas.

Il faut bien passer à Homère ses fréquentes répétitions ; elles étaient dans les mœurs de son siècle ; cependant Virgile a fait une juste censure de leur excès par la sobriété de ses imitations. Mais quoique les Grecs fussent trop enclins au faste des harangues, comment justifier leur poëte de la longueur démesurée des discours dans les moments les plus critiques, dans les situations les plus passionnées? Comment nier qu'il ne perde souvent le fruit de son génie par les détails parasites qu'il mêle aux élans de la plus haute éloquence? Le second discours d'Achille à sa mère, sur la mort de Patrocle, offre des longueurs insupportables que

toute la magie de la langue grecque ne saurait effacer. Chargez Virgile de corriger ce discours, vous aurez le modèle achevé du sublime de sentiment et d'expression. Les héros d'Homère, même le bouillant Ajax et le violent Diomède, sont plus ou moins prolixes, comme Ulysse, qui s'écoute parler, ou comme Nestor qui aime les longues harangues pour avoir l'occasion de chanter ses propres louanges. On remarque encore des traces de l'enfance de l'art dans beaucoup de circonstances où tel personnage dit des choses contraires à la situation, où tel autre, semblable à nos confidents de comédie, raconte à son interlocuteur des détails qu'il sait parfaitement et que la scène ne redemande pas. Virgile évite soigneusement ces défauts de son maître. Les deux fameux discours de Junon[1] sont rapides comme sa colère; la déesse ne prononce pas un mot inutile dans sa prière à Eole; on n'entend, dans la menace de Neptune aux aquilons, que le cri de l'indignation d'un maître offensé; les supplications de Vénus à Jupiter ne renferment pas un trait qui s'égare du but : on y trouve le sentiment exquis de toutes ces convenances que la tendresse maternelle et la déesse des grâces ne peuvent jamais violer. Nulle langueur dans ses entretiens avec son fils : ils nous apprennent uniquement ce que nous devons savoir; la harangue d'Ilionée est éloquente sans aucun luxe de paroles; la dignité qui ne dit et ne fait jamais rien de trop, la véritable sensibilité qui se révèle dans les femmes par des traits inattendus, par des expressions d'un rare bonheur, ont seules dicté les deux réponses de Didon à l'ambassadeur troyen et au fils d'Anchise. Mais les preuves de l'excellence de Virgile, comme orateur, éclatent surtout dans les situations dramatiques : c'est là, qu'en satisfaisant avec art au besoin que les passions violentes éprouvent de se nourrir d'un objet unique et de le représenter sous vingt formes différentes, il ne s'abandonne jamais à des développements superflus : l'illusion qu'il produit, en servant d'interprète à Didon, vient de son talent à discerner, de sa fidélité à suivre les inspirations du cœur de cette amante tour à tour irritée, humble, tendre, suppliante, désespérée, furieuse, pour descendre encore à la prière et mourir le pardon sur les lèvres.

La raison fut, à proprement parler, le génie de Virgile; semblable à la compagne céleste d'Ulysse, la raison le suivait sans cesse comme un guide armé d'un flambeau. Tous les progrès que l'esprit humain avait faits depuis les temps héroïques jusqu'à Auguste, nous les trouvons dans l'Enéide. Le monde était, en quelque sorte, enfant au siècle d'Homère, il était homme au siècle de Virgile; cette différence, empreinte à chaque page dans l'Enéide, explique mieux que toutes les autres causes la prédilec-

1 Livres I et VII.

tion des meilleurs esprits pour son auteur. Après la grande lacune que les Vandales et leurs pareils avaient faite dans la civilisation, les peuples modernes ont réparé en peu de temps les funestes conséquences du règne de la barbarie ; ils ont pris un essor d'autant plus hardi que le mouvement général des esprits avait été plus longtemps comprimé ; mais, grâce à de profondes études, les nouvelles clartés qui se sont répandues depuis deux mille ans ne font pas honte aux lumières de Virgile. Loin d'être en arrière de la culture moderne, il se trouve presque toujours de niveau avec elle. L'Enéide et ses beautés, sa morale et sa philosophie, les objets du culte de Virgile comme citoyen, et même ses idolâtries comme poëte, sont encore en harmonie avec notre goût, avec notre manière de sentir, avec nos admirations, avec nos mœurs, ainsi qu'avec notre religion dont il semble avoir deviné quelque chose dans le commerce de Platon. Quoiqu'il flatte dans les Romains le préjugé de la fatalité qui les appelait à l'empire du monde, quoiqu'il soit enthousiaste des exploits guerriers, il paraît avoir connu une gloire plus grande et plus pure que la gloire militaire. L'éloquent Lucrèce, touché des maux de sa patrie, invoqua le secours de la beauté suprême pour désarmer le dieu Mars et apaiser les fureurs de la guerre ; la muse de Virgile est une autre Vénus qui demande à Auguste la paix de Rome et du monde. Sa voix semble avoir devancé celle de la religion qui devait amollir le cœur de fer des Romains et des barbares. En élevant Auguste au-dessus de tant de héros immortels, mais dont la vertu même a fait couler le sang des nations vaincues par la force, il semble dire à celui qui avait été le cruel Octave-Cepias : « Le plus grand prince à mes yeux est celui qui s'occupe de réparer les maux de la patrie et de fermer ses blessures. Je vous mets d'avance au rang des dieux, parce que vous avez calmé la guerre civile, et que vous avez rendu la paix aux Romains. Je vous compare au bon Saturne, pour que vous appreniez à devenir comme lui le bienfaiteur des hommes. » Cette excuse que je suis heureux de trouver pour Virgile, résulte si évidemment de son caractère, de ses mœurs, de sa philosophie, et de toute la morale de son poëme, qu'elle doit lui servir de défense. Elle ne met pas Virgile au rang du vertueux Fénelon, aussi incapable de plier son caractère à d'indignes faiblesses, que de prêter sa voix à des louanges illégitimes. Cependant, elle rapproche le poëte du vertueux instituteur qui, chargé de former l'héritier de l'une des plus belles couronnes de l'univers, osait, en présence d'un monarque jaloux, belliqueux et absolu, donner la place d'honneur dans les champs Elysées aux rois modérés, justes, avares du sang des hommes, et amis de la paix.

Un concert d'éloges unanimes s'élève en faveur de l'Enéide, sous le rapport du style ; on s'accorde à l'admirer comme l'une

des merveilles de l'art. Si de Livius Andronicus, le père de la littérature latine, à Ennius, que le rival du poëte Empédocle élève si haut, d'Ennius à Plaute, de cet auteur plein de verve et de gaieté à Térence, dont la politesse et la pureté nous transportent à la cour d'Auguste; si de Térence à Lucile, de Lucile à Lucrèce, de Lucrèce à Catulle, qui fit briller l'aurore du siècle d'Horace, la poésie des Romains avait beaucoup acquis, elle conservait encore des traces d'indigence et de rudesse, quand Virgile entreprit de l'enrichir, de l'épurer, et de lui donner l'élégance et la souplesse, la grâce et la mélodie. Dans l'heureuse métamorphose de cet idiome rebelle, Virgile peut se comparer à Michel-Ange venant achever une statue antique dont la moitié était encore cachée dans le bloc de marbre. Varius, Tucca, Pollion, Mécènes, Auguste et le peuple romain reconnurent d'abord la main du grand artiste dans la poésie des Eglogues; les Georgiques le révélèrent encore mieux par leur perfection; mais quelle différence, de quelques idylles et d'un ouvrage didactique à une autre Iliade! Quelle richesse de style demandait ce long et périlleux ouvrage! Quel mouvement, quelle variété, quels accents! quelle chaleur n'exigeaient pas de leur interprète les plus ardentes passions de l'homme, toujours en présence les unes des autres, et en action sur un grand théâtre? Virgile fut profondément frappé, mais non pas effrayé de la difficulté qu'il avait à vaincre. Un sentiment intime lui donnait l'espérance du succès; et, semblable à un habile ouvrier qui commence par inventer ou perfectionner avec génie ses instruments avant d'entreprendre son chef-d'œuvre, il s'appliqua tout entier à créer pour l'Enéide une poésie nouvelle. Elle éclate dès le premier chant; c'est une grandeur différente de celle de l'Iliade, une gravité simple, quelquefois une majesté toute divine, une élégance exquise, et des grâces qui tiennent à la pureté du goût. Au second chant, Clio semble avoir emprunté la plume de Melpomène pour écrire ce grand drame qui remue nos âmes avec tous les accents de la tragédie : Euripide et Racine ont moins d'éloquence à peindre la terreur et la pitié. Dans la narration des voyages du héros, le style prend un autre caractère; sans doute il paraît plus pâle et moins animé, mais son éloquence et sa mélodie ont encore le pouvoir de dissimuler la faiblesse du sujet et la froideur des détails; d'ailleurs que n'oublierait-on pas lorsqu'on verse des larmes de tendresse et d'admiration sur l'infortune et la vertu d'Andromaque, dont Virgile est un si touchant interprète! Il a fallu deux mille ans, des mœurs différentes, une autre religion, des institutions inconnues aux anciens, et l'influence souveraine des femmes dans les sociétés modernes; il a fallu qu'une des plus orageuses passions du cœur humain y révélât de nouveaux mystères, pour que la langue que Virgile prête à Didon

pût être égalée par Racine. Quant à la description des jeux funèbres célébrés en l'honneur d'Anchise, si Virgile, en descendant, à dessein peut-être, du ton sévère de l'épopée, ne nous délasse point par des peintures naïves comme celles d'Homère, s'il ne se montre pas toujours aussi dramatique et aussi touchant qu'on pourrait le désirer, s'il transporte dans l'épopée, au risque de la refroidir, l'élégance travaillée, les effets calculés, le fini trop précieux peut-être du genre didactique, il a vaincu, à force de souplesse et de variété, de naturel et d'art, de richesse et de goût, de vérité et d'illusion, l'une des plus grandes difficultés, celle de donner la vie et le mouvement à la poésie descriptive. Un prodige devait couronner et surpasser ces prodiges : comme Racine produisant Athalie après Andromaque, Iphigénie et Phèdre, Virgile invente, pour peindre des choses surnaturelles, un langage divin qui se compose de l'audace et de la vigueur d'Eschyle, de la majesté de Sophocle, de la hauteur de Lucrèce, et des inspirations du Fénelon de l'antiquité. On croit lire Platon devenu poëte pour célébrer les plus grandes choses connues, Dieu, l'univers, la morale et la vertu; on croit entendre l'élève de Socrate devenu le vainqueur d'Homère, afin de justifier, par le choix du sujet de ses chants, l'arrêt dont il voulait punir le génie que sa raison accusait d'avoir profané le ciel et avili la divinité.

Virgile s'était préparé un écueil dans la sublimité même du style qui distingue le sixième livre entre tous les autres; mais il a franchi heureusement cet écueil en retrouvant, au début de son nouveau poëme, le ton élevé, rapide et ferme, et quelquefois l'accent pathétique des deux premiers chants de l'Enéide; on n'a point assez remarqué ce triomphe du talent. Junon, la Furie ministre odieux de sa vengeance, la reine Amate et son délire, mais surtout l'entretien d'Alecton avec Turnus, sont dignes des plus beaux passages dramatiques que nous ayons admirés jusqu'ici. Le portrait du jeune roi d'Ardée sous les armes a le même genre de mérite; la guerrière Camille est digne du parallèle avec la brillante Didon, semblable à Diane, l'orgueil de Latone. De nouvelles beautés éclatent dans le huitième livre; les unes, comme la description du bouclier d'Enée, rappellent ce que nous avons vu de plus magnifique dans les champs Elysées dont elles achèvent le tableau; les autres, comme le combat d'Hercule et de Cacus, nous montrent, avec la perfection de détails que nous avons admirée au cinquième livre, un modèle de ce que doit être la narration dramatique. L'hymne en l'honneur du dieu, est un chant lyrique qui a toute la vigueur et tout le mouvement d'un chœur d'Eschyle, en y joignant une pureté irréprochable. Quant aux scènes entre Evandre et le fils d'Anchise, elles respirent non pas la naïveté du pasteur Eumée, ou le naturel du bon roi Alcinoüs,

mais une simplicité ornée avec un goût si exquis, que l'illusion qu'elle produit est parfaite. On ne soupçonnerait pas la peine et l'étude dans ce langage auquel l'art, le goût et la mélodie ont imprimé le cachet de la plus élégante facilité. Il faut avoir Homère sous les yeux pour reconnaître les traces du travail dans son imitateur. C'est ainsi que les grâces négligées, les naïvetés soudaines, l'heureux abandon de La Fontaine, rapprochées des passages où Racine a recherché ce genre de beautés, nous font sentir la différence entre des inspirations de la nature et les fruits de l'art le plus achevé.

Malgré tous les éloges justement accordés à Virgile comme écrivain, Pope incline à penser et l'on peut croire avec lui, que le style d'Homère, simple, naturel, rapide, varié par l'heureux emploi des divers dialectes, riche d'images formées souvent d'un seul trait, et plein d'une harmonie qui semble imiter tous les tons comme exprimer tous les accents d'une voix juste et flexible, peindre tous les objets comme exprimer tous les sentiments, convenait mieux au mouvement et à l'abandon d'une grande action épique, que le style noble, imposant, soutenu et trop poli, trop savant peut-être du poëte latin. On doit craindre même que l'obligation de lutter sans cesse avec un idiome rebelle, le besoin de calculer tant d'effets, de créer tant de richesses, que les efforts nécessaires pour parvenir à une si grande perfection de langage, n'aient ôté au poëte le temps de ces méditations fécondes qui peuvent seules enfanter un plan vaste et judicieux, et souvent modifié par des dispositions nouvelles qui sont des bonnes fortunes du talent ou des récompenses de l'étude. S'il eût trouvé une langue plus heureusement née, plus simple et plus mélodieuse, Virgile aurait délibéré plus longtemps avec sa raison, et se serait ensuite abandonné à ses inspirations avec plus d'audace et de confiance. En créant comme le chantre d'Enée une poésie nouvelle, Racine a mérité aussi la gloire attachée au génie de la composition.

La comparaison perpertuelle d'Homère et de Virgile renferme seule un cours entier de littérature; on y trouve presque toutes les leçons que le génie puisse donner; entre ces leçons, l'une des plus importantes est le danger de l'imitation adoptée comme fondement d'un ouvrage. Quand Virgile ne fait que s'inspirer d'après Homère, souvent il surpasse son maître; quand il se condamne à l'imiter, ou plutôt à le copier, ses plus nobles larcins défigurent l'original, ou deviennent des fautes, parce que les beautés qu'on emprunte à une composition tirent tout leur prix de la place que le génie leur a donnée; il est plus difficile peut-être de les transporter ailleurs que de les créer. La plupart du temps l'éclat même que l'on ajoute à leur éclat, le soin que l'on prend d'agrandir leurs proportions, ne servent qu'à faire ressortir le

défaut d'harmonie entre les traits de l'original et le nouveau sujet qui les adopte malgré lui. Un lecteur attentif, en voyant le nombre des imitations partielles qui sont répandues dans l'Énéide, la timidité avec laquelle Virgile s'empare des richesses d'Homère, la manière dont il les divise, ainsi que des larcins que la honte ou la crainte voudraient déguiser pour les cacher, ne conçoit pas comment le poëte pouvait conserver un moment de verve et de liberté. Virgile a donné la plus grande preuve de supériorité en corrigeant par des inspirations particulières, par des beautés d'un ordre élevé, par des traits sublimes, et surtout par l'accent du cœur, les funestes conséquences et la pénible impression d'un système si dangereux; sa muse est parvenue non-seulement à effacer les traces de son esclavage, mais encore à être originale dans plusieurs parties de l'Enéide; elle a fait plus, elle a reculé les limites de l'art.

En rapprochant à tout moment Homère de Virgile, nous ne pouvions oublier les tragiques d'Athènes, élèves du premier de ces poëtes, et souvent imités par le second. Combien d'heureuses découvertes nous avons faites dans Eschyle, Sophocle et Euripide! Combien leur théâtre renferme encore de beautés que Racine lui-même n'a point osé reproduire, et dont il ornerait aujourd'hui ses immortels ouvrages avec autant de liberté que de bonheur! Eschyle a un génie de la même trempe que celui d'Homère; il imite avec audace; il rivalise fièrement avec son maître; il grave la pensée avec un trait plus profond; il revêt quelquefois ses tableaux d'une couleur plus sombre et plus terrible, mais il mêle à tant de qualités des exagérations fréquentes, de l'enflure et de la bizarrerie. C'est avec Eschyle, lui surtout, que l'on apprend à chérir le naturel d'Homère et le goût de Virgile.

Si Virgile, en relevant la naïveté de l'Odyssée pour la rendre plus épique, avait su davantage en garder l'empreinte, à l'exemple de Sophocle dans OEdipe à Colonne, et dans les adieux de Philoctète à sa grotte chérie, adieux auxquels Fénelon a conservé tout le charme de l'antique, l'Enéide aurait quelque chose de plus simple et de plus attachant; elle est trop moderne, trop du siècle d'Auguste; il fallait mieux se rappeler qu'elle appartenait à des mœurs plus franches, moins composées, qui ne manquaient cependant ni de dignité ni de politesse. Sophocle n'est jamais sec ou froid, comme il arrive à Virgile de l'être dans certaines circonstances, où il semble n'avoir mis que l'indication d'une scène. Nous avons aussi reconnu, par de fréquentes comparaisons, qu'un peu de l'abondance d'Euripide, et surtout un plus grand nombre de traits d'imagination, et des mots de sentiment qui éclatent partout dans les tragédies du disciple de Socrate, produiraient un heureux effet dans l'épopée latine. Virgile

et l'auteur de Phèdre ont évité avec la même sagesse les déclamations, les longueurs d'Euripide, ses indécentes injures contre les femmes, sa philosophie hors de propos; mais il leur est arrivé plus d'une fois de jouer autour du cœur au lieu d'y pénétrer comme leur maître; son théâtre nous révèle ce qui manque d'assez profond, d'assez pathétique à ces deux grands poëtes. Leur Andromaque, quoique touchante, n'a pas ce déchirement des entrailles qu'elle éprouve sous nos yeux, dans Euripide, quand on arrache Astyanax des bras de sa mère. Euripide, dont la fécondité est inépuisable en expressions pour toutes les douleurs morales, a pu seul suffire à représenter, dans une suite de scènes de la même tragédie, Hécube, d'abord rivale de malheurs avec Andromaque, ensuite désolée du départ forcé de la veuve d'Hector avec Pyrrhus; recevant avec cette nouvelle le corps déchiré d'Astyanax, auquel elle ne peut donner pour tombeau que le bouclier d'Hector; puis apprenant bientôt, après cette scène de désolation, que le sort vient de donner pour esclave à Ulysse la reine de l'Asie; et enfin entraînée hors de son palais à la clarté de la flamme qui dévore Ilion, au bruit de la terre tremblante sous le poids d'une ville entière renversée de fond en comble! Racine et Virgile, attirés par des rapports secrets, par une sympathie particulière, ont fait leurs délices d'Euripide; toutefois dans des scènes plus douces que celles que je viens de retracer, leur sensibilité ne s'est point encore assez nourrie de la sienne. Ni l'un ni l'autre, soit dans l'épopée, soit dans la tragédie, n'ont osé faire entendre les accents et le langage touchant et simple de Polyxène et d'Iphigénie; Racine l'a tenté avec trop de timidité; Virgile a été moins hardi, et nous ne trouvons dans l'Enéide aucune jeune princesse naïve qui parle comme ces deux filles de roi: cependant de quelles grâces on pouvait orner Lavinie avec des souvenirs d'Euripide! Mais si Virgile nous laisse quelque chose à désirer sous ce rapport, la manière dont il imite son modèle, le jugement avec lequel il le corrige, les inspirations heureuses qu'il y puise en l'embellissant, sont de grandes compensations de nos regrets. Quand on lit Euripide, il faut, pour échapper aux séductions de ce magicien qui connaît si bien l'art d'émouvoir, prendre pour censeurs Sophocle et Virgile.

Appollonius de Rhodes a pour titre d'honneur son mérite réel et les nombreux emprunts que lui a faits le chantre d'Enée. Plus libre avec ce poëte qu'avec le père de l'Iliade, Virgile l'imite d'une manière plus hardie et plus originale; aussi le surpasse-t-il presque toujours, mais ce n'est pas sans nous laisser regretter encore cette précieuse naïveté qui est comme le type de l'école grecque, même lorsqu'elle ajoute beaucoup d'ornements à la simplicité d'Homère. Valérius Flaccus, imitateur du poëme des Argonautes, méritait d'autant plus d'attention qu'il était

juste et utile de le venger des mépris de La Harpe et de l'oubli de beaucoup d'autres critiques. Valérius a une grandeur naturelle, des pensées fortes et sublimes, de riches images, des beautés de diction; il entend et parle souvent avec éloquence la langue du cœur. La comparaison entre les amours de la jeune Médée, pleins de fraîcheur et de grâce comme le jeunesse, et la passion de la reine de Carthage, qui, n'étant que la renaissance d'une ancienne ardeur, manque de ce premier enchantement qui fait du monde un élysée, n'est pas sans quelque gloire pour l'émule du grand poëte; Valérius nous montre deux âmes appelées l'une à l'autre par un attrait invincible; dans Virgile, il n'y a qu'un seul cœur qui se rallume avec violence pour aimer et souffrir. Plusieurs peintures de l'Argonautique serviraient d'ornement au quatrième livre de l'Enéide, et Racine aurait pu faire à Valérius d'heureux larçins. Il n'est pas rare de voir Valérius corriger ou éviter des fautes de composition commises par Virgile, mieux choisir ses motifs, et être plus habile à soutenir le caractère de son héros. Mais à quelle distance de Virgile se trouve placé cet écrivain qui a gâté un beau talent de style en affectant dans la poésie la concision et l'obscurité de Tacite!

Lucain, Silius, Italicus, Stace, Claudien même, n'ont point été stériles pour notre instruction littéraire; peut-être ne senton pas assez combien de lumières, d'instruction et d'attrait renferme l'explication des auteurs qui, comme Lucain et Sénèque, joignent de grandes beautés à de grands défauts; c'est dans l'opposition des uns et des autres que triomphe la critique, parce qu'elle y trouve les moyens d'élever les esprits jusqu'au sublime, par une admiration pleine de ravissements, et de donner une autorité invincible et une force suprême à la raison. Quoique l'auteur des Métamorphoses n'ait pas créé de poëme épique, cependant il touche si souvent par ses ouvrages à Homère et à Virgile, que nous ne pouvions nous dispenser de lui demander souvent d'utiles et précieuses comparaisons.

Des censeurs rigides s'exagèrent peut-être les dangers de la séduction des exemples d'Ovide; mais rien n'est plus saillant, plus en relief que ses défauts : la critique peut facilement préserver la jeunesse de leur contagion, en les frappant d'anathème au nom du bon sens. Ils ont même l'avantage de prêter au ridicule, arme puissante pour combattre l'erreur ou le mauvais goût, et ramener les esprits à la vérité. Ovide invente encore avec succès lorsque Virgile semble avoir atteint le terme des ressources d'un sujet. Telle de ses fables renferme toutes les conditions d'une action dramatique parfaite : de ce nombre est la métamorphose d'Alcyone et de Ceyx; elle conduit le lecteur d'émotion en émotion, de surprise en surprise, jusqu'au dénouement qui, luimême, est un chef-d'œuvre de gradations savantes. On doit re-

garder aussi l'aventure de Philomèle et de Térée comme un drame tout entier, et digne des plus grands maîtres. Il n'est guère de poëtes qui surpassent Ovide dans la peinture des désordres de l'âme, causés par la passion de l'amour; peut-être sa Biblis et sa Myrrha peuvent-elles supporter le parallèle avec la Phèdre de Racine. Ovide n'excelle pas moins qu'Euripide à représenter tous les degrés de la douleur; il verse de douces larmes sur les enfants de la jeune Dryope et sur leur mère; il a des cris de désespoir pour la vierge Philomèle; il a des pleurs de rage et des rugissements de vengeance pour l'inconsolable Hécube. Après avoir suffi aux développements des scènes les plus tragiques, le poëte réussit également à peindre les innocentes caresses de deux enfants, les chastes feux de Procris, la tristesse qui consume la jalouse Clitie, et la flamme légère d'Apollon pour Daphné. Les avantages que nous avons recueillis du rapprochement de ces deux beaux génies, nous portèrent à penser qu'on ne devrait jamais expliquer séparément Virgile et Ovide. Avec l'autorité du premier, la critique condamne l'abus de l'esprit, l'excès de la facilité, les négligences fréquentes, les vers ébauchés, le vain luxe d'ornements et de paroles qui déparent les Métamorphoses; avec des citations du second, elle révèle les secrets de la composition, mieux connus quelquefois d'Ovide que de Virgile; elle corrige la sévérité, la parcimonie de ce grand poëte, par la richesse, par les inspirations riantes, les grâces enjouées, par je ne sais quelle fantaisie d'artiste, qui semblaient être des présents du climat de la Grèce, présents qu'Ovide a possédés seul parmi les écrivains du siècle d'Auguste. Virgile pourrait couper les ailes à l'imagination de la jeunesse; Ovide est propre à lui donner l'essor et une certaine audace aventureuse qui convient à cet âge.

Mais les Grecs et les Romains ne méritent pas seuls l'honneur d'un examen attentif et religieux; et la raison qui ne veut point de culte exclusif en littérature, qui se refuse à croire que le génie de l'homme soit devenu stérile, comme si la nature avait été obligée de se reposer après les créations qu'elle avait faites aux siècles d'Homère et de Virgile, nous ordonnait d'interroger aussi les modernes. Le Dante, le Tasse, Milton, le Camoëns, Klopstock, Fénelon, Voltaire, auteurs eux-mêmes d'épopées devenues célèbres, et disciples rivaux de ces deux grands modèles, nous ont fourni des comparaisons non moins instructives, et peut-être même plus éloquentes que toutes celles que nous avions cherchées dans nos premiers travaux. En reconnaissant qu'Homère et Virgile ont conservé leur supériorité sous plusieurs rapports, qu'ils sont encore les premiers, l'un comme créateur, l'autre comme écrivain, il était à la fois curieux et consolant d'acquérir la preuve que ces maîtres de l'art n'avaient point atteint la limite éternelle du beau et du vrai; que les modernes l'ont

reculée ; que leur génie, inspiré par le génie antique, et soutenu par sa vigueur naturelle, par une audace particulière, a pu s'élever à des hauteurs inconnues ; les modernes sont plus grands qu'ils ne le pensent eux-mêmes.

Le Dante, auquel la raison et le goût ont tant de reproches à faire, ce poëte qui défigure en lui la noble image du génie, comme le vice efface sur le front de l'homme l'empreinte de la divinité, nous offrit cependant des beautés magnifiques et simples qui surpassent celles de l'antique. Le Dante a mérité plus d'une fois l'honneur du parallèle avec Homère, qu'il nous représente comme le père et le souverain de tous les poëtes du monde. Quelques vers du Dante font un tableau plus complet et plus grand que l'ode d'Horace sur la fortune. Les Euménides d'Eschyle, le tartare de l'Énéide, et l'enfer de Milton ne portent pas peut-être la terreur aussi loin que certaines descriptions du Dante. On trouve dans ce poëte une autre espèce de naïveté que celle des Grecs, des scènes d'amour d'une naïveté, d'une chaleur, d'une mélancolie, et d'une grâce, inconnues à Virgile lui-même. Le champ des pleurs et l'apparition imprévue et passagère de Didon consolée par son premier époux, qui partage toutes les peines de ce cœur malade, sont à peine une faible ébauche auprès du tableau de la passion, du malheur, de la tristesse et du fidèle attachement de ces deux ombres, semblables à deux colombes qui volent toujours ensemble et dont la mort n'a pu ni séparer les cœurs, ni éteindre l'attachement mutuel, ni rompre la chaîne [1]. Demandez une image de Françoise de Rimini à l'antiquité, elle ne pourra pas vous satisfaire. Athènes et Rome n'ont point d'Ugolin dans leur enfer, point de Béatrix dans leur Olympe. N'était-ce pas encore une surprise pleine d'attrait pour mes jeunes auditeurs, que de découvrir dans un ouvrage souvent bizarre et monstrueux, Virgile corrigé avec bon sens, imité avec génie, et surpassé quelquefois, soit dans ses oppositions pittoresques, soit pour la vérité des sentiments, et l'accent de la nature? Outre l'inspiration forte et puissante que peut donner le commerce du Dante, il méritait encore par d'autres raisons une étude approfondie ; comparé avec Virgile, le poëte florentin, par l'originalité de son imitation, par l'empreinte créatrice qu'il met à ses emprunts, était le censeur sévère et juste de la timidité excessive de son maître et de son guide, tandis que, par une compensation utile à notre instruction, Virgile nous inspirait, au nom de la raison et du goût, un éloignement extrême, un dégoût salutaire pour les hyperboles, les bizarreries du Dante, et pour ses fictions trop souvent semblables aux rêves d'une imagination malade. D'un autre côté, si nous opposions au chantre d'Achille et d'Ulysse l'auteur de la

1 Chant V de l'Enfer, du Dante.

divine Comédie, ce dernier nous présentait une poésie originale, tantôt sublime, tantôt populaire, mais toujours simple; une énergie singulière d'expressions, un style plein de créations, sobre de mots, avare d'épithètes, et prodigue d'images; enfin, une harmonie naturelle et variée, souvent imitative sans effort, et semblable aux divers accents de la voix humaine, lorsque les passions lui communiquent la faculté de peindre les objets dont elles sont affectées. Comme écrivain, Dante ne copie personne; la langue qu'il parle est libre comme son génie; c'est lui qui l'a faite, mais pour son seul usage.

Le Tasse a puisé plus d'une inspiration dans le Dante; mais en évitant ses fautes, il n'atteint pas toujours ses beautés; nous l'avons senti bien des fois. Clorinde rappelle et n'égale point Béatrix; le Dante a le premier placé dans le ciel un amour pur et sublime qui ne défend pas les souvenirs de la terre. Il a fait briller le premier une couronne d'étoiles sur le front de la vertu qui vient tendre la main à la faiblesse, et ranimer la flamme du repentir dans un cœur attiédi. Auprès de ce génie indompté, le Tasse nous présentait un singulier phénomène; imitateur superstitieux de l'antique, copiste presque servile de l'Arioste, dont il n'a pas l'imagination, incapable de l'audace et du vol du Dante, abusant quelquefois de l'esprit comme Ovide, il s'élevait tout à coup sans effort à la hauteur d'Homère. Il en retraçait le grandiose, la force, l'entraînement, quelquefois la majesté simple; d'un autre côté, nous lui eussions en vain demandé de reproduire à nos yeux la pureté, l'élégance soutenue, la poésie savante et le goût du chantre d'Enée, qu'il surpasse autant par la conduite du poëme que par les caractères. Godefroi nous parut être Enée tel que le poëte latin l'avait conçu dans un moment d'inspiration. Le Tasse, en adoptant une belle pensée de Virgile, l'a rendue avec la chaleur et la liberté qui se communiquent ordinairement à une création originale. La valeur, la vertu et l'autorité de Godefroi ne souffrent aucune éclipse, en présence des autres renommées de la Jérusalem. Il tient le sceptre et manie le pouvoir comme Agamemnon, sans avoir son orgueil et ses passions; il est religieux comme Enée, mais sans la faiblesse et les incertitudes de ce prince. En demandant les secours du ciel, il est toujours prêt à s'en rendre digne; il prie l'Eternel avec ferveur, et marche au combat sans crainte, sous les auspices du Dieu qui donne la victoire. Personne ne le surpasse en valeur; aucun chef ne l'égale en sagesse et en expérience; et, pour achever un caractère si bien tracé, ses vertus sont animées d'une flamme céleste qui se répand sur toutes ses actions.

Dans le Renaud de la Jérusalem comparé au fils de Thétis, on ne peut voir qu'un mortel issu d'un dieu; mais le poëte a dessiné Argant et Soliman avec bien plus de fierté qu'Ajax et

Diomède ne le sont dans l'Iliade; Tancrède n'a point de modèle ou d'égal chez les anciens. Si la brillante Armide ne présente qu'une fausse et faible image de Didon, Herminie respire quelque chose de noble, de simple et de pastoral comme la Nausicaa de l'Odyssée, avec une passion dont la fille d'Alcinoüs ne connaissait ni les peines, ni les alarmes, ni les plaisirs mélancoliques, ni les vertueux combats. Penthésilée, Camille, ont fourni des traits au personnage de Clorinde; mais combien la guerrière moderne qui cache un cœur d'amante sous son épaisse armure, s'élève au-dessus de ses modèles! La seule mort de Clorinde est un drame tout entier, et ce drame fait partie de l'action qu'il embellit. Imiter comme le Tasse, ce n'est point copier, c'est recevoir une inspiration et féconder un germe. Presque aussi grand peintre de batailles qu'Homère, le Tasse l'emporte sur lui et sur Virgile pour les combats singuliers. Dans la double rencontre du terrible Argant et du brave Tancrède, l'imagination du poëte rassemble toutes les circonstances qui pouvaient exciter au plus haut degré l'admiration, la terreur et l'intérêt tragique.

Les Lusiades sont, comme l'Enéide, un poëme national, mais le Camoëns n'acheta, par aucune flatterie mensongère, le droit de célébrer la gloire de son pays. L'Homère portugais avait une grande âme, on en trouve partout les inspirations; une raison supérieure servait de guide à son génie; ses idées sont au niveau des lumières du siècle présent, sa morale irréprochable. Le Camoëns imite avec indépendance, corrige avec talent, ajoute avec bonheur, imagine avec fécondité; il trace fortement les caractères, et ne les laisse point dégénérer. Chez lui, Gama unit la religion au véritable héroïsme; en rendant témoignage au dieu des chrétiens devant les sectateurs de Mahomet, il dit comme Esther :

L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage.

Sa confiance dans le ciel n'a d'égal que son courage et son habileté; il ne se contente pas de prier, il agit en homme fait pour commander; il ne se borne pas à tenir le gouvernail sur une mer tranquille, il guide les vaisseaux portugais au milieu des orages de l'océan Indien; il ne reste pas immobile pendant une tempête, il donne des ordres et obtient un ascendant suprême par l'autorité des paroles et de l'exemple. Inquiet, mais toujours ferme, il envisage les dangers, délibère sur les ressources, et les trouve dans son génie. Sans ses bonnes dispositions devant les Maures de Mozambique[1], la flotte était perdue; c'est lui qui la sauve d'un écueil où elle va périr. On peut blâmer dans les Lusiades, le mélange de la mythologie avec la religion chrétienne;

1 Chant I.

mais, cette faute avouée, on est contraint de reconnaître que le secours prêté par Vénus et les nymphes aux Portugais, issus des enfants de Mars, est une fiction plus riante et plus judicieuse que la métamorphose des vaisseaux d'Enée en déesses de la mer [1].

Gama n'est point effrayé, comme Enée, de l'apparition de Mercure; il n'a pas besoin qu'on lui répète la volonté du ciel, il obéit aux premiers ordres de Jupiter [2]. L'entrevue de Gama avec le roi de Mélinde est d'une grande beauté; il y faut remarquer cette observation de mœurs: « Le roi se jeta dans les bras du héros. A cet élan du cœur, Gama se sent ému, mais il respecte le rang suprême, et ne répond que par des hommages aux embrassements du monarque. » Dans la réponse du Portugais à ce prince, le Camoëns montre encore une imitation qui n'a rien de servile.

La narration de Gama ne saurait égaler le grand drame de la chute d'Ilion; mais on y trouve des batailles décrites avec la verve d'Homère, encore plus vraies peut-être, et ayant toutes un caractère particulier; au milieu de ces terribles récits, où le peintre montre une étonnante variété, la lutte d'Alphonse Ier avec sa mère Thérèse, le touchant épisode d'Inès, l'apparition du Gange et de l'Indus au roi Emmanuel, inspirent un vif intérêt, ou la pitié la plus tendre, ou la plus haute admiration. C'est avec l'âme de Virgile que le Camoëns représente la douleur des épouses, des sœurs et des mères au départ de Gama; cette peinture fait désirer quelque traits dans le début du troisième livre de l'Enéide. La fiction d'Adamastor sert encore à relever le caractère de Gama; aux menaces épouvantables du géant, le héros veut s'élancer sur lui, comme Ulysse sur les monstres de Scylla, et ne se laisse pas surprendre par de lâches terreurs. On a justement vanté cette création sublime; on aurait dû remarquer encore l'habileté, l'art du Camoëns à corriger la fable de Polyphème, et à répandre l'intérêt d'une passion profonde et malheureuse sur un sujet si effrayant. Il manque à la peste du troisième livre de l'Enéide les touchants regrets de Gama sur ses soldats dévorés par le scorbut, et morts dans une terre étrangère. Quelle heureuse imitation de l'Archytas d'Horace, dans le dernier trait! « Oh! que l'homme aisément trouve ici-bas sa dernière demeure! Un peu de sable remué sur le rivage, quelques vagues fugitives,

1 Chant II.

2 Le discours d'Enée à ses compagnons pour ordonner le départ est beau, mais peut-être peut-on lui préférer la rapidité, l'accent des paroles de Gama. « Déployez, s'écrie-t-il, déployez toutes les voiles, partons; Dieu l'ordonne: un envoyé du ciel marche devant nous; je l'ai vu. »

reçoivent indistinctement la dépouille d'un héros et les restes d'un obscur soldat. » L'éloge que le héros fait de ses compagnons est d'un accent plus fier que le discours d'Enée aux Troyens jetés par la tempête en Afrique[1]. Le dernier mérite de la narration de Gama est de ne point décroître, et de laisser dana les âmes l'impression la plus favorable au caractère du héros.

Après ces nobles récits, qui nous révèlent en lui le digne émule des grands hommes qu'il vient de célébrer, Gama ne s'oublie pas dans les délices à Mélinde, comme Enée à Carthage; il va de lui-même chercher de nouveaux périls, il brûle d'obéir aux ordres de son roi, qui sont sacrés pour lui. Ici des fictions que l'on peut blâmer surtout, parce que l'apparition du Génie des tempêtes devrait être le plus grand des obstacles pour arrêter l'audace des Portugais. Virgile ne multiplie pas ainsi les machines poétiques; la fiction d'Eole a perdu toute sa beauté primitive dans le Camoëns.

Le début du septième chant des Lusiades offre une opposition, qui est un heureux artifice : « Enfants de Lusus, vous suppléez au nombre par le courage, à la puissance par l'héroïsme; vous bravez mille morts pour étendre l'empire de la foi. Ainsi le ciel à voulu que, dans l'intérêt d'une si belle cause, le plus petit des peuples se montrât le plus grand de tous : tant le ciel réserve de gloire à la vertu soumise et courageuse. » A tout moment les Lusiades prouvent que le bon sens gouverne l'imagination du Camoëns; le bon sens éclate même au milieu des fautes qu'on reproche à ce grand écrivain. Je n'entreprendrai pas de discuter ici le mérite de la fiction de l'île enchantée où les héros portugais reçoivent la douce récompense de leurs travaux; je ne chercherai point à examiner le prix de la noble et ingénieuse excuse que le poëte s'est préparée à lui-même; mais, en admirant les richesses de cet épisode que le Tasse à imité sans l'égaler peut-être, on pourrait encore y trouver un modèle des convenances que Virgile n'a pas toujours aussi bien observées que son imitateur. Le Camoëns respcte son héros jusqu'au bout avec une attention singulière; ainsi, tandis que tous les Portugais se livrent aux délices de l'île merveilleuse, un sage silence nous cache les transports de Gama; le poëte dit avec une réserve remplie d'art : « Sous les traits des Néréïdes, la gloire a souri aux triomphateurs des flots; sous les traits de Téthys, elle a couronné Gama. » Le Tasse avait bien raison de professer la plus haute estime pour le Camoëns; dans cet écrivain, dont l'ouvrage ne saurait égaler en grandeur, en magnificence et en invention, ni les épopées d'Homère et de Virgile, ni celle du Tasse, la raison, l'âme et le génie sont d'accord pour donner aux hommes les plus belles leçons d'héroïsme

1 Livre I.

et d'amour de la patrie; jamais on ne fit un si noble usage du don sublime de la poésie.

Il est un homme que le Tasse appelait son père, son seigneur et son maître, dont l'Italie ne parle jamais sans lui donner le titre de divin : cet homme est l'auteur du Roland furieux. L'Arioste ressemble à Homère par le génie et par une certaine négligence; il égale souvent la grandeur de l'Iliade, et retrace avec un charme particulier la naïveté des mœurs de l'Odyssée, en leur donnant un intérêt plus dramatique. Soit qu'il imite, soit qu'il invente des comparaisons, l'Arioste va de pair avec les plus grands poëtes; le Tasse ne fait souvent que l'appauvrir en le copiant. Les Métamorphoses ne contiennent pas peut-être plus de richesses descriptives que le Roland furieux. Quel homme que ce terrible paladin, si faible du moment où il est vaincu par la passion! Comme Renaud, Sacripant, Marphise, Mandricard, Agramant, Charlemagne et Rodomont, nous semblèrent tracés ou soutenus à la manière antique! Comme nous admirions le jeune Roger, ardemment épris de Bradamante, faisant avec courage des sacrifices cruels au devoir d'un sujet et d'un chevalier, tempérant par les promesses du véritable amour la sévérité des nobles excuses de la vertu, et obtenant le bonheur d'une glorieuse union avec une héroïne, par une suite de prodiges que termine sa périlleuse victoire sur Rodomont! Que d'utiles réflexions dans les comparaisons qu'il nous présentait avec l'Enée de Virgile, ou avec le Renaud et le Tancrède de la Jérusalem! Quant à Bradamante, plus fière que Camille et Clorinde, elle nous parut plus aimable, parce que le poëte mêle à ses vertus guerrières une passion pleine de pudeur, la modestie d'une vierge à la fois héroïque et timide, qui dépose sa gloire sur le seuil de la maison paternelle, et ne sait plus que respecter la volonté d'une mère. L'Arioste semble désordonné dans sa marche, mais ses prévoyances d'écrivain cachent une foule d'artifices heureux. Nous avons remarqué que l'épisode d'Angélique et de Médor, imitation embellie de Virgile, a sur l'original le triple avantage de se lier intimement à la marche générale du poëme, de servir de moyen particulier pour faire éclater la folie de Roland, et de motiver, avec autant de vérité que de charme, l'amour qui succède à la pitié d'Angélique pour le jeune et vertueux page qu'elle a trouvé étendu sur la terre et baigné dans son sang. La charmante Herminie, chez les bergers, est un souvenir perpétuel d'Angélique. Il n'y a peut-être pas en poésie de tableaux d'une vigueur et d'une audace pareilles à celles que l'Arioste déploie, soit dans la peinture des fureurs de Roland et de la funeste influence de la discorde triomphant dans le camp des Sarrasins, à l'assaut de Paris, soit dans le récit des exploits de Rodomont, qui ressemble au Pyrrhus et au Turnus de l'Enéide. Le dernier

combat de ce terrible ennemi avec Roger, atteste que l'Homère de Ferrare n'imitait pas les anciens avec moins de bon sens que Fénelon ne l'a fait depuis. On ne peut pas surtout lui reprocher de manquer à son héros, comme Virgile au sien. Il fallut bien reconnaître de grandes fautes parmi tant de beautés : l'interruption ennuyeuse et importune des narrations, les bouffonneries répandues au milieu des choses sérieuses, les inconvenances, les exagérations fréquentes, les fables ridicules qui déshonorent le poëme ; mais ces fautes, toutes grossières qu'elles soient, n'ôtent pas à l'Arioste la supériorité de son génie libre et hardi et la grace native de son talent. La comparaison de ce poëte avec Homère, Virgile, le Tasse et Fénelon, est bien importante pour un ami des lettres qui veut étudier profondément les mystères de la composition, et le mélange de naturel et d'art qui imprime aux ouvrages le mérite de la variété. Nos jeunes écrivains surtout doivent méditer les passages fréquents où l'Arioste a su prendre avec tant de souplesse et de facilité des tons si différents.

Le génie de Milton ressemble tour à tour à ses personnages, les uns des anges de lumière, les autres des esprits de ténèbres. Jamais aucun poëte ne s'éleva si haut pour tomber si bas : Milton décrit les merveilles de la création comme Dieu les a semées ; son paradis fait pâlir la magnificence de l'Olympe ; son enfer est sublime, son pandémonium la honte de l'esprit humain. Si nous regardons les caractères, que deviennent le Prométhée d'Eschyle, le Capanée d'Euripide, le Mézence ou le Salmonée de Virgile, auprès de Satan qui retient dans toute sa personne quelque chose des splendeurs du soleil, et porte sur son front une image de la beauté des cieux avec les traces de la foudre, le souvenir de sa royauté céleste avec l'humiliation de sa chute, la rage avec le désespoir, et pourtant l'inébranlable fermeté produite et soutenue par une haine immortelle ? Prométhée, enchaîné sur le rocher de la vengeance, mais toujours indomptable et bravant la foudre qu'il voit descendre sur lui, est une image sublime de la force et de la constance de l'homme aux prises avec le malheur, la souffrance et la mort ; mais que dirons-nous de l'archange rebelle, du chef suprême de l'armée infernale, ceint d'une couronne brûlante, armé d'un glaive étincelant, debout comme un rival devant le fils de Dieu, et enflammé par des passions dévorantes, par un orgueil effréné, par une ambition insatiable, enfin par le génie du mal, contre le ministre de la colère du ciel ?

A la vérité, ces sublimes enfantements, semblables à certains tableaux d'Homère, ne supporteraient pas toujours, quant au fond de la fiction, l'examen sévère de la raison ; mais ils se rattachent à une religion qui régit la moitié de la terre, ils sont populaires pour une partie du genre humain, et parlent à presque

toutes les imaginations comme des signes sensibles du monde invisible. L'observateur attentif peut encore y voir les emblèmes des passions revêtues d'un corps céleste et d'une âme divine, comme elles le sont dans l'Iliade; et dès lors, au lieu de disputer au poëte la liberté d'affecter librement toutes les formes qui conviennent à ses créations, il ne s'agit plus que d'examiner la vérité de ses peintures; s'il a fidèlement représenté le plus étonnant des ouvrages de la divinité, admirons son génie au lieu de critiquer froidement son audace. C'est avec la guerre des géants contre Jupiter, c'est avec le Prométhée d'Eschyle, avec des inspirations de la Bible et du Dante, c'est avec les souvenirs de son temps, que Milton a créé le prince des enfers; on pourrait retrouver plus d'une trace de Cromwell dans ce Satan que le poëte ne peut s'empêcher d'admirer, comme il admirait le Protecteur. Dans Satan et dans Cromwell, même génie, même audace, même impatience du joug, même soif du pouvoir, même ambition de renverser un trône, même inflexibilité, même ruse unie au courage et à la constance, même ascendant sur leurs égaux devenus leurs inférieurs, même humeur sombre et despotique. Les fiers compagnons, qui n'osent disputer à Satan sa brûlante couronne, sont les généraux soumis à l'autorité de Cromwell, enchaînés à sa fortune et tributaires de sa puissance. Quant aux autres instruments des desseins de Satan ou de Cromwell, il fallait, comme Milton, avoir vu triompher d'abord, et avorter ensuite une révolution politique et religieuse, s'élever et tomber un colosse de pouvoir et d'orgueil sur les ruines de la liberté, pour peindre avec des couleurs aussi vives cette ambition ardente et insatiable, cette soif de la vengeance, cette puissance de volonté, cette crédulité aveugle, ce dévouement sans bornes, ces sacrifices sans mesure; puis ces cœurs de bronze, ces résolutions du désespoir, cette absence de toute morale, ces désertions éclatantes, ces inconcevables métamorphoses, ces longues et obscures perfidies, et enfin cette bassesse et cette vénalité que les factions, leurs complots, leurs périls, leurs craintes, leurs triomphes, leurs brusques changements de fortune, leur chute et la ruine complète de leurs espérances, font éclater avec une effrayante vérité. Tel était l'un des points de vue sous lequel nous considérions l'Homère anglais.

Milton excelle à peindre et les passions qui couvent sourdement au fond du cœur, et celles qui éclatent tout à coup comme la foudre sous un ciel brûlant et serein. Le même homme sait trouver les traits les plus touchants, les plus suaves couleurs, les nuances les plus délicates pour exprimer les affections tendres; mais il paraît surtout avoir trouvé un amour et des voluptés inconnus avant lui sur la terre; aussi, en le comparant avec Homère, Virgile, l'Arioste et le Tasse, nous ne pouvions nous empêcher

de reconnaître, avec Voltaire, que ce serait profaner l'innocence et la pureté d'Adam et d'Eve, que d'établir un parallèle entre la scène conjugale de l'Olympe, ou la grotte de Didon, et le berceau de l'hymen des deux premiers auteurs du genre humain; de même que les plaisirs d'Angélique et de Médor, les enchantements des jardins d'Armide, ne sauraient balancer un moment les délices d'un séjour embelli avec complaisance par Dieu lui-même, pour être le temple d'un amour qui allait commencer le commerce religieux de l'homme avec le ciel.

Ici nous apparurent Moïse, David, les prophètes qui, avec Homère, Virgile et le Dante, ont fécondé la muse de Milton. Nous cherchâmes d'abord à reconnaître les beautés qu'il doit à ces grands maîtres, les créations originales de son génie, en nous gardant bien d'essayer de ralentir le vol de cet aigle, et de l'empêcher de déployer ses ailes de feu; il fallut ensuite nous appliquer à poser d'une main sûre les limites que la raison défendait de franchir, à distinguer le bizarre et l'extravagant de l'idéal et du merveilleux, à discuter les critiques et les éloges d'Adisson, à établir en quoi l'Homère anglais est tantôt inférieur, tantôt supérieur aux autres poëtes épiques; cette comparaison nous fit remarquer en lui le talent de créer des beautés nouvelles, uni à l'étonnante faculté d'imiter avec autant de souplesse que de liberté, l'Iliade et la Bible, l'Enéide et les Métamorphoses. Plusieurs peintures du Paradis nous révélèrent une magnificence dans le sublime qui développe, sans l'affaiblir, la simplicité majestueuse de la Bible; mais la lecture fatigante du poëme nous apprit aussi que toutes les richesses d'une si belle imagination ne sauraient balancer le mérite suprême d'une action raisonnable et grande, vraisemblable et dramatique.

Gardons-nous bien de mettre la Messiade de Klopstock au même rang que les vastes créations de l'épopée ancienne et moderne; elle n'en a ni la grandeur, ni l'ordonnance, ni le mouvement, ni la variété, ni la vraisemblance et l'illusion : mais on commettrait une injustice littéraire, si l'on refusait de reconnaître dans ce poëme des inspirations d'un beau génie, des traits de sentiment et des peintures qui n'étaient dans aucune littérature connue. La création de l'âme de Jean, modèle d'un amour inimitable qui tient de l'attachement passionné d'un disciple, d'un frère et d'un fils, les premières souffrances du Christ, la tendre et profonde pitié de l'ange Abadonna, l'agonie de l'homme-dieu, les plaies qui lui ont été faites par le glaive, ces plaies qui brilleront dans le ciel sur son corps sacré, comme des gages d'un sacrifice sublime, réclamaient de nous un tribut d'admiration pour l'écrivain à qui l'épopée doit de nouvelles beautés. Mais il nous parut évident que les défauts essentiels de l'ouvrage étaient le manque d'action, et l'impossibilité de chan-

ger la situation du héros, toujours en présence de sa croix. La mesure, la convenance et le goût manquaient à Klopstock. Il développe avec imprudence ce que la Bible indique à peine ou laisse dans une mystérieuse obscurité. A la première lecture, nous fûmes tous frappés des inconvénients de l'appareil que le poëte prête à la colère de Dieu contre le genre humain, et au jugement qu'il prononce sur son fils ; de même la Pâque ou le dernier repas, la prière du Christ sur la montagne des Oliviers, sa douleur sans aucun faste, sa résignation si simple et si entière, le lâche sommeil de ses disciples, ses tendres reproches à leur faiblesse, qui n'était autre chose qu'une insensibilité profonde ou une trahison commencée dans le cœur, perdirent à nos yeux toute leur naïveté, tout leur charme dans la paraphrase de l'imprudent imitateur. Comment Klopstock n'a-t-il pas senti, disions-nous, que le récit des apôtres offrait, avec une étonnante fidélité, l'une des plus tristes scènes de la vie humaine, et l'image du moment où une victime de la proscription regarde avec sérénité venir sa dernière heure, au milieu de ses amis qui, déjà refroidis ou consolés, accusent peut-être les délais de sa mort?

On ne peut pas dire du jeune Arouet, qui fut depuis le grand Voltaire, qu'il avait vu les villes et les mœurs de beaucoup de nations ; à peine quelques parties de la France lui étaient-elles connues. Son siècle était muet devant lui : le pouvoir de Richelieu, les prospérités de la France, les malheurs qui en furent la suite, avaient également contribué à effacer le souvenir de la ligue. Vainement Péréfixe, précepteur de Louis XIV, s'était appliqué à mettre sous les yeux de son élève la vie de Henri IV; vainement, dans la plus touchante des exhortations qu'un roi pût jamais recevoir, Bossuet avait-il peint des plus vives couleurs le deuil de la France à la mort de Henri, on ne trouve pas, dans le long règne du superbe monarque, un souvenir pour le Béarnais : sa mémoire était comme éteinte ; il fallut en quelque sorte la ressusciter avec tous les événements qui lui servaient de cortége. L'histoire parlait, sans doute ; mais ses secours étaient dangereux, parce que, peintre trop fidèle ou trop timide, elle ôte à la vérité ce caractère grandiose et au-dessus de nature que le génie poétique lui communique sans l'altérer pourtant. Les récits d'un peuple qui raconte les choses du passé au poëte qui doit y choisir le sujet de ses méditations n'ont pas le même inconvénient, parce que l'imagination de chaque race y met son empreinte, et l'amour de la patrie ses innocentes exagérations. Encore aujourd'hui la tradition de nos pères entoure Roland et Charlemagne d'un prestige qu'ils n'ont pas dans nos annales. Privé des inspirations souveraines qui surprirent Homère dès l'âge le plus tendre, au milieu d'un pays enivré de sa fortune et de sa gloire, n'ayant pas reçu comme le Dante et Milton les im-

pressions vivantes des objets qu'il devait représenter, n'ayant vu ni la haine héréditaire des grands pour le trône, ni les intrigues de l'étranger, ni le génie des factions, ni le fanatisme armé du glaive et du flambeau, ni les malheurs de la guerre civile, ni les emportements de la force irrésistible d'un peuple entraîné au crime par des hommes qui commandent au nom du ciel, il n'a pu se former de tant de spectacles différents ces vives et profondes images qui enfantent des tableaux, des scènes et un drame. Ce qu'il fait avec les données de l'histoire et les récits de quelques vieillards, seuls et derniers témoins de la Saint-Barthélemi, est étonnant; mais avec de tels secours un véritable poëme épique devenait presque impossible à son talent et à son âge.

Au niveau des lumières de son temps, Voltaire ne descend jamais à certaines fictions basses et puériles d'Homère; il n'est pas fougueux et désordonné comme le Dante, précieux et maniéré comme le Tasse, plein de disparates comme Milton; sa raison, plus élevée que son génie, le soutient hardiment dans les plus hautes régions de l'intelligence, et ne le laisse jamais tomber ou ramper dans les ténèbres. Pour lui, la vérité, qu'il cherche et qu'il contemple, ne souffre jamais d'éclipses. La politique, conservatrice de l'ordre social, la morale, la philosophie, l'humanité, attestent dans la Henriade la présence d'un esprit supérieur et l'influence d'un siècle encore plus éclairé que celui de Virgile. Nationale dans son héros, généreuse dans son but, la Henriade popularise un bon prince au lieu de célébrer un pervers; elle ne contient pas une maxime qui puisse égarer les hommes ou les corrompre; elle inspire l'horreur du fanatisme et de la guerre civile, la haine du joug étranger, le respect des lois et l'amour de la patrie. On trouve partout la mesure, la proportion, la noblesse, l'élégance et le goût dans la Henriade; elle étale de riches descriptions, des récits pleins de chaleur, des portraits qui ont beaucoup de relief, des peintures vivantes : mais tant d'avantages réunis ne constituent pas un poëme. Cette réflexion saisit mes auditeurs à la seule lecture de la Henriade. Leur jugement, qui souvent précédait ou confirmait le mien, était formé avant les autres réflexions par lesquelles j'essayai de donner de nouvelles raisons de l'infériorité de Voltaire comme poëte épique.

S'il eût été l'élève de Port-Royal, et familier comme Racine avec la langue des Grecs, Voltaire aurait senti que la grandeur simple de l'Iliade, la naïveté de l'Odyssée, étaient bien plus propres que la noblesse constante de l'Enéide, à inspirer le peintre chargé de représenter ce mélange d'héroïsme et de bonhomie, d'élévation et de familiarité, qui composaient le caractère du Béarnais. Voltaire n'a pas encore aperçu d'autres rapports secrets entre le poëme homérique et le sien; cependant l'activité, les nombreux combats dans lesquels Henri paya de sa personne,

ses grands coups de lance, ses inspirations guerrières, ses batailles rangées, ses harangues au milieu du péril, lui donnaient évidemment des ressemblances avec Hector, à la fois soldat et capitaine. Que Voltaire suive les traces de l'Iliade ou de l'Odyssée, peut-être verrons-nous le héros français dans l'attitude d'Ulysse auprès de Calypso; peut-être encore trouverons-nous une Gabrielle auprès de l'adversaire de Mayenne, comme Briséis ou Agnès Sorel dans la tente d'Achille ou de Charles VII; mais le héros n'oubliera pas ses devoirs de général et de roi pour aller soupirer dans le vallon d'Anet, par la plus malheureuse des ressemblances avec l'Enée de Virgile ou le Renaud du Tasse. De même, et sans nuire à l'observation des mœurs, la touchante amitié de Patrocle et d'Achille pouvait reparaître sous le pinceau de Voltaire avec un nouvel éclat; il y aurait différence et pourtant similitude entre les deux peintures : la différence consisterait dans les mœurs chevaleresques, dans un abandon plein de charmes, dans le commerce intime de deux âmes moins inégales entre elles, dans l'union de deux héros dont celui qui aimait le plus et qui avait le cœur plus violent, n'aurait jamais pu causer, par un refus coupable, la mort de son compagnon d'armes; la similitude reposerait sur les mœurs guerrières, sur l'égalité qu'introduit nécessairement la communauté de périls, de revers, de succès et de gloire, et sur d'autres rapports plus sensibles. En effet Sully, dont on pouvait tempérer la sévérité pour rendre son rôle plus attachant et plus dramatique, n'était il pas, comme Patrocle, le modérateur d'un homme sublime et faible, capable de céder à ses passions, de pleurer pour une autre Briséis, et cependant plus grand que l'ami qui reconnaissait sans peine la supériorité de la naissance, du rang et du génie? Trop semblable à l'Enéide, et privée des imposants souvenirs qui enflammaient Virgile, la Henriade manque de majesté, de grandeur, de mouvement et d'action. Voltaire a essayé de peindre, il n'a pas su mettre en scène ses personnages. Dans l'Enéide, Hector et Troie ne paraissent que dans un éloquent récit; c'est ainsi que la Henriade nous montre Condé, Charles IX, Médicis, Coligny, Henri III, le fameux duc de Guise, qui aspirait au trône en homme digne de l'occuper et de le défendre. De même que dans l'Enéide, ces personnages sont plus grands que ceux que le poëte destine à soutenir une épopée où rien ne pourra balancer l'intérêt de la Saint-Barthélemi, et la punition du prince qui expia d'une manière si terrible l'assassinat de Coligny, et le meurtre de tant de Français. Guise était un héros; Mayenne qui lui succède, comme Enée succède à Hector, n'a que du courage et de l'habileté. Pour relever la victoire de Henri IV, il fallait faire un mensonge en faveur de Mayenne, et lui donner le génie de son frère. Réduit à sa taille naturelle, et rival d'un grand homme, il

nous paraît trop peu digne du parallèle; il n'exerce pas l'ascendant de Guise sur la Ligue, il ne gouverne pas la fureur des Seize, il la souffre; enfin il n'est pas l'âme de la révolte : il laisse tuer Valois par un fanatique, mais il n'aurait eu ni la force ni le pouvoir de faire exécuter ce crime. Le poëte nous assure que Mayenne est grand, mais nous, nous ne le voyons pas tel; battu sous les murs de Paris, au premier moment d'un nouveau péril, et malgré l'arrivée des Espagnols qui viennent soutenir sa cause, il se montre non moins irrésolu qu'Enée; il faut que la Discorde vienne lui promettre son infernal secours, nouveau trait de ressemblance avec le Troyen, qui a toujours besoin de quelque appui surnaturel. La prudence est la vertu première de Mayenne; on ne produit pas de merveilles avec cette vertu timide. En général, tout le caractère de ce personnage atteste le fatal ascendant de l'Enéide sur l'esprit de Voltaire : au moment de donner la bataille d'Ivri, Mayenne, trop semblable au héros troyen dans plus d'une circonstance, Mayenne

inquiet, abattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu.

Encore, à l'exemple d'Enée, Mayenne maîtrise sa faiblesse, déguise ses chagrins; il s'excite, il s'empresse, et inspire aux autres un espoir généreux qui lui manque. Plus loin, le jeune et bouillant d'Egmont accuse l'incertitude et la lenteur du chef de la Ligue; celui-ci vaincu regarde sa défaite avec un air tranquille, et court promptement cacher dans Paris la honte de sa fuite. Ce n'est pas ainsi que l'Arioste réprésente Charlemagne, soit au moment de la terreur causée dans son armée par l'arrivée subite de Rodomont, de Sacripant, de Mandricard et de Gradasse, de Marphise et de Roger au camp des Sarrasins, soit lorsqu'il rentre dans Paris. Ici l'imitateur défigure même Virgile, qui met du moins le héros troyen dans une autre attitude en face du danger. Après la bataille d'Ivri, Henri s'abandonne à un fol amour, lui qui sortait des entretiens du ciel! Et le prudent Mayenne, qui redoute les conseils audacieux du bouillant d'Aumale, et se défie toujours de la fortune, ne fait plus rien pour disputer la victoire; il abandonne les rênes du pouvoir, ainsi que le faible Latinus, et prépare sans doute sa soumission. Tel est le rival que Voltaire met en tête de Henri IV! Si Mayenne eût paru plus grand dans le cours de l'action, ce serait bien le cas d'appliquer à ce dénouement la pensée de Jean-Baptiste : « Le masque tombe, l'homme reste, et le héros s'évanouit. » Les Seize et leurs chefs, la Ligue et ses fureurs sont une ébauche et non pas un tableau, encore moins un drame. En les regardant, on est tenté à tout moment de s'écrier : « La guerre civile n'a point passé par

là. » Les combats de l'Arioste ont la fougue et la chaleur des combats de l'Iliade ; c'est surtout au siége de Paris que l'Homère de Ferrare nous fait désirer de l'audace, de l'énergie et du mouvement dans Voltaire, trop fidèle aux exemples de Virgile ou aux récits de l'histoire. Mais on admirera toujours dans la Henriade la peinture de la Saint-Barthélemi, les portraits du duc de Guise et de Sixte-Quint, portraits dignes de Salluste et de Tacite ; la mort du jeune Dailly, l'admirable description du ciel et la famine de Paris. Au-dessus de toutes ces peintures, la postérité placera la prière de Jacques Clément, bien supérieure à celle d'Iarbas dans le quatrième livre de l'Enéide ; l'apparition du fanatisme, sous les traits du duc de Guise, à ce séide du crime ; la tranquille fureur qui le conduit au régicide, l'enthousiasme qui l'encourage sur sa route, le sacrifice magique des Seize pour conjurer la perte de Henri III, enfin la mort impassible de son assassin.

Voilà véritablement des beautés épiques ; elles sont d'autant plus grandes, que la fiction sert d'image à la vérité qu'elle rend plus imposante et plus terrible, et que Voltaire consacre les merveilles de son art à donner les plus hautes leçons aux princes et aux peuples, avec le talent sublime d'un poëte et le courage d'un ami de l'humanité. Heureux Voltaire, s'il eût donné plus souvent cette élévation à la Henriade! mais il est bien loin de la soutenir à la même hauteur, et, chose étonnante! on ne trouve pas dans le cours du poëme l'empreinte de ce pathétique profond par lequel le poëte ne mérite pas moins que par son esprit philosophique le nom d'Euripide français. Il a manqué à l'auteur de Mérope la conviction profonde que l'épopée n'est qu'une vaste tragédie, et qu'elles ont toutes deux le même besoin de caractères, de chaleur et d'action. Le commerce d'Homère eût agrandi les proportions de la Henriade ; les exemples de Virgile les ont rapetissées. Entre ces trois poëtes comparés ici, l'épopée me paraît avoir suivi une progression décroissante, dont voici l'image. Dans l'Iliade, elle nous apparaît sous l'emblème d'un aigle qui habite l'Olympe et porte la foudre de Jupiter; dans l'Enéide, comme un cygne mélodieux qui peut déployer de larges ailes et se soutenir quelque temps dans les hautes régions de l'air, quoiqu'il préfère les régions moyennes ; dans la Henriade, elle ressemble à un oiseau dont la voix ne manque pas d'harmonie, mais dont le vol court et sans audace ne lui permet que rarement de s'élever assez haut pour échapper à notre vue.

Aristote, Longin, Quintilien, Horace, Boileau, Pope, Addison, Hugues Blair, Rollin, l'abbé Lebossu, La Harpe, Marmontel, étaient nos guides dans l'examen simultané de tant d'ouvrages ; l'expérience de ces aristarques célèbres me servait de flambeau ; mais je m'appuyais encore plus sur les exemples

des écrivains dont les créations hardies ont devancé l'enseignement des règles de l'art et fécondé le vaste domaine de l'imagination. Dans le cours de nos entretiens littéraires, tous mes soins tendaient à me faire oublier : je m'étais composé un conseil de génies qui me servaient d'oracles; je parlais toujours en leur nom. Homère ou Milton, Euripide ou Racine, le Tasse ou le Dante, citaient Virgile à leur tribunal, et Virgile à son tour devenait le juge de ses modèles et de ses imitateurs. Mais après avoir pu interroger ces hommes divins, j'ai eu encore le bonheur de trouver dans un écrivain français, élève des siècles d'Homère et de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV, un maître dont les exemples sont des leçons de la plus haute critique.

Fénelon n'a peut-être pas, comme Homère, Démosthène, Milton et Bossuet, la sublimité de nature, l'audace de talent, l'originalité de formes, la vocation irrésistible, la puissance de création, la supériorité accablante et despotique, qui caractérisent le génie; mais la nature avait répandu sur lui les dons les plus rares, une âme telle qu'il n'en fut jamais, de l'esprit dans un degré qui effrayait son redoutable adversaire, une pénétration infinie, une raison élevée, une imagination d'Athènes, une éloquence plus facile et plus douce que celle de Périclès, le cœur passionné de saint Augustin, la tendresse de saint Jean, une amitié semblable à la charité qui brûle nuit et jour sans se consumer, la plus tendre pitié pour le malheur, l'indulgence qui pardonne, la grandeur qui impose, la grâce qui attire, et une vertu qui empruntait les ailes de la religion pour fuir dans le commerce du ciel la contagion de la terre. Par un privilége presque aussi rare que le génie, l'auteur du Télémaque joignait à tous ces avantages une souplesse extraordinaire, et une étonnante faculté de se pénétrer intimement des écrivains ses modèles, de leur dérober des qualités pour les incorporer à lui, de leur emprunter, pour se les rendre propres, ou leur grandeur, ou leur force, ou leur élégance et même leur abandon.

Adorateur des anciens, Fénelon les reproduit avec un rare bonheur; mais il les traite en homme qui appelle des séductions de leur génie au tribunal de la raison. Il résout avec une merveilleuse facilité le problème de concilier toujours avec la vraisemblance et le bon sens leurs croyances ou leurs riantes imaginations, et de leur prêter ainsi non-seulement un mérite, mais encore un charme qu'elles n'ont pas toujours dans l'original. Le Thermosiris du Télémaque nous apparaît sous des couleurs qui manquent à Linus ou à Musée dans leur mythologie. Les merveilles que, grâce au sage vieillard, le jeune Grec voit éclore autour de lui, en faisant fleurir le désert à l'exemple d'Apollon, renferment un fond de vérité qui rend raisonnable la fable elle-même. Homère, Sophocle, Euripide et Virgile, imités par Fé-

nelon, gardent leur physionomie, et peuvent cependant plaire à des modernes. Plus habile et plus hardi que Racine à nous faire connaître les Grecs, Fénelon n'altère jamais leur simplicité pour flatter un goût trop dédaigneux; il ose être naïf comme Philoctète dans ses adieux à sa grotte chérie; mais la manière dont il a conservé à la vertu son rang sublime dans Ulysse triomphant, par sa constance et sa générosité, de la rage d'un ennemi furieux, est une beauté de l'art que Sophocle aurait sans doute trouvée en lui, s'il eût vécu au temps de son imitateur.

Fénelon excelle à imiter ou à développer les caractères anciens, tels que le Nestor d'Homère, le Philoctète de Sophocle, et surtout l'Aceste de l'Enéide, véritable création qui montre dans l'auteur français l'imagination et l'abondance des Grecs. Quelle différence encore entre le rôle passif et froid d'Enée en Sicile, et les périls, les exploits et la gloire de Mentor et de Télémaque dans les même lieux! Si le héros troyen faisait d'aussi grandes choses pendant son séjour en Sicile, ne serions-nous pas moins étonnés de son admission aux champs Elysées? Le farouche Hippias, plus terrible encore que l'Argant du Tasse; la fureur de Phalante à l'aspect de la mort qui menace son frère; la douleur de Télémaque, aussi touchante que la désespoir d'Achille, et plus héroïque; le jeune roi Bocchoris et sa fin terrible; Idoménée, dont le modèle était sous les yeux du peintre; Protésilas si hautain dans la prospérité, si faible dans sa chute, et même ce Timocrate que le poëte a formé avec le Dolon d'Homère, le Sinon de Virgile et le Pallas, ou le Narcisse de Néron, appartiennent tout entiers aux modernes, et ont cependant un air d'antiquité, tant les formes grecques ont été respectées. Quelles créations originales que le Pygmalion dessiné avec la plume de Tacite, et cette Astarbé, la maîtresse du tyran! Astarbé réunit les grâces d'Armide, les séductions de Poppée, la dissimulation de Livie, la passion, les crimes et les fureurs d'Agrippine, femme de Claude et amante déclarée de Silanus. Entre tous ces caractères, celui de Télémaque, à la fois tracé d'après l'original d'Homère, et peint d'après un modèle vivant (le duc de Bourgogne), me paraît un chef-d'œuvre de vérité, de convenance et de beauté morale, unie à ces défauts plus ou moins grands qui trahissent et révèlent l'imperfection de notre nature. Le caractère d'Adraste, si différent de Télémaque, n'est pas moins habilement conçu et moins digne du pinceau d'un maître de l'art.

Les talents, l'habileté, les passions, les vices, les attentats et la perfidie du roi des Dauniens, après avoir servi de nœud à l'action du poëme, d'obstacle à la victoire des alliés, de relief au triomphe du jeune héros qui les commande, amènent le dénouement de la manière la plus vraisemblable, la plus dramatique et en même temps la plus heureuse, puisque le vaincu, quoique

saisi par les furies du crime, défend sa couronne et sa vie avec un grand courage, et que le vainqueur souvent en péril, près de périr victime de sa générosité, remporte un triomphe cher à la justice et utile à l'humanité.

A Dieu ne plaise que j'aie l'intention de vouloir mettre le Télémaque au rang de l'Iliade et de l'Odyssée; il n'y a point de parité entre les enfantements du génie d'Homère et le prodige d'éloquence et de facilité que nous admirons dans l'imitateur des Grecs. Homère est le génie qui a dérobé le feu du ciel, Fénelon est un mortel qui doit le souffle de la vie à ce vol sublime. Religieux, sans superstition, envers l'antiquité, Fénelon adorait de loin les traces de ses maîtres, mais ne conçut jamais la pensée de devenir leur rival. Loin d'affecter un parallèle dont sa modestie se serait offensée, il a rendu le plus éclatant hommage à leurs chefs-d'œuvre. Donnez au Télémaque le titre ambitieux de poëme, aussitôt vont s'élever des critiques sévères. En effet, l'action est d'une extrême lenteur; interrompue à tout moment par de longs récits où l'instituteur se complaît pour l'avantage de son élève, elle manque de chaleur et de mouvement. Les événements de la guerre des alliés lui communiquent enfin de la rapidité; mais quand elle semble arriver à un dénouement plus judicieux, plus dramatique et plus beau que ceux de Virgile et d'Homère, quatre chants inattendus et pleins de répétitions, éloquentes il est vrai, viennent surprendre le lecteur qui se croyait arrivé au terme de sa course. On peut adresser encore d'autres reproches à Fénelon. Mentor, et même Télémaque, prêchent parfois des homélies morales ou politiques qui détruisent toute illusion, en faisant apparaître à nos yeux désabusés le duc de Bourgogne et son maître. Je n'ai pas dissimulé ces défauts dans le cours de nos études littéraires, parce que les raisons qui servent d'excuse à l'auteur du Télémaque, et de louanges à son admirable facilité, ne devaient pas nous empêcher de tirer des leçons utiles des imperfections qui lui sont échappées, en répandant sans effort les richesses de son cœur et de son esprit dans un ouvrage destiné seulement à l'instruction morale de l'héritier d'une couronne. Mais, malgré toutes les observations critiques, on regardera sans cesse le Télémaque comme un présent de la vertu et du génie à l'humanité. Digne d'exciter l'éternelle reconnaissance de tous les peuples, il n'est pas moins précieux aux lettres, parce que, supérieur à toutes les poétiques du monde, il nous apprend, par des exemples plus éloquents que des préceptes, à connaître et à juger l'antiquité.

En suivant des comparaisons si curieuses, nous avons été surtout frappés des divers caractères de l'imitation dans Virgile et le Dante, dans Milton et l'auteur du Télémaque. Virgile semble consulter trop souvent une glace fidèle qui avait la faculté de

rapetisser les proportions et d'embellir le coloris de l'original. Milton et le Dante paraissent armés d'un miroir qui possède la vertu magique des plus étonnantes métamorphoses : l'une de ses surfaces fait des monstres avec les objets qu'elle réfléchit ; l'autre leur donne une beauté suprême qu'elles n'avaient pas, elle transforme des mortels en dieux. Fénelon, libre et fidèle, n'imite que le vrai et le beau, saisit la nature en élevant ses traits, et corrige souvent ses modèles avec le crayon de Raphaël. Je me livrais depuis longtemps au plaisir d'interroger Fénelon toutes les fois que j'avais à opposer entre eux les maîtres de l'art, lorsque je lus dans une préface de Pope, que l'on rendrait un grand service aux lettres en comparant Homère avec Virgile et Milton, mais surtout avec le Télémaque de M. de Cambrai. L'autorité d'un poëte si habile et d'un critique si judicieux redoubla mon courage et mon zèle.

Disciples des Grecs, frère de Virgile par le talent, créateur d'une langue poétique, Racine devint aussi l'un de nos oracles littéraires. Les imitations de cet écrivain, moins indépendant, moins original et moins souverain que Bossuet dont nous allons parler, ont cependant un caractère qui devait nous frapper après ce que nous avions vu. Plus ses modèles sont grands, plus Racine devient digne d'eux : il se soutient sans effort à côté d'Homère ; il égale Tacite en profondeur ; il est sublime avec la Bible ; quelquefois plus hardi que Virgile, et jamais bizarre comme le Dante ou Milton, il corrige ou embellit ce qu'il imite, mais il ne garde pas toujours la physionomie de l'original, et parfois il mêle un alliage moderne à l'or pur de l'antiquité. Racine gouverne en maître les passions sur le théâtre ; armé contre elles de la divine puissance de l'Aristée de Virgile contre Protée, il les reconnaît, il les suit, il les presse dans leurs différentes métamorphoses, et les force à trahir la vérité de leur nature, comme à révéler leurs secrets les plus cachés. Aucun poëte dramatique n'a mieux connu que lui les agitations et les orages du cœur. Roxane, Hermione, et Phèdre surtout, sont des passions violentes et personnifiées qui contrastent merveilleusement avec des caractères plus doux, plus timides à se répandre au dehors, comme la tendre Iphigénie, la noble Junie et la modeste et belle Monime.

Ce qui constitue le grand artiste, ce sont les délibérations qui précèdent la création, ce sont la patience et la force qui savent arrêter la fougue de l'esprit et l'accoutumer au pouvoir de la méditation ; l'ami de Boileau savait tenir conseil en lui-même ; il confiait au temps le soin d'ordonner et de mûrir ses compositions ; voilà l'une des principales causes de sa supériorité. Nos jeunes écrivains dramatiques négligent beaucoup trop d'interroger la prévoyance, les secrets, les artifices de Racine. Le plan

et l'ordonnance de ses tragédies reposent sur la logique la plus sévère, et même, lorsque le choix de la donnée première n'est pas assez digne de lui, ses scrupules, ses efforts, ses ressources pour effacer ou diminuer les conséquences de sa faute, le soin qu'il a de tout motiver, son attention à réparer, du moins par l'illusion de la vraisemblance, le tort qu'il fait à la vérité, sont la plus utile des études sur l'art de composer. On trouvera, dans l'examen attentif du rôle de Bajazet, la preuve de cette vérité d'observation. Puisse-t-elle exciter l'attention des jeunes écrivains qui sont maintenant l'espérance du théâtre !

Rapproché de Corneille, Racine nous offrit des contrastes remarquables. L'auteur de Phèdre, qu'Homère et Moïse, Euripide et Virgile élèvent auprès d'eux ; celui qui s'approprie si bien le génie de Tacite, ne peut pas égaler la hauteur de Corneille : il n'a ni les ailes, ni l'audace, ni l'œil étincelant de cet aigle du théâtre. Corneille avait conçu la tragédie avec plus de grandeur et d'originalité ; on trouve chez lui les commencements de Rome et la puissance d'Auguste, le vieil Horace et Galba, les derniers soupirs d'Annibal et la mort de Pompée, Syphax et Attila, le monde romain et le monde des barbares. Mais à peine avons-nous reconnu la supériorité de Corneille, Racine vient nous montrer l'ascendant que lui donne la raison souveraine avec laquelle il a purgé notre théâtre des déclamations, de l'enflure, du mauvais goût et aussi des fausses beautés de son maître. Comme écrivain, Racine a fait pour la langue de Corneille ce que Virgile avait fait pour celle de Lucrèce. Cependant nous avons eu plus d'une occasion de reconnaître que la simplicité, la mâle brièveté, le trait profond, quelquefois la familiarité de l'auteur de Cinna et de Nicomède étaient plus d'accord avec l'accent de la nature et le mouvement de la parole que les artifices du style de Racine. Il y a dans le dialogue de Corneille quelque chose de la franchise du dialogue de Molière, qui donne de la vérité à la tragédie.

Dans l'antiquité, plusieurs prosateurs sont aussi des poëtes par l'imagination et le coloris; nous avons consulté Tite-Live, Cicéron et Tacite. Le premier de ces écrivains, que Rome remplit tout entière, peut servir souvent à une utile critique de l'Enéide, où le peuple-roi tient une si grande place. Tite-Live plus riche et quelquefois plus éloquent que Virgile, trace les caractères d'une main plus sûre et plus hardie. Pour être digne des promesses du chantre de sa gloire, Enée n'aurait souvent besoin que de ressembler à Romulus et à Numa, dont il affecte les vertus. Si les prières d'Enée avaient l'énergie des prières du frère de Rémus à Jupiter Stator; si le fils d'Anchise parlait à ses compagnons accablés de leurs malheurs le langage du fondateur de Rome à son armée en déroute, il nous apparaitrait sous un

aspect plus imposant, et nous semblerait plus propre à gouverner les cœurs et les volontés.

Nouvelles et utiles comparaisons du même genre avec les modernes : Bossuet qui agrandit tout ce qu'il touche, Homère et Eschyle, Euripide et Sophocle, Démosthène et Cicéron, Virgile et Horace, Tite-Live et Tacite, saint Augustin et saint Jérôme, Moïse et David, les prophètes et la Bible elle-même dont il était rempli comme d'une nourriture intarissable et divine, Bossuet qui ne pense jamais à imiter et prête à des larcins involontaires, à des emprunts inattendus le caractère de l'inspiration et la langue du génie, vint nous donner de plus hautes leçons peut-être. Ce sublime écrivain et Fénelon, son rival, nous attirent encore par une profonde connaissance du foyer des passions. Fénelon s'insinue avec précaution dans le dédale du cœur humain; il y fait pénétrer par degrés une vive lumière; Bossuet a un glaive pour l'ouvrir et un flambeau pour l'éclairer; l'un dégage doucement la vérité de tous ses voiles, l'autre nous la montre palpitante et à nu comme les entrailles du Prométhée, sans cesse interrogées par les regards perçants du vautour de la fable.

Encore un grand observateur de l'homme parmi les orateurs sacrés! On ne conçoit pas comment un élève du cloître, un solitaire en quelque sorte, un ministre tout occupé des choses du ciel, a pu si bien connaître, non-seulement nos passions les plus éclatantes, mais encore les plus secrètes, et jusqu'à leurs nuances les plus délicates. Ni Lucrèce, ni Sénèque, ni Tacite, aucun moraliste enfin, n'ont trouvé les couleurs de Massillon pour représenter et punir l'ambition; les satires de Juvénal contre les vices des grands n'approchent pas de la raison, de la véhémence de l'évêque de Clermont sur ce sujet. Juvénal déclame contre les conquérants; Massillon les foudroie, les traîne vivants au tribunal divin, comme des ennemis de l'humanité. Aucun des Enfers créés par l'imagination des anciens et des modernes ne saurait balancer la terreur inspirée par le sermon sur le petit nombre des élus; Eschyle et Dante n'ont rien de pareil : la poésie est partout dans ce discours d'inspiré; elle n'éclate pas moins dans le jugement dernier, par le même orateur. Le double tableau de la séparation des pécheurs et des justes, et de la présence du Christ au milieu de ces deux peuples, avec des couronnes pour l'un et des foudres pour l'autre, égale ce que Milton a fait de plus beau. Le génie poétique a tracé encore l'effroi du méchant qui tremble de mourir et la sérénité du juste dont *l'âme est libre parmi les morts*. On se rappelle Hector en présence d'Enée, dans la dernière nuit d'Ilion; je demande si la peinture de son affreuse métamorphose l'emporte sur cette image du Christ attaché à la croix, instrument de son supplice et de son triomphe : « Cependant la « marque effroyable de royauté dont on l'a couronné, déchire son

« chef auguste : le sang de toutes parts ruisselle sur sa face céleste :
« ces traits divins qui le rendaient le plus beau des hommes, sont
« effacés ; ces regards puissants et terribles qui pouvaient con-
« vertir, il n'y a qu'un moment, des disciples infidèles, ou
« renverser des sacriléges au jardin des Oliviers, sont éteints.
« Cette face qui sera dans le ciel la joie des bienheureux, n'est
« plus qu'une masse hideuse et sanglante, dont les bourreaux
« eux-mêmes détournent les yeux avec horreur. »

Au milieu de ces riches tableaux et de beaucoup d'autres, vous retrouvez toujours la science et la peinture du cœur humain. Le mauvais riche, la tiédeur de l'âme, le pardon des offenses, sont autant de sujets dans lesquels l'orateur sacré prouve qu'il a fait l'étude la plus profonde de l'homme intérieur, et qu'il le connaissait tout entier. Le repentir de Madeleine, ses anciens attachements pour des créatures fragiles et trompeuses comme elle, sa tendresse pour le Christ, sa confiance sans bornes dans la sagesse tempérée par la bonté, l'abandon de ce cœur malade depuis si longtemps et guéri tout à coup de son inconstance, forment un tableau achevé, et où la peinture de la passion n'est pas contagieuse comme sur le théâtre. Homère a personnifié la prière avec génie, mais il n'a pu la connaître telle que Massillon la représente, tantôt sublime comme les ravissements de Moïse ou les contemplations de sainte Thérèse, tantôt simple, tendre et familière comme le langage d'un enfant à son père, d'un ami à son ami. Massillon résume sa touchante homélie en ce peu de mots : « La prière est une science du cœur. »

C'est ainsi que nous moissonnions dans les vastes champs de toutes les littératures. En ajoutant les richesses du présent au trésor du passé, en rapprochant par des comparaisons perpétuelles les plus grands écrivains du monde, je voulais me servir de l'autorité de tant de génies ramenés à une seule et même école par le progrès des lumières, pour environner d'une autorité souveraine cette religion du beau et du vrai qui, après avoir jeté à plusieurs époques le plus grand éclat, semble s'obscurcir de ténèbres, et abandonner les esprits au doute, à l'incrédulité et à la plus funeste apostasie.

L'antique Asie est le berceau de cette religion; la mystérieuse Egypte en révélait les dogmes à quelques ministres jaloux qui la voilaient aux yeux du vulgaire, ainsi que toutes les choses divines. Cette religion eut pour temple la Grèce entière, d'où elle se répandit dans l'univers. Orphée, Linus, semblaient l'avoir reçue du ciel. L'amour du bon Hésiode pour elle fut payé par quelques inspirations admirables; elle entra avec le génie dans le cœur d'Homère, et peut-être est-il encore son premier pontife, malgré la manière dont il la travestit quelquefois pendant les moments du sommeil de sa raison. Phidias, qui ne faisait que des

dieux, aurait cru commettre une impiété en altérant les principes de la religion du beau et du vrai; Thucydide et Xénophon lui rendirent un pur hommage; Eschyle eut avec elle un commerce inégal et sublime; Sophocle se montra presque toujours son adorateur et plein de respect pour ses lois. Euripide, né pour la connaître et la pratiquer, Euripide, le peintre le plus éloquent de toutes les douleurs, s'expose à des profanations, parce qu'il est sourd ou rebelle aux inspirations de la conscience littéraire. C'est par des ravissements du cœur et de l'esprit que Platon s'identifie avec cette religion qui lui communique une beauté suprême; mais l'imagination, qui domine en lui la raison, le détourne du vrai. Plus calme et plus sévère, Aristote chercha toujours le vrai, comme il atteignit le beau, sans être aussi sublime que son maître; on lui reproche de la sécheresse, de l'obscurité, et un défaut de chaleur; en revanche sa raison ne subit pas d'éclipse, et de lui sont sortis, dans l'art de gouverner, Alexandre le Grand; dans les sciences, Pline, Buffon et tous les naturalistes modernes; dans les lettres, tous les oracles de la critique, Longin, Horace, Quintilien, Boileau et Pope. Un instinct sublime, une vocation de génie, attachèrent Démosthène à cette religion qu'il méditait toujours et dont il obtint ensuite des chefs-d'œuvre par des prodiges de constance, de travail, de sévérité pour lui-même et d'amour de la gloire. Ce qu'il corrigea de défauts dans sa nature cause presque autant d'étonnement que la hauteur de renommée à laquelle il se maintient encore. Cicéron, appelé aussi à l'honneur de servir de ministre et d'interprète à la même religion, en confirma l'amour dans son cœur par l'étude de la philosophie, par un travail immense et de toute sa vie; voilà comment il parvint à être le second et quelquefois le premier des orateurs du monde! heureux si, en laissant des préceptes et des modèles à l'avenir, il eût pu triompher de son penchant pour le luxe des paroles! La religion du beau et du vrai a marqué du sceau de la plus haute élévation plusieurs chants du poëme de la Nature des choses, semblable à une statue dont la tête et une partie du corps sont d'un travail achevé, tandis que le reste est encore dans le bloc; la même religion brille dans les écrits de Tite-Live, et ne lui permit jamais une infidélité aux règles sévères et délicates du goût; elle a produit, dans le profond Tacite, l'un des plus grands peintres de l'homme et un historien inimitable, mais non pas exempt de défauts graves, qu'il devait, qu'il pouvait corriger. Quand Virgile regarde la nature sans admettre un intermédiaire entre elle et lui, quand il demande à son âme la peinture de toutes les passions tendres, quand il écrit et compose devant la statue de Rome, quand il corrige en maître les modèles grecs au lieu de les imiter timidement, il surpasse Euripide, Sophocle, Homère lui-même; et la religion du beau et du vrai le reconnaît pour l'un de ses plus purs interprètes.

Donnez cette religion à Ovide, vous en ferez l'un des premiers poëtes du monde. Comme Euripide, il connaît ses défauts, mais il les aime et n'a point la force de les réformer. La religion du beau et du vrai demande des lumières, un bon sens continuel, et une sûreté de goût qu'on cherche en vain dans Lucain et Juvénal; ils ne sentaient pas les vices qui se mêlent trop souvent chez eux à un véritable sublime; le Dante, Shakspeare et Milton, après avoir offert le culte du génie à cette religion, deviennent quelquefois des impies envers elle à force d'outrages à la pudeur, au goût et à la raison. D'autres défauts moins choquants, mais plus contagieux peut-être de leur nature, n'empêchent ni Pétrarque ni le Tasse de figurer parmi les prêtres de cette religion qui leur reproche d'avoir altéré sa pureté. L'Arioste, né avec l'instinct du beau et la puissance du vrai, dégrade ces nobles présents par d'indignes complaisances pour les déréglements de sa vive imagination. Ami du vrai, mais trop enclin au doute, admirateur du beau, mais trop plein de caprices et de fantaisies, Montaigne manque de religion en littérature; soit pour les principes, soit pour l'exécution. On trouve au contraire en Pascal un prêtre sublime de la religion du beau et du vrai. Le beau était l'élément de Corneille et jaillissait de lui sans effort; il cherchait le vrai avec bonne foi, le devinait avec bonheur ou le trouvait avec sagacité, mais trop souvent il le méconnaissait comme s'il n'eût point eu d'yeux pour le voir et de goût pour le sentir; il n'en est pas moins au premier rang dans la famille des écrivains privilégiés auxquels la nature a départi des facultés extraordinaires. Plus docile aux murmures de sa conscience d'écrivain, plus fidèle au naturel antique, aux principes de Port-Royal, et aux exemples de son ami Boileau, si sévère pour lui même, Racine n'aurait jamais laissé altérer la pureté de son culte pour le vrai et le beau; Bossuet, Fénelon et Massillon étaient de la même religion littéraire que lui; mais le premier, emporté par le vol de son génie et souvent trop insoucieux des conseils de l'art, l'autre entraîné par une facilité extrême à produire de belles choses, comme une source vive à répandre ses ondes limpides, n'ont appliqué constamment à leurs ouvrages ni le second travail qui corrige les vices de l'enfantement, ni les secours de cette réflexion courageuse et éclairée qui ordonne les sacrifices; Massillon seul, moins sublime et moins grand, n'a rien épargné pour atteindre la perfection : on lui reproche pourtant de donner presque toujours trois vêtements à sa pensée. L'amour du vrai était en Boileau une passion ardente, une volonté invariable; aussi ses fautes n'ont-elles jamais dû lui causer de remords. Maître de Racine et de Molière, les fruits qu'il a tirés de l'union intime de la conscience avec le talent sont l'une des plus utiles leçons qu'il pût offrir à ses amis et aux écrivains de tous les

temps. La nature avait révélé le vrai à La Fontaine ; inspiré par elle et formé par la méditation, il a parcouru tous les degrés du beau, depuis le sublime jusqu'au naïf ; il a possédé tous les secrets de l'art d'écrire ; Boileau et Racine eussent été heureux de pouvoir égaler la variété, la souplesse du bonhomme, et son art de plaire et *de n'y penser pas ;* mais son indépendance, ses caprices, sa paresse, et un goût trop peu sûr devaient l'entraîner à de nombreuses inégalités, à des disparates fâcheuses : on les lui pardonne parce qu'on l'aime, et toutefois on les remarque avec peine, parce qu'avec plus de respect pour le sentiment du beau, il pouvait être presque parfait. Contemplatif comme Pascal, mais sans vertiges ; observateur comme Tacite, philosophe comme Montaigne, mais plus sérieux ; indépendant comme Descartes, plein de religion et de philosophie, Molière consacre tout son génie à la recherche et à la peinture du vrai, jamais il ne manque de vérité, tandis que, au contraire, après avoir imprimé le caractère de la beauté suprême à ses chefs-d'œuvre, à l'Avare, au Misanthrope, au Tartuffe, il descend à des caricatures, à des trivialités qui le rendaient méconnaissable aux yeux de Boileau, son ami et son admirateur.

L'esprit de Fontenelle qui fut l'oracle de la science et l'une des lumières de son temps, ne voyait pas toujours le vrai et atteignit rarement le beau en littérature. Montesquieu a fait pour les connaissances politiques encore plus que Bacon pour les sciences ; dans l'examen des causes de la grandeur et de la décadence des Romains, son génie égale le sujet ; il s'élève souvent au-dessus de Bossuet par la force et la hauteur de la pensée, mais sa conscience littéraire n'était pas assez éclairée pour l'avertir de ses erreurs en matière de goût, et le défendre de son penchant à mêler aux oracles d'un interprète des lois divines et humaines les fleurs du bel esprit ; Buffon, l'Aristote de Pline, et quelquefois le Platon des modernes, avait profondément empreint dans l'esprit le culte du vrai et du beau ; pourquoi, trop ami de la pompe et de la magnificence, ne sut-il pas reconnaître dans la nature, son modèle, ces heureuses négligences qui ont tant de grâce ? Un beau génie, une raison supérieure, mais dominée par une imagination plus forte qu'elle, une haute éloquence, ne préservèrent pas toujours Rousseau de l'enflure, de la déclamation et du sophisme ; trop peu rempli des anciens, il avait deviné leur genre simple et vrai, dont cependant il s'écarte trop souvent ; mais l'amour du beau était sans cesse rallumé en lui par la flamme de l'enthousiasme et un amour immense de la gloire. Voltaire avait reçu en partage la raison de Locke, l'éloquence dramatique d'Euripide, les divers esprits de Fontenelle, de Pope et d'Hamilton, l'originalité satirique de Lucien, l'urbanité d'Horace, l'enjouement de l'Arioste et la brillante facilité d'un Français plein

de grâce et d'élégance. La conscience littéraire manque seule à cette réunion inouïe de talents dont un seul suffirait à la réputation d'un écrivain. Personne ne pénètre le vrai avec tant de sagacité, personne ne l'aima avec tant d'ardeur; on ne vit jamais une admiration plus passionnée pour le beau; mais il n'avait point la religion de ces deux sentiments. La mobilité de son imagination, l'influence de la passion du moment, quelquefois des retours sur lui-même, égaraient son jugement ou l'exposaient au malheur de substituer des mensonges brillants à des peintures fidèles, et de manquer de vérité dans les caractères et dans les mœurs. Pour comble de malheur, trop tourmenté du besoin de produire, et pas assez maître de lui-même, il eut pour son talent de fatales complaisances qu'il ne cessera jamais d'expier. Sans ces diverses causes d'infériorité, nous ne possèderions peut-être que des chefs-d'œuvre de ce prodigieux écrivain; et en effet que n'aurait-on pas dû attendre d'un tel homme armé contre lui-même de l'autorité d'un censeur inflexible qui n'eût jamais capitulé avec le sentiment profond qu'il avait des beautés de la nature et des règles de l'art?

L'exemple d'une renommée si haute et si populaire qui prépara elle-même une éternelle pâture à la critique et à l'envie, était bien propre à inspirer de salutaires réflexions aux jeunes athlètes que je voyais s'avancer avec une ardente espérance dans le cœur et une première couronne sur la tète : je leur criais sans cesse : « Consultez les méthodes de l'indépendant Descartes; allez puiser comme lui à la source du vrai et du beau; apprenez à voir par vos propres yeux; habituez-vous par degrés à la méditation, elle est une puissance. Ne négligez rien pour former votre conscience d'écrivain; donnez à la raison une autorité souveraine sur vos ouvrages. Telles sont les conditions du succès; sans elles, n'espérez pas obtenir cette gloire à laquelle sont ouvertes aujourd'hui toutes les parties du monde, rapprochées par le commerce des lumières et l'échange des renommées. »

Je pourrais terminer ici ces considérations, mais longtemps revêtu d'un véritable ministère public, et n'ayant jamais employé aucun autre moyen que mes leçons pour me faire connaître, je dois à l'illustre Delille qui m'avait voulu pour successeur, je dois aux gens de bien qui ne m'ont pas entendu, aux pères dont les fils ont été mes disciples, le compte de la direction morale de nos travaux. Au sortir de mes humanités en 1786, je ne tardai point à remarquer l'imprudence des parents qui envoyaient des diverses parties de la France leurs enfants à Paris, le plus souvent sans leur donner un guide et un appui. Je voyais cette jeunesse, l'espoir de la patrie, livrée à elle-même, à ses passions, au milieu des piéges répandus de tous côtés sur ses pas. Les conséquences de cet abandon me frappèrent d'autant plus que j'étais encore à même

de recevoir les avis d'un père et les soins de ma famille. « Quoi! me disais-je, pas un conseil, pas une leçon, pas un préservatif, pas un enseignement moral pour cette partie de la population! une funeste imprévoyance la laisse se flétrir et se décolorer au moral comme au physique, prendre des habitudes funestes, courir peut-être le risque de perdre tout sentiment du beau moral, que rien ne réveille en elle! » Je ne pouvais m'expliquer un tel oubli des soins les plus importants.

Ces idées qui m'avaient tourmenté tant de fois revinrent se présenter avec force à mon esprit au moment où j'allais occuper la chaire de Delille; son choix m'avait investi d'une puissance, je résolus de la tourner tout entière au profit de la jeunesse. Mon premier mouvement fut de lui inspirer le plus ardent amour des lettres, je voulus en remplir les cœurs de manière à dérober chaque jour aux passions de cet âge la moitié des heures qu'elles dévorent avec tant de pertes et de dangers pour lui. Les attraits de la poésie nous servaient de préservatif contre des séductions moins innocentes. Mais sans l'étude du cœur humain dont elle est une si grande partie, la poésie eût manqué d'un lien assez fort pour retenir des esprits avides d'une instruction solide et généreuse. Le traité de Plutarque sur la manière de lire les poëtes, et mes réflexions d'autrefois ajoutées à l'expérience du présent, me rappelèrent la nécessité de faire de la morale l'âme et la vie de nos entretiens. Le jeune homme, me disais-je, ne croit écouter que la révélation de quelques mystères de l'art qu'il brûle de connaître, une autre instruction se présente à lui comme une surprise; son esprit est attentif, son cœur est ouvert, il reçoit avidement la double semence qu'on y jette. L'à-propos et la soudaineté sont la moitié du succès des leçons de morale que l'on veut offrir à un âge qui les aime plus qu'on ne pense. Elles produisent des effets étonnants, lorsqu'après avoir présenté la morale parée des fleurs de l'imagination, ou couverte d'un voile allégorique, vous la montrez ensuite toute nue et brillante de sa propre beauté par une application inattendue. C'est ainsi que tous mes jeunes auditeurs parurent frappés de ce résumé rapide des prédictions du dieu Nérée à Pâris. « Cette ode d'Horace avec toutes les images qui en forment un tableau achevé, nous représente d'une manière aussi vraie que dramatique, un grand crime, un éclat dans le monde, l'indignation qu'il excite, l'ivresse passagère qui le suit, la sécurite trompeuse et courte de son auteur, la vigilance des dieux à qui rien n'échappe, les menaces de la justice qui ne dort jamais, la terreur qui éveille les remords, premier supplice du coupable, le mépris qu'il inspire par ses lâchetés, son châtiment inévitable comme la foudre, et la ruine d'un empire, conséquence terrible de l'attentat d'un jeune prince contre les choses les plus sacrées parmi les hommes. »

Pour augmenter l'effet de cette leçon, il nous est arrivé de rapprocher de l'ode d'Horace une peinture, encore plus belle peut-être, que l'on trouve dans l'Agamemnon d'Eschyle, sur l'adultère et la fuite d'Hélène. Mais la plupart du temps la morale jaillissait d'une situation vive et dramatique comme la barbarie d'Achille envers Lycaon, bientôt suivie du désespoir du héros plus malheureux que sa victime, parce que, dans la situation désespérée dont les dieux seuls peuvent le tirer, il tremble de mourir sans gloire et de tomber dans un éternel oubli.

Loin de vouloir, comme Platon, bannir de notre académie le père de l'Iliade ou de l'Odyssée, je m'appuyais de l'autorité d'Horace pour faire d'Homère le plus éloquent et le plus aimable des précepteurs de la jeunesse. Avec le seul caractère d'Ulysse, on inculquerait l'amour de la patrie au cœur le plus dur; et ce sentiment a d'autant plus d'attraits dans les tableaux du poëte grec, qu'exempts de la férocité romaine, ils sont pleins d'une tendresse qui n'exclue ni la force, ni le courage, ni le dévouement. Au temps où mes leçons attiraient le plus grand nombre d'auditeurs, la passion, j'ai presque dit la fureur de la gloire, s'étaient emparées de la jeunesse; je craignais qu'une si longue guerre n'enfantât des cœurs d'airain qui, accoutumés à tant de scènes cruelles, à voir froidement les horreurs des champs de bataille, endurcis par l'habitude de contempler le mal sous mille aspects plus hideux les uns que les autres, n'auraient plus de place pour les affections douces. Le théâtre d'Euripide, les vers de Térence et de Virgile, la morale si tendre du Christ, la vie et les écrits de Fénelon, me servaient à entretenir, à augmenter le sentiment de la pitié, par qui l'homme, rapproché de ses semblables, apprend à les chérir en les plaignant, et trouve du bonheur à les secourir ou à les excuser. Lucrèce attribue à la pitié du fort pour la faiblesse de l'enfance, le commencement des sociétés humaines; mais si elle les a fait naître on peut dire qu'elle contribue beaucoup à leur conservation. Cet ordre d'idées me dispense de dire quel était mon respect pour la religion; sans la tirer du sanctuaire, je ne laissais jamais oublier les deux grandes idées qui lui servent de base, l'existence de la divinité et l'immortalité de l'âme; l'absence de ces deux grandes vérités ferait peut-être tomber le genre humain dans le désespoir. Avec ces doctrines constamment suivies, il ne faut pas s'étonner si je puis assurer devant toute la France, que j'ai cherché constamment les moyens de graver aussi dans les cœurs un profond amour de l'ordre et des lois.

La vérité me permet sans doute d'ajouter ici que je possédais la confiance de mes auditeurs; voici mes artifices pour l'obtenir : dans les entretiens particuliers, j'ai souvent averti la jeunesse des dangers graves que lui faisait courir son inexpérience; dans mes leçons publiques, je revenais à son âge pour lui être utile; j'entrais en

commerce avec ses passions; je lui en montrais la naissance, la marche, les surprises, je l'effrayais de l'empire irrésistible qu'elles prennent quand on ne combat point avec courage leurs premiers progrès. Trop averti surtout par des exemples nombreux et quelquefois terribles de la fatale influence que le mauvais choix des plaisirs et le commerce de certaines sociétés obtiennent sur le reste de la vie, sur les mœurs qu'elles corrompent, sur le talent qu'elles flétrissent, tous mes efforts tendaient à épurer les penchants, à faire naître la délicatesse du cœur, la fierté dans les attachements et la puissance des nobles habitudes. Mais ce n'était pas moi qui parlais directement : des leçons de goût données par Virgile et Racine devenaient des leçons de morale; et en effet quiconque aura contracté de bonne heure l'habitude d'aimer la noblesse, la pureté, l'élégance, les convenances de toute espèce dont ces écrivains sont les modèles, ne tombera jamais dans l'abjection. Ces maîtres divins et d'autres encore me servaient à compléter l'instruction de la jeunesse. Je me souvenais surtout que j'étais français, en cherchant à inspirer à mes auditeurs le plus tendre intérêt, les égards les plus délicats, une estime sentie et un respect véritable pour les femmes, soit qu'elles fussent amantes, épouses ou mères; je regardais cette attention comme l'un des moyens les plus sûrs de conserver quelques-unes des vertus et des qualités du caractère national.

Telles sont les douces occupations qui remplirent onze années de ma vie, et auxquelles on vint m'arracher, sans m'avoir même entendu. J'ai supporté ma révocation avec calme; mais je déclare aujourd'hui sans honte qu'elle m'a causé un profond chagrin, et j'ose assurer qu'elle était une erreur et une injustice [1]. L'héritage de Delille au collége de France ferait ma gloire et mon bonheur; je l'aurais préféré aux honneurs les plus capables de flatter l'ambition, et aux richesses, qui donnent tant de relief aux individus dans ce siècle de luxe, de jouissances et d'avarice. Mais on n'a pu m'ôter du moins les plaisirs purs que j'ai goûtés dans le commerce des lettres et dans la société de la jeunesse. Comme elle était aimable, laborieuse, ardente au bien, enthousiaste du beau, avide de lumières, cette jeunesse que j'ai tant aimée sans la flatter jamais! Comme elle écoutait la voix de la raison! Comme elle trouvait du charme à une morale qui s'appliquait à la conduite de toute la vie, et dont elle sentait l'utilité, ainsi qu'un malade courageux et éclairé accepte avec plaisir le remède dont il a déjà senti les effets salutaires! Son attention était telle, et se révélait par des signes tellement manifestes, que je voyais

1 Depuis 1830, je suis rendu à mes fonctions par une décision solennelle, et je les exerce avec autant d'amour que de zèle.

en quelque sorte mes paroles entrer et se graver dans les cœurs. Mais, parmi nos plaisirs les plus vifs, je me rappellerai toute ma vie Delille assis à côté de moi dans sa chaire, me donnant la plus flatteuse des approbations par sa présence et par ses paroles, au milieu de tant d'auditeurs qui ne se lassaient pas de le voir, de l'admirer. Peut-être, entre les nombreux succès de sa brillante carrière, il ne comptait pas de triomphe plus enivrant et plus doux que celui du jour où nous l'entendîmes réciter pour la dernière fois, en public, avec toute l'éloquence d'un poëte inspiré, l'admirable épisode des Catacombes. A tout moment ses beaux vers excitaient l'enthousiasme; jamais on ne vit tant d'ivresse dans l'admiration. A la fin de la leçon, deux mille personnes, dont la moitié n'avait pu l'entendre, le reconduisirent avec des applaudissements qui durèrent encore longtemps après qu'il nous eut quittés.

Presque privé de la vue, le traducteur de Milton ne faisait qu'apercevoir la foule dont il était environné; mais il répondait avec tant d'à-propos à la voix qui lui parlait, qu'on eût dit qu'il avait deviné l'âge et la qualité des personnes. Au milieu des jeunes gens, il était d'un abandon plein de charme; au lieu de réprimer leur enthousiasme, il en jouissait avec une joie que sa vieillesse et sa cécité rendaient plus naïve. Il semblait dire, non pas à leur incrédulité, mais à leur admiration : « Je suis à vous, voyez et touchez. » Gâté par un autre siècle, dont sa conversation gardait l'élégance et les souvenirs, il se faisait optimiste en faveur de la nouvelle jeunesse. Dans la crainte de leur ôter presque toute la grâce par des infidélités involontaires, je n'ose rapporter les traits brillants qui lui échappaient comme des éclairs. Il faudrait surtout être lui-même pour exprimer ce mélange d'atticisme et d'urbanité, cette fleur d'esprit, cette mesure dans la franchise d'un amour-propre sans égoïsme et toujours attentif à faire la part des autres, ces égards, cette bienveillance naturelle qui le rendaient si aimable dans un cercle de curieux ou dans une société d'amis. Je l'accusais de retrouver des yeux auprès des femmes; ou, s'il ne les voyait pas, on peut dire qu'il devinait leur beauté; le ton qu'il prenait avec elles, la politesse de ses paroles, la mesure ou la délicatesse de ses compliments, la manière dont il se montrait touché des témoignages de leur admiration, sont autant de caractères d'une société qui n'est plus, et des exemples dont nous ne devrions pas laisser perdre la trace.

Le dernier triomphe du poëte précéda de peu de temps sa fin inattendue; du moins il avait pu monter vivant au Capitole. Exposé, après sa mort, aux regards de tous, dans la grande salle du collége de France, il recueillit pendant trois jours un tribut

de respects et de regrets; le peuple vint saluer en lui l'ombre d'un poëte célèbre. Aucun écrivain français n'avait reçu de pareils honneurs; ils furent une inspiration de la reconnaissance; ils n'offensèrent pas un gouvernement qui me protégeait, et sous lequel Delille, fidèle à la religion des souvenirs, avait gardé un noble silence, même devant le génie et la gloire. Rien de plus touchant que les funérailles de notre illustre ami; son cercueil fut porté par la jeunesse jusqu'à l'église de Saint-Etienne, voisine du temple où reposent les cendres de Voltaire et de Rousseau, dont il a tracé d'admirables portraits dans le poëme de l'Imagination. Tous les littérateurs, tous les savants, tous les artistes, voulurent le suivre jusqu'à sa dernière demeure, et vinrent rendre un pieux hommage au premier poëte du temps, au meilleur et au plus aimable des hommes.

Ducis eut aussi un beau jour à l'ouverture du cours de mon ancien collègue Andrieux, si justement chéri de la jeunesse. Après la leçon du nouveau professeur, je lus quelques scènes de l'OEdipe à Colonne; l'auteur n'était point prévenu; sa surprise, ses cheveux blancs, son air vénérable, ce mélange de joie et d'attendrissement que lui causaient les ravissements de l'auditoire, les larmes qui coulaient sur ses joues, formaient un ensemble que je n'oublierai jamais. Reconduit et arrêté à tout moment par la foule de jeunes gens qui voulaient toucher sa main ou ses vêtements, il les remerciait avec une simplicité antique, avec une bonhomie touchante; il laissait éclater son bonheur de la manière la plus naïve. « Mes enfants, leur disait-il, vous êtes bien bons; vous m'aimez trop, vous me gâtez. Ah! si je pouvais vous récompenser par quelque belle tragédie, combien je serais heureux! j'essayerai; adieu, mes enfants, je vous porte tous dans mon cœur. »

O Muses! voilà vos récompenses! Qui pourrait n'en pas sentir la douceur et le prix? Ce n'est pas moi du moins qui méconnaîtrai vos délices. Vous avez embelli tous les plaisirs de ma vie; vous avez écarté toutes mes peines; semblables aux abeilles du mont Hybla, vous êtes venues mêler du miel à la coupe d'absinthe que la fortune et les hommes m'ont présentée plus d'une fois. Quand je traçais une partie de cet ouvrage, je touchais aux portes du tombeau; je croyais écrire mon testament; vous m'avez donné la force de vivre; je n'ai pas voulu mourir, et, grâce à vous, la Parque m'a oublié. Vous avez fait plus, vous avez nourri l'esprit, et conservé quelques fleurs à l'imagination au milieu des ruines du corps; le charme de votre commerce rétablit ma santé par degrés; je vous rends grâce de tous vos bienfaits, et je me réfugie dans votre sein; recevez-moi comme un voyageur fatigué qui demande le port après une longue tempête.

Et toi, illustre traducteur des Géorgiques, dont l'amitié fit mes délices, dont le choix me causa de vives alarmes, si depuis ta mort je n'ai pas laissé passer un jour sans prononcer ton nom avec la plus vive reconnaissance; si, fidèle à ta mémoire, j'ai rapporté tous mes travaux à celui qui me les a imposés par la plus honorable adoption, daigne accepter, dans ces Etudes sur ton poëte favori, cet ouvrage, tribut religieux d'un disciple à son maître.

ÉTUDES
SUR L'ÉNÉIDE
DE VIRGILE.

LIVRE PREMIER.

« Je chante les combats et ce héros qui, forcé par les « destins de fuir sa patrie, vint le premier des bords troyens « en Italie, aux rivages de Lavinium. Longtemps tourmenté « sur les mers et sur la terre par la puissance des dieux, « ministres de la haine de l'implacable Junon, il eut aussi « beaucoup à souffrir des fureurs de la guerre, avant de « fonder la ville éternelle, avant d'établir ses dieux dans le « Latium, berceau du peuple latin, des rois d'Albe et de la « superbe Rome.

« Muse, rappelle-moi pour quel sujet, pour quelle offense « à sa divinité, pour quelle injure, la reine des dieux, blessée « au fond du cœur, condamna un mortel illustre par sa piété « à subir des épreuves si longues et si cruelles : tant de ven- « geance entre-t-elle dans les âmes divines? »

Moins dramatique que le début de l'Iliade, moins simple que celui de l'Odyssée, l'exposition de l'Énéide a plus de grandeur. En butte au courroux d'une déesse dont la haine survit à la ruine de Troie, condamné à souffrir comme Ulysse, destiné à remporter, comme Achille, une victoire qui décide du sort d'un empire, le héros de Virgile, placé, ainsi que Godefroi, sous la protection du ciel, doit encore porter ses dieux en Italie et fonder la nation romaine. Séduit par le ton modeste du poëte latin, Boileau le loue d'avoir promis peu pour donner beaucoup : Boileau se trompe ; et le

sage Virgile mériterait, au contraire, le reproche de témérité par des promesses qui surpassent tout ce qu'Homère a pu tenir en deux immortelles épopées.

Le Tasse et Milton imitent la simplicité de Virgile dans leur début, mais non pas dans leur invocation. Celle du premier, mêlée à l'exposition, respire une grandeur qui annonce un vol d'aigle et un successeur d'Homère; celle du second, riche de poésie et pleine de charme, donne lieu à une réflexion critique. C'est un contre-sens que de demander à la muse de Moïse grâce pour des fictions qui profaneront un sujet sacré. Si la muse répond que la vérité est assez belle de sa nature pour rejeter des ornements étrangers, que deviendra le poëte privé de l'inspiration qu'il attend pour féconder son génie? Voltaire a reproduit la faute du Tasse en découvrant d'avance, par une précaution assez maladroite, un vice essentiel de son poëme, le mélange adultère de la mythologie païenne avec la religion des chrétiens. Plus répréhensible que son modèle, pour une licence dont il n'a pas su obtenir le pardon par des beautés d'un ordre élevé ou par des ornements propres à séduire un goût sévère mais délicat, Voltaire défigure en même temps son poëme et son héros. La maigre fiction du neuvième chant de la Henriade n'a pour excuse ni la sublime peinture de l'amour de Didon, ni les grâces de la riante description des jardins d'Armide, et tous ces enchantements que l'on peut regarder comme une image allégorique des effets magiques d'une passion pleine d'illusions.

Passons maintenant à la narration de Virgile, et voyons si la muse qu'il vient d'invoquer a exaucé la prière de son poëte.

« En face de l'Italie et des embouchures du Tibre, qu'elle « regardait de loin, il fut une ville antique et fondée par une « colonie de Tyriens; on l'appelait Carthage : ville abondante « en richesses, et pleine d'un peuple intraitable qui ne respi- « rait que la guerre. On dit que la reine des dieux préférait « le séjour de Carthage à tout autre sur la terre, et même à « celui de Samos; là reposaient son char et ses armes. C'est

« dans cette ville favorite que la déesse, si les destins le per-« mettent, se prépare de loin à placer l'empire de l'univers. « Mais elle avait appris qu'une race de guerriers, sortie du « sang troyen, renverserait un jour les remparts de Carthage; « qu'il viendrait, pour la ruine de la Libye, un peuple roi « des nations et fier de ses triomphes : tels sont les événements « que filait déjà le fuseau des Parques. A cette crainte, au « souvenir de la guerre qu'elle avait portée sous les murs de « Troie pour ses chers Argiens, la fille de Saturne joignait des « causes de haine et des chagrins dévorants qui n'étaient pas « encore sortis de sa pensée; elle gardait profondément gravés « dans son cœur le jugement de Pâris et l'injure faite à sa « beauté méprisée, l'horreur d'une race odieuse, et les hon-« neurs de Ganymède enlevé pour la table du maître de « l'Olympe. Enflammée par ces outrages, elle poursuivait sur « le vaste empire de Neptune les restes du peuple troyen, « échappés aux Grecs ou à l'impitoyable Achille, et les repous-« sait bien loin du Latium. Ainsi, depuis plusieurs années, « tristes jouets du destin, d'accord avec la déesse, ils erraient « de mer en mer; tant devait coûter d'efforts la difficile entre-« prise de jeter les fondements de la puissance romaine ! »

La guerre, que l'on peut regarder comme le véritable génie des enfants de Romulus, une confiance héréditaire et profonde dans les grandes promesses du destin, la force et les richesses de Carthage, source de leur inimitié pour elle, la ruine de cette ville qui donna l'empire du monde à ses vainqueurs, voilà le fond des choses que présentait l'histoire. Virgile, sans défigurer la vérité, a su la revêtir du voile brillant des fictions. Dans l'Énéide, Junon, protectrice de Carthage, veut asservir l'univers à une colonie tyrienne. Tout entière à ce projet, elle regarde déjà avec colère, dans le lointain des siècles, un peuple qui menace de renverser ses espérances les plus chères. Mais elle a dans le cœur d'autres blessures que les tourments de l'ambition. Alors nous remontons avec le poëte vers l'époque du jugement de Pâris; il peint en traits de flamme les divers

motifs des ressentiments de la déesse ; nous la voyons, également irritée par le passé, le présent et l'avenir, persécuter les Troyens, et chercher à détruire les Romains dans les auteurs de leur race. L'art de l'écrivain se manifeste ici de manière à frapper les esprits les moins attentifs. Il imprime à son ouvrage un caractère national ; il agrandit l'origine de Rome en la rattachant à la majestueuse antiquité du royaume de Priam ; il nous ouvre le cœur de Junon avant de la montrer elle-même ; enfin, il flatte les descendants d'Énée, dont l'orgueil n'a pu manquer de tirer cette conséquence des paroles du poëte : « Nous avons triomphé deux fois de la reine des dieux ; « d'abord par le prodige qui nous a fait naître malgré elle « d'un grand peuple de l'Asie, ensuite par la destruction de « la ville puissante que sa protection opposait à nos destins. »

Le sujet de l'Iliade est la colère d'Achille ; l'action commence avec le poëme. Nous assistons à la querelle du fils des dieux et du roi des rois, au milieu de tous les héros de la Grèce assemblés pour délibérer sur les malheurs dont ils sont frappés devant Troie pour avoir offensé Apollon dans la personne de son grand prêtre Chrysès. L'Odyssée s'ouvre par le conseil des dieux, où Minerve intercède auprès de Jupiter en faveur d'Ulysse. Homère nous conduit ensuite dans le palais de Laërte, et nous montre les amants de Pénélope insultant à la faiblesse d'une femme et à la jeunesse de Télémaque. Virgile ne met d'abord en scène que le prince des Troyens, et Junon leur éternelle ennemie ; mais en donnant, comme son maître, les passions d'une mortelle à la divinité, Virgile les a exprimées avec une noblesse qui n'ôte rien à la vérité des mœurs : il a rendu dignes de la scène tragique, encore plus sévère que l'épopée, des choses que le bon Homère réduit quelquefois à l'imitation trop servile de la vie domestique. Voici comment la déesse se présente à nos yeux dans l'Énéide :

« A peine la flotte troyenne, joyeuse de son départ, avait « perdu de vue la Sicile ; elle commençait à peine à déployer « ses voiles en pleine mer et à fendre les flots écumants, lorsque

« Junon, fidèle à nourrir la blessure éternelle de son cœur [1], « se dit à elle-même : « Moi, renoncer à mon projet et m'a-« vouer vaincue! moi, ne pouvoir empêcher les chefs des « Troyens d'aborder en Italie! Et pourquoi? parce que les « destins s'opposent à ma volonté. Pallas aura pu brûler la « flotte des Grecs, et les ensevelir dans les flots, pour se venger « de la faute et du délire du seul Ajax, fils d'Oïlée [2]! elle-« même, lançant du haut des nues les feux rapides de Jupiter, « aura pu disperser leurs vaisseaux, ordonner aux vents de « bouleverser les ondes, envelopper dans un tourbillon rapide « ce malheureux qui vomissait des flammes dévorantes, et « attacher aux pointes d'un rocher un cadavre, monument « de sa vengeance! et moi, qui marche en souveraine parmi « les dieux, moi sœur et femme de Jupiter [3], je combats vai-« nement contre un seul peuple depuis tant d'années! Qui donc « voudra désormais adorer la divinité de Junon, et apporter « en suppliant son hommage et ses dons sur mes autels? »

1 Elle atténue la cause de la vengeance de Minerve, comme Athalie diminue le crime de la mort du prophète immolé par sa mère Jésabel :

J'aurais vu massacrer et mon père et mon frère,
Du haut de son palais précipiter ma mère,
Et dans un même jour égorger à la fois,
Quel spectacle d'horreur! quatre-vingts fils de rois;
Et pourquoi? pour venger je ne sais quels prophètes
Dont elle avait puni les fureurs indiscrètes.

ATHALIE, acte II, scène VII.

2 Junon semble avoir pitié du malheureux Ajax, mais elle n'éprouve vraiment que de la jalousie contre Minerve; elle lui envie cette joie que la violente Hermione exprime avec une effrayante vérité dans ce vers de Racine :

Quel plaisir de venger moi-même mon injure!

3 Junon tient le même langage devant Jupiter. (Voyez le livre XVIII de l'Iliade, vers 361 et suivants.)

On lit dans Racine :

Et moi qui, sur le trône, ai suivi mes ancêtres,
Moi fille, femme, sœur et mère de vos maîtres!

BRITANNICUS, acte I, scène II.

Dans l'Odyssée[1], le discours de Neptune sur un sujet pareil n'a rien que d'ordinaire; celui de Junon réunit ici la plus haute éloquence à cette perfection du beau dont Sophocle, Cicéron et Racine ont laissé tant d'exemples. L'auteur de Phèdre s'est rappelé souvent ce discours en traçant les caractères d'Agrippine et d'Athalie.

Le Satan de Milton, avec son inflexible volonté, avec son insatiable ardeur de vengeance, avec une haine immortelle et un courage au-dessus de tous les dangers, qui brave Dieu lui-même et son tonnerre, est encore plus fièrement dessiné que l'implacable déesse dont Jupiter ne peut abattre l'orgueil et lasser la constance[2].

La fiction du départ de Junon pour l'Éolie rappelle une scène semblable dans l'Iliade. Voyons d'abord le modèle avant de lui opposer son imitateur.

Junon, pour seconder les efforts de Neptune en faveur des Grecs, a résolu de séduire son redoutable époux, et de le plonger dans les douceurs du sommeil après lui avoir présenté la coupe des voluptés. Dans ce dessein, elle revêt sa plus brillante parure : mais, après tant de soins pour relever l'éclat de sa beauté, la déesse ne compte pas encore assez sur elle-même; elle vient emprunter à Vénus cette ceinture dont le charme est irrésistible. Le prétexte de cette demande révélerait seul un poëte : Junon veut se servir de la ceinture enchantée pour réconcilier ensemble Téthys et l'Océan, que la Discorde éloigne de l'Amour et du lit conjugal. L'allégorie continue, et, cachant une vérité commune sous un voile qui lui sert d'ornement, nous montre la déesse réduite à prier le Sommeil de lui prêter son secours pour fermer les yeux vigilants du maître des dieux. La réponse du dieu atteste une imagination féconde et riante ; on reconnaît surtout un Grec à ce trait qui

1 *Odyssée*, livre V, vers 286 et suivants ; livre XIII, vers 128 et suivants.

2 Premier chant du Paradis perdu.

termine le discours du dieu : « Jupiter, dont j'ai fermé les « yeux pour favoriser votre haine contre Hercule, est réveillé « par le mugissement des vents et des flots; furieux, il me « cherche et va me précipiter du séjour céleste : mais la Nuit « vient au secours de son fils, et Jupiter calme sa colère par « respect pour la Nuit, qui a créé tous les êtres. »

La scène de la séduction conjugale, autre allégorie pour exprimer que la grâce est un talisman encore plus sûr que la beauté, se termine par la plus charmante des peintures.

Junon, sûre d'avance de son pouvoir et de ses ruses, *conscia doli et formæ*, triomphe; et l'heureux Jupiter, semblable à l'aigle de Pindare, dont l'Olympe voit les ailes s'abaisser, les paupières se fermer au doux son de la lyre, cède à la double puissance de l'amour et du sommeil, tandis que Neptune, averti par Morphée du succès de la déesse, court relever le courage des Grecs[1].

Le bonheur de la fiction en elle-même frappe d'abord tous les yeux; mais on peut dire qu'elle est judicieuse avant tout. En effet, nul autre moyen que l'artifice de Junon pour détourner l'attention de Jupiter et se dérober à ses regards pénétrants. Homère nous représente ici une scène familière; mais quel charme il donne à la peinture de la vérité en lui prêtant le secours de l'imagination[2].

Virgile, en imitant cette fiction d'Homère, n'en reproduit pas le charme et l'intérêt; mais il a su du moins faire jaillir du sujet des beautés nouvelles qu'Homère ne lui a point fournies, et dont la langue latine ne connaissait pas d'exemples avant les heureux travaux de son réformateur. Le personnage d'Éole, la cour du dieu, deviennent, comme on va le voir, de véritables créations entre les mains du poëte; écoutons-le parler.

1 *Iliade*, chant XIV, depuis le vers 153 jusques au 362ᵉ.

2 Il faut mettre une restriction à cet éloge; Jupiter prend un singulier plaisir à rappeler dans ce moment toutes ses infidélités : Virgile ne commet guère ce genre de fautes.

« La déesse, roulant ces pensées de vengeance dans son « cœur enflammé de colère, vole en Éolie, véritable patrie « des orages, sans cesse enfantés dans son sein par les Aqui- « lons furieux; là, dans un antre, leur vaste prison, un roi « presse du poids de son pouvoir et retient enchaînés les vents « tumultueux et les tempêtes bruyantes : ces rebelles, indi- « gnés de leur esclavage, font mugir les profondeurs de la « montagne qui les renferme, et frémissent autour de ses « barrières. Sur le haut d'un rocher, Éole assis, le sceptre « en main, adoucit leur violence naturelle et tempère leur « courroux. Sans ses soins vigilants, ils emporteraient dans « leur course rapide la terre, l'océan, le vaste ciel, qu'ils « balaieraient devant eux dans l'espace; mais la prévoyance « du maître de l'Olympe les plongea dans de sombres cavernes, « fit peser sur leurs têtes la masse d'une haute montagne, et « leur donna pour maître un dieu qui, fidèle aux lois prescrites « et docile aux ordres de l'Olympe, sût tantôt resserrer et « tantôt lâcher les rênes du commandement. »

Il y a aussi un roi d'Éolie dans l'Odyssée; mais Homère, qui ne craint pas d'étendre outre mesure les récits d'Ulysse à la cour d'Alcinoüs, n'a fait qu'entrevoir ici le sujet de la description de Virgile; il a même offensé le bon sens par la puérile invention de cette outre où sont enfermés les vents, et qu'Éole remet entre les mains d'Ulysse[1]. Virgile en corrigeant son maître, a rendu la fiction presque aussi croyable que la vérité. Il ne répugne pas à la raison d'admettre dans un poëme que les vents, dont nous ignorons la cause et le séjour, habitent dans un antre immense, où ils sont retenus tant que l'ordre de la nature ne leur permet pas de troubler les airs. Mais ce qui ajoute encore au mérite de l'épisode, c'est qu'il nous laisse apercevoir, sous le voile transparent de l'allégorie, une image parfaite d'un pays gouverné par le despotisme, véritable patrie des orages, et toujours gros de quelques séditions. Éole, assis sur son rocher, est un tyran haï de ses

1 *Odyssée*, livre X, vers 1er et suivants.

sujets, et retranché contre eux dans un fort inaccessible. Sous ce maître inexorable, l'état ressemble à une vaste prison où les sujets frémissent de colère. La verge en main, l'oreille attentive, le front sévère et l'œil menaçant, le maître paraît toujours prêt à punir un peuple toujours enclin à la rébellion : la force et les châtiments ne suffisent pas pour le contenir; il y faut employer la douceur du commandement et la prudence d'un main habile à manier les esprits, sinon rien ne pourrait plus arrêter la révolte; dans sa fureur, elle renverserait tous les obstacles et bouleverserait l'empire.

Le tableau du palais d'Éole est un modèle du talent de peindre : les coupes savantes, les images vives, les secrets de l'harmonie imitative, la perfection du style, s'y trouvent réunis; mais le travail du poëte se cache sous un air de facilité : on sent, toutefois, que les vers de Virgile sont faits et non pas seulement trouvés.

En voyant Junon devant Éole, un observateur pourrait s'étonner des délais d'une colère si ardente, et demander comment la superbe reine des dieux, qui agite l'Olympe et brave Jupiter lui-même, a recours à un pouvoir subalterne pour troubler l'empire des flots. Le discours de la déesse est d'une grande vérité; il nous présente bien l'humiliation volontaire de la grandeur qui s'abaisse jusqu'à prier et même à flatter un dieu du troisième rang, pour l'engager à servir ses passions : personne ne descend aussi bas que les grands, quand ils ont besoin des petits. La réponse d'Éole respire la souplesse d'un courtisan habitué à connaître le cœur des princes, dont il faut ménager la fierté, même quand ils paraissent oublier entièrement le rang où ils sont placés. On voit encore, dans cette réponse, l'intention de caresser le penchant de Junon à rivaliser de pouvoir avec Jupiter lui-même. Assurément le fils de Mélanippe n'oserait pas s'exprimer ainsi devant l'*assembleur des nuages*[1] : « Reine, dit-il, « c'est à vous d'examiner ce que vous désirez de moi; mon

1 Expression de La Fontaine.

« devoir est de prendre vos ordres absolus. Je vous dois tout « ce que j'ai d'empire ; je vous dois mon sceptre et la faveur « de Jupiter ; c'est vous qui me faites asseoir à la table des « dieux ; c'est vous qui me donnez la souveraineté des nuages « et des tempêtes.

« A ces mots, du revers de sa lance, il frappe le flanc de « la montagne ; elle s'ouvre : les vents, semblables à un ba- « taillon furieux, s'élancent et troublent les airs de leurs « tourbillons ; tous ensemble ils pèsent sur la mer ; l'Eurus, « le fougueux Autan, les Aquilons fertiles en orages, arra- « chent l'Océan tout entier à ses profonds abîmes, et roulent « les vastes flots contre leurs rives tremblantes. On entend à « la fois les clameurs des matelots et le sifflement des cor- « dages. Tout à coup les nuages dérobent aux Troyens la vue « du ciel et de la terre ; la nuit sombre descend et s'assied « sur les flots ; les pôles ont tonné ; l'éclair brille de feux « redoublés ; tout présente la mort aux matelots pâles de « terreur.

« A ce spectacle, un froid mortel glace les membres d'Énée ; « il gémit, et levant ses mains vers le ciel : O trois et quatre « fois heureux, s'écrie-t-il, ceux qui ont obtenu la gloire de « mourir sous les yeux de leurs parents, devant les superbes « remparts de Troie ! ô fils de Tydée, le plus vaillant des « Grecs, que n'ai-je pu tomber dans les champs d'Ilion et « périr de ta main aux lieux où repose le redoutable Hector « percé par la lance d'Achille ; où mourut le grand Sarpédon ; « où le Simoïs roule encore dans ses ondes rapides tant de « boucliers, de casques et de cadavres guerriers !

« Tandis qu'il parle, l'Aquilon, qui gronde, frappe de côté « dans ses voiles en élevant les vagues jusqu'au ciel. Les « rames se brisent ; la proue détournée présente le flanc à la « tempête ; l'onde s'amoncelle en montagne écumante. Ceux- « ci sont suspendus à son sommet ; pour ceux-là l'onde « s'entr'ouvre et leur montre le fond de l'abîme et le sable « furieux qui bouillonne. Trois des vaisseaux de la flotte sont

« jetés par le Notus contre des roches cachées qui élèvent leur « dos immense au milieu des eaux ; l'Eurus pousse trois « autres navires contre les syrtes ; ô spectacle douloureux ! « il les brise contre les écueils et les emprisonne dans un « rempart de sable.

« Un vaisseau portait les Lyciens et le fidèle Oronte : une « vague énorme vient heurter sa poupe sous les yeux d'Énée ; « le pilote, arraché du timon, chancelle et tombe dans les « flots ; battu par leur furie, le vaisseau tourne trois fois sur « lui-même avec rapidité, et tout à coup le gouffre écumant « a dévoré sa proie. Quelques malheureux, qui nagent, appa-« raissent sur l'abîme immense au milieu des armes, des dé-« bris et des trésors de Troie. Déjà le navire d'Ilionée et du « valeureux Achate, et celui que montent Abas et le vieil « Alétès, sont vaincus par la tempête ; leurs flancs déchirés « reçoivent les torrents ennemis, et s'entr'ouvrent de toutes « parts. »

Scaliger, en opposant d'une manière judicieuse la sagesse de Virgile au luxe de l'esprit d'Ovide et à la folle peinture de la tempête que César affronte dans la Pharsale de Lucain, admire avec raison la précision, la vérité, les couleurs du tableau de leur maître ; mais il n'a point deviné ce qu'on pouvait y désirer. Le bon Segrais, moins éclairé encore que le savant critique, donne des éloges à Virgile pour avoir placé imperceptiblement les principaux chefs des Troyens dans sa description. Ces éloges sont précisément une censure ; en effet, on dirait qu'il n'y a personne sur la flotte d'Énée, ou bien que ses compagnons, que le poëte nous fait connaître pour la première fois en les appelant le fidèle Oronte, le brave Achate, le vieil Alétès, restent immobiles comme des chrétiens résignés qui se diraient à eux-mêmes : « Si le ciel a résolu de nous perdre, notre résistance est inutile ; s'il veut nous sauver, nos efforts ne sont pas nécessaires. » Quant à leur chef, comment se montre-t-il d'abord à nos yeux ? Le rival, le successeur d'Hector, glacé de terreur, tremble

comme une femme; ses genoux se dérobent sous lui aux premiers coups de la tempête; arraché du milieu des ruines de sa patrie, grâce à la protection manifeste des immortels, vingt oracles, rendus par eux ou par leurs plus saints ministres, ne peuvent le rassurer en face du péril : la première pensée de cet homme, qu'on nous propose comme un modèle de constance dans l'adversité, est une pensée de découragement; il gémit, et, tendant ses deux mains vers le ciel, il exprime, en vers nobles et touchants à la vérité, le regret de n'avoir pas perdu la vie sous les coups du fils de Tydée [1] dans les champs troyens, lui que les dieux ont chargé d'une mission sublime, celle de ressusciter les cendres d'Ilion et de fonder l'empire des maîtres du monde! Le religieux Énée ne croit donc pas aux promesses de Jupiter? Ensuite, est-il le seul que la mort menace? pourquoi ne semble-t-il parler que de lui? Anchise et Astyanax, la religion de la patrie et les débris du peuple de Priam, ne devraient-ils pas occuper toutes les pensées d'un fils, d'un père, d'un pontife et d'un roi? En veillant sur tant d'objets sacrés au milieu des fureurs du ciel et de la mer, en remplissant tous les devoirs d'un chef qui sait donner des ordres et des exemples, Énée pourrait tout au plus s'écrier, dans un déchirement de cœur, dans le transport d'une pitié profonde pour tout ce qui reste d'un si grand empire : « O dieux! auriez-vous résolu de perdre une seconde fois la malheureuse Ilion? Grand Jupiter! aurais-tu révoqué tes promesses? Et vous, destins, vos immortels arrêts sont-ils changés? » J'emprunte à Virgile lui-même les sentiments dont il aurait pu mettre ici la touchante expression dans la bouche du héros.

Après les exclamations d'Énée, le poëte achève sa peinture par des vers pleins de richesse et d'harmonie imitative. On voit, on entend ce qu'il vient de décrire, et cependant il nous

1 Il n'est pas heureux de rappeler ici ce combat avec Diomède, dont Énée sortit d'une manière assez peu digne de lui, et grâce à la protection de Vénus, qui le laissa tomber en chemin.

laisse froids, parce que toute espèce de mouvement dramatique et d'accent des passions manquent à la scène. Si la flotte d'Énée portait des hommes déjà célèbres dans la guerre de Troie, de dignes héritiers des héros morts pour la patrie ; s'ils donnaient sous nos yeux des preuves d'un courage supérieur à tous les dangers ; si on nous montrait le jeune Ascagne auprès d'Anchise ou d'Énée, surpris et satisfaits de voir cet enfant au-dessus de son âge et tranquille au milieu de la tempête, comme Hercule souriant aux monstres envoyés par Junon[1] ; si le fils de Vénus nous inspirait la plus haute idée de sa constance et de son génie, un grand intérêt s'attacherait au spectacle de leurs épreuves, et nous aurions le cœur serré par l'effroi, la douleur et la pitié. Mais nous ne trouvons rien de pareil dans le tableau ; et, par une double faute du poëte, Énée ne fait pas plus paraître sa piété que son courage ; comme il oublie de combattre pour les siens, il oublie de prier les dieux, il ne se rappelle pas même qu'il a une mère dans l'Olympe.

Préservé de ces fautes par son sujet lui-même, et sans doute aussi par l'exemple de Virgile, Valérius Flaccus nous montre une élite de héros sur la flotte de Jason, prêt à partir pour la conquête de la Toison d'or[2]. On voit parmi eux Iphitus et Deucalion, jumeaux si ressemblants que leur mère

1 On trouve dans Sénèque le tragique un trait qui atteste que le poëte n'avait pas oublié ce qu'il devait au caractère du fils d'Hector ; sa mère lui dit : « Entre dans le tombeau de ton père, Astyanax..... Mais tu recules d'horreur ; tu as honte de te cacher : je reconnais là son sang ; tu rougirais de craindre. Abjure cette fierté trop généreuse et tes premières inclinations. Fais-toi des sentiments conformes à ton malheur. Regarde ce qui reste de Troie, un tombeau, un enfant, une captive. » *Troyennes*, acte III, scène I.

Peut-être la fin de ce passage a-t-elle inspiré à Racine ces deux vers :

Qu'il est de ses aïeux un souvenir modeste ;
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste.

2 Chant Ier de l'Argonautique, vers 350 et suivants.

ne pouvait les distinguer l'un de l'autre; Nauplius et le fils d'Oïlée, qu'attendent le naufrage et la foudre à leur retour du siége de Troie; Nestor, condamné à vivre trois âges d'homme; Tydée, le devin Mopsus; Castor et Pollux, les modèles de l'amitié fraternelle; Zéthès et Calaïs, enfants de Borée et de la nymphe Orithye; le vigilant Argus, Nestor, Philoctète, le magnanime Alcide, et enfin Jason, le chef de l'entreprise, protégé par la reine des dieux. Ils sont partis: les mères, debout sur le rivage, s'obstinent à suivre de leurs regards les voiles et les armes étincelantes aux rayons du soleil, jusqu'à ce que l'onde, qui semble s'élever devant elles comme un rempart, et l'immensité de l'espace, leur dérobent le navire.

Jupiter cependant avec plaisir contemple
Ce noble essor des Grecs, ce magnifique exemple
Qui doit unir entre eux les bords les plus lointains,
Et du monde étonné va changer les destins.
Ce dieu n'approuvait pas le repos taciturne
Où l'homme s'endormait aux jours du vieux Saturne.
L'Olympe de son roi partage les transports;
La Parque aussi triomphe au noir séjour des morts
De voir ces fiers mortels qui, bravant les tempêtes,
A de nouveaux périls viennent offrir leurs têtes,
Et qui, pour l'avenir ouvrant les vastes mers,
Vont d'un nouveau tribut enrichir l'univers [1].

Ici Valérius emprunte sans aucun scrupule la fiction d'Éole, qu'il rend plus vraisemblable peut-être et plus dramatique. En effet, les premiers mortels assez hardis pour s'élancer sur la mer avec un vaisseau doivent exciter le courroux des vents, qui s'attribuent l'empire de cet élément; et lorsque Borée, qui régnait sur les ondes avant d'être le sujet d'Éole, lui demande la permission de punir l'insolence des Grecs, son orgueil, doublement humilié, parle à des passions prêtes à lui accorder tout ce qu'il désire. A Dieu ne plaise que je com-

1 Traduction de Dureau de Lamalle fils.

pare Valérius à Virgile dans la peinture de la cour d'Éole ou dans la description de la tempête suscitée par Borée et ses frères; mais ne mérite-t-il pas des éloges pour le respect qu'il garde à ses héros. Chez lui, les Argonautes sont hommes : la crainte que leur cause l'aspect du phénomène inconnu d'une tempête sur un élément terrible et nouveau pour eux, est dans la nature ; mais cette crainte n'a rien de pusillanime et ne glace ni leurs bras ni leur courage : d'ailleurs elle prend sa source dans un sentiment religieux ; ils se reprochent d'avoir violé l'empire de Neptune, et regardent la mort obscure à laquelle ils gémissent d'être condamnés comme une punition de leur faute. Attentif à nous peindre leur ignorance et les suppositions qu'elle leur suggère en augmentant leurs sujets d'effroi, Valérius ne laisse voir aucun signe de faiblesse dans Hercule, le modèle des héros. Cette observation nous conduit à remarquer avec quel soin Valérius, sans donner à Jason une perfection idéale qui n'est point dans la nature humaine, sait accorder la peinture de la vérité avec ce que demandait le caractère du guerrier que le fils de Jupiter lui-même reconnait pour chef.

Jason, admirant les sujets représentés par le pinceau de Minerve sur le navire qu'elle a construit pour l'expédition des Argonautes, se dit à lui-même en secret, dans un étonnement mêlé de quelque crainte peut-être : « Ah ! malheureux nos pères et leurs fils! Quoi! c'est sur ce bois fragile que de faibles mortels sont envoyés combattre les orages du ciel et de la mer [1]. » Cette réflexion n'a rien qui annonce une âme faible, *degenerem animum*. Bientôt un aigle envoyé par le maître des dieux descend du haut des airs, enlève un agneau dans ses robustes serres, l'emporte malgré les cris des chiens et des bergers, et, reprenant son vol, traverse sans crainte les flots de la mer Égée; Jason accepte cet heureux présage et court au palais de Pélias.

1 Chant I[er], vers 150 et suivants.

Au quatrième chant de l'Argonautique, le vieux Phinée, roi de Thrace, interrogé par Jason, lui révèle des dangers de toute espèce, et fait surtout une peinture effrayante des Symplégades ou Cyanées, roches flottantes qui se heurtent sans cesse à l'entrée du Pont-Euxin. Jason, s'apercevant de l'effet des paroles du devin sur les Grecs, tranche des délais propres à nourrir la peur dans les âmes, et se hâte de mettre à la voile. A peine sur la mer, les Argonautes croient voir déjà les écueils dont ils ont été menacés.

Soudain un bruit affreux les consterne et les glace.
De ces monts furieux l'épouvantable masse
Leur parut un débris du vaste firmament,
Tombé du haut des cieux dans l'abîme écumant.
Ils voulaient à l'envi précipiter leur fuite,
Quand la mer, que des monts refoulait la poursuite,
S'élance, les emporte, et, d'un effort soudain,
Les pousse et les entraîne en l'orageux bassin
Qu'abandonnent les monts par leur prompte retraite.

Dans ce danger pressant, Jason ranime l'espérance de ses compagnons par des souvenirs de gloire; bientôt il saisit la place et les armes du pilote : il commande, on le suit avec ardeur en bravant tous les périls; mais ces périls toujours croissants et la lutte héroïque des Grecs deviennent un spectacle digne des regards célestes. Les dieux eux-mêmes, les yeux fixés sur l'onde écumante, s'appliquent à voir comment cette élite guerrière franchira de tels obstacles, et leur faveur suit les efforts de la vertu aux prises avec le génie des tempêtes.

Cependant la déesse au regard foudroyant,
Pour signal du départ lance un trait flamboyant.
A peine les deux monts entr'ouvrent la barrière,
Le trait part, et, glissant en sillons de lumière,
Fuit au milieu des rocs d'un vol précipité.
Ils retrouvent leur cœur et leur bras indompté,
Dès que l'éclair propice a tracé leur passage.
« Grand dieu, qui que tu sois, oui, j'en crois ton présage ;

« Oui, dit l'ardent Jason, je te suis. » Et soudain
Il se jette au travers du périlleux chemin,
Dans l'humide fracas des vagues écumantes,
Et dans l'épaisse nuit de leurs vapeurs fumantes.

Le rapprochement des deux tableaux était plus propre que toutes les réflexions littéraires à montrer ce que la critique voudrait trouver dans celui de Virgile. Je reviens à ce grand poëte, et c'est pour lui payer un tribut d'admiration.

Cependant Neptune sent qu'une divinité a troublé son empire, et reconnaît Junon. Majestueux dans sa colère, et semblable à un roi qui commande à ses sujets[1], il gourmande les vents comme des rebelles, et les renvoie à leur prison d'Éolie, non pas sans quelques paroles sévères pour le roi qui a osé entreprendre sur les droits du trident.

La sérénité reparaît; le dieu arrache lui-même les vaisseaux aux bancs de sable, et apaise les flots qui s'aplanissent sous les roues de son char. Les Troyens, sauvés par Neptune, font voile vers l'Afrique; mais nous ignorons pourquoi le dieu qui naguère servait avec tant de violence le ressentiment de Junon protége aujourd'hui les débris de l'empire qu'il a renversé

1 Le texte porte :

Graviter commotus et alto
Prospiciens, summa placidum caput extulit unda.

Vers que Delille traduit ainsi :

Courroucé, mais tranquille,
Sur le sein orageux de la mer indocile,
Il lève fièrement son front majestueux.

A propos de ces vers, l'habile traducteur dit avec beaucoup de sens et de délicatesse : « C'est là qu'on voit l'idée que les anciens se formaient du beau idéal, particulièrement réservé à la peinture des dieux; les passions humaines peuvent affecter leur âme, mais ne doivent pas défigurer leurs traits. Neptune est en courroux, mais son front est calme; voilà comment il faut entendre l'apparente contradiction des mots *graviter commotus* et *placidum caput*. Dans l'Apollon du Belvédère, représenté au moment où il vient de percer le serpent Python, le sculpteur a exprimé non pas l'ivresse mais la satisfaction de la victoire.

lui-même[1]. Le bon Homère nous l'aurait appris, car il est extrêmement attentif à tout motiver. Sans donner trop d'importance à cette observation, livrons-nous au plaisir de louer la variété des scènes, toujours empruntées à la vie humaine, et l'admirable peinture du sage au milieu des fureurs d'une sédition ; et gardons-nous de paraître insensibles à l'élégance, à la douceur des vers qui expriment le retour de la sérénité dans le ciel et sur les flots. Théocrite offre dans sa XXII[e] idylle des traces d'un art pareil à celui de Virgile[2] ; Lucrèce les surpasse tous deux[3]; six vers suffisent à Horace[4] pour paraître plus grand peintre encore que le chantre d'Énée. Valérius n'a fait sur le même sujet que l'esquisse d'un écolier qui défigure un maître en l'imitant[5].

Les Troyens fatigués abordent en Libye[6]; ils entrent dans un golfe qui leur offre un port commode, et pour asile un antre frais, demeure des jeunes Néréides[7]. C'est là qu'Énée retire les restes de sa flotte. Pressés d'un grand désir de

1 Euripide, dans l'exposition d'Hécube, fournit une excuse à Virgile. A peine Troie est-elle renversée que Neptune, en contemplant les ruines qu'il a faites, prend pitié de la ville de Priam, et verse des larmes sur les maux de la guerre qui détruit les empires.

2 Vers 8 et suivants.

3 Poëme de la nature des Choses, chant I, vers 8.

4 Livre III, ode XII, vers 27.

5 Livre I, vers 641.

6 On s'étonne que le pieux Énée, arraché à une mort certaine, grâce à la clémence de Neptune, ne reconnaisse pas ce bienfait par une prière et un sacrifice; il avait plus d'une raison pour ne pas oublier ce double devoir. Valérius a senti l'omission du maître. Plus religieux qu'Énée, le jeune et intrépide Jason paye un noble tribut au dieu qui vient de sauver l'élite des héros de la Grèce, contre lesquels Borée avait soulevé les flots. Il y a un trait bien touchant dans la prière de Jason : « Dieu paternel, accorde-moi de rendre à la Grèce et d'embrasser sur le seuil de la patrie tous les compagnons de cette entreprise, et ma juste reconnaissance te promet des temples et des autels. » (Livre I, vers 667 et suivants.)

7 Cette riante description est empruntée du XIII[e] chant de l'Odyssée, où elle offre plus de charme et d'imagination. (Vers 95 et suivants.)

toucher la terre, les Troyens descendent et sèchent leurs habits mouillés par les flots. Tandis que le fidèle Achate tire du feu d'un caillou et allume des feuilles sèches, d'autres se préparent à rôtir les présents de Cérès ou à les écraser sur la pierre.

Énée monte sur un rocher, et cherche en vain sur la vaste étendue des mers les vaisseaux qui lui manquent. Un troupeau de cerfs apparaît sur le rivage; il en tue sept pour en donner un à chaque équipage. Après cet exploit, que tout autre que lui pouvait faire, le héros revoit ses Troyens, auxquels il partage les fruits de sa chasse et les vins du généreux Aceste[1]. Mais la tristesse règne parmi les Troyens : Énée cherche à les consoler par des paroles conformes à leurs pensées. « Compagnons de ma fortune, dit-il, ce n'est pas d'au-« jourd'hui que nous connaissons les malheurs. Vous en avez « éprouvé de plus cruels; ils sont passés : un dieu fera finir « aussi ces nouvelles épreuves. Vous avez affronté la rage de « Scylla et ses rochers battus par les flots mugissants; vous « avez abordé les funestes rivages de l'île des Cyclopes. Rap-« pelez votre courage, et bannissez les tristes alarmes; un « jour peut-être ces souvenirs auront des charmes pour vous.

1 Ce passage est emprunté d'Homère. Ulysse, revêtu de ses armes, franchit une haute montagne, et regarde la terre de Circé pour y trouver des traces de l'industrie humaine. Il n'aperçoit dans l'éloignement qu'une noire fumée qui s'élève du milieu d'une forêt épaisse. Son premier mouvement est d'aller lui-même reconnaître les lieux, mais la réflexion l'avertit de préférer à tout autre soin la nécessité de procurer quelque nourriture à ses compagnons. Ce devoir rempli, il enverra des guerriers à la découverte. En ce moment un dieu, touché de la détresse où se trouve un prince si vigilant, envoie devant lui un grand cerf, au bois majestueux, que la chaleur du soleil pressait d'aller se désaltérer dans le fleuve.

Le cerf tombe abattu par les traits d'Ulysse. Possesseur de cette proie, il la porte à ses compagnons, menacés d'une mort cruelle. A la voix de leur prince qui les appelle, on les voit sortir des antres où ils se sont retirés; ils se rassemblent sur le rivage, et considèrent avec une admiration pleine de joie cet animal d'une grandeur démesurée. (*Odyssée*, chant X, vers 144 et suivants.)

« A travers tant de hasards, à travers tant de périls, nous « faisons voile pour l'Italie, où les destins nous montrent un « séjour tranquille et fortuné. Armez-vous de constance, et « réservez-vous pour cet heureux avenir. »

Les Troyens, au lieu de répondre à leur prince, ne pensent qu'aux préparatifs du repas, que le poëte retrace avec beaucoup de brièveté, parce que son goût l'avertissait que de longs détails, comme ceux qu'Homère prodigue quelquefois, ne convenaient point à la situation. Tout est prêt; les Troyens, couchés sur l'herbe, réparent leurs forces avec les présents de Cérès et de Bacchus. La faim des convives apaisée, on déplore en de longs discours le sort des compagnons qu'on a perdus. Vivent-ils encore? auraient-ils subi le dernier des malheurs, et ne peuvent-ils plus entendre la voix qui les appelle? voilà les sujets d'espérance et de crainte qui se partagent le cœur des Troyens. Le pieux Énée, surtout, plaint en secret tantôt le malheur de l'ardent Oronte, tantôt celui d'Amycus, la cruelle destinée de Lycus, et le brave Gyas, et le malheureux Cloanthe[1].

Les vers les mieux faits, le style le plus harmonieux, ne sauraient cacher la maigreur et la nudité de cette narration. Où donc est la peinture de la joie des Troyens, en touchant le rivage, après les horribles dangers qu'ils ont courus sur mer? où est la tristesse qui doit bientôt empoisonner cette joie? Le discours d'Énée, dépourvu de grandeur et d'éloquence, ne produit aucun effet, parce que l'orateur n'est ni convaincu ni persuadé. Virgile trahit lui-même la faiblesse de son héros en ajoutant : « Malade des plus grandes inquié- « tudes, il affecte au dehors l'espérance, et renferme en lui- « même sa profonde douleur. » Ainsi, toujours en défiance des dieux, il doute toujours de sa fortune. Un tel homme

1 Ulysse et ses compagnons sont dans la même situation au XII[e] chant de l'Odyssée; mais le poëte grec finit sa peinture par un trait bien plus heureux que celui de Virgile. Leurs larmes coulaient encore lorsque le sommeil vint se répandre sur leurs paupières.

est-il donc fait pour gouverner les passions et les volontés de ses semblables? La douleur des Troyens, qui ne se réveille qu'après le repas, quoique conforme peut-être à la nature, ne paraît pas exempte d'un léger ridicule par la manière dont le poëte a présenté la scène. Quelques mots ajoutés au commencement auraient prévenu cette inconvenance, et rendu plus vrai et plus touchant le souvenir qui s'élève dans le cœur des Troyens. Pour comble de malheur, les derniers vers consacrés à l'affliction d'Énée sont d'une froideur extrême : on le dirait médiocrement touché d'une perte aussi grande que celle de quatorze vaisseaux sur vingt et un; d'ailleurs les noms qui devaient donner du prix aux regrets du prince sont tellement placés dans une aride énumération, que le principal personnage et le poëte ne paraissent pas plus émus l'un que l'autre.

« Leurs plaintes avaient cessé, lorsque Jupiter, regardant « du haut des cieux la mer couverte de voiles flottantes, la « terre et les peuples épars sur sa vaste surface, s'arrête « ainsi au sommet de l'Olympe, et attache sa vue sur les « royaumes de Libye[1]. Le cœur du dieu se livrait tout entier « à des soins paternels pour les Troyens : soudain Vénus, plus « triste que jamais, et levant vers lui ses yeux qui brillent à « travers des larmes, vient l'implorer en faveur d'Énée. »

Le discours de la déesse est plein d'une éloquence insinuante et douce qui convient à une mère suppliante : en l'écoutant, on croirait entendre quelquefois la timide Esther devant Assuérus. Esther a un charme particulier comme la déesse : les yeux de l'une sont obscurcis par des larmes, l'autre a sur le front la pâleur de la mort; toutes deux prient pour un peuple, toutes deux ont à redouter un ennemi puissant qui veille nuit et jour, toutes deux abordent avec une crainte reli-

1 On peut comparer ici Virgile avec le Tasse, qui nous montre l'Éternel abaissant encore ses regards sur la terre, et embrassant d'un coup d'œil tout ce que le monde renferme. (Chant I, strophes VII et VIII.)





gieuse un maître souverain qui les aime, sans pouvoir effacer l'impression de terreur que cause sa présence.

Si Vénus, malgré la tendresse du souverain des dieux pour elle, ne peut s'empêcher d'exprimer en ces mots qu'elle tremble devant lui :

O qui res hominumque deumque
Æternis regis imperiis, et fulmine terres,

plus timide encore, parce qu'elle est esclave quoique reine, et que les mortels ne sont pas si faciles que les dieux, Esther a dû dire :

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguste majesté sur votre front empreinte;
Jugez combien ce front irrité contre moi
Dans mon âme troublée a dû jeter d'effroi;
Sur ce trône sacré, qu'environne la foudre,
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.
Hélas! sans frissonner quel cœur audacieux
Soutiendrait les éclairs qui partent de vos yeux?
Ainsi du Dieu vivant la colère étincelle.

(Acte II, scène VII.)

Dans l'acte précédent, Esther rappelle à Dieu ses promesses en faveur des Juifs, et s'exprime quelquefois comme Vénus; mais Massillon n'aurait pas manqué de faire sentir que l'élève de Mardochée est plus confiante et plus familière avec l'arbitre de l'univers qu'avec le roi des Perses. Il est encore bon d'observer que Racine, qui voulait que tout fût vraisemblable, a trouvé dans la piété même d'Esther les moyens de préparer le succès qu'elle obtient sur le cœur d'Assuérus. Elle dit à Dieu, avant de paraître devant son époux :

J'attendais le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt :
Ce moment est venu. Ma prompte obéissance
Va d'un roi redoutable affronter la présence.

C'est pour toi que je marche : accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas ;
Commande en me voyant que son courroux s'apaise ;
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.

Virgile n'avait pas besoin de cet artifice, parce que le pouvoir irrésistible de Vénus sur Jupiter lui-même était une croyance religieuse des Grecs et des Romains ; en voyant ses larmes, on ne doute pas un moment de son triomphe.

« Le père des dieux et des hommes, souriant à Vénus avec « la douce majesté qui apaise les tempêtes et rend la sérénité « au ciel, effleure un baiser sur les lèvres de sa fille, et lui dit : « Rassure-toi, Cythérée ; l'inconstance du sort n'est point « à craindre pour les tiens. Tu verras s'élever les remparts « de Lavinium, qui te sont promis, et toi-même tu raviras « jusque dans le palais des dieux le magnanime Énée : rien « n'a changé mes résolutions. Mais, pour calmer les soucis « qui dévorent ton cœur, je vais te dévoiler la trame secrète « des destinées du chef des Troyens. Énée aura une grande « guerre à soutenir en Italie ; il domptera des peuples féroces ; « il leur donnera une ville et des mœurs communes, et les « gouvernera pendant trois hivers et trois étés, après la sou- « mission des Rutules. Son fils Ascagne, qui maintenant « porte le nom d'Iule (il s'appelait Ilus lorsque l'empire d'Ilion « était debout), remplira des faits de son règne ce long cercle « de mois qui forme trente années ; il transportera le siége « de l'empire hors de Lavinium, et défendra par des remparts « inexpugnables la ville d'Albe la longue. Là, trois siècles « entiers voient des rois commander à la race d'Hector ; enfin, « Ilia, reine-prêtresse, enceinte du dieu Mars, enfante deux « jumeaux. L'aîné, Romulus, fier de porter la dépouille d'une « louve, sa sauvage nourrice, rassemble un nouveau peuple « sous son sceptre, bâtit la ville de Mars et donne son nom « aux Romains. Je ne mets aucune limite à l'étendue ou à la « durée de leur puissance ; je leur ai donné un empire sans « fin. Bien plus, l'implacable Junon, qui fatigue maintenant

« de ses fureurs la mer, la terre et le ciel effrayés, Junon, « adoptant de meilleures résolutions, favorisera comme moi « les Romains, dont la race doit commander à l'univers : telle « est ma volonté. Un temps viendra, dans la révolution des « âges, où la maison d'Assaracus rangera sous le joug la « Thessalie, ainsi que la célèbre Mycènes, et dominera sur « les Argiens vaincus par ses armes. Du sang illustre des « Troyens naîtra César, appelé Jules, du nom de son auguste « aïeul; César, qui doit porter ses conquêtes jusqu'à l'Océan, « et sa renommée jusqu'aux cieux. Un jour, libre de toute « crainte, tu recevras toi-même dans l'Olympe ce nouveau « dieu chargé des dépouilles de l'Orient, et les mortels l'im- « ploreront par des vœux. Alors le siècle de fer adoucira sa « férocité en déposant les armes, tandis que Vesta, Rémus « avec son frère, donneront des lois au monde; de fortes « chaînes fermeront les portes du cruel temple de la Guerre; « au fond de ce temple, la Discorde impie, assise sur un amas « de glaives, les bras liés derrière le dos par cent chaînes « d'airain, et la bouche teinte de sang, frémira de rage.

« Il avait dit, et, du haut de l'Olympe, il envoie le fils de « Maïa ouvrir aux Troyens une terre hospitalière et les rem- « parts de la nouvelle Carthage. Il craignait que Didon, igno- « rant l'ordre du Destin, ne les éloignât de son empire. »

La réponse de Jupiter, un peu longue peut-être, mais d'ailleurs si pleine qu'elle contient un abrégé de l'histoire des Romains, porte cependant le caractère de précision des paroles d'un oracle ou d'un dieu; chaque pensée ressemble à une sentence du destin. Il ne faut pas oublier ici le soin que prend Jupiter de satisfaire à toutes les questions de Vénus, et la variété, la différence de tons avec laquelle le poëte répète les choses qu'il avait fait déjà dire à la déesse. C'est le trait d'un maître de l'art d'avoir placé dans la bouche de Jupiter les grandes destinées de Rome; c'est le propre du flatteur le plus habile d'en avoir rapporté toute la gloire au fils d'Énée, dont Jules César et Auguste lui-même prétendaient tirer leur origine.

Virgile a eu l'intention de faire de l'Énéide un poëme national; il a voulu flatter l'orgueil d'un peuple qui se regardait comme choisi par les dieux pour donner des lois à l'univers. Sans doute les applaudissements de Rome entière ont donné au rival d'Homère cette première récompense par laquelle le suffrage des contemporains prépare et devance le jugement de la postérité; sans doute aussi les Pollion, les Tucca, les Varius et les Agrippa, ornements de la cour d'Auguste, ont entendu avec enthousiasme cette magnifique description de la grandeur romaine : mais, en présence du maître qui attendait sa part d'éloges avec une curiosité secrète, quels transports d'admiration ont dû accueillir l'apothéose d'Auguste, et cette admirable peinture de la Discorde enchaînée par sa sagesse! Comme les courtisans, les favoris, et Mécène, si attentif à ce qu'aucune convenance ne fût blessée par les personnes admises au commerce du prince, Mécène, qui savait combien l'oreille des rois est chatouilleuse, ont approuvé le silence prudent de Jupiter sur les guerres civiles et les proscriptions! Comme Virgile s'est insinué dans les bonnes grâces d'Auguste par des éloges si délicats, et plus encore par cette adroite omission qui a permis de substituer à des images funestes le tableau de la paix du monde, cette grande excuse d'Auguste pour les crimes d'Octave!

En voulant plaire à son siècle, et surtout à un maître, on se laisse emporter au delà des bornes de la raison. N'est-il pas à craindre que le fils d'Anchise ne se trouve déjà effacé par Auguste? Cependant le fils d'Anchise est le héros du poëme. D'ailleurs comment Énée pourra-t-il porter le poids des magnifiques promesses de Jupiter? Que n'attendons-nous pas d'un homme auquel le maître des dieux annonce une postérité si glorieuse et le ciel pour récompense? Homère, qui n'a ni peuple ni prince à flatter, Homère, dont le génie ne portait pas le joug d'une cour, n'est point sujet à ces exagérations. Il ne donne pas des vertus sans tache à ses rois; il n'en fait point des modèles accomplis, en dissimulant leurs

vices : il les peint tels qu'ils étaient. Chez lui, Nestor est sage, mais il aime à se vanter; Agamemnon a de la grandeur, et plus encore de violence et d'orgueil; la prudence d'Ulysse n'est pas exempte de duplicité; Achille montre un courage sublime et une cruauté impitoyable; la bonté de Priam dégénère en faiblesse. Virgile, en attribuant toutes les perfections à ses principaux personnages, Auguste et Énée, a méconnu la nature, et s'est privé des ressources que lui aurait fournies une imitation plus fidèle de la vérité. Mais ce poëte a une étonnante supériorité lorsqu'il fait parler Jupiter. Dans l'Iliade, le dieu dit à Thétis des choses indignes de lui, telles que celles-ci : « Que de maux tu vas causer en m'excitant à offenser « Junon, qui m'irrite si souvent par ses discours injurieux! « elle ne cesse de lutter avec témérité contre moi en présence « des dieux, et m'accuse de favoriser les Troyens dans les « combats. Mais dérobe-toi promptement de ces lieux avant « qu'elle t'aperçoive; je te promets de satisfaire tes désirs, et, « pour t'en convaincre, je t'accorde un signe de ma tête, gage « le plus sacré de mes promesses entre les immortels. » Ainsi parle le fils de Saturne, et il baisse ses noirs sourcils. En même temps la divine chevelure s'agite sur la tête immortelle du monarque, et le vaste Olympe en est ébranlé. Assurément les paroles qui précèdent déparent singulièrement cette peinture. La querelle de Junon avec son époux, qu'elle traite d'artificieux et de perfide, ne répond guère mieux à une si grande image, et accuse un goût moins sûr que celui des contemporains d'Auguste. Dans le début de l'Odyssée, Jupiter parle sur l'injustice des mortels envers les dieux, et sur la punition d'Égisthe, avec une haute éloquence, mais il ne s'exprime pas assez en souverain. Le ton du poëte latin a plus de convenance. Le Tasse, imitateur quelquefois trop exact de Virgile, n'a point adopté la faute de son modèle[1] : Dieu n'annonce pas d'avance des merveilles de Godefroi. L'auteur du Télé-

[1] *Jérusalem*, chant I, strophe XII.

maque[1], doué d'une imagination riante comme celle d'un poëte grec, en donnant des grâces nouvelles et moins sévères à la Vénus de Virgile, tempère la majesté suprême, et ne prête au fils de Saturne que des paroles simples et sans faste.

Tandis que Mercure, fidèle aux ordres de son père, va disposer Didon en faveur des Troyens, Énée, après avoir caché la flotte troyenne dans un asile sûr et commode, marche à la découverte du pays, accompagné du seul Achate. Là s'ouvre une scène pleine de charmes, où les artifices de composition, les pensées, les sentiments, les images et le style méritent les mêmes éloges. Rien de plus agréable que la métamorphose de Vénus en chasseresse : nous venons de la voir devant Jupiter dans tout l'éclat de sa beauté; Virgile nous la montre maintenant telle que les dieux ne l'ont jamais vue.

Son air, son vêtement, sa démarche légère,
D'une vierge de Sparte offrent tous les dehors;
Ou telle, au pied d'Hémus, l'Hèbre voit sur ses bords
L'amazone, animant les coursiers qu'elle dresse,
Voler, et de l'Eurus devancer la vitesse.
Pareil est son habit, semblable est son carquois;
Sa flèche semble attendre un habitant des bois;
Un souple brodequin compose sa chaussure;
Au-dessus du genou, les nœuds de sa ceinture
De ses légers habits serrent les plis mouvants,
Et ses cheveux épars flottent au gré des vents[2].

Vénus répond au discours touchant et simple d'Énée par une légère fiction, qui n'est pas un mensonge grossier, comme le sont quelquefois les contes du sage Ulysse. La narration qui apprend au fils d'Anchise les malheurs de Didon, veuve de Sichée, son courage, sa fuite sur les mers,

1 *Télémaque*, livre IX.
2 Traduction de Delille.
L'Andromaque d'Euripide a pu fournir à Virgile l'idée de la métamorphose de Vénus, qui ressemble ici à Hélène.

et sa nouvelle destinée, respire l'éloquente gravité du sujet : le langage de la déesse est plein d'images, comme tout ce qui sort du cœur d'une femme émue ; cependant il conviendrait peut-être plus à Minerve qu'à Vénus. La réplique d'Énée a le caractère de l'élégance et de la précision. Vénus interrompt le héros au milieu de ses douleurs par d'heureuses nouvelles de ses vaisseaux, et lui montre, comme un présage favorable, une troupe de cygnes, qui, naguère dispersés par l'oiseau de Jupiter, sont réunis maintenant dans les plaines du ciel et chantent le bonheur de leur retour. Ces charmantes images servent de transition au dénouement de la scène. « Vénus dit, « et détourne la tête ; son cou de rose brille du plus vif éclat ; « ses cheveux, parfumés d'ambroisie, exhalent une divine « odeur ; les plis de sa robe descendent avec grâce jusqu'à ses « pieds, et sa noble démarche révèle une déesse [1]. » On reconnaît ici un poëte et un peintre. Le naïf Homère n'a peut-être jamais ce genre de beautés sévères, gracieuses et pures, comme une statue de Phidias ou une vierge de Raphaël [2].

1 L'imagination de Milton, si riante et si féconde, se plaît à comparer la jeune Ève, quittant son époux, à Diane, à Palès ou Pomone qui fuit devant Vertumne, ou à Cérès vierge encore ; et toutes ces comparaisons, même en les supposant permises dans un sujet sacré, ne sauraient égaler ces seuls mots : *Et vera incessu patuit dea.*

2 Le poëte ajoute : « Énée reconnaît sa mère, et la poursuit avec « ces paroles : Pourquoi, cruelle déesse, te jouer ainsi tant de fois de « ton fils par des déguisements trompeurs? Pourquoi ne m'est-il pas « permis d'unir ma main à la tienne, d'entendre vraiment ma mère « et de répondre à sa voix ? Au milieu de ses plaintes, il marche vers « Carthage. » Cette apostrophe est froide ; un cœur touché s'exprime autrement. En général, Énée parle et agit trop souvent comme un homme qui ne garde aucune trace des choses dont il a paru s'émouvoir. On pourrait croire que ses sentiments n'ont rien de profond.

Adam, qui ne peut se rassasier du plaisir de regarder la jeune Ève qui l'abandonne, est dans la même position qu'Énée poursuivant des yeux sa mère qu'il voudrait en vain retenir.

Voici maintenant de savantes oppositions, qui ont d'autant plus de prix qu'elles paraissent naître d'elles-mêmes sous la main du poëte.

Énée, enveloppé d'une nue épaisse par les soins de sa mère [1], s'avance avec le fidèle Achate; il voit, il admire les superbes commencements de Carthage et les travaux de la nouvelle colonie des Tyriens. Il envie leur bonheur et se mêle avec eux sans être vu de personne. Dans ce moment, que fait cette reine courageuse dont Vénus vient de tracer un si beau portrait? Elle bâtit un temple à Junon, protectrice de la ville naissante. Cependant Énée, que la présence et les paroles de sa mère elle-même n'ont pu rassurer, commence à calmer ses craintes et à oser concevoir quelque espérance de salut [2]. Tandis que ses yeux contemplent le magnifique monument de la piété de la reine, les portes du temple lui offrent dans une vivante peinture tous les combats de la guerre de Troie.

Il s'arrête en pleurant à cet aspect : « Quel lieu, dit-il, « mon cher Achate, quel pays dans l'univers ne sont pas « remplis de nos travaux? Voilà Priam. Il est ici des souve- « nirs et des honneurs pour la vertu : l'Afrique elle-même « a des larmes pour les grandes infortunes, et l'humanité y « trouve des cœurs sensibles. Dissipe tes craintes; la re- « nommée d'Ilion nous sera de quelque secours. En parlant « ainsi, il repaît sa douleur de ces vaines images de la triste « vérité; elles touchent son cœur et lui font verser un torrent « de larmes. Pourrait-il les retenir? Ici les Troyens sont « victorieux des Grecs; là, debout sur son char, Achille « presse les enfants de Dardanus, épouvantés par le casque « terrible, ouvrage de Vulcain. Maintenant voilà Diomède « qui enlève les chevaux de Rhésus, l'une des fatalités

1 Le Tasse a imité cette fiction, et en a tiré de nouvelles beautés. (Chant X, strophe XVI et suivantes, strophe XXXV.)

2 Toujours des traces de la même faute; il ne peut avoir confiance dans les dieux.

« d'Ilion. Ailleurs le jeune Troïle excite notre pitié : faible « enfant ! il ose se mesurer avec le fils de Thétis, et nous le « voyons déjà les pieds embarrassés dans les rênes de ses « coursiers, la tête et les cheveux traînant dans la poussière, « et le corps traversé par la pique sanglante ! D'un autre côté « s'avance à pas lents un groupe de femmes troyennes : « tristes, comme des suppliantes, elles vont offrir à Minerve « un voile magnifique, mais la déesse irritée détourne les « yeux et rejette leur offrande. Plus loin, quelles scènes dé- « chirantes ! Achille a traîné trois fois autour des remparts « d'Ilion le cadavre d'Hector ; maintenant, assis dans sa tente, « le cruel vainqueur vend à prix d'or les restes défigurés de « la victime de Patrocle au malheureux Priam, réduit à « baiser les mains du meurtrier de son fils ! » Pour que rien ne manque ici à l'intérêt dont la reine de Carthage doit être prévenue en faveur d'Énée, le poëte le jette dans la mêlée au milieu des bataillons ennemis [1]. « Tandis que l'ami « d'Hector, immobile d'étonnement, ne peut se lasser de « regarder ces divers tableaux, la reine Didon, éclatante « de beauté, s'avance vers le temple, accompagnée d'une « nombreuse jeunesse. Telle sur les rives de l'Eurotas, ou « sur les hauteurs du Cynthe, Diane conduit ses chœurs : « mille Oréades forment sur ses pas des danses variées ; la « déesse, qui s'avance le carquois sur l'épaule, surpasse de « la tête toutes ces immortelles, et fait tressaillir d'une secrète « joie le cœur de Latone. Telle est Didon ; c'est ainsi qu'elle « marchait pleine d'allégresse au milieu de son peuple, tout « occupée des soins et de la grandeur de son nouvel em- « pire. »

Virgile a traduit ici Homère avec la plus rare élégance ; ses amis l'auront félicité, lui-même se sera peut-être applaudi de ce brillant larcin, comme Boileau quand il avait vaincu une

1 Se quoque principibus permixtum agnovit achivis.

Ce trait ingénieux est un artifice de composition employé avec un goût exquis. Un mot de plus passait la mesure.

difficulté presque insurmontable : cependant on a regardé cet emprunt de Virgile comme l'un des moins judicieux qu'il ait pu faire. Homère compare à propos la vierge Nausicaa, au milieu de ses jeunes compagnes, à la chaste Diane qui s'amuse au plaisir de la chasse avec ses folâtres nymphes. Mais la comparaison ne convient pas de même à la veuve de Sichée, qui a connu l'amour, à une reine imposante, entourée de respects, grande par la vertu, fière de ses desseins, environnée de gloire et de puissance. Virgile lui-même a pressenti cette critique; aussi a-t-il fait tous ses efforts pour atténuer une faute qu'il n'avait pas la force d'éviter en renonçant avec courage à de beaux vers. Il a rendu plus sévères les riantes images du grec[1] pour les accommoder à son sujet et ne pas faire une disparate entre les jeux de la déesse et les graves occupations d'une reine qui médite un empire. Sans cette sage précaution, il n'aurait pas trouvé facilement une heureuse transition à ce qui suit : « Aux portes du sanctuaire et « sous la voûte du temple, la reine, environnée de son cor« tége guerrier, prend place sur un trône élevé au-dessus de « tous. C'est du haut de ce trône, c'est dans ce temple où sa « sagesse rend la justice et dicte des lois sous les regards des

1 Voici le texte de l'Odyssée : « Le repas achevé, la vierge et ses compagnes déposent leurs voiles et font voler tour à tour un léger ballon dans les airs; la belle Nausicaa mêle ses chants à ce folâtre amusement. Telle Diane franchit les hauteurs du Taygète, ou, sur les sommets de l'Érymanthe, ses flèches à la main, elle poursuit avec ardeur les cerfs agiles et le fougueux sanglier; autour d'elle se jouent ses champêtres nymphes, filles de Jupiter. Latone les voit et tressaille d'allégresse. Sa fille surpasse de la tête leur troupe entière. Au premier regard on reconnaît la déesse au milieu de toutes ces nymphes, qu'elle efface par sa beauté. Telle la fille d'Alcinoüs, vierge et belle, brillait au milieu de ses compagnes. »

Fénelon, en imitant ce passage dans le livre I du Télémaque, où Calypso rappelle tout à fait la Diane d'Homère, n'a point eu, comme Virgile, la faiblesse de copier le trait de Latone, qui ne convenait pas plus à son sujet qu'à celui de l'Énéide, dans les situations données.

« dieux[1], qu'elle reçoit les Troyens sauvés par la tempête. » La situation du héros, qui les voit sans être aperçu par eux, qui peut entendre, sans rougir, son éloge dans la bouche d'un guerrier courageux et d'un ami fidèle, a quelque chose d'ingénieux et de touchant. La fierté sans orgueil, la prière sans abaissement, la confiance dans la justice des dieux, l'amour de la patrie, et un culte religieux pour un prince infortuné, voilà les caractères du discours d'Ilionée; son éloquence est douce et majestueuse. On reconnait avec plaisir dans la réponse de Didon la modestie d'une femme, la dignité d'une reine, la sensibilité du malheur.

Sans le secours de la fiction, cette grande scène n'aurait eu qu'une issue ordinaire et commune. Un élève d'Homère ne pouvait tomber dans une telle faute. « Frappés des paroles de « la reine, dit le poëte, le courageux Achate et le pieux Énée « brûlaient de s'élancer hors du nuage protecteur. Achate le « premier : Fils d'une déesse, quelle pensée s'élève mainte- « nant dans votre âme? Vous le voyez, tout est en sûreté; « votre flotte, vos compagnons vous sont rendus : il ne « manque ici qu'un seul vaisseau, celui qui fut englouti dans « les ondes sous nos propres yeux; tout le reste répond aux « promesses de votre mère[2]. »

1 Dans Valérius Flaccus, chant V, vers 405, Médée dit à Jason:

Du temple de Phébus tu vois briller le faîte :
Là, dit-elle, le roi, sortant de son palais,
Vient écouter les vœux de ses moindres sujets.
Tous ont un libre accès près du monarque auguste :
La présence du dieu l'avertit d'être juste.

2 Je ne voudrais point assurer que le discours d'Achate fût d'une parfaite convenance; je crois voir encore jusque dans les paroles du serviteur quelque chose des craintes qui nuisent au caractère du maître. Au dixième livre de la Jérusalem, Soliman ne peut plus rester caché dans la nue qui le dérobe à tous les regards; et quand Ismen lui dit : Souffriras-tu plus longtemps qu'on parle de cette manière en ta présence? le fier sultan répond : « C'est contre mon gré que je demeure ici caché; je brûle de dépit et de colère. »

A peine il a parlé, soudain le nuage répandu autour d'eux se déchire et se dissipe dans l'azur des cieux. Énée paraît et brille comme un astre éclatant de lumière. Il a les traits et le port, la chevelure dorée d'un immortel. Vénus elle-même, d'un souffle de sa bouche de rose, a donné à son fils les couleurs et l'éclat du printemps, elle a mis dans ses regards la douce allégresse avec la majesté[1].

Les vers du texte, que je rapporte ici pour ne pas nuire à l'original par la faiblesse d'une traduction qui n'en approcherait jamais, malgré tous mes efforts, sont d'une perfection désespérante :

Vix ea fatus erat, quum circumfusa repente
Scindit se nubes, et in æthera purgat apertum.
Restitit Æneas, claraque in luce refulsit,
Os humerosque deo similis ; namque ipsa decoram
Cæsariem nato genitrix, lumenque juventæ
Purpureum, et lætos oculis adflarat honores[2].

1 On trouve dans Klopstock une peinture différente et qui prouve qu'on pouvait créer encore après Virgile. Le Christ, absorbé dans de profondes méditations, s'est endormi sur la pointe d'un rocher dans une vallée profonde, formée entre les sommets de la montagne céleste des oliviers. Gabriel s'arrête de surprise : il contemple son maître plongé dans un sommeil paisible et léger... Il admire l'accord heureux, le charme inexprimable des traits de la divinité confondus avec ceux de la nature humaine. Le sentiment de l'amour tranquille ; un sourire divin, où se peint la clémence ; le caractère de la bonté, de la douceur, répandu sur son visage; les larmes de la miséricorde infinie, tout annonçait en lui l'âme du bienfaiteur de l'humanité. Cette image cependant était affaiblie par l'impression du sommeil. (*Messiade*, chant I.)

2 Le Tasse a encore imité ou plutôt traduit ici Virgile ; mais quelle différence entre un héros que sa mère revêt tout à coup d'une beauté divine pour qu'il inspire une passion funeste à une femme vertueuse, et le terrible Soliman apparaissant avec toute sa majesté dans le conseil d'un roi pour démentir un lâche courtisan et ranimer le courage d'un peuple !

Dans l'Énéide, le prodige et surtout son but, loin d'ajouter à la dignité morale du personnage, tendraient plutôt à le rabaisser ; dans la Jérusalem, le caractère de Soliman est agrandi à nos yeux par une

Après ces vers, dont la beauté nous montre ce que le talent de Virgile sait ajouter à la poésie d'Homère, je ne voudrais pas trouver ceux-ci, qui ne peuvent aucunement soutenir le parallèle avec les autres :

Quale manus addunt ebori decus, aut ubi flavo
Argentum, pariusve lapis, circumdatur auro.

Virgile, en surpassant le passage d'Homère qu'il a imité [1], devait sentir qu'il ne fallait pas le traduire tout entier, et que ce qui se trouvait en harmonie dans le poëte grec ne serait plus d'accord avec des images beaucoup plus grandes et plus riches. Il était impossible de mieux préparer que ne l'a fait Virgile cette première impression dont Vénus elle-même connaissait le pouvoir. Comment Didon pourrait-elle échapper au piége de la déesse? Comment ne serait-elle pas surprise et touchée de trouver la beauté suprême dans le héros qu'elle admire ?

Voyons si les paroles d'Énée répondent au prodige qui l'amène sur la scène dans tout l'éclat d'un dieu.

« Reine, il est devant vous celui que vous cherchez : le « voilà cet Énée, ce Troyen échappé aux flots de la Libye. « O vous, qui seule avez pitié des inexprimables infortunes « d'Ilion, quoi! vous nous recevez dans votre ville naissante! « quoi! ces tristes restes de la fureur des Grecs, épuisés par « tant de travaux sur la terre et sur les mers, quoi! des mal- « heureux qui manquent de tout, vous les associez à votre « empire! Vous rendre de dignes actions de grâces, ô Didon, « surpasse notre pouvoir et celui de tout ce qui reste de la « race de Dardanus éparse dans l'univers. Que les dieux, « s'il en est qui regardent la vertu, s'il est encore de la « justice quelque part, que le témoignage de votre conscience

fiction qui le fait agir d'une manière digne de lui. (Voyez le chant X, strophe XLIX.)

1 Livre VI de l'Odyssée, vers 229 et suivants.

« vous accordent le juste prix de votre humanité. O fortuné « le siècle qui vous a vue naître ! Quels illustres parents ont « donné le jour à une si grande reine ? Tant que les fleuves « courront se précipiter dans les mers, tant que l'ombre fera le « tour des montagnes, tant que le ciel nourrira la lumière des « astres, partout où les destins m'appelleront, votre nom, « votre éloge, et les honneurs qui vous sont dus, demeure- « ront parmi les Troyens. Il dit, et tend la main droite à « Ségeste, son ami, la gauche à Ilionée, ensuite aux autres « Troyens, au brave Gyas, au courageux Cloanthe. »

Je regarde le début du héros comme un modèle de convenance ; mais quelles raisons pour excuser le doute qui lui échappe sur la justice et la bonté des dieux ? Quoi ! le religieux Énée, à peine sorti de l'entretien de sa mère, qui est venue lui montrer une pitié si tendre, qui l'a préservé de toute injure par sa prévoyante sollicitude, peut avoir de pareils sentiments, et ose les exprimer devant une reine dont le nouvel empire atteste que les dieux ne sont point indifférents aux malheurs de la vertu ! Delille a reconnu cette faute. Sans doute c'est pour l'effacer, et pour mieux lier les remerciements d'Énée aux promesses de sa reconnaissance, qu'il a supprimé ici quatre vers du texte ; mais, en le corrigeant par une omission volontaire, il a singulièrement affaibli l'accent du cœur dans les paroles d'Énée.

Dans le quatrième livre, la reine de Carthage, désespérée par le plus cruel abandon, s'exprime avec plus de retenue que le prince troyen ; elle dit seulement :

. . . . Si quid pia numina possunt.

Enfin, mieux inspiré que son maître, Ilionée parle aussi plus sagement, témoin ce beau vers :

At sperate deos memores fandi atque nefandi [1].

1 Reine, rappelez-vous qu'il est des dieux qui gardent la mémoire du bien et du mal.

Les compliments du prince à Didon, plus conformes au caractère du personnage, mais rendus avec plus de froideur que ceux d'Ulysse à Nausicaa [1], ne paraissent point l'expression d'un sentiment vrai. Sans sortir des bornes d'une sage réserve, on loue davantage et mieux une belle reine assez généreuse pour offrir l'hospitalité à tout un peuple. La fin du discours donne lieu à d'autres observations. Plus le personnage est grand, plus ses paroles doivent être simples : les pompeux serments d'Énée touchent à l'exagération; mais leur principal défaut est de ressembler à une formule banale. Peut-être dira-t-on que cette formule était usitée dans les cérémonies religieuses, et que Virgile lui-même en fournit la preuve dans l'apothéose de Daphnis; mais ce n'est là qu'une faible réponse. Dans les transports d'une joie pareille à celle qu'Énée doit ressentir du salut de son peuple, le cœur a toujours des créations nouvelles pour exprimer ce qu'il éprouve. Enfin un héros, fils de Vénus et déjà presque un dieu, ne devait pas se montrer moins éloquent qu'un simple mortel animé d'une juste reconnaissance. Il faut regarder ce passage comme l'un de ceux dans lesquels Virgile se contentait d'une ébauche en attendant une inspiration plus heureuse. Toutes ces fautes de détail sont couronnées par l'accueil sans épanchement et sans dignité du prince aux Troyens qu'il a crus perdus pour toujours. Ce n'est ni la vive affection d'un ami qui a répandu des larmes amères, ni la noble familiarité d'un maître qui se communique avec bonté. Le populaire Henri IV aurait pu tendre ainsi la main à Sully, trop longtemps séparé de lui dans la chaleur d'une action périlleuse; il aurait fait plus, il se serait jeté dans les bras du plus dévoué des serviteurs, et sa touchante bonhomie aurait encore relevé la simplicité de l'action par des paroles sorties du cœur d'un homme. Mais ici nous sommes dans une cour élégante et polie, devant un femme assise sur un trône; et loin de

1 *Odyssée*, chant VI, vers 150 et suivants.

ressembler au frère d'armes de Crillon et de tant d'autres braves, Énée, métamorphosé par Vénus, nous rappellerait plutôt le jeune et beau Louis XIV au temps où il éblouissait les regards et enlevait le cœur de toutes les femmes de sa cour : ce parallèle explique ma pensée entière.

Virgile a fait parler Didon avec bien plus de raison et d'éloquence que le héros ou le dieu qui est devant elle. La dernière postérité redira encore, les larmes aux yeux, l'admirable vers qui termine sa réponse :

Non ignara mali miseris succurrere disco.

Delille traduit ainsi ce trait sorti du cœur :

Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.

On ne peut rien désirer dans cette réponse. Homère va nous apprendre encore ce qui manque de charme au discours du Troyen.

Ulysse est devant Alcinoüs, comme Énée en présence de Didon. Pressé de raconter ses aventures, il éprouve aussi un serrement de douleur au souvenir de ses longues infortunes; mais enfin il commence ainsi : « Je suis le fils de Laërte, « cet Ulysse si connu par ses stratagèmes; mon nom est « parvenu jusqu'au ciel. J'habite Ithaque, que le soleil « regarde à son déclin; Ithaque, où se voit le mont Nérite « couronné de feuillages. Autour de là sont répandues, l'une « auprès de l'autre, un grand nombre d'îles, Dulichium, « Samé, la verte Zacynthe peuplée de forêts. Ithaque, plus « humble et plus voisine du couchant, est hérissée de rochers; « mais elle nourrit une vaillante jeunesse. Non, je ne pourrai « jamais voir de terre plus douce que la terre natale. En vain « la belle Calypso voulut me retenir dans sa grotte, en vain « elle souhaitait de m'avoir pour époux; en vain Circé, l'artificieuse Circé m'arrêta dans son île et voulut aussi m'unir « à elle par les nœuds de l'hymen; elles ne purent fléchir « mon cœur et changer mes pensées, tant la patrie et les

« auteurs de nos jours nous inspirent un attachement que ne « sauraient balancer les richesses ou les honneurs dans une « terre étrangère et loin d'une famille chérie ! »

Scaliger, en critiquant ce discours et surtout le début, demande si des ruses sont des sujets d'éloges. Il n'a pas senti que ces ruses, non moins puissantes que les exploits de Diomède ou d'Achille, ont renversé Ilion. Le critique avait-il oublié le nom du prince à qui les Grecs ont accordé les armes du fils de Thétis en présence d'Ajax et de tant de héros ? Mais, au lieu de chercher à rabaisser Homère avec tant d'injustice, il devait sentir que le discours du Grec est plus touchant que celui du Troyen, et entre bien mieux dans le cœur. L'amour de la patrie est la première des vertus du roi d'Ithaque ; il sert de mobile à toutes ses actions. Énée, envoyé par les dieux en Italie, ne peut avoir pour elle cette passion que l'on reçoit avec le sang de ses pères, et qui s'accroît avec l'âge par une suite d'impressions reçues dès le berceau. Ulysse ne voit, ne cherche, ne demande, ne veut que ses rochers, où il retrouvera, pour prix de sa constance, le bon Laërte, la sage Pénélope, le jeune Télémaque, le fidèle Eumée, et aussi sa vieille nourrice qui l'attend pour l'embrasser encore avant de mourir.

Énée est entré dans le palais de Didon ; il se souvient, un peu tard peut-être, de son fils Ascagne[1], et l'envoie chercher avec les présents qu'il destine à Didon. Le choix de ces présents atteste un sentiment exquis des convenances ; ce sont le voile d'Hélène, et le sceptre d'Ilionée, l'aînée des filles de Priam, c'est-à-dire la parure de la beauté et le symbole de la puissance.

1 Nous sommes à la fin du premier chant, et nous ne savions pas encore que le prince troyen eût un fils. Virgile a manqué dans sa tempête une heureuse occasion d'introduire le jeune Ascagne sur la scène, ainsi que nous l'avons dit plus haut. C'est la nature héroïque que le poëte nous a promise, et d'ailleurs Ascagne descend de l'Olympe comme le fils de Jupiter.

Cependant Vénus, toujours alarmée sur son fils, redoute un asile accordé par Junon, et la haine constante de cette déesse. Pour prévenir des retours funestes, elle veut que l'Amour prenne les traits d'Ascagne, et vienne allumer lui-même une passion incurable dans le cœur de la reine. La tendre et flatteuse prière de Vénus à ce fils qui méprise la foudre de Jupiter est empreinte d'un charme particulier. Catulle seul, avant Virgile, avait pu faire soupçonner aux Latins que leur langue dût atteindre un jour à la mollesse et à la grâce de la peinture d'Ascagne endormi dans les bosquets de Paphos. Le dieu, semblable en tout à ce jeune prince, paraît tout à coup au milieu du festin qui rassemble l'élite des Troyens et la cour de Carthage. On admire les présents du héros; on admire Iule, l'éclat divin de son visage, la douceur de sa voix si bien imitée. Mais Didon, dévouée à une passion fatale, ne peut se rassasier du plaisir de regarder le fils d'Énée; elle s'enflamme en le contemplant. Le faux Ascagne, après avoir embrassé son père, s'avance vers la reine. Les yeux, l'âme tout entière de cette princesse s'attachent à lui; elle l'approche de son sein, le couvre de baisers. Malheureuse! elle ignore quel dieu redoutable est assis sur ses genoux. Lui, fidèle aux ordres d'une mère, efface par degrés l'image de Sichée, et cherche à réchauffer par une ardeur nouvelle un cœur depuis longtemps refroidi et désaccoutumé de l'amour.

Si cette fiction, qui entre comme un ressort dans l'action, ne détruit pas l'économie du poëme, si elle peut s'accommoder avec l'âge, le caractère et les mœurs du héros, on ne peut que la louer : le choix en est heureux, le merveilleux rempli d'agrément; elle prépare à Didon une excuse semblable à celle de Phèdre :

> Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
> D'un cœur qu'elle poursuit tourments inévitables ;

elle explique comment la veuve de Sichée a pu passer si

promptement du respect le plus tendre pour des cendres chéries à une passion nouvelle. Vénus a pris soin d'y préparer le cœur de la reine par l'admiration et la pitié, qui sont dans une femme des commencements d'amour : le dieu maître de tous les dieux vient lui-même enivrer l'infortunée par ses dangereuses caresses ; mortelle, comment résister à deux divinités? Tout cela est heureusement inventé, sans doute; mais un dernier artifice du poëte se dévoile ici à nos regards. Grâce à la fiction, il évite des détails qui répugnaient à la gravité de son sujet et l'exposaient encore à rabaisser le principal personnage. En effet, si la passion de la reine de Carthage suit tous les degrés d'une passion ordinaire; si Didon, victime du pouvoir de Vénus comme Phèdre ou Médée, ne brûle pas d'abord avec fureur, et pour ainsi dire à l'insu du héros, il ne peut paraître auprès d'elle que dans un état indigne de lui, soit qu'il partage sa naissante faiblesse, soit qu'il en profite sans la partager.

Fénelon a imité Virgile, mais avec discernement. L'amour est une passion de la jeunesse; Télémaque, en adorant Eucharis, tombe dans une faute de son âge : cette faute devient un des ressorts de l'action, dont le but est de conduire Télémaque au trône par les épreuves qui seules peuvent confirmer la vertu d'un homme et d'un prince. Les peintures du vénérable archevêque sont plus riantes et plus vives que celles de Virgile; il y règne un tendresse qu'on ne trouve pas dans le poëte latin : à la vérité la situation de Télémaque en présence de Calypso et de toutes ses nymphes, qui deviennent les rivales de la déesse, est propre à enflammer le cœur d'un jeune homme; mais quelle morale sort naturellement du sujet, et combien les paroles de Mentor et le tableau des malheurs entraînés par une passion qui paraît d'abord innocente sont faits pour inspirer de profondes réflexions sur ses dangers! Du reste, la précision et la sobriété de détails étaient imposées à Virgile par le bon sens et par les convenances; Fénelon a pu se livrer davantage à sa féconde

imagination. Dans le poëme de ce grand écrivain, l'Amour, imploré aussi par sa mère, est amené par elle à Calypso, que Vénus vient flatter d'une espérance de bonheur en lui adressant ces paroles :

« Malheureuse déesse, l'ingrat Ulysse vous a méprisée; son fils, encore plus dur que lui, vous prépare un semblable mépris : mais l'Amour vient lui-même pour vous venger. Je vous le laisse; il demeurera parmi vos nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus fut nourri par les nymphes de l'île de Naxos. Télémaque le verra comme un enfant ordinaire; il ne pourra s'en défier, et il sentira bientôt son pouvoir. Elle dit, et, remontant dans le nuage doré d'où elle était sortie, elle laissa après elle une odeur d'ambroisie dont tous les bois de Calypso furent parfumés[1].

« L'Amour demeure entre les mains de Calypso. Quoique déesse, elle sentit la flamme qui coulait déjà dans son sein. Pour se soulager, elle le donne aussitôt à la nymphe qui était auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais, hélas! dans la suite, combien elle se repentit de l'avoir fait! D'abord rien ne paraissait plus innocent, plus doux, plus ingénu et plus gracieux que cet enfant; à le voir enjoué, flatteur, toujours riant, on aurait cru qu'il ne pouvait donner que des plaisirs : mais à peine s'était-on fié à ses caresses qu'on y sentait je ne sais quoi d'empoisonné.

« Cependant Télémaque, voyant cet enfant qui se jouait parmi les nymphes, fut surpris de sa douceur et de sa beauté : il l'embrasse, il le prend tantôt sur ses genoux, tantôt dans ses bras. Il sent en lui-même une inquiétude dont il ne peut démêler la cause. »

J'ai loué plus haut la sagesse de Virgile; toutefois ce poëte, en portant presque toujours la sévérité de la tragédie dans l'épopée, ôte à celle-ci une naïveté pleine de charmes. La muse d'Homère ne chausse pas toujours le cothurne; Fénelon

1 Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem
Spiravere. . . . .

le savait bien : ensuite le goût de la précision, une excessive sobriété de détails, ne permettent pas toujours à Virgile de peindre les situations. Dans Fénelon, la scène est plus complète et produit plus d'illusion, parce que le lecteur a en quelque sorte le temps de voir les progrès de l'amour, qui se développent bientôt avec l'incroyable énergie d'une dévorante passion dans le cœur du jeune Télémaque. Mais aussi quelle prose, quelle poésie, pourraient approcher des admirables vers que je vais citer !

Præcipue infelix, pesti devota futuræ,
Expleri mentem nequit, ardescitque tuendo
Phœnissa, et pariter puero donisque movetur.
Ille, ubi complexu Æneæ colloque pependit,
Et magnum falsi implevit genitoris amorem,
Reginam petit. Hæc oculis, hæc pectore toto
Hæret; et interdum gremio fovet, inscia Dido,
Insidat quantus miseræ deus! At memor ille
Matris Acidaliæ, paulatim abolere Sychæum
Incipit, et vivo tentat prævertere amore
Jampridem resides animos, desuetaque corda [1].

La beauté même de ce passage donne encore plus de poids à une observation de Delille sur le festin offert par Didon au prince troyen : il désirait, avec raison, plus d'imagination et de poésie dans la description de cette fête. A la cour d'une reine qui bâtit des temples superbes et des palais magnifiques, à la table d'une femme que l'amour rend ingénieuse à saisir tous les moyens de plaire, il doit régner plus de goût et d'élégance. L'auteur de la Pharsale, trop enclin à abuser des dons les plus précieux de la nature, a développé plus de richesses dans la peinture du banquet que Cléopâtre offre à

1 Il y a quelque chose de cet état de calme et de tiédeur d'une âme qui peut se rallumer au premier moment, dans Phèdre, délivrée du danger de la présence d'Hippolyte :

Je respirais, Œnone, et depuis son absence
Mes jours, moins agités, coulaient dans l'innocence.

César dans le palais des Ptolémées. Entre le luxe du jeune Lucain et la parcimonie du sage Virgile, le goût indique ce que l'imagination pourrait choisir et conserver pour flatter un lecteur délicat. Dans la quinzième idylle de Théocrite, intitulée les Syracusaines, on trouve une description dont les riantes couleurs auraient pu enrichir la palette de son élève. Fénelon nous offre encore un exemple qui motive le regret de Delille[1].

Quoique Didon fût une femme forte et d'un grand caractère, sa cour est trop triste et trop nue : on devrait y trouver de jeunes et belles princesses qui en fissent l'ornement ; on voudrait voir et entendre à côté de la reine cette tendre Élise qui doit exercer sur le héros un empire dont sa sœur sera presque jalouse. Je ne sais quelle dignité froide, comme celle qui règne dans une cour moderne, semble annoncer que tout le monde attend un signe, un coup d'œil ou un sourire, pour oser se livrer à une douce joie. Les usages du palais d'Auguste ressemblent beaucoup aux nôtres ; ce prince parlait peu à son grand couvert, suivant toutes les apparences, et tout le monde se taisait devant lui. Les images du temps, trop présentes à Virgile, l'ont souvent empêché de remonter vers les siècles héroïques ; il a peint en beaux vers ce qu'il a vu, et non pas les mœurs des prédécesseurs ou des contemporains d'Homère ; voilà souvent une des causes de son infériorité : Hélène, Ménélas, étaient bien plus poétiques qu'Auguste et Livie.

« Cependant, dès qu'un premier repos succède aux festins, « et que les tables sont éloignées, on apporte de larges coupes « que l'on couronne de fleurs. Le bruit circule de toutes « parts, et les vastes appartements répètent d'échos en échos « les voix des convives. Aux lambris dorés sont suspendus « des lustres étincelants dont les feux triomphent de la nuit. « La reine alors demande et remplit de vin la coupe brillante

[1] Voyez le repas offert par Adoam, sur la flotte phénicienne, à Mentor et à son élève. (*Télémaque*, chant VIII.)

« dont se servaient Bélus et ses nombreux descendants. Sou-« dain règne un profond silence : Jupiter, dit-elle, toi qui « consacras les droits de l'hospitalité, fais que ce jour soit « heureux pour les Tyriens et pour les guerriers sortis de « Troie ; fais que nos derniers neveux en conservent la mé-« moire. Viens au milieu de nous, Bacchus, père de la joie ; « viens aussi, favorable Junon ; et vous, ô Tyriens, applau-« dissez à cette heureuse réunion de deux peuples amis.

« Elle dit, verse sur la table les prémices de la liqueur « vermeille, l'effleure la première du bord de ses lèvres, et « la remet à Bitias en excitant son ardeur. Bitias, sans « hésiter, vide la coupe et inonde ses entrailles du nectar « écumant ; les autres grands de la cour suivent son exemple. »

On ne peut refuser de la dignité à l'invocation de la reine ; mais il n'y a pas un mot de femme, pas un accent du cœur. Hélène s'exprime autrement dans le quatrième chant de l'Odyssée. Une âme sensible perce dans tout ce qu'elle dit, et cependant Hélène n'est pas occupée, comme Didon, par un sentiment qui passionne les moindres paroles. L'action d'effleurer la coupe et de la tendre à l'un des convives n'est que la peinture d'un usage antique. Combien le vieil Homère a plus d'invention ! Le fils de Nestor et celui d'Ulysse sont à la table de Ménélas, au milieu des apprêts de l'hymen d'Hermione avec Pyrrhus ; Ménélas leur prodigue les soins de l'hospitalité ; l'amitié la plus tendre, les regrets les plus sincères, animent ses discours sur Ulysse, devant Télémaque qu'il ne connaît pas encore. Dans ce moment, Hélène descend avec ses femmes du haut de son palais, et s'avance au milieu de la salle avec la majesté de Diane portant un carquois d'or. C'est elle qui reconnaît le fils d'Ulysse, circonstance judicieusement trouvée, parce que les femmes, plus attentives aux dons extérieurs, en conservent plus fidèlement l'image, et la démêlent jusque dans les traits de la première enfance. Hélène confie sa découverte à Ménélas, et donne naissance à de nouveaux éloges d'Ulysse, et surtout à des plaintes

douloureuses sur le destin qui ferme à ce seul infortuné le chemin de sa patrie. Ces mots réveillent dans toute l'assemblée la douleur et les regrets : la fille de Jupiter, Hélène, verse des larmes; on en voit couler des yeux de Télémaque et de Ménélas : ceux du fils de Nestor se mouillent aussi de pleurs; les infortunes d'Ulysse lui rappelaient son frère Antiloque, immolé par le célèbre fils de la brillante Aurore.

Cependant le festin et les discours se prolongent. Alors la tendre Hélène, pour mettre un terme à des plaisirs douloureux, mêle aux vins offerts à ses convives les sucs merveilleux d'une plante qui, bannissant le deuil et la colère, procure encore aux mortels l'oubli de tous leurs maux. Celui qui buvait la liqueur ainsi préparée ne versait point de larmes pendant tout un jour, eût-il perdu ou son père ou sa mère, eût-il vu immoler devant lui par le glaive un fils ou une fille adorés. Tel est le baume souverain qu'une reine d'Égypte avait remis entre les mains de l'épouse de Ménélas. Ainsi la plus belle des femmes possède encore un charme qui suspend toutes les peines! Peut-on inventer avec plus de bonheur? peut-on cacher la vérité sous une plus riante allégorie? Et l'imagination des Grecs n'est-elle pas aussi raisonnable et plus gracieuse que la sévérité des Romains, trop souvent voisine de la sécheresse?

Virgile! Virgile! vous n'étiez pas encore assez rempli d'Homère, ou plutôt l'excès de votre respect pour ce grand poëte vous a rendu trop timide à transporter dans votre langue les beautés naïves et surtout les scènes dramatiques de votre maître.

Quel est ce chanteur Jopas qui remplace dans l'Énéide le Démodocus de l'Odyssée? Virgile nous dit seulement qu'il a une longue chevelure et une lyre d'or. Le bon Homère nous fait toujours connaître les personnages qu'il nous présente pour la première fois. Chez lui, Démodocus est un poëte privé de la vue, mais inspiré des dieux et révéré par les rois. Sa seule présence excite l'intérêt : l'opposition de ses mal-

heurs avec son génie le rend un objet d'admiration et de pitié. Jopas chante les phases de la lune, les travaux du soleil, la naissance des animaux, et les signes célestes. Sans doute ces sujets sont beaux, mais ils touchent peu; il n'y a rien pour les guerriers d'Ilion, rien pour Énée, dans les hymnes du poëte. Il était néanmoins dans les convenances délicates d'une cour hospitalière de chercher à causer au héros une douce surprise par le choix des sujets indiqués à Jopas. Sans toucher à la narration qui va suivre, on pouvait faire des allusions à quelques scènes du grand drame de la ruine de Troie. Didon, déjà si loin d'avoir la grâce et le charme d'Hélène, Didon, reine, femme et amante, oublie une attention que le bon Alcinoüs se garde bien de négliger, comme nous le verrons bientôt. De son côté, le prince troyen, en présence de la reine, ne justifie par aucune chose remarquable l'amour qu'il inspire. Froid, silencieux, il assiste au festin et ne prend part à rien, parce que rien ne le touche. Il ne paraît pas s'apercevoir de l'attention passionnée dont il est l'objet.

Cependant Didon prolongeait la nuit dans des entretiens pleins de charme, et s'enivrait à longs traits du poison de l'amour. Sans cesse elle interroge Énée sur Priam, sur Hector; tantôt elle veut savoir avec quelles armes a paru le fils de l'Aurore, tantôt quels étaient les coursiers de Diomède; elle veut connaître encore le grand Achille; enfin elle demande le récit entier des malheurs d'Ilion et des voyages du héros. La situation n'est réellement qu'ébauchée; Virgile ne nous donne qu'une esquisse à la place d'un tableau : la noblesse, la convenance, la curiosité vive et réservée pourtant, la peinture des degrés de la passion qui s'allume de moment en moment, manquent ici entièrement. Ce n'est pas avec cette négligence et cette froideur que Fénelon a représenté la passion naissante de Calypso, et son ardeur à connaître et à écouter les aventures du jeune héros en qui elle retrouve l'image d'Ulysse. Milton exprime avec bien plus

de grâce, de chaleur et de retenue, le désir passionné qu'Adam et la jeune Ève éprouvent d'entendre de la bouche de Raphaël le récit des merveilles de la création[1].

Il est temps maintenant de justifier l'ensemble de mes critiques, et de montrer, par un grand exemple, qu'elles ne sont dictées ni par la passion ni par une orgueilleuse témérité : Virgile a eu constamment l'Odyssée en vue dans toute la première partie de l'Énéide; mettons Virgile en présence d'Homère, et voyons comment il soutient la comparaison avec son maître.

On peut reprocher à Homère d'avoir commencé son cinquième chant par une faible répétition de la scène qui ouvre l'Odyssée. Le poëte, pressé de nous montrer le jeune Télémaque, oublie pendant quatre chants de donner suite aux promesses de Jupiter à la déesse de la sagesse; et quittant tout à coup le palais de Ménélas pour nous ramener à celui de Pénélope, il nous transporte, sans autre préparation, dans le conseil des dieux assemblés une seconde fois, parce qu'Homère a besoin de leur présence. Minerve fait les mêmes prières, Jupiter donne les mêmes assurances; mais, pressé par les nouvelles instances de sa fille, il envoie enfin Mercure au secours d'Ulysse. On ne saurait trouver beaucoup d'art dans cette manière de composer; mais, outre l'heureuse opposition entre les inquiétudes de la sage Pénélope et les complaisances de l'artificieuse déesse qui ne peut l'effacer du cœur d'Ulysse, il y a ici d'autres beautés dignes de fixer l'attention du critique judicieux.

Nous connaissons dès longtemps Ulysse par tout ce qu'il a fait devant Troie; nous voyons en lui un prince estimé d'Achille, le compagnon de Diomède dans les périls, l'émule de Nestor dans les conseils, et en quelque sorte la providence de l'armée par la fertilité des ressources de son esprit dans les circonstances difficiles. Si le héros tarde longtemps à paraître

1 Chant VII du Paradis perdu.

sur le devant de la scène, il occupe cependant les quatre premiers chants du poëme : dans l'Olympe, Jupiter loue la vertu du favori de Minerve ; dans Ithaque, son fils, sa femme et son peuple le regrettent sans cesse et n'espèrent qu'en lui pour sortir d'oppression ; on le célèbre comme un modèle de prudence et de courage à la cour de Pylos, où règne le sage Nestor ; à Sparte, Ménélas l'honore comme un héros et un ami. Énée, peu favorablement connu dans la guerre de Troie, obtient tout à coup une renommée nouvelle dans les quatre premiers vers de l'Énéide ; mais il se montre d'abord peu digne de ce présent de Virgile, qui a peut-être violé pour lui la vérité historique. L'Ulysse de l'Odyssée ressemble à celui de l'Iliade, avec cette différence seule, que le malheur a augmenté sa défiance naturelle et donné un trempe plus forte à son âme ; on n'a pas besoin de nous annoncer des merveilles de sa constance, tandis qu'il a fallu réparer par le luxe des promesses la réputation au moins équivoque d'Énée. Et, soit dit en passant, Virgile a presque toujours tenté de vains efforts pour élever le fils de la molle et tendre Vénus jusqu'aux proportions d'Achille ou d'Hector ; il n'y a point de dieu dans Énée.

Poursuivi par la fatalité attachée aux vainqueurs de Troie, Ulysse est arrivé de naufrages en naufrages, de périls en périls, à l'île de Calypso, qui veut le conserver pour époux en lui faisant partager le privilége de l'immortalité. Dans ce lieu de délices, où la beauté lui prodigue les marques du plus tendre amour, il pleure sans cesse sa pauvre Ithaque. Jupiter, invoqué par Minerve, ordonne à Mercure d'arracher l'infortuné au pouvoir de la déesse qui le retient et l'enchaîne ; elle obéit à regret au maître de l'Olympe, mais non pas sans prédire à Ulysse les maux effroyables qui vont fondre sur lui. Ulysse accepte avec joie tous les périls que le destin lui prépare. Le poëte a fait Calypso plus belle, plus tendre que jamais, pendant les préparatifs du départ ; le matin du jour fatal, elle a tous les soins de l'amour, toutes les prévoyances

de la tendresse et de la crainte, pour celui qui la quitte : on dirait que, par une espèce de confiance dans l'empire de sa beauté, à laquelle la parure ajoute un nouvel éclat, elle conserve quelque espoir de le retenir. Ulysse, plein d'allégresse au fond du cœur, fait voile pour sa patrie sur un radeau construit par lui-même ; après dix-sept nuits d'une navigation sans sommeil, l'île des Phéaciens apparaît à sa vue.

En ce moment Neptune, irrité du malheur de Polyphème[1], aperçoit Ulysse et lui suscite une affreuse tempête. Exposé à toute la colère du dieu, sans secours, sans appui, ignorant les promesses de Jupiter à Minerve, peu confiant parce qu'il a été souvent trahi par la fortune, frappé des prédictions récentes de Calypso, Ulysse se croit perdu sans retour. C'est alors qu'après le premier cri d'effroi arraché à l'humanité, sortent du cœur du héros les nobles et touchants regrets que Virgile a imités sans avoir assez réfléchi aux convenances de son sujet. Observons que lorsque Achille et Ulysse, l'un dans l'Iliade, l'autre dans l'Odyssée, expriment les mêmes sentiments qu'Énée, personne, excepté les dieux, ne peut les voir ou les entendre ; leur désespoir, bien autrement motivé que celui d'Énée, n'éclate point devant un peuple qui se croit marqué au sceau du malheur, et dont le courage a besoin de trouver dans ses chefs l'exemple d'une constance à toute épreuve. D'ailleurs leur faiblesse, si c'en est une, repose encore sur la crainte de mourir d'une mort obscure, sans tombeau et sans apothéose. Non-seulement Virgile s'est vu contraint de supprimer cette héroïque excuse, mais il a commis encore une faute que le bon sens d'Homère a su éviter. L'image d'Énée succombant sous les coups de Tydée a quelque chose qui le rabaisse à nos yeux ; Ulysse n'était pas au premier rang des héros grecs pour la valeur, et cependant il ne se suppose pas vaincu par un homme, mais accablé par l'armée entière, qui le couvrit d'une nuée de javelots

1 On se rappelle qu'Ulysse a brûlé l'œil du géant avec un pieu, pour échapper à une mort inévitable et cruelle. (*Odyssée*, chant **IX**.)

près d'Achille expirant. Quelle différence de l'imitateur au modèle! Reprenons la narration d'Homère.

« Le héros parlait encore, lorsqu'une vague menaçante fond sur la poupe et le précipite dans les ondes. Accablé de leur poids, qui pèse sur sa tête, il demeure longtemps enseveli sous l'abîme. Il reparait enfin; un élan vigoureux le reporte sur sa nacelle, que les flots et les vents poussent de tous côtés. La belle Ino, l'une des divinités de la mer, vole à son secours : mortelle autrefois, elle a pitié d'un mortel; assise sur la poupe, elle lui donne le conseil de gagner en nageant l'île des Phéaciens, et lui tend une écharpe divine comme un talisman contre la mort. Le défiant Ulysse craint un nouveau piége de quelque dieu caché. Pendant qu'il délibère avec lui-même, Neptune, toujours appliqué à sa vengeance, roule une montagne d'eau qui sépare les ais de la nacelle; Ulysse en saisit un débris, et, ceint de l'écharpe de Leucothée, se jette à la nage. Durant deux jours entiers, ses efforts et l'appui secret de Minerve le soutiennent sur les eaux, où la mort est sans cesse présente à ses yeux. Au lever de l'aurore, le calme renaît sur les flots; le héros, porté sur une vague élevée, aperçoit la rive à peu de distance. A l'aspect de la terre ombragée de ses forêts, il éprouve des transports de joie pareils à ceux d'une famille qui embrasse un père revenu des portes du tombeau. Ulysse redouble d'efforts; déjà il approche du terme de ses fatigues : quelle épreuve nouvelle pour sa constance! la mer, poussée entre des écueils, bat avec fureur le continent; nul accès possible; partout des rocs escarpés, inabordables. Une terreur trop bien fondée s'empare du généreux cœur d'Ulysse. Tout à coup une vague, dont la violence est toutefois ralentie par Minerve, le pousse contre une roche aiguë; il y reste suspendu pour laisser passer la vague, mais elle revient, et le rejette au milieu de la mer. Une seconde fois englouti dans l'abîme, c'en était fait de lui, si la déesse ne l'eût encore armé de prudence et de courage : il s'élance au-dessus des ondes, et, résistant à la vio-

lence des flots, il nage, en côtoyant les bords de la mer, l'œil toujours fixé sur la terre; enfin il parvient à l'entrée d'un fleuve paisible et pur, qui promet un abri à sa faiblesse. Le premier mouvement d'Ulysse est de recourir à la prière. Les vœux du malheur sont exaucés; le dieu du fleuve reçoit son suppliant, et le porte doucement vers un asile assuré. Ulysse a pris possession du rivage, mais les forces l'abandonnent; sans voix, sans haleine, il tombe évanoui : on dirait qu'il a rendu le dernier soupir. A peine la respiration l'a-t-elle ranimé, sa seconde pensée est pour s'acquitter d'un devoir religieux envers Leucothée; il achève alors de sortir du fleuve, et, dans un transport de reconnaissance, il baise la terre, cette commune mère de tous les hommes. Après cet éclair de joie, le prudent Ulysse songe au danger de passer la nuit sur les bords humides du fleuve et au milieu des brouillards qui s'élèvent du sein des eaux. Ira-t-il se reposer sur les coteaux voisins? On n'y aperçoit aucune trace humaine, et peut-être les bois ne sont habités que par des bêtes féroces. Il se traîne lentement vers le sommet du coteau : là, dans un beau site, se présentent deux oliviers tellement entrelacés ensemble, que leur voûte impénétrable ne craint ni les rayons du soleil, ni les orages du ciel, ni la colère des vents. C'est dans ce sauvage asile que l'ami d'Agamemnon, le roi d'Ithaque et l'amant de Calypso, va chercher, sur un lit de feuilles qui le recouvrent tout entier, un sommeil réparateur dont Pallas accroît pour lui les délices [1]. »

Sans doute Virgile ne devait pas s'appliquer ici à une exacte imitation d'Homère; mais il fallait faire courir d'autres périls à Énée, et trouver une autre source d'intérêt dans des sentiments encore plus généreux que ceux d'Ulysse, qui n'est chargé que de se sauver lui-même. Il fallait surtout prêter au prince troyen des soins et des actions dignes de lui. Pleurant au lieu d'agir, il ressemble trop à Octave caché

1 Chant V.

sur la flotte d'Agrippa pendant la bataille d'Actium. Quelle différence de courage entre Ulysse et lui!

Deux grands écrivains, le Tasse et le cygne de Cambrai, ont senti et corrigé la faute de Virgile. Godefroi est Énée tel que l'avait conçu Virgile dans une inspiration du génie. Dès le début du poëme, il nous apparaît au milieu d'une armée dont Dieu lui a concilié les suffrages unanimes; chef illustre d'une foule de héros, il parle, prévoit et commande en grand capitaine; si, comme Énée, maître de lui-même, il cache aussi sous un front serein des douleurs et des inquiétudes, il est trop ferme et trop religieux pour jamais perdre l'espoir: dans les plus grands périls, un regard vers le ciel suffit à sa constance. Au sixième chant du poëme de Fénelon, Mentor, tranquille et souriant au milieu des flots conjurés contre lui et le jeune Télémaque, fait la censure du héros de Virgile; les paroles de ce même Mentor à son élève, paroles qu'on serait en droit d'adresser à Énée, nous avertissent de ce que nous devrions trouver dans le plus religieux des princes. Enfin l'éloquent Bossuet, plus hautement inspiré que Virgile, le Tasse et Fénelon, vient nous donner un modèle des proportions héroïques que le génie d'un poëte doit imprimer à ses créations. Henriette d'Angleterre ne gouverne point le navire qui la porte sur les flots, elle n'agit point; son rang et son sexe l'empêchent d'agir; mais elle commande à la crainte, et paraît digne du trône par sa seule attitude au milieu des fureurs de l'Océan. Personne ne peut trembler quand une femme montre un courage si tranquille. Nous prenons un double intérêt à elle, parce que nous la voyons encore supérieure aux profondes douleurs qu'elle éprouve comme reine et surtout comme épouse; elle nous apparaît sur les flots ainsi que Jocaste dans son palais:

Magna cum majestate dolorum.

Dans le reste de la narration, combien Homère n'a-t-il point d'avantages sur Virgile! Quelle succession toujours

croissante de périls! et cependant avec quel art le poëte a jeté la variété dans une peinture qui pouvait pécher par l'unité de la situation! Comme on tremble pour Ulysse accablé par Neptune! Quel intérêt ne prenons-nous pas à cet homme que les naufrages n'ont point lassé, que les délices n'ont point amolli, qui, sortant du palais de Calypso, retrouve toute sa force pour lutter contre la violence des flots et la colère du dieu qui les a soulevés! Comme Leucothée arrive heureusement pour ranimer nos espérances! Comme on fait des vœux pour que le roi d'Ithaque aborde enfin au rivage! De quel nouvel effroi ne sommes-nous pas saisis lorsque nous le voyons suspendu à la pointe d'un rocher qui déchire ses mains, et rejeté par la vague au sein de la mer! Ulysse est homme; nous reconnaissons la nature dans les craintes qu'il éprouve, mais nous en admirons d'autant plus son courage, plus grand que ses dangers. Et lorsque, ranimé par Pallas, au moment où la dernière et la plus cruelle des épreuves jeterait tout autre que lui dans le désespoir, il touche enfin le rivage, nous remercions les dieux de l'avoir sauvé en lui laissant le mérite de sa vertu. Il n'est pas jusqu'à son évanouissement, lorsqu'il a pris possession de la terre, qui n'ajoute à l'idée que le poëte a voulu nous donner de son héros en nous montrant que la vigueur de l'âme survivait en lui aux forces du corps, épuisées par une lutte si longue et si terrible. L'usage qu'Ulysse fait de son premier réveil est encore digne de lui, puisqu'il se montre religieux, sensible, et courageux même dans sa prudence. Peut-on comparer un moment le silence d'Énée à la prière d'Ulysse; la joie des Troyens parvenus en Afrique, aux transports du sensible Ulysse embrassant la terre lorsque ses forces ranimées lui permettent de sentir le bonheur de l'avoir retrouvée! Si Virgile eût fait agir et parler son héros comme la situation le demandait, Énée, s'oubliant lui-même pour donner des conseils et rendre le courage à ses compagnons qui viendraient de recevoir de lui de nobles exemples, Énée veillant sur les

siens en père et en roi, serait plus grand qu'Ulysse occupé de lui seul. La situation du prince nous toucherait plus dans le fils de Vénus que celle de l'homme dans le père de Télémaque. Le contraire arrive précisément parce qu'Homère a mis plus d'âme dans ses peintures que Virgile dans les siennes; nous prenons moins d'intérêt à Énée qu'à Ulysse. Le poëte grec conserve encore plus d'une fois la supériorité dans la suite de la comparaison que j'ai entreprise. On se souvient des scènes qui suivent immédiatement l'arrivée des Troyens en Libye; voici comment Homère reprend la narration qui me sert à continuer le parallèle entre deux grands maîtres.

« Ulysse est réveillé par les jeux et les cris de Nausicaa et de ses jeunes compagnes, qui folâtrent sur le rivage. Il se lève, et marche vers le bruit qu'il a entendu. Entouré d'une ceinture de feuillage, comme l'Adam de Milton, il approche : son aspect fait frémir d'effroi cette troupe de timides colombes; mais la fille d'Alcinoüs, touchée en secret par Minerve, se sent attirer vers le malheur. Ulysse, incertain de savoir s'il doit supplier de loin la vierge royale, ou aller se jeter à ses pieds au risque de l'offenser, se détermine au premier de ces deux partis. La gravité latine a quelque chose de froid et de triste auprès de la grâce et de l'élégance du discours d'Ulysse : il s'insinue avec un art infini dans le cœur de Nausicaa; mais peut-être les éloges qu'il lui prodigue, cette admiration respectueuse dont il paraît saisi, le ton passionné qui anime ses paroles, blessent plus d'une convenance. Un jeune homme pourrait sentir ce qu'Ulysse paraît affecter, mais les paroles lui manqueraient pour l'exprimer; le héros qui les trouve sans peine, ne peut les puiser dans un sentiment vrai, et ressemble un peu à un homme qui sait par expérience combien les femmes ont le cœur ouvert à la flatterie. Mais si l'on peut désirer plus de retenue dans ce discours, il y a beaucoup d'art à corriger ainsi par le charme du langage la fâcheuse impression qu'aurait pu causer la présence du personnage. La comparaison de la princesse avec le jeune palmier qu'Ulysse a vu à Délos, auprès

de l'autel d'Apollon, a quelque chose d'élégant dans l'image et de religieux dans le sentiment qui doit plaire et toucher. La vierge répond avec bonté, rappelle ses compagnes, et leur commande de porter des vêtements à l'étranger, qui est, dit-elle, envoyé par Jupiter. Les compagnes de Nausicaa, dociles à ses ordres, conduisent le prince vers la rive, en l'invitant à se baigner dans le fleuve. Ulysse les avertit de s'éloigner. Quelque liberté que l'on puisse supposer dans les mœurs grecques, la nécessité de cet avis semble une injure à la pudeur. Je n'oserais pas décider si la métamorphose d'Ulysse, et l'opposition de l'état affreux dans lequel il s'est montré avec l'éclat de la beauté nouvelle que Minerve lui donne tout à coup, égalent ou surpassent la peinture de Virgile. Quoi qu'il en soit, le prodige ne manque pas de produire l'effet prévu par la déesse; un aveu involontaire s'échappe du cœur de Nausicaa, qui fait présenter des aliments à l'étranger. L'avidité d'Ulysse à les dévorer nous paraîtrait commune; la vierge émue doit trouver que le dieu qu'elle admirait ressemble un peu trop en ce moment à un mortel vulgaire.

Enfin Nausicaa conduit Ulysse vers la cité. Le discours qui précède leur départ aurait des longueurs pour nous; toutefois il y règne un charme de pureté, de candeur, de piété filiale, de mœurs simples et pourtant mêlées de dignité, qui donne le plus doux intérêt à cette scène naïve. L'art le plus exquis a trouvé ici, dans une ingénuité charmante, le second éloge de la beauté d'Ulysse, que Nausicaa met si adroitement dans la bouche des Phéaciens, surpris de la voir avec lui : c'est une de ces imprudences du cœur des vierges, qui se trahissent elles-mêmes, en laissant toutefois un voile sur leur pensée.

Le chant se termine par une prière d'Ulysse à Pallas. Il ignore que cette déesse lui a prêté des secours pendant la tempête, il ne l'a pas vue comme Énée a vu sa mère; cependant, au lieu de cesser de se confier à elle, il lui demande le don de l'éloquence pour toucher le peuple et le prince qu'il va connaître pour la première fois : Pallas l'entend du haut du

ciel. Jamais le bon sens d'Homère n'est en défaut, jamais il n'oublie ce que nous avons droit d'attendre du personnage; il ne néglige jamais d'ajouter un trait nécessaire à la peinture d'un caractère.

Tandis que le héros marche vers le palais, Minerve l'enveloppe d'un nuage pour le dérober aux outrages d'un peuple grossier, et lui apparaît sous la forme d'une jeune Phéacienne qui porte une urne sur la tête. L'intervention de la déesse peut être regardée comme un hors d'œuvre; elle vient dire des choses qu'on devrait avoir entendues de la bouche de Nausicaa. Pope et Rochefort ont pu voir dans la délicieuse description du palais d'Alcinoüs un artifice d'Homère [1]; mais il nous est impossible de nier qu'elle ne ralentisse la marche du poëme dans un moment où l'on veut voir Ulysse devant le roi. Virgile a péché dans la même circonstance par un excès de sécheresse et de sobriété; après l'avoir lu, nous ne saurions avoir une idée même confuse du palais de Didon. Homère est tombé dans le défaut contraire, mais du moins il nous enchante par une peinture aussi vraie qu'elle est riche et agréable.

Ulysse a pénétré dans le palais; le nuage qui le couvre se dissipe et laisse voir à tous un suppliant aux genoux de la reine. Après lui avoir adressé sa prière, Ulysse s'approche du foyer, s'assied sur la cendre, au grand étonnement des convives, qui gardent le silence. Un sage vieillard réclame les devoirs de l'hospitalité; Alcinoüs aborde l'étranger et l'admet à ses côtés en invoquant le maître de l'Olympe; la nuit vient, la cour se retire. Ulysse, resté seul avec Alcinoüs et la reine, leur conte rapidement ses derniers malheurs. Cette scène domestique, où chaque personnage se révèle, où Ulysse exprime avec tant de chaleur le désir de rentrer dans sa patrie, content, dit-il, s'il pouvait la revoir et mourir, finit avec l'heure qui appelle tous les mortels au repos.

1 Toutefois la défense de ce passage par Rochefort est ingénieuse.

L'aurore se lève ; Ulysse et Alcinoüs sont réunis. Quel rôle digne de lui va jouer maintenant le prince qui a paru d'abord comme un suppliant aux genoux d'une femme ! Minerve répand sur lui une majesté inconnue : au milieu du conseil du prince, et en présence du peuple, il attire tous les regards. Invité au festin royal, il ne peut retenir ses larmes au récit de sa querelle avec Achille ; mais il a soin de les cacher, tandis que le grand Énée n'a point honte de pleurer à tout propos, et devant tout le monde. Admis aux jeux divers qu'Alcinoüs célèbre pour l'honorer, il réprime par de sages paroles l'imprudente audace d'un jeune homme ; il surprend toute l'assemblée par sa vigueur à lancer un disque au delà du but, et défie au ceste, à la lutte, à la course même, tous les concurrents, excepté Laodamas, son hôte et son ami. Quand les jeunes athlètes viennent danser sous ses yeux, son admiration de leur souplesse et de leur agilité flatte le bon Alcinoüs et le peuple assemblé. C'est ainsi qu'attentif à toutes les convenances, on l'a vu, dans le chant précédent, excuser par un mensonge innocent et flatteur la vertueuse Nausicaa devant les auteurs de ses jours. Cependant Démodocus, sur la demande du roi des Phéaciens, interrompt les jeux par le récit des amours de Mars et de Vénus. Homère a eu du moins la prudence de ne pas exposer la vierge royale à entendre ici les chants du poëte : Virgile était d'un goût trop sévère et trop délicat pour répéter devant Didon ce que l'on ose décrire devant la reine d'un peuple ami de tous les plaisirs. Le poëte a cessé de chanter. Les deux fils du roi viennent lutter ensemble d'adresse et de vigueur : Ulysse, en les louant tous deux, cause la plus vive satisfaction au cœur paternel d'Alcinoüs ; bientôt il pardonne une offense avec une sagesse pleine de bonté. Les jeux sont finis. Comblé des présents d'Alcinoüs, rafraîchi dans un bain délicieux, couvert de vêtements magnifiques, Ulysse vient rejoindre la troupe des convives du roi.

Alors Nausicaa, belle par un bienfait des dieux, s'arrête

près de la porte de la brillante salle du festin. Elle admire, elle contemple Ulysse, et lui adresse ces mots qui volent échappés de son cœur : « Salut, hôte de mon père : quand tu seras dans ta terre natale, souviens-toi de moi comme aujourd'hui; tu me dois le prix des jours que je t'ai conservés. » « Nausicaa, fille du magnanime Alcinoüs, répond Ulysse, si Jupiter, l'époux de Junon, daigne m'accorder de rentrer dans le palais paternel, si je revois le moment souhaité du retour, je t'adresserai chaque jour des vœux comme à une divinité : tu m'as rendu la vie, ô vierge tutélaire! » Que si l'on veut un dernier exemple de l'attention d'Homère à faire ressortir le caractère de son héros dans toutes les circonstances, le voici. Démodocus vient prendre sa place à la table du roi; Ulysse, reconnaissant du plaisir qu'il a éprouvé à l'entendre, charge un héraut de porter au poëte une part du festin; il veut lui témoigner sa bienveillance, malgré sa profonde tristesse. « Les poëtes, dit-il, méritent des honneurs et des respects par toute la terre; une muse les inspire et chérit leur race sacrée. » Démodocus se réjouit du présent, mais il est transporté de joie par les nobles paroles qui sortent bientôt de la bouche du sage élève de Minerve. « Démodocus, je te mets au-dessus de tous les mortels; oui, tu as eu pour maîtres une muse, fille de Jupiter, et Apollon lui-même; tu viens de célébrer les grands travaux des Grecs, leurs épreuves, leurs longues souffrances, comme si tu avais été présent à leurs exploits, ou qu'un témoin fidèle te les eût racontés. Mais poursuis tes chants; dis ce cheval que le fameux Ulysse, par un stratagème heureux, conduisit, avec le secours de Pallas, dans la citadelle, après l'avoir rempli de guerriers qui parvinrent à renverser les remparts d'Ilion. Si tu répètes avec le même talent cette mémorable entreprise, je publierai devant tous les hommes que la bienveillance d'un dieu t'inspire des chants dignes du ciel. »

Démodocus obéit; il retrace l'entrée de la fatale machine dans les murs de Priam, et la dernière victoire d'Ulysse dans

le palais de Déiphobe, où il le montre semblable au dieu Mars lui-même, auprès du divin Ménélas. Pour la seconde fois Ulysse laisse couler ses larmes; mais il les cache encore : le seul Alcinoüs les aperçoit, et interrompt les chants du poëte pour rappeler l'attention de l'assemblée sur l'hôte illustre qui est présent devant elle. Après un discours plein de noblesse et de convenance, le roi conjure Ulysse de raconter ses voyages et ses aventures; il termine par de touchantes paroles : « Dis-nous encore d'où vient ta tristesse, et pourquoi tu pleures au fond du cœur lorsque tu entends raconter le destin des Grecs et celui d'Ilion. Les dieux ont détruit cette ville; ils ont voulu que sa ruine fût le sujet des chants des poëtes et un exemple à la postérité. Aurais-tu perdu devant Ilion un parent, un gendre ou un beau-père? ce sont les liens les plus étroits après ceux du sang. Aurais-tu perdu un ami sage et plein de grâces et de bonté? un tel ami n'est pas moins qu'un frère [1]. »

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que les riantes peintures d'Homère l'emportent sur la noblesse des fictions de Virgile, qui, du reste, conviennent parfaitement au caractère de l'épopée. J'aime encore mieux Nausicaa que Vénus : les paroles de la jeune vierge ont un charme indicible; celles de Vénus tiennent un peu de la sévérité du langage de Minerve, l'accent d'une mère y manque. Plus malheureux, plus éloquent, plus sensible à l'attrait de la beauté que le héros troyen, Ulysse le surpasse aussi en courage et en respect pour les dieux.

Les tableaux qui causent un si douloureux plaisir à Énée, sont une invention plus heureuse et bien mieux placée que la description des jardins d'Alcinoüs, et rien n'égale dans le poëte grec cet admirable trait :

Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.

Mais Homère reprend bientôt l'avantage. Après avoir lu

1 *Odyssée*, chants VII et VIII.

Virgile, nous ne connaissons pas la cour de Carthage; nous ignorons les personnages qui la composent; nous n'y voyons pas les femmes dont la reine doit être entourée. Le poëte a oublié de nous montrer les sentiments qu'Élise éprouve en écoutant le héros qu'elle admire, et qu'elle aime peut-être en secret. Il y a une cour brillante dans le palais d'Alcinoüs : une jeune princesse que nous avons appris à connaître, des vierges ses compagnes, un amour commencé sous les auspices de l'innocence, une reine adorée qui exerce un doux ascendant sur les cœurs, excitent un vif intérêt. Le bon roi permet à de sages vieillards d'ouvrir un avis vertueux, et s'empresse de le suivre; il parle à ses courtisans, aux rois ses égaux, comme à des amis. Le respect pour les dieux, la noble hospitalité, la pitié pour les malheureux, sont en honneur dans le palais; mais on y aime encore les jeux, la danse, les habits magnifiques, et les douceurs du sommeil. Ces mœurs faciles sont aussi celles de la nation, qui est d'accord avec son roi pour honorer Ulysse et charger son vaisseau de présents magnifiques.

Est-il quelque comparaison entre l'accueil cérémonieux de Didon et les honneurs de toute espèce rendus à Ulysse avec une grâce qui vient du cœur? Que de froideur règne dans le repas offert par la reine de Carthage! quelle aimable liberté anime celui de la cour d'Alcinoüs! On a vu combien le froid Jopas de Virgile est inférieur au Démodocus d'Homère. L'un n'a rien qui nous frappe : l'autre est privé de la vue; il ne peut se conduire, mais un génie veille au dedans de lui et met des yeux dans son âme, comme l'a dit l'aveugle d'Albion. Énée reste immobile en présence de Didon : Ulysse prend part à toutes les scènes qui passent devant ses yeux; il s'intéresse aux jeux célébrés devant lui, il y triomphe et fait éclater sa sagesse et sa générosité. Pendant le festin, cet homme accablé de malheurs et rempli de tristesse, conserve un cœur sensible aux chants d'un favori des muses. Enfin la curiosité d'Alcinoüs s'exprime avec bien plus de charme que celle de Didon; et le chant

d'Homère finit par des traits de sentiment qu'on aimerait à trouver dans la bouche d'une femme dont le cœur est si disposé à prendre sa part dans les peines de tous les infortunés [1].

Homère l'emporte évidemment sur Virgile par le génie, par l'imagination, le naturel et la grâce; il est à la fois plus peintre et plus poëte : mais quelle coupable et absurde injustice pourrait méconnaltre toutes les beautés du premier chant de l'Énéide : la majesté de l'exposition, la fierté de dessin qu'on remarque dans la figure de Junon, cet épisode d'Éole, plus magnifique et plus achevé qu'aucun passage du poëte grec, qui n'avait pas, comme son rival, à dompter un idiome rebelle, ou plutôt à former une nouvelle langue? L'instrument dont Homère devait se servir était la plus heureuse création du climat, des mœurs et du caractère d'un peuple né pour toutes les supériorités du talent; celui que Virgile avait à manier, rude, pauvre et imparfait, attendait une main créatrice.

Les descriptions de l'Iliade et de l'Odyssée sont riantes, mais vous ne trouverez ni dans l'un ni dans l'autre de ces poëmes la majesté du discours de Jupiter. On y sent quelque chose de plus grave, de plus fort, de plus haut que tout ce que nous admirons dans les Grecs. Il en est de ce discours comme de l'éloge de Rome, placé par Horace dans la bouche d'Annibal, désespéré de la mort de son frère. Les deux poëtes ont été inspirés par ce génie de Rome, aussi sévère et plus grand que le génie de Sparte, qui ne prétendit jamais à l'empire du monde. On a pu remarquer aussi dans le premier livre quelques-uns de ces traits que le cœur n'oublie jamais quand on les a entendus une fois; ils respirent, avec la douce sensibilité dont Térence et Catulle avaient donné des exemples, une mélancolie particulière à Virgile. Cette mélancolie naturelle ne vient pas d'un calcul de l'esprit, comme dans plusieurs écrivains modernes; elle vient de l'âme, et prête un

1 *Odyssée*, chants V et VI.

charme indéfinissable aux vers de Virgile, et principalement aux six derniers livres de l'Énéide. Mais il faut surtout louer ici l'étonnante merveille d'un style clair, simple, élégant, riche, varié, toujours noble, souvent magnifique, et pourtant facile, au moins en apparence, puisqu'on n'aperçoit jamais les traces du travail immense qu'il a dû coûter. On y pourrait désirer plus d'abandon et de naïveté. Virgile ne se livre jamais comme Homère ; il ne sait pas descendre de son vol sublime ainsi que le fils de Jupiter, qui, se précipitant des hauteurs de l'Atlas, vient effleurer d'une aile légère les rochers, les flots et le rivage : mais comment ne pas admirer un poëte qui parle toujours avec goût le langage de la raison, un peintre dont les couleurs représentent si vivement les objets que nous croyons les voir et les toucher, un interprète habile dont la voix sait prêter tant d'éloquence au langage des passions?

LIVRE DEUXIÈME.

Le sujet du poëme étant l'établissement d'Énée en Italie, l'action commence au moment où le héros arrache aux flammes les dieux protecteurs d'Ilion. Le deuxième et le troisième livre devraient donc précéder le premier ; mais le poëte n'est pas un maigre historien qui suive l'ordre des temps. Virgile, à l'exemple d'Homère, nous transporte d'abord en Afrique, pour nous ramener ensuite en Asie, et nous apprendre tout ce qui s'est passé avant le départ du prince troyen et son arrivée à la cour de Didon.

Voyons d'abord combien le récit d'Énée reçoit d'intérêt du livre qui le précède, et comment il se lie à la marche du poëme, dont il paraît n'être qu'un épisode trop magnifique peut-être.

Énée, fugitif et non pas déserteur de sa patrie, jeté par une tempête affreuse sur les côtes de l'Afrique, qui lui est inconnue, inspire au lecteur, comme à la reine de Carthage, un profond sentiment de pitié ; et, s'il ne soutient pas d'abord assez dignement la haute opinion que nous avons conçue de lui sur la foi du poëte, il nous touche par ses malheurs, il nous étonne par la grandeur de sa mission, et se relève de quelque faiblesse que nous remarquons en lui avec peine, par les sentiments qu'il inspire à ses ennemis comme à ses sujets. Mais, en donnant des larmes à l'homme et au prince, nous voulons connaître le héros ; nous avons besoin d'être convaincus, par des preuves irrécusables, qu'il n'a pas quitté sa patrie comme un traître, qu'il a voulu répandre tout son sang pour elle, et que sa fuite est un ordre des dieux, qui avaient résolu de relever l'empire de Priam.

Virgile s'empresse de répondre à notre attente. Il ressuscite un moment la ville de Neptune, déplorable théâtre des exploits d'Énée ; il nous représente la dernière nuit d'un roi

et d'un peuple, dans le dessein de nous montrer comment l'héritier d'Hector a su les défendre. Du comble de l'infortune, l'exilé d'Ilion, le prince persécuté par la reine des dieux, le jouet des vents et des tempêtes, s'élevera devant nous au faîte de la gloire. L'admiration va succéder à la pitié, ou plutôt ces deux sentiments se confondront ensemble pour porter au dernier degré dans le cœur de Didon un amour qui doit retenir Énée à Carthage, et former l'un des nœuds les plus intéressants du poëme. Nous avons laissé cette reine les yeux fixés sur le héros, et pressée du désir d'entendre de sa bouche le récit des désastres de Troie; voici comment il se hâte de satisfaire une curiosité si vive :

« Reine, vous m'ordonnez de renouveler d'inexprimables « douleurs; vous voulez que je dise comment les Grecs ont « renversé la puissance troyenne et le déplorable empire de « Priam : affreux désastre dont je fus le témoin et en partie la « victime! A ce récit, quel est, parmi les Myrmidons ou « parmi les Dolopes, quel est le soldat du cruel Ulysse qui « pourrait retenir ses larmes? Mais déjà l'ombre humide se « précipite du ciel, et les astres de la nuit sur leur déclin « invitent les mortels au sommeil; cependant, si vous avez « un si grand désir de connaître nos malheurs et d'apprendre « en peu de mots la dernière journée de Troie, quoique mon « âme ait horreur de ces souvenirs et qu'elle recule de dou- « leur devant un tel spectacle, je vais vous satisfaire. »

Ce début est majestueux et triste comme le sujet; il respire la profonde émotion d'un homme qui pleure sa patrie comme un fils pleure une mère adorée; il annonce de la manière la plus convenable les tristes événements que le héros va raconter. Ulysse, à la cour d'Alcinoüs, ne commence pas d'un ton aussi noble et aussi touchant le récit de ses aventures; mais, dans l'Odyssée, il s'agit des malheurs d'un homme; dans l'Énéide, il s'agit de la ruine d'un empire. Platon a blâmé, Lucien a voulu ridiculiser l'éloge des plaisirs d'un festin par le sage Ulysse; l'un et l'autre se sont

trompés, à mon avis : cet éloge, pris dans l'observation des mœurs des Grecs, chez qui l'hospitalité était si douce, me paraît renfermé dans de justes bornes; d'ailleurs la plus simple observation de la nature ne nous dit-elle pas que l'homme éprouvé par de longues infortunes, souvent exposé à un entier abandon, et réduit même aux plus dures nécessités, doit se montrer plus sensible qu'un autre aux innocentes joies d'une réunion de convives assis à la table d'un roi qui mérite d'avoir des amis? Au sortir de l'affreuse tempête dont il n'a triomphé que par des prodiges de constance, envierons-nous au malheureux Ulysse le charme qu'il éprouve à partager un festin auquel président la Vertu, les Grâces et les Muses?

On trouve dans le Dante une imitation pleine de charme qui rappelle les derniers traits de l'exorde du prince troyen. Françoise de Rimini répond au poëte qui l'interroge : « Il n'est point de plus grande douleur que de se rappeler ses félicités au temps de ses misères : ton maître le sait; mais si tu as un si grand désir de connaître la première origine de notre amour, je ferai comme celui qui pleure, et qui parle pourtant [1]. »

Milton prête au contraire un accent plus solennel à la réponse que fait Raphaël aux questions d'Adam, empressé d'apprendre la cause des désordres qui ont troublé le Paradis : « Père des hommes, dit l'envoyé du ciel, tu me demandes des choses très-élevées, des choses difficiles et tristes à raconter. Comment pourrai-je faire entendre aux sens humains les invisibles exploits des esprits qui ont combattu? Comment pourrai-je, sans douleur, retracer la ruine de tant de substances si glorieuses et si parfaites dans le temps de leur fidélité? Comment raconter les secrets d'un autre monde, secrets que peut-être il n'est pas permis de révéler [2]? »

1 *Enfer*, chant V.
2 *Paradis perdu*, chant V.

Énée commence la narration des faits en ces termes :

« Les Grecs, épuisés des travaux d'un siége qui durait depuis dix ans, construisent un colosse égal en hauteur à une montagne ; ils feignent que c'est une offrande à Pallas. L'élite des guerriers d'Argos remplit l'enceinte de la fatale machine, tandis que l'armée s'éloigne des murs d'Ilion et va se cacher dans l'île de Ténédos. Cependant Troie entière, affranchie d'un long deuil, se répand avec joie dans la campagne ; la foule aime à reconnaître la place où campait Achille, le rivage que couvrait la flotte, et la plaine où l'armée se rangeait en bataille. » Ce tableau est de la plus grande vérité ; il nous rappelle des scènes dont nous avons pu être témoins nous-mêmes quand l'étranger a quitté notre beau pays ! Peut-être on regrette de ne pas trouver ici un souvenir d'Hector ; mais Virgile a sans doute voulu ménager l'intérêt du songe où il apparaît à Énée. Les Troyens contemplent avec une admiration stupide le simulacre trompeur ; Thymétès, le premier, soit lâche trahison, soit qu'ainsi l'ordonnât la destinée, veut déjà l'introduire dans la citadelle. Les plus sages d'entre les Troyens disent qu'il faut sonder le colosse et le livrer aux flammes : le peuple, que la superstition enchaîne, flotte irrésolu ; soudain Laocoon s'élance au milieu de la foule. Dans un discours où le simple bon sens parle le langage de la passion la plus éloquente, il cherche à détromper ses aveugles concitoyens ; lui-même il lance sa javeline dans les flancs du monstre : le sourd gémissement dont retentit la masse ébranlée ne peut désabuser un peuple crédule, qu'un vertige fatal entraîne à sa ruine. Mais Troie peut encore être sauvée ; elle n'a point encore admis la fatale machine dans ses murs.

En ce moment, un jeune homme chargé de fers est traîné devant le roi par des bergers phrygiens ; la foule impatiente s'empresse autour de lui et insulte à son malheur. C'est le premier mouvement du peuple à la vue d'un ennemi ; mais ce mouvement passager ne laisse point de trace dans le cœur

humain : le malheureux désarme notre haine ; et celui qu'on avait outragé d'abord finit par obtenir nos larmes.

Le captif, troublé, hors de lui-même, promène des regards inquiets sur les Troyens assemblés. Cet embarras timide est une éloquente préparation. Les exclamations du désespoir de Sinon, qui se dit chassé de sa patrie, et n'espère de refuge que parmi les enfants d'Ilion, changent la disposition des esprits ; on consent à l'entendre. C'est alors que le perfide orateur, sûr de l'effet qu'il voulait produire, déploie les artifices de ces Grecs, qui passaient pour avoir en eux le génie de la duplicité : il commence par avouer avec une feinte candeur que la Grèce est sa patrie ; et cet aveu l'autorise à réclamer la confiance pour le reste de ses révélations.

Le souvenir de Palamède livré au supplice pour avoir conseillé aux Grecs de ne point porter la guerre sous les murs d'Ilion, l'éducation militaire de Sinon sous ce héros, le deuil de l'innocence qu'il a porté sous les yeux de l'armée, sa fidélité au malheur et à l'amitié, l'imprudent courage de ses menaces adressées au meurtrier de Palamède, les rumeurs insidieuses semées dans le camp par le fourbe Ulysse qui voulait perdre un ami de ce prince, ces cruels artifices du calomniateur, dont Juvénal a dit avec tant d'énergie, *Et tenui jugulos aperire susurro*, sont autant de moyens habilement employés pour exciter l'indignation contre l'inventeur des crimes. Sinon termine sa harangue par ces mots remarquables : « Ulysse ne cessa point de me poursuivre jusqu'au « moment où, secondé par le grand prêtre Calchas son com- « plice... » Ici l'orateur s'arrête ; et, changeant tout à coup de langage, comme un homme inspiré qui voit sa sentence de mort écrite dans tous les regards, il laisse échapper ces paroles du désespoir : « Mais pourquoi retracer tant de choses « qui vous lassent peut-être ? Pourquoi retarder ainsi votre « colère ? Si tous les Grecs sont égaux à vos yeux, si leur « nom suffit à votre haine, frappez, punissez un Grec ; vous

« réjouirez Ulysse, et les Atrides vous payeront à grand prix le service de m'avoir donné la mort. »

On sent toute l'habileté de la suspension du récit, et combien cette manière de tromper la curiosité doit la redoubler. Sinon ne peut douter qu'on ne veuille l'entendre ; effectivement, les Troyens, étrangers comme leur roi aux profonds détours de la perfidie des Grecs, le pressent de reprendre son discours. Il se hâte de poursuivre d'une voix tremblante et avec un effroi qui n'est pas dans son cœur.

« Les Grecs, épuisés des fatigues d'une guerre si longue, avaient résolu d'abandonner le siége de Troie, mais la tempête leur fermait les mers. Depuis le jour où l'on vit s'élever en ces lieux ce cheval de bois, tout le ciel, environné de nuages, retentit des éclats de la foudre. Incertains du sens de ces prodiges, ils envoient consulter l'oracle d'Apollon par Eurypyle, qui rapporte cette réponse sortie du sanctuaire : « Grecs, vous avez apaisé les vents par le sang et par la mort « d'une vierge au moment de votre départ pour les rivages « de Troie ; il faut encore du sang, il faut encore le sacrifice « d'une victime d'Argos pour acheter votre retour. » Au fort de l'épouvante répandue par une révélation si terrible, tandis que tout le monde cherche la victime expiatrice, Ulysse entraîne à grand bruit Calchas au milieu de l'armée réunie, et lui demande d'expliquer la volonté des dieux ; et déjà plusieurs, comprenant le détestable artifice du traître, me prédisaient en eux-mêmes un sort funeste. Calchas s'obstine à se taire pendant dix jours ; caché à tous les yeux, il refuse de produire la victime et de la mettre en face de la mort. Il rompt enfin le silence, et me dévoue au sacrifice. Toute l'armée applaudit à la sentence : chacun vit avec plaisir un danger qu'il craignait pour soi se détourner sur la tête d'un malheureux offert pour le salut de l'armée [1]. Déjà le jour fatal était arrivé, déjà on préparait le sacrifice et les bande-

1 Voir, dans Iphigénie en Aulide, de Racine, au premier acte, le discours d'Agamemnon, et le récit d'Ulysse dans le cinquième acte.

lettes sacrées. Je me suis dérobé, je l'avoue, au trépas levé sur moi; protégé par les ombres de la nuit, j'ai couru me cacher dans un marais fangeux en attendant le départ de mes cruels ennemis. » Tous les cœurs sont émus par cette peinture dramatique; Sinon achève de les ouvrir à la pitié par une touchante péroraison. Il pleure sa patrie interdite désormais à son amour; il plaint le malheur de ses enfants et d'un vieux père qui payeront peut-être de leur vie le crime de sa fuite. C'est après avoir prononcé tous ces noms sacrés, dont il connaît l'empire sur tous les hommes et sur le père d'Hector, qu'il lui adresse cette éloquente prière : « Ah! par « les dieux de l'Olympe, témoins immortels de la vérité, au « nom de la bonne foi, s'il est encore quelques mortels qui « la conservent pure et sans tache dans leur cœur! ô roi, « donnez des larmes à tant de misère, ayez pitié d'un infor- « tuné qui n'a point mérité son sort. »

La grâce de l'imposteur est accordée par les pleurs de l'armée. Priam, fidèle à la bonté de son caractère, fait détacher les fers du captif, l'adopte déjà comme un enfant de Troie, et lui demandant la vérité pour toute reconnaissance, veut savoir dans quel dessein les Grecs ont construit l'immense machine qui semble menacer les murs d'Ilion.

Ici le poëte fait contraster la candeur d'un vieillard vertueux, qui n'a pu apprendre à soupçonner le crime, avec la fatale expérience d'un homme jeune encore, que ses vices ont instruit dans l'art de connaître ses semblables, de mettre à profit leurs défauts, et d'abuser même de leurs vertus. Aux questions de Priam, Sinon, levant vers le ciel ses mains libres de chaînes, s'écrie : « Feux éternels de Vesta, invio- « lable divinité; vous aussi, funestes autels, glaives cruels « que j'ai fuis, bandelettes des dieux que j'ai portées comme « une victime, je vous prends à témoin qu'il m'est permis « d'enfreindre des droits sacrés envers les Grecs; oui, il « m'est permis de les haïr et de révéler au jour tous les « secrets qu'ils veulent cacher. Je ne tiens plus à ma patrie

« par aucune loi. Mais vous, Priam, gardez-moi vos pro-
« messes ; Troyens, sauvez celui qui vous aura sauvés, si je
« dis la vérité, si je révèle de grands mystères. »

Après cette exclamation, où l'accent du cœur est imité avec une vérité qui fait frémir, l'imposteur poursuit en ces termes :

« Tout l'espoir de la Grèce, toute sa confiance dans la « guerre, reposaient sur l'appui de Pallas. Mais du jour où le « fils impie de Tydée, et Ulysse l'âme des forfaits, résolus « d'arracher de son temple auguste le fatal Palladium, eurent « massacré les gardes de la citadelle, saisi l'image sacrée de « la déesse, et touché de leurs mains sanglantes ses bande- « lettes virginales, les brillantes espérances des Grecs s'éva- « nouirent, le découragement s'empara des cœurs, les forces « tombèrent, la déesse irritée se détourna de nous ; et ce ne « fut pas par des signes équivoques qu'elle fit paraître son « ressentiment. A peine sa statue était-elle posée au milieu « du camp, que des flammes étincelèrent dans ses yeux mena- « çants ; une sueur amère courut sur ses membres, et trois « fois, ô prodige ! on la vit tressaillir levant son bouclier « divin et sa lance frémissante. » A la faveur de l'illusion produite par le récit de ces prodiges, Sinon persuade aux Troyens que leurs ennemis, obligés d'aller chercher dans Argos des auspices plus heureux, ont construit le colosse pour remplacer le Palladium. Il ajoute que la plus légère atteinte au don que les Grecs ont offert à Minerve attirerait les plus grands malheurs aux Troyens, mais que son entrée dans leurs murs serait le signal du triomphe de l'Asie.

Dans ce nouveau discours, Sinon parle à toutes les passions des Troyens ; il intéresse à la fois leur haine pour Ulysse, leur croyance aux prodiges, leurs terreurs religieuses, leur amour pour une patrie qui penche sur le bord de l'abîme. Ses paroles obtiennent la confiance, parce qu'il mêle habilement à des vérités connues de tous ceux qui l'écoutent, des mensonges dont aucun indice ne peut les

aider à démêler la trame. Sinon fait ici une horrible profanation des choses saintes; mais il assure le succès de sa ruse en redoublant son crime. Les dieux, qu'il invoque à tout moment, deviennent ses complices; ce sont eux que les Troyens croient entendre parler par la bouche du traître.

Il y a tout un traité d'éloquence dans les discours de Sinon, et jamais on ne vit un tel triomphe de l'art de persuader en trompant [1]. Cependant l'épisode, qui n'est pas sans quelques longueurs peut-être, deviendrait, malgré sa perfection, un défaut dans le poëme, si, en paraissant attirer sur un si odieux personnage toute l'attention que l'on voudrait donner aux grands événements de la guerre, il n'était pas un des ressorts du poëme et la cause qui détermine la chute de Troie. Aussi est-ce avec un art bien judicieux, avec une prévoyance d'écrivain habile, que Virgile ajoute ici, pour faire sentir la grandeur des conséquences du crime de Sinon : « Voilà les embûches, voilà les artifices et les par-« jures qui nous persuadèrent; un peuple, que ni le fils de « Tydée, ni le redoutable Achille, ni dix années de siége et « mille vaisseaux n'avaient pu dompter, fut surpris par la « ruse et vaincu par des larmes. »

A la sécurité, aux espérances inspirées aux Troyens par un traître, va succéder un effroi qui précipitera leur ruine : rien de plus aveugle et de plus impérieux que ce sentiment sur le cœur de la multitude; il devient plus puissant encore quand il prend sa source dans la religion.

« Laocoon, grand prêtre de Neptune, offrait un sacrifice « solennel à ce dieu des Troyens. Tout à coup voilà que, « sortis de Ténédos (j'en tremble encore d'horreur), deux « serpents allongent sur les flots aplanis leurs anneaux im-

1 Armide devant Godefroi ressemble beaucoup à Sinon devant Priam; même imposture, même art de tromper, même éloquence, même talent de toucher les cœurs par la puissance de la parole, même succès dans l'un et l'autre personnage. (*Jérusalem*, chant IV.)

« menses, et s'avancent de front sur le rivage. Leurs poitrines « se dressent au milieu des flots, leurs crêtes ensanglantées « dominent les ondes, le reste de leurs corps effleure la sur- « face de la mer, et leurs dos mobiles se lèvent et se courbent « en replis d'une grandeur démesurée. L'onde écumante « retentit de leurs sifflements. Déjà ces monstres occupent « les champs troyens, on les voit s'avancer les yeux ardents, « rouges de sang et de feu ; les dards rapides de leurs langues « lèchent en sifflant leurs gueules béantes. A cet aspect, « nous fuyons pâles d'effroi. Les monstres, toujours de front, « et sans se détourner, vont droit vers Laocoon. D'abord ils « embrassent dans leurs flexibles anneaux les deux faibles « enfants du grand prêtre, les déchirent de morsures et se « repaissent de leurs membres. Laocoon, le glaive en main, « vole au secours de ses fils ; les dragons le saisissent lui- « même et l'enchaînent dans des replis tortueux. Déjà ils « l'ont embrassé deux fois par le milieu du corps, deux fois « ils ont roidi leurs anneaux écaillés autour de lui, et cepen- « dant leurs fronts étincelants et leurs crêtes superbes s'élè- « vent encore au-dessus de sa tête. En vain ce malheureux « père s'efforce d'arracher avec ses deux mains les nœuds « qui l'environnent, un sang corrompu et de noirs poisons « inondent ses bandelettes sacrées. En même temps il pousse « vers le ciel des clameurs horribles : tels sont les mugisse- « ments d'un taureau qui, blessé par le sacrificateur, échappe « de l'autel, et rejette de son cou la hache incertaine. Alors « les deux dragons s'élancent d'un vol rapide vers le temple « de Minerve ; ils entrent dans la citadelle de la cruelle « déesse, et se cachent à ses pieds sous l'orbe de son « bouclier. »

Le suffrage des siècles a consacré cet épisode. Jamais on ne porta plus haut l'art de peindre et de produire une illusion complète. Il faut le secours de la réflexion pour se souvenir du poëte, tant les yeux, l'attention, la pensée, sont fortement occupés par la situation. Ce n'est point ici un récit ou un ta-

bleau, c'est une suite de scènes terribles et touchantes qui se passent en notre présence.

Nous avons vu partir de Ténédos les deux monstres envoyés par Pallas. Leur premier aspect, si effrayant dans un lointain qui les agrandit aux yeux de l'imagination, leurs formes qui appartiennent à une nature inconnue, leur taille démesurée, leurs crêtes de la couleur du sang dont ils s'abreuvent, le bruit dont ils font résonner les ondes écumantes, tout annonce en eux des ministres de quelque vengeance du ciel. Le calme des flots ajoute à la terreur que les dragons inspirent; l'effet de la scène était manqué ou affaibli si le poëte les eût fait vomir sur le rivage par une tempête, comme dans Phèdre. Il fallait que les Troyens pussent les contempler et se repaître du spectacle qui causait leur épouvante. Elle s'accroît par degrés en suivant tous les mouvements des monstres sur les eaux. Ils approchent. Leurs yeux lancent des éclairs sinistres comme ceux qui précèdent la foudre : ils annoncent le malheur qui s'apprête Les horribles sifflements que redoublent leurs langues avides de boire le sang qu'ils sont venus chercher de si loin, deviennent le signal de la fuite pour les plus intrépides. Laocoon, soit confiance dans les dieux, soit respect du ministère auguste qu'il remplissait alors, soit inspiration de l'amour paternel, reste seul avec ses fils en présence de la mort. Toutes ces circonstances, si habilement enchaînées, sont bien propres à ébranler la multitude; mais la marche assurée des serpents vers le grand prêtre, en rassurant chacun sur ses propres dangers, devient pour tous le signe manifeste de la colère divine. Laocoon est la victime choisie par le ciel; voilà ce que pense l'armée entière.

Suivons l'admirable gradation que le peintre a observée dans le reste du tableau. Les reptiles embrassent d'abord les deux fils de Laocoon; ce malheureux père se sent déjà mourir dans ce qu'il a de plus cher au monde; cependant il vole au secours de ses enfants : tel est le premier mouvement

de la nature. Mais aussitôt, enchaîné lui-même par ces monstres, il voit leurs têtes sanglantes dominer la sienne et celles de ses deux fils, innocentes victimes qui, ne pouvant tendre les bras à leur père, tournent vers lui leurs douloureux et derniers regards. Toutes les souffrances du corps, toutes les douleurs de l'âme sont en lui; mais il se roidit contre elles, et s'efforce de déchirer les invincibles nœuds qui l'empêchent de défendre ses enfants. Ce spectacle nous pénètre d'un effroi qui rend notre pitié muette, et arrête nos larmes; nous sommes trop épouvantés pour pouvoir pleurer, même quand chacun des cris du grand prêtre retentit dans notre cœur. Virgile a négligé de peindre les derniers moments du sacrificateur et de sa famille; il a sagement fait, l'image de leur mort n'eût pas été aussi affreuse que l'aspect de leur douleur dans les horribles embrassements des monstres. Il y a des choses qui paraissent indispensables au vulgaire, et que le talent rejette par un conseil du génie.

Pourquoi faut-il que la comparaison du grand prêtre avec un taureau blessé, qui fuit l'autel et secoue en fuyant la hache incertaine dont il a été frappé, vienne interrompre un moment le plaisir douloureux d'une terreur si profonde, et nous désabuser en nous montrant le poëte si bien caché jusqu'alors. Un écrivain pouvait seul commettre la faute de Virgile; jamais un témoin de la scène, dans quelque classe que vous le choisissiez, n'aurait pensé au taureau du sacrifice en retraçant les dernières souffrances de Laocoon. La comparaison manque de noblesse, de convenance, de vérité. On dirait, en continuant le parallèle des images, que Laocoon a pu sortir vivant du plus cruel des supplices : mais, s'il en était ainsi, ce malheureux père ne fuirait pas; inspiré par l'amour paternel, il viendrait exhaler les restes de sa vie auprès de ses fils privés de la lumière.

Presque affligés d'avoir trouvé une tache dans une admirable création, hâtons-nous d'ajouter que la retraite des serpents réfugiés sous l'orbe du bouclier de Pallas, achève le

prodige, met le comble aux impressions que le poëte a voulu produire, et justifie d'une manière irrésistible aux yeux de la raison elle-même l'introduction du colosse dans la ville de Troie.

Les lecteurs amis des comparaisons littéraires trouveront dans la vingt-quatrième idylle de Théocrite une description des serpents envoyés par Junon pour dévorer Hercule, description qui étincelle de toutes les beautés du style poétique : on y voit plus d'un exemple de ces suspensions habiles, de ces coupes savantes, de ces contrastes éloquents, qui frappaient Delille d'admiration.

Ceux qui voudront connaître avec quel jugement Racine savait rejeter les défauts et choisir les beautés dans ses imitations, peuvent opposer l'une à l'autre la description du monstre dans le quatrième acte de l'Hippolyte de Sénèque [1], et le récit de Théramène dans Phèdre. Mais Fénelon a justement reproché à l'auteur du récit de Théramène un luxe, je dirais presque une ambition de poésie, que sa raison devait lui interdire. Virgile, plus judicieux, plus précis, plus dramatique, porte ici la terreur et la pitié au plus haut degré; il surpasse autant son imitateur par la beauté de la situation que par les conséquences qu'il en tire dans une nouvelle scène amenée avec autant d'art que de vérité, ainsi qu'on en va juger.

« A la vue du supplice de Laocoon et de ses fils, une nou- « velle terreur se répand comme une contagion parmi les « Troyens; ils disent que le coupable a justement expié son « crime, lui qui a osé violer avec une lance impie un mo- « nument sacré. Tout le peuple s'écrie à la fois qu'il faut « l'introduire dans les remparts, et implorer l'appui de la « divine Pallas. Aussitôt, dit Énée, nous abattons une partie « des murailles de la ville. Le fatal colosse, rempli des guer- « riers de Mycènes, monte majestueusement vers Pergame; « autour de lui des chœurs de jeunes guerriers et de jeunes

1 Vers 1007 et suivants.

« vierges chantent des hymnes, et se plaisent à toucher de « leurs mains les cordages qui le traînent. Il entre enfin, et « s'avance jusqu'au milieu de la ville, qu'il domine de sa tête « menaçante. O patrie! ô Troie, maison des dieux! ô cité « guerrière et renommée! quatre fois le monstre s'arrête sur « le seuil de nos murs, et quatre fois on entendit dans ses « flancs le bruit des armes retentissantes. Mais, oubliant cet « avis de la Fortune, aveuglés par notre délire, nous pour- « suivons notre entreprise, et le fatal colosse est debout dans « la citadelle sacrée. Alors Cassandre laisse sortir de sa bouche « sacrée ces oracles que l'ordre d'un dieu nous défendait de « croire. Cependant, comme en un jour de fête, nous ornons « de fleurs et de guirlandes les temples répandus dans toute « la ville. Malheureux! nous ignorions que le dernier jour de « Troie était arrivé [1]. »

Comme Virgile, toujours ami de la variété, oppose habilement ici l'effroi causé par la mort de Laocoon à l'aveugle emportement des Troyens appliqués à leur ruine; l'entrée de la fatale machine avec la joie insensée de ce même peuple, et

1 Dans Sénèque, Agamemnon dit à Cassandre tombée en délire et renversée sur le parvis :

« Cassandre, reprends tes sens. Après tant de malheurs nous voici arrivés au port si longtemps désiré : ce jour est un jour de fête.

CASSANDRE.

Le jour de la ruine de Troie était aussi un jour de fête.

AGAMEMNON.

Allons adorer les autels.

CASSANDRE.

C'est devant les autels que mon père est tombé.

AGAMEMNON.

Adressons ensemble nos vœux à Jupiter.

CASSANDRE.

A Jupiter Hercéen * ? »

Agamemnon, acte IV, scène I.

* C'est devant l'autel de Jupiter Hercéen que Pyrrhus immola Priam.

surtout avec la confiante sécurité de ces jeunes vierges qui, empressées de toucher la corde qui traîne le monstre, fêtent la cause de leur ruine, et chantent pour ainsi dire leur cantique de mort [1]!

Virgile a emprunté à Euripide l'invention et les détails de ce tableau. L'opposition entre l'effroi général et l'allégresse qui lui succède est peut-être encore plus fortement marquée dans le poëte grec que dans l'auteur de l'Énéide; mais ce dernier me paraît plus peintre et plus savant dans ses effets dramatiques; témoin le bruit des armes qui résonnent dans les flancs du cheval où sont cachés les guerriers ennemis. A quoi tiennent les destinées de deux nations! Si les Troyens qui entendent le bruit révélateur y donnent un moment d'attention, la ruse est découverte, l'élite de l'armée grecque reçoit la mort sans résistance, et l'empire de Priam reste debout. Si, au contraire, quelque dieu ou leur propre délire ferment les oreilles des descendants du peuple de Laomédon, ce sont les Grecs qui triomphent, et Pergame expire sous leurs coups [2]. « Cependant le ciel change; la nuit s'élance du sein de l'Océan pour envelopper de ses grandes ombres la terre, le ciel et les embûches des Grecs! » Quel pressentiment cette seule image nous donne de la ruine des Troyens! Ah! les malheureux! ils ne se réveilleront plus! Qui pourrait les sauver? la nuit les trahit, Morphée les enchaîne, et déjà la flotte grecque s'avance en bon ordre de Ténédos à la

1 Sénèque a développé cette pensée dans une description qui plaît encore après celle de Virgile, parce qu'on y voit Astyanax et Polyxène, l'un à la tête des jeunes Phrygiens, l'autre conduisant le chœur des vierges de Troie. Le poëte ajoute: « L'aspect de l'allégresse est dans toute la ville, et, ce que nous n'avons jamais vu depuis le trépas d'Hector, Hécube montre quelque joie. » (*Agamemnon*, acte III, scène II.)

2 On lit dans l'Andromaque de Racine :

Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.



faveur du silence et de l'ombre. Un signal de feu s'élève sur la poupe royale ; au même instant Sinon, protégé par les dieux ennemis de Troie, ouvre les flancs du monstre, qui vomissent Sthénélus, Thersandre, Néoptolème, Ménélas, et le cruel Ulysse [1] ; ils envahissent la ville ensevelie dans le vin et le sommeil, massacrent les gardes, ouvrent les portes, et reçoivent leurs compagnons qui les attendaient.

Énée était, comme toute la ville, livré à ce premier sommeil qui suspend les douleurs des mortels, et s'insinue comme une douce rosée dans leurs membres épuisés de peines et de travaux. « Tout à coup, dit le héros, voilà que « m'apparaît en songe Hector, accablé de tristesse et versant « de longs ruisseaux de larmes ; tel on le vit autrefois traîné « au char du vainqueur, le visage noirci d'une sanglante « poussière, et les pieds gonflés par les blessures des courroies « qui les traversaient. Grands dieux ! quel effrayant aspect ! « Qu'Hector, défiguré, était différent de cet Hector qui reve- « nait chargé des dépouilles d'Achille, ou qui lançait les feux « phrygiens sur les vaisseaux des Grecs ! Sa barbe était « hideuse, ses cheveux collés ensemble par un sang noir et « glacé ; son sein portait encore les nombreuses blessures « qu'il reçut sous les murs de la patrie. »

Hector n'est plus depuis longtemps ; qui donc l'a ramené du séjour des ombres? Quelle auguste mission vient-il remplir? Pourquoi cette profonde tristesse? Pourquoi ces longs ruisseaux de larmes? Pourquoi me montrer le héros dans l'état affreux où l'avait mis la vengeance de l'inexorable Achille? Pourquoi ressusciter tout à coup, par un éloquent souvenir, l'Hector victorieux qui foudroyait les Grecs [2]? Pour-

1 Quintus Calaber (chant XII).

2 Dans le onzième chant de l'Iliade et dans ceux qui le suivent, Hector devient tout à fait le héros du poëme ; il efface tous les guerriers d'Argos. Après l'avoir vu si grand, on ne conçoit pas comment Achille lui-même pourra le surpasser. Le génie d'Homère se joue de cette difficulté. Le fils de Pélée reparaît sur la scène des combats ;

quoi m'arracher à ces brillantes images et me représenter encore une fois le dieu de la guerre, nu, pâle, sanglant, souillé de poussière, et couvert de blessures encore ouvertes comme au jour de sa mort [1] ? Ah! poëte du génie, je vous entends; vous voulez m'apprendre que Troie est perdue, et qu'elle ne sera bientôt plus qu'un cadavre comme le plus grand de ses défenseurs.

A l'aspect de son ami qui se présente à lui sous une forme si effrayante, Énée s'écrie avec un accent douloureux : « O « lumière de Dardanie! ô la plus ferme espérance des « Troyens! quels si grands sujets de retard ont pu te retenir? « De quels rivages reviens-tu, cher Hector, toi, l'objet d'une « si longue attente? Faut-il ne te revoir qu'après les funé- « railles des tiens, après tant de travaux de Troie et de ses « peuples? Quoi! tu nous es rendu quand tout succombe « sous le faix de la guerre! Mais quelle injuste cause a pu « troubler la sérénité de ton front, et quelles sont ces bles- « sures que j'aperçois [2] ? »

debout sur le fossé du camp des Grecs, il pousse un cri, et l'armée troyenne tout entière recule d'épouvante. (Chant VIII, vers 207 et suivants.)

Racine, traduisant Virgile ou Homère sans y penser peut-être, a dit :

> Tel qu'on a vu son père embraser nos vaisseaux,
> Et la flamme à la main les suivre sur les eaux.

1 Au cinquième chant de la Messiade, on trouve cette belle pensée dans un hymne touchant de l'ange Éloa sur les souffrances du Christ prêt à boire le calice de la mort : « Avec quels transports d'allégresse te verront alors sur ton trône tous ceux que tu auras réconciliés! Avec quelle adoration, avec quel respect leurs yeux avides chercheront et contempleront ces plaies brillantes dont tu seras couvert, ces plaies sacrées, gages d'un amour qui t'a porté à mourir sur la croix! »

2 Ici se présente un rapprochement curieux, d'autant plus qu'il nous fait réfléchir sur l'impression que doivent produire les récits d'Énée en ce moment.

Didon a vu aussi en songe son époux Sichée, triste, pâle, sanglant, le cœur traversé par un glaive impie; elle a entendu sa voix; elle a

Il n'y a rien de plus déchirant que ces cris de l'amitié ; l'illusion d'Énée nous serre tellement le cœur, que nous sommes près de la dissiper par une exclamation involontaire. Le silence d'Hector à toutes ces vaines questions, son profond soupir, suivi de ces paroles : « Fuis, ô fils d'une déesse, « arrache-toi aux flammes qui t'environnent ; l'ennemi occupe « nos murs, Troie tombe du faîte de ses grandeurs, » font dresser les cheveux sur la tête. Virgile, retournant toujours le poignard dans la plaie, n'a cessé de nous prédire la ruine de Troie ; et tel est cependant son art, que nous sommes frappés d'un coup inattendu, comme celui de la foudre qui tombe à son premier éclat, lorsque nous entendons sortir de la bouche d'Hector l'arrêt fatal de l'empire. Un regret plein de tristesse s'empare de nous quand le héros ajoute : « Nous « avons assez fait pour la patrie et pour Priam. Si la main « d'un mortel avait pu défendre Pergame, la mienne l'aurait « défendue. »

Maintenant, voici l'objet de la venue d'Hector expliqué dans les paroles solennelles qu'il adresse à Énée : « Troie te « confie son culte et ses dieux pénates ; prends-les pour com- « pagnons de ta fortune ; cherche pour eux ces superbes rem- « parts que tu dois fonder après avoir parcouru la vaste « étendue des mers. » Il dit, et, dans ses mains augustes, il emporte du fond du sanctuaire la puissante Vesta, les chastes bandelettes, et la flamme éternelle qui brûle sur l'autel de la déesse.

On lit dans M. de Châteaubriand : « Ce songe mérite toute « notre attention, parce que c'est comme un abrégé du génie « de Virgile, où l'on trouve dans un cadre étroit toutes les

reçu aussi d'une ombre chère et terrible l'ordre de quitter la patrie et d'aller fonder un nouvel empire. Quels étonnants rapports de situation entre les deux personnages ! Comme Didon doit frémir au récit de l'apparition d'Hector ! Et quel aliment pour une passion naissante que cette conformité de malheurs, de périls passés et de situation présente, entre la reine et le héros fils de Vénus !

« beautés qui lui sont propres. » Nous voyons en effet, dans l'apparition d'Hector, la vérité des peintures, même dans l'idéal, l'artifice des préparations, la variété des effets dramatiques, les sentiments tendres, et l'éloquence des grandes douleurs. Ajoutons que le style du poëte, toujours d'accord avec les convenances du sujet, est partout la plus riche comme la plus fidèle expression de ses pensées. Néanmoins, après tous ces éloges, nous sommes encore loin d'avoir assez fait connaître cet épisode, plus admirable sous d'autres rapports que ceux qui nous ont frappés jusqu'ici.

Sans l'intervention mystérieuse d'Hector, Énée, endormi au fond d'un palais situé dans un lieu retiré, sera surpris et massacré par les Grecs. Le poëte a trouvé dans sa belle fiction le moyen de nous transporter au milieu de Troie en flammes, et de justifier la fuite d'Énée. En effet, pour que ce prince puisse quitter sans crime sa patrie qui succombe, il ne faut rien moins qu'un ordre du ciel. Les dieux pourraient le donner eux-mêmes; mais combien il était plus heureux de faire d'Hector l'interprète de leurs volontés! Celui qui a reculé dix ans la perte de Troie, celui qui a péri en défendant son père et son roi, revient du séjour des morts prescrire à Énée la fuite comme un devoir; est-il une autorité plus entraînante pour l'ami et le compagnon d'Hector? Et comment, malgré les murmures secrets du courage qui craint jusqu'à l'ombre d'un reproche, résister aux conseils et aux oracles d'un héros qui commande au nom de la patrie? Le temps, le lieu, le caractère d'Hector, le miracle de sa présence, cette étrange confusion de la mort et de la vie qui est en lui, sa douleur si profonde sur Ilion, cette voix qui semble être celle d'un ministre des dieux, les vérités terribles qu'il annonce, les devoirs sacrés qu'il impose, le glorieux avenir qu'il promet, tout se réunit pour persuader le fils d'Anchise et motiver sa confiance. Cependant le poëte ne se contente pas de cette justification si propre à nous convaincre. Non-seulement Énée doit être à l'abri de tout soupçon dans sa fuite, mais encore

il ne sortira de Pergame en cendres que pour la relever ailleurs; Hector confie la nouvelle Troie au guerrier dont il a éprouvé le courage dans la défense de la première; il remet le culte de ses pères et l'image des dieux de sa patrie entre les mains de son successeur et du plus religieux des Troyens. On sent combien cette adoption guerrière et cette mission sublime agrandissent le héros du poëme.

L'apparition de Patrocle devant Achille au vingt-troisième livre de l'Iliade, l'emporte à quelques égards sur celle d'Hector. Dans l'Énéide, le héros, qui ressemble trop souvent à un homme ordinaire, a le malheur de dormir presque à la dernière heure de sa patrie; rien de semblable dans Homère.

Achille, victorieux du meurtrier de Patrocle, Achille, qui vient de lui rendre les premiers honneurs funèbres, est entraîné avec peine à la tente du roi des rois. Il ne veut pas laver le sang et la poussière dont il est souillé avant d'avoir placé son ami sur le bûcher. Un repas s'achève sans qu'il y prenne aucune part. En vain tous les convives vont chercher le repos; Achille reste étendu au milieu de ses Thessaliens sur le rivage de la mer retentissante, et remplit l'air de ses gémissements. Enfin, le sommeil vient suspendre les chagrins, et réparer les forces du héros fatigué d'avoir poursuivi Hector sous les remparts d'Ilion. C'est dans ce moment que Patrocle lui apparaît. On pourrait s'étonner de l'entendre dire au fils de Pélée : « Tu dors, et tu m'oublies. » Le reproche paraît peu fondé; mais, à cette faute près, son discours me semble un modèle de l'éloquence du cœur. Homère est encore plus que Virgile le poëte de l'amitié; toutefois le songe d'Énée l'emporte de beaucoup sur celui d'Achille : dans le premier, qui porte la terreur jusqu'où elle peut aller, on découvre un ressort de l'action; dans le second, qui fait couler de plus douces larmes, je ne vois qu'un ornement propre à augmenter l'intérêt, mais dont le poëme aurait pu se passer.

On trouve aussi dans les Troyennes de Sénèque le tragique

une apparition d'Hector; elle mérite d'être lue, même après celle que nous venons d'admirer.

Ovide, plus éloquent, plus harmonieux, plus peintre, est presque digne de Virgile dans la fable de Ceyx et d'Alcyone, soit par le mérite de la composition, soit par l'éloquence des sentiments et la beauté dramatique de l'expression. Ceyx a péri dans les flots en murmurant le nom de sa tendre et fidèle épouse. Pendant ce malheur, Alcyone ne demandait aux dieux que le salut de Ceyx. Junon, touchée de la piété de cette jeune reine, lui envoie Morphée, qui, revêtu de la figure de l'époux qu'elle redemande sans cesse, vient lui révéler la cruelle vérité. Voici comment le dieu paraît devant Alcyone : « Pâle, souillé, livide, dépouillé de ses vêtements, il est debout près du lit de la triste Alcyone; sa barbe est humide, l'onde amère coule de ses cheveux. Alors, s'inclinant vers la couche conjugale en répandant des larmes : « Reconnais-tu Ceyx, ô la plus malheureuse des épouses? ou ma figure aurait-elle changé à ce point par une mort cruelle?... Regarde, tu vas me reconnaître; mais tu ne trouveras ici que l'ombre de ton époux. Alcyone, tes vœux ne nous ont été d'aucun secours; Ceyx n'est plus. »

On remarque ici quelques traits de ressemblance entre le Céyx d'Ovide et l'Athalie de Racine; on lit dans ce dernier :

> En achevant ces mots épouvantables,
> Son ombre vers mon lit a paru se baisser,
> Et moi je lui tendais les bras pour l'embrasser.

L'auteur du Génie du christianisme[1], en comparant le songe d'Énée avec celui d'Athalie, sans oser donner la préférence à l'un des deux rivaux, dit : « La scène annoncée par « l'apparition d'Hector, c'est-à-dire la nuit fatale d'un grand « peuple et la fondation de l'empire romain, serait plus magni-

1 Vol. II, chap. XI.

« fique que la chute d'une seule reine, si Joas, en rallumant « le flambeau de David, ne nous montrait dans le lointain le « Messie et la révolution de toute la terre. » Malgré cette ingénieuse observation, je crois la scène de Virgile beaucoup plus grande que celle de Racine, et par la nature même des choses, et par la réunion des sentiments qu'elle inspire. Nous restons presque froids au récit d'Athalie; ses craintes n'effleurent pas notre cœur, parce que nous les concevons à peine; nous ne sommes point effrayés du supplice de sa détestable mère. Les crimes de Jézabel sont une tradition; et comme ils n'ont pas éclaté sur la scène, leur châtiment, tout effroyable qu'en est la peinture, perd la moitié de son effet sur les spectateurs. Le seul aspect de la victime de Patrocle et d'Achille suffit pour nous arracher des cris d'effroi, de douleur, d'admiration et de pitié. Nous avons peine à reconnaître dans Joas enfant l'espérance de tout un peuple à venir; mais nous voyons dans Hector sanglant, défiguré, l'un de ces hommes extraordinaires de qui dépend la destinée des empires. Enfin, par une magie de création qu'on ne peut méconnaître, ce même héros que Troie a tant pleuré, ce pâle habitant de la tombe, ce sujet de la mort, renaît en quelque sorte dans la personne d'Énée suscité par les dieux comme un autre Hector pour ranimer les cendres d'Ilion [1].

Dès ce moment voilà Énée amené sur le théâtre, il ne le quittera qu'au fatal dénouement. Parmi tant de scènes que la ruine d'Ilion étalera sous nos yeux, il fixera toujours notre attention; nous ne cesserons pas de suivre, avec l'inquiétude d'un pressant intérêt, l'homme qui porte avec lui l'avenir d'un peuple entier. On ne saurait trop admirer cette conception de Virgile, surtout quand on compare ce livre immortel au second chant de la Henriade, où les images se succèdent

1 Un emprunt assez malheureux du Tasse ne sert qu'à relever ici la perfection de Virgile et le talent de Racine, qui crée presque toujours en imitant. (Voyez le chant IV de la Jérusalem, strophe LXIX, etc.)

sans être subordonnées à une idée principale qui domine le tableau et se rattache au héros du poëme. Henri IV, passif au milieu de la guerre civile, condamné par la politique de Catherine de Médicis ou à conserver la vie comme une grâce, ou à mourir sans pouvoir se défendre, ne peut pas dire, ainsi que le fils d'Anchise :

> Quæque ipse miserrima vidi,
> Et quorum pars magna fui.

Cette différence est tout à l'avantage du poëte latin et de son héros.

Le bruit des clairons et le fracas des armes parviennent dans la retraite d'Énée; il s'éveille, il vole au faîte de son palais, et voit l'incendie promener ses ravages dans les murs de Troie. A ce spectacle de désolation, le premier mouvement du prince est de prendre les armes. De quoi lui serviront ces armes? Il l'ignore, mais il brûle de rassembler ses guerriers et de s'élancer vers la citadelle. Dans le délire de sa douleur, il embrasse avec transport l'espérance de trouver une mort glorieuse au milieu des combats. Si Énée n'oubliait pas en ce moment l'ordre d'Hector, il ne serait ni un soldat, ni un patriote, ni un héros. Voilà l'ennemi, il faut combattre; la patrie succombe, il faut encore la défendre; une armée est en face de nous, il faut vaincre ou mourir. Le Troyen se précipite vers le théâtre du carnage. Mais quelle cruelle rencontre l'arrête un moment dans sa course! Échappé aux traits des Grecs, Panthée, fils d'Othrys, prêtre de la citadelle d'Apollon, portant dans ses mains les vases sacrés, ses dieux vaincus, et traînant d'une main son petit-fils, fuyait éperdu vers le palais [1]. « Où en sommes-nous, Panthée? lui dit le héros; « quel poste pouvons-nous saisir encore pour nous défendre?

1 Delille a dit en beaux vers :

> Tout à coup d'Apollon je vois le saint ministre
> Tout pâle des horreurs de cette nuit sinistre.

« A peine avais-je dit, qu'il répond en gémissant : Il est venu « le dernier jour, le jour inévitable de Dardanie : il fut des « Troyens, il fut un Ilion, il fut un peuple couvert de gloire. « Le cruel Jupiter a transporté dans Argos toutes nos prospé- « rités : les Grecs dominent dans cette ville en flammes, où « Sinon victorieux promène l'incendie en insultant à nos « désastres.

« Triomphant au milieu de nos murs enflammés
« Un monstre affreux vomit des bataillons armés,
« Et, tandis que ses flancs enferment leurs cohortes,
« Des milliers d'ennemis se pressant sous nos portes,
« Fondent sur nos remparts à flots plus débordés
« Qu'ils n'ont jamais paru dans nos champs inondés.
« Les uns courent au loin répandre le carnage ;
« D'autres, le fer en main, gardent chaque passage.
« L'affreux tranchant du glaive et la pointe des dards,
« Prêts à donner la mort, brillent de toutes parts ;
« Et des gardes tremblants à peine un petit nombre
« Se défend au hasard et résiste dans l'ombre. »

Voilà comment un récit fait illusion : nous voyons, nous entendons le vénérable ministre ; chacune de ses paroles retentit en nous comme l'écho de son âme ; nous sentons toute sa tristesse d'avoir assez vécu pour être le témoin de la ruine d'Ilion.

Peut-être oserais-je penser que le discours est un peu long, et qu'il aurait plus de convenance et de beauté en s'arrêtant à ce trait, *victorque Sinon incendia miscet.* Tout est dit quand le poëte a jeté les Grecs au milieu d'Ilion, et montré les soldats qu'un traître conduit à l'incendie de la ville sacrée de Neptune. Au reste, je ne dois pas oublier que la peinture des nombreux obstacles qu'Énée va rencontrer se lie heureusement aux scènes suivantes.

Plus le danger s'accroît, plus le courage d'Énée devient impétueux ; il s'élance au milieu des flammes et des armes, partout où l'appellent la triste Érinnys, la rage et les hor-

ribles clameurs de la guerre; il rassemble autour de lui, il forme en bataillon sacré de fidèles Troyens qui s'offrent à lui aux clartés de la lune. Parmi ces Troyens, on compte Rhipée, Hypanis, Dymas, et le jeune Corèbe qui était venu par hasard à Troie pendant ces jours de douleur, conduit par un fol amour pour Cassandre : gendre futur de Priam, il apportait son secours à ce prince et aux Phrygiens; malheureux, qui ne sut pas comprendre les oracles de son amante transportée d'un délire prophétique! Telle est la valeureuse élite à laquelle Énée adresse ces paroles brûlantes de son courage : « Jeunes « guerriers, cœurs vraiment généreux, si vous avez résolu de « suivre mon audace jusque dans les dernières extrémités, « vous voyez quelle est notre fortune : ils nous ont abandonnés, « ils ont déserté leur sanctuaire et leurs autels, ces dieux par qui « subsistait cet empire. Vous venez secourir une ville enflam- « mée; mourons, et précipitons-nous ensemble au milieu des ar- « mes : le seul salut des vaincus est de n'espérer aucun salut. » Il dit, et s'élance avec eux. Semblables à des loups ravisseurs et dévorants [1], les Troyens courent à travers les traits et les périls, cherchant une mort qui ne peut les fuir. Au milieu de la nuit, dont l'incendie éclaire partout les ténèbres, se découvre une suite de scènes plus horribles encore que le tableau de Panthée : ce qu'il peignit à grands traits, nous le voyons de nos propres yeux. Les chemins, les palais et les temples sont inondés de sang. Cependant les Troyens ne périssent pas seuls; la fureur réveille le courage des vaincus, et les Grecs vainqueurs tombent à leur tour : partout des pleurs cruels, le deuil, l'épouvante et la mort sous mille formes différentes. Il était difficile de prolonger l'intérêt de la ruine d'Ilion. Com-

1 Malgré ce qu'on pourrait alléguer en faveur de Virgile, la comparaison que fait Énée de ses compagnons avec des loups furieux ne me paraît pas convenir à la circonstance. Ici les loups ravisseurs, affamés, perfides et cruels, sont les Grecs ; mais je ne vois dans les Troyens que des héros qui veulent mourir pour leur patrie en cendres. La vérité qui condamne ici Virgile appartient à tous les temps.

ment une faible troupe de Troyens pourrait-elle résister avec vraisemblance à la Grèce tout entière? C'est alors que le poëte se distingue par le mérite de l'invention.

Le Grec Androgée se confond imprudemment avec les siens parmi les soldats d'Énée, qu'il prend pour des amis. Cette méprise, qui seconde les premiers efforts des Troyens, est pour eux un sourire de la fortune. Sur l'avis de ce Corèbe, marqué au sceau du malheur, comme la prêtresse d'Apollon, ils prennent l'armure des guerriers tombés sous leurs coups. A la faveur de ce déguisement, ils se mêlent parmi les Grecs, massacrent une foule d'ennemis, et mettent en fuite les autres. « Mais hélas! dit le poëte, est-il permis d'espérer « dans la fortune quand les dieux sont contraires? » Ce vers de sentiment est une transition à d'autres malheurs qui vont éclater devant nous. Les Grecs arrachent du temple et du sanctuaire de Pallas la fille de Priam, Cassandre, qui élève ses regards vers le ciel, ses regards seuls, puisque des fers enchaînaient ses faibles mains[1]. Corèbe ne peut soutenir un spectacle si douloureux; résolu de mourir, il fond sur les Grecs qui entraînent son amante; Énée et ses compagnons le suivent au milieu de la mêlée, mais ils sont accablés sous les traits que font pleuvoir, du haut du temple de Minerve, les Troyens trompés par l'aspect des armures étrangères.

Les Argiens, furieux d'avoir laissé échapper Cassandre, se rassemblent de tous côtés; on voit accourir à la fois le bouillant Ajax, les deux Atrides, et l'armée entière des Dolopes. Ceux mêmes que les compagnons d'Énée ont dispersés à la

1 Ce trait paraît emprunté à Euripide. Andromaque, condamnée à mourir, par Hermione et Ménélas, avec son fils Molossus, va recevoir le coup mortel. Au moment où Pélée arrive sur la scène, son cœur se ranime à l'espérance, et se jetant aux pieds de ce prince, elle lui dit: « Vieillard, au nom des dieux, écoutez une suppliante: je tombe à vos genoux: hélas! les fers dont mes mains sont chargées ne me permettent pas de toucher votre visage chéri! » Vers 572 et suivants.

faveur de la nuit reparaissent, et l'artifice des Troyens est bientôt reconnu; le nombre les accable. Corèbe le premier meurt immolé sur l'autel de Pallas; d'autres périssent sous les traits de leurs compagnons. Le plus juste des hommes, le plus saint observateur des lois, Riphée, tombe à son tour. Une piété profonde et la thiare d'Apollon ne peuvent sauver Panthée.

Quand les dieux abandonnent ainsi la vertu, comment Énée n'a-t-il point partagé le sort de tant d'illustres victimes? comment a-t-il échappé à la fureur des Grecs? Écoutez la réponse du héros : « Cendres d'Ilion, et vous, derniers « débris de ma patrie en flammes, je vous atteste que dans la « ruine commune je n'évitai ni les traits de l'ennemi ni les « hasards des combats. Vous savez que si les destins eussent « voulu que je périsse, mon courage et mon bras n'avaient « que trop mérité la mort. » Sans tout ce qui précède, cette éloquente exclamation ne nous paraîtrait qu'une vaine précaution du poëte; mais, après les belles actions qu'il vient de raconter avec un accent de vérité qui persuade, nous ne pensons même pas à soupçonner le courage ou la fidélité du héros troyen; et si le moindre doute s'élevait dans notre esprit sur les causes légitimes de son salut, nous prendrions plaisir à le dissiper en nous répondant à nous-mêmes : « Le fils d'Anchise est l'homme des destinées, il n'a point péri parce que les dieux ne l'ont pas permis.

Toujours attentif à nous convaincre, le poëte poursuit avec habileté : « Le flux impétueux de la guerre nous em- « porte loin de ce lieu, Iphite, Pélias et moi; Iphite appesanti « par les ans; et Pélias retardé par la blessure que lui avait « faite la lance d'Ulysse. Tout à coup des cris affreux nous « appellent au palais de Priam [1]. Là se livre un combat si ter- « rible, que toute la guerre semble réunie sur ce théâtre;

1 Cette circonstance est naturelle, mais on aimerait mieux que l'héritier d'Hector eût pensé de lui-même à Priam au milieu du carnage; c'est autour de son prince qu'il doit vouloir mourir.

« l'armée des Grecs et Mars lui-même, avec toute sa rage, se « sont précipités vers le palais du monarque.

« Les échelles sont dressées contre les murs; une partie « des Troyens, armés d'un glaive étincelant, défendent les « portes; les autres, montés au faîte de la maison des rois, « en arrachent les tours superbes et les magnifiques orne« ments, pour écraser les vainqueurs; ce sont les seules « armes qu'une mort prochaine leur conseille de prendre : « ils sont eux-mêmes réduits par la destinée à devenir les « premiers auteurs de la ruine d'un palais qui renferme toutes « les richesses de Troie, et représente la majesté de l'empire « d'Asie. » Le courage d'Énée se rallume encore à ce triste spectacle; il veut secourir le palais du roi, soutenir les combattants, et prêter quelque force aux vaincus. Il était, dit le poëte, une porte secrète qui unissait entre eux les appartements de Priam. Par cette issue cachée, derrière le palais, la malheureuse Andromaque, au temps des prospérités de l'empire, se rendait souvent auprès d'Hécube et de Priam, et amenait par la main Astyanax, encore enfant, à son aïeul. Énée, qui connaît cette secrète entrée, s'élance au faîte du palais d'où les malheureux Troyens lançaient des traits inutiles. Le héros, mécontent de cette faible et vaine résistance, déracine avec eux une tour antique qui s'élevait jusqu'aux cieux, et d'où l'on découvrait Troie, les vaisseaux et le camp des Grecs. Arrachée à ses vastes fondements, elle tombe avec fracas sur les bataillons d'Argos; d'autres prennent leur place, et l'orage de la guerre ne se ralentit pas un moment.

Sénèque parle aussi de cette tour, et donne sur elle des détails assez curieux qui auraient trouvé convenablement leur place dans l'Énéide; en effet, on y désirerait peut-être quelques traits pour rappeler ce que Priam faisait comme roi pour la défense du peuple troyen. Sénèque dit : « Il ne reste plus de Troie qu'une seule tour, longtemps habituée à la présence de Priam. Ce malheureux prince montait souvent au faîte de cette tour; là, siégeant comme un arbitre suprême de la

guerre, il conduisait les mouvements de nos armées; là, pressant son petit-fils contre son sein paternel, il lui montrait Hector qui, le fer et la flamme en main, mettait en fuite les bataillons de Danaüs : le vieillard montrait à l'enfant les exploits de son père [1]. »

Trouverait-on dans Homère ou dans Virgile des traits plus heureux que le passage de Sénèque? et quel prix n'acquerrait pas à nos yeux cet éloge indirect de Priam, s'il précédait la scène où le monarque accablé d'années veut encore prendre les armes! Un poëte ne saurait trop étudier un caractère avant de le mettre en scène. Peut-être si le judicieux Virgile avait eu les mêmes pensées que Sénèque, il aurait ajouté, pour achever la vraisemblance : « Là, depuis le trépas d'Hector, ce monarque, autrefois illustre par les armes, et devenu le successeur de son fils, dirigeait avec sa vieille expérience les mouvements des Troyens. » Au reste, même en admettant ces nouveaux ornements du sujet, il aurait fallu user encore d'une grande sobriété dans les détails; car nous sommes entraînés par la situation, et les plus belles choses pourraient refroidir le spectateur ou lui causer de l'impatience.

Devant le vestibule, aux portes du palais,
Pyrrhus, le cœur brûlant d'une audace guerrière,
De ses armes d'airain fait jaillir la lumière.
Tel un affreux serpent qui, nourri de poison,
Sous la terre dormait dans la froide saison,
Tout à coup reparaît, rayonnant de jeunesse,
S'étale avec orgueil, se roule, se redresse,
Darde un triple aiguillon, et de son corps vermeil
Allume les couleurs aux rayons du soleil [2].

1 Acte V, scène I.

2 Satan qui vient séduire la jeune Ève et déploie avec orgueil devant elle les couleurs et les mouvements de son corps brillant et flexible, offre, dans une imitation de génie, des ressemblances avec le serpent de Virgile.

De héros sur ses pas une foule s'avance :
Ici, c'est Périphas, fier de sa taille immense;
Là, c'est Automédon qui d'Achille autrefois
Vit les coursiers fougueux obéir à sa voix;
Et de Scyros enfin la jeunesse bouillante
Fait voler jusqu'aux toits la flamme étincelante.
A leur tête, Pyrrhus, une hache à la main,
Frappe à coups redoublés sur les portes d'airain.
Les gonds tremblent; des ais la vaste épaisseur s'ouvre :
Soudain, jusques au fond, l'œil étonné découvre
Ces longs appartements, ces lambris somptueux,
De nos antiques rois séjour majestueux.
On approche, on regarde, et, debout sur la porte,
Paraît, le fer en main, une fière cohorte,
Qui d'un roi malheureux, d'un malheureux vieillard,
Dans son dernier asile est le dernier rempart :
Sa garde sur le seuil demeure inébranlable.
Mais au fond du palais quel tableau lamentable!
Partout l'effroi, le trouble et les gémissements :
Les femmes, perçant l'air d'horribles hurlements,
Dans l'enceinte royale errent désespérées;
L'une embrasse à genoux ses colonnes sacrées,
L'autre y colle sa bouche, et ses mains, et ses yeux,
Et par mille baisers leur fait de longs adieux.
Au milieu des horreurs de ce jour sanguinaire,
Trop digne d'achever l'ouvrage de son père,
Du meurtrier d'Hector le barbare héritier,
Pyrrhus vient, et déploie Achille tout entier :
Il menace, il attaque; à sa fureur extrême,
Les barrières, les murs, et la garde elle-même,
Tout cède. Le bélier tonne à coups redoublés.
Arrachée à grand bruit de ses gonds ébranlés,
Enfin la porte tombe : aussitôt on s'élance;
Un passage sanglant s'ouvre à la violence;
A travers les débris, l'ennemi furieux
Poursuit rapidement son cours victorieux.
Déjà jusqu'au portique il porte le carnage;
Les premiers des Troyens que rencontre sa rage,
Égorgés les premiers, expirent sous ses pas.
Il entre, et le palais se remplit de soldats.

Tel, enfin triomphant de sa digue impuissante,
Un fier torrent s'échappe ; et l'onde mugissante
Traîne, en précipitant ses flots amoncelés,
Pâtre, étable et troupeau, confusément roulés.
J'ai vu Pyrrhus, j'ai vu les féroces Atrides
Rassasier de sang leurs armes homicides ;
Hécube, échevelée, errer sous ces lambris ;
Le glaive moissonner les femmes de ses fils ;
Et son époux, hélas ! à son moment suprême,
Ensanglanter l'autel qu'il consacra lui-même.
De sa postérité les rejetons naissants,
Dont la foule chérie entourait ses vieux ans,
De ses cinquante fils les couches nuptiales,
Ces dépouilles des rois, ces pompes triomphales,
Trésors, enfants, grandeurs, tout périt sous ses yeux,
Et le glaive détruit ce qu'épargnent les feux [1].....

Le Pyrrhus de Virgile est tout à fait digne de l'Achille d'Homère ; c'est ainsi que le fils de Thétis aurait paru sur le seuil du palais des rois de l'Asie, si le sort lui eût permis de voir la dernière journée d'Ilion. On ne saurait rien ajouter à la richesse des couleurs de la comparaison de Virgile ; elle peint admirablement la colère, les menaces de Pyrrhus, l'éclat que sa beauté guerrière reçoit de l'éclat de ses armes et de l'ivresse de la victoire. Il y a un nouvel homme et presque un dieu dans Néoptolème orgueilleux d'achever et de surpasser la victoire de son père. Achille n'a fait tomber qu'Hector ;

1 Quintus Calaber a représenté aussi le sac de Troie, et son tableau mérite quelque attention, parce qu'on y trouve des choses qui ne sont point dans Virgile. De ce nombre est le délire prophétique de Cassandre, qui suit immédiatement la mort des deux fils de Laocoon. La prêtresse annonce aux Troyens la mort qui va les surprendre au milieu de leur dernier festin. Instrument aveugle de sa propre ruine, le peuple l'insulte, en la forçant de s'éloigner au moment où, la flamme et le fer à la main, elle allait attaquer ou réduire en cendres le colosse fatal. Les Grecs cachés dans les flancs du monstre avaient entendu avec effroi les menaces de Cassandre ; mais ils furent bientôt rassurés par les clameurs tumultueuses élevées contre elle, et par le bruit de l'imprudente joie des Troyens.

Pyrrhus voit expirer Ilion sous ses coups. A cette pensée il redouble d'efforts; digne héritier de la force paternelle, il assiége la porte et lui fait une large ouverture. « L'imagination, dit notre Delille, s'enfonce dans la profondeur de ces vastes et augustes demeures, sanctuaire de la royauté. » Sur le seuil, la garde, fidèle même en un danger extrême et sans ressource, nous inspire la pitié due au courage malheureux ; au dedans du palais aucun être vivant ne se montre encore, mais nous entendons avec effroi les hurlements des femmes : alors apparaissent quelques mères errantes, qui embrassent les portes du palais et leur font de tristes adieux ; je voudrais voir ici des enfants suspendus à leur sein ou portés dans leurs bras. Le reste du tableau est peint avec cette énergie, cette rapidité que l'on trouve à tout moment dans l'Iliade d'Homère. Le trait *vidi Hecubam* est faible peut-être; peut-être aussi Virgile a-t-il pensé qu'ici le seul nom de cette reine disait plus à la pensée que toutes les images de ses douleurs. Il faut remarquer encore que les derniers traits du tableau sont une admirable transition à la scène qui nous attend. Les anciens enchaînent leurs compositions et produisent presque tous leurs effets par des rapprochements ou des oppositions.

Priam va paraître en ce moment. Troie tombe en ruines, le palais des monarques de l'Asie s'écroule; les Grecs occupent tout ce qui n'a point été envahi par la flamme. A cette vue, le vieillard, saisi de douleur et d'indignation, veut mourir comme un guerrier qui représente la patrie et la royauté; il charge ses épaules tremblantes du poids d'une armure, prend un glaive, et marche vers les bataillons ennemis. Ce noble dévouement excite l'admiration, la terreur et la pitié. « Au milieu du palais, sous la voûte des cieux, « est un grand autel, et tout auprès un antique laurier qui « couvre de son ombre les pénates; là Hécube et ses filles « craintives et religieuses comme le malheur, et semblables à « des colombes réunies par la sombre tempête, embrassaient « les images des dieux.

« Dès que la reine voit Priam revêtu des armes de sa « jeunesse : Quelle aveugle fureur, ô le plus infortuné des « époux, t'a poussé à revêtir cette armure? où cours-tu? lui « dit-elle. Ce n'est ni d'un tel secours ni d'un tel défenseur « dont ce jour a besoin; non, quand mon Hector lui-même « serait ici présent[1]... Contente-toi de rentrer dans notre « asile; cet autel nous protégera tous, ou bien nous mourrons « ensemble. A ces mots, elle reçoit près d'elle le vénérable « vieillard et le place dans l'enceinte sacrée. »

On pourrait craindre que cette scène si vraie ne portât quelque atteinte au caractère de Priam, et que sa facile obéissance ne détruisît l'effet de son généreux dessein; mais un peu de réflexion suffira pour dissiper cette crainte. Hécube, avertie par un pressentiment qui veille comme un génie dans le cœur des épouses et des mères, reconnaît que la mort ne peut être détournée que par un miracle; tout ce qui l'environne lui défend ou ne lui permet guère d'espérer ce miracle; elle ne veut pas que Priam s'expose à réveiller la colère des dieux ennemis par un effort inutile; elle plaint le monarque et ne l'insulte pas. Remarquez, en effet, comment le souvenir d'Hector vient prévenir ou effacer jusqu'à l'ombre d'une injure pour le père du héros. Quant à Priam, chaque mot d'Hécube porte la conviction dans son esprit; il cède à cette éloquence de la vérité si entraînante dans les femmes; il dit en secret comme Hécube : « Non, mon Hector lui-même ne nous sauverait pas. » Enfin un reste de confiance dans la bonté des dieux l'entraîne; mais il obéit sans rien perdre de sa dignité, parce que le poids des années l'avertit de son impuissance, et qu'il ne va chercher un asile auprès de l'autel de Jupiter que pour y mourir avec sa famille. Tout est prêt pour le sacrifice, l'autel, la victime, et bientôt le ministre du

1 Ce trait touchant rappelle un vers heureux de Manilius :

Hectoreamque facem, tutamque sub Hectore Trojam.
Lib. II, v. 3.

glaive. Homère n'est pas toujours attentif à ces convenances. Agamemnon veut détourner Ménélas du projet de combattre Hector, et, pour réprimer ses transports, il lui adresse des paroles qui sont autant d'offenses pour un cœur généreux. Le vieux Priam ne pourrait pas écouter ce qu'Homère fait entendre à Ménélas en présence de l'armée. Pour compléter la faute, le poëte grec ajoute que les serviteurs de Ménélas lui ôtent avec joie les armes dont il venait de se revêtir [1].

Virgile a su ménager dans Priam un guerrier, un monarque, et un père placé sous la garde des dieux par la tendresse de la mère d'Hector. L'auguste vieillard nous inspire le respect; nous l'admirons en pleurant sur lui et sur sa triste famille. « Mais voilà qu'échappé aux massacres de Pyrrhus « qui le menace, le jeune Polite, un des fils du roi, à travers « les traits et les ennemis, fuit sous les longs portiques et « parcourt les appartements déserts; il est déjà blessé. L'ar-« dent Pyrrhus le poursuit, altéré de carnage; déjà sa main « le saisit, déjà sa lance le presse; Polite enfin arrive sous les « yeux de ses parents, et tombe en exhalant sa vie dans des « flots de sang [2]. »

Quoique en face de la mort, le vieux monarque ne peut retenir sa colère et sa voix. « Scélérat, s'écrie-t-il, que les « dieux, s'il est au ciel quelque divinité qui regarde le crime « et l'innocence, te rendent de dignes actions de grâces; qu'ils « t'accordent le juste salaire de ton audace : barbare, tu m'as « fait voir en face le trépas de mon fils, tu as souillé de son « sang les regards paternels. Ah! cet Achille dont tu te fais « descendre par un mensonge ne traita point ainsi Priam son « ennemi; il eut la pudeur de respecter les droits sacrés

1 *Iliade*, liv. VII, v. 109 et suivants.

2 Voilà Pyrrhus tel que le dépeint l'Andromaque de Racine :

> Figure-toi Pyrrhus les yeux étincelants,
> Entrant à la lueur de nos palais brûlants,
> Sur tous mes frères morts se frayant un passage,
> Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage.

« d'un suppliant; il me rendit la pâle dépouille d'Hector, « et me renvoya dans mon royaume [1]. » Ainsi parle Priam, « et il lance à Pyrrhus un trait sans force qui, repoussé par « l'airain sonore, reste inutilement suspendu au sommet du « bouclier. »

Les premiers cris de Priam sortent du fond du cœur. La cruelle ironie de ses reproches rappelle l'accent d'Oreste adressant au ciel, qu'il regarde avec un sourire effrayant, cette exclamation :

Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance!

Quoi de plus déchirant que la situation de ce père réduit à louer la générosité du meurtrier d'Hector? Comme le vieillard est auguste en face du glaive de Pyrrhus! comme chacune de ses paroles allume la rage dans le cœur de son ennemi! Didon, furieuse d'amour et de douleur, dit à Énée : « Non, tu n'es « pas le fils d'une déesse. » Priam, désespéré, plein d'une horreur qu'il ne peut surmonter, s'écrie : « Tu mens comme « un lâche, en usurpant le titre de fils d'Achille; » mots terribles, parce qu'ils deviennent l'arrêt de mort de celui qui les a prononcés; mais cette mort il la veut, il la cherche, il est sûr de l'obtenir : le faible trait que sa main débile osa lancer met le comble à l'outrage; plus de pitié, plus de salut.

1 Sénèque nous offre un bien touchant souvenir des malheurs attachés à la destinée de Priam. Andromaque, suppliante aux pieds d'Ulysse pour obtenir le salut d'Astyanax, dit à cet enfant : « Ce n'est pas d'aujourd'hui que Troie a vu pleurer ses rois au berceau : Priam, enfant, a fléchi la colère menaçante du farouche Alcide. Oui, ce héros impitoyable dont les bras nerveux ont terrassé tous les monstres de la terre, ce héros qui, après avoir rompu les barrières du Ténare, a su se frayer à travers les ténèbres une route vers le séjour de la lumière, vaincu par les larmes d'un ennemi dans un âge si tendre, lui dit : « Jeune roi, prends les rênes de l'empire, monte sur le trône de ton père; mais garde ta parole avec plus de bonne foi que lui. Tel fut le sort du captif d'Hercule. Grecs, apprenez à imiter sa clémence au milieu de la colère. » (*Troyennes*, acte III, scène II.)

Pyrrhus, transporté de colère, lui répond avec une ironie féroce : « Va, messager fidèle, répéter ce que tu vois à mon « père, souviens-toi de lui raconter la honte de Néoptolème « dégénéré ; mais, en attendant, meurs. » A ces mots il traîne « vers l'autel cet infortuné qui chancelait en marchant sur » les traces du sang de son fils ; de la main gauche il saisit la « chevelure du vieillard, de la droite, il lève l'épée étincelante « et la plonge tout entière dans ses flancs [1]. » Regardez tour à tour Polite, Priam et Pyrrhus pendant toutes ces scènes ; voyez ces trois contrastes, de la vie qui vient de s'éteindre dans le premier, de la mort qui saisit déjà sa victime dans le second, et de Pyrrhus semblable en ce moment à une furie des enfers, inexorable comme le dieu qui l'envoie. Contemplez ensuite les deux victimes dont le sang confondu rougit le sol du sanctuaire. Peut-être demanderez-vous au poëte le tableau des douleurs de la royale famille ; mais son art lui défend de s'y arrêter. C'est Priam qui préside à l'empire d'Ilion ; cet empire n'est plus qu'un monceau de cendres : vous êtes pressés de savoir ce que devient son maître ; Virgile vous devine, et satisfait en ces mots votre curiosité : « Telle fut la fin de Priam ; ainsi le sort fit périr à la vue « de Troie en flammes et de Pergame renversée, le maître « superbe de tant de peuples et de contrées, le dominateur « de la florissante Asie. » Frappés d'un coup si terrible, vous avez besoin de respirer et de répandre des larmes ; mais Virgile veut encore ajouter à la pitié par la terreur. Priam n'aura pas même son palais pour sépulture ; il ne dormira pas du sommeil éternel à côté de ses pères. Au milieu du tumulte de la guerre, son corps a été ou entraîné ou jeté au dehors ; et si le hasard vous porte vers le rivage, vous

1 Racine a dit :

Dois-je oublier son père, à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé ?

ANDROMAQUE, acte III, scène VIII.

trouverez étendu sur le sable, ici un tronc sanglant, là une tête vénérable, plus loin un cadavre sans nom et sans tombeau; c'est là le roi Priam [1] : mais peut-être, de tout un peuple empressé naguère autour de lui, il ne restera pas un serviteur fidèle pour rassembler ses vénérables débris, et recomposer, avec les restes de la mort, une image informe de la vie qui permette à la piété de s'assurer que c'est vraiment le maître de l'Asie qu'elle va déposer à la hâte dans une humble sépulture!

Homère a fait Virgile, on reconnaît partout cette vérité. Comme le Priam de l'Iliade ressemble au Priam de l'Énéide! comme le père qui a été chercher le cadavre d'Hector dans la tente d'Achille meurt d'une manière digne de son courage et de sa tendresse pour son fils! que cet accroissement de malheurs, comblés par une mort précédée de tant de coups de poignard, produit sur nous une impression profonde! Et ce dernier outrage du sort, même après la perte de la vie, ce roi jeté, non pas dans la sépulture commune, mais confondu dans la foule de ses sujets abandonnés à la faim des vautours! Il y a cependant une plus grande infortune encore; c'est celle d'Hécube, témoin de tant d'horribles scènes, et conservée pour être un modèle accompli de l'adversité. En effet, on lui apportera bientôt la nouvelle de la mort de Polyxène; et un moment après elle recevra, avec le corps mutilé d'Astyanax arraché des bras d'Andromaque, l'ordre de porter les fers d'Ulysse! Cette situation nous rappelle les beaux vers d'Ovide, dont voici la traduction : « Ils gémissent sur ton sort, auguste épouse d'un monarque, mère de tant de rois; naguère tu étais, dans ta fécondité, l'image de la florissante Asie,

1 On lit dans le huitième livre de la Pharsale, au sujet de Pompée : « Son cadavre, poussé vers le rivage, retenu par les rochers, est le jouet des flots qui lavent ses profondes blessures. Il n'a plus la figure humaine, et la seule marque à laquelle on puisse reconnaître le grand Pompée, c'est que le glaive impie a tranché sa tête.

et maintenant, vile part d'un butin distribué par le sort, Ulysse te refuserait pour esclave si tu n'avais pas donné le jour à Hector : à peine si Hector peut trouver un maître pour sa mère [1] ! »

Euripide, dans ses Troyennes et dans Hécube, effleure seulement le sujet de la mort du monarque phrygien ; on trouve pourtant chez lui ces douloureuses exclamations : « O Priam, Priam, tu n'es plus, tu n'as point de tombeau, tes amis ne t'on pas arrosé de leurs larmes, tu ignores mes misères ; la mort couvre tes yeux de son voile sombre, victime pure d'un sacrifice impie [2] ! » Quintus Calaber n'a fait qu'une peinture ordinaire de ce qui a fourni un tableau sublime à Virgile. L'éloquence des passions manque à Quintus. Sénèque gâte les plus beaux traits que lui inspire un génie élevé, par une indigne affectation d'esprit [3]. On croit que la mort de Priam contient des allusions à celle de Pompée, privé de sépulture comme ce roi, après avoir subi comme lui une mort cruelle. Il y a ici la matière d'une utile et curieuse comparaison entre Virgile et Lucain. Mais, plus heureux que le roi de l'Asie, le grand Pompée a trouvé un compagnon fidèle pour lui rendre les derniers devoirs. Quelle scène attendrissante que celle où Codrus, ce pieux soldat, à la faible lueur de la lune à moitié cachée par les nuages, retire avec peine de la mer le

1 *Métamorphoses*, liv. XII, v. 483 et suivants.

2 *Troyennes*, vers 1313 et suivants.

3 « J'ai vu le meurtre exécrable d'un roi, et les autels souillés par un crime plus grand que celui d'Ajax ; j'ai vu un vainqueur féroce enlacer sa main cruelle dans la chevelure de Priam, et cacher son glaive tout entier dans la blessure du vieillard. La victime reçut avec joie le fer libérateur, qui, retiré de sa gorge, était à peine teint de sang. Rien ne put apaiser la rage du barbare vainqueur, ni ce prince, chargé d'années, qui touchait aux bornes de la vie, ni les dieux témoins du crime de sa mort, ni le caractère sacré de la royauté tombée par terre. Ce père de tant de rois manque d'un tombeau ; Priam ne peut trouver dans Troie embrasée un peu de flamme pour consumer ses débris sur un bûcher. » (*Troyennes*, vers 44 et suivants.)

corps de son général, et va dérober à un bûcher abandonné la flamme qui doit consumer les restes sacrés du rival de César! La prière de Codrus au jeune mort, pour qu'il ne s'offense pas de ce larcin, a quelque chose de religieux qui arrache des larmes. Celle qu'il adresse à Pompée offre le même caractère avec plus de grandeur. Un trait sublime termine la peinture de cette triste cérémonie: « L'âme de Pompée ne reste pas renfermée dans son étroite demeure; elle s'élance du bûcher, monte vers le séjour des dieux, admire cette lumière auprès de laquelle le jour ressemble aux ténèbres, et rit des insultes éprouvées par son cadavre avant la sépulture. Ensuite, descendant vers les plaines d'Émathie, au-dessus des drapeaux sanglants de César et des vaisseaux romains dispersés par la tempête, elle vient habiter tour à tour, comme un sanctuaire, le cœur de Brutus, le vengeur des crimes, ou le sein de Caton, que la fortune et César ne purent jamais abattre.

Grand peintre encore dans un sujet où le chantre de l'Énéide est hors de pair, Juvénal a dit:

« A quoi lui ont servi ses longues années? A voir la ruine de son empire, Troie dévorée par la flamme et ravagée par le glaive. Alors, soldat tremblant sous le poids de la vieillesse, il quitta sa couronne pour prendre les armes, et vint tomber à l'autel de Jupiter, tel qu'un vieux taureau qui tend son cou maigre et décharné aux couteaux d'un maître, et meurt déjà méprisé par l'ingrate charrue qu'il traîna si longtemps. »

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que la bassesse même de la comparaison devient sublime ici, parce qu'elle fait encore mieux sentir les affreuses chances de ce grand jeu de la Fortune, où la victime choisie par l'inconstante déesse passe en un moment du faîte des prospérités dans un abîme sans fond.

Mais si l'on veut trouver le plus éloquent commentaire de deux vers de Virgile:

Jacet ingens littore truncus,
Avulsumque humeris caput, et sine nomine corpus,

il faut lire ce passage de l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre : « Notre chair change bientôt de nature; notre corps prend un autre nom; même celui de *cadavre*, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas : il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes. »

N'est-ce pas là le Priam de Virgile tel que la mort l'avait fait?

On trouve dans l'Orphelin de la Chine de Voltaire un tableau plein de souvenirs de Virgile, et qui semble représenter, dans les désastres du Cathay, tous les malheurs d'Ilion et de son peuple.

Énée est un témoin trop tranquille et trop froid du meurtre de Priam. La force et la chaleur abandonnent presque toujours Virgile dans les mouvements d'une âme généreuse et passionnée qui enfantent de grandes choses. Qu'on se figure un moment Hector rendu à la vie; de quel œil verra-t-il le successeur d'Achille entrant à la lueur des flambeaux dans le palais de son père? Ne fera-t-il point à Priam un rempart de son corps? Et si le vieillard succombe, ce fils héroïque et religieux ne s'élancera-t-il pas, le glaive à la main, contre Pyrrhus pour lui arracher la vie? Vaincu, il exhalera son dernier soupir sur le corps de Priam; vainqueur, il sauvera les dépouilles paternelles, qu'il aura défendues comme Ajax défendit le corps de Patrocle. Eh bien! le prince troyen remplace Hector; et quand il n'aurait pas hérité de sa tendresse filiale, il est citoyen; le trépas du père de la patrie devrait allumer sa fureur. Énée éperdu, hors de lui-même, devrait crier à Pyrrhus : « Malheureux, tu mourras! » Il devrait descendre à pas précipités et courir le glaive en main au meurtrier de

Priam. Arrêté par des obstacles invincibles, ou retenu par sa mère, il aurait du moins acquitté, par une volonté sublime, la dette du courage et de la fidélité. Mais ce qu'on peut à peine concevoir c'est que Virgile, oubliant toutes ces idées prises dans le sujet, ait pu encore exprimer les sentiments de son héros par les pensées suivantes : « Alors, pour la première fois, une « sombre épouvante m'environne ; je demeure immobile : à « la vue de ce roi du même âge qu'Anchise, et qui vient « d'exhaler son dernier soupir d'une manière si cruelle, « l'image d'un père chéri se présente à mes yeux ; Créuse « abandonnée, ma maison livrée au pillage, et les périls de « mon jeune Iule, viennent frapper mon esprit. » Voilà pourtant les conséquences d'une première faute. Virgile, pour avoir manqué au caractère du guerrier, rend le fils presque ridicule par la froideur de ses paroles. Ces observations vont devenir bien plus sensibles par le rapprochement avec ce qui suit.

Énée regarde autour de lui et cherche les défenseurs d'Ilion. Tous l'ont abandonné ; accablés de fatigues et mourants, ils se sont précipités du haut des remparts ou jetés dans les flammes. Énée restait seul, lorsqu'à la clarté de l'incendie il aperçoit la fille de Tyndare dans le temple de Vesta. Redoutant la haine de Pergame, le ressentiment des Grecs, et le courroux d'un époux abandonné, cette commune Euménide de Troie et de sa patrie, se tenait cachée à l'ombre des autels. Énée la reconnaît et jure de la punir. Les plus douloureux souvenirs enflamment sa colère [1], et, quoique quelque honte peut-être soit attachée au châtiment d'une femme par un guerrier, il va frapper le crime et satisfaire les mânes de ses concitoyens. Tout cela est vrai, pathétique, brûlant d'éloquence, et si bien motivé, que la vengeance du prince troyen nous paraîtrait

1 Les paroles par lesquelles Énée exprime les mouvements impétueux qui agitaient son cœur à la vue d'Hélène, sont de l'éloquence la plus passionnée. Virgile, en imitant Euripide, l'a embelli et surpassé. Voyez la tragédie d'Oreste, vers 1132 et suivants.

ici un arrêt de cette justice éternelle qui tombe quelquefois comme la foudre sur la tête des coupables [1]. Mais quand la réflexion succède à l'entraînement, quand nous nous rappelons le silence et l'immobilité d'Énée au spectacle déchirant de la mort de Priam, nous sommes tentés de demander au héros pourquoi cette fureur n'a pas éclaté contre Pyrrhus, soit par des actions, soit par des paroles. Dès lors nous ne voyons plus qu'un homme armé qui va immoler sans gloire une femme sans défense et réfugiée sous la protection de Vesta. Mais au moment où Énée lève le glaive, Vénus lui apparaît dans tout l'éclat de la divinité [2]. Pour arrêter la vengeance de son fils,

1 En voyant Hécube et ses filles réfugiées auprès des dieux pénates, nous avons été touchés de la pitié la plus profonde, et nous aurions béni le ciel d'envoyer un miracle pour les sauver. Hélène, la plus belle des femmes, est dans la même situation, et elle nous inspire de l'horreur. Nous ne voyons plus dans la rivale de Vénus qu'une affreuse Euménide; et si tout autre qu'Énée menaçait de lui donner la mort, peut-être applaudirions-nous au châtiment de son crime.

On lit dans Euripide des choses assez belles sur le funeste empire de la beauté d'Hélène; notre scène ne souffrirait pas les reproches qu'Hécube adresse à la coupable amante de Pâris, devant Ménélas, qui a la menace sur les lèvres et le pardon dans le cœur; cependant il faut admirer dans toute la scène une grande connaissance du cœur humain, et une leçon de la plus haute morale donnée par la vertu, qui, même dans le dernier degré du malheur, garde encore sa sainte autorité sur le vice tremblant devant elle comme un coupable devant un juge irrité. (*Troyennes*, vers 969 et suivants.)

La muse sévère d'Eschyle a voulu punir aussi le crime de Pâris et d'Hélène. Voyez, dans son Agamemnon, la peinture du départ de la criminelle épouse, qui laisse le deuil à sa patrie, et va porter la mort et la ruine à tout un peuple.

Horace, dont nous savons par cœur une ode admirable contre le ravisseur d'Hélène, n'offre peut-être pas une composition aussi vraie, aussi habilement contrastée, aussi dramatique, aussi morale que cette scène d'Eschyle.

2 La déesse de la beauté ne pouvait abandonner la plus belle des femmes. L'intervention de Vénus était ici doublement nécessaire pour préserver Énée d'une action sujette au blâme et pour l'arracher à des périls dont il ne peut sortir que par un secours divin.

elle lui montre les grands dieux de l'Olympe qui renversent Ilion. Delille a traduit avec le plus rare talent l'admirable description que Virgile a mise en scène d'une manière si vive, que nous croyons assister au désastre de la ville de Priam.

« Vois-tu ces longs débris, ces pierres dispersées,
« De ces brûlantes tours les masses renversées,
« Cette poudre, ces feux ondoyants dans les airs?
« Là, le trident en main, le puissant dieu des mers,
« De la terre à grands coups entr'ouvrant les entrailles;
« A leur base profonde arrache nos murailles,
« Et dans ses fondements déracine Ilion.
« Ici tonne en fureur l'implacable Junon:
« Debout, le fer en main, la vois-tu sous ces portes
« Appeler ses soldats? Vois-tu de ces cohortes
« L'Hellespont à grands flots lui vomir les secours?
« Sur un nuage ardent, au sommet de ces tours,
« Regarde: c'est Pallas, dont la main homicide
« Agite dans les airs l'étincelante égide.
« Jupiter même aux Grecs souffle un feu belliqueux,
« Excite les mortels, et soulève les dieux.
« Fuis; calme un vain courroux: fuis, c'en est fait. Ta mère
« Va protéger tes pas, et te rendre à ton père. »
Elle dit, et dans l'ombre échappe à mes regards.
Alors le voile tombe; alors, de toutes parts,
Je vois des dieux vengeurs la figure effrayante;
J'entends tonner les coups de leur main foudroyante:
Tout tombe: je crois voir, de son faîte orgueilleux,
Ilion tout entier s'écrouler dans les feux.
Ainsi contre un vieux pin qui, du haut des montagnes,
Dominait fièrement sur les humbles campagnes,
Lorsque des bûcherons, réunissant leurs bras,
De son tronc ébranlé font voler les éclats,
L'arbre altier, balançant sa tête chancelante,
Menace au loin les monts de sa chute pesante,
Attaqué, mutilé, déchiré lentement;
Enfin, dans un dernier et long gémissement,
Il épuise sa vie, il tombe, et les collines
Retentissent du poids de ses vastes ruines:
Ainsi tombe Ilion. . . . .

Tous ces dieux réunis pour achever la ruine de Troie, rappellent le début du vingtième chant de l'Iliade, et le moment où les habitants de l'Olympe descendent, avec la permission de Jupiter, pour combattre dans les plaines de Troie; la scène est d'une grandeur qui n'appartient qu'à Homère, et que Milton a eu peine à égaler dans ses plus sublimes inspirations: mais Virgile me semble plus dramatique et plus savant dans les motifs de sa peinture. Qu'elles sont terribles ces figures des grands dieux qui se montrent à travers les flammes et la fumée, les uns comme des vainqueurs furieux, les autres comme des juges inexorables! Jupiter ne paraît pas, mais il est représenté par sa fille, armée de la terrible Gorgone, et revêtue de la majesté du dieu qui ne se montre qu'à travers un nuage aux mortels incapables de soutenir sa splendeur. Énée pourrait-il encore persister à défendre une ville condamnée par Jupiter lui-même? ira-t-il, plus coupable que Diomède, lever le glaive contre les immortels? Non, sans doute; et cette réflexion nous apprend pourquoi Virgile a déployé devant nous le magnifique dénouement qui nous a laissés longtemps muets d'admiration et de terreur.

Le poëte n'est pas encore satisfait: versé dans la connaissance du cœur humain, instruit du plaisir douloureux qu'on éprouve quelquefois à contempler un grand malheur, à épuiser ses larmes en le mesurant tout entier, il arrête longtemps nos regards sur Troie qui tombe et s'abîme dans les feux; et, comme si cette imposante image ne suffisait pas, il nous la représente encore sous des formes nouvelles. Ordinairement la comparaison relève un objet parce qu'elle paraît plus grande que lui; il en est ainsi, par exemple, quand le poëte, pour achever de peindre la fureur d'un héros, la compare à l'irruption d'un torrent qui rompt ses digues. Ici cet ordre semble renversé. Qu'est-ce en effet qu'un arbre déraciné qui tombe, auprès d'une vaste cité qui s'abîme? Mais regardons les choses de plus près, et nous reconnaîtrons l'art de Virgile dans les effets merveilleux qu'il produit. Quelle illusion nous fait sa

peinture! Ne voyons-nous pas Troie sapée par les dieux? ne la voyons-nous pas, ébranlée et soulevée par leur main puissante, balancer dans les airs ses édifices, ses palais et ses temples chancelants, menacer ruine, et tomber enfin tout entière avec un horrible fracas sur la terre émue jusqu'au fond de ses entrailles?

Priam n'est plus, Troie vient de rendre le dernier soupir; les paroles d'Hector sont devenues des oracles confirmés; il faut céder aux destins et obéir aux conseils de Vénus. Cette conséquence se présente d'abord à l'esprit, et la transition du poëte, qui consiste dans un habile rapprochement de circonstances, est aussi heureuse que facile à sentir.

Conduit par sa mère à travers les traits et la flamme, Énée arrive enfin à la maison paternelle. Grâce à la protection de Vénus, sa famille a survécu à la ruine d'Ilion; elle reste comme Deucalion et Pyrrha au milieu du naufrage du genre humain. La résolution obstinée, le courage tranquille et résigné d'Anchise, que son âge et ses malheurs attachent au sol natal par des liens invincibles, et qui aime mieux rester immobile et attendre la mort dans sa maison que d'en sortir pour affronter les périls, rappelle, à quelques égards, ces vieux sénateurs romains assis sur leur chaise curule au milieu du Capitole, où vont pénétrer les Gaulois. Mais il y a en outre dans le cœur d'Anchise le dégoût de la vie, la mélancolie du malheur, et un ardent amour de la mort. La désolation, les larmes et les prières d'une famille en deuil et vainement occupée à fléchir l'obstination d'un père, forment une scène attendrissante et pleine de vérité. Le vieillard est sourd à toutes les prières; le cœur déchiré par les refus d'Anchise, Énée s'écrie : « Moi, « mettre le pied hors de ces lieux et vous abandonner! ô mon « père, l'avez-vous pu croire? un tel blasphème est-il sorti « de la bouche paternelle? S'il plaît aux dieux de ne rien lais- « ser d'une ville si puissante, si votre âme inflexible veut « ajouter vous et votre famille à la ruine de Troie, nous n'at- « tendrons pas longtemps cette cruelle mort que vous sou-

« haitez. Bientôt viendra, tout couvert du sang de Priam, ce « Pyrrhus qui égorge le fils aux yeux du père, et le père « devant les autels. O Vénus, ô ma mère, ne m'aurais-tu « sauvé du milieu des traits et des flammes que pour me mon- « trer l'ennemi dans ma maison, Ascagne, Anchise et Créuse « noyés dans le sang l'un de l'autre? Mes armes, guerriers, « mes armes; la dernière heure appelle les vaincus; rendez- « moi aux Grecs, laissez-moi renouveler les combats; du « moins nous ne mourrons pas tous aujourd'hui sans ven- « geance. » Ce discours est rempli de mouvements passionnés, de ces inspirations inattendues qui sont l'âme de la tragédie et le triomphe de l'éloquence [1]. Voici maintenant une nouvelle scène et un nouveau genre de pathétique.

La tendre Créuse, effrayée du désespoir d'un époux prêt à s'élancer de nouveau vers la mort, du danger qui la menace elle et son fils, tombe aux genoux d'Énée, présente le jeune Jule à son père, et le conjure ou de souffrir que sa famille se précipite avec lui à travers les flammes ennemies, ou de défendre l'asile sacré qui renferme tous les objets d'une affection si tendre. Le discours d'Andromaque à son époux, dans le sixième livre de l'Iliade, paraît avoir servi de modèle au discours de Créuse. Il faut admirer ici la sagesse de l'imitateur, qui saisit l'idée principale et néglige les développements pour ne point ralentir l'intérêt et la rapidité de ce récit. D'ailleurs

1 Racine offre des mouvements pareils dans la réponse d'Achille à Iphigénie qui commence par ce vers :

Vous allez à l'autel; et moi j'y cours, madame.

Comme Racine, Virgile cache beaucoup d'art jusque dans un discours où la passion paraît abandonnée à toute son impétuosité. Remarquez en effet qu'Énée choisit précisément les images et les souvenirs les plus propres à frapper Anchise, la mort de Priam, la protection déclarée de Vénus, qui aime le fils à cause du père, et enfin un second tableau des malheurs de la famille royale dans le désastre auquel Anchise lui-même semble dévouer volontairement sa propre famille.

la situation d'Andromaque est plus calme que celle de Créuse; elle n'a que des pressentiments, tous ses malheurs sont dans l'avenir; elle peut encore donner un libre cours à ses gémissements et à ses larmes. Il n'en est pas de même de la compagne d'Énée : la mort l'environne de toutes parts; elle n'a que le temps de pousser un cri de désespoir et d'amour; et ce cri d'une femme désespérée doit produire plus d'impression dans ce moment extrême, que les prières les plus attendrissantes et les discours les plus féconds en mouvements pathétiques. Le poëte a épuisé tous les moyens de l'éloquence du cœur pour fléchir Anchise; il emploie maintenant le merveilleux, qui pouvait seul dénouer l'action au point où elle est parvenue.

L'aigrette de feu qui effleure la chevelure d'Ascagne, et sillonne son front sans l'offenser, l'étoile descendue du ciel pour tracer aux Troyens un sentier lumineux, l'éclat de la foudre qui semble répondre à la prière d'Anchise, tous ces présages annoncent la faveur et la clémence du ciel : le religieux Anchise reconnaît à tous ces signes la volonté manifeste des dieux; il adore leur puissance, et se rend aux vœux de sa famille [1].

Cependant, pour presser encore le départ, ou plutôt pour mieux faire ressortir l'héroïque proposition d'Énée, le poëte accroît le bruit des flammes et les tourbillons rapides de l'incendie qui s'avance [2]; c'est à leur clarté funèbre qu'Énée s'exprime ainsi : « Venez, ô le plus chéri des pères, venez vous « placer sur mes épaules, je vous porterai; un fardeau si doux

1 Cette scène, décrite avec la plus rare élégance et empreinte d'un caractère si religieux, est la seule scène heureuse qui nous délasse un moment au milieu de tant d'horreurs et de désolation.

2 Horace a dit d'Énée, ode XIX, liv. V, vers 41 :

Cui per ardentem sine fraude Trojam
Castus Æneas, patriæ superstes,
Liberum munivit iter.

« ne saurait m'accabler. Quel que soit l'événement, les chances « de périls ou de salut seront les mêmes pour nous deux. « Que le petit Jule m'accompagne, et que mon épouse suive « de loin la trace de nos pas. Vous, serviteurs fidèles, écoutez « et retenez bien ces paroles : au sortir de la ville, il est sur « une hauteur un ancien temple de Cérès, abandonné main- « tenant; à côté s'élève un vieux cyprès que la piété de nos « pères conserve depuis de longues années; c'est là qu'il faut « nous rendre par différents chemins. Vous, mon père, prenez « dans vos mains les objets de notre culte et les dieux de la « patrie; pour moi, à peine sorti de la guerre et du carnage, « je ne saurais toucher sans crime les choses saintes, avant « de m'être purifié dans une eau vive.

« A ces mots, ajoute Énée, je couvre mes épaules de la « peau d'un lion, et je me courbe pour recevoir mon fardeau; « le petit Jule s'attache à ma main droite, et suit son père à « pas inégaux; mon épouse vient sur nos traces. Nous mar- « chons au milieu des ténèbres; et moi que n'avaient pu émou- « voir ni les traits lancés de tous côtés, ni les Grecs rangés en « bataille devant nous, maintenant le moindre souffle, le plus « léger bruit m'épouvante, et je m'arrête également inquiet et « tremblant pour le fardeau que je porte et pour l'enfant que « je traîne avec moi. Déjà nous approchions des portes, et je « pensais avoir franchi tous les dangers; tout à coup je crois « entendre marcher des guerriers qui s'approchent de nous, « et mon père, jetant au loin dans l'ombre ses yeux effrayés, « me crie : Hâte-toi, fuis, mon fils, les voilà. J'aperçois des « boucliers et des armes qui brillent comme des éclairs. En « ce moment je ne sais quelle divinité vient troubler mes es- « prits et m'ôter la mémoire; mais tandis que je me jette dans « des lieux infréquentés, je perds ma chère Créuse. Est-ce le « destin qui me l'enleva? s'égara-t-elle dans sa route? fut-elle « obligée de s'arrêter pour se reposer de ses fatigues? Je « l'ignore; mais jamais le ciel ne la rendit à mes yeux. Je ne « m'aperçus de ma perte, je ne regardai derrière moi pour

« chercher Créuse qu'au moment où nous étions parvenus au « temple de Cérès. Là, tous les miens rassemblés, elle manqua « seule, et trompa l'attente d'un fils, d'un époux, et de tous « les Troyens réunis pour me suivre. »

L'antiquité n'a rien de plus sublime que la piété filiale d'Énée; le guerrier qui, après avoir tout tenté pour sauver sa patrie, emporte son père sur ses épaules, est au-dessus de tous les héros; son courage égale celui d'Achille, sa vertu surpasse la vertu d'Hector. Avec quelle simplicité il raconte une action si grande! On l'admire et on l'aime tremblant au moindre bruit pour Anchise et pour Ascagne. Mais un fils aussi religieux, un père aussi tendre qu'Énée, devait avoir aussi le cœur d'un époux. On a peine à concevoir ici les distractions du poëte. Combien l'ordre de suivre de loin les pas d'Énée a dû affliger la sensible Créuse [1]! Pourquoi ne trouve-t-elle pas sa place dans les alarmes filiales et paternelles d'Énée [2]? Par quel oubli des convenances, ou plutôt par quelle maladresse, Virgile a-t-il pu supposer qu'Énée n'avait pas une seule fois pensé à Créuse dans toute sa route? Comment une femme, presque reine, a-t-elle été abandonnée au point que seule elle se perd, lorsque le dernier esclave arrive au rendez-vous donné? Toutes ces énigmes ne sont pas faciles à expliquer, ou plutôt il est évident que le poëte avait besoin de se débarrasser d'un personnage qui ne pouvait figurer à la cour de Didon, et qu'il a manqué d'art pour dissimuler cette impérieuse néces-

1 Le texte dit :

Et longe servet vestigia conjux.

Delille a dit avec plus de convenance :

Et qu'observant mes pas
Mon épouse me suive et ne me quitte pas.

2 Delille a corrigé Virgile par une adroite traduction. Il a dit :

Je n'ose respirer, et tremble au moindre bruit
Et pour ce que je porte et pour ce qui me suit.

sité. Il fait disparaître Créuse pour donner sa place à la reine de Carthage, comme il fera mourir la reine de Carthage quand il aura besoin de produire Lavinie sur la scène. Mais, dans la première circonstance, il manque de génie et d'habileté ; dans la seconde, il fera tout ce qu'on peut attendre d'un grand maître. Aucune raison ne peut excuser ici la faute de Virgile. La douleur d'Énée et sa résolution de rentrer dans les murs de Troie jettent sur cette faute un éclat qui la couvre sans la justifier. Rendons toutefois hommage au savant artifice du poëte, qui agrandit son héros au moment où nous serions tentés de l'accuser, et surpasse dans un dernier tableau tout ce que son génie avait enfanté pour nous émouvoir.

Troie est presque réduite en cendres ; la nuit la plus épaisse la couvre d'un voile de deuil. Un silence plus effrayant que toutes les fureurs de la guerre elle-même, règne dans cette enceinte immense et muette comme la mort. Ulysse et Phénix, assis sur les dépouilles des vaincus comme le tigre couché sur sa proie, gardent les richesses d'Ilion, les trésors arrachés aux temples des dieux, les vases d'or, les vêtements magnifiques, et les mères tremblantes, qui sont elles-mêmes une partie du butin.

Euripide a fourni le modèle de ce tableau dans les Troyennes ; on y lit entre autres choses :

« Que si quelqu'un veut contempler une image accomplie du malheur, voilà Hécube prosternée à l'entrée de la tente ; elle verse beaucoup de larmes, et sur beaucoup de victimes. Sa fille Polyxène vient d'être immolée sur le tombeau d'Achille ; Priam et ses enfants ne sont plus. Cassandre, dont Apollon lui-même a respecté la virginité, abandonne le culte et les autels du dieu, et se voit forcée à un hymen clandestin avec Agamemnon.

On regrettera peut-être que Virgile ne nous ait pas instruits du sort d'Hécube et de ses filles ; mais il est vrai de dire qu'il ne pouvait entrer dans les mêmes développements que le poëte grec. Il s'est contenté de laisser dans l'esprit du lecteur quel-

ques traits généraux qui offrent un champ libre à l'imagination ; et ces traits, choisis par un grand peintre, produisent plus de terreur et de pitié que le tableau tout entier d'Euripide : d'ailleurs c'est de Créuse et d'Énée qu'il nous occupe en ce moment. Le prince troyen, incapable de compter les dangers, revole vers la maison de son père, qui est la proie des flammes, vers le palais de Priam, qui n'est plus qu'une vaste solitude : il y va chercher l'épouse qu'il a perdue. Il fait plus, il ose pousser des cris dans l'ombre, et attirer sur lui les Grecs et la mort, en appelant à plusieurs fois l'objet de ses regrets amers[1].

Tout à coup l'ombre de Créuse, qui, cachée dans un nuage, écoutait sans doute avec une joie mêlée de tristesse les plaintes de son époux, lui apparaît pour calmer ses chagrins, pour confirmer les promesses d'Hector et les oracles des dieux. Elle lui montre, à travers beaucoup de périls à surmonter, la nouvelle patrie que les destins l'appellent à fonder sur les bords du Tibre. Mais il est quelques dernières prédictions qu'elle prononce sans doute avec peine. « Là, dit-elle, t'atten-« dent le bonheur, l'empire, et une royale épouse : cesse de « pleurer cette Créuse que tu as tant aimée. » Elle ajoute : « Toutefois ne crains pas que je sois réduite à voir les demeu-« res orgueilleuses des Myrmidons ou des Dolopes ; non, je « ne servirai pas les femmes grecques, moi, le sang de Darda-« nus et l'épouse du fils de Cythérée : la puissante mère des « dieux me retient sur ce rivage. Adieu, conserve ton amour « au fruit de notre hymen[2]. » Le cœur de l'épouse se révèle tout entier dans les dernières paroles de la mère. Elle dit, avec cet ingénieux détour qui amène souvent et le premier et le dernier mot des femmes : « Aime cet enfant qui nous appar-

1 Ici la vérité des détails sert à nous faire illusion sur la faiblesse du ressort employé par le poëte.

2 Le texte dit :

Et nati serva communis amorem.

« tient à tous deux ; embrasse ce fils notre image, il te rappel-« lera Créuse même auprès de ta nouvelle compagne [1]. »

Le héros verse des larmes; les paroles se pressent sur ses lèvres, mais Créuse échappe et disparaît dans les airs. Trois fois il veut la serrer dans ses bras, trois fois il essaye en vain de saisir une image légère qui s'envole comme un songe. Cette éternelle séparation devrait arracher à Énée quelques cris involontaires; à son froid silence on ne reconnaît pas l'époux désespéré qui vient d'affronter de nouveaux dangers pour retrouver Créuse. Les mouvements d'une passion ardente ne tombent pas ainsi tout à coup; le cœur ne fait pas si promptement de cruels sacrifices; ses blessures ne se referment pas aussitôt qu'elles ont saigné. Après les dernières paroles de Créuse, paroles si tendres et si touchantes, il devrait rester à Énée sinon du désespoir, au moins une douleur dont nous aimerions à entendre l'accent. Homère n'oublie pas de compléter l'illusion d'une semblable scène entre Ulysse et sa mère Antyclée [2]. L'exemple d'Homère, mais surtout la nature, devaient préserver Virgile d'une omission qui malheureusement reviendra plus d'une fois dans le poëme.

Sans ajouter un mot sur une perte si cruelle, Énée s'empresse de rejoindre les Troyens, dont le nombre s'est beaucoup accru en son absence. Déjà l'étoile du matin commence à se lever au-dessus des sommets de l'Ida; le héros jette un

1 Il n'est pas besoin d'avertir les lecteurs que Virgile prépare ici un autre hymen pour Énée, en le justifiant d'avance par l'ordre des dieux et presque par le consentement de Créuse.

Il y a quelque chose de plus touchant encore dans les adieux d'Alceste mourante, qui remet aussi *communes natos* entre les mains d'Admète. (*Euripide*, vers 378 et suivants.)

Racine, héritier d'Euripide et de Virgile, prête à son Andromaque l'accent de Créuse dans ces deux vers si connus :

Parle-lui tous les jours des vertus de son père,
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.

2 *Odyssée*, chant XI, vers 209 et suivants.

dernier regard sur Troie : les Grecs en occupent les portes, nul espoir de salut pour la patrie. Il se retire et va déposer son père sur la hauteur du mont consacré par le triomphe de Vénus sur ses deux rivales, et par les amours secrets de la déesse avec Anchise.

Ainsi se termine l'un des plus beaux chants qui existent dans aucun poëme connu ; tous les genres de mérite y brillent sans se nuire, et en se prêtant au contraire un mutuel appui. L'ordonnance de cette tragédie est imposante, l'action une et simple ; les scènes se succèdent avec une étonnante variété. L'intérêt, qu'elles modifient sans cesse, se rattache toujours au sujet principal, qui est la ruine de Troie. La fuite héroïque d'Énée est un dernier épisode qui nous conduit avec un art infini au terrible dénouement. Doué d'une sensibilité profonde, porté par la nature à consoler les hautes infortunes, Virgile se joue ici des plus grandes difficultés. Son génie ressemble à la source inépuisable où, suivant la fiction de Milton, les astres du ciel vont puiser la lumière dans des urnes d'or.

La terreur et la pitié paraissent portées au comble dans l'épisode de Laocoon ; mais l'impression de ces deux sentiments redouble à l'aspect d'Hector, semblable à la reine Jézabel après son horrible métamorphose. Peut-être pensez-vous que le poëte ne saurait aller plus loin dans le genre d'effets produits par de si cruels spectacles. Eh bien ! regardez Priam égorgé par Pyrrhus en face de ses filles que menace le glaive, et d'Hécube, dont les douleurs réunies ne trouveraient d'expression dans aucune langue. Mais du moins Virgile ne pourra plus ajouter au spectacle de la déplorable fin du père d'Hector : vous vous trompez. Les restes de Priam, méconnaissables aux yeux d'Hécube elle-même, nous attendent et nous glaceront d'épouvante.

Après avoir frappé de si grands coups, que fera désormais Virgile pour nous émouvoir ? sur qui pouvons-nous trembler et pleurer, lorsque Priam n'est plus et qu'Ilion touche à ses

derniers moments? Arrivés au terme où la pitié devient une insupportable douleur, nous sommes prêts à crier au poëte : « Arrêtez-vous; nous ne voulons plus rien entendre, il ne nous reste plus de larmes pour personne. » Virgile a prévu cette pensée; il s'est dit à lui-même: « Je connais mon art; non, je n'ai point encore épuisé la source de la terreur et de la pitié. Vous avez vu mourir un roi, vous allez voir périr un peuple et tomber un empire. »

Un homme survit à sa patrie; cet homme est l'ami et presque le frère d'Hector; il a reçu du héros l'ordre de fuir avec ses dieux et d'aller fonder une autre Troie. Il a défendu la première comme Hector lui-même aurait pu la défendre. Du haut du palais des rois, il vient de précipiter une tour qui écrase des milliers de Grecs. Il a retardé, autant qu'il était en son pouvoir, le triomphe des cruels Argiens; il n'a quitté l'affreux théâtre de leurs fureurs qu'après la mort de Priam. Ilion et son roi n'ont rien à lui reprocher; alors il pense à son père et à sa famille, il vole à leur secours. Une vengeance légitime, mais sans gloire, va le rejeter dans toutes les horreurs des combats; mais Vénus elle-même, arrêtant le bras de son fils, vient ouvrir devant ses pas un chemin à travers la ville ardente; les flammes reculent devant lui. C'est pendant ce prodige qu'il voit tomber sa patrie tout entière comme un édifice dont l'incendie a dévoré le cœur et les fondements, ou, ce qui est plus sublime encore, comme un seul arbre arraché du sein de la terre. Troie rendait le dernier soupir au moment où Énée touchait le seuil de la maison paternelle.

Mais Troie revivra dans le ministre des volontés du destin. Une famille, faible débris d'un peuple enseveli dans la tombe, apparait comme une espérance envoyée par les dieux. Au milieu de la ville en flammes, cette famille ressemble à celle de Noé entourée des ruines du monde, et Vénus est la colombe qui apporte du ciel le rameau d'olivier. Mais avant d'arriver à cette scène qui doit nous consoler et sécher enfin nos larmes, nous avons encore de nouvelles angoisses à éprouver.

Affaibli par l'âge, lassé de la vie, dégoûté de la lumière du jour, prêt à embrasser la mort comme un asile et un repos, Anchise ne peut consentir à aller chercher les douleurs d'un exil éternel. Il a juré de ne pas sortir vivant de la terre natale; il veut mourir comme Priam de la main des Grecs : leur pitié ne saurait refuser le secours du glaive à un vieillard qui veut cesser de vivre; et s'il faut manquer d'un tombeau, il fera sans peine ce dernier sacrifice. Ici la piété filiale éclate par les cris du désespoir; Énée est vraiment sublime dans ses prières. Aux refus obstinés du vieillard, il redemande ses armes, comme Achille après la mort de Patrocle. Quel est l'événement qui nous menace maintenant? Énée cédera-t-il aux cris et aux larmes de Créuse qui veut partager ses périls, ou le conjure de rester pour défendre Anchise, Créuse et le jeune Iule? Le héros, emporté par sa fureur, va-t-il périr lui-même sur le seuil de son palais, que les Grecs franchissent déjà peut-être en demandant leurs victimes? Passeront-ils sur le corps sanglant du père pour arriver jusqu'à sa famille réduite à le voir tomber auprès de ses dieux pénates, comme Hécube a vu tomber Priam à l'autel de Jupiter?

Au milieu de ces déchirantes incertitudes, d'heureux présages commencent à relever nos espérances : si la foudre de Jupiter nous effraie un moment, elle rassure Anchise, qui a la conscience des choses du ciel; une brillante étoile, parcourant l'horizon comme un sillon de lumière, confirme l'espoir du vieillard qui se prosterne pour adorer en elle un astre bienfaisant. Il se rend enfin, et nous bénissons avec lui le maître de l'Olympe, qui veut sauver les restes de Troie.

L'action d'Énée emportant son père sur ses épaules nous émeut d'une autre manière; notre admiration est mêlée d'une nouvelle terreur qui ne nous abandonne que lorsque Anchise et sa famille paraissent à l'abri de tout danger. Nous respirons un moment; mais le poëte ne nous laisse pas le temps de rendre grâces aux dieux. il tient nos cœurs entre ses mains, et, les agitant à son gré de passions semblables au

flux et au reflux de la mer agitée, il veut que nous tremblions encore pour Énée qui va chercher son épouse à travers des périls plus grands que tous ceux qu'il a traversés. Une faute, dont il faut remercier le poëte, devient l'occasion d'une peinture sublime qui met le comble à la terreur et à la pitié, les deux ressorts de cette tragédie. En effet, le cadavre de Troie et le silence qui règne autour d'elle sont cent fois plus terribles à contempler que Troie en flammes, mais vivante encore et debout devant les dieux qui vont la renverser. On ne vit jamais de composition plus grande et plus savante; jamais le talent ne donna des preuves plus éclatantes de sa force et de sa fécondité; jamais la raison n'exerça un plus haut empire sur l'imagination; jamais l'art de peindre et le don d'émouvoir ne furent portés à un pareil degré par aucun poëte. Le génie de Virgile prodigue les beautés comme le Dieu de Moïse sème les merveilles de la création, en finissant par l'homme, le plus magnifique de ses ouvrages.

LIVRE TROISIÈME.

Énée vient d'achever son admirable récit de la ruine de Troie; mais, comme tout le monde garde le silence au moment où il semble s'arrêter pour reprendre haleine, nous ne pouvons que supposer l'intérêt qu'il a excité. La vive curiosité de Didon ne permet pas de croire qu'elle soit restée muette après avoir entendu le prince troyen. La pitié, l'admiration, la reconnaissance pour celui qui s'est fait une violence cruelle en retraçant des souvenirs si douloureux, ont dû inspirer à la reine quelques touchantes paroles. La femme sensible qui a dit avec tant de charme :

> Non ignara mali, miseris succurrere disco,

l'amante passionnée qui a déjà dans le cœur et presque sur les lèvres ces exclamations :

> Quis novus hic nostris successit sedibus hospes!
> Quem sese ore ferens! quam forti pectore, et armis!

n'a pu cacher les divers sentiments que lui ont fait éprouver la peinture des tragiques destinées d'un empire et les périls d'un héros sauvé de la mort par la protection des dieux.

Fénelon, disciple de la nature et d'Homère, représente avec plus de vérité les mêmes scènes que Virgile. Il suspend à propos les récits du fils d'Ulysse pour nous montrer leur effet sur Calypso; il laisse reposer le narrateur après les deux premiers chants, et nous voyons la déesse étonnée d'entendre des paroles si sages sortir de la bouche d'un jeune homme. Avide du plaisir de l'écouter encore, c'est elle qui le prie de poursuivre et de raconter sa sortie d'Égypte, où il avait été réduit en esclavage. Après de nouveaux discours qui augmentent l'admiration et l'amour de la déesse, le poëte a encore le

soin de nous révéler l'état de son cœur par un discours plein de tendresse et de grâce.

« Calypso, qui avait été jusqu'à ce moment immobile et transportée de plaisir en écoutant les aventures de Télémaque, l'interrompt pour lui faire prendre quelque repos. « Il est temps, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du sommeil après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici, tout vous est favorable; abandonnez-vous donc à la joie, goûtez la paix et tous les autres présents des dieux dont vous allez être comblé. Demain, quand l'Aurore, avec ses doigts de rose, entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient, nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'histoire de vos malheurs. Jamais votre père n'a égalé votre sagesse et votre courage; ni Achille vainqueur d'Hector, ni Thésée revenu des enfers, ni même le grand Alcide qui a purgé la terre de tant de monstres, n'ont fait voir autant de force et de vertu que vous. Je souhaite qu'un profond sommeil vous rende cette nuit courte. Mais, hélas, qu'elle sera longue pour moi! qu'il me tardera de vous voir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je sais déjà, et de vous demander ce que je ne sais pas encore [1]! Allez, mon cher Télémaque, avec le sage Mentor que les dieux vous ont rendu; allez dans cette grotte écartée, où tout est préparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ses plus doux charmes sur vos paupières appesanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatigués, et de vous envoyer des songes légers, qui, voltigeant autour de vous, flattent vos sens par les plus riantes images, et repoussent loin de vous tout ce qui pourrait vous réveiller trop promptement! »

1 Ces expressions sont bien plus vives, elles ont bien plus le mouvement de la passion que ce vers de Virgile :

Multa super Priamo rogitans, super Hectore multa.

Nous entendons Calypso elle-même dans Fénelon ; c'est le poëte qui parle froidement dans l'Énéide.

Voilà une femme, une amante, des passions, des paroles du cœur, et une scène pleine de vérité. Il ne faut avertir aucun esprit délicat de lever le voile léger qui couvre les véritables pensées de la déesse, ce qu'elle dirait peut-être sans la présence de ses nymphes et surtout de Mentor. On sent qu'elle demande à Morphée, ou plutôt à l'Amour, d'envoyer à Télémaque des songes de Calypso; la passion lui fait souhaiter d'apparaître encore embellie par le sommeil aux yeux du jeune Grec qu'elle veut enlacer dans ses chaînes.

Le silence de Didon est une faute; ou bien, si on voulait la renfermer dans sa dignité de reine, il fallait prêter quelques discours à Élise, assez initiée déjà dans les secrets de sa sœur pour s'empresser de lui épargner une dangereuse épreuve, assez touchée du mérite d'Énée pour servir d'interprète aux sentiments de l'assemblée et surtout à ceux de la reine.

D'ailleurs, après la tragédie de la ruine d'Ilion, l'attention est fatiguée; l'intérêt épuisé a besoin de quelque temps pour renaître. Un intervalle entre ce grand drame et le récit des voyages et des autres épreuves du héros aurait satisfait les auditeurs eux-mêmes. Par cette précaution, le poëte évitait un inconvénient grave, celui de refroidir l'attention en faisant succéder aux scènes les plus déchirantes, aux images les plus sublimes, des choses moins propres à frapper les esprits et à remuer les cœurs. Dans Fénelon l'intérêt augmente; il décroît dans Virgile. Le simple artifice de séparer les deux récits par un repos aurait au moins dû servir à pallier cette faute contre les principes de l'art. Virgile n'a point eu ce scrupule, et le héros troyen continue en ces termes le récit de ses aventures.

« Quand la volonté des dieux eut résolu de renverser la « puissance de l'Asie et le peuple de Priam, qui ne méritait « pas un pareil malheur; quand le superbe Ilion fut tombé « en ruines, et que toute la cité de Neptune n'offrit plus

« qu'un monceau de cendres fumantes, les augures des dieux « nous forcèrent enfin à nous séparer pour aller chercher des « exils différents et des pays déserts et immenses. Dans « cette extrémité, nous construisons une flotte sous les « hauteurs d'Antandre et du mont Ida qui couronne la « Phrygie; incertains de savoir où le sort nous appelle, en « quelle contrée il nous sera permis de fixer notre séjour, « nous rassemblons nos guerriers. A peine s'ouvrait la saison « favorable, mon père Anchise ordonne d'abandonner les « voiles aux vents; je quitte en pleurant les rivages de ma « patrie, le port hospitalier, et les champs où fut Troie; je « pars pour l'exil, j'emmène avec moi sur les mers mes « compagnons, mon fils, mes pénates, et les grands dieux « de l'Olympe. »

On remarque dans ce discours une assez singulière contradiction avec ce qui précède ; Énée dit :

Incerti quo fata ferant, ubi sistere detur.

Cependant il sait bien que les destins l'appellent en Italie, lui-même l'a déclaré à ses compagnons dans le premier livre ; Ilionée parle deux fois de l'Italie dans sa harangue à Didon. Créuse annonce aussi au prince Troyen l'Hespérie comme le terme de ses voyages et la récompense de ses travaux. Toutefois ce n'est là qu'une inattention assez légère, quoique trop fréquente dans Virgile ; mais pourquoi faut-il que le poëte trahisse entièrement notre attente vers la fin de ce discours? C'est trop peu que quelques larmes d'Énée dans le moment suprême d'une séparation si cruelle. Eh quoi ! les malheureux restes d'un grand peuple enseveli sous les ruines d'un grand empire, n'éprouvent-ils aucun regret en quittant la ville de Neptune et la maison des dieux? On ne les entend pas s'écrier : « Plus d'Ilion! plus de patrie! c'en est fait, nous ne reverrons plus les sommets du mont Ida et les tours de Dardanie. » Les femmes ne font pas retentir les échos de leurs plaintes avant d'entrer dans les vaisseaux qui doi-

vent les conduire si loin des rives chéries du Xanthe et du Simoïs! Euripide a été mieux inspiré; voici comment il fait parler le chœur dans le troisième acte de sa tragédie des Troyennes : « Ainsi donc, ô Jupiter, tu livres aux Grecs le temple qu'Ilion t'avait bâti, l'autel parfumé de notre encens, où brillaient les flammes du sacrifice, d'où s'élevait jusqu'au ciel la fumée de la myrrhe odorante! Tu abandonnes la sainte Pergame, le mont Ida, ces bois couronnés de lierre qu'arrosent des sources glacées, ce sommet merveilleux que le soleil éclaire de ses premiers rayons, et qui répand une clarté divine! tes sacrifices ont cessé comme les chants des chœurs nocturnes; nous ne verrons plus les traits révérés des simulacres d'or, ornements du sanctuaire; l'astre des nuits n'entendra plus les Phrygiens célébrer ses douze révolutions. O roi des dieux et des hommes, en parcourant ta demeure céleste, ou les vastes plaines de l'air, dédaignes-tu d'abaisser tes regards sur une ville infortunée qui est devenue la proie des flammes? »

Virgile était trop habile pour emprunter tout ce passage à Euripide, mais il y pouvait puiser d'heureuses inspirations. Loin de cela, tous les Troyens se taisent : les femmes mêmes paraissent insensibles; elles ne saluent pas une dernière fois les lieux où elles sont devenues mères, elles ne tombent pas à genoux pour invoquer, dans un souvenir religieux, leurs époux qui reposent au sein de la terre natale. Il y avait à imiter quelque chose dans ces paroles d'Hécube :

« J'embrasse l'autel de Diane, que je fatigue en vain de mes prières. Infortunée, mon époux a péri sous mes yeux. On m'emmène au travers des vastes flots loin de ma patrie! mes tristes regards restent fixés sur cette terre chérie, tandis que le gouvernail détache le vaisseau du rivage, et nous sépare à jamais d'Ilion. » On aurait achevé le tableau en nous montrant ces infortunées poursuivant la patrie de leurs derniers regards. Ce trait était tellement dans le caractère du talent de Virgile, qu'on ne conçoit pas qu'il

l'ait négligé [1]. On conçoit encore moins qu'Anchise, qui avait refusé si obstinément d'abandonner les restes de Troie, oublie d'adresser quelques paroles à cette ville et aux mânes de Priam, à ce monarque si malheureux, mort au même âge que lui, et privé de sépulture. Que si le vieillard ne devait pas parler, pourquoi n'avoir pas prêté à son fils, au chef de la nouvelle entreprise, quelques apostrophes semblables à celle que nous avons admirée dans le livre précédent?

Iliaci cineres et flamma extrema meorum.

Ah! qu'on serait ému de l'entendre s'écrier : « Adieu, terre de Priam! adieu, patrie d'Hector! adieu, superbes remparts bâtis par Neptune, et maintenant réduits en poussière! Je vous quitte, les destins l'ordonnent; mais votre souvenir me sera toujours cher et sacré. » On pourrait encore souhaiter que, rempli des ordres d'Hector et inspiré par les oracles des dieux, Énée promît la nouvelle Troie à celle qui n'est plus qu'une ruine. Nous voudrions entendre ici des vers semblables à ceux de Properce que nous allons citer, et qui seraient devenus sublimes dans la bouche d'Énée :

Vertite equum, Danai; male vincitis. Ilia tellus
Vivet, et huic cineri Juppiter arma dabit [2].

1 On lit dans les Troyennes de Sénèque : « Malheureuses, quelle sera notre douleur lorsque nous verrons décroître le rivage et la mer s'agrandir, lorsque les sommets de l'Ida se cacheront pour nous dans un lointain obscur! Alors, en nous montrant les unes aux autres la contrée qui gardera le cadavre de Troie, le fils dira à sa mère, ou la mère à son fils : Ilion était là où cette fumée monte vers le ciel en nuages ténébreux. Tels sont les tristes signes auxquels les Troyens pourront encore reconnaître leur patrie. » (Acte IV, scène II, vers 16 et suivants.)

2 Grecs, remmenez ce cheval perfide; vous avez vaincu sous de malheureux auspices; Ilion doit renaître, et Jupiter lui-même armera cette cendre contre vous. (Livre IV, élégie IV.)

Ces paroles, en animant la scène du départ, qui n'est qu'une froide narration du poëte, auraient l'avantage de montrer le héros à la fois pieux et plein de courage, et d'inspirer à ses compagnons une grande confiance dans les dieux, vertu dont ils auront souvent besoin au milieu des épreuves qui les attendent. Jamais un chef d'entreprise ne doit manquer de saisir une occasion solennelle de donner une haute idée de lui-même, et de frapper les esprits par des paroles et des actions qui laissent un long souvenir.

Énée s'embarque enfin; il aborde dans la Thrace, jadis soumise au sévère Lycurgue. Une hospitalité antique et des pénates amis unissaient la Thrace avec les Troyens au temps de leur prospérité. On regrette que le poëte n'ait consacré que trois vers à la description de ce pays, illustré par tant de souvenirs poétiques. L'Hèbre, qui roula les restes inanimés de l'époux d'Eurydice; le Rhodope, dont le sommet est couronné de frimas, où les Amazones et les Bacchantes célébraient des chœurs de danse en l'honneur de Bacchus, ne sont pas même nommés. Les mœurs guerrières et sauvages des habitants sont à peine indiquées par ce trait : ***Mavortia terra.***

Le prince troyen descend sur le rivage; il commence la fondation d'une nouvelle Troie; déjà il offre un sacrifice à sa mère, aux dieux protecteurs de ses nouveaux remparts, et au roi suprême de l'olympe. Non loin s'élevait un tertre qu'ombrageaient un cornouiller et un myrte hérissé de rameaux épais. « Je m'approche, dit le héros; mais, en m'efforçant d'enlever cette forêt verdoyante pour couvrir les autels de feuillage, je vois soudain un prodige horrible, incroyable : le premier arbrisseau que j'enlève, après avoir brisé ses racines, distille un sang noir, qui souille la terre de taches impures. Mes membres frissonnent d'horreur, et mon sang glacé s'arrête d'épouvante. J'essaye encore d'arracher un rameau et de pénétrer entièrement les causes mystérieuses du prodige; un nouveau sang coule d'une

« nouvelle écorce. Troublé de mille pensées, je suppliais les « nymphes champêtres, le dieu Mars protecteur des Gètes, « de rendre favorable ce présage et d'écarter ce qu'il avait de « sinistre ; mais, tandis que j'attaque avec plus d'effort un « troisième rameau, et que mes genoux luttent contre l'arène, « le dirai-je ? un gémissement lamentable sort du fond de la « terre, et enfin ces paroles prononcées par une voix humaine « arrivent jusqu'à mes oreilles : Énée, pourquoi déchirer un « malheureux ? Épargne ma cendre, cesse de souiller d'un « crime tes mains pures. Troie ne m'est point étrangère ; « tu me connais, et le sang que tu vois n'a point coulé d'un « tronc insensible. Ah ! fuis ces terres cruelles, fuis ces rives « avares. Je suis Polydore : ici mon corps a été couvert « d'une moisson de dards homicides; leurs pointes aiguës « ont pris racine dans la terre, et monté en longs rameaux. « A ce récit, l'âme oppressée de doute et de terreur, je « frémis; mes cheveux se dressent, et ma voix expire sur « mes lèvres. Autrefois le malheureux Priam avait en secret « confié la tendre jeunesse de son fils avec d'immenses tré- « sors aux soins du roi de Thrace. L'infortuné père avait « pris cette précaution au moment où, se défiant déjà du « succès de ses armes, il voyait la ville de Troie environnée « d'ennemis prêts à l'assiéger. Dès que la fortune eut brisé « les forces des Troyens et abandonné nos drapeaux, le « traître Polymnestor, adoptant la fortune d'Agamemnon et « le parti de la victoire, viole toutes les lois, égorge Poly- « dore, et s'empare de ses richesses par un second crime. « A quoi ne forces-tu pas le cœur des mortels, exécrable « soif de l'or ? Remis de mon effroi, je rapporte ces prodiges « des dieux aux chefs du peuple, et d'abord à mon père ; je « demande leur conseil : tous sont d'avis de s'éloigner d'une « terre criminelle, où l'hospitalité fut trahie; tous veulent « qu'on rende la flotte au souffle des vents. »

Cet épisode doit la naissance à l'Hécube d'Euripide et à celle d'Ovide, dont nous allons d'abord donner une idée.

La reine d'Ilion, après avoir perdu Polyxène immolée sur la tombe d'Achille [1], veut du moins laver les blessures sanglantes de sa fille; elle demande une urne, et s'approche du fleuve pour la remplir. Tout à coup elle aperçoit le cadavre de Polydore rejeté sur le rivage par les flots, et percé de coups par les traits du cruel roi de Thrace. Les Troyennes poussent un cri d'effroi; Hécube ne peut parler; la douleur dévore à la fois ses paroles et ses larmes, qui rentrent dans son cœur. Frappée de stupeur, elle est immobile comme le dur rocher : d'abord ses regards demeurent attachés à la terre; quelquefois elle lève vers le ciel ses yeux hagards et menaçants : elle considère tantôt le visage, tantôt les blessures, mais surtout les blessures de son fils étendu sur le sable; elle amasse en son cœur et couve sa colère. Enfin elle éclate, et, comme si elle était reine encore, elle a résolu de punir le crime, et se repaît tout entière de l'image du supplice qu'elle réserve au coupable. Le poëte continue cette scène, en portant la terreur jusqu'où elle peut aller, par le cruel châtiment de Polymnestor, à qui Hécube, aidée de ses compagnes d'esclavage, arrache elle-même les yeux.

Tout l'épisode de Virgile est bien pensé; il est dramatique, et surtout écrit avec une admirable élégance, avec une rare précision. Pas un trait inutile ou déplacé : mais, comme le remarque Addison, si le merveilleux se trouve dans ce récit, on y chercherait en vain le vraisemblable, parce que le prodige est attaché à des causes naturelles, sans le secours d'une puissance divine, sans le secours même des enchantements [2]. On doit s'étonner encore du peu d'indignation d'Énée pour un si grand crime; il ne forme pas

1 *Métamorphoses*, livre XIII, vers 536 et suivants.

2 Dans l'Arioste, la métamorphose d'Astolphe en myrte est du moins motivée par le pouvoir surnaturel d'Alcine.

Dans cet épisode, trop long sans doute, l'Arioste a fondu ensemble des traits d'Ovide et de Virgile. (Chant VI, strophe XXVI et suivantes.)

même le vœu de pouvoir le punir. Ensuite le sort du jeune prince ne touche point assez l'ami de Priam, et surtout un père qui peut se dire : « Ah! si j'avais le malheur d'être séparé de mon fils, je trouverais peut-être aussi un Polymnestor pour l'égorger. » Si Virgile eût médité davantage la tragédie d'Hécube, où la mort cruelle de Polydore produit des émotions si profondes, il ne serait pas resté au-dessous de son sujet. A la vérité il eût été difficile d'égaler Euripide en se privant, comme Virgile l'a fait, de la présence, de la douleur, du désespoir et de la vengeance d'Hécube. Ovide est ici supérieur à Virgile et à l'auteur d'Hécube.

Le Tasse a transporté avec beaucoup de bonheur, dans le treizième chant de sa Jérusalem délivrée, l'épisode de Polydore.

Tancrède, envoyé par Godefroy pour aborder les périls de cette forêt enchantée qui étonne les plus fiers courages, entend le vent qui frémit à travers les feuillages; bientôt des sons lugubres et un concert de soupirs et de sanglots viennent frapper ses oreilles, et portent dans son cœur des sentiments mêlés de pitié, d'épouvante et de douleur. Enfin il tire son épée, et de toute sa force il frappe le cyprès. O prodige! le sang coule de l'écorce et va rougir la terre. Le héros frémit, mais il redouble ses coups, résolu d'approfondir ce mystère. Alors il entend sortir, comme du fond d'un tombeau, de longs gémissements. Bientôt une voix crie : « Ah! Tancrède, arrête; tu m'as déjà fait une trop cruelle blessure. Barbare! tu m'as arrachée du corps que j'animais; pourquoi viens-tu déchirer encore cet arbre malheureux auquel m'unit une triste destinée? Veux-tu, cruel, outrager jusque dans le tombeau les cendres de ton ennemie? Je fus Clorinde : je ne suis pas la seule qui habite cette forêt funeste; chrétien, infidèle, tout ce qui a péri sous les murs de Solime est enchaîné ici par la force d'un charme inconnu; ces rameaux, ces arbres sont animés, et

tu ne saurais en couper une branche sans être un assassin.» Le malade qui voit en songe des dragons ou des chimères que la flamme environne, les craint sans les croire; et quoique à demi convaincu de l'erreur de ses sens, il fait pour fuir d'inutiles efforts, tant l'aspect de ces monstres imaginaires lui imprime de terreur et d'effroi; ainsi le héros frémit, et cède à des illusions que son esprit combat encore. Son cœur, subjugué par un sentiment impérieux, s'alarme et se glace; dans ce mouvement imprévu le fer échappe de sa tremblante main; éperdu, hors de lui-même, il croit voir sa Clorinde gémissante, éplorée, qui lui reproche ses blessures et ses outrages; il ne peut plus regarder ce sang, il ne peut plus entendre ces douloureux soupirs. »

L'épisode du Tasse offre plus d'intérêt dramatique que celui de Virgile : la situation de Tancrède est plus déchirante que celle d'Énée. Le héros de l'Énéide n'éprouve qu'un sentiment de crainte; le héros du Tasse est pénétré de douleur, de pitié, de regrets et d'épouvante. D'ailleurs la fiction du poëte italien, quoique la même que celle de Virgile, emprunte ici quelque vraisemblance de la situation de Tancrède. L'illusion qui l'abuse prend son pouvoir dans la passion dont il est possédé; la voix seule de Clorinde, cette voix si connue, et dont les derniers accents résonnent encore aux oreilles de son amant, donne seule du pouvoir à des prestiges que Tancrède libre de passion rougirait de croire un moment. L'amour, qui est une faiblesse, ouvre les âmes les plus fortes à l'influence des superstitions, aux présages, aux craintes et à mille chimères.

Énée continue sa course, et touche au rivage de Délos; cette île, refuge de Latone, berceau de Diane et d'Apollon, cette fleur jetée au sein des mers, autour de laquelle les Cyclades semblent former un chœur, selon l'expression de Callimaque; Délos, le centre de l'univers, où toutes les nations apportaient chaque année les prémices de leurs fruits, ce sanctuaire que les peuples de l'antiquité n'osèrent jamais

profaner, aurait dû peut-être inspirer à Virgile une description plus riche d'intérêt et de poésie [1].

Que si le poëte latin ne voulait point des détails si heureusement choisis par Barthélemy, le temple d'Apollon, sa statue symbolique, son autel regardé comme une des merveilles du monde, l'arbre sacré qui l'ombrage et qui jouit d'un printemps éternel pour avoir servi d'appui à Latone lorsqu'elle mit au monde Diane et son frère, méritaient du moins quelque attention de la part d'un poëte. Mais surtout comme le tableau des fêtes de Délos, la peinture de ces *théories* composées de l'élite des jeunes vierges et des jeunes garçons de Mycène, de Rhénée, de Cos, patrie de Simonide, de Paros, où les Grâces avaient des autels, d'Athènes, qui a donné le jour aux poëtes que Virgile a tant aimés, était propre à toucher le cœur de Didon! Eh! qui donc est capable de sentir l'enchantement des lieux, la magie des fêtes, toutes les illusions de la jeunesse, le charme attaché aux cérémonies d'un culte plein de grâce et de volupté, si ce n'est une femme qui a dans le cœur la religion de l'amour?

Dira-t-on que le temple d'Apollon, que les brillantes fêtes de Délos n'existaient pas encore? mais l'autel mystérieux bâti par le dieu à l'âge de quatre ans est une antique tradition; et quand il en aurait coûté un léger anachronisme de plus pour ajouter des beautés au poëme, blâmerait-on Virgile de cette heureuse faute? Il valait mieux la commettre que de dire avec froideur : « Sortis de nos vaisseaux nous « saluons la ville d'Apollon. Anius, roi des hommes, et « prêtre du dieu, couronné de bandelettes et du laurier « sacré, accourt au-devant de nous; il reconnaît Anchise son « vieil ami. Nous joignons nos mains en signe d'hospitalité, « et nous entrons dans son palais.

« J'implorai le dieu dans son temple antique : Divinité de

1 Voir un beau passage dans Anacharsis, vol. VI, chap. LXXVI.

« Thymbra, donne-nous des demeures assurées; donne aux « malheureux Troyens des remparts, une ville où ils puis- « sent enfin rester, et une nombreuse postérité. Protége une « autre Pergame échappée aux Grecs et à l'impitoyable « Achille. Quel guide suivrons-nous? Où veux-tu que nous « portions nos pas? Où fonder notre séjour? Dieu paternel, « accorde-nous un augure favorable, et descends dans nos « âmes! »

Malgré cette tendre et pieuse prière, le trépied d'Apollon trompe les Troyens par un oracle obscur et des paroles énigmatiques : « Troyens, dit-il, cherchez votre antique mère; « là domineront sur toute la terre la maison d'Énée et les « fils de ses fils, et ceux qui naîtront de leur sang. » A ces mots d'Apollon, s'élève au milieu des Troyens une joie bruyante et tumultueuse; tous demandent quels sont ces remparts où Phébus appelle les Troyens errants et leur ordonne de retourner.

On cherche encore ici comment le sensible Virgile n'a point senti la nécessité d'intéresser la reine par quelques traits sur l'enfance de Jupiter, dont la Crète fut le berceau, et surtout par le récit des malheurs d'Idoménée, l'un des rois qui avaient renversé la superbe ville de Priam. Quel heureux moyen d'animer la sécheresse du récit uniforme des voyages inutiles d'Énée et de ses exploits vulgaires, que l'épisode des châtiments d'un prince chassé par ses sujets parce qu'il a voulu accomplir un vœu téméraire, et donner la mort à son propre fils pour satisfaire Neptune [1]! Mais Virgile, si riche, si fécond, si varié dans les diverses scènes de la ruine d'Ilion, n'est plus qu'un froid narrateur dans le troisième livre. Croirait-on, par exemple, qu'un poëte se contente d'esquisser en six vers le tableau d'un événement pareil à celui de la peste qui chasse Énée de la patrie d'Idoménée?

1 Fénelon, dans le cinquième livre du Télémaque, a fait le plus touchant récit de cette aventure.

Sans entrer dans les détails d'une description comme celle de la peste d'Égine ou d'Athènes, Virgile avait une occasion naturelle de renouveler la pitié pour les Troyens, par la peinture d'une si grande calamité ajoutée à tant d'autres; mais, à force de précision, il efface entièrement son héros. Où trouvons-nous en lui le roi digne de ce titre? Pourquoi ne le voyons-nous pas, au milieu de ses compagnons atteints de la contagion, déployer quelques-unes des vertus sublimes de saint Louis en Égypte? Pourquoi le jeune Ascagne n'est-il pas menacé de la mort, ou du moins d'un danger qui fasse frémir le cœur de son père? Les périls d'un enfant qui est l'espérance d'un peuple, et qui a inspiré une tendresse si vive à la reine de Carthage, auraient jeté une agréable variété dans le sujet, et donné au récit le mouvement d'une scène. Il devait sortir ici du cœur d'Énée quelques-unes de ces paroles qui montrent l'homme et font aimer celui qu'on admire. Virgile, observateur et peintre de la nature, ne pouvait pas ignorer qu'il ne faut pas désenchanter les femmes, et que laisser tout à coup refroidir leur enthousiasme n'est pas le moyen d'accroître ou de conserver leur amour. Le fils de Vénus ne saurait échapper à cette réflexion de la reine : « Mon héros n'est plus digne de lui-même. Qu'il était grand lorsqu'il défendait la patrie et emportait Anchise sur ses épaules! Ah! pourquoi ne nous parle-t-il plus de Priam ou d'Hector? » Rappelons-nous que le dessein constant de Virgile est d'augmenter l'amour de la reine pour le Troyen, et nous sentirons que le poëte devait prévenir ces objections. C'eût été un jeu pour son talent que de changer ces reproches en un sujet d'éloges.

Alarmé par le fléau qui ravage la Crète, Anchise conseille de repasser la mer pour aller de nouveau consulter l'oracle de Délos; mais un prodige rend ce conseil inutile. Empruntons la description du prodige à la muse de Delille, souvent digne de servir d'interprète à celle du chantre d'Énée :

La nuit couvrait le ciel, tout dormait; quand mes dieux,
Ravis dans Troie en cendre à la fureur des feux,
Aux rayons de Phébé, qui brillait tout entière,
M'apparaissent en songe éclatants de lumière,
Consolent mes chagrins, et m'adressent ces mots :
« Epargne-toi le soin de repasser les flots;
« Apollon nous envoie; et ce qu'eût fait entendre
« L'oracle de Délos, nous venons te l'apprendre.
« C'est nous qui, compagnons de périls, de travaux,
« Suivîmes ton exil, partageâmes tes maux;
« C'est nous qui, terminant ta course vagabonde,
« A ta race immortelle asservirons le monde.
« Ose donc mériter ta future splendeur.
« La Crète ne doit point renfermer ta grandeur :
« Il est des bords fameux que l'on nomme Hespérie,
« Qu'autrefois ont peuplés les enfants d'OEnotrie,
« Riche et puissant empire. Italus, nous dit-on,
« Augmenta sa splendeur, et lui donna son nom.
« Là du grand Dardanus la race a pris naissance :
« Où fut votre berceau sera votre puissance.
« Cours détromper Anchise, et guide les Troyens
« Des rivages de Crète aux bords ausoniens. »
Ainsi parlaient mes dieux : ce n'était point d'un songe
L'illusion nocturne et le grossier mensonge;
C'étaient leurs saints bandeaux, leurs regards, leurs accents,
Et tous mes sens émus me les montraient présents.
Tremblant, je me relève, et, saisi d'épouvante,
Je lève au ciel ma voix et ma main suppliante;
Aux dieux hospitaliers je rends un juste honneur,
Et je cours à mon père annoncer mon bonheur.
Egaré, mais soumis à cette voix divine,
A sa double famille, à sa double origine,
Il impute l'erreur de l'oracle douteux
Qui lui fit méconnaître et confondre ces lieux :
« O mon fils, que poursuit l'affreux destin de Troie!
« Cassandre, et mon esprit s'en souvient avec joie,
« Cassandre, me dit-il, par des avis certains,
« M'a cent fois de ma race annoncé les destins,
« Et les champs d'Italus et les bords d'Hespérie.
« Mais qui pouvait si loin attendre une patrie?

« Et qui croyait Cassandre en ces temps malheureux[1] ?
« Cédons aux lois du sort, obéissons aux dieux. »
Il dit : on applaudit, on dépose au rivage
Tous ceux que retenait ou leur sexe ou leur âge.
Le vent gonfle la voile, et sur les vastes eaux,
Nous cherchons des périls et des climats nouveaux.
Le bord fuit : devant nous s'étend la mer profonde;
Partout les cieux, partout les noirs gouffres de l'onde.
Tout à coup la tempête, apportant la terreur,
Sur l'onde au loin répand sa ténébreuse horreur;
Le vent tonne en courroux sur les mers qu'il tourmente;
Le flot monte et retombe en montagne écumante;
L'œil ne distingue plus ni le jour ni la nuit :
Le pilote éperdu, que la frayeur conduit,
Abandonne au hasard sa course vagabonde.
Sur nous le ciel mugit, sous nos pieds la mer gronde;
La foudre nous menace, et de l'air ténébreux
Mille horribles éclairs sont les astres affreux.
Le jour est sans soleil, et la nuit sans étoiles;
L'onde brise la rame et le vent rompt les voiles;
Et la troisième aurore a revu nos vaisseaux
Abandonnés, sans guide, à la merci des eaux.
Enfin le jour suivant, le noir horizon s'ouvre;
Des monts dans le lointain le sommet se découvre,
Et leur vapeur s'élève en tourbillons fumeux.
Alors nous nous courbons sous les flots écumeux,
Et la voile baissée a fait place à la rame :
Le jour renaît aux cieux, l'espérance en notre âme,
Et de leurs bras nerveux nos ardents matelots
Font écumer la mer et bouillonner les flots.

Si le talent du style, si l'élégance des expressions, le choix des images, suffisaient à un poëme, Virgile, dont les beau-

1 On aperçoit ici le soin que prend Virgile d'affaiblir les reproches que la critique pouvait lui faire, et il faut avouer qu'il ne manque pas d'une certaine adresse dans ses excuses pour l'erreur d'Anchise. Mais il vaut mieux délibérer plus longtemps avec sa raison avant d'adopter un moyen, que de mettre ensuite son esprit à la torture pour pallier des fautes qu'on ne parviendra jamais à cacher.

tés sont assez heureusement reproduites dans cette traduction, ne mériterait que des éloges; mais, comme Delille l'observe avec justesse, on est tenté de trouver quelque ridicule dans les oracles qui, consultés avec un respect si religieux, égarent, par une funeste ambiguité, un peuple malheureux, mais placé cependant sous la protection de Jupiter. N'est-ce pas aussi une inconvenance que cette témérité des dieux pénates à redresser les torts du trépied de Délos?

Quant au dieu, plus les prodiges qui précèdent sa réponse sont imposants, et plus nous avons le droit de blâmer le poëte d'avoir employé un tel luxe d'effets pour un oracle fallacieux. Fénelon, en imitant Virgile, nous fait sentir que le bon sens doit présider à tout, même aux fictions, et que les plus beaux ornements deviennent des taches quand ils sont inutiles ou déplacés. D'ailleurs l'apparition des dieux pénates n'est ni nécessaire ni utile; nous avons appris de Jupiter lui-même que les destins assurent aux Troyens l'empire de l'Italie; leur chef, toujours en commerce avec les dieux, est rempli de cette vérité, comme nous l'avons vu; dès lors l'erreur d'Anchise et les doutes de son fils sont ridicules : par conséquent l'intervention des dieux pénates choque cette loi d'Horace, applicable à l'épopée comme à la tragédie :

Nec deus intersit, nisi dignus vindice nodus.

La tempête qui s'élève après le départ de Crète n'est qu'une esquisse : point de dangers, point d'émotions. Énée ne joue encore ici aucun rôle. Toujours impassible, il laisse faire les dieux, sans avoir même le mérite de cette confiance absolue, illimitée, qui peut être la vertu d'une grande âme et n'exclut ni le courage ni les efforts. Hercule était attendu dans le ciel; on sait par quels chemins il y est monté.

Nous voici parvenus au célèbre épisode des harpies, et je vais encore emprunter la traduction de Delille :

Les Strophades (la Grèce ainsi nomma ces îles)
Aux nochers rassurés présentent leurs asiles ;
Et, de loin dominant les flots ioniens,
Sur leurs tranquilles bords appellent les Troyens.
Vain espoir ! Céléno, la reine des harpies,
Infecta ces beaux lieux de ses troupes impies,
Depuis que Calaïs à leur brutale faim
Du malheureux Phinée arracha le festin.
La terre ne vit pas de fléau plus terrible,
L'enfer ne vomit pas de monstre plus horrible.
Leurs traits sont d'une vierge ; un instinct dévorant
De leur rapace essaim conduit le vol errant ;
Une horrible maigreur creuse leurs flancs avides,
Qui, toujours s'emplissant, demeurant toujours vides,
Surchargés d'aliments, sans en être nourris,
En un fluide infect en rendent les débris,
Et de l'écoulement de cette lie impure
Empoisonnent les airs et souillent la verdure.
Nous abordons : soudain sur le rivage épars
Des troupeaux sans bergers s'offrent à nos regards.
Sur eux, le fer en main, nous fondons avec joie,
Et nos dieux sont admis à cette riche proie :
Des tables, que nos mains dressent aux bords des mers,
Se couvrent de ces dons par le hasard offerts.
Mais des monstres ailés la troupe redoutable
Soudain d'un vol bruyant s'abat sur notre table,
Fond sur nos aliments dans sa vorace ardeur,
Souille tout, remplit tout de son infecte odeur,
Et mêle un cri sinistre à son toucher immonde.
Plus loin, et sous l'abri d'une roche profonde,
De la voûte des bois partout environnés,
Déjà nous reprenions nos mets abandonnés ;
Déjà le feu brûlait sur l'autel de nos lares :
Alors l'avide essaim de ces oiseaux barbares,
Aux mains, aux pieds crochus, de ses réduits secrets
Sort, s'élance à grand bruit, s'empare de nos mets,

Et d'excréments impurs empoisonne le reste.
« C'en est trop : écartons cette horde funeste,
« M'écriai-je aussitôt. Aux armes, compagnons !
« Courons, délivrons-nous de ces monstres gloutons ! »
Je dis ; on obéit : nos lances détachées
Sous des gazons épais avec soin sont cachées.
Dès qu'il entend de loin fondre l'essaim fatal,
Du haut d'un roc Misène a donné le signal.
Un combat tout nouveau de tous côtés s'engage,
Sur les monstres ailés nous fondons avec rage.
Mais leur plume défend ces oiseaux de la mer :
Leur troupe, impénétrable aux atteintes du fer,
Part, et laisse, en fuyant dans sa retraite obscure,
Les mets demi-rongés, et son odeur impure.
Céléno reste seule, et ses cris menaçants
Font du haut d'un rocher entendre ces accents :
« Lâches usurpateurs de notre antique terre,
« Pour ravir nos troupeaux vous nous livrez la guerre ?
« Apprenez donc de moi, fils de Laomédon,
« Ce qu'apprit Jupiter au divin Apollon,
« Ce qu'Apollon m'apprit, ce que je vous déclare,
« Moi, la terrible sœur des filles du Tartare :
« Oui, du vieux Latium vous atteindrez les ports ;
« Mais vous ne pourrez pas vous fixer sur ses bords,
« Que, pressés par la faim, dans votre rage extrême,
« Vous n'ayez dévoré jusqu'à vos tables même. »
Elle dit, et soudain, d'un vol précipité,
De l'épaisse forêt cherche l'obscurité.
Alors tout notre sang se glace dans nos veines ;
Alors nous abjurons nos espérances vaines.
Pour apaiser ce peuple, aux glaives impuissants
Nous faisons succéder les prières, l'encens ;
Soit qu'on adore en lui les déités des ondes,
Soit qu'il n'offre à nos yeux que des oiseaux immondes.
Anchise lève aux cieux ses vénérables mains :
« Dieux, ô dieux, écartez ces fléaux inhumains !
« Venez à moi, dit-il, déités que j'encense !
« Secourez le malheur, secourez l'innocence ! »
Il dit : au même instant de leurs câbles tendus
Les vaisseaux affranchis à la mer sont rendus.

Ils partent : l'aquilon gonfle, en sifflant, leurs voiles ;
Au gré du souffle heureux qui frémit dans leurs toiles,
Ils fendent de la mer les bruyants tourbillons,
Et la proue, en fuyant, laisse au loin ses sillons.

Voltaire, qui aimait tant la raison, n'a point condamné cet épisode, et je voudrais bien ne pas me montrer plus sévère que ce grand poëte, quelquefois injuste envers l'antiquité. Je ne chercherai donc pas à savoir si le goût délicat de Virgile lui permettait d'exposer de pareilles images en présence d'une reine et devant toute sa cour, au milieu des délices d'un festin splendide. Quoique les mœurs de Didon, telles que le poëte les a peintes, se rapprochent beaucoup de celles du siècle de Mécène et d'Horace, admettons que l'éloignement des temps doit nous rendre moins délicats que nous ne le serions s'il s'agissait d'un récit fait à la table d'Auguste, ou à celle de Louis XIV. Cependant je demande à quoi sert ce tableau. Ennoblit-il à nos yeux le caractère d'Énée? Redouble-t-il l'intérêt pour son peuple et pour lui? Non, sans doute; et la prédiction d'un événement que Jupiter avait révélé au seul Apollon, pourquoi ce dieu ne l'a-t-il pas faite lui-même? Quel singulier interprète n'a-t-il point choisi dans Céléno? Virgile a voulu absolument faire entrer dans l'épopée une tradition ridicule, et il expie, par de justes censures, une faiblesse que sa haute raison devait lui défendre.

Je ne sais quelle fatalité met le comble aux fautes qui échappent à Virgile; ce grand poëte ne pèche jamais à demi. En effet, les Troyens, trop semblables à leur maître, tremblent comme lui devant un prodige. Tout à l'heure nous assistions à un combat furieux contre les harpies; elles ont pris la fuite, mais l'une d'elle fait une prédiction sinistre : soudain le sang des compagnons d'Énée s'arrête dans leurs veines; ce courage naguère si éclatant cède à une terreur religieuse; les armes leur tombent des mains; nous voyons ces intrépides guerriers forcer les chefs de l'armée à deman-

der la paix par des prières et des vœux à des divinités menaçantes, ou à des oiseaux immondes. A la vérité, ces contrastes sont dans la nature; chez tous les peuples, les soldats ont du penchant à la superstition; les Césars mêmes sont portés au fatalisme, qui est aussi une superstition : mais Virgile nous a promis des mœurs héroïques; il devait rendre le peuple troyen plus digne de ses hautes destinées, et surtout plus ferme dans sa confiance en la protection du souverain de l'Olympe. Comment les oracles de Céléno balancent-ils dans leur cœur les paroles de Jupiter? Thésée sacrifiait à la Peur pour qu'elle ne saisît pas ses troupes; Alexandre imita cet exemple avant la bataille d'Arbelles; Rome elle-même rendait un culte à la Peur, depuis le vœu fait par Tullus Hostilius dans une bataille contre les Albains: cependant cette lâche divinité joue trop souvent un rôle dans l'Énéide.

Sous le rapport du style, le poëte latin est un modèle de l'art avec lequel on peut décrire et montrer les objets les plus dégoûtants et les plus vils sans révolter les sens. Dans une langue moins riche d'harmonie ou de couleur, et bien plus dédaigneuse que la langue latine, Delille a triomphé des difficultés du sujet avec un rare talent. C'est dans les morceaux où sa muse doit lutter contre des détails ingrats et rebelles qu'il est de la grande école, et le rival de Racine ou de son sévère Aristarque. Doué de la plus étonnante facilité, Delille semble se jouer de ces difficultés qui coûtaient tant de peines à Boileau, si heureux quand il avait pu vaincre les dédains et les répugnances de notre langue poétique! Néanmoins on peut reprocher au traducteur d'avoir quelquefois dépassé le but, en exagérant quelques traits de l'original. Le goût exquis de Virgile devait servir ici de règle et de limite à son interprète.

Virgile a emprunté d'Apollonius de Rhodes l'épisode des harpies; un court extrait de la fiction du poëte grec fera voir si l'imitateur a été judicieux.

Les Argonautes, sortant du royaume des Bébryces, où ils ont eu à combattre un peuple et un roi également féroces, sont entrés dans le rapide détroit du Bosphore. Conduits par l'habile Typhis, ils abordent sur les côtes de la Bithynie. Là régnait Phinée, l'un des enfants d'Agénor; les dieux lui avaient accordé, depuis longtemps, le don de prévoir l'avenir : faveur dangereuse qui devint la source de tous ses malheurs. Sans respect pour le maître des dieux, il découvrait ses augustes décrets aux mortels. Jupiter irrité le condamna à une éternelle vieillesse, le priva de la lumière, et voulut encore ajouter à ce double châtiment l'impossibilité de se rassasier d'aucun mets. En vain ceux qui venaient le consulter lui apportaient sans cesse de nouveaux aliments; les harpies, fondant tout à coup du haut des airs sur sa table, les lui arrachaient de la bouche et des mains. Quelquefois, pour prolonger son supplice, en soutenant sa misérable vie, elles abandonnaient à sa faim quelques restes sur lesquels leur souffle répandait une odeur si infecte que personne n'aurait eu le courage de la supporter.

Phinée n'eut pas plutôt entendu la voix des Argonautes, qu'il reconnut en eux les étrangers dont l'arrivée devait, selon les décrets de Jupiter, mettre fin au plus cruel de ses maux. Semblable à un fantôme, il sort de son lit, et, s'appuyant sur un bâton, il traîne, en tâtonnant le long des murs, ses pieds chancelants. Tous ses membres épuisés par la faim et la vieillesse tremblent à chaque pas; son corps est sale et hideux; une peau desséchée recouvre à peine ses ossements. Il arrive au seuil de la porte, et s'y assied accablé de lassitude.

Les Argonautes ayant aperçu l'infortuné, l'environnent saisis d'effroi. Tout à coup de longs soupirs sortent du fond de sa poitrine; puis, implorant la pitié des Grecs au nom de Jupiter qui protége les suppliants, il raconte alors le cruel et dégoûtant supplice que lui font subir les harpies; enfin il invoque le secours des enfants de Borée,

chargés, dit-il, de chasser d'auprès de lui des monstres odieux.

Phinée se tait; les Argonautes restent pénétrés de la plus vive compassion. Les deux fils de Borée, encore plus émus que les autres, s'approchent de lui en essuyant leurs larmes. Tous deux veulent le délivrer, mais ils craignent d'offenser les dieux. Phinée dissipe leurs alarmes; rassurés par ses serments, Calaïs et Zéthès brûlent déjà d'impatience de se signaler. Un repas, la dernière proie des harpies, est bientôt préparé et servi devant le vieillard; les deux frères se placent à ses côtés, tenant en main leurs glaives, prêts à frapper. Soudain les monstres affamés s'élancent avec un bruit affreux du sein des ondes, fondent sur la table avec la rapidité des tourbillons et des éclairs. Les Argonautes, en les voyant, poussent de grands cris; tous les mets sont dévorés en un instant par les harpies qui, malgré la rapidité de leur vol, ne peuvent échapper à la poursuite des fils de Borée.

Tranquille enfin dans un repas offert par les Argonautes, le vieillard inspiré leur fait le tableau des dangers qui les attendent, et leur enseigne la route à tenir. Le retour de Calaïs et de Zéthès, le récit de leur victoire, la joie des Argonautes, et de touchants avis du vieillard, soutiennent l'intérêt de la scène.

Pendant son entretien avec les Argonautes, l'aurore parut. Les habitants du voisinage, qui avaient coutume de visiter Phinée tous les jours et de lui apporter une partie de leurs provisions, s'assemblèrent en foule autour de lui; il les écoutait tous avec bonté, répondait à leurs questions, sans négliger les plus indigents. Ses prédictions avaient retiré du malheur un grand nombre d'entre eux; les soins qu'ils lui rendaient étaient un effet de leur reconnaissance. Ce trait simple et naturel amène le récit des touchantes vertus du pauvre Parébius qui, affranchi d'une cruelle infortune par la science du vieillard, n'a jamais oublié ce qu'il lui

doit, veille à ses côtés, compatit à ses maux, et ne s'éloigne qu'avec peine de son bienfaiteur.

L'épisode d'Apollonius tient au sujet; il a un but, des scènes variées, une action, un intérêt qui croît toujours jusqu'au dénouement. L'apparition de cette victime couronnée, qui ressemble à un fantôme, inspire un effroi mêlé de pitié : sa prière est aussi touchante que celle de Philoctète. Comme dans Sophocle, l'éloquence des douleurs morales nous aide à supporter la peinture dégoûtante qui la suit. Les Argonautes sont attendris par le récit du malheureux vieillard, comme Pyrrhus est touché par les souffrances du compagnon d'Hercule. On applaudit aux sentiments religieux qui balancent un moment la résolution généreuse des fils de Borée; on désire la défaite des harpies.

Le retour victorieux des deux héros achève de dissiper toutes les alarmes; leur vertu se trouve récompensée par les utiles avis qu'ils reçoivent d'un prince leur parent et leur ami. Phinée parle avec réserve; il craint d'offenser les dieux en révélant sans nulle réticence leurs oracles aux mortels; mais il ne trompe pas ses hôtes comme l'oracle d'Apollon abuse les Troyens. Si les Argonautes sont d'abord frappés de terreur aux discours du vieillard, ce sentiment ne paraît pas avoir pénétré dans le cœur de Jason. Il demande et il obtient des éclaircissements salutaires. Sa pitié pour Phinée éclate par des paroles pleines de tendresse et de vérité. Enfin le court tableau des malheurs, du salut et de la reconnaissance du pauvre Parébius termine, avec la naïveté d'Homère, un épisode qui rappelle plus d'une fois cette Odyssée, l'objet des préférences de Fénelon.

L'admirable talent de style qui brille dans les vers du poëte latin ne saurait balancer le mérite de composition et les heureux développements du drame d'Apollonius. L'épopée, plus libre, plus variée, plus susceptible du mélange des tons, plus amie des riches descriptions que la tragédie, doit cependant lui ressembler par le soin constant de pro-

duire des émotions et d'occuper le cœur. Si Voltaire eût été aussi tragique dans son poëme que dans ses pièces de théâtre, la Henriade, qui s'élève souvent à la plus haute poésie, et qu'on peut regarder toujours comme un modèle de clarté, de précision et d'élégance, compterait un plus grand nombre de lecteurs.

Délivrés des harpies, qu'ils redoutaient encore en pleine mer, les Troyens continuent leur navigation, et le héros poursuit ainsi le récit de ses aventures : « Déjà nous appa-« raissent, au milieu des flots, Zacynthe et ses forêts, Duli-« chium, Same, l'âpre Néritos, hérissée de rochers. Nous « nous hâtons de fuir les écueils d'Ithaque, patrie du roi « Laërte, et nous maudissons la terre qui a nourri le cruel « Ulysse. Bientôt se découvrent à nos yeux les sommets « de Leucate, couronnés de nuages, et le port d'Apollon, « si redoutable aux nautoniers. Nous voguons vers l'humble « cité du dieu, pour y réparer nos fatigues : on jette l'ancre; « nos proues réunies bordent le rivage. Un moment posses-« seurs de cet asile inespéré, nous offrons un sacrifice d'ex-« piation à Jupiter; ses autels fument de notre encens qui « monte avec nos vœux. Bientôt l'armée renouvelle les jeux « troyens sur le promontoire d'Actium. Mes compagnons, « après avoir fait couler des flots d'huile sur leurs membres « nus et brillants, s'exercent aux luttes de la patrie, joyeux « d'avoir échappé à tant de villes grecques, et dirigé heu-« reusement leur fuite au milieu de tant d'ennemis.

« Cependant le soleil achève dans sa course circulaire la « révolution de l'année; déjà l'hiver et les aquilons rendent « les ondes intraitables. Sur la porte du temple j'attache un « bouclier d'airain que portait le grand Abas, et ce vers con-« sacre ma victoire et mon hommage :

« Énée aux Grecs vainqueurs a ravi cette armure.

« Alors j'ordonne à mes compagnons de quitter le port et « de s'asseoir sur les bancs des navires : ils obéissent et frap-

« pent à l'envi de leurs rames les ondes sillonnées par nos « vaisseaux. Bientôt ont disparu pour nous dans les nuages » les hautes citadelles des Phéaciens; nous rangeons les côtes « de l'Épire, ma flotte entre dans le port de Chaonie, et « nous montons les hauteurs de la ville de Buthrote, élevée « au-dessus des flots. Là un bruit incroyable vient frapper « mes oreilles : la Renommée nous apprend qu'Hélénus, « fils de Priam, règne sur des villes grecques, qu'il possède « l'épouse et le sceptre de Pyrrhus, et qu'Andromaque obéit « de nouveau à un époux de la patrie d'Hector. Je brûle « d'interroger ce prince, de connaître ces grandes muta- « tions du sort, et j'abandonne ma flotte pour me présenter « à lui. »

Le caractère d'Andromaque est une création d'Homère. Voici comment le poëte l'amène sur la scène.

Au sixième chant de l'Iliade, Hector, sur un avis du devin Hélénus, son frère, quitte un moment le théâtre des combats pour venir ordonner à Hécube d'aller implorer Minerve avec les femmes troyennes. En sortant du palais de Priam, il entre dans sa propre maison, et demande où est Andromaque. On lui répond qu'effrayée par la nouvelle de la défaite des Troyens, elle a volé vers la plus haute tour de la ville comme une femme désespérée. Hector s'éloigne promptement, et arrive aux portes Scées; déjà elles vont s'ouvrir devant lui, lorsqu'Andromaque accourt à sa rencontre, suivie d'Astyanax et de la fidèle nourrice qui le porte dans ses bras. Hector regarde son fils avec un sourire, mais sans proférer une parole. Andromaque, les yeux baignés de pleurs, s'avance, saisit la main de son époux, cherche à l'attendrir par des paroles du cœur. Elle a perdu toute sa famille; Achille a immolé presque sous ses yeux le magnanime Éetion, dont elle tient la naissance; sept de ses frères sont tombés en un seul jour sous les coups de l'impitoyable héros. Sa mère avait obtenu la liberté en payant une forte rançon; mais bientôt la cruelle Diane perça de ses

flèches cette infortunée dans le palais même qui l'avait vue reine. « Hector, dit-elle après cette triste énumération, je retrouve en toi mon père, ma vénérable mère, et mes frères; tu es tout pour moi, ô mon fidèle époux. Prends pitié d'Andromaque, et reste dans cette tour si tu ne veux pas laisser ta femme veuve et ton fils orphelin. » On connaît la noble réponse d'Hector ainsi que la scène où le jeune Astyanax, effrayé par le panache du casque de son père, se rejette en arrière et se cache dans le sein de sa nourrice en poussant un cri d'effroi. J'ai cherché jadis à imiter cette scène et la prière qui la suit :

Ainsi, lorsqu'à l'aspectde l'aigrette flottante
Sur le casque d'acier du redoutable Hector,
Le jeune Astyanax pousse un cri d'épouvante,
Et se rejette au sein qui l'allaitait encor,
Le héros, indulgent aux frayeurs de cet âge,
Dépose avec bonté son casque radieux;
Il berce de ses mains ce fils, sa noble image,
L'élève dans ses bras, en demandant aux dieux
Un roi l'honneur de sa patrie,
Un roi digne de ses aïeux :
Spectacle touchant et pieux,
Que son Andromaque attendrie
Regarde en souriant et les pleurs dans les yeux.

Hector remet Astyanax entre les bras d'une épouse chérie, qui pleure et sourit à la fois. Il la regarde avec une tendre pitié; il la flatte de la main, et s'efforce de lui rendre le courage avec des paroles pleines de raison. Il a dit, et couvre son front du casque étincelant. Andromaque, réduite au silence, reprend le chemin de sa demeure; mais elle se retourne à chaque pas, et verse un torrent de larmes. Arrivée au palais d'Hector, sa présence renouvelle le deuil des femmes qui la servaient. Hector vivant est pleuré par elles comme s'il n'était déjà plus; un funeste pressentiment leur fait croire qu'il ne saurait échapper à la fureur des Grecs et rentrer dans Ilion.

Tout le génie d'Homère est dans ce premier tableau; le voilà tel que nous le connaissons, héroïque et simple, plein de grandeur et de naïveté, capable de prendre tous les tons de la nature, ne craignant ni de placer un enfant et sa nourrice dans la sévère épopée, ni de mêler les caresses d'un époux et d'un père aux adieux magnanimes du guerrier qui sait immoler ses affections les plus vives à la voix de la patrie et du devoir.

Au vingt-deuxième chant de l'Iliade, Hector n'est plus; tout le peuple le pleure; on se désespère, comme si la ville, consumée par les flammes, était près de tomber. Les Troyens ont peine à retenir la douleur et l'indignation du vieux Priam, qui veut sortir des portes et aller supplier le meurtrier de son fils; Hécube mêle ses douleurs et ses larmes à celles de Priam. Andromaque ne sait encore rien; aucun messager ne lui avait appris que son époux fût demeuré seul hors des portes d'Ilion. Retirée au fond de son palais, elle formait le double tissu d'une robe éclatante; elle avait ordonné à ses femmes de préparer un bain pour le retour d'Hector.

Tout à coup, des plaintes et des gémissements élevés du haut de la tour arrivent jusqu'à elle : un tremblement parcourt ses membres; la navette échappe de ses mains. « Accourez, dit-elle à ses femmes, suivez-moi; je veux voir ce qui se passe; j'ai entendu les cris de la vénérable Hécube; mon cœur palpite et s'élance comme s'il voulait sortir de mon sein, mes genoux glacés se roidissent sous moi : sans doute quelque danger menace les fils de Priam. Dieux, éloignez de moi ces funestes paroles! Mais je tremble qu'Achille n'ait fermé la retraite au redoutable Hector, et dompté cette audace guerrière qui l'entraînait toujours hors des rangs pour combattre nos plus fiers ennemis [1]. »

Elle dit, et, suivie de ses femmes, le cœur palpitant d'ef-

1 On lit dans le livre II des Fastes d'Ovide ces admirables vers,

froi, elle se précipite comme une bacchante hors du palais. Arrivée au sommet de la tour et parmi les guerriers, elle porte de tous côtés ses regards. O dieux! elle aperçoit son époux indignement traîné dans la poussière, emporté par de rapides coursiers vers les vaisseaux des Grecs. A cet aspect, une nuit semblable à celle de l'Érèbe couvre ses yeux; elle tombe à la renverse, et semble rendre le dernier soupir. Les superbes ornements de sa tête, le réseau, les liens de sa chevelure, le voile qu'elle avait reçu des mains de la blonde Vénus, le jour où le vaillant Hector l'emmena du palais d'Éétion dans le sien, tombent au hasard. Rassemblés autour d'elle, ses frères, ses sœurs soutiennent dans leurs bras cette infortunée, qui ne demande que la mort. Dès qu'elle a repris ses sens et retrouvé son âme, on l'entend déplorer son sort, au milieu des gémissements et des pleurs qui coupent ses paroles.

L'ignorance d'Andromaque au milieu de la désolation générale, les circonstances qui éveillent tout à coup ses pressentiments, l'instinct du cœur qui lui révèle la vérité, la fuite précipitée qui l'amène sur le théâtre même de son malheur, nous préparent, de la manière la plus dramatique, à la scène qui suit. Homère a représenté en grand peintre le désordre moral et physique de la douleur. Je ne connais rien de plus touchant que tous ces jeunes princes et leurs sœurs, qui, pleins de leur propre tristesse, ont à supporter le spectacle d'une douleur encore plus grande.

Quant au discours d'Andromaque, si nous le considérons

qui peignent si bien le cœur de Lucrèce et le caractère de son héroïque époux :

Quantum de bello dicitur esse super?
Post modo victa cades : melioribus, Ardea, restas,
Improba, quæ nostros cogis abesse viros!
Sint tantum reduces! sed enim temerarius ille
Est meus, et stricto quolibet ense ruit.
Mens abit, et morior, quoties pugnantis imago
Me subit, et gelidum pectora frigus habet.

en lui-même et sans regarder les circonstances auxquelles il s'applique, nous y trouverons plus d'un sujet d'éloges. Pour Andromaque, il n'y a plus d'Ilion après la mort de son époux; du moment où elle a vu Hector étendu sur la terre, elle dit, comme Panthée dans le second livre de l'Énéide :

Fuimus Troes, fuit Ilium.

Et quand on lui parlera désormais du salut de sa patrie adoptive, elle répondra par ces paroles d'Hector : « Un jour viendra, je le sais, où l'on verra périr la divine Troie, le vaillant Priam et son peuple généreux. »

Il est donc tout à fait dans l'ordre des choses qu'elle croie déjà son fils tombé dans la misère, et en proie aux humiliations qui suivent la pauvreté. Les détails naïfs et presque familiers dans lesquels Homère est descendu, ont le double mérite d'une vérité parfaite et d'une opposition qui nous fait mieux sentir toute l'infortune de la femme vertueuse qui va tomber de si haut, et passer si promptement du rang des rois à la plus triste des conditions. Virgile, occupé, comme Racine, de tout relever, de tout ennoblir pour flatter le goût superbe d'une cour, n'aurait pas osé être aussi simple qu'Homère, et présenter à Livie l'image d'une princesse tout à coup réduite à craindre les plus vils emplois. Mais, plus attentif à d'autres convenances de l'art d'écrire, il aurait fait succéder un autre langage au désespoir d'Andromaque. M. de Châteaubriand dit qu'elle est beaucoup plus épouse que mère; l'évidence parle contre cette opinion. Astyanax usurpe beaucoup trop de place dans les plaintes de la veuve du fils de Priam. Hector, exposé devant elle dans un si horrible état, devait seul occuper les yeux, la pensée, le cœur de son épouse. Les paroles d'Andromaque devraient être des paroles de feu. On n'attend d'elle que des exclamations déchirantes, comme celles d'Atossa dans les Perses d'Eschyle, ou des cris entrecoupés, comme ceux d'Hécube dans Euri-

pide. C'est rentrée dans son palais, et après les premières explosions de la nouvelle douleur qu'elle a dû éprouver en touchant le seuil de ce palais désert, c'est lorsqu'elle sera rassasiée de ses larmes, qu'Andromaque pourra se livrer aux effusions d'une tristesse plus calme sans être moins amère, et contempler toute l'horreur de son avenir. Ces observations tirent une nouvelle force de la froideur de la transition qui nous ramène à Hector. Entraîné par le ton qu'il avait pris d'abord, Homère n'a point mis assez de chaleur dans l'apostrophe d'Andromaque à son époux. On pourrait même remarquer que le texte renferme une espèce de recherche. En effet, la nudité du corps d'Hector, rapprochée avec intention des vêtements précieux qui l'attendaient, a quelque chose d'affecté dans une si grave circonstance. Les sentiments naturels et touchants qui suivent la réflexion d'Andromaque, atténuent la faute; mais, rendus avec trop de faiblesse, ils ne paraissent pas être l'expression vraie d'une douleur si déchirante.

Au dernier chant du poëme, Andromaque adresse à son époux, placé sur un char funèbre, les plaintes les plus touchantes. L'orgueil légitime, mais sans faste, de la veuve d'Hector, le respect pour la vertu de ce défenseur des chastes épouses, la profonde affliction d'une femme qui perd tout en perdant son appui, la tendresse et les alarmes d'une mère, respirent dans ce discours que terminent ces derniers traits sortis du cœur : « Tu ne m'as point tendu la main de ton lit de mort; tu ne m'as point adressé quelques sages paroles, que je me rappellerais la nuit et le jour en versant des larmes. »

Telle est l'Andromaque d'Homère; voyons ce qu'elle est devenue dans Euripide.

Ilion tombe en ruines; les Troyennes captives sont entraînées vers le camp des Grecs; Andromaque, couverte du voile des esclaves, s'avance sur un char étranger, entourée des armes d'Hector et des dépouilles de la Phrygie. Hécube

l'aperçoit : les deux infortunées ne peuvent longtemps s'entretenir que par des exclamations de douleur. C'est là qu'on entend ce cri sublime d'Andromaque, toujours remplie du souvenir d'Hector : « Accours, ô mon époux, viens me défendre. » C'est là qu'on l'entend déplorer son malheur en ces termes : « Captive, dit-elle, on m'emmène avec mon fils comme une partie du butin de la guerre; des âmes libres tombent en esclavage : tels sont les changements du sort. » Hécube, qui vient de perdre Cassandre, se désespère à la nouvelle de la mort de Polyxène, qu'on lui annonce encore : mais Andromaque envie le sort de cette princesse. Euripide s'égare ici en une longue narration, où plusieurs traits paraissent déplacés, tandis que d'autres blessent toutes les bienséances. Croirait-on, par exemple, qu'Hécube puisse conseiller à sa bru de donner un successeur au grand Hector?

Andromaque ne répond pas; mais au moment même Talthybius vient lui annoncer qu'Astyanax doit être précipité du haut des tours d'Ilion. Ici éclate tout ce que l'amour maternel a de plus tendre et de plus déchirant.

« O mon fils, doux objet de ma tendresse, tu vas périr par des mains ennemies, tu vas abandonner ta mère désolée! La vertu de ton père, qui fut le salut de tant d'autres, te donnera la mort. Funeste hymen! ô sainte couche nuptiale! quand j'entrai dans le palais d'Hector, c'était pour donner un maître à la fertile Asie, et non pas une victime aux Grecs. Mon fils, tu pleures, tu sens les maux qu'on te prépare? Pourquoi me retenir avec tes mains? pourquoi t'attacher à ma robe, et te réfugier comme un jeune oiseau sous les ailes de ta mère? Hector ne sortira point de la terre, armé de sa glorieuse lance, pour être ton libérateur. Tu seras précipité par une main sans pitié; tu vas perdre la vie d'une manière cruelle. Race odieuse de Tyndare, non, tu n'es pas la fille de Jupiter : un mauvais génie fut ton père; la discorde, le meurtre et la mort, tous les maux que la terre enfante, voilà les auteurs de ta naissance. Non, jamais Ju-

piter n'a pu produire ce fléau destructeur des Grecs et des Troyens. Péris, femme abhorrée, dont la beauté funeste a causé la honte et la perte de la Phrygie.

« Cruels, prenez mon fils, précipitez-le si vous voulez le précipiter, dévorez ses chairs palpitantes, puisque les dieux nous ont abandonnés, et que je ne puis écarter la mort de sa tête... »

Talthybius fait enlever Astyanax malgré les cris d'Hécube qui croit avoir épuisé la coupe des malheurs jusqu'à la lie : elle ne sait pas qu'il reste au fond du vase un breuvage encore plus amer que celui que le sort lui avait présenté jusqu'ici.

Au dernier acte de la même pièce, Talthybius revient sur la scène. « Hécube, dit le héraut, il ne reste plus dans le port qu'un vaisseau chargé de conduire dans la Phthiotide les dépouilles réservées au tombeau d'Achille. Pour Néoptolème, instruit des nouveaux malheurs du père d'Achille chassé de ses états par Acaste, il est parti plus tôt qu'il ne le voulait. Sur ses pas j'ai vu marcher Andromaque ; elle m'a fait verser bien des larmes, au moment où, près de quitter la terre, elle pleurait sa patrie, en invoquant le tombeau de son époux. Elle vous prie de rendre les derniers devoirs à cet enfant qui vient d'être précipité du haut des tours, et d'ensevelir avec lui le bouclier d'Hector, si longtemps la terreur des Grecs. Elle ne veut pas le rendre témoin du déplorable hymen que va célébrer la mère de ce mort. L'Andromaque d'Astyanax ne veut pas que ce bouclier lui rappelle toutes ses douleurs. »

La pièce d'Euripide, qui porte le nom d'Andromaque, nous représente cette princesse dans une situation nouvelle. La veuve d'Hector a subi l'hymen de Pyrrhus, et donné un fils à son maître. « Mon cœur, dit-elle, accablé de tant d'infortunes, s'était flatté de l'espérance de trouver dans cet enfant une consolation et un appui ; mais, depuis que mon maître a dédaigné la couche d'une esclave, Hermione, sa nouvelle

épouse, ne cesse de m'accabler des plus sanglants outrages, et veut me faire mourir. » Pour échapper à un sort si cruel, Andromaque est venue chercher un asile dans un temple consacré à Thétis et voisin du palais. Elle a envoyé en secret Molossus son fils dans un asile écarté, de peur qu'Hermione et Ménélas ne tournent leur rage contre lui, en l'absence de Pyrrhus. A peine a-t-elle ouvert la scène par l'exposition de ses nouvelles infortunes, qu'un esclave vient lui annoncer que la retraite de Molossus est découverte, et qu'on va le faire périr. Hermione survient; elle ordonne, comme reine, à Andromaque de sortir du temple. Ici, entre les deux rivales, l'une possédée des furies de l'orgueil et de la jalousie, l'autre pleine de douceur, de modestie, de dignité dans l'infortune, il s'engage une lutte où beaucoup de choses ne nous conviendraient pas, et doivent blesser le goût de tous les lecteurs éclairés. Nous ne pourrions surtout entendre sans indignation les reproches cruels que la fille d'Hélène adresse à la vertueuse épouse d'Hector.

Andromaque, résistant aux violences d'Hermione, a refusé de sortir du temple de Thétis; pour l'en arracher, Ménélas la menace d'immoler à ses yeux son fils Molossus. « Choisis, lui dit-il, de mourir toi-même, ou de voir ton fils expier tes crimes envers Hermione. » Il y a peut-être trop d'injures dans le premier essor de la colère d'Andromaque : Euripide lui a prêté, on ne sait pourquoi, des traits contre son propre sexe; mais que l'expression de ses douleurs devient déchirante! « Cet enfant me restait seul, cet enfant, l'œil de ma vie, les cruels le feront mourir, parce que telle est leur volonté! Mais je ne le laisserai point périr pour sauver les restes d'une misérable existence. Mon unique espoir est de le conserver, et il y aurait de la honte à ne pas vouloir mourir pour un fils : me voilà; j'abandonne l'autel tutélaire; je suis entre les mains et à la merci de mes deux maîtres; qu'ils enchaînent, qu'ils frappent, qu'ils égorgent leur victime! O mon fils, ta mère descend chez Pluton pour

sauver tes jours; si tu évites la mort, souviens-toi de ta mère et de ses douleurs à ton sujet; dis à ton père, au milieu de ses tendres caresses, dis-lui. en versant des larmes, en baisant ses mains, ce que j'ai fait pour toi. Hélas, nos enfants sont notre âme et notre vie [1] ! »

Le sacrifice d'Andromaque est inutile; Ménélas lui annonce que Molossus doit être livré à Hermione : le désespoir de la malheureuse mère éclate par des reproches où elle reprend toute la dignité de la veuve d'Hector.

Dans l'acte suivant, Molossus paraît avec Andromaque; tous deux sont chargés de chaînes : « O mon fils, ô mon cher fils, dit-elle, tu vas donc reposer à jamais sur mon sein glacé! ta mort va réunir sous la tombe et le fils et la mère. » Sur ces entrefaites, Ménélas arrive et leur prononce la sentence fatale : « Allez habiter les sombres demeures; vous sortez l'un et l'autre d'une ville ennemie. » A ces mots, le cœur de la mère se brise; elle crie à son fils : « Jette-toi aux pieds d'un maître, embrasse ses genoux, ô mon fils! » L'enfant obéit à sa mère, et dit avec l'accent de son âge : « O bon Ménélas, ô bon prince, faites-moi grâce de la mort! »

Ménélas est inflexible : Pélée arrive; il prend la défense des deux victimes, et réussit à les sauver. La scène finit par l'éloge du prince vertueux qui, après avoir été le digne compagnon d'Hercule au premier siége de Troie, vient prêter l'appui de sa couronne au malheur et à la vertu.

Plût à Dieu qu'Euripide, averti par Homère, eût laissé un voile éternel sur la seconde union d'Andromaque! Nous ne voudrions pas la voir dans le palais de Néoptolème, et surtout dans son lit. Esclave, réduite aux plus durs emplois, elle nous affligerait moins que condamnée à un nouvel hymen. Jugez combien elle est ravalée devant nous par l'abandon de Pyrrhus, puisque le nom sacré de mère, qui a

1 Vers 407 et suivants.

fait sa gloire, est devenu pour elle un sujet de honte à nos yeux. Non, Euripide ne devait pas profaner ainsi sur la scène l'Andromaque d'Homère et la plus noble image de la vertu. Toutefois l'amour de la patrie, le nom d'Hector, toujours présent à sa pensée, ont un charme qui nous ferait encore illusion sans les scènes où la fille d'Hélène, jalouse comme une femme vulgaire, vient disputer le cœur de Pyrrhus à son esclave. Remarquons du moins qu'Andromaque ne prétend rien de l'époux d'Hermione, et conserve sans orgueil le noble sentiment de son ancienne fortune. Captive, résignée, mais toujours Andromaque, elle pleure Ilion, la sainte couche nuptiale, et son Hector; voilà tout. Il est un nom qu'Andromaque ne prononce jamais dans le cours de la pièce : c'est celui d'Astyanax. Une réflexion judicieuse a dicté, ou plutôt un sentiment exquis a inspiré cette réserve au poëte. C'est une de ces choses senties que l'écrivain trouve dans son cœur.

Voilà les deux modèles de Virgile : il est intéressant de juger comment ce poëte saura nous attendrir sur Andromaque, qui n'est plus en face des ruines de Troie et sur le tombeau d'Hector, comme dans l'Iliade, ou en présence d'un fils prêt à périr, ainsi que dans les Troyennes. Fidèle à la tradition d'Euripide, Virgile cependant a retenu d'Homère la pensée qu'Hector doit occuper toute la vie d'Andromaque. Vainement le sort la donne à Pyrrhus, vainement le fils d'Achille la transmet comme une esclave à Hélénus son esclave couronné; elle n'a point cessé d'être l'Andromaque d'Hector. Pouvez-vous en douter? Écoutez Virgile, en vous rappelant qu'Énée arrive et se rend au palais d'Hélénus.

En avant de la ville, dans un bosquet, sur la rive d'un faux Simoïs, Andromaque offrait en ce moment le festin solennel des morts et de tristes présents aux cendres d'un époux; elle appelait les mânes d'Hector à son tombeau de verdure, monument vide, hélas! qu'elle lui

avait consacré entre deux autels, cause et témoins de ses larmes [1].

Vit-on jamais une situation plus habilement préparée, un grand personnage plus dignement appelé sur la scène? Pénélope en pleurs au souvenir d'Ulysse, la jeune Alceste couronnant de myrtes les bustes de son époux avant de mourir pour lui, Cornélie tenant entre ses mains l'urne qui contient les cendres de Pompée, excitent-elles plus d'intérêt qu'Andromaque fidèle aux cendres d'Hector? Et comme les détails sont touchants!

Ce n'est point un monument qu'elle a élevé; c'est un simple tombeau de gazon semblable à ceux des guerriers ensevelis dans les plaines de Troie; elle réunit dans la modeste enceinte qui le renferme, le culte de la patrie, le respect des morts, et la religion d'un premier amour. Le tombeau dit qu'Hector fut un mortel, les autels annoncent qu'Andromaque en a fait un dieu qu'elle implore sans pouvoir cesser de le pleurer.

Poursuivons avec le poëte.

Dès qu'elle me voit approcher, et que, dans le délire de son étonnement, elle reconnaît autour d'elle des armes troyennes, effrayée de ce prodige inouï, tout son corps se roidit, ses yeux restent immobiles; la chaleur l'abandonne; elle tombe, et ce n'est qu'après un long intervalle qu'elle laisse échapper ces paroles : « Est-ce bien vous que je vois? Venez-vous en personne m'apporter des nouvelles? Vivez-vous encore, ô fils d'une déesse? ou, si la douce lumière vous a quitté, en quels lieux est Hector? » Elle dit, et, baignée de larmes, elle remplit les airs de ses gémissements.

Sophocle ne fait pas évanouir ainsi Électre qui retrouve son frère; mais la reconnaissance a été préparée. Électre a déjà levé quelques voiles; sa joie peut trouver des paroles

1 Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre.
Discours sur la calomnie.

lorsque l'anneau de son père lui donne la douce certitude qu'Oreste est devant elle. Andromaque n'a rien su des Troyens depuis la ruine d'Ilion. Leur aspect fait sur elle l'effet d'un coup de foudre; elle pourrait mourir de son saisissement sans qu'on en fût étonné. Ses questions tiennent encore de l'égarement; le nuage qui couvre ses pensées semble être aussi répandu sur ses yeux. Elle ressemble à Eurydice, qui ne voit plus Orphée qu'à travers des ténèbres. Comme ce doute entre la vie et la mort d'Énée est motivé par la vraisemblance! Et ce trait sublime, ce cri de l'amour conjugal, *Hector ubi est?* pourquoi nous ravit-il d'admiration en même temps qu'il nous arrache des larmes? C'est que, bien qu'inattendu, il appartient à la situation; c'est qu'il sort du cœur d'une femme que nous venons de voir au tombeau d'Hector. Le *Qu'il mourût* du vieil Horace emprunte toute sa beauté du caractère que Corneille donne à cet austère citoyen, le modèle et le précurseur du consul qui condamnera ses fils.

Que de choses renfermées dans cette simple question : *Hector ubi est?* « Vous étiez l'ami, le compagnon, l'émule d'Hector. Sans doute vous venez de sa part; si vous avez perdu comme lui la lumière du jour, où avez-vous laissé mon Hector? Les dieux ont-ils récompensé dignement sa vertu? Habite-t-il le séjour des champs Élysées avec son vénérable père, avec Hécube, avec Cassandre et Polyxène, qui m'ont tant aimée? Que vous a-t-il dit pour Andromaque? »

La critique m'objectera peut-être que le poëte n'a point pensé à ces développements. Il y a si bien pensé qu'ils sont tous dans l'exposition de la scène. Le cœur d'Andromaque, rempli d'Ilion, du Simoïs, de Priam, d'Hécube et d'Astyanax, exprime ses souvenirs par le nom d'Hector, qui les renferme tous. D'ailleurs, consultons la vie commune : que de choses une femme ne nous fait-elle pas entendre en même temps par quelques paroles! et combien l'accent de

sa voix ajoute encore au sens de ce qu'elle laisse échapper! Les femmes sont des poëtes : la nature a fait pour elles une langue particulière, pleine de créations soudaines qui nous révèlent quelquefois une foule de pensées par des expressions de génie.

Nous avons retenu les questions d'Andromaque, voyons quelles sont les réponses d'Énée. « Je vis, dit-il; je traîne « mes jours au milieu de toutes les extrémités des choses « humaines. N'en doutez pas, je suis vraiment Énée. Mais « vous, précipitée du rang d'épouse d'un héros, quel asile « le sort vous a-t-il offert? Quelle fortune assez digne de « vos vertus est venue vous chercher dans votre malheur? « Andromaque, gardez-vous l'hymen d'Hector ou celui de « Pyrrhus? »

En général, le prince troyen n'est pas heureux dans les paroles qu'il adresse aux femmes. Il ne connaissait pas le cœur de Didon, il ne lit pas mieux dans celui d'Andromaque. Énée sait ce qu'il demande; sa dernière question est un coup de poignard qu'il devait épargner à la veuve d'Hector, dont tout attestait la douleur et la constance. C'était bien assez de ce qui précède, *aut quæ digna satis fortuna revisit?* pour exciter les regrets, la honte et les larmes d'Andromaque. Le trait n'aurait pas manqué de pénétrer assez avant dans l'âme de l'infortunée qui, reine et dégoûtée du trône, vient chaque jour pleurer devant Hector, comme Esther devant le Dieu de ses pères.

Pour reconnaître la faute d'Énée, il suffit de voir son effet sur Andromaque. « Elle baisse les yeux, reprend le « poëte, et d'une voix presque éteinte : Heureuse entre les « Troyennes la fille de Priam, qui, condamnée à mourir « sur la tombe d'un ennemi, en face des remparts d'Ilion, « n'a pas subi l'outrage d'être adjugée par le sort à un « maître, et de toucher comme captive le lit du vainqueur! « Mais nous, après l'embrasement de notre patrie, traînées « de mers en mers, il nous a fallu supporter tout l'orgueil

« de la race d'Achille ; et, soumises à l'amour de ce superbe « ennemi, nous avons, pour comble de malheur, enfanté « dans l'esclavage ! Bientôt Pyrrhus, poursuivant l'hymen de « la fille de Léda jusque dans Lacédémone, me transmit « comme esclave à son esclave Hélénus. A peine il m'aban- « donne, qu'Oreste, enflammé d'un violent amour pour « l'épouse qu'on lui enlevait, et tourmenté par les furies de « ses crimes, le surprend sans défense et l'égorge aux pieds « des autels.

« A la mort de Néoptolème, Hélénus, ayant fait rentrer « sous ses lois une partie de l'empire, appela toutes ces con- « trées *Chaoniennes*, du nom de Chaon le Troyen, et bâtit « sur cette colline une autre Pergame et une autre citadelle « d'Ilion.

« Mais vous, quels vents ou quels destins ont dirigé votre « course ? Quel dieu vous a poussés vers ces rivages sans « vous instruire de notre destinée ? Et le jeune Ascagne, « survit-il à vos malheurs ? jouit-il de la lumière des cieux ? « il s'élevait quand déjà Troie... Ce tendre enfant a-t-il « quelque souvenir de la mère qu'il a perdue ? S'enflamme- « t-il déjà du désir de montrer en lui l'héritier du mâle cou- « rage d'Énée son père et de son oncle Hector ? »

Ma faible prose offre à peine une image de ce morceau, empreint de toute l'éloquence du cœur ; il a perdu malgré moi presque toutes ses beautés, et surtout la divine mélodie des vers de Virgile : mais les pensées suffisent encore pour faire sentir tout le prix de la composition, et la parfaite convenance des paroles du personnage avec sa situation. Les Grecs du temps de la république, malgré leur patriotisme exclusif, malgré les insultes qu'ils aimaient à prodiguer aux barbares, n'ont pas refusé leur admiration aux femmes troyennes. Comme Iphigénie, victime volontaire de la gloire de son pays, les filles de Priam aiment leur patrie ; elles craignent l'esclavage, et non pas la mort : mais ces vertus n'ont point de faste, elles se montrent comme des présents

de la nature ou des fruits de l'éducation qui les a inspirées dès le berceau. Toutefois Cassandre est sublime dans le délire qui lui fait embrasser l'hymen d'Agamemnon comme une occasion de venger Hector, Priam et sa patrie. Polyxène ne l'est pas moins lorsqu'à genoux sur le tombeau d'Achille, et présentant son sein au glaive de Pyrrhus, elle s'écrie : « Grecs destructeurs de mon pays, je veux, je veux mourir. »

Andromaque appartient à cette famille héroïque. Ainsi que ses sœurs, elle aurait voulu recevoir le trépas sur les ruines fumantes d'Ilion ; mais elle s'exprime comme il convient à son infortune, et n'en est que plus touchante, parce que sa vénérable douleur nous fait sentir que chaque jour de sa vie, depuis la mort d'Hector, elle a éprouvé l'amertume du regret qu'elle exprime. Quel prix pouvait avoir l'existence pour l'inconsolable épouse qui pleure encore auprès d'un tombeau après sept années de deuil?

Remarquons ici la force des expressions ***tetigit captiva cubile!*** Andromaque, semblable à la chaste Pénélope, dont aucun mortel, excepté Ulysse, n'avait pu seulement entrevoir la couche nuptiale, Andromaque, non-seulement toucher le lit d'un maître, mais le toucher en captive, c'est-à-dire en esclave condamnée à le partager! Quel pénible aveu! Avec quelle pudeur il est préparé! La victime du sort s'accuse elle-même en secret, quand tout le monde l'absout; elle se reproche le crime de la fortune; elle a des remords de son malheur.

Quand la vertu a été abaissée, même par la violence, quand elle est tombée du rang qui lui est dû, il semble qu'elle s'applique à s'humilier pour se punir. Andromaque, se reprochant sa seconde maternité, se plaît à descendre du trône, pour se représenter comme une esclave livrée à un autre esclave par un maître dégoûté d'elle. Cependant Hélénus est un frère d'Hector; il occupait un rang dans l'armée; il a reçu des dieux la science de l'avenir: il était l'oracle des

Troyens; il aime sa patrie; ses vertus le rendent digne d'Andromaque, si quelqu'un méritait l'honneur de succéder au grand Hector. Par ces traits si heureusement choisis, le poëte a voulu relever à nos yeux la femme généreuse qui se ravale avec une espèce de vertueuse indignation contre le sort et contre elle-même.

On restera convaincu de ce dessein du poëte, après avoir relu ce qu'il ajoute, en terminant à propos le récit douloureux que nous venons d'entendre. On sentira que, s'il voulait d'abord qu'Andromaque ne fût à nos yeux que la veuve d'Hector, il veut maintenant nous montrer en elle la mère d'Astyanax. Virgile l'a senti. Les questions d'Andromaque sur le jeune Ascagne sont d'une femme dont le cœur murmure en secret : Astyanax, Astyanax. Enfin, pour achever l'éloge de tant de perfections, il faut faire une remarque qui complète les développements de ma pensée. Hector est le premier nom sorti du cœur d'Andromaque, Hector est le dernier mot qu'elle prononce.

Depuis le commencement de la scène jusqu'à la fin, on ne trouve pas un trait, pas un mot, pas une image, qui ne concourent à l'intention du poëte. Andromaque sort plus grande que jamais de la cruelle épreuve qu'elle avait à subir; et Virgile a triomphé en maître des difficultés qu'il s'était imposées avec la conscience de ses forces. Voilà sans doute l'ouvrage d'un art accompli et marqué partout au sceau de la nature.

Il fallait continuer l'épisode sans perdre de vue la pensée première, sans laisser refroidir l'intérêt : Virgile a résolu ce double problème avec son habileté ordinaire, comme on va le voir.

« En parlant ainsi, Andromaque ne pouvait retenir ses « larmes et ses gémissements. Mais Hélénus, fils de Priam, « s'avance hors des remparts, accompagné d'une escorte « nombreuse. Il reconnaît ses chers Troyens, et les conduit « avec joie dans son palais. Chacune des paroles qu'il leur

« adresse est entremêlée de pleurs. Je le suis ; je reconnais « une petite Troie, une Pergame, faible image de la grande, « un ruisseau desséché qui a reçu le nom du Xanthe, et « j'embrasse le seuil de la porte Scée. »

Cette scène muette et religieuse succède heureusement à l'entretien d'Andromaque et d'Énée ; elle remplace une douleur profonde par une douce mélancolie ; elle honore le prince troyen, qui, embrassant la porte par laquelle sont sortis Hector, pour aller combattre Achille, et Priam, pour redemander le corps de son fils, se souvient sans doute de ces deux infortunés ; elle nous recommande dans Hélénus un prince fidèle au culte de sa patrie, et ramène enfin notre pensée sur Andromaque, qui consume ses derniers jours entre la tombe d'Hector et les souvenirs d'Ilion.

Un jour se passe, un second s'écoule, les vents appellent les voiles. Énée, toujours inquiet des paroles de Céléno qui lui a prédit d'horribles vengeances et la triste famine, consulte Hélénus. Ce prince devin ne peut rien nous révéler de nouveau sur les destinées des Troyens que nous avons apprises de la bouche de Jupiter. Il y a même un léger ridicule à dire que Junon défend à Hélénus de prédire ce qu'Énée a entendu répéter tant de fois par les oracles et par les dieux. Le discours d'Hélénus est un peu long, mais il sert à rassurer les Troyens sur le prodige annoncé par les harpies, et contient des détails curieux et nécessaires peut-être. Le poëte y présente toutes les leçons qui doivent diriger Énée dans sa navigation et dans sa conduite. Il prend de là occasion de raconter l'origine des différents peuples de l'Italie, de relever l'ancienneté de la religion des Romains, de nous offrir dans Énée le fondateur des cérémonies de leur culte, et de consacrer, par un tour prophétique, les traditions populaires, qui sont une partie souvent très-curieuse de l'histoire. On pourrait trouver un peu maigres les détails sur les anciens habitants de l'Ausonie : un pareil sujet eût fourni à Homère des tableaux pleins de charmes et frappants de

vérité; mais Énée fait un récit rapide, et ces tableaux n'auraient pu obtenir ici la place qui leur eût été nécessaire. Au lieu de blâmer Virgile, remarquons comment ce grand poëte sait passer du langage simple et touchant d'Andromaque à toute la richesse de la poésie descriptive. Delille est là dans sa force; aussi peut-on le citer comme un digne interprète de son maître, dans la peinture du phénomène qui a séparé la Sicile des deux continents :

Ces continents, dit-on, séparés par les ondes,
Réunis autrefois ne formaient qu'un pays;
Mais, par les flots vainqueurs tout à coup envahis,
A l'onde usurpatrice ils ont livré la terre
Dont le double rivage à l'envi se resserre :
Ainsi, sans se toucher, se regardent de près,
Et les bord d'Hespérie et l'île de Cérès.
Entre eux la mer mugit, et ses ondes captives
Tour à tour en grondant vont battre les deux rives :
Sublime phénomène, étranges changements,
De l'histoire du monde éternels monuments!
Deux monstres sont placés sur ce double rivage :
Charybde, qui dévore, en son avide rage,
Les flots précipités dans des antres sans fonds,
Et soudain les vomit de leurs gouffres profonds;
Scylla, qui, dérobant ses roches dangereuses,
Appelle au loin, du sein de ses grottes affreuses,
Les vaisseaux que la vague y pousse en mugissant.
Ce monstre d'une vierge a le sein ravissant,
Son visage est d'un homme; à sa figure humaine
Se joint le vaste corps d'une lourde baleine,
Ses flancs sont ceux d'un loup, et de ce monstre, enfin,
La queue, en s'allongeant, se termine en dauphin.
Il vaut mieux t'éloigner, et, rasant la Sicile,
Prolonger tes détours et ta lenteur utile,
Pour atteindre le but, l'éviter avec art,
Et près de Pachynum, par un prudent écart,
Dans ton cours prolongé décrire un arc immense,
Que d'aller de Charybde affrontant l'inclémence,

Braver ses tourbillons, ses gouffres écumants,
Et des chiens de Scylla les rauques hurlements [1].
Enfin, dans les destins s'il m'est permis de lire,
Hélénus ne peut trop le dire et le redire :
Junon fit tous vos maux et les prolonge tous.
De la reine des dieux désarme le courroux;
N'épargne point l'encens, les vœux, ni la prière :
Ainsi tu fléchiras cette déesse altière;
Et tes heureux vaisseaux, des bords siciliens
Parviendront sans obstacle aux champs hespériens.

Un certain luxe de poésie n'est pas déplacé dans un oracle inspiré par Apollon; et d'ailleurs les descriptions servent ici à éviter la monotonie : l'un des plus grands secrets de l'art de plaire est dans la variété. On doit encore louer dans Virgile l'artifice qui annonce la sibylle de Cumes et la descente d'Énée aux enfers.

Après avoir donné des conseils à Énée, Hélénus fait transporter de riches présents sur la flotte qui va partir, et

1 La description est fort belle dans Virgile, mais elle ne peut nous causer aucune émotion. En approchant de l'île des Cyclopes, Énée aperçoit Charybde et Scylla ; mais il les évite, et nous restons froids à la scène comme au récit. Homère nous les montre dans toute leur fureur; à leur aspect, Ulysse, oubliant les conseils de Circé, saisit deux javelots pour en frapper ses ennemis; et c'est au milieu du spectacle effrayant du bouleversement des flots soulevés jusqu'au fond des abîmes par Charybde, que Scylla, élancée de son antre, vient enlever et dévorer six des compagnons d'Ulysse. Homère est toujours dramatique, et son héros toujours en action. (*Odyssée*, chant XII, vers 222 et suivants.)

Il faut faire encore ici une remarque utile, parce qu'elle tient à l'art de la composition. Lorsque Circé a représenté aux yeux d'Ulysse par les plus vives images les deux monstres qui le menacent, le premier mot du guerrier est celui-ci: « Si j'échappe à la fatale Charybde, ne pourrai-je combattre l'autre de ces monstres au moment où il voudra dévorer mes compagnons? Ne pourrai-je lui disputer sa proie? » « Infortuné, répond Circé, ne saurais-tu donc te rassasier de travaux et de combats? » Voilà le cœur de l'homme à découvert. Ulysse veut d'abord repousser le péril par le courage, Énée le supporte avec patience ou le fuit avec prudence.

adresse à Anchise des paroles assez inutiles. Le poëte aurait dû trouver dans la piété filiale d'Hélénus, et dans l'amitié d'Anchise pour le roi Priam, des choses d'un tout autre intérêt que la froide répétition de ce qu'il venait de dire dans le temple.

Euripide est bien plus Troyen que Virgile; il semble identifié avec la famille de Priam, tant il a d'éloquence et de fécondité pour servir d'interprète à tous les sentiments de cette maison. Mais le poëte latin le surpasse de beaucoup dans la manière dont il a respecté jusqu'au bout le caractère d'Andromaque. Elle survient au moment des tristes adieux; émule de la magnificence d'Hélénus, elle apporte au jeune Ascagne une chlamyde phrygienne ainsi que des tissus précieux, et lui parle ainsi, avec un accent que le seul Racine a pu retrouver après deux mille ans : « Accepte ces faibles dons. Garde« les, cher enfant, comme un ouvrage de mes mains; et qu'ils « attestent à ton cœur l'éternel attachement d'Andromaque, « l'épouse d'Hector. Prends ces derniers présents de ta fa« mille [1], ô toi, la seule image qui me reste de mon Astyanax! « Oui, voilà ses yeux, voilà ses mains, voilà les traits de sa « figure; maintenant il serait de ton âge et toucherait aussi à « l'adolescence [2].

« Tels étaient les discours d'Hélénus et d'Andromaque. Et « moi, en les quittant, je répondais, les pleurs dans les yeux : « Vivez heureux, vous dont la fortune n'a plus de révolu-

1 Voir dans les Troyennes de Sénèque, acte III, scène II, les touchants adieux d'Andromaque à son fils, qu'Ulysse veut lui enlever.

2 Racine a dit après Virgile :

> C'est Hector, disait-elle en l'embrassant toujours,
> Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace;
> C'est lui-même, c'est toi, cher époux que j'embrasse.

On lit dans Mérope :

> Il me rappelle Egyste, Egyste est de son âge.

Dans Euripide, Iphigénie, près de mourir, dit avec un regret plein

« tions à craindre : mais nous, hélas! nous allons courir en-« core les chances de la destinée! Le repos vous est acquis; « vous n'avez point à sillonner les mers, à poursuivre les « champs de l'Ausonie qui semble fuir devant nos vais-« seaux; vous voyez l'image du Xanthe et une autre Troie, « l'ouvrage de vos mains! Puisse-t-elle s'élever sous de meil-« leurs auspices que la première, et surtout être moins expo-« sée à la fureur des Grecs! Si jamais le Tibre me reçoit sur « ses bords, si je vois les remparts promis à ma nation, fas-« sent les dieux que nos villes alliées par le sang, que nos « peuples voisins, que l'Épire et l'Hespérie, qui ont la même « origine et les mêmes malheurs, ne fassent qu'une seule « Troie, et que les mêmes sentiments animent nos derniers « neveux! »

Jusques en présence d'Hélénus, Andromaque n'est que la veuve d'Hector et la mère d'Astyanax; les dons qu'elle offre, c'est au nom d'Hector; l'amour qu'elle promet, c'est un amour pareil à celui qu'elle garde à son Astyanax, et qui ne finira qu'avec sa vie. Elle confond dans son cœur le fils d'Hector, qui n'est plus, et le fils d'Énée, qui lui ressemble. Un moment d'illusion la console; et, ce moment passé, il ne lui reste plus qu'un deuil éternel. Aussi son discours, qui paraît annoncer encore quelque chose suivant les règles ordinaires, est-il interrompu avec un art admirable par le poëte. On pourrait souhaiter peut-être que le jeune Ascagne sût trouver quelques mots du cœur pour Andromaque. L'enfance elle-même a le profond sentiment de l'infortune; elle a des caresses du moins pour répondre à des larmes. Mais, en exprimant ce désir, je crois qu'il vaut mieux que la pensée du lecteur se repose sur le dernier mot que prononce Andromaque, et qui la représente à nos yeux

de naïveté : « Je ne verrai pas fleurir le duvet de la jeunesse sur les joues de mon frère. »

L'une de mes sœurs, au dernier moment, nous disait pour adieux : « Je ne verrai plus les hirondelles. »

comme perdant son fils une seconde fois. Aussi, quoique la réponse d'Énée soit nécessaire au complément de la scène, quoiqu'elle renferme des choses touchantes, elle ne produit aucun effet sur nous; Andromaque a épuisé toute notre sensibilité, nous ne voulons plus rien entendre, et même il faudrait qu'elle disparût après avoir dit :

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

Il doit suffire à la gloire de Sénèque de dire qu'il a des traits qui ne sont ni dans Euripide ni dans Virgile, et que la scène d'Andromaque cachant son fils dans le tombeau d'Hector pour le dérober à la rage d'Ulysse, est une des plus belles scènes de tous les théâtres du monde. Cet écrivain veut être lu avec précaution, il abonde en défauts: ses vices révoltent la raison; mais il avait un beau génie, et, même après les larcins que lui a faits Racine, on peut encore trouver chez lui une source de grandes inspirations.

La divine Andromaque de Racine, fidèle aux cendres d'un époux, mère du seul Astyanax, a conservé, sans aucune altération, toute la beauté morale de son caractère. Le sort lui a épargné le plus cruel des outrages; elle est captive, et non pas esclave; elle ne lève pas au ciel des mains chargées de chaînes, comme dans Euripide. A la vérité, l'amour de Pyrrhus, qui d'ailleurs est tout à fait contraire aux mœurs de l'antiquité, profane en quelque sorte la vénérable douleur de la veuve d'Hector. Le spectateur judicieux éprouve quelque peine à la voir paraître d'abord pour entendre une déclaration semblable à celle de Louis XIV enflammé par la résistance inattendue d'une femme de sa cour. Il y a dans la scène entière une disparate entre le génie antique et les sacrifices imposés à Racine par la tyrannie des petits-maîtres. On est fâché d'entendre Andromaque répondre à Pyrrhus, comme la triste La Vallière au monarque qui venait la poursuivre jusque dans le cloître où elle s'était retirée pour prier et verser des larmes :

Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés,
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés?

Dans toutes les langues et sur tous les théâtres, Andromaque aurait pu dire :

Captive, toujours triste, importune à moi-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime?

Mais il ne fallait pas sortir de ce ton naturel et simple, il ne fallait pas surtout prêter à une princesse troyenne le langage d'une précieuse de l'hôtel de Rambouillet, qui parle du pouvoir de ses yeux. Après ce tribut payé au mauvais goût, pas une tache, pas une dissonance dans le rôle d'Andromaque.

Sans paraître offensée du discours de Pyrrhus, sans déployer ce faste de vertu trop commun dans les femmes de Corneille, Andromaque fait sentir dès les premières paroles qu'il n'y a de place pour personne dans un cœur rempli d'Hector et d'Astyanax. Ces noms sacrés sont toute sa réponse à une passion qu'elle ne veut pas entendre : l'espérance même de voir Ilion se relever ne peut toucher cette âme qui a désespéré de la fortune de la patrie le jour où Troie a perdu son défenseur. Au lieu d'un trône avec Pyrrhus, elle ne veut qu'un exil avec le fils d'Hector. L'ombre de son époux toujours présente met un obstacle invincible entre elle et le fils d'Achille. Telle est l'idée que le poëte a voulu graver dans notre esprit en prêtant à Andromaque ces dernières et touchantes paroles qui terminent son entretien avec Pyrrhus :

Hélas! il mourra donc! il n'a pour sa défense
Que les pleurs de sa mère et que son innocence...
Et peut-être, après tout, en l'état où je suis,
Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
Je prolongeais pour lui ma vie et ma misère;
Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son père.

Nous avons vu, dans Euripide, Andromaque réduite à rougir des reproches d'une indigne rivale; Racine, loin de l'avilir

ainsi, l'ennoblit à nos yeux, et nous arrache des larmes, en la précipitant aux pieds d'Hermione. C'est l'amour maternel qui la pousse à implorer la jalouse et orgueilleuse fille d'Hélène, à qui elle répète, avec un surcroît de douleur et de sacrifice, ce qu'elle a dit à Pyrrhus :

Laissez-moi le cacher dans quelque île déserte.

Je ne voudrais pas assurer que les premières paroles d'Andromaque à Hermione fussent conformes à la nature dans une telle situation. Andromaque, qui veut sauver son fils, commence avec raison par rassurer la jalousie qui cause la fureur d'Hermione ; mais ses expressions ne sont pas sans quelque fadeur : elles déparent l'admirable prière où l'amour maternel trouve en lui-même une si touchante éloquence.

Hermione repousse avec une insultante ironie les supplications d'Andromaque. Au sortir d'une épreuve si cruelle, les nouveaux périls d'Astyanax la réduisent à embrasser les genoux de Pyrrhus. Aussi malheureuse que Priam, elle voit le glaive levé sur la tête d'un fils, et s'élance pour détourner le coup fatal. Cette situation est déchirante. Racine a eu la prudence de n'y pas mêler un seul mot d'amour. Nous avons oublié l'Épire ; il semble que nous soyons encore à Troie, et qu'Andromaque, à genoux sur la tombe d'Hector, invoque le fils du magnanime Achille pour Astyanax, que les Grecs veulent immoler. C'est Homère et la nature qui ont inspiré la seconde prière d'Andromaque.

Pyrrhus en est attendri, et consent encore à sauver Astyanax ; mais il renouvelle avec plus de force que jamais sa résolution de l'abandonner aux Grecs si Andromaque ne consent pas à l'épouser : il est déterminé à couronner la mère ou à perdre le fils. Andromaque, restée seule avec Céphise qui cherche à ébranler les résolutions de sa maîtresse au nom d'Astyanax, nous ramène encore à Troie, où son cœur habite toujours. Hector traîné sans honneur sur la poussière, Priam égorgé aux pieds des autels, le palais des rois souillé de sang et rempli de

carnage, sont les seules images qui occupent sa pensée; c'est par ces souvenirs qu'elle écarte avec horreur l'hymen de Pyrrhus, c'est devant eux qu'elle renouvelle le serment de fidélité aux mânes d'Hector. A peine a-t-elle prononcé ce serment, que la mort prochaine dont Astyanax est menacé la jette dans de cruelles alarmes. Au milieu de l'orage que la douleur élève dans son âme, un projet lui est inspiré par le ciel ou plutôt par Hector : elle épousera Pyrrhus pour conserver le jour à Astyanax, et, en quittant les autels, elle s'immolera sur la tombe de son premier époux. Enfin, avant de sortir de la scène pour n'y plus reparaître, la victime innocente et volontaire fait ses adieux à la vie, qu'elle quitte sans regret, puisqu'elle rachète par sa mort des jours si précieux à Céphise, dépositaire de l'espoir des Troyens; à son fils, dont elle demande un souvenir pour prix de son amour et non pas de son sacrifice. Dans Euripide, elle dit à Molossus: « Raconte à ton père ce que j'ai souffert pour toi. » Dans Racine, elle s'oublie elle-même, contente d'une larme d'Astyanax répandue en secret sur sa cendre.

La naïveté d'Homère, la majesté de Sophocle, la tendresse d'Euripide, la mélancolie de Virgile, sont empreintes dans la personne d'Andromaque. Elle est à la fois antique et moderne; et, sauf quelques taches faciles à effacer, ces deux caractères s'unissent sans se nuire. On retrouve Iphigénie, Polyxène, Alceste et Didon, dans le portrait que le peintre a voulu tracer d'une femme et d'une mère. On ne saurait trop admirer l'art avec lequel tant de traits épars concourent à former un ensemble si parfait. Ce n'est pas que Racine se soit dit froidement à lui-même : J'emprunterai telle chose à Homère, telle autre chose à Virgile; mais, nourri, pénétré de l'antique, ses souvenirs se sont mêlés aux inspirations de son propre génie : c'est ainsi qu'il a produit un modèle accompli, avec un talent plus créateur que celui d'Apelles, réduit à copier les perfections de plusieurs modèles pour en composer sa Vénus ou le type de la beauté suprême.

A force de pompe et d'élégance, Racine a quelquefois altéré

le langage et affaibli l'accent de la nature, si bien conservés dans Euripide ; mais il réunit dans ce rôle d'Andromaque la grandeur avec la simplicité, la magie du style avec le mouvement et la vie de la parole : à tout instant il lui échappe de ces vers qui ont l'air d'avoir été trouvés comme ceux de La Fontaine; l'oreille et le cœur y sentent avec délices le charme et la mélodie de la poésie de Virgile avec plus d'abandon et de naïveté.

La flotte d'Anchise a quitté Buthrote. Après quelques jours d'une navigation incertaine, pendant laquelle Énée n'oublie pas d'exécuter les avis importants d'Hélénus pour regagner la faveur ou apaiser la haine de Junon par des honneurs et des sacrifices, les Troyens fatigués, ignorant leur route, qu'ils ne peuvent retrouver au milieu de la nuit, relâchent près de l'île des Cyclopes. Ce port, sans accès pour les vents, est calme, immense ; mais auprès de lui l'Etna tonne au milieu des ruines effroyables qui sortent de ses flancs [1]. Tantôt on le voit lancer dans les airs de noirs tourbillons de fumée, de bitume et d'étincelles blanchissantes, ou élever des globes de flamme qui vont toucher les cieux ; tantôt, déchirant avec effort ses entrailles, il vomit avec fracas, il élève en colonnes ardentes des rochers réduits en laves liquides, tandis qu'il bouillonne au fond de ses abîmes. La tradition rapporte qu'Encelade, à demi consumé par la foudre, est pressé tout entier sous le poids de la montagne; sa brûlante haleine nourrit la flamme du volcan; chaque fois que le géant veut changer de place pour reposer son corps fatigué, toute la Sicile tremble avec un long murmure, et le ciel s'enveloppe d'un voile de ténèbres. Durant toute la nuit les Troyens, protégés par des bois, supportent la vue de cet affreux prodige sans pouvoir découvrir la cause du bruit effroyable qu'ils entendent ; les astres refusaient leurs clartés, l'Olympe ne brillait point de l'éclat des étoiles, et la nuit tenait la lune cachée dans un nuage.

1 Entre les nombreux auteurs qui ont fait des peintures de l'Etna, on peut citer Eschyle, Pindare et Valérius Flaccus.

Virgile a choisi avec raison l'absence du jour pour cette scène dont l'obscurité augmente la terreur; le prodige n'est pas seulement ici un ornement poétique, il sert encore de présage aux nouveaux dangers qui menacent les Troyens. L'épopée, comme la tragédie, tire ses plus grands effets des oppositions, des rapprochements et des préparations habiles. Elle ne surprend pas les cœurs, elle les dispose par des impressions aux sentiments qu'elle veut leur inspirer. C'est à la faveur de ce savant artifice que nous arrivons à l'épisode d'Achéménide.

L'Aurore se lève; tout à coup du fond des bois s'avance, dans un état de maigreur affreuse, un spectre inconnu, mais de figure humaine; il s'avance et tend vers le rivage ses mains suppliantes. Nous l'examinons : tout son extérieur est d'un misérable qui fait pitié; presque nu, consumé par une saleté dégoûtante, une barbe épaisse lui cache le visage; son habit en lambeaux est rattaché avec des épines; le reste annonce un Grec : il avait marché au siége de Troie; aussi, dès qu'il voit de loin nos armes et nos vêtements, il s'arrête un instant avec des marques d'effroi; mais bientôt il se précipite vers le rivage, et s'avance vers nous avec des larmes et des prières :

Par ces dieux que j'atteste,
Par ce soleil, témoin de mon destin funeste,
Par ce ciel, par cet air que nous respirons tous,
O Troyens, me voici ! Je m'abandonne à vous;
Que l'un de vos vaisseaux loin d'ici me transporte
Dans une île, un désert, où vous voudrez, n'importe.
Je suis Grec; j'ai, comme eux, marché contre Ilion.
Si c'est un attentat indigne de pardon,
Voici votre ennemi, qu'il soit votre victime;
Frappez, tranchez ses jours, plongez-le dans l'abîme :
Mais ne le laissez point sur ce bord désolé;
Mourant des mains d'un homme, il mourra consolé.
Il dit, baise nos pieds, les inonde de larmes,
Se colle à nos genoux. Nous calmons ses alarmes;
Nous demandons son nom, sa race, son destin;
Mon père, le premier, étend vers lui la main,

Et d'un tendre intérêt lui présente ce gage.
Il se rassure alors, et nous tient ce langage :
Mon père (hélas! pourquoi son fils l'a-t-il quitté?)
Né pauvre, chérissait son humble obscurité;
Adamaste est son nom, le mien Achéménide;
Ithaque est mon pays. La fortune perfide
Aux longs malheurs d'Ulysse attacha mon destin;
Votre Ilion m'a vu les armes à la main;
Depuis, je fus jeté sur ces terres sauvages.
Du cyclope inhumain, terreur de ces rivages,
Fuyant l'antre cruel sans s'occuper de moi,
Les Grecs m'ont laissé seul dans ce séjour d'effroi.
Rien n'égale l'horreur de sa caverne affreuse :
Dans l'ombre au loin s'étend sa voûte ténébreuse;
Toujours la mort, le deuil, habitent dans son sein;
D'horribles ossements pavent l'antre assassin.
Le monstre (dieux puissants, délivrez-en la terre!)
Semble d'un front hautain défier le tonnerre.
Laisse-t-il un instant son antre ensanglanté,
A son farouche aspect tout fuit épouvanté.
Rien ne l'émeut; la chair, le sang des misérables,
Sont sa boisson affreuse et ses mets exécrables.
Je l'ai vu dans son antre, oui, j'ai vu l'inhumain,
Saisissant deux de nous de sa terrible main,
Les briser contre un roc; j'ai vu sur les murailles
(J'en tremble encor d'horreur!) rejaillir leurs entrailles;
J'ai vu le monstre affreux, dans son antre étendu,
S'abreuver par torrents de leur sang répandu,
Et briser de ses dents, de meurtre dégouttantes,
Leurs membres tout vivants et leurs chairs palpitantes.
Ulysse impunément ne vit point leur trépas;
Et dans un tel danger il ne s'oublia pas.
A peine, ivre de vin, et gorgé de carnage,
Sous le poids du sommeil, qui seul dompte sa rage,
Il a courbé sa tête, et, tombant de langueur,
De son corps monstrueux déployé la longueur,
Tandis que, rejetés par ce géant farouche,
La chair, le vin, le sang, jaillissent de sa bouche,
Nous invoquons les dieux, nous l'entourons : soudain
On assiége à l'envi le cyclope inhumain.

Une poutre à l'instant a crevé l'œil énorme
Qui brillait seul au front de ce géant difforme.
Moins grand nous apparaît, dans son vaste contour,
Un bouclier d'Argos, ou l'œil ardent du jour.
Nous vengeâmes du moins ces ombres malheureuses.
Mais vous, Troyens, fuyez ces cavernes affreuses,
Fuyez ; c'est peu qu'enflant ses sauvages pipeaux,
Occupé d'assembler, de traire ses troupeaux,
Dans son antre effroyable habite Polyphème ;
Cent cyclopes hideux presque autant que lui-même
Rôdent le long des mers, fendent leurs flots profonds,
Et sous leurs pas pesants font retentir les monts,
La lune a par trois fois réparé sa lumière
Depuis qu'à l'ours cruel disputant sa tanière
Je traîne dans ces bois mon destin malheureux,
Et que, du haut d'un roc, suivant ce peuple affreux,
J'écoute, en frissonnant, d'une oreille tremblante,
Et leur marche terrible et leur voix effrayante.
Des herbes, quelques glands, dépouilles des forêts,
Quelques sauvages fruits, voilà mes tristes mets.
Mes yeux des vastes mers parcouraient l'étendue ;
Vos vaisseaux, les premiers, ont consolé ma vue.
Quels qu'ils fussent, Troyens, Grecs, amis, ennemis,
J'ai couru, j'ai volé : mon sort vous est soumis;
Mais ne me livrez pas à ce peuple effroyable.
A peine il achevait ce récit incroyable,
Sur la cime des monts nous voyons se mouvoir
Un monstre immense, informe, aveugle, horrible à voir,
Qui, regagnant des mers la rive solitaire,
Cherchait de ses troupeaux le pacage ordinaire,
Posant sa large main sur un tronc sans rameaux.
Seul plaisir qui lui reste en ses horribles maux,
Son troupeau réuni suit sa marche pesante :
Nous remarquons sa flûte à ses côtés pendante.
Il descend, il arrive au bord des flots grondants;
Là, tout sanglant encor, hideux, grinçant les dents,
Au plus profond des mers, pour laver sa blessure,
Il plonge, et l'onde à peine atteint à sa ceinture.
Tous nos Troyens tremblants soudain sont attroupés;
On presse le départ, les câbles sont coupés;

On part ; et l'aviron, sous mille mains rivales,
Par le vent secondé, fuit ces rives fatales ;
Avec nous fuit ce Grec, devenu notre ami.
Au bruit de ce départ, notre horrible ennemi
Se tourne, et devant lui chasse les mers profondes ;
Mais en vain dans leur course il veut suivre les ondes,
En vain étend vers nous ses gigantesques bras,
Le rapide vaisseau laisse bien loin ses pas.
Alors il jette un cri lugubre, épouvantable.
La mer en a tremblé ; de sa voix redoutable
Les monts de l'Ausonie ont prolongé les sons ;
L'Etna même en rugit en ses antres profonds.
Alors de leurs forêts, de leurs antres sauvages,
Ses affreux compagnons accourent aux rivages.
De loin nous découvrons, avec étonnement,
De ces fils de l'Etna l'horrible attroupement,
Qui d'un œil menaçant nous poursuivent encore :
Famille impitoyable, et que la terre abhorre,
Debout, cachant dans l'air leurs fronts audacieux.
Tels du bois de Diane, ou du maître des cieux,
Les chênes, les cyprès, au-dessus des tempêtes
Lèvent leurs bras altiers et leurs pompeuses têtes.

Le début de l'épisode est d'un peintre : il n'y a rien de plus vrai et de plus hideux que ce fantôme d'Achéménide ; et cependant son portrait ne blesse en rien les convenances épiques. D'abord la misère extrême est destinée à éveiller le plus doux des sentiments humains, la pitié ; ensuite le malheur est poétique, et les lambeaux eux-mêmes sont pittoresques. Le premier effroi d'Achéménide, sa prière et ses aveux rappellent la situation du perfide Sinon dans le second livre. Mais c'est ici qu'il faut admirer le bon sens de Virgile. Le fourbe Sinon est maître de lui-même, il a préparé le succès de sa perfidie ; comme un orateur habile, il a prévu les effets de ses discours sur ses auditeurs ; il s'écoute parler ; il s'emporte, il se calme, il s'échauffe et s'apaise de nouveau ; il remue les cœurs à son gré : Achéménide, pressé de la crainte d'être déchiré vivant par le cruel Polyphème, devait s'exprimer avec plus de rapi-

dité. Aussi quel est son premier cri? « Au nom des dieux, arrachez-moi d'ici. » Il dit, comme Philoctète à Pyrrhus :

> Jette-moi dans un coin du vaisseau qui te porte,
> A la poupe, à la proue, où tu voudras, n'importe.

La bonté d'Anchise pour Achéménide ressemble un peu trop à celle de Priam : on aimerait que le jeune Ascagne, touché de tant de douleur, demandât à son père grâce pour un infortuné. Il serait à souhaiter aussi que Virgile eût inventé d'autres formes, pour qu'Achéménide ne parût pas une copie trop exacte de Sinon. Nous avons peine à nous expliquer encore pourquoi le suppliant revient à plusieurs fois sur le tort d'avoir été à Troie : ces aveux répétés d'un malheur qui peut devenir un crime, ne sont guère dans la nature, à moins que le cœur lui-même, si fécond en heureuses inspirations, ne les ramène avec cette éloquence de la nature qui en sait plus que toutes les règles.

Le Philoctète de Sophocle a été abandonné dans Lemnos comme Achéménide en Sicile. Rien de plus touchant que les longues plaintes du compagnon d'Hercule dans Sophocle ; mais ne craignez pas que Virgile les imite. Achéménide n'a que deux idées, l'horreur du cyclope, et le désir ardent de la fuite. De là ce récit pressant des cruautés de Polyphème, récit dont il a besoin pour toucher les cœurs; de là cette rapide peinture des anxiétés, des terreurs et du courroux vengeur des compagnons d'Ulysse ; de là, enfin, cette exclamation si naturelle et si conforme à la situation du personnage : « Mais fuyez, ô malheureux, fuyez, coupez les câbles « qui retiennent vos vaisseaux. Ces montagnes voient errer « sur leurs sommets cent cyclopes aussi terribles que Poly- « phème. » Malgré ce que le retour d'Achéménide sur lui-même et le tableau de ses misères a de déchirant, et quoiqu'il porte la commisération à son comble, l'effet dramatique de la situation demandait que l'arrivée des géants suivît immédiatement les derniers cris de son effroi.

Voyez combien Virgile a été judicieux en se bornant, dès le début de l'épisode, à ce seul trait sur Polyphème :

> Ipse arduus, altaque pulsat
> Sidera.

C'est à présent que la loi de la gradation demandait qu'on nous montrât le cyclope avec toute son affreuse difformité, dans les effrayantes proportions de sa stature colossale. Qu'il est horrible à voir dans sa fureur, lavant dans les flots son œil ensanglanté! Sans doute on peut accuser ici le poëte d'une exagération qui n'est pas dans Homère lui-même ; mais on la pardonne aisément, parce qu'elle rend la situation dramatique, parce qu'elle sert à précipiter la fuite des Troyens, et à motiver leur empressement à recueillir le suppliant qui a si bien mérité d'eux par ses salutaires avis. Les cris du cyclope, furieux de ne pouvoir saisir quelques vaisseaux troyens ; le murmure de l'Etna, qui les répète au fond de ses abîmes ; et enfin le conseil de tous ces géants, semblables aux archanges rebelles assemblés pour combattre le ciel, achèvent de remplir l'âme d'une terreur profonde, et donnent à toute cette scène quelque chose de la grandeur sublime et désordonnée des créations de Milton.

Énée achève enfin son récit, en conduisant les Troyens au port de Drépane. « C'est là, dit-il, qu'après tant d'orages, « je perdis, hélas, mon père, dont la présence allégeait mes « chagrins et mes malheurs. C'est à Drépane, ô le meilleur « des pères, que tu succombas, après une navigation si longue, « après avoir échappé en vain à tant de périls! Le prophète « Hélénus, la cruelle Céléno, parmi tant d'horribles menaces « sur l'avenir, ne m'avaient point prédit ce nouveau sujet de « larmes. » Le héros ajoute : « Drépane a vu mes derniers « malheurs, Drépane a été le terme de mes longs voyages. Au « sortir de ce port une divinité favorable m'a conduit sur ces « rivages. »

C'est ainsi qu'Énée, seul objet de l'attention de tous les

spectateurs, racontait ses destins, les ordres des dieux, et ses longues courses sur les mers. Il s'arrête enfin, et termine le récit qu'il avait commencé pour répondre aux désirs de la reine de Carthage.

Malgré les éloges de Delille sur la sage sobriété de détails que Virgile s'est imposée dans cette circonstance, je trouve que la mort d'Anchise est racontée avec une froideur qu'Énée ne montrera pas même pour des ennemis immolés par son glaive. Le héros ne paraît ici guère plus touché de la perte de son père que de celle de sa femme dans le second livre. Époux de Vénus, honoré d'un prodige par Jupiter lui-même, et sauvé avec son fils des flammes de Troie, Anchise disparaît de la scène d'une manière commune. Il semble que les Troyens ne se sont pas aperçus de la mort d'un vieillard, d'un pontife, et d'un père.

La fin du chant laisse aussi quelque chose à désirer. On dirait que les auditeurs, fatigués de la longueur du récit, ne savent pas trouver une parole pour remercier son auteur, ou lui témoigner ce vif intérêt qu'on a dû prendre à tant de malheurs réunis. Didon, qui a gardé un silence obstiné pendant tout le récit qu'elle avait demandé avec tant d'instance, n'exprime rien de ce qu'elle a senti. Milton, au huitième livre du Paradis perdu, ne manque pas de nous peindre les effets des discours de Raphaël sur Adam et sa compagne. Si Ève garde un modeste silence, son époux exprime avec chaleur le plaisir qu'il a éprouvé. Dans Virgile, nous ignorons même comment la scène se termine : les personnages restent sur le théâtre ; le poëte oublie de nous apprendre comment et dans quelles dispositions ils en sont sortis.

Le défaut essentiel de ce livre est la sécheresse des descriptions. Les lieux n'ont point de charmes sous le pinceau sévère de Virgile : la muse d'Homère les remplit d'enchantements. Rappelons-nous l'île de Circé, le séjour de Calypso, la cour polie de Ménélas, les jardins d'Alcinoüs ; rien de tout cela dans Virgile. Cependant telles sont l'élégance et la mélodie de

ses vers, qu'ils nous font presque oublier ce qui manque à ses peintures. Il en est quelquefois de Virgile comme d'une femme qui ne sème pas dans la conversation des choses d'un grand intérêt, mais dont la voix donne un attrait particulier à tout ce qui sort de sa bouche. Fénelon, plus riche que Virgile, l'emporte sur Homère lui-même dans l'art de nous attacher aux lieux où il amène ses personnages.

Par une fatalité plus fâcheuse encore que la première, Énée, dans ce troisième livre, ne fait que des actions vulgaires, ou bien sa vertu reste entièrement dans l'ombre. Il va de terreurs en terreurs, toujours priant les dieux, sans fruit pour son courage; toujours consultant de nouveaux oracles, comme un prince superstitieux qui s'entoure de devins sans pouvoir se rassurer : il croit Apollon, qui ne lui dit pas la vérité; il croit son père, qui le trompe; il se rassure en écoutant ses dieux pénates, qui corrigent les erreurs d'Anchise; retombé dans ses frayeurs au souvenir de l'oracle de Céléno, il interroge Hélénus pour se calmer, et redemande encore ce que tous les dieux lui ont révélé. La seule situation où il se montre digne de lui-même est, non pas son entrevue avec Andromaque, mais la scène qui suit cette entrevue. Il nous émeut jusqu'aux larmes, en contemplant avec une joie pleine de tristesse la faible image de Troie, et surtout lorsqu'il embrasse la porte Scée! Ses adieux à Hélénus ont un caractère touchant, mais il manque dans ses paroles quelques traits qui s'adressent particulièrement au cœur d'Andromaque; il ne sait pas la consoler de ses malheurs, il ne lui dit pas un mot qui doive rester gravé dans le souvenir de cette infortunée. Enfin, ce n'est pas lui qui reçoit le Grec Achéménide. Nous pouvons justement croire que Didon, surprise elle-même de cette circonstance, et qui souhaitait, sans doute, de trouver des rapports de l'âme entre elle et le fils de Vénus, attendait de lui quelques traits semblables à celui que nous avons tant admiré :

Non ignara mali, miseris succurrere disco [1].

Trompée dans son attente, elle aura murmuré en secret de voir son héros étranger à une scène où il devait laisser éclater sa tendresse et sa pitié pour le malheur.

Dans l'Odyssée, Ulysse prend part à tout ce qui se passe devant lui : acteur toujours présent, il joue un rôle intéressant dans chacune des scènes du drame dont il est le héros. Ulysse ne reste pas oisif sur sa flotte ou presque inutile sur terre, comme Énée dans le cours de ses voyages. Au sortir d'Ilion, le héros grec combat avec courage les Ciconiens, peuple belliqueux; chez les Lotophages, nous le voyons arracher ses amis au dangereux pouvoir des fruits du lotos, qui leur faisait oublier même leur patrie qu'ils allaient chercher. Dans l'île des Cyclopes, le favori de Minerve commet à la vérité la plus étonnante imprudence, mais il fait sauver ses compagnons et sort le dernier de l'antre homicide, au milieu des plus cruelles extrémités, des plus affreux périls. Son courage, sa présence d'esprit, sa constance à remplir les devoirs d'un chef, lui attirent notre admiration, en nous faisant trembler pour ses jours. Malheureux chez Éole, par la faute des Grecs qui le suivent, il visite les Lestrigons, peuple sauvage, qui détruisent d'une manière cruelle onze de ses vaisseaux. Un seul navire lui reste et le conduit à l'Ile de Circé. On sait comment sa prudente fermeté triompha du pouvoir magique de la déesse, et rendit la forme humaine à ses amis métamorphosés en bêtes féroces ou en animaux immondes. Auprès de Circé, Ithaque occupe toujours Ulysse.

1 Voltaire a traduit ainsi ce vers immortel :

Qui ne sait compatir aux maux qu'il a soufferts?
ZAIRE.

Dubelloy a dit, dans le Siége de Calais :

Vous fûtes malheureux, et vous êtes cruel !

S'il descend aux enfers sur les avis de la fille du Soleil, son entrevue avec sa mère Anticlée, les malheurs de sa maison, qu'il apprend par elle, nous arrachent des larmes comme à lui-même. S'il converse avec Achille, Ulysse nous paraît digne de l'entretien de ce héros. Son courage ne faiblit pas devant les gouffres de Charybde et de Scylla, dont Homère a fait deux monstres effroyables qui détruisent deux de ses compagnons, mais qu'il ne peut secourir, malgré leur cris et la profonde pitié que leur sort lui inspire. Plus loin, par sa sagesse à éviter le danger, il résiste aux séductions des Sirènes. Une tempête affreuse vient l'assaillir tout à coup; son mât se brise, le pilote est précipité dans la mer, la foudre embrase le navire, tous les rameurs tombent dans les flots. Resté seul, Ulysse, au lieu de trembler et de lever les mains au ciel, court d'un bord à l'autre du navire pour le gouverner, et s'abandonne enfin aux vagues irritées sur un faible débris, à travers de nouveaux périls [1]. Plus il approche d'Ithaque, plus il paraît digne de reconquérir son trône. Nous nous rappelons qu'il a montré chez Alcinoüs l'âme d'un homme sensible, et les vertus d'un sage formé à l'école du malheur. Au coucher du soleil, Ulysse, prêt à partir, adresse à ce roi et aux princes du peuple un discours plein de reconnaissance pour leurs bienfaits et de piété envers les dieux; il monte sur son vaisseau, où un sommeil profond s'empare de ses paupières. On arrive à Ithaque; les Phéaciens prennent dans leurs bras Ulysse avec les peaux et les tapis de pourpre qui lui servaient de lit, le descendent à terre, et le déposent doucement sur le sable. Cependant Ulysse ouvre les yeux à la lumière; étendu sur la terre natale, il ne la reconnaît pas : Minerve l'ordonne ainsi; et le poëte habile veut lui faire acheter encore, par un moment de

1 Si, dans la description de cette tempête, Homère offre quelques traits que l'on trouvera dans la seconde dont nous avons donné une esquisse sur la fin du premier livre de Virgile, il avait su trouver aussi des traits particuliers pour son premier tableau.

douleur et de crainte, l'ineffable bonheur qu'il va goûter. Au moment où l'infortuné s'afflige sur le nouvel abandon auquel il se croit exposé, au moment où, se traînant près du rivage battu par les flots de la mer, ses cris appellent sa patrie, Minerve lui apparaît sous la forme d'un berger. C'est d'elle qu'après un de ces dialogues de préparation si communs dans les poëtes grecs, il apprend la vérité. Au nom d'Ithaque, prononcé par la fille de Jupiter, Ulysse éprouve un transport inexprimable de joie, son cœur bat avec violence; mais, quoique sa réponse vole aussitôt sur ses lèvres, il dissimule, fidèle à la prudence qui habite au fond de son cœur.

Ici, Homère, attentif à conserver jusqu'au bout deux traits principaux du caractère d'Ulysse, la défiance et la feinte, place une fable qui annonce en lui une trop grande facilité au mensonge. Minerve sourit et se découvre. Mais que vient-elle faire? Annoncer à Ulysse de nouveaux périls, et lui imposer des épreuves encore plus cruelles que toutes les autres, puisqu'il ne s'agit pas moins que de supporter, sans se plaindre, l'insolence et le mépris de ses oppresseurs.

Malgré les nouvelles assurances de Minerve, Ulysse, qui a vu sa patrie fuir si longtemps devant lui, doute encore de la réalité : « Déesse, lui dit-il, je ne puis me persuader que je touche la terre d'Ithaque! Ne suis-je pas égaré dans quelque autre contrée? Ne te plais-tu pas à me tenir dans l'erreur, à te jouer d'un malheureux? Ah! parle, puis-je m'assurer d'être au sein de ma chère patrie? » La réponse de Minerve est encore une nouvelle preuve du talent d'Homère à lire au fond du cœur de ses personnages. Après toutes ces suspensions, le nuage qui trompait les regards d'Ulysse se dissipe, soudain la véritable Ithaque apparaît devant lui. A l'aspect de la terre natale il éprouve un ravissement de joie; il baise cette terre chérie, et, levant ses bras suppliants vers les nymphes du lieu : « Naïades, filles de Jupiter, je ne croyais jamais vous revoir; je vous salue! recevez mes vœux et mes

actions de grâces ; bientôt nous vous offrirons ici des présents comme autrefois, si la déesse guerrière, issue du roi des dieux, me permet de vivre et fait grandir mon fils qui m'est si cher. » Toutes les grâces, toutes les convenances, tout le charme des paroles du cœur, sont dans cette prière.

Résumons ce nouveau parallèle entre les deux auteurs. Aucun épisode, aucun récit d'Homère, de Milton ou du Tasse, ne sauraient entrer en comparaison avec le tableau de la ruine de Troie. Là, Virgile est sans modèle [1] et sans rival. Si Énée n'a point dans les derniers moments d'Ilion les grandes proportions des Ajax et des Diomède ; si l'on peut désirer quelque chose dans le successeur d'Hector, sa vertu, sa piété, son amour filial, les périls qu'il affronte pour sauver son père et ses dieux, inspirent une haute admiration pour lui. Le poëte a satisfait aux obligations qu'il s'était imposées, en nous annonçant dans son héros un guerrier réservé au rôle important de fondateur d'un empire. Mais dans la suite Homère reprend l'avantage. En effet, malgré des mensonges et des fables assez grossières quelquefois, malgré des contes qui ne sont pas exempts de quelque ridicule, tout dans l'Odyssée concourt, ainsi qu'on vient de le voir, à mettre dans son jour la constance d'Ulysse. Ses voyages forment une partie considérable de l'action ; et, quand ils sont en récits, nous y trouvons toujours de nouvelles raisons de reconnaître en lui le héros d'Horace, cet athlète sublime, luttant contre l'adversité sans jamais lui céder la victoire. La vérité ne permet pas d'accorder ces éloges à Virgile : son héros décroît d'une manière d'autant plus fâcheuse, que cette espèce d'éclipse précède immédiatement la peinture du violent amour qu'il inspire à Didon.

On peut accuser de longueur les récits d'Ulysse, qui occupent quatre chants du poëme : en convenant de cette faute, il faut ajouter que ces mêmes chants, joints à ceux où les malheurs

1 Je dis sans modèle, malgré l'assertion de Macrobe.

d'Ulysse sont en action devant nous, ont à la fois le mérite d'être plus riches de descriptions, plus variés dans les sentiments, plus constamment dramatiques dans les situations, que ceux de Virgile; ils offrent surtout des contrastes de mœurs, des caractères différents, et d'habiles développements d'un caractère héroïque, que nous ne trouvons pas dans l'Énéide. Homère ne perdra pas la supériorité à cet égard, même lorsque Énée, admis aux champs Élysiens, nous fera oublier, dans le commerce des grands hommes récompensés par les dieux, ses faiblesses et ses fautes à Carthage.

LIVRE QUATRIÈME.

La passion de Didon pour le prince troyen n'est pas une passion ordinaire : préparée par la pitié pour le malheur, commencée par l'admiration pour des vertus sublimes et touchantes, accrue par la présence d'un héros revêtu d'une beauté divine, attisée par l'Amour lui-même, elle fait des progrès rapides comme ceux de la flamme qui dévore les moissons mûries par le soleil. Un sage emploi du merveilleux a préservé le poëte de plusieurs écueils, et sauvé à ses personnages des situations difficiles à concilier avec leurs caractères connus. Nous voyons ici l'Amour lui-même triompher d'une faible mortelle, et non pas l'époux de Créuse séduire la veuve de Sichée. Grâces au même artifice, la femme héroïque qui a vengé des cendres chéries, n'abjure pas tout à coup le souvenir de sa vertu et la religion des serments; il a fallu la puissance et la volonté d'un dieu pour effacer par degrés l'image de Sichée dans un cœur qu'il remplissait tout entier. Didon ne cède point à une passion faible ou volontaire : victime dévouée à un fatal sacrifice, elle est subjuguée par un ascendant suprême; sa perte est inévitable. A tant de séductions réunies contre une femme, Virgile ajoute le pouvoir de l'éloquence. Didon, suspendue aux lèvres du héros, s'enivre du poison de l'amour en l'écoutant. Une partie de la nuit a été consacrée à entendre les récits d'Énée; l'aurore se lève, et trouve la reine malade, comme Phèdre, d'une mélancolie douloureuse, atteinte d'une blessure incurable, qu'elle se plaît à nourrir, et consumée par un feu secret. Sans cesse le courage d'Énée, la splendeur de la race des Troyens, reviennent assiéger son esprit; les traits et les paroles du héros restent profondément gravés dans son cœur, et les chagrins de l'amour ont écarté d'elle le paisible sommeil de l'innocence.

Il y a des choses à peu près semblables et plus vives encore, parce qu'elles sont pour ainsi dire en action, dans le poëme des Argonautes d'Apollonius. Médée, sans cesse occupée de l'objet de sa passion, le voit sans cesse devant elle. La figure, les vêtements, les discours, le maintien de Jason lorsqu'il était assis, sa démarche lorsqu'il sortait de la salle du festin, tout est encore présent aux yeux de la fille d'Éétès; elle a retenu surtout l'accent de la voix du héros et la douceur de ses paroles [1].

Dans Virgile, Didon ne fait qu'entendre le récit des combats de l'ami d'Hector; dans Valérius, les choses mêmes se passent sous les yeux de Médée. Junon, d'accord avec Vénus pour séduire la fille d'Éétès, a pris les traits de Chalciope, et lui inspire le désir de voir le théâtre des combats où l'intérêt du roi précipite Jason.

« Ma sœur, dit-elle, le peuple tout entier, debout sur nos murs, jouit du plaisir de contempler les armes divines des héros de la Grèce; et seule tu te condamnes à rester dans le palais de ton père. Quand te sera-t-il donné de contempler ainsi une armée de rois? » Médée ne répond rien, Junon ne le permet pas; elle lui donne la main, et l'entraîne à grands pas vers les remparts. La vierge étonnée, sans aucun soupçon du malheur qui la menace, se confie à la trompeuse déesse. Tel on admire, parmi les couleurs du printemps, un lis éclatant de blancheur, dont la vie est si courte : la fleur brille un moment de tout son éclat; mais déjà le Notus, avec ses ailes sombres, plane au-dessus d'elle. En ce moment Hécate, du haut d'un bois sacré, pleure sur sa prêtresse. »

La déesse et Médée arrivent au sommet des remparts; elles regardent; l'aspect des guerriers et le bruit des clairons les font frissonner d'horreur : ainsi lorsque les nuages du ciel deviennent menaçants, les oiseaux vont se cacher avec tris-

1 Troisième chant, vers 443 et suivants.

tesse sous les rameaux où la peur les retient attachés pendant l'orage.

Le combat commence ; il s'échauffe, il devient terrible. Médée suit toutes les scènes de ce grand événement, elle reconnait tous ces rois à travers les nuages de poussière qui les couvrent ; mais il est un héros qu'elle cherche par l'inspiration secrète de la déesse. Tout à coup elle aperçoit de loin la tête du brillant Ésonide, et tourne vers lui seul ses yeux, ses sens, ses vœux favorables : elle suit ou devance les mouvements divers et les exploits du héros, compte les coursiers qu'il renverse, les armes qu'il enlève, les guerriers suppliants qu'il moissonne avec le glaive. Partout où les regards de Médée, interprètes de son silence, s'étendent pour chercher un frère ou l'époux qu'elle attend, le redoutable Jason se présente seul, et reparait sans cesse devant l'infortunée. Tout à coup, feignant de ne pas connaître le héros, elle goûte en secret le bonheur de l'entendre vanter par la fausse Chalciope. Cependant Jason, que la reine des dieux anime d'une force divine, s'agrandit à chaque instant aux yeux de son amante, et domine sur le champ de bataille, comme une comète en feu, ministre du courroux de Jupiter, contre les règnes injustes. Médée le poursuit dans la carrière, et attache sur lui ses yeux enflammés ; et déjà quelque tristesse s'empare de son cœur à l'aspect des combats : bientôt, se reprochant ses frayeurs, ignorant quels sont les soins qui l'agitent, elle regarde si Chalciope présente est vraiment sa sœur ; dans l'emportement de son amour, elle n'ose pas croire à une telle imposture, et la voilà retombée dans tout son bonheur : l'imprudente se laisse entraîner au charme d'une flamme qui cache des douleurs cruelles. Quand l'aquilon effleure à peine le sommet des bois frémissants, il se joue en murmures, et soudain les malheureux nochers ont ressenti toute la puissance de sa colère ; ainsi Médée, qui jouait avec l'amour, passe tout à coup aux dernières fureurs. Quelquefois l'imprudente ose toucher la ceinture et les orne-

ments fatals que Vénus a prêtés à Junon : le vol de la flamme n'est pas plus prompt que les effets de cette dangereuse parure de la déesse de Cythère. Transportée d'admiration, d'amour, de crainte et de pitié, Médée ouvre enfin son cœur à Junon, qu'elle prend pour Chalciope sa sœur, et lui dit : « Crois-tu que mon père tiendra ses promesses? Ah! combien il devrait remercier les dieux de lui avoir donné pour hôte ce guerrier de la Thessalie! A quels périls ce héros vient exposer sa tête pour un peuple qu'il ne connaît pas! » Junon, sûre du succès de sa fraude et de son dessein, abandonne Médée au milieu de ce discours. Sans suivre sa sœur, sans la regarder même, la vierge amante, plus libre en ses coupables transports, suspendue et penchée sur le sommet des remparts, plonge plus avidement sur la scène des combats; et toutes les fois que les adversaires de Jason, pressés autour de lui, font pleuvoir sur sa tête une grêle de dards, chaque coup, chaque trait retentit sur le cœur de celle qui l'adore. »

Voici une autre peinture des effets de l'amour sur un jeune cœur surpris par la beauté qui relève la gloire.

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus [1].

La vestale Tarpéia venait de puiser dans une fontaine l'eau des sacrifices; elle voit Tatius préluder aux combats dans la plaine, et sa blonde chevelure flottante sur son habit guerrier. Étonnée de la beauté du héros, de l'éclat de ses royales armes, elle demeure immobile d'étonnement; l'urne d'argile qu'elle portait échappe des mains de la vierge, qui a tout oublié pour le voir. Souvent elle accuse de mauvais présages la lune innocente, et prend le prétexte d'aller se purifier dans les eaux du fleuve. Si elle offre des lis d'une blancheur éclatante sur l'autel des nymphes, c'est pour détourner par

1 Ce vers s'applique, dans le cinquième livre de l'Énéide, au jeune Euryale.

leurs secours les flèches romaines du visage de Tatius. Elle ne revient qu'au moment où la fumée commence à s'élever autour du Capitole; dans sa route, ses bras sont ensanglantés par les ronces. Elle s'arrête au sommet de la citadelle qu'habite Jupiter, et verse des larmes, en découvraut ainsi les blessures de son cœur, malgré la présence du dieu, qu'irrite une passion criminelle :

« Feux du camp des Sabins, tentes des escadrons qui gardent Tatius, armes si belles à mes yeux, plût au ciel que je fusse assise en captive auprès de vos foyers, pourvu qu'on vît en moi la captive de mon cher Tatius! Adieu Rome et les sept montagnes sur lesquelles tu t'assieds comme une reine; adieu, Vesta, qui rougis de ma honte. Ah! qu'il ramène bientôt mes amours dans son camp, ce coursier belliqueux, ce coursier dont Tatius lui-même dispose la crinière flottante! Pourquoi s'étonner que la cruelle Scylla ait pu sacrifier le cheveu fatal de son père, que la fille de Phorcius ait subi une affreuse métamorphose? Faut-il être surpris de ce que la jeune Ariane livra jadis le monstre son frère, en révélant à Thésée, par un fil secourable, les détours du labyrinthe? De quelle honte je vais couvrir le front des filles de l'Ausonie, moi ministre infidèle du feu commis à la garde des vierges! Ah! si quelqu'un s'étonne de ce que j'ai laissé éteindre le feu sacré de Pallas, qu'il me pardonne : l'autel de la déesse est arrosé de mes larmes..... La quatrième veille a sonné; les astres de la nuit se précipitent vers l'Océan : essayons le sommeil. Tatius, je vais chercher des songes de toi; fais que ton ombre caressante vienne sourire à mes regards. » Elle dit, et s'abandonne à un sommeil sans repos; malheureuse! elle se couche, sans le savoir, sur un lit de flammes! La déesse, gardienne des feux tutélaires d'Ilion, nourrit la fureur criminelle de sa prêtresse, et fait couler de nouvelles ardeurs dans ses veines.

C'est une faute peut-être d'avoir fait naître sitôt des réflexions coupables et des résolutions extrêmes dans le cœur

de Tarpéia : à son âge on ne se familiarise pas d'abord avec le crime; on peut quelquefois le commettre par un entraînement irrésistible, mais on ne le médite pas; cette corruption subite de la volonté est rare dans la jeunesse. Ovide et Vélerius Flaccus ont été des observateurs plus exacts de la nature, en peignant la passion de Médée surprise aussi par l'amour. Mais l'élégie de Properce, et surtout les traits que j'ai cités, n'en sont pas moins des modèles de vérité, de grâce et de passion.

Le Tasse a imité avec génie l'invocation de Properce. Herminie, princesse d'Antioche, fille du roi Cassan, est tombée, après la prise de ses états, entre les mains de Tancrède qui l'a honorée comme une reine, et rendue à la liberté. Tant de générosité devait toucher son cœur; elle aime le héros chrétien : mais l'impérieuse voix de la raison lui a prescrit de le quitter. Accueillie par le tyran de la Palestine, et bientôt couverte d'un voile lugubre, nous la voyons réduite à pleurer la mort de sa mère; une douleur légitime et vraie ne peut toutefois éteindre l'ardeur d'une passion semblable à celle d'Ériphile pour le fils de Thétis. L'approche de Tancrède, qui s'avance vers Jérusalem, réveille son espoir. Chaque jour elle monte sur une tour antique pour regarder le camp des chrétiens. C'est de là qu'elle a vu un combat terrible entre Argant et Tancrède. Effrayée par les blessures qu'a reçues son amant, instruite, cemme les filles des rois de l'Orient, à connaître les vertus secrètes des plantes, elle forme la résolution de lui porter des secours. Elle prend les habits de Clorinde, et se prépare à voler vers la tente de Tancrède. Un combat s'élève entre l'amour et l'honneur virginal; l'amour triomphe en prenant conseil de la pitié, mais aussi parce que des pensées de gloire et d'hymen font illusion au cœur de la princesse. Attentive toutefois à garder les convenances de son sexe, elle envoie un écuyer à Tancrède, pour obtenir, sans être connue d'avance, la permission de lui rendre la santé : Tancrède accueille avec joie le mystérieux messager. Pendant

l'absence de son écuyer, Herminie éprouve tous les tourments de l'inquiétude et de l'attente; enfin, elle presse son coursier, et monte sur une hauteur d'où elle commence à découvrir le camp de Godefroi. C'est alors que le poëte dit :

Sur le camp des Latins elle arrête sa vue :
Que votre aspect est doux à mon âme éperdue!
O camp si redouté, pavillons glorieux,
Disait-elle, combien vous enchantez mes yeux!
Dans votre heureuse enceinte, ah! quel zéphyr murmure,
Et rafraîchit mes sens de son haleine pure!
Il me semble renaître en m'approchant de vous,
Et je crois des destins apaiser le courroux.
Si du ciel quelque jour ma prière exaucée
Console ma jeunesse errante et délaissée,
Je veux dans votre sein habiter désormais.
Recevez Herminie, et rendez-moi la paix,
Cette paix que l'amour dès longtemps m'a ravie;
Laissez-moi reposer ma languissante vie,
Et retrouver encore auprès de mon vainqueur
Une pitié si douce et si chère à mon cœur.
Je ne demande pas ma première couronne;
Herminie aux Latins sans regret l'abandonne :
Heureuse, en me cachant sous vos fameux drapeaux,
De voir le calme enfin succéder à mes maux [1].

Les beautés de cet épisode, dont la suite est si touchante, ne peuvent échapper à personne. Je me contenterai de remarquer qu'on y respire un parfum de pudeur et d'innocence qui suffirait seul pour donner à l'imitation du Tasse, sur l'original, tout l'avantage qu'un amour vertueux a sur une passion qui commence sous de sinistres auspices, et dont les plus douces pensées, les plus agréables inspirations, sont obscurcies par des images odieuses.

Nous avons laissé Didon occupée tout entière de son amour,

1 J'emprunte ces vers à la belle traduction de M. Baour-Lormian.

et ne pouvant trouver le repos qu'elle implore. Aussi passionnée, mais moins malheureuse que Phèdre, parce qu'elle peut parler sans avouer un crime odieux au ciel et à la terre, Didon est dans cet état où le secret longtemps renfermé demande à s'échapper dans le sein de l'amitié. Éperdue, hors d'elle-même, elle va trouver sa sœur, fidèle confidente de toutes ses pensées, et lui parle ainsi :

« Élise, ma sœur, quelles sont donc les images qui trou-
« blent mon sommeil et jettent dans mon âme incertaine une
« terreur inconnue? Quel est cet étranger nouvellement ad-
« mis dans mon empire? quel air majestueux! quel courage
« du cœur! quelle intrépidité au milieu des combats [1]. Ah!
« je le crois, et mon cœur me l'assure, il est du sang des
« dieux; toujours quelque crainte décèle une âme dégénérée.
« Comme les destins ont pris plaisir à tourmenter ce héros!
« Combien de fois n'a-t-il pas épuisé toutes les fureurs de la
« guerre! Si je n'avais pas formé le dessein irrévocable de ne
« jamais renouer une autre chaîne, depuis le jour fatal où la

1 Le courage et la gloire dans un homme touchent le cœur de toutes les femmes. L'altière Viriate dit aussi, comme la reine de Carthage, mais d'une autre manière : *Quam fortis pectore et armis!*

> J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre
> Qui soutient un banni contre toute la terre;
> J'aime en lui ces cheveux tout couverts de lauriers,
> Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
> Ce bras qui semble avoir la victoire en partage.
>
> SERTORIUS, acte II, scène I.

L'Hermione de Racine est pleine du même enthousiasme que Didon et Médée, lorsqu'elle dit à sa confidente :

> Sais-tu quel est Pyrrhus? t'es-tu fait raconter
> Le nombre des exploits... Mais qui peut les compter?
> Intrépide, partout suivi de la victoire,
> Charmant, fidèle enfin; rien ne manque à sa gloire.

On trouve dans l'Othello de Shakspeare une admirable et naïve peinture des impressions profondes que fait sur un jeune cœur le héros qui raconte ses malheurs et ses exploits.

« mort a déçu mon premier amour et mes espérances de bon-« heur; si le lit de l'hymen et ses flambeaux ne m'étaient « devenus odieux, peut-être voici la seule faute où j'aurais « pu tomber. Oui, ma sœur, je l'avouerai, depuis le cruel « trépas du malheureux Sichée, depuis le moment qui vit « rejaillir sur nos dieux pénates son sang versé par un frère « impie, ce Troyen seul a ému mes sens, et entraîné vers lui « ma volonté chancelante. Je reconnais les traces du feu dont « j'ai brûlé; mais que la terre ouvre ses abîmes sous mes pas, « que le puissant maître des dieux me précipite, avec sa « foudre, dans le séjour des ombres, des pâles ombres de « l'Érèbe et de la nuit profonde, avant, ô pudeur! que je « viole tes lois et mes serments. Le premier qui m'unit à son « cœur a emporté mes amours; qu'il les garde avec lui et les « conserve dans le tombeau. » Elle dit, et des larmes inondent son visage et son sein.

Le moment de l'aveu est bien choisi : c'est à l'aube naissante que Didon, troublée, pâle, et portant sur son front tous les ennuis qui la dévorent, va chercher du secours auprès de sa sœur. Élise, en regardant Didon, sait déjà la moitié du secret que l'on vient déposer dans son sein.

A la première exclamation de la reine, on voit qu'elle a lu avec effroi dans son propre cœur. D'où vient cet effroi? De l'étranger admis dans sa cour : majestueux, plein de courage, il est du sang des dieux; Didon l'assure. L'enthousiasme d'une femme qui s'enivre d'amour par ses propres paroles ne peut aller plus loin. Tour à tour entraînée par l'admiration et la pitié pour un héros, la veuve de Sichée s'est dit en secret : « Quel honneur de s'unir à tant de gloire! « quel plaisir à consoler de si cruelles infortunes! » Amante déclarée, Didon sent si bien l'ardeur de ses vœux, qu'elle cherche, dans ses résolutions passées, des armes contre elle-même. La femme qui vient de tracer un si brillant portrait du prince troyen, de plaindre hautement ses malheurs, prononce sans doute à voix basse, et en baissant les yeux, comme

Andromaque au nom d'Hector, ces paroles qui la trahissent : « Si je n'avais pas formé le dessein irrévocable de ne jamais « renouer une autre chaîne, depuis le jour où la mort a déçu « mon premier amour et mes espérances de bonheur ; si le « lit de l'hymen et ses flambeaux ne m'étaient pas devenus « odieux, peut-être voici la seule erreur où j'aurais pu suc- « comber. »

Le mot d'hymen, qui sort du cœur de Didon, aussitôt après le magnifique éloge d'Énée, est un trait de lumière : plus elle s'applique à nous persuader de son éloignement pour la chaîne conjugale, plus elle affirme que, malheureuse dans son premier lien, elle ne veut pas recommencer de cruels ennuis; plus nous sentons qu'elle est réduite à combattre un penchant irrésistible et un dessein arrêté. Ces deux vers:

Si non pertæsum thalami tædæque fuisset,
Huic uni forsan potui succumbere culpæ,

ces deux vers, dont le rapprochement est si habile, expriment, par la plus heureuse des oppositions, l'état de langueur et d'ennui dans lequel l'amour a surpris la tendre Didon, et les douces illusions qui succèdent à la tristesse du veuvage. La grâce même de ses souvenirs nous découvre ses espérances nouvelles : peut-être croit-elle les cacher ; mais, si vous voulez savoir ce qu'elle éprouve, remarquez comment elle colore du nom de faute une faiblesse dont la seule pensée lui aurait paru un crime avant son égarement. Hélas! la faute est déjà commise! Voilà le caractère du langage des passions : leurs serments les plus solennels sont souvent des mensonges involontaires; leurs aveux les plus timides, des révélations de la vérité. O mystères du cœur humain qui allie les choses les plus contraires en apparence, le regret d'un passé plein de charmes, et le désir d'essayer un autre bonheur offert par le présent! C'est en rappelant avec tristesse le trépas de Sichée, où peut-être sa passion entrevoit une excuse; c'est devant l'ombre sanglante qui a reçu tant de promesses d'une fidélité

éternelle, que Didon laisse échapper le secret qui va les démentir ! Son époux et son amant lui apparaissent ensemble : le premier n'est plus qu'une ombre, chérie il est vrai, mais dont la mort a voilé la beauté ; l'autre, brillant de gloire, éclate comme un astre après l'orage : peut-on douter un moment qu'il n'emporte la victoire ?

Solus hic inflexit sensus, animumque labantem
Impulit.

Ici Didon semble hésiter encore entre l'amour et le devoir ; enfin son cœur se révèle tout entier par ce trait célèbre :

Agnosco veteris vestigia flammæ.

Racine a dit :

De mes feux mal éteints je reconnus la trace.

On trouve dans la Divine Comédie une imitation du passage de Virgile, affaibli par Racine ; c'est le Dante qui parle en son propre nom : « A travers un nuage de fleurs qui de tous côtés s'échappaient de la main des anges, il m'apparut, la tête sous un voile blanc, et avec une couronne d'olivier, une femme qui avait les épaules couvertes d'un manteau vert et le corps vêtu d'une draperie de la couleur d'une flamme ardente. Mon esprit, qui depuis si longtemps n'avait pas éprouvé ce tremblement et cette crainte dont il était saisi en sa présence, sans avoir besoin que mes yeux l'instruisissent davantage, et par la vertu secrète qui se répandit autour d'elle, reconnut la grande puissance d'un ancien amour.

Cette imitation est une imitation de génie, et cependant elle n'égale pas encore l'original. En effet, les lecteurs attentifs pourront remarquer, dans le trait de Virgile et dans la place qu'il occupe, un genre de beauté qui manque à la

copie du Dante. Didon, en commençant son discours à sa sœur par cette exclamation :

Anna, soror, quæ me suspensam insomnia terrent!

avait au fond du cœur, et peut-être sur les lèvres, la vérité qu'elle avoue avec des préparations et des détours familiers à la passion : ce qui l'effrayait en ce moment, ce qu'elle aurait dit d'abord si elle l'eût osé, c'est :

Solus hic inflexit sensus, animumque labantem
Impulit. Agnosco veteris vestigia flammæ!

A peine ces mots sont-ils sortis du cœur, qu'effrayée de son infidélité, Didon implore la foudre et demande la mort. Quelle issue des plus beaux commencements! voilà donc où conduit la passion! Cette femme si grande, si généreuse, que nous avons vue naguère dans tout l'éclat de la puissance et de la beauté, cette reine imposante qui donnait des lois à un peuple et fondait un empire, souhaite d'être précipitée dans le noir séjour de Pluton! c'est là son unique asile pour échapper aux dernières conséquences de sa fureur, déjà prévues dans sa pensée. Que l'apostrophe à la pudeur est bien placée dans ce moment extrême! comme elle sert d'une heureuse transition au tendre souvenir exprimé dans ces deux vers :

Ille meos, primus qui me sibi junxit, amores
Abstulit : ille habeat secum servetque sepulcro [1].

Par cette tardive expiation des aveux qu'elle a faits, la malheureuse victime des desseins de Vénus se met sous la protection de Sichée ; elle le prie de la défendre d'elle-même, de ne pas lui permettre un nouvel amour ; elle demande

1 Ma flamme par Hector fut jadis allumée ;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.
ANDROMAQUE, acte III, scène IV.

secours, ou plutôt grâce, à celui dont elle n'osera plus prononcer le nom.

Après cet effort, ses larmes et son silence achèvent de vous dire qu'elle est vaincue.

La réponse d'Élise, marquée au coin d'un art qui se cache sous un naturel exquis, et pleine de cette faiblesse compatissante qui a tant de charmes dans l'amitié des femmes, est un modèle d'éloquence insinuante. Élise représente à sa sœur la tristesse du veuvage et de la solitude, les charmes de l'hymen et les plaisirs de la famille. Après un seul mot sur Sichée, qu'elle se garde bien de nommer, pour ne pas réveiller une blessure, elle montre Didon quitte envers les cendres d'un époux par des refus qui ont éclaté devant toute l'Afrique; puis, encourageant l'amour par un trait qui va droit au cœur de Didon, elle lui dépeint, en les exagérant, les périls qui les environnent de tous côtés[1]. Maintenant, voici les dieux mis en scène par une exclamation pleine d'enthousiasme : ce sont eux qui ont amené les vaisseaux troyens sur les rivages de l'Afrique. « O ma sœur, « s'écrie Élise, quel empire tu verras s'élever sous les au- « spices d'un tel hyménée! Soutenue de l'alliance des armes « troyennes, par quels exploits va grandir la gloire de Car- « thage[2]! » Élise répète ici en termes plus magnifiques les

1 Le Franc de Pompignan traduit ainsi les vers de Virgile :

Ici les Africains, peuple indomptable et fier ;
Plus loin d'affreux écueils, des rochers et des sables,
D'un pays inconnu limites effroyables ;
De stériles déserts, de vastes régions,
Que l'œil ardent du jour brûle de ses rayons.
Didon, acte I, scène III.

2 Didon, charmée de voir sa sœur si bien dans toutes ses pensées, pourrait dire comme Viriate dans Sertorius :

Je ne veux point d'amant, mais je veux un époux,
Mais je veux un héros, qui, par son hyménée,
Sache élever si haut le trône où je suis née,
Qu'il puisse de l'Afrique être l'heureux soutien,
Et laisser de vrais rois de mon sang et du sien.
Acte IV, scène II.

choses que la reine a dites elle-même, et rallume ainsi cette admiration, le principe de son amour. Le reste est d'une femme qui pardonne, sans peine, une faute qu'elle pourrait partager. Élise adorerait Énée si Didon ne l'eût pas prévenue; on sent cette disposition secrète à chacune de ses paroles.

Le poëte ajoute : « Ce discours acheva d'enflammer l'amour « qui brûlait déjà dans le cœur de Didon; il offrit l'attrait « de l'espérance à ce cœur encore irrésolu, et rompit les der- « niers liens de la pudeur. » On n'a vu dans ce passage du texte que deux beaux vers; on aurait dû y remarquer un singulier rapport de situation entre Didon et Phèdre. A peine la première a vu briller à ses yeux l'espérance, qu'elle cesse de rougir de sa flamme, et qu'elle court offrir une coupable prière aux dieux, qu'elle avait longtemps pris à témoin de sa vertu : aussitôt que la seconde a cru saisir, dans la nouvelle de la mort de Thésée, une occasion d'excuser son crime et d'en jouir, nous l'entendons violer la pudeur d'Hippolyte par un aveu qui fait horreur. Sans la funeste complaisance d'Élise et d'Œnone, Didon et Phèdre resteraient innocentes : l'espérance, imprudemment présentée à une passion encore retenue par le frein de la honte, causera la perte de l'une et l'autre victime.

La nourrice de l'épouse de Thésée, dans l'Hippolyte d'Euripide, parle avec la faiblesse d'une femme de sa condition, pour les fautes d'une reine qu'elle nomme sa fille depuis le berceau : mais une véritable mère, dans quelque rang que vous la choisissiez, ne pourrait s'exprimer ainsi sans blesser toutes les convenances.

Sénèque fait jouer au même personnage un rôle indigne de la tragédie; il prostitue Bercé, ainsi que Phèdre elle-même, à l'odieux emploi de vaincre par des conseils effrontés la pudeur d'Hippolyte. La faute est d'autant plus grande, que le poëte avait d'abord prêté à la nourrice le langage de la sagesse; témoin ce beau trait, choisi entre d'autres que

l'on pourrait citer : « Le coupable a trouvé quelquefois la sûreté dans le crime, mais jamais la sécurité. »

Racine, dans son plan, avait également besoin de la complaisance d'Œnone : aussi ne la voit-on opposer qu'une molle résistance à la passion de Phèdre ; on ne l'entend pas s'écrier comme dans Sénèque :

« O ma fille, par ces cheveux blancs de ma vieillesse, par ce cœur fatigué d'ennuis, par le sein qui vous a nourrie, je vous en supplie, réprimez cette fureur ; vous-même aidez-vous : la volonté de guérir fut souvent une partie de la guérison. »

L'Œnone de Racine cherche aussi à émouvoir le cœur de Phèdre par des souvenirs du premier âge, mais c'est pour la presser de rompre le silence et de révéler le mystère de la douleur qui la consume. C'est un chef-d'œuvre d'adresse que la manière dont l'auteur nous a préparés à supporter, dans une tragédie, un pareil personnage. D'abord Œnone se montre profondément touchée de la mélancolie mortelle de Phèdre, elle presse, elle prie, elle répand des larmes ; mais à peine a-t-elle vaincu une longue résistance, que le nom d'Hippolyte la fait frissonner d'horreur :

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace !
O désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !
Voyage infortuné ! rivage malheureux,
Fallait-il approcher de tes bords dangereux !

Le premier mouvement du cœur, la première impression produite par une telle confidence, sont rendus avec vérité. Le poëte habile n'ajoute pas un mot de plus : il laisse Phèdre poursuivre son récit ; l'amour, après avoir commencé un tel aveu, a besoin de parler longtemps encore : c'est un torrent qui a rompu ses digues, rien ne peut plus l'arrêter. Phèdre continue la peinture de la naissance et des progrès de sa passion, et finit ainsi la scène :

J'ai conçu pour mon crime une juste terreur ;
J'ai pris la vie en haine et ma flamme en horreur ;
Je voulais, en mourant, prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire :
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats ;
Je t'ai tout avoué ; je ne m'en repens pas :
Pourvu que, de ma mort respectant les approches,
Tu ne m'affliges pas par d'injustes reproches,
Et que tes vains secours cessent de rappeler
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.

Dans ce moment, Panope vient annoncer la mort de Thésée. Œnone, qui cessait, dit-elle, de presser sa maîtresse de vivre, saisit cette nouvelle avidement, et sa pitié lui suggère une excuse pour une flamme devenue désormais innocente par le malheur qu'on vient d'apprendre. Le sentiment sévère des convenances, même dans une scène où la passion franchit toutes les bornes, exigeait qu'Œnone fût présente à la déclaration de Phèdre : Racine sentait d'ailleurs le besoin qu'il avait de l'effet moral du spectacle déchirant de tant d'amour, de désespoir et d'humiliation sur le cœur de la faible Œnone. Cependant, lorsque Phèdre, qui a dû fuir après ce cri de fureur :

Ou, si d'un sang trop vil ta main serait trempée,
Au défaut de ton bras, donne-moi ton épée,

reparaît devant nous, Œnone lui conseille d'étouffer son fatal amour ; mais ce n'est point avec cette force d'entraînement, avec cette éloquence que donne la conviction intime : on sent à ses discours qu'au fond du cœur elle plaint la passion de Phèdre ; aussi ne refuse-t-elle pas d'aller fléchir le cœur d'Hippolyte en lui offrant la couronne. Tout à coup elle revient sur ses pas, rappelée par l'arrivée subite de Thésée. Ce changement inattendu, les premiers reproches de Phèdre, sa terreur, ses remords, et surtout ses périls, bouleversent Œnone tout entière, et c'est dans ce désordre que lui échappe

l'affreux projet d'accuser l'innocence : elle se charge du crime, et Phèdre n'a le temps ni de refuser ni de consentir. Thésée, a paru devant son épouse, qui n'a pu supporter sa présence. Œnone exécute ce qu'elle avait promis, et souille les yeux paternels par d'affreuses images. Hippolyte est condamné; il part, chargé des imprécations de Thésée. Un remords faisait voler Phèdre au secours de ce prince, lorsqu'elle apprend la passion d'Hippolyte pour Aricie. Œnone survient; Phèdre donne un libre cours à ses jalouses fureurs, que suit bientôt l'expression du plus brûlant des remords. Comme Oreste, Phèdre voit les enfers entr'ouverts sous ses pas; mais, plus malheureuse encore que lui, au lieu d'embrasser avec joie son affreux supplice, elle recule d'épouvante devant l'image de son père, armé pour la punir. Œnone ne peut supporter ce spectacle; et celle qui a osé calomnier la vertu ne balance pas maintenant à vouloir excuser, par l'exemple des dieux eux-mêmes, l'amour incestueux de Phèdre, adorant Hippolyte sous les yeux de Thésée! A peine a-t-elle franchi ce dernier pas, qu'elle reçoit, dans les imprécations de sa maîtresse, le salaire de son double crime. Voilà de belles, de savantes combinaisons, et toutes puisées dans le cœur humain. Quand nous ne repoussons pas d'abord avec énergie une pensée coupable, on ne saurait prévoir les excès auxquels la mollesse de notre volonté, les lâches complaisances de notre cœur peuvent nous conduire : de faiblesse en faiblesse, une faute devient par degrés un crime énorme qui mérite la mort. Il faut l'avouer, les anciens, souvent plus vrais, plus naturels, plus pathétiques encore que les tragiques français, n'ont pas d'exemples d'un art aussi profond dans les développements d'un caractère et la conduite d'une action; mais aussi on n'y trouverait pas des taches pareilles à celles qu'il faut bien relever ici, puisque la critique des défauts donne seule du prix à l'éloge senti des beautés.

Virgile a bien fait de substituer Élise au personnage de la

nourrice; les confidences de Didon en ont bien plus de charme : mais Apollonius lui avait fourni un modèle de cet heureux changement, dans son poëme des Argonautes.

Médée, tout occupée de Jason, effrayée par un songe prophétique, sort de son lit, où elle avait veillé la nuit entière : les pieds nus, sans autre voile qu'un long manteau, elle ouvre la porte de sa chambre, impatiente d'aller trouver Chalciope sa sœur. A peine a-t-elle franchi le seuil, que la honte la saisit; elle reste quelque temps dans le vestibule, et rentre ensuite dans son appartement. Bientôt elle en sort une seconde fois : entraînée par l'amour, la pudeur la retient; retenue par la pudeur, l'amour lui rend de nouveau sa hardiesse. Trois fois elle tenta d'exécuter son dessein, trois fois la crainte le fit évanouir. Enfin elle se précipite éperdue sur son lit, semblable à une jeune épouse que la mort a privée d'un époux avant qu'ils eussent goûté les douceurs de l'hymen, et qui, les yeux attachés sur leur couche déserte, déplore en secret son malheur. Une esclave entre, voit les pleurs de Médée, et avertit Chalciope : celle-ci vole, interroge sa sœur, et ne peut rien obtenir; Médée n'a point la force de parler. Enfin l'amour lui inspire un artifice qui engage Chalciope elle-même à réclamer, au nom de ses enfants, que seul il peut sauver, les secours de Médée pour l'étranger. A ce mot, Médée tressaille de joie; elle rougit, et, s'abandonnant à son transport : « Ma sœur, je ferai ce que vous désirez. » Voilà le cri du cœur. Elle ajoute : « Que l'aurore ne luise plus pour moi, s'il est rien dans le monde qui me soit aussi cher que vous et vos enfants. » Telles sont les illusions de l'amour, qui se trompe lui-même, ou cherche à se tromper. Médée ne voit, ne respire que Jason, quand elle parle des enfants de sa sœur.

Cette scène est vraie : les deux sœurs, versant des larmes dans le sein l'une de l'autre, sont plus touchantes qu'Élise et Didon. Mais les combats de la jeune Médée, qu'Apollonius a rendus avec beaucoup de grâce et de vérité, ne convenaient

point à la muse sévère de Virgile ; aucun artifice ne devait entrer dans le cœur de la généreuse reine de Carthage : elle avouera son amour avec peine, mais elle ne proférera pas un mensonge pour le cacher.

On trouve, au septième chant de Valérius Flaccus, entre Vénus, qui a pris une forme mortelle, et Médée, qu'elle veut séduire en faveur de Jason, une autre scène digne de Virgile.

Nous avons vu Didon flattée dans sa passion par une amitié qui s'aveuglait elle-même : les deux sœurs, presque coupables de la même faute, vont demander la faveur des dieux et peut-être un pardon. La veuve de Sichée a tellement perdu la raison, qu'elle ose invoquer l'auguste gardienne des lois de l'hyménée, la déesse qui a reçu ses premiers serments ! D'abord, majestueuse comme une reine en offrant les sacrifices, bientôt, ivre d'amour et de crédulité, les yeux fixés sur les entrailles vivantes des victimes, elle y cherche son sort. « Ah ! vaine science des devins, que peuvent des vœux, des temples, sur une amante en fureur ? Pendant qu'elle vous consulte et fait fumer l'encens, une flamme dévorante court dans toutes ses veines, et nourrit la blessure secrète de son cœur [1]. La malheureuse Didon ne cesse de brûler, et parcourt toute la ville comme une femme en délire : telle une biche, surprise de loin dans la Crète par un chasseur qui l'a blessée sans le savoir, parce qu'il n'a pas suivi le vol de la flèche légère, franchit, dans sa fuite ra-

1 Racine a imité ce passage de Virgile dans Phèdre :

De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée.
D'un incurable amour remèdes impuissants !
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens :
Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,
J'adorais Hippolyte, et, le voyant sans cesse,
Même aux pieds des autels que je faisais fumer,
J'offrais tout à ce dieu, que je n'osais nommer.

pide, les rochers et les bois de Dicté, emportant avec elle le trait mortel attaché à ses flancs. Toujours possédée du même objet, tantôt Didon conduit Énée au milieu de ses remparts, lui vante les richesses de Sidon, lui montre cette ville toute prête; elle veut poursuivre, et s'arrête au milieu d'un discours commencé. Tantôt, à la chute du jour, elle recherche des festins semblables à celui qui l'a enivrée d'amour. L'insensée redemande encore les malheurs de Priam, et ne peut s'arracher à des récits qui la transportent. Avide de les entendre, elle demeure encore suspendue aux lèvres du héros. Si la nuit les sépare, au moment où Phœbé, qui s'éclipse à son tour, retire sa lumière, où les astres, sur leur déclin, semblent inviter les mortels au sommeil, Didon, seule, verse des larmes dans son palais désert; elle s'assied sur le lit abandonné par Énée : absente, elle entend, elle voit le héros absent. Quelquefois, séduite par son image, qu'elle retrouve dans un fils, comme Phèdre retrouvait Thésée dans Hippolyte [1], elle retient et caresse le jeune Ascagne : heureuse si elle pouvait tromper ainsi les chagrins et les vœux d'un amour incurable! Les tours commencées cessent de s'élever dans les airs; la jeunesse ne s'exerce plus aux armes; on ne pense plus à creuser des ports ou à bâtir des remparts; les travaux s'arrêtent : tout reste interrompu, et les murailles d'une hauteur menaçante qui semblent suspendues dans les airs, et les masses énormes qui touchent déjà les cieux. »

Quelle vive peinture, quelle leçon de morale, dans la présence et les vœux de Didon devant les autels de la sœur de Jupiter! Infidèle aux promesses qu'elle avait faites à des cendres chéries, elle espère rendre complice de sa faute la déesse qui préside à l'union conjugale! N'oublions pas

1 Je l'évitais partout, ô comble de misère!
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.
PHÈDRE, acte I, scène III.

encore que l'imprudente allume déjà, dans sa pensée, les flambeaux d'un second hymen, sans connaître les sentiments d'Énée. On ne sent nulle part qu'il lui ait accordé une parole d'espérance ou un regard d'amour. La passion de la reine n'a pas même le prétexte, sa fierté n'a pas même l'excuse que la situation de Bajazet fournit à l'erreur de Roxane; elle ne peut pas dire, ainsi que la rivale d'Atalide :

J'ai cru, dans son désordre, entrevoir sa tendresse.

Mais la vie d'un peuple sauvé par sa bonté, un empire offert à un prince sans asile, lui paraissent des engagements sacrés pour le héros; et, comme la sultane, elle se croit souveraine d'un cœur touché du souvenir de ses immenses bienfaits. Au moment où Didon consulte les entrailles des victimes et leur demande avec inquiétude des auspices heureux, le poëte, par cette exclamation dramatique : « Vaine science des devins, qui prétend connaître et guérir les maux des mortels! que sont des vœux, des autels et des temples, pour une amante en fureur? » produit sur nous une illusion telle, qu'il nous semble entendre Didon elle-même s'écrier :

Ce n'est plus une ardeur en mes veines cachée;
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Si Élise était capable d'entendre la voix du devoir, si elle n'avait pas tout oublié pour s'associer à l'erreur de Didon, elle lui dirait tout bas : « Reine, les dieux nous voient, et ton peuple nous regarde; ta folle ardeur se déclare malgré toi. » Mais Élise partage la faiblesse de sa sœur, et quand elle donne ces conseils d'amour avec l'accent d'une femme qui caresse un penchant dont elle a pitié :

Tu modo posce deos veniam, sacrisque litatis
Indulge hospitio, causasque innecte morandi,

Didon, qui écoute avec toute la préoccupation d'un cœur toujours prêt à saisir ce qui la flatte, traduit *indulge hospitio* par *indulge amori*. La passion a sa manière d'interpréter ce qu'on lui dit, aussi nous éprouvons bien des mécomptes avec elle; quand nous croyons l'avoir détournée ou vaincue, elle poursuit avec ardeur une pensée unique, exclusive, absolue. Suivons les divers mouvements du cœur de la reine de Carthage; elle vient d'offenser la majesté des dieux dans leur temple, et peut-être de faire murmurer la piété des Tyriens : maintenant elle s'expose comme une bacchante de l'amour aux regards de toute une ville. La comparaison par laquelle Virgile exprime l'égarement du cœur et le désordre des courses de la reine de Carthage est au-dessus de tous les éloges, parce qu'elle achève la peinture par des traits qui sont d'une parfaite similitude, et grave plus avant dans notre cœur la pensée du poëte.

Il m'est cependant survenu un scrupule sur le fond même des choses : Didon devait-elle être ainsi transformée à nos yeux? Je sais que sa passion a été allumée par le plus puissant des dieux, et qu'elle doit être portée aux dernières extrémités : mais ne fallait-il pas conserver à la vertu quelque respect d'elle-même? une femme si courageuse, une si grande reine, ne devait-elle pas garder quelque soin de sa gloire?

Fénelon dit : « Calypso, plus furieuse qu'une lionne à qui on a enlevé ses petits, courait au travers de la forêt, sans suivre aucun chemin, et ne sachant où elle allait [1]. » Mais, dans la situation dont il s'agit, Calypso, près de se voir enlever Télémaque, est tombée dans un délire de rage et de douleur, et se livre aux transports de la vengeance. Un peu plus loin, le même écrivain fait ressembler Calypso à une bacchante; il est vrai que Calypso a dès longtemps abjuré la pudeur; et d'ailleurs, lorsque nous la voyons courir les fo-

1 Livre VII.

rêts, armée d'un dard dont elle menace les nymphes qui ne la suivent pas, elle est réduite au désespoir par une jalousie semblable à celle de Phèdre, et par des mépris pareils à ceux d'Hippolyte. Mais Fénelon n'a rien d'égal au reste de la peinture de Virgile. Comment ne pas reconnaître une intelligence particulière des passions, dans le moment où Didon, errante au milieu de Carthage, montre à Énée les richesses de la nouvelle Tyr et cette ville toute prête !... Ces deux seuls mots font beaucoup entendre; la ville, le palais, le cœur, le nom d'époux, tout attend le prince troyen. Virgile indique ce que Didon n'ose pas dire, et par un repos après les mots *urbemque paratam*, et par le trait suivant : « Elle commence à parler, et s'arrête au milieu de ses paroles. » Bientôt l'infortunée redemande Énée à ses festins du soir : femme et reine, elle recherche le héros, sans s'apercevoir que toute sa cour a les yeux fixés sur elle, et qu'en la voyant de nouveau suspendue aux lèvres du Troyen, tout le monde va découvrir sa fatale passion ! voilà où en est venue la veuve de Sichée et le modèle de la pudeur ! Les Troyens sont partis ; Didon veille seule dans son palais, qui lui paraît un désert ; elle goûte cette volupté des larmes que Phèdre regrette avec tant d'amertume dane ces vers de Racine :

> Encor, dans mon malheur de trop près observée,
> Je n'osais dans mes pleurs me noyer à loisir;
> Je goûtais en tremblant ce funeste plaisir;
> Et sous un front serein déguisant mes alarmes,
> Il fallait bien souvent me priver de mes larmes.

Une illusion se glisse par degrés dans son cœur : assise sur le bord du lit du héros absent, elle l'entend, elle le contemple à cette lumière rêveuse et pâlissante de la lune, qui attendrit le cœur; elle parle, comme si Élise et d'autres témoins étaient encore là devant elle, et voici les paroles qui lui échappent ; je les lis dans ses gestes et dans ses regards :

« Qu'on fasse silence ; que personne ne m'interrompe par le « plus léger murmure : écoutez tous comme moi ; je ne veux « rien perdre d'un sujet si intéressant, je veux tout en- « tendre et tout voir. » Elle dit, et s'arrête pour prêter l'oreille aux discours qu'elle attend. Enfin, le charme se dissipe, Énée a disparu... Alors l'infortunée, réveillée d'un songe heureux, se dit en secret : « Eh bien, cherchons du moins « à nous tromper ; retrouvons-le dans sa vivante image. » Alors vous la voyez presser dans ses bras le jeune Ascagne, qu'elle a retenu ; et peut-être, par une illusion d'un cœur enivré d'espérance, le nomme-t-elle son fils. Il y a dans tout ce passage une tendresse, une mélancolie, des silences, et une mélodie qu'aucune expression ne peut rendre. C'est encore avec un art infini que Virgile fait succéder à cette scène touchante ces beaux vers sur l'interruption des grands travaux de Carthage ; ils expriment, de la manière la plus vive, comment les passions des princes nuisent à la prospérité des empires, et que l'exemple de leur mollesse peut répandre dans une nation l'oubli des plus grands intérêts. Avant l'arrivée des Troyens, Didon était tout entière à ses devoirs de reine ; maintenant, quoiqu'environnée d'ennemis et de périls, quoiqu'elle ait à craindre la fureur de Pygmalion et les rois de l'Afrique, elle oublie de fortifier sa ville naissante : son génie ne veille plus sur les Tyriens, et tout le monde tombe dans le découragement. Phèdre est dans le même état que Didon, lorsque Racine lui fait dire :

> Moi régner, moi ranger un état sous ma loi,
> Quand ma faible raison ne règne plus sur moi,
> Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire !
> Quand sous un joug honteux à peine je respire !
> Quand je me meurs. . . . .
>
> Acte III, scène I.

On pourrait encore tirer du passage qui a donné lieu à ces réflexions une autre leçon morale. Un jeune homme

donne les plus heureuses espérances; son génie commence à paraître, il s'élève, il grandit tous les jours. Tout à coup, une passion exclusive et dominatrice s'empare de lui : les études cessent, les grands travaux sont suspendus, et les magnifiques promesses du talent semblent se démentir, quelquefois même elles avortent pour toujours. Le tendre Fénelon a peint, avec un charme inexprimable, cette métamorphose de la jeunesse, arrêtée dans ses progrès et flétrie dans sa fleur. On dirait, en le lisant, qu'il pensait alors aux dangers que le jeune duc de Bourgogne allait courir dans un palais où l'amour et les passions qui le suivent étaient comme sur le théâtre de leurs triomphes.

Cependant Junon qui a résolu d'empêcher Énée de fonder en Italie l'empire que les destins lui promettent, veut l'arrêter en Afrique. Profitant de la passion effrénée de Didon, elle vient proposer à Vénus le mariage de cette princesse avec le héros troyen, et l'union du peuple de Tyr avec celui de Priam. Son discours, empreint d'un orgueil qui ne peut s'empêcher de mêler quelque offense parmi des paroles de paix [1], amène une réponse pleine de l'ironie légère et douce qui convient au caractère de la molle déesse. Pour bien comprendre la finesse de cette ironie, il faut se rappeler que Vénus était l'image de cette beauté suprême, la volupté des hommes et des dieux; il faut se souvenir du tendre accueil et des promesses de Jupiter à sa fille : alors on sentira que, fière de ses avantages et sûre de son em-

1 On y lit :

Egregiam vero laudem et spolia ampla refertis,
Tuque puerque tuus, magnum et memorabile nomen,
Una dolo divum si femina victa duorum est!

Racine a reproduit le dernier vers dans une heureuse imitation :

Ces dieux qui se sont fait une glire cruelle
De séduire le cœur d'une faible mortelle.
PHÈDRE.

pire, Vénus triomphe de sa rivale par ces traits piquants : « Vous êtes l'épouse de Jupiter; c'est à vous qu'il est donné « d'essayer, sur son cœur, le pouvoir de la prière. Com- « mencez, je vous suis[1]. »

« Ce soin me regarde, reprend Junon. » Et en même temps elle révèle à Vénus son dessein de susciter un orage pendant la chasse à laquelle Énée doit conduire la reine; effrayés par cet orage, et séparés de leur cortége, les deux amants seront forcés de chercher un asile dans une grotte. Junon les suivra, et si elle obtient l'aveu de Vénus, elle-même les unira par un lien indissoluble : l'Hymen sera présent. Cette ruse, qui montre jusqu'où les caractères les plus altiers peuvent descendre, quand l'intérêt s'élève au-dessus de leurs autres passions, fait sourire la déesse des amours.

Empruntée peut-être d'une riante fiction de l'Iliade, cette scène, peu digne de la gravité épique, n'a ni ce naturel exquis, ni cette grâce naïve, ni ces traits d'imagination qui donnent du charme à tout dans Homère. L'invention est pauvre, et les détails mesquins; le rire malin de Vénus suffit seul pour faire la critique d'une invention convenable tout au plus dans une épopée comique.

Dans Apollonius, Junon conçoit le projet d'avoir recours à Vénus, et de l'engager à prier son fils d'enflammer le cœur de Médée pour Jason. Cette idée agrée, on ne sait trop comment, à la sage Minerve. Vénus accueille dans son palais les deux déesses, et reçoit leurs prières. Après avoir parlé, en mère irritée, contre un enfant indocile, elle promet son secours, et va chercher son fils dans les lieux les plus secrets de l'Olympe. Elle le trouve enfin, dans un bos-

1 Racine a mis un trait pareil dans la bouche de la jalouse Hermione, implorée par Andromaque :

> S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous ?
> Faites-le prononcer; j'y souscrirai, madame.

quet fleuri, seul avec Ganymède : ils jouaient ensemble comme deux enfants du même âge, avec des osselets d'or. Tout le reste est d'une naïveté pareille à plusieurs détails de l'Odyssée, ou d'un dialogue de Lucien entre Jupiter et le jeune fils de Tros. De tels détails pouvaient ne pas paraître assez graves à Virgile; mais Apollonius devait du moins l'avertir d'éviter la sécheresse, et d'ajouter quelques ornements à la vérité, pour la rendre moins commune et plus intéressante[1].

Valérius, imitateur peu judicieux de la scène de Virgile, nous offre souvent des tableaux, surtout des traits de passion admirables; mais combien il est loin d'égaler jamais l'élégance et l'éclat d'une description pareille à celle du cortége de la reine de Carthage, prête à partir pour la chasse! Delille lutte ici de bonheur avec l'original :

L'aurore enfin se lève et sort du sein des flots.
Aussitôt, arrachée aux douceurs du repos,
De jeunes Tyriens une brillante élite,
En foule, hors des murs, vole et se précipite.
Les chevaux africains, aussi prompts que l'éclair,
Les filets, les épieux armés d'un large fer,
Tout est prêt; et des chiens qui palpitent de joie
L'instinct intelligent flaire déjà sa proie.
Sous son noble fardeau prêt à prendre l'essor,
Le coursier de Didon, brillant de pourpre et d'or,
Contient, fier et soumis, l'ardeur qui le consume,
Et ronge, en frémissant, son frein blanchi d'écume.
Tous les grands de l'état, à la fête appelés,
Autour du seuil royal déjà sont assemblés :
Tous de leur souveraine attendent la présence.
Au milieu de sa cour la reine enfin s'avance :
A peine on aperçoit son front majestueux,
Tous les rangs ont ouvert leurs flots respectueux.
Pour elle, se courbant en agrafe brillante,
L'or rassemble les plis de sa pourpre flottante;

1 Apollonius, chant III.

L'or couvre son carquois ; l'or, en flexible nœuds,
Sur son front avec grâce assemble ses cheveux ;
Et l'aiguille savante, imitant la peinture,
De sa mante royale embellit la bordure.
Ascagne cependant, qu'enchante ce beau jour,
Et les seigneurs troyens viennent grossir sa cour.
Seul plus brillant qu'eux tous, leur roi marche à leur tête.
Et seul semble l'objet et le dieu de la fête.
Tel, quand des Lyciens quittant le long hiver,
Et le Xante lui-même à son amour si cher,
Apollon vient revoir son île maternelle,
Lorsque, renouvelant sa fête solennelle,
Maures, Scythes, Crétois, célèbrent l'immortel,
Et sautent en cadence autour de son autel ;
Lui, dans tout l'appareil de sa dignité sainte,
D'un pas tranquille et fier, sur les hauteurs du Cynthe,
Au milieu des parfums, et des chants et des vœux,
Il marche ; au gré des vents flottent ses longs cheveux ;
Le laurier immortel, serpentant avec grâce,
De son feuillage vert mollement les embrasse,
Et l'or d'un nœud brillant en captive les flots ;
Il vient, un arc en main, un carquois sur le dos ;
Sur l'épaule du dieu ses flèches retentissent,
Et tous les cœurs émus d'un saint respect frémissent.
Tel paraît le héros ; tel cet enfant des dieux
A charmé tous les cœurs et fixé tous les yeux.
Mais déjà l'on s'éloigne, on brave avec audace,
Et des monts escarpés, et des routes sans trace.
Des taillis ténébreux, des antres enfoncés,
Les peureux habitants en foule sont chassés ;
Surprises dans la nuit de leurs profonds ombrages,
Du chevreuil, du chamois, les compagnes sauvages
Hâtent de roc en roc leurs sauts impétueux ;
Le daim cherche des bois les sentiers tortueux ;
Et des cerfs élancés du sommet des montagnes
Les bataillons poudreux franchissent les campagnes.
Ascagne, aiguillonnant un coursier plein de cœur,
Court, vole, va, revient, et dans sa jeune ardeur
Voudrait qu'un fier lion, un sanglier sauvage
Vînt d'un plus beau triomphe honorer son courage.

Tout à coup le ciel gronde, et le feu des éclairs,
Et la grêle et la pluie, ont sifflé dans les airs;
Et du sommet des monts les ondes élancées
Poursuivent des chasseurs les troupes dispersées.
On court, on se dérobe à ces bruyants éclats;
Didon fuit dans un antre, Énée y suit ses pas :
L'amour à l'hyménée en a montré la route.
A peine ils sont entrés sous cette obscure voûte,
Deux grandes déités, de cet hymen fatal,
A la nature entière ont donné le signal.
Complices de Junon, soudain les cieux tonnèrent;
Cybèle y répondit, les montagnes tremblèrent;
Les nymphes de longs cris remplirent les coteaux;
La nuit servit de voile, et l'éclair de flambeaux.
O malheureuse reine! amante infortunée!
Combien tu paîras cher ce funeste hyménée!
C'en est fait de ta gloire; et ce fatal bonheur
Te coûte le repos, et la vie et l'honneur!...
Didon ne cache plus les secrets de son âme;
Son cœur en liberté laisse éclater sa flamme,
Et, pour couvrir l'erreur de ce malheureux jour,
Voile du nom d'hymen les larcins de l'amour.
Ainsi ces deux amants, au sein de la mollesse,
Goûtaient nonchalamment leur amoureuse ivresse.

On ne peut s'empêcher de remarquer ici que cette description, traduite par Racine, dans un poëme allégorique composé pour Louis XIV, aurait eu tant de traits de ressemblance avec une de ces brillantes parties de chasse qui étaient souvent des fêtes de l'amour, que toute la cour eût été dans l'admiration d'une allégorie si juste et si heureuse. Racine, plus loué que pour Andromaque ou pour Phèdre, serait devenu, pendant un mois, l'éternel sujet des entretiens dans les grands et surtout dans les petits appartements, et nous aurions sur son triomphe quelque charmante narration de madame de Sévigné. Il faut avouer aussi que le bonheur de la comparaison eût été vraiment propre à frapper des esprits délicats. En effet, comme tout se rapporte dans les objets en

parallèle! à Versailles comme à Carthage, les premiers de l'état qui attendent dans l'intérieur des appartements; au dehors le brillant cortége, les gardes de la personne royale, les apprêts de la chasse, l'appareil d'une fête, dont une femme est l'héroïne, et cette ivresse communiquée à des sujets qui, séduits par une sorte de magie, semblent applaudir à la faiblesse, et prendre leur part des plaisirs de leur maître! Parmi les coursiers impatients de s'élancer, il en est deux, brillants de pourpre et d'or, l'un pour la reine de Carthage, l'autre pour Énée. Didon, qui paraît la première, dans tout l'éclat de la parure et de la beauté, nous rappelle madame de Montespan ou Henriette d'Angleterre, au moment de leur triomphe sur le cœur du monarque. Après quelque intervalle, les portes du palais semblent s'ouvrir d'elles-mêmes, comme celles de l'Olympe; une escorte choisie de princes, de héros, de favoris, prêts à s'incliner devant lui, se précipite au dehors pour ne pas retarder un moment la marche du prince, qui ne doit jamais attendre. Enfin, du fond d'une vaste galerie, semblable à l'une des avenues du palais du soleil, s'avance le plus majestueux représentant de la royauté que l'on ait jamais vu sur le trône. A son seul aspect, l'ennui d'une longue attente, écrit sur tous les fronts, se dissipe comme un nuage aux rayons du soleil; la joie éclate dans tous les regards; un murmure respectueux se fait entendre. Louis XIV, entouré des vœux, du silence et de l'admiration de sa cour, représente, encore plus vivement qu'Énée, le dieu de Délos marchant sur les hauteurs du Cynthe, au milieu de ses adorateurs. Nous ne pouvons le regarder, dans toute la pompe qui l'environne, sans nous rappeler les vers de Bérénice, que La Vallière répétait chaque fois qu'elle avait le bonheur de contempler les splendeurs de son amant :

> Ciel! avec quel respect et quelle complaisance
> Tous les cœurs en secret l'assuraient de leur foi!
> Parle : peut-on le voir sans penser, comme moi,

Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître
Le monde en le voyant eût reconnu son maître?

Enfin, pour que rien ne manque à la comparaison, il nous est permis de jeter, dans le cortége royal, le duc de Bourgogne, et de voir en lui le jeune Ascagne, emporté par son courage, et brûlant de trouver des périls dans un divertissement qui est une image de la guerre.

Il est assurément curieux de trouver, à deux mille ans de distance, de semblables rapports entre deux époques, je pourrais dire entre deux règnes. En effet, le sang de César avait inutilement coulé aux pieds de la statue de Pompée; la mort violente du dictateur n'empêchait pas que Rome n'eût déjà un véritable roi dans Auguste; et ce roi, caché sous des noms moins odieux aux Romains, avait une cour qui ressemblait beaucoup à celle de Louis XIV. Je n'abandonnerai pas la brillante description de Virgile sans remarquer combien elle convient aussi, par la sagesse et le goût, au génie un peu sévère de notre langue poétique, ennemie du luxe au point de manquer parfois de richesse.

Si, dans la peinture de l'orage et dans la scène qui le suit, nous ne considérons que la rapidité, la précision et l'harmonie imitative du style, une espèce d'attendrissement, dont Fénelon ne pouvait pas se défendre en lisant les vers du poëte de Mantoue, ne nous laissera point apercevoir ce qui manque à cet épisode. Mais, en l'examinant avec les yeux de la raison, nous deviendrons plus sévères. Le poëte n'a-t-il point à se reprocher le défaut d'imagination, et je ne sais quel prestige sans illusion? Si mon jugement ne me trompe pas, le goût pourrait désirer ici une opposition entre l'orage qui conduit Didon à l'écueil de sa vertu, et les enchantements de la grotte : on devrait y sentir la présence de Vénus qui sème partout des fleurs sur ses pas.

Comment Virgile ne nous a-t-il pas laissé sentir que les Grâces avaient présidé à l'entretien des deux amants? Après

nous avoir montré Didon si brillante et si belle au moment du départ, le poëte se devait à lui-même de répandre l'illusion sur sa faute, qu'elle appelle un moment son bonheur. Quelques traits, pleins de pudeur et de charme, auraient formé d'ailleurs une opposition vivement sentie, avec les cris de douleur poussés par les nymphes, et les auspices funestes qui accompagnent le faux hymen de Didon [1].

M. de Châteaubriand, après avoir répandu beaucoup de charme et une profonde mélancolie sur la passion de Velléda pour Eudore, peint d'une manière extrêmement dramatique les derniers combats de la vertu de ce jeune confesseur de la foi. « Épuisé par les combats que j'avais soutenus contre moi-même, je ne pus résister au dernier témoignage d'amour de Velléda. Tant de beauté, tant de

1 On lit dans Milton:

« Elle dit, et dans ce fatal instant, elle éleva une main téméraire vers le fruit, le cueillit et en mangea. La nature sentit le coup qui la frappait, et, poussant un gémissement, qui du fond de son sein se répandit dans tous ses ouvrages, elle annonça par des signes funestes que tout était perdu. »

Au moment où Eve, pour achever la séduction, embrasse son époux, le poëte ajoute: « Dans son transport de joie, elle verse des larmes de tendresse, elle triomphe en voyant Adam ennoblir son amour, jusqu'au point d'oser affronter, par complaisance pour elle, la colère divine et la mort. En récompense (car c'est une telle complaisance que mérite une si coupable faiblesse), elle lui présenta d'une main libérale la branche dont les beaux fruits excitaient l'envie; et lui, malgré son guide intérieur qui le conseillait mieux, n'hésita point de manger. Il ne fut pas séduit, il céda, honteusement vaincu par les charmes d'une femme.

« La terre fut ébranlée jusqu'au fond de ses entrailles, comme éprouvant de nouvelles douleurs; la nature poussa un second gémissement: le ciel, en s'obscurcissant, fit entendre un murmure pareil à celui d'un tonnerre qui gronde sourdement, et laissa tomber quelques tristes larmes au moment où s'accomplissait le crime qui a infecté toute la nature humaine. Adam n'y fit point attention; il n'était occupé que du fruit dont il se rassasiait. »

L'imitation est fort belle; et l'on remarque aussi une véritable connaissance des passions, dans le poëte anglais.

passion, tant de désespoir, m'ôtèrent à mon tour la raison : je fus vaincu !

« Non, dis-je au milieu de la nuit et de la tempête, non, je ne suis pas assez fort pour être chrétien !

« Je tombe aux pieds de Velléda !... L'enfer donne le signal de cet hymen funeste ; les esprits de ténèbres hurlent dans l'abîme ; les chastes épouses des patriarches détournent la tête ; et mon ange protecteur, se voilant de ses ailes, remonte vers les cieux [1]. »

Cette imitation dramatique me paraît d'une grande beauté.

Voltaire a bien senti ce qu'on pouvait reprocher au faible et froid Énée. Il a voulu répandre quelque intérêt sur la passion de Henri IV et de Gabrielle, par la description du temple de l'Amour ; mais, outre que ses peintures conviendraient mieux à une héroïde qu'à l'épopée, il n'a guère mieux réussi que Virgile, non pas qu'il soit aussi sec et aussi peu orné, mais parce qu'il fait du monarque à qui saint Louis vient de prédire ses hautes destinées, une faible image de Renaud enchaîné par la magicienne Armide. D'autres motifs, qui tiennent au souvenir des mœurs du Béarnais, font que l'amour ne convient pas plus à Henri IV, dans un poëme épique, qu'au pieux Énée.

C'était une faute de prêter cette passion au prince troyen ; elle a forcé Virgile à s'interdire des tableaux que le Tasse et Milton ont semés comme d'heureux ornements dans leur poëme. Avant eux, Valérius Flaccus avait saisi l'occasion de nous présenter différentes scènes de passion entre le chef des Argonautes et la fille d'Éétès. Ces scènes, que j'omets avec peine, seraient dignes d'entrer en parallèle avec les plus belles peintures de la passion par Virgile ; et plus d'une fois l'imitateur surpasse son modèle par des traits d'imagination, par une grâce et une vérité qui mérite les plus grands

1 *Martyrs*, livre X.

éloges. Racine lui-même se serait félicité d'avoir trouvé plusieurs des choses si heureusement inventées par Valérius [1].

Jason, brillant de tout l'éclat de la jeunesse, au milieu de la nuit du bosquet consacré par l'amour, et semblable au bel Endymion lorsqu'il reçoit Diane qui a voilé son front, attendait Médée. Tout à coup, comme on voit la colombe, qu'environne déjà l'ombre des ailes immenses du vautour, tomber tremblante dans le sein du premier homme qui passe, la vierge, frappée de terreur, se jette aux bras de l'étranger. Jason l'accueille avec transport, la flatte, la caresse, et, imprimant ses lèvres sur les mains de son amante, il la supplie de mettre le comble à ses bienfaits. La vierge répond, en poussant des sanglots : « Je quitte pour toi la maison, la puissance paternelle; déjà je ne peux plus parler en reine; j'abandonne un sceptre pour suivre des promesses. Conserve à cette fugitive la foi que tu lui a donnée le premier, tu le sais. Songe que les dieux sont présents à tes paroles; ces astres eux-mêmes nous voient tous deux. Avec toi, j'irai tenter toutes les mers; avec toi, je parcourrai les chemins les plus redoutables, pourvu que jamais aucun événement ne puisse me ramener en ces lieux et me mettre en présence de mon père : voilà ce que je demande aux dieux, voilà ce que j'implore de toi. »

Elle dit, et s'élance en fureur dans le bois sacré; Jason s'attache à ses pas; il plaint, en marchant, cette infortunée qui s'immole pour lui. Une lumière immense éclate dans l'ombre, c'est l'affreuse clarté qui jaillit des yeux étincelants du monstre de Mars. Jason triomphe avec le secours des charmes de Médée, enlève la toison d'or, saisit d'un bras la vierge tremblante, étonnée, s'élance avec elle sur la poupe, et demeure debout sur ses armes dans l'orgueil de sa victoire. La flotte des Argonautes s'avance sur les mers; Médée, tourmentée de son crime, inquiète sur son hymen futur, ne

1 Voir les VIIe et VIIIe chants.

trouve aucun repos. En vain Jason lui nomme les peuples et les lieux qui sont devant elle, rien ne peut la consoler. Enfin Jason annonce qu'il a promis d'épouser la fille d'Éétès; tous ses compagnons avouent qu'elle a mérité cette preuve d'un amour légitime, et l'on prépare la fête nuptiale.

Embelli d'un charme suprême, semblable à Mars lorsqu'il vient en secret visiter la reine d'Idalie ou de Paphos, aussi beau qu'Hercule appuyé sur le sein de la jeune Hébé, Jason pare lui-même les autels qui vont recevoir ses serments. L'Amour et sa mère sont présents. La déesse elle-même ranime la triste Médée, lui prête ses vêtements célestes, et place sur son front une double couronne. Attendue par le bonheur, Médée se revêt tout à coup d'une beauté nouvelle, elle s'avance vers le temple avec joie; aucune trace de ses maux n'est plus dans son cœur. Les deux amants marchent à l'autel; de sinistres présages accueillent leur hymen, et menacent leurs amours d'une trop courte durée.

C'est à la lumière sinistre des éclairs que Virgile fait succomber la reine de Carthage, comme on l'a vu plus haut; de même l'hymen de Médée est menacé par des présages qui annoncent l'inconstance de Jason, les malheurs d'un amour conçu sous les auspices du crime, et laissent entrevoir la cruelle vengeance d'une épouse outragée qui un jour immolera ses propres enfants.

Mais Valérius a laissé cet avenir dans une espèce d'obscurité; Virgile lève tous les doutes sur les funestes conséquences du premier malheur de Didon, en ajoutant au tableau qu'il vient de faire : « Ce jour fut la première cause des malheurs « ou de la mort de Didon : déjà elle n'est plus touchée du « soin de garder les apparences et de conserver sa répu- « tation ; déjà elle ne médite plus de furtives amours, elle « appelle son bonheur un hymen, et cache sa faute sous ce « nom sacré. »

Nous n'aimons pas beaucoup cette manière de montrer le dénouement et de ne laisser aucun voile sur ce qui doit

exciter la curiosité. Il est plus dans notre goût de le soulever à peine. Les anciens ne pensaient pas comme nous à cet égard. Mais peut-être l'artifice de la composition aurait-il gagné quelque chose à la suppression de ce passage de Virgile. J'aurais préféré que le poëte nous dit, sans aucun intermédiaire, aussitôt après ces beaux vers qui laissent une impression si triste dans le cœur :

..... Fulsere ignes, et conscius æther
Connubiis; summoque ulularunt vertice nymphæ :

« Tout à coup se répandit, parmi les villes de la Libye, la « Renommée, le plus rapide des fléaux. Le mouvement est « sa vie; elle prend des forces en marchant. D'abord crain- « tive et faible, bientôt elle s'élève; ses pieds sont sur la « terre, sa tête se cache dans les nues. On dit que la Terre, « indignée de la vengeance des dieux contre les Titans ses « fils, enfanta cette dernière sœur d'Encelade et de Cée. Ses « pieds sont légers, ses ailes sont rapides. Monstre horrible, « immense, elle cache, sous chacune de ses plumes, autant « d'yeux vigilants, autant de langues, autant de bouches « retentissantes, autant d'oreilles attentives! La nuit, elle « vole entre le ciel et la terre, murmure dans l'ombre, et « ne laisse jamais le sommeil abaisser ses paupières. Le jour, « sentinelle vigilante, elle s'assied sur le faîte des palais « ou sur le haut des tours, et jette les alarmes dans les « grandes villes, semant avec la même ardeur le mensonge « et la vérité.

« Elle se plaisait alors à remplir les nations de mille bruits « différents : Il est venu à Carthage, disait-elle, un prince « troyen du nom d'Énée; la belle Didon n'a pas dédaigné de « s'unir à lui; et maintenant ils consument ensemble, dans « la mollesse, les longues nuits de l'hiver, oubliant les soins « de l'empire pour s'abandonner à une passion honteuse. De « tous côtés la déesse odieuse mettait ces discours dans la « bouche des peuples. Tout à coup elle se détourne pour vo-

ensuite dans les palais; et maintenant voici un roi superbe : fils de Jupiter, il lui a consacré cent autels, et des feux qui ne meurent jamais; c'est en face de ces mêmes autels, au milieu de toutes les images des divinités qui environnent son père, qu'Iarbas, hors de lui-même et enflammé par des bruits injurieux, élève vers le dieu suprême cette prière orgueilleuse et sauvage : « Puissant maître de la foudre, que la nation africaine honore en ce moment par des sacrifices et des libations, vois-tu ce qui se passe à Carthage? ou bien, ô mon père, est-ce à tort que nous frémissons de terreur quand tu lances la foudre; et ces feux cachés dans les nues ne sont-ils que des feux aveugles qui épouvantent d'un vain bruit les esprits des faibles mortels? Une femme errait sur les confins de notre empire; elle obtient, à prix d'argent, la permission d'y fonder une petite ville; je lui accorde un peu de terre à cultiver, je l'en fais souveraine : l'ingrate cependant rejette mon hymen, et reçoit Énée pour maître dans ses états. Et maintenant ce nouveau Pâris[1], avec son cortége efféminé, le front ceint d'une mitre lydienne, les cheveux humides de parfums, jouit du bien qu'il nous enlève par un larcin, tandis qu'assidus à porter des présents sur tes autels, on nous voit cultiver sans aucun fruit la renommée de notre piété envers toi. »

Les hommes, en général, sont portés à croire que le ciel doit s'occuper d'eux et ne pas les perdre de vue; mais quand ils joignent à cette prétention la violence et la superstition, comme le jaloux Iarbas, ils passent promptement de la prière à l'offense envers les dieux, qu'ils accusent d'avoir trompé

1 Non-seulement la Renommée a porté jusqu'aux oreilles d'Iarbas les amours de Pâris et l'enlèvement d'Hélène, mais encore Virgile a eu soin de nous apprendre que la guerre de Troie et la gloire d'Énée étaient répandues à la cour de Didon; les rois ses voisins ont donc pu apprendre ce que savait tout son peuple. Heyne n'a pas fait attention à ces objections quand il a cru que le poëte faisait Iarbas trop instruit pour un prince maure.

leur attente. On a fait cette remarque dans tous les temps, chez tous les peuples, et dans tous les rangs; mais, suivant que les mœurs sont restées plus ou moins grossières, ce ridicule emportement éclate avec plus ou moins de ménagements. Si les passions n'avaient pas à leur commandement le langage le plus hardiment figuré, on pourrait peut-être penser qu'Iarbas s'exprime trop en poëte dans ses doutes injurieux sur le pouvoir de la foudre qui inspire une si profonde terreur aux mortels. L'accent d'un mépris affecté, qui n'est que l'expression des ressentiments de l'amour, éclate à chacune des paroles d'Iarbas contre Didon. Aussi un seul mot peut calmer sa colère; et nous le verrions prêt à pardonner, si la reine voulait renoncer à l'hymen qu'elle prépare. Mais, Africain et jaloux, il méprise dans Énée les mœurs efféminées d'un Asiatique, et hait les triomphes d'un rival. Malheureusement tout ce qu'il dit contre ce rival produit une impression d'autant plus fâcheuse, que l'âge, les actions passées, les promesses et les destinées du prince troyen, ne nous ont point préparés à penser qu'il puisse languir dans les chaînes d'une femme.

Jupiter entend la brûlante prière d'Iarbas, et, tournant ses regards vers la ville royale où ces amants oubliaient tous deux le soin de leur première gloire, il parle à Mercure et lui donne ses ordres : « Va, vole, mon fils, appelle les Zéphyrs, et descends sur tes ailes; va trouver le chef des Troyens, qui s'arrête dans Carthage sans tourner ses regards vers les murs qui lui sont réservés par les destins; porte-lui mes paroles. Ce n'est point là le héros que nous avait promis la belle Vénus; ce n'est pas pour de tels desseins qu'elle l'a sauvé deux fois de la fureur des Grecs. Il devait, disait-elle, gouverner la belliqueuse Italie, féconde en grands empires; il devait propager le noble sang de Teucer, et ranger l'univers sous ses lois. Si la gloire de ces hautes destinées n'a rien qui l'enflamme, s'il ne veut rien entreprendre pour élever sa renommée, pourquoi envier à son fils Ascagne l'honneur

de fonder les remparts de Rome ? Que fait-il ? Dans quel espoir s'arrêter au milieu d'une nation ennemie ? Pourquoi cesse-t-il de regarder les champs de Lavinie et la race qui doit sortir de lui en Italie ? Qu'il parte, je l'ordonne ; annonce-lui ma volonté. »

Le dieu se prépare à exécuter les ordres de son père ; il attache ses brodequins ailés, prend son caducée magique, et s'élance. « Déjà, dans son vol, il découvre le sommet et les flancs escarpés de l'infatigable Atlas, qui soutient le fardeau du ciel ; Atlas, dont la tête couronnée de sapins, sans cesse enveloppée de sombres nuages, est toujours battue des vents et des tempêtes. La neige couvre les vastes épaules du vieillard, sa bouche vomit des torrents, et sa barbe est hérissée de glaçons [1]. Là, se balançant d'abord sur ses ailes également déployées, Mercure s'arrête ; puis, de tout le poids de son corps, il s'élance vers les ondes, semblable à l'oiseau qui, autour des rivages et des roches poissonneuses, voltige et rase les flots. Tel, suspendu entre le ciel et la terre, le dieu de Cyllène effleurait la rive sablonneuse de l'Afrique et fendait les airs en s'éloignant de son aïeul maternel. »

Tout ce passage est imité du cinquième livre de l'Odyssée ; mais ici on peut appliquer à Virgile ce que Boileau disait d'Homère :

Tout ce qu'il a touché se convertit en or.

1 Il y a dans le Prométhée d'Eschyle une belle description d'Atlas :

« Atlas, cet autre Titan, était le seul dieu que nous eussions encore vu dans des chaînes de douleur, travaillé par la peine ; Atlas qui, sans relâche, porte sur son dos un poids énorme, le pôle du ciel. Quel sort déplorable ! Les flots qui se brisent à ses pieds en mugissent, l'abîme en gronde, l'antre noir de Pluton en frémit sous l'épaisseur du monde, et les sources limpides des fleuves en murmurent. »

Ovide a raconté en beaux vers la métamorphose d'Atlas.

On ne saurait mieux conserver la dignité du maître de l'Olympe et le ton du commandement suprême. Homère n'a rien d'égal à ces traits :

> Sed fore qui gravidam imperiis belloque frementem
> Italiam regeret, genus alto a sanguine Teucri
> Proderet, ac totum sub leges mitteret orbem.

Dans trois vers, voilà toute l'histoire de Rome! Le peuple de Mars combat pendant quatre siècles pour soumettre l'Italie, les empires, les cités puissantes, les nations libres et indomptées qu'elle renfermait dans son sein. Alors il s'étend au dehors, et produit aux yeux du monde le sang illustre de Teucer; et, enfin, il range l'univers sous ses lois. Horace, qui choisit en maître dans un magnifique tableau de son ami; Horace, dont le génie abrége souvent Virgile pour l'agrandir, n'a jamais renfermé tant de sens dans quelques vers; et cependant ici l'énergie de la pensée ne coûte rien à l'élégance ou à la clarté du style.

A peine Mercure a touché de ses pieds ailés les cabanes de la Libye [1], qu'il aperçoit Énée qui élevait des remparts et

1 Sur le vol de Mercure, voir chant Ier de l'Odyssée, vers 96 et suivants; chant V, vers 43 et suivants. Milton a imité Homère et Virgile, et s'est donné carrière. On lit dans le cinquième chant du Paradis perdu :

« L'ange précipite son vol vers la terre, et, dans la vaste étendue du firmament, vogue au milieu des mondes. Tantôt, avec une aile étendue et immobile, il suit le cours des vents du pôle; tantôt, avec son aile qu'il agite, il repousse l'air, qui cède comme devant un éventail qui le chasse. Lorsqu'il arrive à cette distance de la terre jusqu'à laquelle peut atteindre l'aigle qui s'élève le plus haut, tous les oiseaux, qui le regardent avec étonnement, croient voir cet oiseau unique qui, allant ensevelir ses restes dans le temple du Soleil, vole vers la Thèbes de l'Égypte. Enfin il s'abat sur le sommet oriental du Paradis, et paraît, tel qu'il est en effet, un séraphin orné de six ailes qui ombragent sa divine substance. Les deux premières de ces ailes voilant la largeur de ses épaules, qu'elles enveloppent jusque sur la poitrine, paraissent un manteau royal; les deux du milieu couvrent les reins comme une zone étoilée, et, tournant tout autour, ressemblent à une ceinture ornée d'une frange d'or, et peinte de couleurs

de nouvelles demeures. Une étoile d'un jaspe verdoyant décorait son épée; la pourpre tyrienne éclatait sur le manteau qui descendait de ses épaules; cette pourpre était un riche présent de Didon, qui l'avait ornée d'une légère broderie. Mercure attaque le héros en ces termes : « Te voilà donc occupé à jeter les fondements de Carthage! esclave d'une femme, tu lui bâtis une ville superbe! Hélas! et tu oublies ton empire et ta fortune. Le souverain arbitre des dieux, celui dont la puissance remue à son gré le ciel et la terre, m'envoie vers toi des hauteurs de l'Olympe éclatant de lumière. » — Ici le dieu répète, en les abrégeant, les paroles de Jupiter, et abandonne tout à coup Énée à lui-même.

Virgile a eu la pensée de relever Énée par les nobles occupations qu'il lui donne au moment de l'arrivée du dieu; mais il n'a pas fait attention que ces occupations elles-mêmes étaient une faute de plus qui aggravait toutes les autres. Le poëte aurait dû sentir aussi le vice de la situation quand il a mis dans la bouche de Mercure des reproches encore plus sévères que ceux du maître des dieux. Heyne blâme la description de l'épée, ainsi que celle des vêtements du prince troyen : Heyne a méconnu un trait de nature, qu'il aurait approuvé avec un peu plus de réflexion. Un homme qui cède à une passion pleine de faiblesses, prend quelque chose du goût des femmes pour les vaines parures, et se plaît surtout à porter le vêtement préparé par des mains chéries. Au reste, Virgile est ici d'une mesure parfaite, et non moins digne de servir de modèle pour le choix des ornements que peut admettre un sujet grave.

Toujours poëte, toujours riche d'imagination, Homère nous montre l'étonnement de Mercure à l'aspect des lieux

d'une teinture céleste; les deux dernières ombragent ses pieds, et font, en sortant de ses talons, comme une cotte de mailles formée de plumes de couleur d'azur.

« Il se tint debout, tel qu'on dépeint le fils de Maïa, et secoua tout son plumage, dont la charmante odeur se répandit au loin. »

enchantés qui conduisent à la grotte de Calypso ; mais quel bon sens et quel charme dans ce qui suit ! « Le magnanime Ulysse n'était pas dans la grotte ; il s'abandonnait à sa douleur, étendu sur le rivage, où chaque jour, consumé par les plaintes, par les soupirs, et sans cesse les yeux attachés sur la vaste mer, il laissait couler ses larmes au souvenir de sa patrie. » Certes, voilà un homme digne de la pitié de ses semblables et de la bonté des dieux. Tout l'esprit, tout le talent, toute la grâce du monde, échouent contre les inspirations de la raison prévoyante qui compose ainsi.

Dans Valérius Flaccus, les jeunes Argonautes cèdent à l'amour dans l'île de Lemnos ; Jason, leur chef, brillant de gloire et de jeunesse, partage la passion d'Hypsipyle, que l'admiration a surprise comme Didon au récit des exploits d'un héros. Jupiter lui-même a paru favoriser cette douce suspension des travaux de la guerre, en suscitant des tempêtes qui retiennent les Argonautes. Jusqu'au retour du calme et d'un temps favorable, ils se livrent aux plaisirs, et prolongent la saison des orages : ils ne veulent pas voir que le zéphyr les appelle. Mais le fils d'Alcmène gourmande leur mollesse, et menace de partir seul avec Télamon, comme Achille avec Patrocle dans l'Iphigénie de Racine. A cette voix du courage et de la vertu, Jason se réveille comme un coursier généreux au bruit martial des clairons, et presse le départ [1]. Certes le mérite de l'invention et du respect des convenances est ici du côté de Valérius.

Voyons du moins si Virgile, après avoir placé son héros dans une situation peu digne de lui, saura l'en faire sortir plus heureusement.

Énée, épouvanté des avis et des ordres du ciel, brûle de s'échapper par la fuite, et de quitter une terre chérie. Mais comment faire ? Par quels détours aborder une amante en délire ? quelles premières paroles lui adresser ? « Son esprit

1 Valérius, chant II, vers 351 à 392.

agité roule de projet en projet; dans son incertitude, il s'arrête à la pensée d'ordonner à ses compagnons de préparer la flotte, en cachant avec soin la cause de ces mouvements imprévus. Lui, tandis que la généreuse Didon ignore ce qui se prépare, et ne craint pas de voir rompre des nœuds si puissants, il épiera le temps, le lieu propice, et le moyen le plus adroit de la préparer à la triste nouvelle. Les Troyens obéissent avec joie aux ordres de leur chef. »

Virgile marchait sur des charbons ardents; aussi a-t-il marqué à peine la trace de son passage. Tous les détails intéressants du sujet ne convenaient point au caractère d'Énée; les combats entre l'amour et le devoir répugnaient à son âge, à ses mœurs, à sa position; cette première erreur d'avoir supposé amoureux un homme qui ne devait pas l'être, nuit à toute la suite des développements. Ici le cœur d'Énée ne fait aucun sacrifice, et l'on peut mettre en question s'il n'est pas intérieurement satisfait de quitter la malheureuse Didon. Seulement il éprouve quelque embarras à désabuser son amante. Cette circonstance est vraie; mais, privée de la passion et des mouvements divers qui lui donneraient de la vie et de l'intérêt, elle devient commune, et peu digne de l'épopée.

Homère a épargné à son héros les justes reproches du dieu, les embarras d'une position fausse, et les froides alarmes d'un amour qui ne fut jamais senti. Le Tasse a pu nous montrer le jeune Renaud perdu de mollesse aux pieds d'Armide[1], parce qu'au seul nom de gloire le héros reparaît tout entier, comme Achille, caché sous les habits d'une vierge à la cour de Lycomède, se trahit à l'aspect du glaive que l'adroit Ulysse avait mêlé parmi des ornements de femme.

Voltaire, s'autorisant du penchant invincible de Henri IV

1 Voyez le chant XVI de la Jérusalem, strophe XXVIII et suivantes.

pour les femmes, a cru ne pas tomber dans la faute de Virgile, en forçant la sévère épopée à recevoir les volages amours du Béarnais et de Gabrielle; mais qu'est-il arrivé? Henri, devenu un des soupirants de la belle d'Estrées, a perdu toutes les grâces de sa physionomie chevaleresque, et se trouve rabaissé à nos yeux par la plus coupable des imprudences ou la plus honteuse des faiblesses dans un homme sur qui reposent de si grands intérêts. Mais j'aime bien mieux Henri lisant son devoir sur le visage sévère de Mornay, et remerciant, avec un cœur d'homme, le témoin de sa faute, que le héros de Virgile, si justement gourmandé par Mercure, stupide d'étonnement de la visite du dieu, et réduit à chercher de misérables détours auprès d'une femme dont il ne partage pas vraiment la passion. Énée reste accablé sous le poids de ses torts, ce qui est l'indice d'une âme vulgaire; Henri IV tire un nouveau lustre de son courage à dompter sa faiblesse, en écoutant la voix de la vérité, qui a tant de peine à se frayer un chemin jusqu'au cœur des rois.

Virgile, n'ayant pu donner une grande âme à son héros, a manqué ici l'occasion de peindre un de ces caractères qui sont tout entiers à une passion dominante et souveraine de toutes les autres. Entre l'amour et la religion, Énée joue un rôle équivoque et faible; mais si le respect des dieux était en lui un sentiment profond et sublime, le héros ne concevrait pas même la pensée d'un seul détour. Plein des paroles de Jupiter, et loin de balancer un moment, une force irrésistible l'entraînerait vers Didon; nous l'entendrions lui parler avec l'accent d'un homme saisi d'un religieux effroi, empressé d'obéir à l'ordre céleste. Remarquons en outre que la piété n'ordonnant point l'ingratitude, il pourrait déclarer sa résolution à la reine de Carthage, sans manquer aux devoirs de la reconnaissance et aux égards mérités par tant d'amour et de bienfaits. Virgile, en rendant Énée plus digne de l'épopée, n'aurait pas perdu l'heureuse transition

qui amène Didon sur la scène aussitôt après le message de Mercure.

« Mais la reine (qui pourrait tromper une amante!) a pressenti cette fuite perfide du fils de Vénus; elle a deviné, la première, des mouvements qui n'existaient pas encore, craignant tout, même avant d'avoir quelque chose à craindre. Cette même Renommée, qui divulgua ses amours, va révéler à Didon furieuse l'armement des vaisseaux et les apprêts du départ. Hors d'elle-même, elle éclate aussitôt; enflammée de colère, elle parcourt la cité à grands pas, semblable à la bacchante que la voix de son dieu entraîne vers les orgies sacrées, au bruit du Cithéron qui l'appelle à grands cris dans l'ombre des nuits. Enfin elle rencontre Énée, qu'elle apostrophe en ces mots : « Espérais-tu, perfide, me cacher un si grand crime et sortir en secret de mes états [1]? Quoi, ni notre amour, ni la foi que tu m'as donnée, ni Didon prête à mourir d'un trépas si cruel, n'ont pu te retenir! Que dis-je! tu prépares ta flotte sous les signes orageux de l'hiver; tu cours braver des mers battues par les aquilons! Cruel, que fais-tu? quand tu n'irais pas voguer vers des bords étrangers et des mers inconnues; quand l'antique Troie subsisterait encore, devrais-tu la chercher à travers des ondes furieuses? Est-ce moi que tu fuis [2]? Ah! par mes larmes, par ta foi (malheureuse! c'est tout ce que je me suis réservé), par notre union, par cet hymen commencé, si quelque chose de Didon a pu être agréable à tes yeux [3], prends pitié de ma

1 Quelle différence entre cette situation et le moment où Didon montrait avec orgueil, et surtout avec espérance, au prince troyen les richesses de Tyr, et cette ville toute prête!

2 On lit dans l'heureuse imitation de ce discours par Boileau :

> Où vas-tu, cher époux? est-ce que tu me fuis?
> LUTRIN, chant II.

3 Esther à Assuérus :

> Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux.

maison, qui va tomber par ton départ; et s'il est encore dans ton cœur quelque accès à la prière, je t'en conjure, abjure cette funeste pensée. Pour toi j'ai encouru la haine de la Libye et de ses princes; je me suis aliéné l'affection de mes sujets; pour toi j'ai fait taire la pudeur et perdu le titre qui m'élevait jusqu'aux cieux, ma première renommée[1]. A qui abandonnes-tu Didon mourante, cher hôte, puisque ce nom seul est tout ce qui me reste d'un époux[2]? Qu'attendre désormais? Que mon frère Pygmalion vienne détruire ces remparts, ou que le Gétule Iarbas me conduise en triomphe comme une captive? Encore si, avant ton départ, tu me laissais un gage de ton amour; si je voyais se jouer autour de moi un petit Énée qui me rappelât seulement les traits de son père, je ne me croirais pas tout à fait trahie et délaissée.

Thomas Corneille avait Didon présente à la pensée quand il a dit :

> Vois Ariane en pleurs : Ariane, autrefois
> Tout aimable à tes yeux, méritait bien ton choix;
> Elle n'a point changé, d'où vient que ton cœur change?
> Acte III, scène IV.

1 Longepierre a dit, avec assez de bonheur, dans sa Médée :

> J'ai tout osé pour lui ; pour lui j'ai tout quitté ;
> Pays, trône, parents, gloire, félicité.
> Il me coûte, l'ingrat, jusqu'à mon innocence !
> Acte II, scène II.

L'Ariane de Thomas Corneille est plus amante dans ses reproches

> Pour te sauver le jour dont ta rigueur me prive,
> Ai-je pris à regret le nom de fugitive?
> La mer, les vents, l'exil, ont-ils pu m'étonner?
> Te suivre, c'était plus que me voir couronner.
> Fatigues, peines, maux, j'aimais tout pour leur cause.
> Acte III, scène IV.

2 Delille a dit, avec un souvenir de Racine :

> Cher hôte! puisque enfin la fortune jalouse
> Défend un nom plus tendre à la plus tendre épouse.

Ce discours est un modèle de l'art de rendre avec vérité les mouvements divers du cœur. Le premier mot vient de la colère, mais le nom de perfide sera la seule injure prononcée en ce moment par Didon ; elle se repent déjà de sa violence, et ne laissera plus parler que la timide prière. Elle est tout à l'amour, elle en invoque les plus doux souvenirs ; si elle perd son bonheur, elle mourra d'une manière cruelle. C'est l'amour qui lui inspire ce rapprochement inattendu ; c'est encore l'amour qui parle dans les craintes que lui cause le départ d'Énée, malgré une saison si dangereuse. L'amour seul a prononcé ces mots d'une femme accoutumée à un si doux empire, *mene fugis?* Et cette délicatesse de parler si faiblement des plus grands services ; cet art de prévenir jusqu'à la plus légère apparence d'un reproche, et de l'effacer par l'image de ces présents du cœur et de ce charme de la personne, qu'on peut rappeler sans crainte quand on le fait avec modestie ; et cette manière de mettre toute sa maison sous la protection du bonheur qu'elle a pu donner ; ce talent de s'insinuer dans le cœur par un doute timide, tout cela ne respire-t-il pas l'amour et son éloquence ? Si Didon retrace les dangers qui l'environnent, l'amour lui enseigne à chercher dans la pitié un moyen de retenir Énée. Ce qu'elle ajoute sur la perte de sa renommée, rappelle, sans danger d'offense, le plus grand sacrifice que l'amour ait pu faire et recevoir. Elle touche ainsi aux cordes les plus tendres du cœur humain ; elle achève de porter l'émotion au dernier degré, en disant tout à coup : « A qui abandonnes-tu Didon mourante, cher hôte, puisque ce nom seul est tout ce qui me reste de mon époux ? » Maintenant elle croit toucher l'orgueil d'Énée, en lui montrant celle qui fut son amante conduite en triomphe par un prince africain, son rival. Le désir qui termine cette suite d'inspirations heureuses fera toujours sourire des Français ; mais il n'en est pas moins le dernier trait qui achève la peinture d'une

passion extrême [1]. Qu'on se rappelle la solitude du palais de Didon, sa tristesse et ses larmes, lorsque le prince troyen se sépare d'elle pour quelques heures; qu'on se rappelle comment elle cherche à tromper son amour en caressant le jeune Ascagne, qui lui retrace l'image d'Énée; alors, au lieu de trouver ici matière à plaisanter, on sentira quels progrès la passion a faits dans le cœur qu'elle remplit tout entier.

Rapprochons maintenant Virgile de ses modèles ou de ses imitateurs.

Apollonius montre aussi Médée instruite du projet de Jason de la laisser à Colchos; mais on ne trouve dans ce poëte aucune des beautés qui précèdent ou accompagnent la prière de Didon [2].

1 On pourrait seulement désirer un peu plus de gravité dans l'expression de la pensée de Virgile.

Au reste, si nous eussions pu entendre prononcer ces paroles par Didon, nul doute que le seul accent de sa voix, en nous touchant jusqu'aux larmes, nous aurait empêchés de soupçonner même une apparence de faute dans les expressions du poëte.

Longepierre a exprimé avec beaucoup de naturel le plaisir que la ressemblance des fils de Jason avec leur père peut causer à Médée :

> Si tes fils te sont chers, ne trahis pas leur mère;
> Dans ces vivants portraits on reconnaît leur père.
> Acte II, scène IV.

Elle dit plus loin, avec un accent plus tendre encore :

> Vivez, régnez heureux. Mais, pour grâce dernière,
> Ne me refusez pas une juste prière.
> Souffrez que j'ose encor vous prier en ce jour
> De m'accorder les fruits d'un malheureux amour.
> Ils suffiront, seigneur, pour consoler leur mère.
> Je croirai, les voyant, revoir encor leur père;
> Et par ces doux objets mon amour raffermi,
> Vous possédant en eux, ne vous perd qu'à demi.
> Acte III, scène III.

Ce dernier vers traduit d'une manière charmante le vers de Virgile :

> Non equidem omnino capta aut deserta viderer.

2 Chant IV.

On lit dans Valérius Flaccus : « Mais ce malheureux amour, qui nourrit autant de craintes vaines que de craintes trop bien fondées, ne permet pas que Jason puisse abuser les regards d'une jeune vierge. La première, elle pressentit des ruses cachées, les plus secrets mouvements d'un cœur qui commence à n'être plus fidèle ; son amour entendit le silence profond et unanime qui régnait autour d'elle [1]. »

Le Tasse n'a pas su rendre comme Virgile les pressentiments de l'amour dans Armide ; il dit seulement : « Mais, en voyant le gardien de son palais étendu sur la poussière, un cruel soupçon vient saisir son cœur ; elle lève les yeux, et voit Renaud qui fuit. Elle veut crier : Ah ! cruel, dans quelle solitude tu me laisses ! mais la douleur ferme le passage à sa voix, et ses tristes paroles reviennent retentir sur son cœur, dont elles augmentent les amertumes. Malheureuse Armide ! un pouvoir plus grand que le tien t'enlève tes délices. Elle le sent ; et pourtant elle se flatte de retenir son chevalier par les secours de son art. Mais la puissance magique de la beauté a fui avec l'amour [2]. »

Catulle, peut-être plus éloquent que Virgile, dans l'admirable peinture de l'amour d'Ariane pour Thésée, ne donne pas non plus de pressentiments à cette infortunée ; mais il la place dans une situation plus déchirante encore que celle de Didon, et nous prépare ainsi à entendre les cris de son désespoir :

« Mais pourquoi prolonger les écarts de ma muse ? pourquoi raconter par quel malheur, aux doux regards d'un père, aux embrassements d'une sœur, aux caresses d'une mère que sa fuite devait livrer au désespoir, Ariane, transportée de joie, put préférer l'amour d'un étranger ; comment, tandis que ses sens étaient enchaînés par un sommeil funeste, l'ingrat et perfide époux de son choix l'abandonna

1 Livre VIII, vers 409 et suivants.

2 Chant XVI, strophe XXXVI.

seule et sans appui? On dit que, furieuse, éperdue, elle faisait résonner le rivage de cris douloureux qui sortaient du fond d'un cœur enflammé. Tantôt elle gravit jusqu'au sommet des montagnes escarpées, d'où ses regards perçants pouvaient s'étendre sur l'immensité des flots; tantôt elle court au-devant de la vague qui vient mouiller ses jambes d'albâtre. Là, consumée de tristesse, elle laissait sortir de ses lèvres humides et glacées des plaintes entremêlées de sanglots. » Cette peinture, digne de Virgile sous tous les rapports, annonce d'une manière très-dramatique le discours d'Ariane, qui commence par cette vive exclamation :

« Ainsi donc, ô perfide! tu m'as enlevée de ma patrie, et tu m'abandonnes sur ce rivage désert! Perfide! ainsi tu pars, au mépris de la puissance des dieux témoins de tes serments; tu pars, sans nul souvenir de la foi jurée, et tu vas porter dans Athènes ton parjure dévoué à la vengeance des dieux.

« Cruel! aucune pensée d'amour n'a-t-elle pu fléchir ta funeste résolution? Le souvenir d'Ariane n'a pu trouver grâce devant toi, et changer les volontés de ce cœur barbare. Ah! ce ne sont pas là les promesses que tu m'avais données; ta voix, il t'en souvient, me promettait une douce union, et un hymen, l'objet de nos désirs mutuels. »

Catulle est un poëte qui a bien rendu les pensées ou les sentiments d'un personnage dont il avait étudié le cœur; mais si la reine de Carthage a jadis aimé le fils d'Anchise, elle a parlé comme Virgile, ou plutôt comme la passion elle-même.

Ovide a trouvé quelques accents de Virgile pour les paroles d'Alcyone à son époux, qui veut aller consulter à Claros les oracles d'Apollon : « Quelle faute de moi, dit-elle, ô le plus cher des époux, a donc changé ton cœur? Où est cette tendre sollicitude pour Alcyone, qui était naguère une habitude de ton amour? Déjà tu peux supporter la pensée d'une absence tranquille, après avoir quitté la tendre Alcyone; déjà un

long voyage sourit à tes désirs; déjà tu me préfères absente[1]. »

L'Armide du Tasse, dépouillée du pouvoir de la magie, veut essayer si la beauté suppliante n'aura pas plus d'empire que son art. Cette femme orgueilleuse de ses charmes, qui ne rêvait que des triomphes, maintenant trahie, méprisée, poursuit l'ingrat qui l'abandonne. Les neiges, les âpres sentiers ne sont point un obstacle à ses pieds délicats; ses cris la précèdent comme autant de messagers. Mais elle ne peut atteindre Renaud que lorsqu'il touche au rivage. Hors d'elle-même, elle s'écrie : « O toi qui m'enlèves une partie de ma vie et me laisses l'autre, ou prends celle qui me reste, ou rends-moi celle que tu m'arraches, ou donne la mort à toutes les deux. » Ce début et les paroles qui le suivent ne ressemblent guère au naturel exquis de Virgile. Mais si le Tasse a encouru le reproche d'affectation dans le discours d'Armide, il mérite des éloges pour le soin qu'il a pris d'éviter la faute du maître et de relever le caractère de Renaud. Encore tout rempli de l'ascendant de la beauté sur son cœur, et craignant peut-être de lui céder la victoire, Renaud voudrait éviter la sirène; le sage Ubalde, occupé de la gloire de son ami, veut que le jeune héros ait le courage d'écouter la prière d'Armide, et de résister à ses larmes. Armide arrive hors d'haleine, abîmée dans la douleur, mais plus belle encore par sa douleur même. Elle regarde Renaud, le fixe et ne dit pas un mot, soit courroux, soit réflexion, soit timidité. Renaud n'ose la contempler ; et s'il jette sur elle un regard, c'est un regard furtif et presque honteux.

De même, dit le poëte, qu'un habile chanteur, avant de déployer toute l'étendue de sa voix, prépare l'âme de ses auditeurs à l'harmonie de ses accents par de doux préludes, de même Armide, malgré sa douleur amère, n'oublie pas les ruses et les ressources de son art. Elle laisse d'abord échap-

1 *Métamorphoses*, livre XI, vers 421 et suivants.

par quelques faibles soupirs, afin de disposer le cœur de Renaud à recevoir l'impression de ses plaintes.

Quoique l'amour d'Armide ne puisse entrer en comparaison avec celui de la reine de Carthage, cependant, comme, malgré ses artifices, la magicienne éprouve un profond chagrin de la perte de Renaud; comme elle adore à son tour celui qu'elle a voulu séduire, toutes ces ruses, toutes ces lenteurs, toutes ces préparations convenables, lors de l'apparition première de la nouvelle Hélène dans le camp de Godefroy, sont ici des fautes contre la vérité. Il y a même des détails qui se contredisent; tels, par exemple, que la violence et le désespoir d'Armide tout à coup suspendus par les calculs de son éloquence pour toucher Renaud. Ariane a bien pu dire, par une de ces inspirations d'un cœur tendre et passionné:

> Point de ressentiment de ton crime passé;
> Tu n'as qu'à dire un mot, ton crime est effacé :
> C'en est fait, tu le vois, je n'ai plus de colère [1].

En tenant ce langage, elle ne fait que passer d'une émotion à une autre; son cœur est tout aussi agité que lorsque ses paroles étaient véhémentes. Mais l'art et les préludes d'Armide supposent un sang-froid et une réflexion qui ne peuvent s'allier avec le désordre où elle était en arrivant presque trop tard auprès du héros fugitif.

Virgile est bien plus vrai, plus rapide et plus dramatique que le Tasse : Armide ressemble à une actrice qui répète son rôle; Didon est une amante inspirée par son cœur.

« Didon avait cessé de parler; Énée, docile aux ordres de Jupiter, tenait ses yeux immobiles, et s'efforçait de renfermer ses chagrins dans son cœur; enfin il répond en ces mots: Reine, tous les bienfaits, tous les services que vous pourriez me rappeler ici, je ne les désavouerai jamais; mon cœur ne

[1] Thomas Corneille.

se repentira jamais de s'être souvenu d'Élise, tant que je me connaîtrai moi-même et qu'un souffle de vie me sera conservé [1]. Peu de mots suffiront sur ce qui nous touche. Non, je n'ai pas espéré vous cacher ma fuite comme un larcin, ne m'imputez pas cette injure; je ne vous ai pas non plus présenté les flambeaux de l'hymen; je ne suis pas venu contracter avec vous l'alliance qu'il suppose. Si les destins me laissaient être l'arbitre de ma vie et le maître de mes volontés, fidèle, avant tout, au culte d'Ilion et aux cendres chéries des miens, j'aurais déjà relevé le palais de Priam et rendu une autre Pergame aux vaincus. Mais aujourd'hui c'est la grande Italie que le dieu de Grynium, c'est l'Italie que les oracles de Lycie m'ordonnent d'occuper; là doivent être mon amour et ma patrie. Si, Phénicienne par votre naissance, les murs de Carthage et l'aspect d'une ville de Libye ont le pouvoir de vous retenir, pourquoi envier aux Troyens le bonheur de s'arrêter enfin dans l'Ausonie; ne nous est-il pas permis aussi de chercher des royaumes étrangers? Tout m'ordonne de partir; mon père, chaque fois que la nuit humide couvre la terre de ses ombres, mon père vient m'avertir en songe, et montrer à mes yeux son ombre menaçante [2]. Mon fils Ascagne! Sans cesse je vois le tort que je cause à cet en-

1 Achille parle mieux le langage du cœur dans ce passage de l'Iliade : « Il est étendu sur la terre, sans avoir reçu ni le tribut de nos pleurs, ni la sépulture, ce Patrocle, que je n'oublierai jamais tant que je serai parmi les vivants et qu'un souffle m'animera; oui, quand nous serions condamnés à tout oublier dans le séjour des morts, mon cœur y conserverait encore le souvenir de ce cher compagnon d'armes. » Chant XXII.

2 Pour comble de malheur, les dieux, toutes les nuits,
Dès qu'un léger sommeil suspendait mes ennuis,
Vengeant de leurs autels le sanglant privilége,
Me venaient reprocher ma pitié sacrilége;
Et, présentant la foudre à mes esprits confus,
Le bras déjà levé, menaçaient mes refus.
IPHIGÉNIE, acte I, scène I.

fant chéri, en le privant de l'héritage que les destins lui promettent dans la belle Hespérie. Que dis-je! L'interprète de l'Olympe, envoyé par Jupiter (j'en atteste votre tête et la mienne), est venu m'apporter des ordres suprêmes. J'ai vu le dieu lui-même, tout éclatant de lumière, entrer dans nos murs; et mes oreilles ont recueilli ses paroles! Cessez d'échauffer par des plaintes vos regrets et les miens; ce n'est pas de mon propre mouvement que je vais en Italie. »

On lit dans l'un des plus beaux sermons de Massillon[1] : « La prière est le langage de l'amour; nous ne savons pas prier, parce que nous ne savons pas aimer. » On pourrait appliquer ce passage à Énée, et lui dire : Ah! malheureux prince, si tu savais sentir les bienfaits, si tu étais capable d'aimer, ta reconnaissance éclaterait autrement que par un aveu glacé, indice presque certain d'une ingratitude secrète; tu ne blesserais pas la reine généreuse qui t'a sauvé de la mort, la femme tendre qui t'a sacrifié jusqu'à la vertu, par ces mots que l'expression rend presque offensants : « Je ne me repentirai pas ou je ne rougirai pas de me souvenir de vous. » Quelle réponse à tant de grâce et de délicatesse! Mais comme la passion dont Virgile a voulu échauffer son froid personnage n'est pas dans la vérité des mœurs, Énée ne dira pas une parole qui ne soit une offense pour l'amour. Avec quelle dureté, avec quelle indifférence il dessille tout à coup les yeux de Didon, en lui disant : « Je ne vous ai jamais présenté les flambeaux d'hyménée, je ne suis pas venu former avec vous cette alliance. » La plus médiocre sensibilité aurait suffi pour ajouter : « Une si douce union ne m'était pas permise. » Faute d'une de ces préparations qu'un cœur touché nous inspire, le pieux désir de rendre un culte assidu à la patrie, après avoir relevé les ruines d'Ilion et le palais de Priam, devient un nouveau sujet d'offense pour Didon. Énée semble

1 *Premier sermon sur la prière*, édition de Raymond, 1821, page 333.

prendre plaisir à la désespérer, en faisant sentir qu'il est venu à Carthage malgré lui, et que toutes ses affections sont ailleurs. Il allègue, avec beaucoup de raison et de force, les ordres d'Apollon ; mais pourquoi ce trait cruel, *hic amor !* Le poëte ajoute *hæc patria est* [1] : les deux premiers mots sont les seuls qu'entendra Didon, et ils lui perceront le cœur. Encore si, par une délicatesse qui lui était naturelle, Virgile eût transposé les deux parties de sa pensée, ce changement seul en aurait singulièrement adouci l'effet. Les maladies de l'âme ressemblent aux vives blessures du corps ; elles demandent la prévoyance la plus attentive et la main la plus légère dans celui qui veut y toucher. Au lieu de ces ménagements, comme l'injure s'accroît par la froide ironie d'Énée sur le plaisir qui retient la reine de Carthage, sur le droit qu'ont les Troyens de se reposer aussi dans une terre étrangère [2]. Les pensées,

1 Voici le passage entier :

> Sed nunc Italiam magnam Gryneus Apollo,
> Italiam Lyciæ jussere capessere sortes :
> Hic amor, hæc patria est.

Delille l'a traduit avec une liberté pleine d'esprit et de goût :

> Mais le destin m'appelle aux champs de l'Hespérie ;
> C'est là qu'il a choisi ma nouvelle patrie,
> C'est là qu'il faut porter mes pas et mon amour.

La nuance délicate qui est dans les deux derniers vers prête une beauté de plus à l'original ; nul doute que Virgile n'eût aimé à se voir traduit ainsi.

2 Le texte porte :

> Si te Carthaginis arces
> Phœnissam, Libycæque adspectus detinet urbis ;
> Quæ tandem Ausonia Teucros considere terra
> Invidia est ? Et nos fas extera quærere regna.

Quelle réponse terrible, accablante, Didon pourrait faire à ces mots *invidia est*, si malheureusement jetés dans ce discours ! Delille a senti l'inconvenance qui est, à la fois, dans le sens et dans les expressions. Il a heureusement corrigé le texte :

> Si Didon, loin de Tyr qui lui donna le jour,

le tour, les expressions et l'accent sont autant d'inconvenances choquantes : en supprimant ce passage, le poëte aurait passé heureusement aux avis d'Anchise, aux décrets de Jupiter apportés par Mercure. Ici Virgile est un grand maître : on voit tout ce qu'il a voulu peindre; mais comment excuser, après ces magnifiques images, l'accent et les paroles d'Énée dans la fin de son discours? « Cessez de m'échauffer, de vous échauffer vous-même, par ces plaintes; ce n'est pas ma volonté que je suis en allant chercher l'Italie [1]. »

Divin Virgile, vous nous avez abusés, ou bien votre talent a manqué de mémoire; Énée n'est point l'homme vertueux, tendre, et religieux dans toutes ses affections, que vous nous aviez promis. Avili, s'il a trompé Didon en feignant une passion qu'il ne ressentait pas; réduit au rôle le plus vulgaire, si, au lieu de profiter de la faiblesse de cette infortunée, il n'a point essayé de la désabuser d'une cruelle erreur [2]; peu sensible aux bienfaits, si l'on juge de son cœur par ses paroles; dur ou glacé, puisque les plus tendres prières de l'amour ne lui ont pas appris du moins à ménager un cœur malade, il inspire une pitié voisine du mépris.

Sur les bords africains s'est fixée avec joie,
N'enviez pas le Tibre aux habitants de Troie;
Souffrez que, comme vous, après mille dangers,
Nous trouvions un abri sur des bords étrangers.

1 Corneille a évité une faute qui a droit de surprendre dans un écrivain tel que Virgile. Jason, dans la même situation qu'Énée, dit à Hypsipyle :

Si vous m'aimez encor, de pareils entretiens
Peuvent aigrir vos maux, et redoublent les miens.
TOISON D'OR, acte III, scène III.

2 Quelle réponse Énée pourrait-il faire, si Didon lui disait, avec l'accent de la tendre Bérénice qui s'adresse au cœur de Titus :

A quel excès d'amour m'avez-vous amenée?
Que ne me disiez-vous, princesse infortunée,
Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir?
Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir.

Virgile a cru peut-être nécessaire, ou presque inévitable, de sacrifier le principal personnage, et de tirer de ses paroles mêmes toutes les brûlantes inspirations de la fureur de Didon. Cette combinaison ne paraît pas heureuse : Énée pouvait être touchant, noble, pathétique, sans que la réponse de la reine de Carthage perdît rien de son impétueuse éloquence. Une amante abandonnée n'entend, ne voit, ne sent qu'une idée. *Il part*, ce mot suffit pour allumer sa fureur : en vain montrerait-il les regrets les plus tendres, en vain verserait-il des larmes du cœur; *il part*, c'est un perfide, un ingrat, un monstre, et son crime peut produire jusqu'à des imprécations. Que Virgile serait admirable si, en conservant un noble caractère à son héros, il nous eût offert deux modèles d'éloquence si différents l'un de l'autre! A mon sens, le discours d'Énée pouvait être aussi beau, dans son genre, que celui de Didon. Il est fâcheux que Virgile n'ait point assez étudié les ressources du sujet pour vaincre cette difficulté.

Dans le troisième acte de la Médée d'Euripide, Jason joue aussi un rôle assez pauvre, en présence de la femme qui l'a sauvé de la mort, et qui ne demande d'autre récompense que celle d'être aimée.

Sénèque, plus judicieux, en supposant que les fils de Jason seront condamnés à une mort certaine, sans son hymen avec Créuse, lui prête des sentiments qui nous intéressent à lui.

« Ce n'est pas la peur qui m'a vaincu, dit-il, mais la tendresse paternelle. En effet, la mort cruelle de mes fils suivrait celle de leurs parents. O sainte justice, si tu habites dans le ciel, je prends à témoin ta divinité que mes fils seuls ont ému le cœur d'un père. »

Corneille a pris toute cette scène à Sénèque, qu'il admirait beaucoup, parce qu'il sentait profondément les beautés de cet auteur, dont les défauts ne choquaient pas assez son goût peu sévère. Dans les deux poëtes, Jason est trop faci-

lement dupe du changement subit de Médée. Ce défaut est encore sensible dans Euripide, où cependant la crédulité de Jason est modifiée par un de ces retours du cœur si fréquents dans les femmes passionnées, surtout dans celles qui sont mères. Il faudrait être Médée elle-même pour soupçonner l'affreux dessein qu'elle cache avec tant d'art sous un repentir trompeur, que des larmes véritables et des regrets sincères sur ses enfants ne rendent que trop propre à compléter l'illusion.

Longepierre, dont le Jason est un personnage assez ridicule, avec sa fade tendresse pour Créuse, a bien imité cette scène d'Euripide. Il faut ajouter qu'il fait quelquefois parler le cœur d'une mère avec la plus touchante vérité.

Racine, violant les mœurs antiques pour faire de Pyrrhus un amant français; l'élève des anciens dénaturant le plus absolu des caractères par une indécision ridicule entre deux femmes qu'il recherche et abandonne tour à tour [1], devait commettre les mêmes fautes que Virgile, et d'autres encore.

Dans la suite du rôle, Pyrrhus, toujours préoccupé d'Andromaque, qu'il s'obstine à aimer malgré elle, répond à l'ardente et jalouse Hermione comme un jeune homme lassé d'une femme et qui ne peut lui offrir que des excuses forcées : il cherche même à trouver, dans les expressions de la colère d'une amante cruellement offensée, des prétextes pour l'abandonner. Aussi insensible qu'Énée, moins habile encore à ménager un cœur ulcéré, il va même jusqu'à s'attirer, par une ironie vulgaire et cruelle, des reproches san-

1 Racine nous a fourni lui-même la critique la plus sévère et la plus juste du rôle de Pyrrhus, dans ces reproches d'Hermione irritée des irrésolutions de son amant :

> Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne !
> Me quitter, me reprendre, et retourner encor
> De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector !

glants et mérités. La première pensée du poëte était une erreur : *inde mali labes.*

Il est à remarquer que les deux héros de la tragédie de Racine veulent tous deux faire violence, l'un au cœur d'Hermione, l'autre à celui d'Andromaque; cette similitude n'a rien d'heureux dans l'invention; mais les alternatives de crainte et d'espérance, le passage subit de l'amour à la haine et aux reproches les plus amers, ont du moins une couleur éminemment tragique dans un homme possédé, comme Oreste, d'une passion unique qui est devenue une fureur, tandis que rien ne paraît plus faux, plus voisin du ridicule, que la violence, la faiblesse, le dépit, la colère, et surtout les variations du cœur de Pyrrhus, tantôt à genoux comme un soupirant, tantôt aussi furieux qu'Oreste lui-même.

Bajazet, encore plus malheureusement placé entre la sensible Atalide qu'il aime et Roxane qu'il abuse malgré lui, est, comme le Pyrrhus d'Andromaque, un Français de la cour de Louis XIV, empêché entre deux femmes qui se disputent son cœur : même inexactitude dans la peinture des mœurs, même vice dans la situation. Racine a eu la conscience de cette faute dès sa première délibération après le choix du sujet; mais sa faiblesse ayant triomphé de sa raison, il s'est consumé en vains efforts pour cacher ce qu'il ne pouvait faire disparaître. Depuis l'exposition jusqu'au dénouement, l'auteur, poursuivi par ses remords littéraires, n'est occupé que de justifier Bajazet, et n'y réussit jamais. Quelles que fussent les ressources et la souplesse du poëte, il lui fallait arriver au moment où le rival d'Amurat, déjà tant rabaissé à nos yeux par des incertitudes et des faiblesses continuelles, perdrait toute noblesse devant une femme altière et justement courroucée des lâches et vils détours que Bajazet a employés pour la tromper; détours également indignes d'un héros, soit qu'ils aient pour motif la crainte d'irriter Roxane, ou le désir de conserver sa vie, ou l'ambition de

régner [1]. Si le génie lui-même ne marchait pas d'écueil en écueil, quand il a choisi une route fausse et dangereuse, on ne saurait comment concevoir que Racine ait consenti à faire tomber Bajazet encore plus bas, en l'exposant au double affront d'être convaincu de mensonge en face, et d'entendre son arrêt de mort sortir de la bouche d'une esclave révoltée. En vain, pendant le cours de la pièce, le courageux héritier des sultans éclate quelquefois dans le timide amant d'Atalide; en vain il annonce de la grandeur dans ses projets, en vain la gloire parle à son cœur un langage digne d'elle, en vain le poëte le fait mourir entouré de victimes immolées par lui, sa fin tragique ne rachète pas la faiblesse de sa conduite : nous n'avons ni admiration ni larmes pour son malheur; et peu s'en faut que nous ne donnions quelque regret à Roxane, qui a montré du moins de l'audace, et une âme aussi incapable de reculer devant les obstacles d'un grand dessein que de pâlir devant la mort. Malgré tout l'art de Racine, Bajazet ressemble un peu à l'esclave de Cléopâtre, et Roxane à cette reine intrépide qui vit d'un œil serein son trône tombé par terre, et osa provoquer la morsure des serpents qui devaient faire passer dans ses veines leurs mortels poisons.

De toutes ces comparaisons résulte évidemment la conséquence que Virgile et Racine, n'ayant pas eu la force de rejeter des conceptions dont ils sentaient d'abord le défaut, ont imprimé des taches ineffaçables à leurs ouvrages. La vérité seule est belle; et les plus grands écrivains tombent dans les plus étranges erreurs quand ils cessent un moment de lui rendre un culte religieux. On peut quelquefois surprendre son siècle, ou s'égarer impunément avec lui, mais on ne trompe jamais la postérité.

Le Franc de Pompignan n'a pas manqué de mettre dans

1 On peut alléguer ici le désir ardent de sauver les jours d'Atalide, que la jalouse sultane ne manquerait pas d'immoler, mais cette excuse est faible, et ne peut colorer les incertitudes, les scrupules et les remords de Bajazet.

la bouche d'Énée tous ces lieux communs sur l'amour qui infectent notre scène; mais il a soigneusement écarté tout soupçon d'ingratitude. Énée se montre sensible à la reconnaissance, et aucune de ses paroles ne peut blesser le cœur de la reine.

Le Tasse avait offert à tous ses successeurs un modèle dans les adieux de Renaud à sa maîtresse. Il obéit au devoir, il sacrifie l'amour à la vertu; mais par quelles tendres paroles il cherche à consoler, à relever Armide! avec quel ton de vérité il plaint leurs peines mutuelles! avec quelle bonne foi il lui promet d'être encore son chevalier. Cependant la religion, toute sévère qu'elle est, n'a point à murmurer de la pitié de Renaud dans ce moment extrême; et sa gloire, victorieuse de sa passion, tire un nouveau lustre de ses sentiments d'homme. Virgile, n'ayant pas composé aussi judicieusement le caractère d'Énée, n'ayant pas su l'absoudre, par des expressions senties, du soupçon de froideur, et surtout d'ingratitude, a mis son héros dans une situation indigne de lui devant la reine de Carthage. Dès les premiers mots échappés à sa colère, elle le foule à ses pieds, et lui ôte toute dignité morale, comme on va le voir.

« Pendant qu'il parlait, Didon, la tête détournée, observe « son ennemi avec dédain; et, roulant des yeux étincelants « de colère, le parcourt tout entier dans un silence farouche [1]; « enfin sa fureur éclate en ces mots : Non, tu n'es pas le fils « d'une déesse; non, Dardanus n'est point l'auteur de ta « race, perfide! mais l'horrible Caucase t'enfanta dans ses « rochers; et les tigresses d'Hyrcanie te firent sucer le lait

1 Le texte dit :

Totumque pererrat
Luminibus tacitis.

Racine lui-même n'eût pas osé peut-être transporter cette hardiesse dans notre langue; et cependant tout le monde comprend ce que signifie le silence des yeux d'une personne qui retient sa colère.

« de leurs mamelles. Car, après tout, qu'ai-je à dissimuler? à « quels plus grands outrages puis-je me voir réservée? A-t-il « gémi de mes pleurs? a-t-il daigné tourner les yeux vers « moi? Vaincu par ma douleur, m'a-t-il accordé quelques « larmes? a-t-il montré quelque pitié de son amante? Parmi « tous ses crimes, lequel choisir? Mais, que dis-je! ni la « puissante Junon, ni le père des dieux, ne regardent ces « perfidies avec les yeux de la justice. Il n'est plus de bonne « foi nulle part. Jeté par les flots sur le rivage, sans asile, « sans secours, j'accueille sa misère. Insensée! je lui donne « place dans mon empire[1], je sauve sa flotte qu'il avait « perdue, je ramène ses compagnons des portes de la mort. « Ah! je me sens transportée par les furies! Maintenant c'est « Apollon, dieu des augures, c'est le trépied de Lycie que le « trompeur m'oppose; maintenant c'est l'interprète des « dieux, envoyé par Jupiter lui-même, qui lui apporte « d'horribles décrets du haut des airs! Sans doute un pareil « soin occupe les dieux suprêmes, et le sort d'un mortel « trouble leur auguste repos! Je ne te retiens plus; je ne « veux plus réfuter tes paroles. Va, poursuis l'Italie sur les « ailes des vents; va chercher un empire à travers les flots. « J'espère, si les dieux, ennemis des ingrats, ont encore « quelque pouvoir, j'espère que tu trouveras ton supplice au « milieu des écueils, et que tu invoqueras souvent le nom de « la triste Didon. Absente, je te suivrai avec les flammes de « mon bûcher; et, lorsque la froide mort aura séparé mon « âme de ses liens, ombre menaçante, je serai partout sur « tes pas. Méchant, tu paieras mes douleurs; je l'apprendrai, et le bruit de ton châtiment viendra me consoler jus« qu'au fond du séjour des mânes. »

1 Le même sentiment a dicté ces traits de Pyrrhus, irrité du refus d'Andromaque :

> Etrangère... que dis-je! esclave dans l'Epire,
> Je lui donne son fils, mon âme, mon empire!

Les esprits les plus froids sont d'abord échauffés par l'éloquence de cette réponse de Didon. Le délire et le désespoir de l'amour enflamment toutes ses paroles; son cœur ressemble à un ciel brûlant et orageux dont il sort à tout moment des éclairs précurseurs de la foudre, qui éclate, tombe et frappe en même temps.

Dans tout ce qui nous reste des poëtes grecs, on ne connaît rien de pareil à ce langage de l'amour : Homère, Eschyle et Sophocle n'en offrent pas même de traces; la Phèdre d'Euripide, si éloquente dans son délire, n'adresse ni prière ni injure au rebelle Hippolyte; le courroux de la Médée du même poëte commence d'abord par éclater avec violence, mais ensuite cette femme, qui a dans le cœur les furies de l'amour, de la vengeance et du crime, a l'air de raisonner froidement avec Jason, au lieu d'accumuler contre lui tous les reproches que mérite une trahison cent fois plus coupable que la fuite d'Énée. Dans toute la longue scène entre les deux personnages, il n'y a qu'un trait de passion, et c'est celui qui la termine. Médée dit à Jason, dont la vaine éloquence ne peut ni la distraire ni la persuader : « Pars. Épris de ta nouvelle épouse, tu sèches en son absence; il t'en coûte de rester si longtemps loin d'elle. Va l'épouser; mais peut-être (je parle à quelque dieu qui m'écoute), peut-être te repentiras-tu de l'hymen que tu cours célébrer. » Racine a imité ce passage avec sa supériorité ordinaire :

Vous ne répondez point?... Perfide, je le voi,
Tu comptes les moments que tu perds avec moi;
Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'un autre t'entretienne :
Tu lui parles du cœur, et la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus; sauve-toi de ces lieux [1] :

1 Ce vers imite, d'une manière admirable, le trait de Virgile :

Neque teneo, neque dicta refello.
I, sequere Italiam ventis.

Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée ;
Va profaner des dieux la majesté sacrée.
Ces dieux, ces justes dieux n'auront point oublié
Que les mêmes serments avec moi t'on lié.
Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne ;
Va, cours ; mais crains encor d'y trouver Hermione [1].

Catulle surpasse Virgile dans ces apostrophes d'Ariane à Thésée fugitif, et déjà trop loin d'elle pour l'entendre : « Quelle est la lionne qui t'a enfanté sous un roc solitaire? quelle mer, après t'avoir conçu, t'a vomi avec l'écume de ses ondes? quelle Syrte, quelle furieuse Scylla, quelle affreuse Charybde, t'ont fait sortir de leur sein, toi qui payes d'un tel salaire le bienfait de la vie, si doux pour les mortels? »

Le même poëte mérite encore d'être lu après Virgile dans les imprécations d'Ariane.

On trouve dans Sénèque une scène assez belle, où Médée parle plus d'une fois le langage de Didon, et avec un accent plus déchirant peut-être. Elle dit à Jason : « Je pars, je fuis; mais, forcée par toi de quitter nos dieux pénates, où m'ordonnes-tu d'en aller chercher d'autres? Irai-je à Colchos et sur le Phase, dans le royaume paternel, dans ces champs arrosés du sang de mon frère [2] ? Quelle contrée, quelle mer

1 Ce trait seul est peut-être plus terrible que toutes les menaees de Didon. Hermlone, dans une seène précédente, vient de commander à Oreste le meurtre de Pyrrhus. Pyrrhus survient ; à sa seule vue, la fille de Ménélas suspend l'ordre qu'elle a donné. Malgré tous ses ressentiments, malgré tous ses reproches, elle est prête encore à pardonner ; Pyrrhus persiste dans son fatal hymen, et toutefois Hermione veut le sauver encore. Mais sa froideur, ses dédains, son silence, sa passion pour une autre, qui éclate par des signes auxquels les yeux de l'amour ne se trompent pas, rallument toute la fureur d'une femme désespérée, dont le dernier eri nous semble planer comme un arrêt de mort sur la tête de Pyrrhus.

2 On se rappelle ces questions adressées par Didon au prinee troyen :

Quid moror ? an mea Pygmalion dum mœnia frater
Destruat, aut captam ducat Gætulus Iarbas ?

m'ordonnes-tu d'affronter ?..... Où relègues-tu Médée ? Tu commandes un nouvel exil à une exilée de sa patrie, nomme du moins le lieu de son refuge [1]. Partons : ainsi l'ordonne le gendre de Créon. Accable-moi de traitements rigoureux ; je les ai mérités, je ne les refuse pas. » Ici l'ironie devient plus sanglante que dans la bouche de Didon, parce que Médée rapproche de leur salaire ses crimes, qui sont autant de services rendus à Jason : elle a tout violé pour lui ; et, comme l'Œnone de Phèdre, elle reçoit la mort pour prix de son dévouement. La fille d'Éétès passe des reproches à la prière ; et l'on ne peut méconnaître des choses touchantes dans ses paroles :

« Par les enfants que tu espères de ton nouvel hymen, au nom des pénates certains que tu viens d'obtenir, par les monstres que j'ai vaincus pour toi, par ces mains qui n'ont rien épargné pour ta cause, par nos alarmes passées, par le ciel et les ondes, témoins de notre hymen, prends pitié de ma misère ; que ton bonheur accorde un peu de retour à une suppliante [2]. »

Le caractère impétueux de Médée reprend bientôt le dessus ; bientôt nous l'entendons demander ainsi sa mort et celle de Jason au maître de l'Olympe : « Puissant Jupiter, fais retentir la foudre dans le ciel ; étends ta main puissante, prépare les feux vengeurs, ébranle le monde en déchirant les nuages ; frappe sans choisir, ou moi, ou ce parjure : tu es sûr de frapper un coupable ; ta foudre ne peut se tromper

1 Corneille a bien traduit ce passage :

> Accoutumée à fuir, l'exil m'est peu de chose,
> Sa rigueur n'a pour moi de nouveau que sa cause.
> C'est pour vous que j'ai fui, c'est vous qui me chassez ;
> Où me renvoyez-vous si vous me bannissez ?
> Irai-je sur le Phase, où j'ai trahi mon père,
> Apaiser par mon sang les mânes de mon frère ?
> Irai-je en Thessalie, où le meurtre d'un roi
> Pour victime aujourd'hui ne demande que moi ?

2 Acte III, scène II.

en tombant sur l'un ou sur l'autre. » Mais cet emportement pourrait s'évanouir ; ce qui fait frissonner, ce qui annonce une catastrophe terrible, c'est le moment où Médée reconnaît avec une affreuse joie, dans l'amour de Jason pour ses enfants, le moyen de déchirer son cœur paternel ; c'est la scène où elle demande à les embrasser une seconde fois, en priant Jason d'oublier l'emportement qu'elle abjure avec un accent presque aussi doux que celui d'Ariane. Jason pardonne et sort, et Médée reprend toute sa colère : *ardet et odit,* suivant la belle expression du poëte [1].

Corneille prête l'énergie de sa muse à la haine de Médée ; il y mêle un sentiment d'orgueil qui doit servir encore de ferment aux passions impétueuses de cette femme outragée, à la fois épouse et mère ; mais il imite aussi de Sénèque l'artifice par lequel elle abuse Jason, qui, entraîné par sa passion, embrasse avidement ce qu'il désire.

Je t'aime encor, Jason, malgré ta lâcheté ;
Je ne m'offense plus de ta légèreté :
Je sens à tes regards décroître ma colère ;
De moment en moment ma fureur se modère [2].

Un moment après, cette amante soumise et résignée, s'écrie :

J'y donnerai bon ordre : il est en ta puissance
D'oublier mon amour, mais non pas ma vengeance [3].

1 Le chœur ajoute :

Cæcus est ignis stimulatus ira,
Nec regi curat, patiturve frenos.
Haud timet mortem. Cupit ire in ipsos
Obvius enses.

« L'amour, dans son sein, est un feu caché que nourrit la colère. Rien ne peut le régir, il ne souffre aucun frein ; et, loin de redouter la mort, il brûle de se jeter à travers les glaives étincelants. » (Acte III, scène III.)

2 Acte III, scène III.

3 Acte III, scène IV.

Longepierre exprime avec beaucoup de naturel le repentir trompeur de Médée ; elle parle si bien le langage de la nature, que Jason peut la croire sans être accusé d'un excès de crédulité. Comment soupçonner une femme qui s'exprime ainsi :

Je ne viens point, brûlant d'un injuste courroux,
Vous accabler cent fois de cris et de reproches.
Cessez de redouter ma vue et mes approches.
Mes yeux s'ouvrent enfin, je connais mon erreur.
L'amour et la raison ont vaincu ma fureur...
Oubliez mes transports, oubliez ma colère :
Pardonnez à l'amour un crime involontaire...
Adoucissez Créon, attendrissez Créuse.
L'amour a fait mon crime, il fera mon excuse.
C'est lui, c'est la douleur qui m'a fait égarer ;
Et par un prompt exil je vais tout réparer.

Thomas Corneille a trouvé des accents dignes de la muse de Racine, pour peindre le tendre amour d'Ariane ; mais il n'a pas su faire parler avec éloquence la douleur de cette reine trahie.

Phèdre, mortellement blessée de la froideur et de l'orgueil d'Hippolyte, rappelle souvent Didon devant Énée. Les vers suivants appartiennent à la même situation que celle de la reine de Carthage :

Ciel, comme il m'écoutait ! par combien de détours
L'inflexible a longtemps éludé mes discours !
Comme il ne respirait qu'un retraite prompte !
Et combien sa rougeur a redoublé ma honte !
Pourquoi détournais-tu mon funeste dessein?
Hélas ! quand son épée allait chercher mon sein,
A-t-il pâli pour moi ? me l'a-t-il arrachée ?

Didon se retrouve partout dans les pièces de Racine ;

n'est-ce pas elle encore qui parle dans ce monologue d'Hermione :

> Où suis-je? qu'ai-je fait? que dois-je faire encore?
> Quel transport me saisit? quel chagrin me dévore?
> Errante et sans dessein, je cours dans ce palais.
> Ah! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais?
> Le cruel, de quel œil il m'a congédiée!
> Sans pitié, sans douleur au moins étudiée!
> L'ai-je vu s'attendrir, se troubler un moment?
> En ai-je pu tirer un seul gémissement?
> Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,
> Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes?

Roxane, amante, mais ambitieuse, a aussi des traits de ressemblance avec Didon. Tourmentée par deux passions contraires, dont l'intérêt est le même, grâce à une heureuse combinaison que le poëte a trouvée dans la nature du sujet, elle brûle d'épouser le frère d'Amurat, comme la reine de Carthage veut s'unir au prince troyen. Didon, tendre et timide, moutre à Énée la puissance de Tyr, une ville toute prête; après l'entrevue présidée par Vénus et Junon, elle ose appeler du nom d'hymen ses furtives amours avec le fils d'Anchise, voilà ses plus grandes témérités, tandis que l'ardente et orgueilleuse sultane propose elle-même son cœur et sa main à Bajazet. Cette situation paraîtrait délicate, surtout pour notre théâtre, auquel la scène tragique impose des convenances très-sévères; mais le caractère de la sultane, ses mœurs d'esclave, que son rang de favorite n'a fait que confirmer, l'emportement de tous les désirs irrités par de grands obstacles, l'offre d'un empire, les périls attachés à la résolution de couronner Bajazet et de monter sur le trône, écartent des spectateurs toute idée de comparer Roxane avec une femme que les bienséances et la pudeur de son sexe empêchent de franchir certaines bornes. Pour rendre à Racine toute la justice qu'il mérite, et montrer combien il mettait

de soin à justifier les plus habiles combinaisons, je dois ajouter que la situation est amenée aussi adroitement qu'elle pouvait l'être.

Bajazet, dit La Harpe, est un ouvrage du second ordre, qui n'a pu être fait que par un homme du premier ; mais cet ouvrage doit surtout servir à montrer l'habileté des larcins de Racine, et que, supérieur sous ce rapport à Virgile, qui a trop souvent copié Homère avec une fidélité voisine de la servitude, il disposait en maître des beautés qu'il empruntait à ses modèles.

Pourquoi les devoirs d'une critique sévère, mais juste, m'ordonnent-ils de remarquer ici que les reproches de Didon ne sont que trop bien motivés par la conduite du prince troyen, tel que l'a représenté Virgile. Indignement rabaissé à nos yeux devant la reine de Carthage, il ne se relève pas de cette situation après le départ de l'infortunée, que ses femmes emportent dans son palais. Virgile nous avait abusés, en prêtant au Troyen l'intention de préparer Didon à son malheur, et de lui épargner, par de tendres consolations, une partie des douleurs attachées à une séparation cruelle ; nous avons vu combien cette attente était illusoire. Virgile, en voulant excuser encore son héros, accroit la faute déjà commise. « Énée, dit le poëte, voudrait calmer les douleurs « et adoucir les ennuis de la reine ; mais, malgré sa pitié, « malgré le violent amour dont il porte la blessure au fond « de son cœur, il exécute cependant les ordres des dieux, « et revoit sa flotte. » Toujours la même froideur, toujours la même absence d'émotions, toujours des sentiments que le poëte n'a pu exprimer avec chaleur et illusion, parce qu'ils n'étaient pas dans la vérité. Je vois l'attendrissement du vieil Horace, quand il dit à Camille et à Sabine qu'il est près de pleurer comme elles, je sens un cœur de père dans les paroles de cet héroïque Romain ; mais je ne crois pas plus à la pitié qu'à la constance d'Énée. Nous trouverons partout ces conséquences du vice d'une première conception : le génie

lui-même n'aurait pas pu les faire disparaître; mais un talent bien inférieur à celui de Virgile aurait suffi pour les pallier et les colorer. Métastase en a senti la nécessité. Le Franc de Pompignan peint avec quelque force les regrets d'Énée, et fait sortir des combats de l'amour et de la pitié avec la gloire et la vertu, un triomphe qui honore le héros : c'est au souvenir d'Hector, rappelé par un généreux ami, que le fils d'Anchise reprend sa constance ; mais cette constance n'exclut pas le tendre intérêt qu'il doit à Didon, qu'il met sous la protection des dieux avant de la quitter.

Lorsque Virgile rend Énée à ses compagnons, le poëte se contente de nous montrer les effets de sa présence, et ne le fait point parler; rien de plus judicieux. Que pourrait dire Énée sans rappeler à ses sujets la longue erreur de leur maître? Plus ses discours auraient de pompe et de grandeur, plus il parlerait de constance et de courage, plus chacun se souviendrait de ses faiblesses, en lui appliquant peut-être l'épithète d'*uxorius*, que chacun lui adresserait comme un reproche. Il se montre en prince accoutumé à l'obéissance et à l'amour des peuples; il commande en paraissant; dès qu'on l'a vu, les travaux redoublent. Virgile ne nous devait rien de plus.

Cependant les Troyens, qui accusaient peut-être leur prince en secret, circonstance que Virgile a omise encore à dessein, soit par respect pour le caractère d'Énée, soit peut-être afin de ménager l'amour-propre d'Auguste, dont la faiblesse pour Cléopâtre avait pu exciter des murmures parmi les Romains, s'empressent de mettre la flotte en état de partir. Le poëte les compare avec beaucoup d'élégance et de justesse, mais non pas avec beaucoup de grandeur et de convenance, à un essaim de fourmis :

On s'empresse, on s'assemble; on voit de toutes parts
Les Troyens par torrents déserter les remparts.

Ainsi, quand des fourmis la diligente armée,
Des besoins de l'hiver prudemment alarmée,
Porte à ses magasins les trésors des sillons,
Leur foule au loin s'empresse, et leurs noirs bataillons,
Par un étroit sentier s'avançant sous les herbes,
Entraînent à l'envi la dépouille des gerbes :
L'une conduit la troupe et trace le chemin;
L'autre, non sans effort, pousse un énorme grain,
Celle-ci des traîneurs excite la paresse :
Pour le bien de l'état, tout agit, tout s'empresse;
Tous ont leurs soins, leur tâche et leurs emplois divers,
Et d'ardents travailleurs les chemins sont couverts[1].

Dans le second chant de l'Iliade, Agamemnon, voulant éprouver les Grecs, dont il soupçonne les dispositions, leur tend un piége, en parlant comme un prince résigné à la nécessité de renoncer au siége de Troie; et voici comment le grand peintre du cœur humain retrace l'effet des paroles du roi des rois :

Il dit, et des soldats, que sa voix a charmés,
Il réveille les vœux en leur sein renfermés.
La foule s'abandonne au transport qui l'égare.
Tels sont les roulements des vastes flots d'Icare,
Quand un nuage obscur, pressé par Jupiter,
Vomit les Aquilons pour ravager la mer;
Ou telle du zéphir[2] l'impétueuse haleine
Fait flotter les épis qui jaunissent la plaine.
L'armée, avec grands cris, court se précipiter
Sur les nombreux vaisseaux qui doivent la porter.
Sous les pieds des soldats une épaisse poussière
S'élève en tourbillons, obscurcit la lumière.
Ils s'excitent l'un l'autre, ils poussent les vaisseaux,
Les traînent sur la plage, et vont les rendre aux flots;

1 Delille.

2 Je dois avertir que le zéphire chez Homère n'est pas l'amant de Flore, mais le vent qui souffle à l'occident, et qui souvent est très-impétueux.

Et, tout près de quitter pour jamais ces rivages,
Font retentir les cieux de hurlements sauvages.
Ils partaient, si Junon, secondant les destins,
N'eût excité Minerve à servir ses desseins[1].

J'attache le plus grand prix à la naïveté dont l'Iliade, et surtout l'Odyssée, offrent tant d'exemples; mais ici je préfère de beaucoup le ton d'Homère à celui de Virgile. L'un peint avec chaleur une scène dans laquelle il surprend la nature sur le fait; l'autre représente avec vérité l'empressement des Troyens à quitter le rivage, mais il rapetisse et refroidit le sujet par des images dont quelques-unes même peuvent exciter un léger sourire. Au lieu de donner seulement aux Troyens la prévoyance des fourmis, *hiemis memores*, il fallait nous montrer en eux l'amour de la gloire, le souvenir des ordres de Jupiter, et l'ambition de posséder l'Italie. L'omission des nobles motifs de leur empressement, et le choix de la comparaison, paraissent des fautes d'autant plus remarquables, que nous sommes en pleine tragédie, et que la situation demanderait de vives et nobles images, comme celles du récit de Calchas dans le dénouement de notre Iphigénie. Virgile oublie trop souvent que le peuple de Priam doit se montrer digne de la protection des dieux; d'ailleurs quelques traits pareils à ceux que l'on désire ici nous auraient conduits d'une manière plus heureuse peut-être à cette exclamation passionnée :

Quis tibi tunc, Dido, cernenti talia sensus?

A ce cruel spectacle, que n'éprouvais-tu pas, malheureuse Didon! quels gémissements lorsque, du haut de ton palais, tu contemplais ce tumultueux rivage, et la mer troublée au loin par les cris du départ! Cruel amour, à quoi ne réduis-tu pas le cœur des mortels! Un dieu force la reine de recourir

1 *Iliade*, vers 142 et suivants.

encore aux larmes, de descendre encore à la prière, de soumettre son orgueil à son amour, par le rôle de suppliante, afin de n'avoir négligé aucun moyen de succès, avant d'exécuter le projet de mourir.

Ma sœur, dit-elle, tu vois tout ce mouvement sur le rivage; ils y sont accourus de toutes parts : déjà la voile appelle les vents, et les matelots joyeux ont couronné les poupes. Si j'ai pu m'attendre à une pareille douleur pour récompense, j'aurai, sans doute, aussi la force de la supporter [1]. Mais rends à mon malheur un dernier office auprès de ce cruel Troyen : tu le sais, pour toi seule le perfide avait une espèce de culte, il te confiait même ses plus secrètes pensées; seule tu connaissais le chemin de son cœur, et les moments favorables pour y pénétrer: va, ma sœur, cours aborder avec des prières ce superbe ennemi. Quel est mon crime envers lui? On ne m'a point vue jurer avec les Grecs en Aulide de détruire la nation troyenne; je n'ai pas envoyé de flottes à Pergame, je n'ai point arraché la cendre et les mânes d'Anchise, son père, à leur tombeau. Pourquoi son insensibilité ferme-t-elle ses oreilles à mes paroles? pourquoi me fuir avec tant d'ardeur? Ah! du moins qu'il accorde une faveur dernière à sa malheureuse amante; qu'il attende une fuite plus facile et des vents plus favorables. Oublions cet hymen qu'il a trahi, j'en abandonne les droits; je ne demande plus qu'il se prive pour moi de la belle Italie, qu'il renonce à l'espoir d'un empire. Je ne veux que la faveur d'un délai, une trêve d'un moment, pour laisser amortir ma fureur, pour attendre que, vaincue par mon infortune, j'apprenne à souffrir et à répandre des larmes; c'est la dernière grâce que j'implore (prends pitié de ta sœur), et

1 Delille adopte, comme on va le voir, un autre sens, qui me paraît plus conforme à la situation que le sens littéral :

Si j'avais pu m'attendre à ce revers horrible,
Moins imprévu, ma sœur, il serait moins terrible.

quand je l'aurai obtenue, je la lui rendrai avec usure par le bienfait de ma mort.

Virgile suit avec beaucoup de soin la gradation dramatique de son sujet. Naguère Didon veillait et tremblait avant le danger, *omnia tuta timens.* Nous avons entendu ses transports à la découverte de la fuite d'Énée, qu'elle avait pressentie ; maintenant elle voit ce que la cruelle renommée avait pris plaisir à lui révéler. Plus de doute à son malheur ; mais ce n'est pas la fureur qu'il excite : il s'est fait une révolution dans le cœur de l'infortunée, l'amour a repris son empire ; les prières vont succéder aux imprécations ; le banni contre lequel elle a prononcé un arrêt si terrible redevient un dieu qu'elle implore à genoux, en lui demandant pardon d'un moment de colère causé par le désespoir.

Ce changement subit rappelle ce que Roxane dit elle-même des nouveaux sentiments qui ont tout à coup remplacé ses projets de vengeance :

L'auriez-vous cru, madame, et qu'un si prompt retour
Fit à tant de fureur succéder tant d'amour?
Tantôt, à me venger fixe et déterminée,
Je jurai qu'il voyait sa dernière journée :
A peine cependant Bajazet m'a parlé ;
L'amour fit le serment, l'amour l'a violé [1].

Quinault a mis sous nos yeux les mêmes effets de l'amour dans Armide. Renaud est endormi, Armide paraît sur la scène, un dard à la main ; elle aperçoit son amant, et va pour frapper ; mais, retenue par un pouvoir inconnu qui modère son cœur, elle s'arrête, et suspend sa vengeance. Plus faible encore, parce que sa passion est plus tendre et plus profonde, Didon porte dans son sein un dieu qui lui conseille ou plutôt qui lui ordonne de recourir à la prière :

Ire iterum in lacrymas, iterum tentare precando
Cogitur, et supplex animos submittere amori.

1 Acte III, scène IV.

Elle espère peu sans doute, mais elle aime, c'est assez pour que l'espérance ne soit pas tout à fait éteinte : et comme la vie avec l'amour serait pour elle le bonheur suprême, elle ne veut pas mourir avant d'avoir tout tenté ; elle ne veut pas avoir à se reprocher d'avoir perdu ce bonheur par sa faute, s'il est encore quelque moyen de le reconquérir. Voilà ce qu'exprime, avec une étonnante précision, le vers de Virgile :

Ne quid inexpertum frustra moritura relinquat.

Il n'y a rien de si triste que le début du discours prononcé par Didon d'une voix entrecoupée, et comme une femme à qui chacune de ses paroles donne un coup de poignard. Sa prière à sa sœur doit coûter d'autant plus à la victime de l'amour, qu'elle ne peut avoir oublié d'autres confidences, faites en des temps plus heureux. Virgile a puisé dans une connaissance parfaite du cœur humain le secret mouvement de jalousie que laissent entrevoir les paroles de la reine [1]. Peut-être même Didon implore-t-elle le secours de sa sœur parce qu'elle lui soupçonne quelque penchant pour le Troyen, disposition qu'un peintre de nos jours n'a pas manqué d'indiquer dans un tableau remarquable. Après ce trait, qui révèle tant de choses en si peu de paroles, Didon ajoute :

I, soror, atque hostem supplex affare superbum.

Par quels degrés l'amour fait passer la reine de Carthage ! on en peut juger par les noms qu'elle donne tour à tour à Énée : *hospes, conjux, vir, hostis*. Ce mot *hostem*, placé par Virgile dans les vers que je viens de citer, sert de transition aux raisonnements par lesquels Didon, qui semble ne parler

1 Solam nam perfidus ille
Te colere, arcanos etiam tibi credere sensus.

Il me semble que le sens caché dans ce léger reproche est celui-ci : *Colebam illum, te colebat.*

qu'à sa sœur, répond à Énée absent. Elle semble revenir sur la pensée qu'elle vient d'exprimer, sans doute à regret, et dit : « Mon ennemi, pourquoi le serait-il? Je n'ai pas « juré en Aulide, avec les Grecs, la ruine de la nation « troyenne, je n'ai pas envoyé de flottes à Pergame, je n'ai « point offensé les mânes de son père Anchise. » Nous la retrouvons dans la situation où elle n'effleurait qu'avec une timide pudeur le souvenir de ses bienfaits : plus malheureuse et moins confiante aujourd'hui, elle craint d'aborder un tel sujet; contente de se justifier de tout reproche, elle se borne à cette excuse : « Je ne suis pas coupable envers lui et les « siens. » Quand l'espérance était encore toute vive dans son cœur, quand elle croyait encore au pouvoir magique de son amour, au charme de ses paroles, nous l'avons entendue exprimer les plus tendres plaintes. Trop détrompée maintenant, et ne conservant plus qu'une faible lueur d'espérance, voici ses expressions :

> Quo ruit? Extremum hoc miseræ det munus amanti :
> Exspectet facilemque fugam ventosque ferentes...
> Tempus inane peto, requiem spatiumque furori,
> Dum mea me victam doceat fortuna dolere.

Peut-être le dernier de ces vers vous fera-t-il penser que Didon pourra s'accoutumer un jour à son malheur, et se contenter de la ressource des larmes offerte à la douleur résignée; mais vous apprenez bientôt que sa résolution de mourir est inébranlable, et qu'elle tente un dernier effort avec le triste pressentiment de son inutilité.

> Extremam hanc oro veniam (miserere sororis) :
> Quam mihi quum dederis, cumulatam morte remittam.

Didon a fait le sacrifice de sa vie; mais, avant de se délivrer de ses douleurs par le glaive, elle voudrait obtenir une faveur qui fût pour elle comme un dernier souvenir ac-

cordé à l'amour par l'ingrat qui l'abandonne ; elle paraît souhaiter que sa prière ait encore quelque empire sur lui, pour le trouver moins coupable, et pouvoir lui pardonner peut-être. On sent que ses premières questions, au retour d'Élise, seront celles-ci, qu'elle prononcera, sans doute, avec une vive inquiétude :

Num fletu ingemuit nostro? num lumina flexit?
Num lacrymas victus dedit? aut miseratus amantem est !

Peut-être ajoutera-t-elle, comme Bérénice, à qui j'emprunte ces traits avec un léger changement :

Dans ses secrets discours étais-je intéressée ?
Élise, étais-je au moins présente à sa pensée?

Dans le Cid, Chimène, après avoir demandé au roi de Castille la mort de Rodrigue, éprouve des combats et des retours qui se rapprochent beaucoup de la situation de la reine de Carthage implorant l'ennemi contre lequel son désespoir venait d'invoquer la colère des dieux. Partagée entre deux sentiments impérieux, la fille de don Gomès s'écrie :

Je demande sa tête, et crains de l'obtenir :
Ma mort suivra la sienne, et je veux le punir !

Et quand on l'interroge pour savoir ce qu'elle prétend faire enfin, elle répond :

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

C'est surtout dans la touchante scène où elle revoit Rodrigue que l'accent de la tendresse est empreint dans toutes les paroles de Chimène :

Si quelque autre malheur m'avait ravi mon père,
Mon âme aurait trouvé dans le bien de te voir
L'unique allégement qu'elle eût pu recevoir,

Et contre ma douleur j'aurais senti des charmes,
Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.

Plus elle avance vers le moment d'obtenir ce qu'elle paraît avoir souhaité avec tant d'ardeur, la mort du meurtrier de son père, et plus l'amour reprend de puissance sur elle. Au moment des derniers adieux de Rodrigue, qui va combattre don Sanche, l'amour arrache du cœur de Chimène ce vœu passionné, qui dément tous les efforts de sa colère, et devient le signal ainsi que le présage de la nouvelle victoire du héros :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

Plus loin, Corneille fait encore éclater, avec vérité, le triomphe de l'amour sur la vengeance :

Enfin Rodrigue est mort, et sa mort m'a changée
D'implacable ennemie en amante affligée.

Par un dernier artifice de Corneille, Chimène, en respectant ce qu'elle doit à la mort récente de son père, refuse d'épouser le vainqueur des Maures et de don Sanche, et nous force de plaindre et d'admirer un sacrifice dont le poëte nous laisse habilement entrevoir le terme dans cette réponse du roi à Rodrigue :

Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
Laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi.

On n'a point assez remarqué que Corneille traite quelquefois les passions avec une rare délicatesse, et qu'il est en cela, comme en beaucoup d'autres choses, le maître et le modèle de Racine.

Phèdre, encore plus agitée de mouvements contraires que Didon, passe aussi de l'emportement et du délire de l'amour désespéré à la soumission et à la prière; malgré la juste hor-

reur que sa déclaration inspire à Hippolyte, malgré la honte qu'elle ressent de l'abaissement où nous l'avons vue, l'espoir de toucher le fils de l'Amazone rentre encore dans son cœur, comme l'atteste cette prière à Œnone, qu'elle choisit pour interprète auprès du farouche élève du sage Pitthée :

Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
OEnone; fais briller la couronne à ses yeux :
Qu'il mette sur son front le sacré diadème;
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même.
Cédons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.
Il instruira mon fils dans l'art de commander;
Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de père :
Je mets sous son pouvoir et le fils et la mère.
Pour le fléchir, enfin, tente tous les moyens :
Tes discours trouveront plus d'accès que les miens;
Presse, pleure, gémis; peins-lui Phèdre mourante;
Ne rougis point de prendre une voix suppliante :
Je t'avouerai de tout; je n'espère qu'en toi.
Va, j'attends ton retour pour disposer de moi.

L'Ariane de Thomas Corneille a aussi recours aux larmes et aux prières, comme toutes les amantes offensées, qui redoutent un abandon plus cruel à leurs yeux que la mort :

Ma sœur, au nom des dieux, ne m'abandonnez pas.
Je sais que vous m'aimez, et vous le devez faire :
Vous m'avez dès l'enfance été toujours si chère,
Que cette inébranlable et fidèle amitié
Mérite bien de vous au moins quelque pitié.
Allez trouver... hélas! dirai-je mon parjure?
Peignez-lui bien les maux du tourment que j'endure :
Prenez, pour l'arracher à son nouveau penchant,
Ce que les plus grands maux offrent de plus touchant.
Dites-lui qu'à son feu j'immolerais ma vie,
S'il pouvait vivre heureux après m'avoir trahie.
D'un juste et long remords avancez-lui les coups.
Enfin, ma sœur, enfin, je n'espère qu'en vous.

Le ciel m'inspira bien, quand, par l'amour séduite,
Je vous fis malgré vous accompagner ma fuite :
Il semble que dès lors il me faisait prévoir
Le funeste besoin que j'en devais avoir.
Sans vous, à mes malheurs où chercher du remède?

Didon a supplié en vain. Élise, aussi malheureuse que sa sœur, porte et reporte encore les plaintes et les larmes de l'amour à Énée; mais il n'est ému ni des plaintes ni des larmes, aucune prière ne le trouve exorable. Les destins s'y opposent : un dieu ferme l'oreille et le cœur du héros aux cris de la pitié. Virgile commet ici la faute de comparer Énée à un rocher qui, battu par les aquilons conjurés, demeure inébranlable sur sa base, et, levant fièrement la tête vers le ciel, plonge sa racine dans les enfers.

L'insensibilité d'Énée jette le désespoir dans l'âme de Didon. Épouvantée de ses destins, elle invoque la mort. Dans son dégoût de la vie, elle est lasse de regarder la lumière céleste; tout se réunit pour la pousser au funeste dessein de renoncer au jour. Elle a vu, lorsque ses mains déposaient des offrandes sur les autels où brûlait son encens, elle a vu (présage terrible!) la liqueur sacrée se noircir, et le vin du sacrifice se changer en un sang impur. Personne n'a remarqué ce prodige, Didon ne l'a pas même raconté à sa sœur. C'est peu : dans le palais était un temple de marbre blanc, élevé à son premier époux; objet d'un culte particulier de l'amour, elle-même l'ornait jadis de blanches toisons et de guirlandes sacrées. De ce temple désert il lui semblait entendre sortir des plaintes, et la voix de Sichée qui l'appelait pendant que la sombre nuit occupe la terre. Souvent, sur le faîte du monument, un hibou solitaire lui paraît pousser des cris funèbres, ou traîner sa voix plaintive en longs gémissements. Bientôt les anciennes prédictions des oracles reviennent l'épouvanter par des avertissements terribles qu'elle avait oubliés. Dans le sommeil, le cruel Énée, toujours présent à ses yeux, la poursuit et tourmente sa fureur. Toujours elle

se voit au moment de l'abandon, seule avec elle-même; toujours elle croit errer sans compagnons, sans guides, sur une longue route, et chercher ses Tyriens sur une terre déserte. Tel Penthée, dans son délire, voit deux troupes d'Euménides, deux soleils, et une double Thèbes apparaître à ses regards; tel, sur la scène, Oreste éperdu fuit sa mère armée de flambeaux et de noirs serpents, et trouve les Furies vengeresses assises sur le seuil du palais.

Didon ressemble, en ce moment, à Phèdre lorsqu'elle dit :

Et moi triste rebut de la nature entière,
Je me cachais au jour, je fuyais la lumière;
La mort est le seul dieu que j'osais implorer.
J'attendais le moment où j'allais expirer.

Le dégoût de la vie est une des premières conséquences du vide affreux que laisse dans le cœur une grande passion détrompée. Alors, du ciel, on retombe sur la terre, on ne saurait plus souffrir la vie, et l'on dit avec Phèdre :

Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.

A cet ennui qui rend le cœur malade, la trop faible Didon ajoute les superstitions et les terreurs, funeste cortége de l'amour malheureux, et, ce qui est plus cruel encore, les douleurs du repentir. Depuis le moment extrême où elle a invoqué la protection de Sichée par ces vers si touchants :

Ille meos primus qui me sibi junxit, amores
Abstulit, ille habeat secum servetque sepulcro.

Elle n'a pas prononcé le nom de cet époux. Tout entière à sa seconde ardeur, peut-être n'a-t-elle pas pensé à lui une seule fois; et sans doute elle a négligé le temple comme le dieu. Quels vœux, quelles prières aurait-elle pu apporter à ses autels? Maintenant que le malheur a succédé à la félicité suprême, Sichée reparaît aux yeux de Didon, et vient lui

retracer par sa présence des souvenirs accusateurs ; c'est alors que les tourments d'un cœur agité des mouvements les plus contraires produisent la cruelle illusion qui l'abuse. Peut-être un instinct secret et de tendres souvenirs la pousseraient-ils à implorer le dieu, trop longtemps offensé ; peut-être sort-elle de son lit brûlant et douloureux pour apaiser et prier Sichée ; mais au moment où cette pensée l'entraîne, de loin elle entend ou croit entendre la voix de son époux, qui n'est autre chose que la voix du remords. Les cris du hibou, qui semblent prolonger les plaintes de Sichée, sont placés ici avec beaucoup d'art, parce qu'ils peignent d'une manière aussi vraie que dramatique les vaines et cruelles douleurs que notre âme blessée enfante et transforme en supplice. Surviennent ensuite les avis des oracles oubliés ; ils se représentent à l'esprit de Didon, semblables à ces conseils que donnent la sagesse, et qui se montrent tout à coup comme des ennemis menaçants, lorsque nous sommes punis de la faute que nous aurions pu prévenir. Observez encore que toutes ces terreurs assiégent Didon pendant l'ombre de la nuit, mère des visions mensongères et de toutes les folles imaginations ; mais le repentir, la crainte, la foi trahie, la pudeur violée, les serments mis en oubli, ne sont pas la plus grande douleur de l'infortunée ; la plaie, le tourment de son cœur, c'est le cruel Énée. Sans cesse elle se réveille avec la première angoisse du moment de l'abandon ; elle éprouve à tout moment la douleur de la solitude que l'absence de l'objet aimé forme autour de nous ; elle suit sans guide et au hasard les traces de son amant, et ne le trouve jamais ; elle cherche son peuple, et ne voit qu'elle sur des plages désolées. Avec quelle habileté le poëte nous rappelle, par ces images accumulées, tout ce que Didon quitterait pour Énée, si elle obéissait aux inspirations de l'amour.

Malgré le désordre attaché au délire des songes qui nous présentent tant d'images fantastiques et gigantesques, malgré la vérité de la peinture qui retrace avec tant d'énergie les

désordres d'un cœur troublé par des passions qui rendent le sommeil quelquefois si terrible, peut-être la sublime comparaison de Virgile pèche-t-elle par un peu d'exagération. Il répugne à la raison de penser que les tourments d'une femme sensible et tendre égalent le supplice d'un fils dénaturé.

Les images de Virgile auraient une merveilleuse convenance dans la situation où Mitrane représente la terrible Sémiramis entraînée, malgré elle, au tombeau de l'époux qu'elle a empoisonné.

Nous avons vu Didon suppliante, et conservant un reste d'espérance qui la fait consentir à vivre, quoique avec un certain pressentiment que sa fin n'est pas éloignée. L'inflexibilité d'Énée l'a réduite à implorer la mort. Tout l'y invite; et les terreurs de la superstition, et les angoisses du remords, et les regrets de l'amour, et surtout les souvenirs de sa destinée. Comment ne se croirait-elle pas condamnée par une espèce de fatalité, lorsque la douleur lui retrace le cours d'une carrière si orageuse, ses premières amours, sa félicité d'un moment, interrompue par le crime d'un frère, la mort de Sichée, un exil sur les mers, les travaux d'un empire à fonder, l'arrivée du Troyen, l'enthousiasme causé par sa présence, une passion rallumée dans un cœur éteint et paisible, de si brillantes espérances, et un abandon aussi cruel qu'imprévu? Effrayée de tout ce que promet un pareil assemblage de maux, elle sent que le glaive seul peut la guérir. Mais pour qu'une femme à la fois tendre, sensible et forte, exécute le projet de mettre un terme à sa vie, il faut que ce projet ait été médité, mûri, couvé dans le cœur; c'est un long enfantement de la douleur qui l'a conçu. Virgile a rendu cette pensée par un admirable vers :

Ergo ubi concepit furias evicta dolore.

Lorsque l'excès de la douleur a fait éclore dans le sein de Didon les furies du désespoir, et la résolution de mourir, elle choisit en elle-même le temps, le mode, le théâtre de

son trépas; puis, abordant sa triste sœur avec des paroles trompeuses, elle cache ses desseins sous un air tranquille, et affecte la sécurité de l'espérance : « Ma sœur, félicite-moi; j'ai trouvé le moyen de le ramener à moi, ou de m'affranchir de lui et de mon amour. » Après ce début si simple, elle ajoute :

« De ces mers où le jour va plonger sa lumière,
« Des bornes de l'Afrique où sur sa tête altière
« L'infatigable Atlas porte le poids des cieux,
« Une antique prêtresse est venue en ces lieux :
« Consacrée aux autels des jeunes Hespérides,
« C'est elle qui jadis, contre des mains avides,
« Protégeait le fruit d'or de leur fertile enclos;
« Qui d'un miel odorant, mêlé de froids pavots,
« Nourrissait leur dragon, et du monstre sauvage
« Endormait à son choix ou réveillait la rage.
« Son art endort aussi les chagrins amoureux,
« Ou d'un ardent amour ranime tous les feux :
« Sous ses pieds tu verras s'ébranler les campagnes,
« Les pins déracinés descendre des montagnes;
« L'onde arrêter son cours, l'Olympe ses flambeaux,
« Et les mânes sortir de la nuit des tombeaux.
« J'en atteste le ciel, chère sœur, et toi-même;
« Malgré moi, j'ai recours à son pouvoir suprême.
« Toi, si tu plains les maux de ce cœur agité,
« Dans un lieu découvert, mais des yeux écarté,
« Que par tes soins secrets un bûcher se prépare;
« Qu'on y place le fer qu'a laissé le barbare,
« Et toute sa dépouille, et ce lit conjugal,
« De ma ruine, hélas! le complice fatal.
« Pour chasser de mon cœur un amour trop funeste,
« Il nous faut de l'ingrat détruire ce qui reste. »
Elle dit et pâlit. Mais cependant sa sœur
Ne peut de son projet soupçonner la fureur.
Elle n'augure pas de sa douleur cachée
Un désespoir plus grand qu'à la mort de Sichée,
Et dresse innocemment le funeste appareil.
Dans un lieu retiré, mais ouvert au soleil,

Des rameaux du sapin, de longs éclats du chêne,
On forme le bûcher; il s'élève; et la reine
Du sacrifice affreux fait les tristes apprêts,
Suspend en noirs festons la feuille des cyprès;
Elle place au sommet la dépouille d'Énée,
Et ce lit nuptial qu'a maudit l'hyménée,
Et le fer du parjure, et son image, hélas!
Instruments et témoins du plus cruel trépas.
Les autels sont dressés; la prêtresse terrible
Court, les cheveux épars, lance un regard horrible.
Tout à coup sa voix tonne; elle invoque et Pluton,
Et la triple Diane, et l'ardent Phlégéthon;
Réveille le chaos dans ses abîmes sombres,
Et trouble par ses cris le long repos des ombres;
Puis d'une onde funèbre elle verse les flots
Qui du noir Achéron représentent les eaux;
Exprime un lait impur d'une herbe empoisonnée,
Au flambeau de la nuit par l'airain moissonnée.
Enfin, pour rendre encor le charme plus puissant,
Elle y joint la tumeur que le coursier naissant
Apporte sur son front, et que, pour ce mystère,
On enlève aussitôt à son avide mère.
La reine, sans ceinture, un pied sans brodequin,
Déjà tient son offrande en sa tremblante main.
Dévouée à la mort, en silence elle atteste
Les dieux, sacrés témoins de son destin funeste,
Ces dieux justes, vengeurs des malheureux amours.

Tout ce morceau, que j'emprunte à la traduction de Delille, parce qu'elle joint la richesse et l'élégance à la fidélité, est dans Virgile un modèle de narration dramatique. Le début du discours de la reine a tellement l'accent de la vérité, qu'Élise ne saurait soupçonner l'événement qui se prépare. Il est à remarquer que Didon dit *eum* (lui), et non pas Énée; elle a peur de se trahir par des larmes, et de laisser échapper son secret en prononçant ce nom cher et funeste. La description des prodiges opérés par la prêtresse est un modèle tant pour la sage sobriété des ornements que

pour le mouvement du style. Le poëte s'est rappelé que la passion communique sa flamme à tout ce qu'elle touche, et n'enfante jamais de vaines peintures. Le brillant Ovide, au contraire, languit souvent, parce qu'au lieu de penser à ses personnages, à leurs caractères, à leur position, il s'amuse à donner carrière à son imagination, et montre partout le poëte jaloux d'étaler sa fécondité. Il faut remarquer avec quelle froideur apparente, avec quel détachement de tout intérêt, Didon, dont le cœur brûle en secret, parle du sacrifice de tant de gages autrefois si chers à sa tendresse; mais aussi, après cet effort sur elle-même, il ne lui reste plus la force de poursuivre, et la pâleur de la mort se répand sur son visage. Élise n'aperçoit pas cet indice de l'agitation du cœur de Didon, et se laisse facilement abuser. A ce calme affecté d'un langage trompeur succède une scène imposante comme une cérémonie religieuse, qui jette la terreur dans l'âme de la victime. Heureuse autrefois dans son malheur, quand elle avait la vertu pour compagne et pour soutien, Didon éprouvait un plaisir mêlé de tristesse, mais pur comme la joie de l'innocence, en couronnant de fleurs l'image de son époux; ces fleurs étaient des emblèmes de fête et des présents d'amour : maintenant, abreuvée de chagrins qui fermentent comme un poison dans son cœur, elle couronne de cyprès le bûcher où sa faute la fera monter.

C'est pour la seconde fois que la reine de Carthage nous apparaît aux pieds des autels; son délire, en invoquant Junon, sa curiosité à consulter les entrailles des victimes ouvertes devant elle, nous ont préparés à la situation nouvelle où nous la voyons. Dans l'enthousiasme de sa passion, elle demandait faveur ou grâce, sans savoir si ses vœux n'offensaient pas le ciel qui avait reçu ses serments de fidélité aux mânes d'un époux; aujourd'hui, trop cruellement punie d'un moment d'erreur, elle appelle les dieux au spec-

tacle des apprêts de sa mort, en invoquant leur justice et leur vengeance [1].

On trouve dans Valérius Flaccus une très-belle scène, où Médée, amante et magicienne, prodigue tous les prodiges de son art en faveur de Jason. Le poëte déploie dans cette scène, un peu longue peut-être, des beautés d'un ordre supérieur et de nature différente.

Virgile a fourni les plus heureuses inspirations à Rousseau pour la plus belle de ses cantates. Circé est une copie de Didon, mais qui semble faite de génie comme une peinture originale. Tous les détails de la cérémonie magique sont peints à la manière d'un grand maître; c'est la précision de Virgile et la rapidité d'Eschyle, avec un mouvement dramatique dont ce poëte est peut-être le modèle dans le genre lyrique. Pourquoi faut-il qu'une si magnifique composition ait un si faible dénouement? Pourquoi ces vers d'opéra après des beautés sévères comme celles de l'Énéide? Pourquoi la faiblesse de Quinault vient-elle efféminer le ton mâle et affaiblir ainsi l'accent tragique de la muse de Rousseau?

Les vers de Virgile, dans la description du sacrifice, sont d'un ton lugubre comme le sujet; maintenant il demande à sa muse l'harmonie la plus douce pour peindre le calme profond de la nature, qu'il veut opposer au tumulte élevé dans l'âme de Didon.

Nox erat, et placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras; sylvæque et sæva quierant
Æquora; cum medio volvuntur sidera lapsu;
Cum tacet omnis ager; pecudes, pictæque volucres,

1 Le texte dit :

Tum, si quod non æquo fœdere amantes
Curæ numen habet, justumque memorque precatur.

La passion de l'amour, dans son bonheur, comme dans son infortune, se plaît à nourrir l'illusion qui la place sous la protection spéciale de quelque dieu qui reçoit ses plus secrètes confidences.

Quæque lacus late liquidos, quæque aspera dumis
Rura tenent, somno positæ sub nocte silenti
Lenibant curas, et corda oblita laborum :
At non infelix animi Phœnissa; neque unquam
Solvitur in sommos, oculisve aut pectore noctem
Accipit : ingeminant curæ; rursusque resurgens
Sævit amor, magnoque irarum fluctuat æstu.

La nuit avait rempli la moitié de son cours,
Sur le monde assoupi régnait un calme immense;
Les étoiles roulaient dans un profond silence;
L'aquilon se taisait dans les bois, sur les mers;
Les habitants des eaux, les monstres des déserts,
Des oiseaux émaillés les troupes vagabondes,
Ceux qui peuplent les bois, ceux qui fendent les ondes,
Livrés nonchalamment aux langueurs du repos,
Endormaient leurs douleurs, et suspendaient leurs maux.
Didon seule veillait; la noire solitude
Aigrit de ses chagrins l'ardente inquiétude.
De l'amour renaissant le terrible réveil
A ses yeux, à son cœur, refuse le sommeil.
De ses sens agités la tempête s'augmente;
En butte à tous les coups de l'horrible tourmente,
D'espérance, d'effroi, d'amour et de fureur,
Un reflux orageux bouleverse son cœur;
Et son esprit flottant roule ainsi ses pensées,
Admises tour à tour, tour à tour repoussées.

Delille, qui excelle à reproduire les couleurs et l'harmonie des langues anciennes, a rendu avec habileté les repos, les suspensions, la marche solennelle de la période de Virgile; mais ni lui ni Voltaire [1] n'ont seulement approché de l'excla-

1 Ce passage est imité d'Apollonius, mais Virgile l'a singulièrement embelli.

On trouve dans Euripide une admirable scène, qui, quoique formant une autre opposition que celle de Virgile, peut être citée à propos dans ce moment, parce qu'elle montre aussi que les grands poëtes, comme les grands peintres, sont habiles à trouver d'heureux

mation *at non infelix animi Phœnissa*. Mais il n'en était point ainsi de Didon, malheureuse par des peines du cœur! Non-seulement cette exclamation est pleine d'éloquence, mais encore elle forme, avec les beaux vers qui la suivent, la plus heureuse des transitions au discours que l'on va lire, et qui achève, par le désordre et le trouble passionné qu'il exprime, la savante opposition que Virgile a si heureusement commencée :

« Que faire? Irai-je essuyer les mépris des amants qui « m'ont recherchée jadis? Irai-je implorer en suppliante « l'hyménée des princes numides que j'ai tant de fois dédai- « gnés pour époux? Faut-il suivre la flotte d'Ilion, et me « mettre encore à la merci des Troyens? Sans doute, j'ai lieu « de m'applaudir de les avoir secourus, et le souvenir de mes « bienfaits est resté profondément gravé dans leur cœur! Les « suivre! mais qui d'entre eux voudra me souffrir? qui voudra « recevoir dans ses vaisseaux une femme odieuse à des ingrats? « Malheureuse! ignores-tu leur renommée? Quoi! ton cœur « ne reconnaît pas ici les parjures accoutumés de la race de « Laomédon! Mais s'ils me recevaient? eh bien! me verrait-on « seule accompagner des matelots triomphants de ma fuite [1]?

contrastes. Cette scène est celle où Oreste remercie le sommeil d'avoir suspendu ses douleurs et mis un terme à son égarement. Rien de si beau dans les anciens que la naïveté de leurs tableaux de la nature. Ils osent mettre sur la scène tragique un fils de roi à qui les dieux envoient le sommeil comme un bienfait, une sœur qui veille autour de lui, et recommande aux femmes du chœur de marcher doucement pour ne pas troubler le repos de son frère. Ils nous montrent avec une grâce naïve la douceur du réveil d'Oreste, et ce calme des sens qui lui permet d'écouter la raison et d'ouvrir son cœur à la voix de l'amitié. (Voyez la tragédie d'Oreste, acte V, scènes III et IV.)

1 On lit dans la Sophonisbe de Corneille des vers qui ont du rapport avec tout ce passage de Virgile :

Quoi, j'irais mendier jusqu'au camp des Romains
La pitié de leur chef qui m'aurait en ses mains!

« Ou monterais-je sur leurs flottes suivie de tous mes sujets? « Quoi! ceux que j'ai arrachés avec tant de peine de la ville « de Tyr, j'essayerais de les commettre de nouveau sur les « mers, et de leur donner l'ordre de livrer la voile aux autans! « Malheureuse! plutôt mourir comme tu le mérites, plutôt « trancher tes douleurs avec le fer! C'est toi, ma sœur, qui, « vaincue par mes larmes, et trop complaisante à mon délire, « c'est toi qui rassembles tous ces maux sur ma tête; ta fai- « blesse me livre à ce cruel ennemi. Il ne m'a point été permis « de passer, loin du lit nuptial, une vie paisible au sein de « l'innocence, et d'éviter de si cruels tourments! Elle n'a « point été gardée la foi promise aux cendres de Sichée! »

Le dépit de l'amour, l'orgueil du sexe et du rang, le profond sentiment de l'ingratitude, les délibérations d'un cœur excité par ses vœux et retenu par la honte, l'entraînement de la passion prête à tout oser, les combats que suscitent tour à tour la crainte des mépris, et surtout le défaut d'espérance, éclatent à la fois dans ce discours, auquel une ironie douloureuse prête un accent bien propre à exprimer l'amertume des chagrins de l'âme. Si les paroles de Didon semblent rappeler, en les affaiblissant, plusieurs traits de son premier discours, elles ne devaient pas avoir la même véhémence, puisque le nouvel orage qui va s'élever dans ce cœur agité ne fait encore que commencer. Mais quelle frayeur nous inspire cette exclamation terrible, qui annonce la mort de Didon, comme un éclair sorti du sein des nuages qui se choquent entre eux annonce la foudre, *expressum ventis fulmen :* « Pourquoi ne pas mourir comme tu l'as mérité? pourquoi ne pas trancher tes douleurs avec le fer?.... » A peine ce cri est échappé de

J'irais déshonorer par un honteux hommage
Le trône où j'ai pris place et le sang de Carthage!

Didon a les mêmes sentiments dans le cœur, mais son langage ne peut avoir la même fierté, parce qu'elle est domptée par l'amour, qui affaiblit son courage et amollit ses paroles.

ses lèvres, qu'elle s'attendrit sur elle-même et revient ainsi sur la cause de sa perte : « C'est toi, ma sœur, qui, vaincue par mes larmes, et trop complaisante à mon délire, c'est toi qui m'accables de tous ces maux ; ta faiblesse me livre à mon cruel ennemi. » Observez avec quel ménagement ce reproche s'échappe du cœur de l'amante. Il ne fallait pas flétrir Élise ; d'ailleurs sa faute vient d'un excès de tendresse et d'une illusion de l'amitié compatissante [1]. Didon le sait, et pardonne l'erreur en faveur de la cause ; mais elle ne peut s'empêcher de regretter le tranquille bonheur qu'elle goûtait avant l'arrivée du Troyen. « Il ne m'a point été permis, dit-elle, de passer, loin du lit nuptial, une vie paisible au sein de l'innocence, et d'éviter de pareils tourments. » Le texte porte *tales nec tangere curas;* cette image exprime, d'une manière vive et précise, que l'amour est un poison que notre cœur ne peut effleurer sans porter la peine de son imprudence. Immédiatement après *tales nec tangere curas,* Didon ajoute :

Non servata fides cineri promissa Sichæo.

Elle n'a point été gardée la foi promise aux cendres de Sichée [2] ! Combien d'amour encore dans le cœur de la femme qui murmure ces paroles! Comme Didon s'accuse avec mé-

1 Dans Racine, la funeste complaisance d'OEnone a été jusqu'au crime, et le poëte a dû la punir sans ménagement par cette apostrophe de Phèdre :

> Malheureuse, voilà comme tu m'as perdue !
> Au jour que je fuyais c'est toi qui m'as rendue.
> Tes prières m'ont fait oublier mon devoir :
> J'évitais Hippolyte, et tu me l'as fait voir.
> Acte IV, scène VI.

2 Est-ce là cette foi tant promise à sa cendre ?

Racine a imité jusqu'à la petite réserve du tour de Virgile, qui se sert de la forme indirecte. Les passions ont dans leur langage des délicatesses qu'on ne soupçonne qu'après une longue étude du rapport de leurs paroles avec les pensées qu'elles doivent exprimer.

nagement! Son faible et tardif aveu n'est pas un repentir, c'est un regret, que le bonheur aurait empêché de naître. Ramenez un moment Énée à Didon, et vous la verrez bientôt dans les mêmes transports qu'Héloïse, au retour du dieu mortel qu'elle adorait. Vainement elle aura appelé sur lui la colère des dieux ; elle est toujours prête à dire comme Hermione à Oreste au sujet de Pyrrhus :

S'il ne meurt aujourd'hui, je puis l'aimer demain.

Voilà ce qu'elle a dans le cœur et sur les lèvres, au moment où Virgile la sépare à jamais d'Énée.

Le héros cependant, plein de l'ordre céleste,
Pour sa fuite, à regret, avait tout préparé;
Le sommeil de ses sens enfin s'est emparé :
Tout à coup dans un songe il croit revoir Mercure;
C'était sa voix, son port, sa blonde chevelure,
Enfin du jeune dieu tous les traits éclatants.
« Eh quoi! fils de Vénus, dans ces affreux instants
« Tu dors! tu n'entends pas le souffle du Zéphyre!
« D'une amante en fureur tu braves le délire!
« Prête à mourir, en proie au plus affreux transport,
« Quelque horrible forfait va signaler sa mort.
« Pourquoi ne fuis-tu pas, quand tu le peux encore?
« Si ta voile tardive attend ici l'aurore,
« Bientôt tu la verras armer tous ses vaisseaux,
« Te suivre, t'arrêter, t'attaquer sur les eaux.
« Je vois briller le fer, je vois luire la flamme;
« Va, pars : qui peut compter sur le cœur d'une femme! »
Il dit, et disparaît dans l'ombre de la nuit.
Loin d'Énée, à ces mots, le doux sommeil s'enfuit.
Croyant entendre encor cette voix menaçante,
Il se lève, saisi d'une sainte épouvante :
« Hâtez-vous, compagnons; rameurs, prenez vos rangs;
« Abandonnez la voile à l'haleine des vents :
« Les dieux viennent encor d'accuser ma paresse.
« Qui que tu sois, grand dieu, j'étouffe ma tendresse,

« Je t'obéis ; et toi, daigne exaucer nos vœux,
« Accorde-nous des vents et des astres heureux ! »
Sa foudroyante épée à ces mots étincelle ;
Les câbles sont coupés, il part ; et, plein de zèle,
Tout fuit, se précipite, et vole sur les eaux.
La mer a disparu sous leurs nombreux vaisseaux :
Le rivage s'enfuit, et les flots qui bouillonnent
Cèdent en mugissant aux bras qui les sillonnent.

Le sommeil d'Énée, dans une telle situation, est tout au moins d'une rare inconvenance ; Énée ne se montre ni comme un chef prudent (les reproches de Mercure en sont la preuve [1]), ni comme un amant pénétré de regrets, ni même comme un homme sensible à la reconnaissance, et qui devrait donner du moins quelques larmes au malheur de Didon. Les dangers que Mercure vient révéler au Troyen rappellent une vérité d'observation, c'est que les âmes froides ne comprennent rien au délire des âmes passionnées. Vainement Didon lui a répété sans cesse, avec l'accent de la nature, qu'elle mourra de sa douleur, il ne l'entend pas ; vainement les fureurs de l'amour ont éclaté dans les premières imprécations de la reine, il pense que cet orage va se dissiper en pleurs, et ne soupçonne aucuns des effets possibles du courroux d'une femme qu'il a réduite au désespoir. Aussi le discours de Mercure ne lui cause pas moins de surprise que d'épouvante. Ce dernier sentiment revient sans cesse sous la plume de Virgile, et nuit, par ses fréquentes répétitions, au caractère du héros : on est surpris de cette faute continuelle. Certains critiques s'étonnent encore d'entendre sortir de sa bouche ces expressions :

Sequimur te, sancte deorum,
Quisquis es, imperioque iterum paremus ovantes.

Le mot *orantes* ne serait pas sans quelque inconvenance,

1 Fils d'une déesse, quoi, tu peux goûter le sommeil dans une telle extrémité ? Quoi, tu n'ouvres pas enfin les yeux sur les périls qui t'environnent ? Insensé !

si le fils d'Anchise ne parlait pas ici comme le chef et l'interprète des anciens compagnons d'Hector. Cependant la traduction de Delille prouve que l'expression *ovantes* choquait un peu sa délicatesse. Rien de plus naturel que leur empressement de quitter Carthage, et cet empressement aurait dû être motivé d'une manière plus noble par Virgile ; mais pourquoi les bienfaits de Didon paraissent-ils entièrement effacés de tous les cœurs? Ni le sage Ilionée, qui a éprouvé le premier la générosité de la reine de Carthage, ni le vieillard Aléthès, ni aucune des femmes troyennes qui ont dû sentir vivement le prix d'une si tendre hospitalité, ne prononcent en partant le nom de cette infortunée. On désirerait que Virgile eût inspiré quelques regrets au jeune Ascagne, dont les larmes, au moment de quitter une autre mère dans Didon, auraient pu faire sortir de la bouche d'Énée des paroles pleines de sagesse et de pitié tout ensemble. « Mon fils, aurait dit le héros, tes larmes touchent mon cœur ; oui, souvenons-nous toujours de Didon ; les ingrats sont haïs des dieux et des hommes : mais Jupiter a parlé, il faut obéir ; salue pour la dernière fois la terre de l'hospitalité, adresse au ciel des prières pour la reine de Carthage, et regarde l'Italie, où les destins nous appellent [1]. » Avec ces simples paroles, Énée serait jus-

1 La critique du récit de Virgile se trouve confirmée dans les cruels reproches de Didon, qui ne sont que trop justifiés par l'indifférence du fils d'Anchise et le silence des Troyens :

> Iliacas igitur classes atque ultima Teucrum
> Jussa sequar ? quiane auxilio juvat ante levatos,
> Aut bene apud memores veteris stat gratia facti ?

Si Didon se rappelait en ce moment la réponse d'Énée aux plus tendres prières de l'amour, elle ajouterait : « Je ne m'étonne plus de son embarras devant moi et des discours glacés par lesquels il me jurait une éternelle reconnaissance. Toute l'ingratitude cachée sous ses promesses mensongères vint me frapper comme un trait de lumière ; je lus clairement au fond de son cœur :

> Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté
> Remettait le bandeau que j'avais écarté. »

tifié à mes yeux, et le jeune Ascagne commencerait à paraître dignement sur la scène.

Jason, plus jeune qu'Énée, Jason, qui ne nous a point été donné par Apollonius comme le modèle de la haute sagesse, joue un rôle bien plus convenable que celui du prince troyen. Il ne s'endort point en face des périls, il n'a pas besoin qu'un dieu vienne le réveiller et lui ordonner de fuir, après avoir gourmandé son imprudence. A peine maître de la toison d'or par les secours de Médée, il dit à ses compagnons : « Mes amis, ne songez plus maintenant qu'à retourner dans votre patrie, puisque la conquête pour laquelle nous avons essuyé tant de fatigues vient d'être achevée, grâce à cette jeune princesse, qui veut bien encore devenir mon épouse. Elle vous a rendu, ainsi qu'à toute la Grèce, un service signalé ; hâtez-vous donc de la soustraire au courroux de son père ; hâtez-vous de sortir du fleuve avant qu'Éétès, suivi de ses nombreux sujets, ne vous ferme l'entrée de la mer. Tandis que les uns rameront, que les autres opposent leurs boucliers aux traits de l'ennemi. Notre patrie, nos enfants, tout ce que nous avons de plus cher, est actuellement entre nos mains. C'est de nous que la Grèce entière attend sa gloire ou son déshonneur. » A ce discours, les Argonautes poussèrent des cris de joie. Jason se revêtit de ses armes, et, ayant tiré son épée, coupa lui-même les câbles qui retenaient le vaisseau, et s'assit à côté de la princesse et du pilote Ancée. Ses compagnons, impatients de sortir du fleuve, ramaient avec ardeur. La prudence, la gratitude, le courage et l'amour de la patrie brillent dans ce discours, et mettent en ce moment Jason bien au-dessus d'Énée, qui a toujours besoin du secours des dieux pour remplir ses devoirs. Je vois aussi dans les Argonautes des pensées de gloire dont je ne trouve pas de trace dans les Troyens au moment de leur fuite.

L'Aurore abandonnait la couche de Tithon,
Et la nuit pâlissait de son premier rayon :

Didon, du haut des tours, jetant les yeux sur l'onde,
Les voit voguer au gré du vent qui les seconde.
Le rivage désert, les ports abandonnés,
Frappent d'uu calme affreux ses regards consternés.
Aussitôt, arrachant sa blonde chevelure,
Se meurtrissant le sein : « O dieux ! quoi, ce parjure,
« Quoi, ce lâche étranger aura trahi mes feux,
« Aura bravé mon sceptre, et fuira de ces lieux !
« Il fuit, et mes sujets ne s'arment point encore !
« Ils ne poursuivent pas un traître que j'abhorre !
« Partez, courez, volez, montez sur ces vaisseaux !
« Des voiles, des rameurs, des armes, des flambeaux ?
« Que dis-je ! où suis-je, hélas ! et quel transport m'égare ?
« Malheureuse Didon ! tu le hais, le barbare :
« Il fallait le haïr, quand ce monstre imposteur
« Vint partager ton trône et séduire ton cœur.
« Voilà donc cette foi, cette vertu sévère,
« Ce fils qui se courba noblement sous son père,
« Cet appui des Troyens, ce sauveur de ses dieux !
« Ah, ciel ! lorsque l'ingrat s'échappait de ces lieux,
« Ne pouvais-je saisir, déchirer le parjure,
« Donner à ses lambeaux la mer pour sépulture,
« Ou massacrer son peuple, ou de ma propre main
« Lui faire de son fils un horrible festin ?
« Mais le danger devait arrêter ma furie...
« Le danger ! en est-il alors qu'on hait la vie ?
« J'aurais saisi le fer, allumé les flambeaux,
« Ravagé tout son camp, brûlé tous ses vaisseaux,
« Submergé ses sujets, égorgé l'infidèle,
« Et son fils, et sa race, et moi-même après elle.
« Soleil, dont les regards embrassent l'univers ;
« Reine des dieux, témoin de mes affreux revers ;
« Triple Hécate, pour qui, dans l'horreur des ténèbres,
« Retentissent les airs de hurlements funèbres ;
« Pâles filles du Styx, vous tous, lugubres dieux,
« Dieux de Didon mourante, écoutez donc mes vœux !
« S'il faut qu'enfin ce monstre, échappant au naufrage,
« Soit poussé dans le port, jeté sur le rivage ;
« Si c'est l'arrêt du sort, la volonté des cieux,
« Que du moins, assailli d'un peuple audacieux,

« Errant dans les climats où son destin l'exile,
« Implorant des secours, mendiant un asile,
« Redemandant son fils arraché de ses bras,
« De ses plus chers amis il pleure le trépas !
« Qu'une honteuse paix suive une guerre affreuse !
« Qu'au moment de régner, une mort malheureuse
« L'enlève avant le temps ! qu'il meure sans secours,
« Et que son corps sanglant reste en proie aux vautours !
« Voilà mon dernier vœu : du courroux qui m'enflamme
« Ainsi le dernier cri s'échappe avec mon âme.
« Et toi, mon peuple, et toi, prends son peuple en horreur :
« Didon au lit de mort te lègue sa fureur ;
« En tribut à ta reine offre un sang qu'elle abhorre :
« C'est ainsi que mon ombre exige qu'on l'honore.
« Sors de ma cendre, sors, prends la flamme et le fer,
« Toi qui dois me venger des enfants de Teucer !
« Que le peuple latin, que les fils de Carthage,
« Opposés par les lieux, le soient plus par leur rage !
« Que de leurs ports jaloux, que de leurs murs rivaux,
« Soldats contre soldats, vaisseaux contre vaisseaux,
« Courent ensanglanter et la mer et la terre !
« Qu'une haine éternelle éternise la guerre !
« *Que l'épuisement seul accorde le pardon!*
« *Énée est à jamais l'ennemi de Didon!*
« Entre son peuple et toi, point d'accord, point de grâce !
« *Que la guerre détruise, et que la paix menace!*
« Que ses derniers neveux s'arment contre les miens !
« Que mes derniers neveux s'acharnent sur les siens ! »

Quelle variété de scènes dans Virgile ! Après le sacrifice magique, précurseur de la mort de Didon, le poëte nous a pour ainsi dire reposés par la peinture de l'une de ces nuits dont le calme auguste et solennel donne des pensées sublimes ou des émotions touchantes aux esprits élevés, aux âmes religieuses et tendres. Mais, comme les passions indomptées corrompent la source de toutes les délices, le repos profond de la nature réveille, aigrit, enflamme toutes les douleurs de Didon. Le sommeil d'Énée, s'il était adroitement

motivé, même par un artifice surnaturel, comme l'intervention de quelque dieu, formerait un contraste de plus avec le trouble de Didon. Le nouveau message de Mercure, moyen dont la répétition n'est point heureuse, produit du moins un effet dramatique, parce qu'en nous faisant trembler pour les Troyens, il précipite à la fois leur départ et le dénouement de la tragédie.

L'aurore se lève; elle éclaire la fuite des fils de Laomédon; elle est pour eux le signal de la joie : mais en même temps, plus funeste encore que la nuit qui lui cachait la vue de son malheur, elle découvre à Didon le spectacle qui va lui donner la mort. La narration commence avec un art caché, mais facile à reconnaître. C'est aux premières lueurs de la lumière renaissante que la flotte troyenne s'éloigne au gré des vents favorables. Didon voit cette fuite, ou plutôt elle la sent; son cœur éprouve un vide affreux, et devine que le rivage et le port sont déserts. Toutefois, en admirant ce trait, que le poëte a emprunté à l'étude des passions et du mystérieux pouvoir de cet instinct qui ressemble en elles à une espèce de science de l'avenir, Delille observe judicieusement que Catulle l'emporte beaucoup sur son imitateur, lorsqu'il peint le silence de la solitude dont Ariane est environnée après le départ de Thésée :

Omnia muta,
Omnia sunt deserta, intentant omnia mortem.

Effectivement, le commencement des imprécations de la reine produirait encore plus d'effet dans le tableau de Virgile, si elles étaient précédées par ces vers de Catulle. Didon s'adresse d'abord à Jupiter. Le choix du dieu protecteur de l'hospitalité rappelle à notre esprit une faute grave dans un homme aussi religieux qu'Énée : on peut, on doit approuver son départ ordonné par les maîtres de l'Olympe, mais on ne saurait oublier qu'il a perdu la reine, et donné une cruelle récompense aux plus grands bienfaits; nous ne devions pas

voir cette tache dans sa vie. On croirait d'abord que l'orgueil seul éclate lorsque Didon s'écrie :

O dieux ! quoi, ce parjure!
Quoi, ce lâche étranger aura trahi mes feux,
Aura bravé mon sceptre, et fuira de ces lieux !
Il fuit, et mes sujets ne s'arment point encore !
Ils ne poursuivent pas un traître que j'abhorre !
Partez, courez, volez, montez sur ces vaisseaux !
Des voiles, des rameurs, des armes, des flambeaux !

C'est l'amour désespéré, ce sont toutes les passions dont il se compose qui enfantent ce délire. Didon est seule, et, dans le désordre de ses pensées, elle croit parler à ses sujets, à son peuple tout entier. Tout à coup un retour sur elle-même lui montre sa situation, et semble suspendre un moment sa fureur. Malheureuse Didon! te voilà sous la main des cruelles destinées! Ce trait est sublime d'éloquence; il nous rappelle la vie entière de la victime du sort et les pressentiments qui l'ont toujours poursuivie : le voile de l'avenir est déchiré pour elle; ses yeux découvrent ce qu'elle a toujours entrevu avec terreur. C'est ainsi que Phèdre se voyait sans cesse enveloppée d'une chaîne de malheurs attachés à sa famille.

Tum decuit, quum sceptra dabas. Il y a ici une forte ellipse, que le besoin de la clarté, indispensable dans notre langue, a empêché le traducteur de rendre avec l'énergique brièveté de l'original :

Malheureuse Didon ! tu le hais, le barbare :
Il fallait le haïr, quand ce monstre imposteur
Vint partager ton trône et séduire ton cœur [1].

1 Racine a imité ce beau mouvement dans le rôle de Roxane :

Tu pleures, malheureuse! ah ! tu devais pleurer
Lorsque, d'un vain désir à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la première pensée.

On ne voit peut-être qu'un mouvement passionné dans ce qui suit :

Voilà donc cette foi, cette vertu sévère,
Ce fils qui se courba noblement sous son père !

Mais il y faut remarquer un admirable artifice ; sans ce souvenir qui la transporte hors d'elle-même, sans la profonde indignation qu'excite en nous la vertu qui nous trompe et dément les promesses qu'elle a faites à notre confiance, les autres expressions de la fureur de Didon ne pourraient guère supporter un moment l'examen de la raison. Mais l'héritier d'Hector, le fils d'Anchise, le sauveur d'un peuple, qui trahit l'amour, la reconnaissance, la foi jurée, qui donne la mort à celle qui a sauvé son empire, c'est là le renversement de toutes les idées. Le cœur se soulève, la tête s'égare, et les tableaux qui sortent du sein de cet orage n'ont plus les proportions ordinaires. Didon, accablée d'abord par l'imposture d'une telle renommée, comme Oreste par les terribles questions d'Hermione après l'assassinat de Pyrrhus, passe encore plus rapidement que le fils d'Agamemnon, d'une stupeur profonde à des fureurs dont nous entendons la violente explosion dans ces beaux vers :

Ne pouvais-je saisir, déchirer le parjure,
Donner à ses lambeaux la mer pour sépulture,
Ou massacrer son peuple, ou de ma propre main
Lui faire de son fils un horrible festin?
Mais le danger devait arrêter ma furie...
Le danger ! en est-il alors qu'on hait la vie ?
J'aurais saisi le fer, allumé les flambeaux,
Ravagé tout son camp, brûlé tous ses vaisseaux,
Submergé ses sujets, égorgé l'infidèle,
Et son fils, et sa race, et moi-même après elle.

L'Hermione de Racine dit les mêmes choses en d'autres termes :

Je m'en vais seule au temple, où leur hymen s'apprête,
Où vous n'osez aller mériter ma conquête;
Là, de mon ennemi je saurais m'approcher;
Je percerai ce cœur que je n'ai pu toucher;
Et mes sanglantes mains, sur moi-même tournées,
Aussitôt, malgré lui, joindront nos destinées.

Cette brûlante éloquence n'éclate nulle part dans Homère, et je n'en vois guère d'exemples même dans Euripide; ce poëte, qui sait pénétrer si avant dans le cœur humain, et nous arracher tant de larmes, refroidit trop souvent par des déclamations et des longueurs le langage des passions. Mais, malgré ces justes éloges du tableau de Virgile, je crains encore que les vœux de Thyeste, prêtés à Didon, ne violent son caractère, les convenances de son sexe, la nature du sujet. Peut-être Virgile a-t-il eu lui-même le sentiment de cette exagération; c'est du moins ce que l'on pourrait soupçonner, par le soin qu'il a pris de ne pas laisser reposer l'attention sur ces images, qui transforment la reine de Carthage en une sœur des furies. Écoutons-la parler avec une tristesse majestueuse :

Soleil, dont les regards embrassent l'univers [1];
Reine des dieux, témoin de mes affreux revers;
Triple Hécate, pour qui, dans l'horreur des ténèbres,
Retentissent les airs de hurlements funèbres;
Pâles filles du Styx, vous tous, lugubres dieux,
Dieux de Didon mourante, écoutez donc mes vœux!

Nous avions besoin de ce repos entre les premières et les secondes explosions de la colère de Didon; maintenant nous

1 Le texte dit davantage :

Accipite hæc, meritumque malis advertite numen,
Et nostras audite preces.

« Écoutez-moi; appliquez à ces impies votre vengeance juste et sacrée, en exauçant mes prières. »

entendrons avec un sentiment moins pénible, pour elle et pour nous, ses terribles imprécations. On a épuisé les termes de l'admiration sur cette allusion sublime à la querelle de Rome et de Carthage se disputant l'empire du monde. Jamais peut-être un poëte ne s'empara plus habilement de l'enthousiasme d'un peuple, en mettant sous les yeux le plus imposant souvenir de son histoire; jamais la vérité ne reçut de la fiction des ornements plus magnifiques et plus dignes d'elle. Les siècles obscurs se découvrent devant Didon inspirée par la mort, comme devant Joad éclairé par l'esprit divin. Elle voit, elle appelle Annibal, et semble lui dire : « Prends ce flambeau sur mon bûcher, autel de la vengeance, « et va brûler la seconde Pergame, je le veux. » C'est par de telles créations que le génie transforme à son gré tout ce qu'il touche, et que des images nouvelles et imprévues agrandissent la vérité qui est sous nos yeux. Les trois guerres puniques, la haine immortelle d'Annibal, ses serments devant les dieux à son père Amilcar, les extrémités auxquelles la ville éternelle fut réduite par ce grand capitaine, la guerre sur la mer et sur la terre entre ces deux nations rivales. le souvenir de la ruine de Carthage, tout se trouve réuni dans quelques vers de Virgile. Mais n'y aurait-il point encore ici quelque surprise faite à la raison même par l'admiration la plus légitime?

Pourquoi Didon a-t-elle soif d'une vengeance dont le terme soit illimité? Pourquoi demande-t-elle aux justes dieux une haine éternelle entre deux peuples? Son injure, toute cruelle qu'elle puisse être, ne devrait pas lui inspirer des vœux si barbares. Le plaisir qu'elle goûte à contempler dans l'avenir la lutte de ses descendants avec ceux d'Énée, acharnés à se détruire les uns par les autres, comme les soldats de Cadmus, semble répugner à son caractère, mais surtout il diminue notre pitié pour elle, et dément la constance de sa mort, si fermement résolue depuis longtemps. Je sais qu'elle ne persistera point dans ces sentiments extrêmes : Virgile

était trop judicieux pour la faire mourir ainsi. Toutefois je redoute ici quelque exagération; elle disparaîtrait en partie, ou même entièrement, si Junon, protectrice de Carthage, eût révélé à Didon que les Troyens enfanteraient ce peuple-roi destiné à la ruine de l'Afrique. Alors les grands intérêts de son peuple, de son empire et de sa gloire, unis aux passions violentes dont Didon est agitée, donneraient le cachet de la vérité à ce qui ne paraît pas assez motivé dans Virgile. Avec ce moyen, le grand caractère de la femme forte qui avait vengé son époux, affronté les périls de la mer, entraîné tout un peuple et fondé un empire, éclaterait tout entier, et la parfaite vraisemblance ajouterait une beauté nouvelle à une création déjà sans prix pour les connaisseurs.

Dans les imprécations de Didon, Virgile paraît avoir imité celles de Polyphème [1]; chose remarquable, le cyclope, privé de la vue par Ulysse, montre moins de fureur que l'amante trahie, il a aussi beaucoup moins d'éloquence. Mais le prince grec, juste vengeur de ses compagnons dévorés par un monstre, ne mérite aucun reproche; et le sage Homère ne lui fait pas prédire une mort dont les anciens avaient horreur, parce que, dans leur croyance, la privation des honneurs de la sépulture retenait leur âme prisonnière, pendant l'espace de cent années, sur les affreux rivages du Cocyte.

Sophocle pouvait encore fournir à Virgile des réflexions qui l'auraient conduit à mieux respecter des convenances non moins impérieuses pour l'épopée que pour la tragédie [2].

Il s'en faut de beaucoup que Virgile ait poussé aussi loin

1 *Odyssée*, livre IX, vers 528 et suivants.

2 Voir, dans ce grand poëte, les imprécations contre Ulysse, et toute la scène entre lui, Philoctète et Pyrrhus, modèle de composition, d'éloquence, d'art, et de respect pour le caractère d'Ulysse, qui n'est pas rabaissé par les injures de Philoctète.

qu'Homère, Sophocle et leur plus habile imitateur, le talent de créer, de soutenir et de développer un caractère [1].

Le délire d'Ajax furieux, dans Sophocle, n'enfante pas des violences semblables aux imprécations de la reine de Carthage. Prêt à se précipiter sur son glaive, le héros demande à Mercure de lui ménager une descente douce et facile jusqu'aux enfers. Plein de sa haine, mais sans colère devant la mort présente, il ajoute : « Ce sont ces vierges im-« mortelles, ces filles secourables qui ont sans cesse les yeux « ouverts sur les malheurs de l'humanité, ces Euménides « sévères dont les pas sont si rapides, ce sont elles que j'in-« vite à connaître de quelle infortune accablé je meurs par « le crime des Atrides. Puissent-elles, frappant ces hommes « méchants, égaler leur peine à leurs attentats! et, comme « je péris devant elles de ma propre main, puissent-ils périr « sous les coups de ce qu'ils ont de plus cher! Venez donc,

1 Armide rappelle, par des imitations trop sensibles, la Didon de Virgile; mais si elle est moins éloquente, si elle offre des traces de cette malheureuse affectation trop commune dans le Tasse, les plus fortes imprécations de sa colère ont encore plus de mesure que celles de la reine de Carthage. Tout entière au présent et à sa passion, elle ne jette point sur l'avenir des regards pour faire une prophétie qui, même par son admirable beauté, révèle une création de poëte et nous fait songer à lui.

Ajoutons à l'honneur du Tasse qu'il a couronné le désespoir d'Armide par une scène pleine de génie, dans laquelle, à la voix puissante de la magicienne, les monstres de l'Averne sortent de leurs abîmes, déchaînent les tempêtes, enveloppent l'air d'effrayantes ténèbres, et font disparaître le magique palais qui avait été créé par l'amour. Les trois octaves consacrées à cette scène originale peuvent soutenir la comparaison avec ce que Virgile a de plus grand et de plus achevé. On peut même dire que l'évocation d'Armide surpasse celle de Didon. Un trait sublime dans sa simplicité met le comble à l'effet du tableau qui termine d'une manière si neuve le drame des amours d'Armide et de Renaud. « Les ombres enfin se dissipent, le soleil lance de pâles rayons, le ciel n'a pas encore repris sa sérénité; mais plus aucune apparence du palais d'Armide; il n'en reste aucun vestige, et on ne pourrait pas même dire : Il était là. » (Chant XVI, strophe LXIX.)

« furies vengeresses, accourez ; n'épargnez rien, exercez « votre rage sur cette armée entière[1] ! » Il y a loin de ce dernier vœu à celui de Didon, qui souhaite pour vengeance une éternité de haine entre Rome et Carthage. Les transports d'Ajax sont aussi interrompus par une apostrophe au soleil, mais sa prière à l'astre qui ne répand que des bienfaits sur le monde est bien plus touchante que l'invocation de Didon, qui semble l'inviter à s'arrêter au milieu de sa course pour entendre des imprécations, hymne de vengeance et de mort qu'elle devrait réserver pour l'oreille des divinités du sombre empire. Au contraire, voici la seule grâce qu'implore Ajax : « Et toi, soleil, et toi qui roules ton char sur la voûte des « cieux, quand tu verras la terre où j'ai reçu le jour, retiens « ses roues d'or, annonce mon malheur et mon destin à mon « père accablé d'années, à ma déplorable mère. L'infortunée ! « à cette nouvelle, de quels gémissements elle remplira sa « demeure !... Mais laissons ces pleurs superflus ; hâtons-« nous de couronner notre ouvrage. »

Nous pourrions citer ici les imprécations de Médée contre Jason, dans Sénèque ; celles d'OEdipe contre ses fils, dans Sophocle ; celles du roi Lear, de Shakspeare, contre deux filles ingrates ; enfin, celles de Marguerite d'Anjou contre le tyran Richard III ; mais nous ne pouvons et ne devons pas tout citer dans ce livre.

Assurément OEdipe, le roi Lear et la reine Marguerite ont à punir d'autres crimes que celui d'Énée. Les plaintes de la nature offensée, la malédiction paternelle, les transports de la juste fureur d'une épouse et d'une mère privée des objets arrachés à sa tendresse par un barbare usurpateur, pourraient donc surpasser en énergie les vœux du désespoir d'une amante contre un prince ingrat. Cette réflexion semble nous conduire à penser que les imprécations de Didon excèdent un peu la mesure, que Virgile a coutume de garder en toutes

1 Acte IV, scène I.

choses. Corneille n'aurait-il pas commis la même inadvertance dans les fameuses imprécations de Camille, où il fait allusion à la chute de Rome, comme Virgile à la naissance d'Annibal?

Rome, l'unique objet de mon ressentiment!
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome, qui t'a vu naître, et que ton cœur adore!
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore!
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
Saper ses fondements encor mal assurés;
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers;
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles!
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre;
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir[1]!

Il faut dire ici, et Voltaire aurait dû remarquer, que les fureurs de Camille ne manquent pas de préparations, et qu'il y a des déchirements du cœur dans la scène qui succède à celle où le vieil Horace défend à Camille de pleurer son amant; ne reconnaît-on pas l'accent d'une douleur profonde dans ces vers vraiment tragiques et passionnés?

Mon hymen se prépare; et, presque en un moment,
Pour combattre mon frère on choisit mon amant;
Ce choix me désespère, et tous le désavouent;
La partie est rompue, et les dieux la renouent!
Rome semble vaincue, et seul des trois Albains
Curiace en mon sang n'a point trempé ses mains.

1 Acte IV, scène v.

O dieux ! sentais-je alors des peines trop légères
Pour le malheur de Rome et la mort de deux frères ?
Et me flattais-je trop quand je croyais pouvoir
L'aimer encor sans crime et nourrir quelque espoir ?
Sa mort m'en punit bien, et la façon cruelle
Dont mon âme éperdue en reçoit la nouvelle :
Son rival me l'apprend, et, faisant à mes yeux
D'un si triste succès le récit odieux,
Il porte sur le front une allégresse ouverte,
Que le bonheur public fait bien moins que ma perte ;
Et, bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui,
Aussi bien que mon frère il triomphe de lui.
Mais ce n'est rien encore au prix de ce qui reste :
On demande ma joie en un jour si funeste !
Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur,
Et baiser une main qui me perce le cœur !

L'aîné des Horaces survient. La sévérité du père priait encore même en commandant ; mais le fils est dans toute la fougue de la jeunesse, un reste de la rage du combat survit dans son cœur à la défaite des ennemis de Rome, et enfin l'ivresse de la victoire le transporte. Ces divers sentiments ont étouffé la pitié en lui : aussi est-ce avec une véritable cruauté qu'il ordonne à sa sœur d'oublier l'amant que le glaive vient de lui enlever. Alors Camille, saisie des fureurs du désespoir, s'écrie :

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien...
Ne cherche plus ta sœur où tu l'avais laissée ;
Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
Qui, comme une furie attachée à tes pas,
Te veut incessamment reprocher son trépas.
Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,
Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes,
Et que, jusques au ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une seconde fois,
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie !

Et toi bientôt souiller, par quelque lâcheté,
Cette gloire si chère à ta brutalité!

Voltaire n'a point assez senti que, dans cette situation, Camille, semblable à Cassandre dans la maison d'Agamemnon, où elle n'est entourée que de sang et de meurtres, appelle la mort et court en quelque sorte au-devant du glaive d'Horace. Peu s'en faut qu'aussi pressée de mourir que Phèdre, elle ne dise à son frère :

Au défaut de ton bras, donne-moi ton épée.

L'insensibilité d'Horace aux cris d'un tel désespoir, et cette réponse, où paraît, sans aucun ménagement, toute la férocité romaine,

O ciel! qui vit jamais une pareille rage!
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
Que je souffre en mon sang un pareil déshonneur?
Aime, aime cette mort, qui fait notre bonheur,
Et préfère du moins au souvenir d'un homme
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome,

arrachent enfin du cœur de Camille ces imprécations par lesquelles tout son espoir, tous ses vœux sont de mériter la mort, et de souiller de son sang les lauriers d'un vainqueur féroce, qui n'a plus rien d'un homme; Corneille nous a fort habilement révélé ce nouveau secret du cœur de Camille, dans ce vers dont l'accent a quelque chose de semblable à la rage d'Hermione :

Offensez sa victoire, irritez sa colère.

Maintenant, pour juger si les expressions du poëte n'ont pas outre-passé les bornes de la vérité, il faut voir à fond la situation. Camille aime d'un amour ardent un jeune guerrier digne de son choix; cette passion légitime et pleine de

délices s'accroît encore du sentiment de sa pureté : elle touche au moment d'être couronnée par l'hymen. Soudain la guerre se déclare entre les deux états, et Curiace est appelé à combattre le frère de celle qui est presque son épouse. La partie est rompue, et les dieux la renouent! Le combat se donne entre les six guerriers qui représentent deux armées. Tout à coup on apprend à Camille que ses trois frères ne sont plus : à la vérité, son amant survit, et seul il n'a point trempé ses mains dans le sang des Horaces; consolation bien douce dans une douleur si grande! Pendant que l'infortunée pleure ses frères, et qu'elle croit à la victoire de son amant, un rival vient célébrer devant elle la mort du dernier des Curiaces, comme le plus beau des triomphes de Rome. Quelle âme ne serait pas bouleversée par ces retours du sort! Ajoutez à ces terribles coups les discours du vieil Horace et de son fils, et vous jugerez si la nature elle-même n'a point fourni au grand Corneille les expressions de la plus haute éloquence. Camille est dans une situation encore plus déchirante que celle de Didon, et la progression rapide de ses transports en justifie la violence. Mais Camille, élevée dans la maison du vieil Horace, et presque sous les yeux du génie de Rome qui l'habite, pouvait-elle oublier à ce point ce qu'elle doit à la patrie et à son père? pouvait-elle, même dans son désespoir, faire des vœux si impies? Est-il naturel que son esprit s'élève à l'ordre d'idées qui lui fait prévoir la conjuration des peuples de l'univers contre la ville de Romulus devenue la maîtresse du monde? Je n'oserais pas affirmer que Corneille n'ait point abusé de la liberté accordée aux poëtes, et montré un peu trop d'indulgence pour les mâles créations de son génie; je crois qu'il serait heureux qu'on pût lui fournir la brillante excuse de la fureur prophétique qui s'empare de Didon au moment de la mort. La reine de Carthage avait eu quelque commerce avec les dieux, on peut le supposer du moins; mais on ne saurait se prêter à cette fiction pour Camille.

Le glaive d'Horace met fin aux imprécations et aux jours de sa sœur, et produit la catastrophe tragique, en nous montrant un nouvel exemple des vicissitudes qu'amène cette inconstante déesse qui, d'un regard, change la vertu en crime, le triomphe en funérailles.

Les derniers vœux de la vengeance de Didon ne devaient pas être immédiatement suivis par le fatal dénouement; Virgile a observé cette convenance du sujet, comme on le voit par ce qu'il ajoute :

Elle dit, et mille pensées bouleversent son cœur, impatiente qu'elle est d'interrompre bientôt le cours d'une vie odieuse. Dans ce dessein elle parle ainsi en peu de mots à Barcé, nourrice de son époux; car les cendres de la sienne reposaient dans son antique patrie : « Chère nourrice, appelle ici près de moi ma sœur Élise; dis-lui qu'elle s'em-« presse de purifier son corps dans les flots d'une eau pure, « et d'amener ensuite avec elle les victimes et les offrandes « expiatoires demandées par la prêtresse : qu'elle vienne « ainsi. Toi-même orne ton front des saintes bandelettes. Le « sacrifice solennel que j'ai préparé pour Jupiter Stygien, je « veux l'achever; je veux mettre un terme à mes ennuis, et « livrer aux flammes l'image du chef des Troyens dévouée à « ce bûcher. » Elle avait dit; le zèle de Barcé hâte ses pas que retarde la vieillesse.

Dans ce nouvel intervalle entre la fureur de Didon et l'événement qui en sera la conséquence, peut-être les nouveaux sentiments que Virgile lui prête au moment suprême manqueraient-ils d'une préparation nécessaire, comme dans la pièce de Le Franc, où Didon pardonne à Énée, immédiatement après avoir lancé sur sa tête les foudres de sa colère. La reine de Carthage ne devait pas finir comme une furie, il fallait qu'elle fût douce envers la mort; le poëte judicieux l'a senti, et, pour amener plus naturellement les adieux douloureux mais pleins de constance que Didon fait à la vie, il nous la montre une seconde fois dans ce calme apparent

qui a trompé la malheureuse Élise. Barcé ne comprend rien aux paroles de la reine, mais nous qui les comprenons tout entières, comme chaque mot qui sort de sa bouche retentit dans nos cœurs! comme il nous saisit de pitié ce sacrifice dont nous seuls connaissons la victime, ainsi qu'Agamemnon seul connaissait celle que lui demandaient les dieux!

Sacra Jovi Stygio, quæ rite incepta paravi
Perficere est animus, finemque imponere curis.

Avec quelle froideur apparente Didon parle de sa mort, ainsi que d'un tribut dont la piété ne peut frauder un dieu! et quel dieu? le Jupiter du Styx! *Finemque imponere curis*, est la résolution réfléchie, irrévocable, de la femme qui a dit, avec une profonde conviction, que son amour est une maladie incurable :

Quin morere, ut merita es; ferroque averte dolorem.

Le dernier trait :

Dardaniique rogum capitis permittere flammæ,

tout simple qu'il est, fait frémir, parce qu'il annonce que rien ne peut plus sauver Didon. L'espérance est éteinte, tout retour à de plus doux conseils est fermé dans le cœur de l'amante qui veut brûler sur son propre bûcher l'image du héros dont elle avait fait un dieu. N'oublions pas que l'infortunée ne prononce pas le nom du Troyen ; elle dit seulement : *Dardanii capitis*.

La reine reste seule. Alors, de son injure
L'affreux ressouvenir aigrissant sa blessure,
Dans l'accès violent de son dernier transport,
Tout entière livrée à ses projets de mort,
Roulant en traits de feu ses prunelles sanglantes,
Le visage livide et les lèvres tremblantes,

Les traits défigurés et le front sans couleur,
Où déjà de la mort s'imprime la pâleur,
Vers le fond du palais Didon désespérée
Précipite en fureur sa démarche égarée,
Monte au bûcher, saisit le glaive du héros,
Ce glaive à qui son cœur demande le repos,
Ce fer à la beauté donné par le courage [1],
Hélas! et dont l'amour ne prévit point l'usage.
Ce lit, ces vêtements si connus à ses yeux,
Suspendent un moment ses transports furieux.
Sur ces chers monuments, ce portrait et ces armes,
Pensive, elle s'arrête et répand quelques larmes;
Se place sur le lit, et parmi des sanglots
Laisse, d'un ton mourant, tomber ces derniers mots:
« Gages jadis si chers dans un temps plus propice,
« A votre cendre au moins que ma cendre s'unisse!
« Recevez donc mon âme, et calmez mes tourments.
« J'ai vécu, j'ai rempli mes glorieux moments [2];
« Et mon âme aux enfers ne descend pas sans gloire.
« Ces murs bâtis par moi garderont ma mémoire.
« Sur un frère cruel j'ai vengé mon époux.
« Heureuse, heureuse, hélas! si, jeté loin de nous,
« L'infidèle jamais n'eût touché ce rivage! »
A ces mots sur sa couche imprimant son visage:
« Quoi, mourir sans vengeance! oui, mourons; pour mon cœur
« La mort, même à ce prix, la mort a sa douceur.
« Que ces feux sur les eaux éclairent le parjure.
« Frappons. Fuis, malheureux, sous cet affreux augure! »

Le début de Virgile semblerait démentir ce que j'ai remarqué plus haut; mais il n'y a point de contradiction, et le poëte, qui veut donner un noble caractère au trépas de la

1 Ce vers brillant et français comme un vers de Voltaire, n'est ni dans le texte, ni dans l'esprit de Virgile, ni dans le génie antique, et on ne peut pas l'appeler *felix culpa*.

2 Ces expressions ne sont ni assez modestes, ni assez graves, ni assez mélancoliques pour approcher de l'original:

Et quem dederat cursum fortuna peregi.

reine de Carthage, s'est rappelé toutefois qu'une mort violente et causée par des chagrins si profonds, par un tel désordre du cœur, n'en était pas moins l'un de ces projets terribles qui doivent transporter une femme hors d'elle-même. C'est un peintre fidèle de la nature qui a dit :

At trepida, et cœptis immanibus effera Dido,
Sanguineam volvens aciem, maculisque trementes
Interfusa genas, et pallida morte futura,
Interiora domus irrumpit limina, et altos [1]
Conscendit furibunda rogos, ensemque recludit
Dardanium [2].

Dans l'état où est Didon, une amante ne marche point à la mort, elle y vole, comme Hermione veut voler aux autels pour immoler Pyrrhus. Didon s'empare de son bûcher avec fureur, et tire le glaive du Troyen ; elle va s'en frapper : à cet aspect, un cri est prêt à s'échapper de son cœur, quand le poëte magicien ajoute :

Non hos quæsitum munus in usus.

Les écrivains sont bienheureux quand ils trouvent, dans

1 Fénelon a emprunté ces images à Virgile, pour nous représenter les fureurs et le désespoir de Calypso ; mais la liberté même de la prose, affranchie de toutes les entraves, ne lui a pas donné les moyen de rendre : *Maculisque trementes interfusa genas.*

2 J'ai jadis exprimé le désir que cette scène eût la nuit pour témoin. Réflexion faite, Virgile a eu raison de la placer sous les regards du jour. Cette Didon, si imposante et si belle, maintenant transportée, hors d'elle-même, roulant des yeux rouges et enflammés, les joues tremblantes et parsemées de taches livides, pâles de ses douleurs, de ses veilles, et déjà tout empreinte de la couleur de la mort,

E tutto di color di morte aspersa,

suivant l'expression d'Annibal Caro, produit plus d'effet à la clarté du soleil qu'elle vient voir pour la dernière fois. Virgile était peintre, on le sent au choix qu'il a fait.

l'observation de la nature, des traits aussi beaux, aussi pénétrants que celui-ci, qui cache encore le mérite de la plus adroite des transitions. Virgile lit dans l'âme de Didon, et, par une seule réflexion, il nous révèle tout ce qui s'y passe. La raison prévoyante du poëte avait eu soin de préparer cette nouvelle scène, par ces paroles de Didon à sa sœur :

Tu secreta pyram tecto interiore sub auras
Erige; et arma viri, thalamo quæ fixa reliquit
Impius, exuviasque omnes, lectumque jugalem,
Quo perii, superimponas.

Ainsi donc, présent de l'amour, gage de fidélité, ce glaive qui gardait la couche de Didon, comme l'épée d'Amphitryon garde la couche conjugale dans Théocrite, retrace à Didon ses amours, ses illusions, les promesses qu'elle a crues sacrées, un bonheur qui n'est plus, et un malheur irréparable. Même au moment de quitter la vie, on ne peut s'empêcher de donner encore quelques souvenirs à tant de choses qui ont été si douces : la peine présente elle-même prête un charme inattendu au passé; on se plaît à le contempler encore une dernière fois avant de mourir. C'est cette réflexion du cœur et de la pensée que le poëte exprime avec tant de grâce et de vérité.

Alors les vêtements du Troyen et ce lit si connu ayant fixé ses regards, elle est arrêtée un moment par ses larmes et par ses souvenirs. Peut-être se revoit-elle à l'instant où, assise à la place d'Énée qui venait de partir, elle versait des larmes amères et douces dans son palais désert, lorsqu'aux tendres clartés de la lune sur son déclin, elle croyait encore entendre et voir le héros absent; l'image d'un bonheur dont elle se repent excite ses pleurs et la plonge dans une espèce de rêverie. Elle murmure en secret de douloureuses réflexions sur son sort : « J'ai aimé, j'ai cru; les dieux m'ont « accordé un moment de félicité; je suis trahie, et je meurs, « *et ecce morior !* » Après avoir laissé tomber ces mots, qui

sortent avec peine, elle s'assied sur le lit qui a causé son malheur, *quo periit*, et prononce les dernières paroles, *novissima verba.*

« Dépouilles chéries, tant qu'un dieu et les destins ont « permis mon bonheur, recevez cette âme qui veut me quit- « ter, et délivrez-moi de ces cruels ennuis. » Voyez quel repentir de ses fureurs dans cette tendre invocation aux dépouilles de celui qui l'abandonne! elle craint de nommer le Troyen, mais il est évidemment pour elle un dieu; l'infortunée l'implore pour obtenir la permission de terminer sa vie et ses chagrins. Ces sentiments étaient dans son cœur, lorsque Virgile nous l'a montrée plaçant elle-même sur le bûcher l'image d'Énée et le glaive qu'il lui avait laissé. Une situation semblable à celle de Philoctète, voyant fuir les vaisseaux des Grecs qui l'abandonnent à Lemnos, a rallumé dans le cœur de la reine cette colère dont nous avons entendu les éclats, mais l'amour est revenu les effacer dans le moment suprême. Aussi Didon ne s'adresse plus aux maîtres du ciel et de la terre, c'est à Énée seul qu'elle demande congé de la vie. Maintenant la postérité lui apparaît; elle craint de porter, dans l'avenir, la peine de sa faute, et cherche à balancer du moins le jugement sévère des siècles.

Vixi, j'ai vécu; ce mot simple, rapproché du vers

Accipite hanc animam, meque his exsolvite curis,

dit, avec autant de force que de simplicité : L'amour m'a dégagée de mes liens, mon âme ne tient plus à la terre, je ne suis plus qu'une ombre. Non-seulement on peut appliquer à Didon le trait d'Horace sur Cléopâtre, *nec muliebriter expavit ensem;* non-seulement elle ne tremble point devant la mort, mais elle se voit déjà parmi les ombres, elle dont nous pourrions dire avec douleur :

Au midi de ses années,
Elle touche à son couchant!

C'est sur le bord de la tombe entr'ouverte que Didon, recueillant sa constance, ajoute : « J'ai parcouru la carrière que la fortune m'avait assignée, et maintenant mon ombre ne descendra pas sans quelque gloire dans l'empire de Pluton. » Le poëte latin se sert des mots *cursum vitæ*, qui semblent dire, ma vie n'a été qu'un passage rapide, et rappellent ce trait si beau des livres saints, *sicut aquæ dilabuntur in terram*. A cette pensée mélancolique succède le sentiment d'un juste orgueil qui prépare sa justification : « J'ai fondé une superbe ville, j'ai vu s'élever des remparts bâtis par mes mains; j'ai vengé mon époux, j'ai puni un frère barbare. » Que nous cachent ces imposantes excuses? Voici le secret que Didon est près d'emporter avec elle dans la tombe, et qu'elle nous révèle sans le savoir : « On dira de moi, dans la postérité, elle a commis une faute, mais que de grandes choses pour l'effacer! et l'on me pardonnera peut-être, et cette Didon, qui fut l'épouse de Sichée, ne restera pas sans honneur dans la mémoire des hommes. » Pour s'assurer qu'elle demande vraiment grâce et pardon au ciel et à la terre, il ne faut que lire ce qu'elle ajoute : « Heureuse, et trop heureuse, si jamais les vaisseaux troyens n'eussent touché nos rivages! » C'est là un de ces cris du cœur qui s'échappent malgré nous, et jettent une vive lumière sur ce dédale où tant de choses sont cachées. A ces mots, imprimant ses lèvres sur la couche fatale : « Quoi, mourrons-nous sans vengeance! oui, mourons, dit-elle; voilà, voilà par quel chemin il nous convient d'aller chez les ombres. Que, du milieu des mers, le cruel Phrygien repaisse ses yeux avides des flammes de ce bûcher, et qu'il emporte avec lui les funestes auspices de ma mort! »

Didon, en imprimant ses lèvres sur la couche conjugale, veut-elle prévenir quelques nouvelles imprécations? est-ce un dernier transport de l'amour? est-ce un dernier accès de rage qui l'entraîne? Dans le désordre où elle est, le cœur ne se connaît pas lui-même, et les mouvements les plus con-

traires peuvent nous pousser à la même action. L'amour, les regrets, la colère, mais surtout la colère, entraînent Didon; les deux exclamations qui précèdent et suivent ce qu'elle fait expliquent assez ce qui se passe en elle. Mais la colère n'occupe qu'un moment, et, après cette exclamation, Quoi, mourir sans vengeance! l'emportement expire, elle ne veut plus que mourir; quoique le poëte latin laisse à dessein peut-être une légère incertitude à cet égard, elle a le pardon sur les lèvres au moment où, approchant le glaive de son cœur, elle dit avec un accent qu'aucune traduction ne peut rendre :

Sic, sic juvat ire sub umbras.

Le pardon de cette amante est écrit dans le dernier vœu auquel elle borne sa vengeance. Naguère elle disait à Énée : « Mon ombre te suivra partout. Méchant! tu payeras mes douleurs; je l'apprendrai, et le bruit de ton supplice viendra jusqu'à moi dans le séjour des ombres. » Bientôt elle veut immoler le père, le fils, toute la race troyenne, et mourir après avoir satisfait sa fureur. Ensuite elle se repaît du spectacle de la honte et de la mort misérable qu'elle prédit ou qu'elle souhaite à ce traître, dont le nom lui ferait horreur à prononcer. Dans son délire, il lui faut un vengeur et une guerre éternelle entre deux peuples. Elle est pleine de ses transports et des furies du désespoir en montant sur le bûcher; et, lorsque nous frémissons en la voyant saisir le glaive d'Énée, elle éprouve peut-être quelque joie à se dire en secret : « Il m'a trahie, le cruel! que son glaive, instrument de mon trépas, en rejette le crime sur sa tête! » Mais l'aspect de ce présent de l'amour, demandé, obtenu pour un autre usage, attendrit l'infortunée : ses larmes coulent, ses résolutions ont pris un autre cours. Elle adresse les plus tendres adieux aux dépouilles chéries qui réveillent tant de souvenirs. Au moment où son délire l'entraîne à sa perte par une pente inévitable, nous l'avons entendue supplier

fichée de garder son amour avec lui dans le tombeau; maintenant elle veut mêler sa cendre à la cendre de tout ce qui lui reste d'Énée. C'est toujours le même cœur, seulement sa passion a changé d'objet. Enfin, plus près de la mort, elle se contente de ce seul vœu : « Que, du milieu des mers, le cruel Phrygien repaisse ses regards avides des flammes de ce bûcher, et qu'il emporte avec lui le présage de ma mort! » Rappelons-nous la promesse que Didon envoyait à Énée, en lui demandant, comme un bienfait, la faveur d'un moment de trêve et de délai, pour laisser amortir sa fureur; rappelons-nous ce trait si profondément senti : « Quand il m'aura accordé cette grâce dernière, je la lui payerai avec usure par mon trépas; » et nous sentirons que la perte de sa vie est un sacrifice à Énée, sacrifice offert avec un dernier soupir de l'amour cruellement offensé qui murmure et pardonne.

Je ne terminerai pas l'analyse de ce chef-d'œuvre de composition dramatique, sans marquer l'heureux accord des mouvements du style avec l'état douloureux du cœur de Didon. Tout ce morceau se compose de traits détachés; il semble qu'il y ait des repos entre toutes les parties, et que chaque pensée rendue soit entrecoupée par des soupirs. On ne saurait sentir toute la beauté du discours de la reine, si on ne le lisait pas comme sa douleur, sa faiblesse et ses efforts sur elle-même ont dû le lui faire prononcer. A tout instant elle est comme avant ses premières apostrophes aux dépouilles chéries : *Paulum lacrymis et mente morata*. Racine a employé le même artifice ou suivi la même inspiration dans les adieux de Bérénice à Titus et à son rival.

Dans les Trachiniennes de Sophocle, le récit de la mort de Déjanire, qui a envoyé la funeste tunique du centaure Nessus à son époux Hercule, est beau, simple et touchant; il a un caractère de naïveté qui rappelle Homère : mais la comparaison la plus heureuse, comme la plus utile à faire ici, est dans la mort d'Alceste, opposée à celle de Didon.

Alceste est sur le point de s'immoler pour Admète; que fait-elle au moment suprême? tremble-t-elle devant la mort présente, ou la brave-t-elle avec des termes de mépris qui pourraient cacher les efforts d'une âme qui s'efforce à être grande? Non, dès qu'elle sent que le jour fatal est arrivé, elle se baigne dans les eaux du fleuve; elle veut descendre aux enfers aussi pure de corps que d'âme, et comme si elle se préparait à entrer dans la couche nuptiale. Parée de ses plus beaux habits, et peut-être couverte du voile de la nouvelle épouse, elle veut que le jour de sa mort ressemble en quelque chose à la fête de son hymen : innocente fiction pour tromper un moment sa douleur, et mêler une ombre de joie à une scène si funeste. Alceste passe bientôt de ses souvenirs de vierge aux sentiments maternels, et adresse cette prière à Vesta, dont l'autel est dans le palais d'Admète :

« Déesse, je vais aux enfers; je t'implore à ma dernière heure : une mère te supplie de prendre la défense de ses enfants orphelins. Donne à l'un une épouse qu'il aime, à l'autre un époux digne d'elle : puissent leurs enfants ne pas mourir, comme moi, d'une mort prématurée, mais remplir, au contraire, toute la mesure d'une vie heureuse dans la terre natale ! »

Après cette invocation touchante, Alceste, tout entière à son Admète, couronne les autels domestiques avec des branches de myrte, symbole d'un amour qui garde encore quelque chose de la grâce virginale. Quelle éloquence pourrait égaler cette inspiration du cœur qui suppose des idées riantes comme celles de la jeunesse, un attachement transformé en culte, et un souvenir religieux du bonheur? Didon, que le sentiment de sa faute contribue à désespérer, couronne de festons funèbres l'autel des puissances de l'Érèbe qu'elle implore; Alceste, remplie du sentiment de sa vertu, offre des guirlandes de myrte aux images d'Admète. L'une avait consacré un temple à Sichée; mais, coupable envers ses mânes, et possédée d'un autre amour, elle n'ose présenter

un encens qui serait rejeté peut-être ; l'autre, innocente et fidèle, approche sans crainte du temple d'Admète. Didon tremble à un son vague et lointain qui lui paraît être la voix de son époux ; elle y croit démêler l'accent de la menace, ou du moins celui d'une plainte encore plus déchirante. Alceste, triste, mais sans larmes, sans gémissements, tranquille et belle comme la vertu, consacre ses derniers moments à aimer et à prier le dieu mortel qui va recevoir le sacrifice de sa vie. Elle le voit, elle l'entend, elle lui parle du cœur, et le remercie de son amour, de même qu'une âme pieuse et tendre remercie le ciel de ses bienfaits par un hymne de reconnaissance qui rallume sa ferveur. Suivons la scène telle que le poëte la met sous nos yeux.

Bientôt elle s'élance dans son appartement, s'assied sur la couche nuptiale ; là, ses larmes commencent à couler, et sa douleur s'exhale en ces termes : « O lit d'Admète, toi qui as vu dénouer ma ceinture virginale par les mains de l'époux pour qui je vais mourir, adieu ; je ne te hais point, quoique tu aies été funeste pour moi seule. Je n'ai pas voulu trahir la foi que je t'ai donnée ainsi qu'à mon cher Admète, et voilà que je meurs ! une autre femme te possédera ; elle ne sera pas plus chaste que moi, mais peut-être sera-t-elle plus heureuse. » En prononçant ces paroles, la reine se courbait sur sa couche, la baisait avec tendresse, et l'arrosait d'un torrent de larmes. Fatiguée d'en répandre, elle quitte son appartement ; elle y rentre, elle en sort, elle y revient, et se jette à plusieurs reprises sur ce lit dont elle ne peut s'arracher. Le poëte ajoute : « Ses enfants pleuraient suspendus aux vêtements de leur mère, qui, les prenant l'un après l'autre dans ses bras, les caressait tour à tour, comme une femme qui touche aux derniers moments. Tous les serviteurs du palais plaignaient la destinée de leur reine : elle tendait la main à chacun d'eux ; il n'en est pas un, même dans les derniers emplois, qu'elle n'ait appelé par son nom ou écouté

avec complaisance. Voilà les malheurs qui désolent la maison d'Admète. »

Revenons à Didon mourante.

« A peine elle achevait, ses femmes la voient tomber sous le fer; elles voient l'épée fumante de sang, et ses mains qui en sont teintes. Un cri de douleur s'élève jusqu'aux voûtes du palais; la renommée, prompte à le quitter, parcourt, comme une bacchante, la ville épouvantée de la fatale nouvelle. Les maisons retentissent des gémissements du peuple et des hurlements des femmes; tout le ciel résonne de clameurs lugubres : on dirait qu'inondée par des flots d'ennemis, Carthage tout entière, ou l'antique Sidon, s'écroule, et que les flammes, furieuses, roulent sur le faîte de la demeure des hommes, et au-dessus des temples des dieux.

A ce tumulte affreux, Élise, hors d'elle-même, accourt dans un effroi qui lui donne des ailes. Déchirant son visage, se meurtrissant le sein, elle s'élance à travers la foule, et appelant par son nom la victime mourante : « Voilà donc ton dessein, ma sœur! tu me trompais moi-même! Voilà ce que me préparaient ce bûcher, ces feux, ces autels! Abandonnée de toi, par où commencer mes plaintes? As-tu dédaigné ta sœur pour compagne de ta mort? Si tu m'avais appelée à partager tes destins, la même douleur, le même fer, le même instant, nous aurait emportées ensemble! Quoi! j'ai élevé ce bûcher de mes propres mains, j'ai invoqué les dieux de nos pères sur ces autels, et tous mes soins ont abouti, cruelle, à être absente au moment du fatal sacrifice[1]! Ah! ma sœur, tu as immolé en même temps, toi, ta sœur, le peuple, le sénat, et ta ville chérie. Donnez de l'eau pour ses blessures;

1 Le texte dit avec une simplicité touchante et qui fait image :

Sic te ut posita, crudelis! abessem?

Les expressions de Virgile rappellent ce trait de Bossuet sur Henriette d'Angleterre : « La voilà comme la mort nous l'a faite. »

donnez, que je me hâte de les laver de mes mains; et si un dernier soupir est encore errant sur ses lèvres, que ma bouche du moins le recueille! » Elle dit, et, franchissant les degrés du bûcher, elle réchauffait dans son sein une sœur expirante, et s'appliquait à étancher le sang noir qui sortait avec violence. Didon s'efforce de soulever sa paupière appesantie, qui se referme soudain. Son sang frémit au fond de la blessure ouverte par le fer : trois fois, appuyée sur son bras, elle veut se soutenir; trois fois elle retombe sur le lit de douleur : de ses yeux égarés vers les hauteurs du ciel, elle cherche la lumière, et pousse un dernier soupir après l'avoir trouvée. Mais la puissante Junon, émue par des douleurs si longues et un trépas si difficile, envoie Iris, du haut de l'Olympe, pour dégager cette âme qui luttait contre les liens du corps. En effet, comme la mort de Didon n'était ni voulue par les destins, ni méritée par un crime; comme l'infortunée périssait avant l'âge, et saisie des transports d'une fureur soudaine, Proserpine n'avait pas encore enlevé le cheveu fatal au front de la victime, et dévoué sa tête au roi du Styx. Iris déploie ses ailes brillantes et nuancées de mille couleurs par les rayons du soleil, descend du haut des cieux, et s'arrêtant au-dessus de Didon, « Je porte, dit-elle, par l'ordre des dieux, ce gage sacré au dieu des enfers, et j'affranchis cette âme de la prison du corps. » Elle dit, et coupe le cheveu d'or; soudain toute la chaleur s'échappe du cœur de Didon, et le souffle de sa vie s'exhale dans les airs [1].

Virgile a peint en quelques vers la mort de l'amante d'Énée, et cependant rien ne manque à son tableau. Par un conseil de la raison, il s'étend beaucoup plus sur la désolation de Carthage; parce que les regrets de tout un peuple deviennent dans ce moment le plus magnifique éloge de la reine. La

1 Racine, dans Phèdre :

> Et que tes vains secours cessent de rappeler
> Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.

douleur de la nouvelle Tyr est une espèce d'apothéose pour Didon; elle justifie cette inspiration d'un généreux orgueil :

Et nunc magna mei sub terras ibit imago.

Nous éprouvons quelque plaisir à voir cette espèce de réparation faite par Virgile à une femme vertueuse, qui, suivant la tradition, se brûla elle-même sur un bûcher, en face de ses sujets, pour échapper au malheur de violer, par un hymen avec Iarbas, les serments que les mânes de Sichée avaient reçus d'elle.

Les premiers cris d'Élise, à la vue de sa sœur sur le bûcher, sont l'expression la plus vraie du désespoir; seulement je craindrais que ce trait, *quid primum deserta querar?* ne sentît un peu la préparation d'un orateur qui s'écoute parler. Mais quoi de plus touchant que ces reproches douloureux de l'amitié, qui, en nous révélant toute la tendresse du cœur d'Élise, relèvent encore son caractère à nos yeux? As-tu dédaigné ta sœur pour compagne de ta mort?

Eadem me ad fata vocasses;
Idem ambas ferro dolor, atque eadem hora, tulisset.

Avec quelle précision ces beaux vers rendent les sentiments qui se pressent dans l'âme d'Élise! « Tu me connaissais; tu savais que mon sort était inséparable du tien, que je vivais tout entière dans toi; il fallait me dire, *Mourons :* ce mot aurait suffi; la même douleur, le même glaive, le même instant, nous auraient immolées ensemble. » Et comme ces réflexions, aussi rapides que l'éclair de la pensée, sont heureusement interrompues par les exclamations suivantes :

Extinxti te, meque, soror, populumque, patresque
Sidonios.

On n'entendrait pas bien Élise si l'on ne voyait dans ce mouvement que la conséquence de celui qui précède :

His etiam struxi manibus, patriosque vocavi
Voce deos, sic te ut posita, crudelis! abessem?

Élise ne semble parler ici que du crime de son absence, cause d'un malheur irréparable; mais les secrets murmures de son cœur, cette voix de la conscience, qui se réveille tout à coup en présence des suites de nos fautes, lui rappellent les fatals conseils que le poëte lui-même nous a montrés comme la première origine du trépas de l'amante d'Énée. Sans doute, quand elle contemplait dans l'ami d'Hector un envoyé des dieux; quand l'enthousiasme lui dictait des prédictions de grandeur et de gloire pour Carthage, l'illusion était la vérité pour elle; sans doute, en poussant Didon au penchant où son cœur était enclin, elle croyait assurer les destinées de l'empire et le bonheur d'une sœur adorée : mais le cruel événement a trompé de si belles espérances; Didon n'est plus, et la malheureuse Élise s'accuse de lui avoir donné la mort. Ces pensées, renfermées dans le sein d'Élise, et qui mêlent leur accent à celui des regrets qu'elle éprouve de n'avoir pas reçu les derniers soupirs de la victime de l'amour, donnent le caractère de la plus vive éloquence aux plaintes que nous venons d'entendre.

M. Parceval-Grandmaison a essayé d'imiter la divine perfection du tableau des efforts de Didon, pour répondre, sinon par des paroles, au moins par un regard, à sa sœur, et témoigner qu'elle a reconnu cette voix jadis si chère.

La reine à la lumière
S'efforce d'entr'ouvrir sa pesante paupière,
La soulève un instant, et la ferme soudain.
Son sang à gros bouillons s'échappe de son sein;
Trois fois se soulevant sur un bras qui chancelle,
Trois fois elle retombe; et, roulant sa prunelle
En un dernier regard vers le ciel élevé,
Voit le jour, et gémit de l'avoir retrouvé.

Delille a lutté de plus près encore avec l'original. Après en

avoir étudié toutes les beautés, il a cherché longtemps, avec sa muse, des images pour les rendre; il a senti surtout qu'il fallait imiter les coupes savantes, les heureuses suspensions des vers de Virgile, qui représentent ici la reine dans les derniers moments de l'acte de mourir [1] avec une fidélité que le peintre le plus habile ne pourrait montrer qu'imparfaitement, parce que son art ne lui permettrait de saisir qu'un seul des mouvements de la nature défaillante.

A ses cris
Didon rouvre, en mourant ses yeux appesantis;
Sa force l'abandonne; au fond de sa blessure,
Son sang en bouillonnant forme un triste murmure.
Trois fois avec effort sur *un bras se dressant*,
Trois fois elle retombe, et, d'un œil languissant,
Levant un long regard vers le céleste empire,
Cherche un dernier rayon, le rencontre, et soupire.

Ces vers sont d'un maître : le second et le troisième, si l'on y retrouvait encore quelque chose de ces expressions si hardiment figurées, *Infixum stridit sub pectore vulnus*, surpasseraient peut-être l'original, par un je ne sais quel prestige de l'harmonie et du rapport des sons avec une sensation douloureuse; les deux derniers produisent presque les mêmes effets que le texte, où nous voyons à la fois les efforts de Didon pour lever vers le ciel ses yeux appesantis par la mort, le rapide éclair qui les anime lorsque la lumière des cieux s'y réfléchit, et le nuage de tristesse qui efface cet éclair au dernier soupir de la victime : mais avec tous ces sujets d'éloges, le traducteur est encore resté à une distance infinie de l'original. L'art le plus parfait n'enfante ce genre de beautés qu'avec le secours du cœur. Un spectacle douloureux attache nos regards et fait sur nous une impression conforme à sa cause; le cœur la reçoit, la conserve, la nour-

1 *In atto di morir*, expression du Tasse.

rit par des souvenirs; et, quand une occasion survient de retracer ce que nous avons ressenti, dépositaire fidèle, il nous représente les éléments d'un tableau qui ne peut manquer de ressembler à la nature. Mais, pour que le tableau mérite l'admiration, avec quel soin il faut regarder le modèle présent par une illusion semblable à celle qui trompait Didon sur l'absence d'Énée! avec quel scrupuleux examen il faut méditer même sur les rapports des yeux, pour mettre chaque image en harmonie avec son objet! quelle religieuse obligation ne doit-on pas s'imposer de ne jamais consentir à profaner la vérité par la plus légère imposture, eût-elle pour excuse toutes les grâces de l'esprit! Ce serment de l'artiste à lui-même produit les chefs-d'œuvre; il présidait aux créations de Sophocle et de Virgile, à celles de Fénelon et de Racine; cependant le prosateur s'est montré encore plus fidèle que le poëte à la religion de la vérité. En effet, si Racine, que l'on peut regarder comme un frère du chantre de Didon, parce qu'il existe entre ce poëte et lui des rapports presque aussi intimes que ceux du sang entre deux frères, a souvent égalé l'admirable sévérité, la désespérante perfection de son maître, on peut lui reprocher des fautes de costume que Virgile ne se fût point permises, même pour plaire à la cour d'Auguste. Fénelon, au contraire, est vrai comme l'antique, ou plutôt comme la nature. Mais, quoique sa prose soutienne quelquefois le parallèle avec la poésie de l'Énéide, on ne trouverait pas dans le Télémaque de peinture qui pût approcher des effets produits par les savantes combinaisons et l'harmonie des vers que j'ai déjà tant loués, sans avoir pu exprimer toute ma juste admiration.

Le législateur de notre Parnasse se vantait d'avoir appris à l'auteur d'Andromaque l'art de faire difficilement des vers faciles; mais le maître, en communiquant son secret, ne l'avait point perdu pour lui-même, et peut-être l'épisode de la Mollesse, dans le Lutrin, est-il l'exemple le plus remarquable du pouvoir de notre langue à se plier aux formes des

langues anciennes, et à leur disputer le mérite de la flexibilité. Les muses vendaient leurs faveurs à Boileau. On a pu dire de lui, comme de Démosthènes, que ses ouvrages sentaient la lampe; cependant, après avoir lu cet épisode célèbre, on se demande avec étonnement si un poëte grec ou latin aurait pu lui donner plus d'élégance, de grâce et de mélodie : pas une consonnance rude, pas un mot difficile, pas un terme qui puisse coûter des efforts à la Mollesse, pas une phrase ambitieuse et longue à prononcer; chacune des paroles de la déesse tombe séparément; on sent qu'elles sont souvent entrecoupées d'un soupir, tant le poëte a eu soin d'y marquer des repos. Les tableaux du Lutrin rappellent souvent, par d'habiles imitations, les images du chantre de Didon. Ne retrouve-t-on pas quelque chose de lui dans ces traits?

> A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
> La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,
> Ouvre un œil languissant, et, d'une faible voix,
> Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois.

Si la reine de Carthage avait la force de tirer quelques paroles de son cœur lorsqu'elle se relève pour regarder le ciel, c'est ainsi que Virgile l'aurait peinte au moment où Élise se serait penchée pour recueillir les derniers sons d'une voix faible et chérie. Nous retrouverions encore quelque chose de Didon mourante, dans les vers suivants :

> La Mollesse oppressée,
> Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée;
> Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
> Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

Il est probable que Boileau pensait à Virgile en traçant cette peinture, dont le dernier vers, quoiqu'il présente en quelque sorte une parodie, semble cependant une heureuse

inspiration de l'original. C'est ainsi que, sous la plume des grands écrivains, la nature des sujets modifie les mêmes images, et qu'ils se ressemblent le plus alors qu'ils diffèrent beaucoup; toutefois ne profanons pas, par une comparaison dont Boileau lui-même se fût offensé comme d'une injure à Virgile, un chef-d'œuvre de l'art et du sentiment. Le sommeil de la Mollesse n'est qu'une fiction agréable et pleine de savants artifices; la mort de Didon est une peinture plus éloquente que toutes les paroles du cœur le plus profondément touché.

Au lieu d'affaiblir et de mutiler Virgile, comme il ne le fait que trop souvent, par des imitations serviles ou peu judicieuses, le Tasse a voulu égaler son maître; et peut-être la mort de Clorinde l'emporte-t-elle, à quelques égards sur celle de Didon. Transportons-nous au dénouement du combat nocturne que se livrent la vierge guerrière et Tancrède son amant, qui ne la reconnaît pas sous la nouvelle armure dont elle est revêtue.

« Mais enfin l'heure fatale est arrivée qui doit finir les jours de Clorinde : Tancrède dirige la pointe de son épée vers le cœur de son ennemi; le fer s'y plonge et s'enivre de sang; l'étoffe brillante et légère qui couvre le sein virginal en est inondée; déjà Clorinde se sent mourir; ses genoux, faibles et languissants, se dérobent sous elle. Tancrède poursuit sa victoire; il serre, il presse, en la menaçant, sa victime blessée du coup mortel. Clorinde tombe, et, d'une voix mourante, elle prononce ces paroles dernières, paroles inspirées par un nouvel esprit, l'esprit de foi, de charité, d'espérance :

« Ami, tu as vaincu; je te pardonne : toi, pardonne aussi, « non pas à ce corps qui n'a plus rien à craindre, mais à mon « âme; prie pour elle, et donne-moi le baptême qui lavera « toutes mes fautes. » Dans ces faibles accents résonne je ne sais quelle plaintive et douce harmonie qui ouvre le cœur de

Tancrède ; elles éteignent sa fureur, et arrachent de ses yeux des larmes involontaires.

« Empressé de satisfaire un si pieux désir de son ennemi mourant, le héros religieux sent trembler sa main, en découvrant le front de Clorinde ; il la voit, il la reconnaît, et reste muet, sans couleur, sans mouvement. Quelle vue ! quelle épreuve pour un amant ! Il ne meurt pourtant pas encore ; il rassemble ses forces pour donner, avec l'eau sainte, une immortelle vie à la vierge que son glaive vient d'immoler. Pendant qu'il prononce les paroles sacrées, une joie vive anime Clorinde ; elle sourit, heureuse et satisfaite dans le sein de la mort ; elle semble dire : « Le ciel s'ouvre, et je pars en paix. »

« Sur son beau visage qu'habite la pâleur, les violettes remplacent les roses, et se mêlent à la blancheur des lis. Elle fixe ses yeux au ciel ; le ciel et le soleil semblent, par pitié, se tourner vers elle pour la regarder. Enfin elle soulève une main nue et glacée ; à défaut de paroles, elle la présente à son chevalier comme un gage de paix ; et dans cette attitude, la belle vierge passe, et paraît s'endormir. »

On ne saurait comparer le chef-d'œuvre de Virgile avec cette scène unique, mais elle n'en renferme pas moins d'admirables beautés, surtout dans le dernier acte qui couronne la vie de l'héroïne.

Quelle épreuve que celle où Tancrède, qui a été puiser l'eau du baptême dans une source voisine, revient auprès de Clorinde, et sent trembler sa main en découvrant ce front encore inconnu ! Quel coup de foudre quand il retrouve son amante dans l'ennemi qu'il a frappé avec tant de fureur ! A quel rôle imposant s'élève tout à coup ce guerrier transformé, par sa maîtresse mourante, en un ministre de la religion qui efface les fautes ! Clorinde demande le ciel à Tancrède, et Tancrède le lui donne ! Il faut en convenir, l'antiquité n'a point connu ce genre de sublime. Une fois la vraisemblance justifiée (elle le sera bientôt), je ne connais rien de plus

achevé, pour la vérité des mœurs et la beauté de la peinture, que la joie vive et le sourire de Clorinde, pendant que Tancrède prononce les paroles sacrées. Mais il a fallu la naissance d'une religion nouvelle sur la terre, pour qu'un poëte pût enfanter ce tableau.

E, in atto di morir, lieta e vivace,
Dir parea : S'apre il cielo; vado in pace.

Le Tasse, par un dernier trait de génie, fait passer Clorinde dans la mort comme dans un sommeil :

Passa la bella donna, et par che dorma.

Grand et modeste Virgile, vous avez ici un rival dans votre élève; mais, ce que vous ne faites jamais, le Tasse n'a pas craint de profaner la douleur de l'amour, par de vaines recherches, et des exagérations glacées. Pourquoi n'avait-il pas autant de goût et de sens que de génie [1]? Pardonnons-lui ses fautes, en faveur des nouvelles beautés qu'il enfante, avec cette prodigue facilité qui est le luxe d'un talent supérieur. L'ermite Pierre cherche vainement à calmer, à consoler, à ranimer Tancrède, en le rappelant au ciel et à la vertu qui en est la route : toutes les paroles du sage échouent contre le désespoir de l'amour. La nuit, le jour, en tous lieux, à toute heure, il appelle Clorinde. Tout à coup, dans un songe, lui apparait, ceinte d'une robe étoilée, cette amante qui lui arrachait des larmes; jamais elle ne fut si belle; cependant l'éclat céleste qui l'environne n'empêche pas de la recon-

1 En comparant la douleur d'Élise, dans Virgile, à celle de Tancrède, on reconnaîtra sans peine les fautes du Tasse; je n'en citerai qu'un seul exemple : Tancrède, en revoyant les restes de Clorinde, s'écrie : « Marques funestes de ma coupable rage! ô mes yeux, vous n'êtes pas moins impitoyables que ma main; elle a fait ces blessures, et vous les contemplez! » Livre XII, strophe XXXI et suivantes.

naître. Dans la douce attitude de la pitié, elle semble essuyer les pleurs du triste Tancrède, et lui dire : « Regarde comme je suis heureuse et belle, mon fidèle ami, et que cette vue apaise ta douleur. Je suis ce que tu m'as faite : tu me ravis par une erreur à ce monde mortel, mais ta piété m'a rendue digne de m'élancer dans le sein de Dieu et parmi les chœurs célestes. Là, je goûte, en aimant, le bonheur suprême; là, j'espère que ta place se prépare auprès de moi, et qu'aux clartés du soleil de l'Éternel tu pourras contempler les beautés du ciel et les miennes. Ah! ne te ferme pas la demeure divine, ne te laisse point égarer par les erreurs des sens. Vis, et apprends que je t'aime; je ne le cache pas; oui, je t'aime autant qu'il m'est permis d'aimer une créature mortelle. » En disant ces mots, les regards de la vierge s'allument du zèle le plus ardent; alors elle se cache dans la profondeur de son nuage de lumière, et disparaît; mais sa voix a fait passer une force nouvelle dans l'âme de Tancrède.

L'apparition de Béatrix au Dante [1] a pu suggérer au Tasse celle de Clorinde; mais ce dernier a su créer des beautés nouvelles, même en imitant. Sa fiction produit un effet vraiment dramatique; elle a encore le mérite de nous initier à ces secrets de l'art que le génie devine au milieu des transports d'un travail de feu. Sur la terre, le mot d'amour ne serait jamais sorti peut-être de la bouche de Clorinde; si elle n'avait point entendu impunément les aveux de Tancrède, elle avait imposé silence à son penchant pour le guerrier, dont elle connaissait la valeur et la générosité : à peine a-t-elle vu s'ouvrir les portes du ciel devant ses pas, que, pleine de pitié pour une douleur si profonde, elle vient consoler Tancrède, lui révéler un mystère qu'elle peut avouer sans honte, et lui promettre les délices d'un attachement immortel, pour prix de sa persévérance dans la vertu. Ni Virgile, ni le Dante n'avaient trouvé une pareille inspiration dans leur génie,

1 Chant XXXI du Purgatoire.

et il faut d'autant plus admirer la scène du Tasse, qu'elle concourt à l'action, en rendant un héros tout entier à l'armée, qui a besoin de lui pour combattre les infidèles. La vue de Clorinde produit sur Tancrède l'effet de la mort de Patrocle sur Achille.

Le trépas de Clorinde, vierge sans remords et sans tache, est doux comme un repos; elle s'éteint comme une fleur que la terre ne nourrit plus : la fin de Didon, qui a vécu au milieu des orages des passions, est lente et difficile. Mais ne craignez pas que Virgile revienne sur les détails rebutants de l'agonie qu'il a si bien peinte dans la dernière scène, où l'infortunée semble mourir plusieurs fois; un goût exquis n'a permis que ces traits au poëte :

Alors Junon, plaignant son pénible trépas
Et d'une longue mort les douloureux combats,
Pour arracher cette âme à sa prison mortelle,
Fait descendre des cieux sa courrière fidèle.

Le judicieux Virgile, toujours attentif aux besoins de sa composition, ajoute, pour augmenter la pitié et fournir une dernière excuse à la victime de l'amour et des dieux : « Comme elle ne périssait ni de l'ordre des destins, ni par un trépas mérité; comme l'infortunée mourait, au contraire, avant le temps, et saisie d'un transport de fureur tout à coup allumé dans son sein, Proserpine ne lui avait pas arraché le cheveu fatal, elle n'avait pas encore dévoué sa tête au Styx. »

L'apparition d'Iris au-dessus du bûcher de Didon est une de ces riantes images qui seules feraient reconnaître le génie de l'antiquité. La Grèce et Rome elle-même embellissaient tout, jusqu'à la mort, que l'on nous présente toujours sous des formes hideuses. Ministre de clémence et de pitié, Iris vient terminer les combats de l'âme de Didon avec le corps qui la retient malgré elle. Virgile compare cette âme fugitive à un souffle qui s'exhale dans les airs. Pascal, accoutumé à méditer sur le néant des choses humaines, aurait dit en lisant

ces vers de Virgile : « Une ombre, une vapeur, un souffle, voilà toute la vie. » Mais je crois qu'il eût ajouté dans une illusion de sa pieuse sollicitude : « Grand poëte, que devient cette âme qui s'en va ? Puisque Didon n'a point mérité une fin si cruelle, quel séjour lui réservez-vous ? » Le Tasse prévient de pareilles questions. Plus calme que l'Alceste d'Euripide, dont les yeux effrayés ne voient que l'affreux vieillard du Cocyte et la barque fatale ; plus heureuse que Didon, qui nous laisse inquiets sur son avenir, l'amante de Tancrède quitte la vie avec une sublime espérance : il semble que, déployant ses ailes, elle va s'élancer vers le séjour que la vertu ouvre à ceux qui n'ont pas mérité de subir la mort, réservée au vulgaire des humains [1].

Le poëte ne se contente pas de nous offrir cette illusion, il nous donne encore la réalité en nous montrant Clorinde le front ceint d'une couronne immortelle. Ainsi la beauté morale se réunit à la beauté dramatique, pour donner le caractère de la perfection au dénouement du Tasse. Je sais que Virgile n'oubliera point Didon ; nous la retrouverons dans les champs élysées ; mais son entrevue avec le prince troyen n'aura ni la grandeur, ni le charme, ni les heureux effets de la céleste apparition de Clorinde à Tancrède.

Les amours de Didon faisaient les délices du maître de Mécène ; Ovide ne se lassait point d'admirer cet épisode ; saint Augustin a donné aux malheurs de la reine de Carthage des larmes dont il s'est accusé. Aussi religieux, mais moins sévère, parce qu'il était plus tendre, et que, doué des talents d'un poëte, nourri de la lecture des Grecs et des Romains, il ne pouvait résister aux inspirations de leur génie et du sien, Fénelon a imité les plus vives peintures du quatrième livre, sans causer même une alarme à la pudeur. Le Tasse, plus libre et plus hardi, doit à Virgile la passion

1 Virtus recludens immeritis mori
Cœlum.

Horat., lib. III, od. II.

d'Armide et la mort de Clorinde. Racine n'eut pas de moindres obligations au maître du Tasse : Hermione, Roxane, Bérénice, Phèdre, Ariane [1], nous retracent Didon, comme des sœurs, malgré quelques différences naturelles, rappellent par un type commun, le caractère, l'âme et la beauté de leur mère. Deux mille ans avant Racine, le même modèle avait échauffé le peintre de Biblis, de Phèdre, de Myrrha, de Médée, d'Alcyone et de Sapho [2]. Des traits sublimes de passion, nous font reconnaître les traces du commerce que le Dante, l'Arioste et Milton entretenaient avec la muse qui soupira les plaintes, ou peignit en traits de feu les transports de l'amante d'Énée. Les hymnes de Pétrarque à la belle Laure respirent souvent toute la flamme des tableaux de Virgile. L'Héloïse d'Abailard, comme celle de Pope, est une Didon chrétienne. Nous retrouvons partout le divin original de tant de copies célèbres. Le suffrage unanime des siècles, confirmé par les efforts de tous les grands écrivains pour la reproduire, place cette création au rang des chefs-d'œuvre : malheur au téméraire qui voudrait essayer de l'en faire descendre !

Mais n'est-ce point offenser la morale et renverser un autel, que d'enlever à la vertu la place qu'elle a méritée dans l'estime de l'univers? Cette faute de Virgile est d'autant plus grave, qu'il la commet deux fois dans ce livre : l'une envers la veuve de Sichée, l'autre envers l'héritier d'Hector et le fils religieux qui, par un dévouement sublime, avait sauvé son père du milieu des flammes d'Ilion.

Nul doute que Virgile n'ait jugé en maître la faute irréparable où l'entraînait une fiction aussi contraire aux récits de l'histoire qu'aux mœurs et à la renommée de ses deux personnages; mais un pressentiment qui ne trompe pas les grands écrivains lui fit entrevoir dans l'épisode des amours de Didon le sujet d'une peinture immortelle, peut-être même

1 Ariane est de Thomas Corneille, mais souvent digne de Racine.

2 Ovide.

une occasion de surpasser le grand Homère, qu'il avait imité tant de fois, en désespérant toujours de l'atteindre. Dans une de ces prévisions qui sont la récompense des veilles du génie, il s'enflamma de l'espoir de faire répandre des larmes à tous les siècles sur les malheurs de la reine de Carthage, et, sacrifiant les lois de la composition et la conscience de la vérité à l'éclat de sa renommée, il saisit ses pinceaux, en s'écriant peut-être malgré la modestie qu'on lui donne :

Vincet amor patriæ laudumque immensa cupido [1].

Oui, c'est à la soif de la gloire, c'est au désir ardent de vivre à jamais dans le souvenir des hommes, que nous devons la faute sublime de ce quatrième livre, dont Voltaire a dit avec raison : « C'est un effort de l'esprit humain. »

1 « L'amour de la patrie et la passion immense de la gloire l'emporteront dans mon cœur. » L'allusion est sans doute assez motivée ; en effet, un grand écrivain est autorisé à penser que la gloire de son nom rejaillira sur sa patrie.

LIVRE CINQUIÈME.

Cependant Énée, sûr de n'être plus arrêté dans sa course, vogue au milieu du golfe, et, fendant les flots noircis par l'aquilon, regarde ces murailles qui brillent éclairées par les flammes du bûcher de la malheureuse Élise. La cause de cet incendie de l'horizon est un mystère; mais les cruelles douleurs d'une grande passion trahie[1] et le sentiment de ce que peut une femme en fureur[2] élèvent un triste présage dans le cœur des Troyens.

On ne conçoit pas la froideur d'Énée; à peine donne-t-il une larme à Troie en la quittant pour toujours; il a entendu les imprécations de Didon, il a vu son désespoir, et les flammes du bûcher ne l'avertissent point que la reine de Carthage s'est donné la mort. Loin d'avoir les pressentiments prophétiques des passions, il ne soupçonne pas ce que les âmes les plus indifférentes devinent sans peine. Que Virgile n'ait point fait parler Énée devant ses compagnons dans cette circonstance, la réflexion m'explique cette réserve nécessaire; mais qu'Énée soit insensible au spectacle qui frappe ses regards, qu'il n'accorde pas un souvenir à Didon, on ne

1 Le texte porte :

Duri magno sed amore dolores
Polluto.

L'expression de *polluto*, qui signifie que l'amour a été trahi et souillé par le parjure d'Énée, est peut-être une inadvertance de Virgile. La même expression, dans la bouche de Didon, ne donnerait pas lieu au plus léger reproche. Nous trouverions naturel qu'elle dît à Énée au moment de sa fuite : « *Tu as souillé nos amours par un parjure.* »

2 Corneille :

Sais-tu bien ce que peut une femme en fureur?

sait comment expliquer cette indifférence. Craint-il d'offenser les dieux en écoutant la voix de la pitié? Avouons-le sans détour : le début de ce livre, comme celui du troisième, laisse beaucoup de choses à désirer. Virgile pouvait aisément concilier ici le respect des convenances, les ménagements dus au caractère du héros, avec la peinture des mouvements naturels. Euripide, Racine ou Fénelon, auraient dit à peu près : « La cause de cet embrasement est inconnue des Troyens : leur chef ne comprend que trop le fatal mystère ; les flammes qui éclairent l'horizon sont celles du bûcher de la reine ; il le sent, et détourne ses regards avec une douleur mêlée d'effroi. Cependant, maître de lui-même, il garde le silence devant ses compagnons ; il ne paraît préoccupé que des ordres de Jupiter. Mais son cœur éprouve un cruel supplice ; malgré les décrets du maître de l'Olympe, il se reproche le trépas de Didon ; et, adressant un adieu du cœur à la victime de l'amour, il demande pour elle à Vénus le séjour des champs Élysées. Ah ! Didon, si tu avais pu lire dans son âme avant de monter sur l'autel du sacrifice, peut-être aurais-tu consenti à vivre, ou du moins tu ne serais pas descendue sans quelque consolation chez les ombres. » Avec ces précautions si simples, on aurait encore évité de laisser planer sur Énée des soupçons qui contredisent l'idée que le poëte a voulu nous donner de son héros [1].

A peine les Troyens étaient-ils en pleine mer, qu'un orage inattendu et trop peu violent pour causer tant d'effroi au pilote Palinure, éprouvé par les périls d'une longue naviga-

1 Je sais que Virgile semble avoir prévu cette objection, en nous disant qu'un dieu lui-même avait fermé les oreilles d'Énée aux prières de la reine. Cette précaution suffit, il est vrai, quoique avec peine, à motiver l'insensibilité du héros dans un moment où céder à sa faiblesse serait d'ailleurs une résistance à l'ordre des dieux. Mais quand Énée a rempli la volonté céleste, rien ne l'empêche de montrer un cœur d'homme, à l'aspect d'un grand malheur dont il est la cause involontaire.

tion, force Énée à relâcher dans les ports de Sicile. Fénelon, en imitant quelques détails de Virgile, paraît plus rapide et plus judicieux que lui. La tempête qui trouble et alarme le pilote de Mentor est excitée par Neptune lui-même; elle engloutit le vaisseau, dont la perte inévitable fait éclater dans Télémaque le mépris de la mort présente, et dans Minerve cachée sous la figure de Mentor la constance qui enseigne à triompher des plus grands périls [1]. Le mérite d'Énée se borne à céder aux avis de Palinure [2], en témoignant le plaisir de revoir la terre où sont déposées les cendres d'Anchise. Neptune n'avait eu qu'un courroux du moment; à peine la flotte troyenne change-t-elle de route, que les zéphyrs favorables la font entrer à pleines voiles dans le port désiré.

Virgile ne montre pas beaucoup d'invention dans les incidents: une tempête jette Énée sur les côtes de l'Afrique, une tempête le ramène en Sicile. Le roi Aceste a vu de loin, sur la cime d'une montagne, l'arrivée des Phrygiens; hérissé de la peau d'un ours de Libye, et ses traits à la main, il accourt au-devant d'eux. Ce prince, né d'une mère troyenne et du fleuve Crinise, et plein du souvenir de ses ancêtres, félicite sur leur retour les compagnons du fils d'Anchise, leur prodigue avec joie ses trésors champêtres, et les console de leurs fatigues par des témoignages d'amitié. Il m'est impossible de ne pas sentir la sécheresse de cette narration; elle excite d'autant plus de surprise, que Virgile n'a donné aucun développement au premier accueil que les Troyens avaient reçu en Sicile. Si la rapidité de la situation exigeait cette sobriété de détails, dans le troisième livre, peut-être le poëte devait-il donner plus d'intérêt et de charme à la seconde entrevue

1 Voyez le sixième livre du Télémaque.

2 Le texte dit: *magnanime Ænea.* Il faudrait du moins faire quelque chose, dans une circonstance si difficile, pour justifier cette magnifique expression.

des Troyens avec ce vieux roi, leur compatriote, qui les croyait à jamais perdus pour lui. Cette circonstance, son âge, le dernier plaisir que les dieux lui accordent comme une faveur inespérée, promettaient ici quelques développements qui auraient donné lieu à des peintures de mœurs et à ces scènes touchantes qui font couler de douces larmes. Au lieu de tout cela, nous ne trouvons qu'un froid récit qui ne parle ni à l'esprit ni à l'âme.

Quelle différence entre la peinture de Virgile et celle de Fénelon! comme le même genre de fiction est mieux conçu, plus utile à l'action et plus dramatique dans le Télémaque que dans l'Énéide! Le héros troyen ne joue aucun rôle, ni pendant la tempête, ni au moment où il éprouve de nouveau les douceurs de l'hospitalité. Voyez au contraire l'heureux enchaînement de situations propres à développer le caractère et à former le cœur du jeune Télémaque! Rebelle aux discours de Mentor, qui lui conseillait de revenir à Ithaque, pour éviter la rencontre des Troyens et d'Énée, il est soudain puni de sa témérité. Surpris, au milieu de la flotte ennemie, il reconnaît la gravité de la faute qu'il vient de commettre, et reçoit de Mentor l'exemple de ce courage tranquille, sans trouble, sans précipitation, qui laisse à l'esprit toute la liberté nécessaire pour trouver des ressources au milieu des plus grandes extrémités. Si Minerve présente, mais revêtue de la forme d'un mortel, sauve son élève, c'est pour le jeter dans d'autres périls. A peine il touche au rivage de Sicile, que ses compagnons sont immolés, son vaisseau brûlé sous ses yeux par un peuple cruel et soupçonneux. On lui donne des fers, ainsi qu'à Mentor, pour les conduire tous les deux devant Aceste. Quelles réflexions doit faire en ce moment Télémaque! En vain Mentor a répondu avec une adroite réserve pour échapper au danger d'avouer que Télémaque et lui sont des Grecs; Aceste, qui les soupçonne d'un mauvais dessein, condamne l'un et l'autre à servir dans une forêt sous les esclaves qui gardaient ses troupeaux. A ce terrible

arrêt, le courage abandonne Télémaque, qui avait beaucoup espéré de la puissance des discours de Mentor; il demande le trépas au lieu de l'esclavage, il se déclare fils d'Ulysse : cette fatale imprudence, doit perdre à la fois l'élève et le maître qui venait de lui sauver la vie au milieu de la flotte troyenne! A peine Télémaque a laissé échapper l'aveu que sa faiblesse n'a pu retenir, les fureurs du peuple, unanime à demander le supplice du fils de ce cruel Ulysse dont les artifices avaient renversé la ville de Troie, nous font trembler. Le second arrêt prononcé par Aceste nous ôte toute espérance. Dans une profonde affliction, nous disons le dernier adieu à Mentor et à Télémaque, touchantes images d'un père et d'un fils près de mêler leur sang aux pieds du même autel. Soudain la scène change : la surprise et le ravissement s'emparent de nous en entendant les divines paroles de Mentor; et bientôt le poëte, car Fénelon est digne de ce nom sacré, termine le premier acte de son drame par le spectacle le plus propre à élever notre âme, en la fortifiant contre les épreuves de la fortune. D'un côté, Mentor réunit en lui la sagesse qui prévoit, l'autorité qui ordonne, l'ascendant qui entraîne, le génie qui commande à la fortune, et la valeur qui sait prendre, quand il le faut, sa part des dangers du soldat; de l'autre, Télémaque nous apparaît comme un jeune héros qui veut mériter les éloges d'un grand capitaine, son maître, son ami, et lui offrir les prémices de sa gloire. Ce n'est point assez de tous ces exemples, il faut encore que le peuple d'Aceste, sauvé de la ruine inévitable, rende grâces au courage conduit par la prudence. Tout cela est dans le premier livre de Télémaque : quelle leçon de composition pour les poëtes dramatiques et pour tous les écrivains qui ont une fable à conduire !

La scène que Virgile va mettre sous nos yeux n'a ni le mouvement, ni les alternatives, ni les péripéties de la scène de Fénelon; mais elle est touchante, et conforme au caractère du personnage. Je dois remarquer qu'au moment où Pa-

linure déclare au prince troyen que la violence des flots le force à faire voile pour la Sicile, la première pensée du fils d'Anchise est un sentiment religieux. Pour reposer mes vaisseaux de la tempête, dit-il, quel rivage me serait plus doux que la contrée qui nous conserve Aceste, le descendant de Dardanus, et renferme dans son sein les ossements de mon père! Un seul mot sorti du cœur sert souvent de motif et de préparation à une importante situation : laissons parler Virgile, ou plutôt Delille, son interprète :

A peine à l'Orient l'Aurore de retour
Aux astres de la nuit fait succéder le jour,
Aux mânes paternels préparant son hommage,
Le héros empressé parcourt tout le rivage ;
Il rassemble en un lieu tous les Troyens épars ;
Et là, d'une hauteur d'où ses libres regards
Embrassent d'un coup d'œil la foule qu'il domine :
« Vous, de qui jusqu'aux dieux remonte l'origine,
« Braves Troyens! l'année a terminé son cours
« Depuis que dans ces lieux de l'auteur de mes jours
« J'ai déposé la cendre, et qu'à cette ombre chère
« J'ai dressé de mes mains un autel funéraire.
« Voici même, je crois, ce jour infortuné
« Où mon père .. Grands dieux, vous l'avez ordonné!
« Jour à jamais funeste, à jamais vénérable!
« Oui, que le sort, pour moi toujours inexorable,
« Me jette dans les fers, m'exile sur les flots,
« Dans les Syrtes déserts ou sur les mers d'Argos,
« Ce grand jour reverra mes mains religieuses
« Honorer son retour par des pompes pieuses,
« Et des dons solennels acquitteront mes vœux.
« Enfin bénissons tous la volonté des dieux!
« Nous voici sur sa tombe, et sur sa cendre même ;
« Nous sommes dans les ports d'un prince qui nous aime :
« Honorez donc Anchise, implorez donc les vents ;
« Et qu'il souffre qu'un fils, en de plus heureux temps,
« Dans des temples pompeux consacrés à sa gloire,
« Puisse enfin tous les ans célébrer sa mémoire!

« Pour vous montrer sa joie, à chacun des vaisseaux
« Le généreux Aceste accorde deux taureaux.
« Allez; et puisqu'ici sa bonté nous rassemble,
« Que vos dieux et les siens soient honorés ensemble.
« Ce n'est pas tout : demain, des portes d'Orient
« Si l'Aurore revient avec un front riant,
« Et sous un ciel serein ouvre un jour sans nuage,
« Amis, préparez-vous : sur ce même rivage
« J'ordonnerai des jeux, et d'agiles vaisseaux
« Ouvriront les combats sur la scène des eaux.
« Ceux dont le trait plus sûr part avec plus d'adresse,
« Qui brillent par la force ou bien par la vitesse,
« Ou ceux qui, plus hardis, d'un ceste armant leurs mains,
« Savent à leurs rivaux porter des coups certains,
« Qu'ils viennent : la couronne et les palmes sont prêtes.
« Vous, cependant priez, et couronnez vos têtes. »
Il dit, et ceint son front du myrte maternel;
Chacun suit son exemple; aussitôt vers l'autel
Il marche environné des flots d'un peuple immense :
Au cercueil de son père il arrive en silence;
Deux fois de sang sacré, deux fois de lait nouveau,
Et deux fois d'un vin pur arrose son tombeau;
Il fait pleuvoir des fleurs; il soupire, et s'écrie :
« Salut, mânes divins! salut, ombre chérie!
« Je puis donc voir encor ton pieux monument,
« De ma douleur, hélas! trop vain soulagement!
« Quels que soient ces états où le destin m'appelle,
« Que m'importe sans toi ma fortune nouvelle?
« Que m'importe un empire où tu ne seras pas [1]?
« Le ciel n'a point voulu qu'en ces heureux climats,

1 Cette pensée, que Delille a répétée deux fois par inadvertance, n'est point et ne devait pas être dans le texte. Exprimée plus vivement, et avec l'accent d'un cœur pénétré, elle aurait pu trouver sa place dans le premier moment de la douleur d'Énée versant des larmes sur la tombe ouverte pour recevoir son père; mais, devenu plus calme, et maître de son cœur, l'homme des destinées, *spes altera Trojæ*, ne doit ni penser ni s'exprimer comme il le fait dans les vers du traducteur.

« Où m'attend, me dit-on, un destin plus prospère,
« Mon bonheur s'embellit de celui de mon père [1]. »

Ce récit brille encore plus dans l'original que dans la copie, par cette élégance continue, par cette pureté, par ce choix d'expressions, qui font reconnaître Virgile entre tous les poëtes. Mais cette inadvertance étrange qui laisse supposer qu'Énée reconnaît par hasard, et sans en être bien sûr, au moment même de la cérémonie, le jour de la mort de son père, qu'il n'a perdu que depuis un an, suffirait pour donner quelque chose de peu naturel aux regrets du prince. Le caractère religieux respire dans le discours d'Énée; mais la douleur véritable a un langage si touchant, ses inspirations mettent un accord si parfait entre les sentiments et les paroles, elle trouve, sans la chercher, une si vive éloquence, que je ne saurais reconnaître son digne interprète dans Énée. Il ne lui échappe pas un mot de l'âme, pas un trait qui se retienne d'abord. Le fils s'acquitte d'un devoir pieux, mais ne paye pas avec émotion sa dette à la nature. Le héros, qui pleure partout, et quelquefois mal à propos, n'a point une larme à répandre sur le tombeau de son père. Euripide tombe souvent dans la déclamation, mais sa sensibilité n'est jamais stérile. Vous ne trouverez jamais chez lui de derniers adieux aussi secs que ceux d'Énée à son père.

Pénétré de la justesse de ce reproche, Delille a voulu corriger un peu le texte, et si ses efforts ne sont pas assez heureux, le sentiment des convenances qui les a inspirés au traducteur sert du moins à montrer qu'il manque quelque chose

1 Ce vers commun n'est point d'accord avec le ton du discours; Virgile dit avec plus de gravité, mais non sans quelque sécheresse :

Non licuit fines Italos, fataliaque arva,
Nec tecum Ausonium, quicumque est, quærere Thybrim.

C'est le nom d'Anchise, et non pas le souvenir du Tibre qui devait terminer les adieux d'Énée à son père. Delille l'a senti.

à Virgile. Une scène du Dante doit encore donner de l'autorité à ces observations.

Le poëte est rencontré dans son voyage souterrain par Brunetto Latini, homme d'un grand savoir, dont il avait reçu les leçons[1]. Brunetto reconnait son élève, et l'aborde avec autant de surprise que de joie. Leur entretien, noble et touchant, se termine par ces paroles du Dante : « Si tous mes vœux eussent été accomplis, vous ne seriez point encore banni du sein de la nature humaine. Ah! je conserve empreinte dans mon cœur, et je contemple en ce moment avec tristesse, votre bonne et chère image, cet air paternel que vous aviez dans le monde, lorsque votre voix m'enseignait comment, de jour en jour, l'homme s'éternise. Reconnaissant de vos leçons, je veux que ma langue n'oublie jamais de publier ce que je vous dois. » Au rapport du savant Ginguené, il n'y a rien, dans aucun poëme, de plus profondément senti ni de mieux exprimé : je partage entièrement cette opinion, et je crois que des paroles semblables à celles que nous venons d'entendre sortir de la bouche du Dante auraient réjoui l'ombre d'Anchise dans son tombeau.

Le Dante l'emporte ici sur son maître pour la pensée comme pour l'expression, mais dans ce vaste poëme de la Divine Comédie, si riche en beautés différentes, on ne trouverait rien de pareil à la description suivante, où l'on reconnait tout Virgile :

Il dit, et de la tombe un serpent monstrueux
Sort, et, développant ses plis majestueux,
Embrasse mollement la tombe paternelle :
D'un or mêlé d'azur son écaille étincelle,
Et son émail changeant jette un éclat pareil
A l'écharpe brillante où s'empreint le soleil.
On s'étonne à sa vue; et lui, sans violence,
Parmi les vases saints s'avançant en silence,

1 Le texte a un charme inexprimable de naïveté antique, mêlée à une certaine noblesse.

Glisse, effleure les mets, et, rassemblant ses nœuds,
Rentre au fond de la tombe, et disparaît aux yeux [1].
« Quel est, dit le héros, ce serpent tutélaire?
« Est-ce un gardien sacré du tombeau de mon père?
« Serait-ce de ces lieux le génie inconnu? »
Par cette incertitude un instant retenu,
Son cœur accepte enfin ce présage propice :
Il revient au cercueil sous cet heureux auspice;
Immole cinq brebis et cinq jeunes taureaux,
Dont la noire couleur sied au deuil des tombeaux;
Appelle encore Anchise, invoque sa grande ombre,
Et ses mânes sortis de leur demeure sombre.
Son exemple est suivi par tous ses compagnons.
Chacun sur son pouvoir a mesuré ses dons.

D'autres admireront, dans l'apparition du serpent, les artifices du poëte, l'imitation des paisibles ondulations de l'énorme reptile, par le développement de la période, la richesse et l'harmonie des vers; j'aime mieux remarquer, avec Delille, la nouveauté de l'allégorie. Cette espèce de prodige réunit, dit-il, à toutes les beautés poétiques, toutes les convenances religieuses. On sait que le serpent a joué le plus grand rôle dans la mythologie de tous les peuples. Ici, il est le gardien mystérieux des secrets de la tombe, le génie attaché au service d'Anchise. La miraculeuse apparition de ce génie semble annoncer qu'Anchise est présent au sacrifice, qu'il entend les vœux de son fils et accepte ses offrandes; enfin le serpent, qui, en faisant un cercle de son corps, figurait chez les anciens tour à tour le soleil ou l'éternité, peut paraître aux yeux des Troyens un emblème de l'immortalité du héros dont ils célèbrent l'apothéose. Remarquons encore qu'Énée au tombeau de son père nous fait oublier Énée aux genoux de la reine de Carthage. Nous re-

1 Ces vers de Delille ont presque la perfection de l'original, sauf toutefois cette magique harmonie que l'heureux mélange et l'étonnante variété des sons donnait aux vers de Virgile.

trouvons ici le prince religieux qui a reçu des mains d'Hector les images des dieux de la patrie.

Homère, dans le second chant de l'Iliade, a décrit un prodige de la même nature que celui de Virgile [1]. Il n'est pas inutile de mettre les deux poëtes en présence.

« Auprès d'une fontaine, devant les autels sacrés, nous offrions (c'est Ulysse qui parle) des hécatombes aux dieux immortels, sous un beau platane arrosé par un ruisseau pur, lorsqu'un grand présage apparut à nos yeux. Un dragon dont le dos était marqué de taches de sang, un dragon terrible (le dieu de l'Olympe l'avait envoyé lui-même à la lumière) glisse du pied de l'autel, et d'un bond il s'élance au sommet du platane. Là, sur la dernière branche, et réfugiés sous le feuillage, étaient huit tendres passereaux; la neuvième victime était la mère qui les avait mis au jour. Le dragon dévora cruellement cette couvée plaintive. La mère désolée voltigeait autour de ses petits; il la saisit elle-même et l'enveloppe malgré ses cris perçants : mais à peine a-t-il englouti les passereaux et leur mère, que le fils de Saturne, qui avait suscité ce monstre, faisant de lui un exemple mémorable, le transforme en pierre. Tous debout et immobiles nous admirons cette métamorphose : tels sont les prodiges qui avaient succédé à nos sacrifices. Alors Calchas, expliquant les oracles du ciel au milieu de nous, s'écria : Pourquoi demeurez-vous interdits et muets, ô Grecs belliqueux? c'est à vous que Jupiter envoie ce signe éclatant; il nous annonce une longue guerre, un triomphe tardif, mais dont la gloire ne périra jamais : de même que ce dragon a dévoré les huit passereaux, et leur mère pour neuvième proie, ainsi nous combattrons pendant neuf années sous les murs d'Ilion; mais la dixième année nous prendrons cette ville spacieuse. Ainsi parla Calchas; maintenant l'oracle va s'accomplir. Courage donc, restez sur cette rive,

[1] Vers 505 et suivants.

Argiens belliqueux, jusqu'à ce que nous ayons soumis les superbes remparts de Priam.

« Il dit : les Argiens percent l'air de leurs cris ; de toutes parts les vaisseaux rendent un son terrible, écho des clameurs de l'armée, qui applaudit au discours d'Ulysse. »

En examinant le fond des choses dans les deux prodiges, celui d'Homère paraît avoir plus d'intérêt et d'utilité. Rappelé par le prudent Ulysse, il a pour but de rallumer le courage chancelant des Grecs : il est entendu de tout le monde, grâce à l'explication de Calchas ; il excite les transports unanimes de l'armée ; il combat la terreur par la religion ; il sert les desseins du roi des rois en retenant ses soldats, trop disposés à retourner dans leur patrie ; enfin, il emprunte un grand caractère de l'autorité de Calchas, qui l'attribue à Jupiter lui-même. Si la scène de Virgile n'est pas mystérieuse pour Énée, peut-être aurait-elle besoin d'un commentaire pour le reste des spectateurs, et ce commentaire n'est point donné. L'apparition du serpent fait éclater de nouveau la piété du fils d'Anchise et celle des deux peuples ; mais elle ne donne aucun mouvement à l'action, et ne produit qu'un étonnement stérile ; le héros devrait tirer parti de la croyance générale, pour interpréter d'une manière favorable l'événement dont lui-même est surpris. Peut-être fallait-il qu'Énée, dans l'illusion d'un fils qui s'est mis sous la protection du père que sa tendresse a placé dans l'Olympe, s'écriât : « Amis, n'en doutons point, Anchise accepte mon encens ; Anchise entend ma prière et mes vœux. Lui-même il vous a envoyé, du fond de son tombeau, ce serpent revêtu des plus brillantes couleurs, l'emblème manifeste, le gage certain de son triomphe et de l'immortalité du nom troyen. » En imitant ainsi Homère, Virgile aurait encore mieux excité la reconnaissance des Troyens ; et peut-être, conduit à développer le tableau naïf et vrai de leur pieux empressement à couvrir le tombeau d'Anchise de leurs présents, aurait-il senti la nécessité de nous laisser aussi

une plus grande idée de ce peuple relevé par de nouvelles espérances.

La supériorité du poëte latin consiste principalement dans un style savant, noble, plein de souplesse et d'harmonie; la description du serpent et tous les détails qui la suivent sont sans doute des modèles : mais la poésie d'Homère ne manque ni d'art ni d'élégance; elle a même des qualités particulières; elle est forte, rapide et pittoresque dans l'apparition du monstre, naïve dans la peinture de la mort des passereaux, dont le poëte ne craint pas de nous peindre les cris aigus; peut-être même ces vers si connus de Virgile dans le quatrième livre des Géorgiques,

Qualis populea mœrens Philomela sub umbra, etc.,

ne valent-ils pas tous ensemble le seul vers dans lequel le poëte grec nous montre la mère des passereaux voltigeant avec tristesse autour du nid où ses petits ont été immolés. La circonstance de cette mère saisie et immolée elle-même par le monstre ajoute le plus vif intérêt au tableau. Observez bien que la simplicité comme la grâce de ces détails ne font point de disparate avec le sujet. C'est là le mérite particulier des Grecs, mérite que la dignité latine a trop dédaigné peut-être. A cette peinture succèdent les paroles de Calchas, où je trouve une gravité et une concision pleine de sens, pareille à celle d'Horace dans ses odes.

Ovide au douzième livre de ses Métamorphoses [1], a imité le passage d'Homère; mais il en a méconnu et détruit la naïveté, l'harmonie imitative, les oppositions, et presque tous les effets [2].

1 Livre XII, vers 11 et suivants.

2 Voir, dans Silius Italicus, livre II, vers 584 et suivants, la peinture d'un serpent que Tisiphone, ministre du courroux de Junon, envoie pour répandre la terreur dans la ville de Sagonte, déjà réduite aux dernières extrémités.

Virgile nous donne les préparatifs du festin des Troyens, mais non pas le festin lui-même. Huit jours s'écoulent : enfin la neuvième aurore amène la solennité tant désirée. Un concours immense de peuples voisins se presse sur le rivage pour prendre part à la fête. Cette circonstance aurait pu fournir quelques riches détails, soit sur le lieu de la scène, soit sur les spectateurs, entre lesquels nous serions bien aises de trouver des physionomies particulières, des personnages propres à nous intéresser, soit par leur seule présence, soit par les souvenirs attachés à leurs noms. Virgile ne veut point retarder notre impatience : il étale déjà dans le cirque les trépieds sacrés, les couronnes, les palmes, les vêtements, les armes et tous les prix de la victoire; le clairon donne le signal des jeux funèbres.

Ils commencent par le combat des chars; les quatre concurrents sont Mnesthée, Gyas, Sergeste et Cloanthe, guerriers obscurs pour nous, mais auxquels les premières familles de Rome rapportaient leur origine : cette excuse est insuffisante; elle ne justifie pas Virgile d'être parvenu presque à la moitié de son poëme sans avoir trouvé un moyen de nous faire connaître par leurs actions les principaux chefs de l'armée troyenne. Un poëte épique ne doit pas se proposer le stérile honneur de flatter l'orgueil de quelques patriciens devenus les courtisans d'un maître; il doit aspirer à la gloire de présenter à la postérité des hommes dignes de ses regards. C'est le cas d'appliquer ici à Virgile, avec un léger changement, ces deux vers de Racine :

> Dis-nous par quels exploits leurs noms ont éclaté,
> Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été.

Comme la Grèce était peuplée de héros, fils de héros, ou enfants des dieux eux-mêmes, Homère ne manque jamais de déclarer l'origine de ses guerriers; mais il s'occupe surtout de les montrer enflammés du désir ardent de soutenir le noble fardeau d'un nom connu de l'univers. Tous aspirent à

l'Olympe, les uns comme à la seconde patrie des grands hommes, les autres comme au séjour où ils sont rappelés par l'auteur de leur naissance. Un poëte grec a dit que les femmes passionnées entendent dans l'air des voix qui leur donnent des conseils d'amour; ainsi les âmes sublimes entendent sans cesse des voix célestes qui leur donnent des conseils de gloire.

Infidèle aux exemples d'Homère, qui, dès le premier chant de l'Iliade, a mis en scène avec leurs caractères et leurs passions le grand-prêtre Chrysès et sa fille, le divin Apollon, le bouillant Achille, le fougueux Calchas, la belle Briséis, le superbe Agamemnon, le sage Nestor, le prudent Ulysse, le tendre Patrocle, Thétis, Jupiter, Minerve et Junon, Virgile annonce ses quatre personnages par des vers que Delille a tâché de rendre plus élégants :

Ils commencent : d'abord sur la plaine des eaux
Quatre vaisseaux choisis portent quatre rivaux.
Vantant de ses rameurs l'infatigable haleine,
Mnesthée a sous ses lois la pesante Baleine ;
Mnesthée, ô Memmius ! auteur de votre sang.
Puis l'immense Chimère, où, sur un triple rang,
La rame à triples coups dompte le flot rebelle,
Sur la cime des mers flottante citadelle,
Obéit à Gyas. Sergeste dont le nom
Des nobles Sergiens honore la maison,
Fera gémir les mers sous le poids du Centaure.
Et toi, Cluentius ! né d'un sang qu'on adore,
Cloanthe, de ton nom le fondateur fameux,
Sur la verte Scylla fend les flots écumeux.

Stace est à une grande distance de Virgile ; il s'arrête longtemps à la généalogie des chevaux qui vont combattre ; il leur donne dans son récit presque autant d'importance qu'à leurs maîtres : mais du moins Polynice, Amphiaraüs, l'heureux Admète, Chromis fils d'Hercule, Hippodame issu d'Œnomaüs, sont précédés par leur renommée dans la car-

rière où le poëte les amène. On voit avec plaisir paraître à côté de ces héros les deux fils de Jason, la gloire d'Hypsipyle : l'un porte le nom de Thoas, son aïeul maternel; l'autre celui d'Eunée, parce que sa naissance avait été regardée comme une augure favorable pour les Argonautes. Ces deux jumeaux ont une parfaite ressemblance : les traits de leur visage, leurs habits, leurs chars, leurs coursiers, tout est pareil; d'accord dans leurs vœux, ils ont la même ardeur pour la victoire, ou plutôt chacun d'eux ne désire être devancé que par son frère[1]. Ces détails heureux et simples animent une narration; Virgile devait sentir la nécessité d'orner la sienne par quelques souvenirs d'Ilion, par quelques traits qui donnassent une physionomie à ses concurrents : mais si ce grand poëte a trompé notre attente, nous allons bientôt le voir reparaître dans tout l'éclat de son talent.

Au sein profond des eaux, à l'aspect du rivage,
S'élève un vaste roc, qui, dans les jours d'orage,
Cache son front battu des vents impétueux.
Quand la mer aplanit ses flots tumultueux,
Il paraît, et, sortant de la vague immobile,
Offre aux oiseaux des mers un refuge tranquille.
Là, leur main dresse un chêne orné de ses rameaux;
Verdoyante limite, où chacun des rivaux
Doit, repliant sa course au bout de la carrière,
Revenir, et de loin regagner la barrière.
Le sort règle les rangs : brillants de pourpre et d'or,
Sur leurs poupes montés, prêts à prendre l'essor,

1 Il n'arrive que trop souvent à Stace de nous offrir des énigmes dans des vers où il ne trouve que l'obscurité, en cherchant la précision; mais quelquefois il unit cette dernière qualité à une heureuse élégance, comme on va le voir par son texte :

Geminis eadem omnia : vultus,
Currus, equi, vestes; par et concordia voti
Vincere, vel solo cupiunt a fratre relinqui.
Lib. VI, v. 358.

Les chefs fixent les yeux témoins de cette fête [1] :
De pâles peupliers leur troupe ceint sa tête ;
Et du fruit de Pallas la brillante liqueur
De leurs corps demi-nus assouplit la vigueur.
Ils se placent, les bras étendus sur la rame ;
Attentifs au signal, ils l'attendent ; leur âme
Est déjà dans la lice ; et l'espoir et la peur
Font bouillonner leur sang, font palpiter leur cœur [2].
Enfin l'airain sonore a rompu le silence ;
La troupe impatiente au même instant s'élance ;
Du même point déjà tout sort, tout est sorti,
Et des cris du départ l'Olympe a retenti.
Loin d'eux leur vol rapide a laissé la barrière ;
Tous, roidissant leurs bras ramenés en arrière,
Fendent l'onde, qui fuit et roule à gros bouillons ;
Tous déchirent son sein par de larges sillons.
L'eau frémit sous leur proue, et l'humide carrière
Sous leur rame s'ébranle et s'ouvre tout entière.
D'un moins rapide essor, dans la lice emportés,
Volent en tourbillons cent chars précipités :
Avec moins de transport, retenant leurs haleines,
Penchés sur le timon, et secouant les rênes,
Dans les plaines d'Elis, les jeunes combattants
De leurs coursiers rivaux aiguillonnent les flancs.

1 Ce vers faible remplace mal une seule expression de Virgile, *effulgent*.

2 Le traducteur a conservé l'élégance, les coupes et les images de la poésie de Virgile dans ce passage ; cependant on est en droit de lui demander compte de ces admirables traits de l'original :

Exsultantiaque haurit
Corda pavor pulsans, laudumque arrecta cupido.

A la vérité, la prose, avec toute la liberté dont elle jouit, aurait peine à donner une idée suffisante du sens et de l'énergie du texte : « Leurs cœurs tressaillent et palpitent, dévorés à la fois par la crainte d'une défaite et par l'amour de la gloire attentif et brûlant. » Mais où sont, dans cette traduction, les images renfermées dans le seul mot *arrecta*, qui nous montre les corps, les bras, les yeux, les regards, l'esprit, le cœur des Troyens élevés vers la gloire ?

**On vogue ; on gagne, on perd, on reprend l'avantage ;
Des nombreux spectateurs l'intérêt se partage ;
On entend tour à tour les vœux de l'amitié,
L'accent du désespoir, celui de la pitié ;
Dans le vague des airs leurs clameurs se confondent ;
L'Olympe en retentit, les échos leur répondent ;
Et l'écho du rivage et la voûte des bois
Roulent en murmurant le bruit confus des voix.**

Sauf quelques imperfections, que tout le monde a pu remarquer, la traduction reproduit presque toutes les beautés de l'original ; telle est sa fidélité à imiter les savants artifices de Virgile, qu'elle peut nous révéler dans le style du poëte latin une perfection qui n'est pas dans l'auteur de l'Iliade. Homère fait le plus souvent une esquisse au trait, Virgile nous donne un tableau. L'un se contente de nous dire en deux vers pittoresques, pleins d'harmonie imitative, que les concurrents élèvent leurs boucliers au-dessus de leurs chars, secouent les rênes, et excitent l'ardeur de leurs coursiers, qui s'emparent aussitôt de la plaine ; l'autre, plus magnifique, nous montre les chefs troyens debout sur la poupe de leurs vaisseaux, brillants d'or et de pourpre, tandis que le reste de la jeunesse, le front couronné de branches de peuplier, laisse voir ses membres nus et arrosés par les flots dorés de l'huile qui les fait briller au soleil. Les coupes, les suspensions, les images des vers de Virgile, représentent avec une grande vérité l'ardeur, l'attente, l'impatience des combattants, leurs vœux et le battement de leurs cœurs tour à tour glacés par la crainte et enflammés par un glorieux espoir. L'impétuosité avec laquelle ils s'élancent tous à la fois, leurs cris belliqueux, et le bruissement de la mer, sillonnée par les navires, déchirée par les rames et la proue des galères,

Convulsum remis rostrisque tridentibus æquor,

offrent un modèle de description poétique et d'harmonie imi-

tative. Une heureuse comparaison, empruntée à la peinture du combat des chars par Homère[1], ajoute des traits à la peinture du poëte, et donne une nouvelle preuve de la richesse de Virgile dans les détails. Cette comparaison se trouve déjà dans le troisième livre des Géorgiques :

Le signal est donné ; déjà de la barrière
Cent chars précipités fondent dans la carrière ;
Tout s'éloigne, tout fuit ; les jeunes combattants,
Tressaillants d'espérance et d'effroi palpitants,
A leurs bouillants transports abandonnent leur âme :
Ils pressent leurs coursiers ; l'essieu siffle et s'enflamme :
On les voit se baisser, se dresser tour à tour ;
Des tourbillons de sable ont obscurci le jour ;
On se quitte, on s'atteint, on s'approche, on s'évite ;
Des chevaux haletants le crin poudreux s'agite,
Et blanchissant d'écume, et baigné de sueur,
Le vaincu de son souffle humecte le vainqueur :
Tant la gloire leur plaît, tant l'honneur les anime !

Pour mieux sentir encore le prix du tableau de Virgile au moment où les vaisseaux partent tous à la fois de leur station avec la rapidité d'un char emporté par des coursiers avides de la victoire, il faut lire toutes les exagérations de Stace. Après avoir exprimé en beaux vers, mais avec beaucoup plus de chaleur et d'énergie, l'impatience des coursiers que celle des conducteurs, il donne enfin le signal du combat : tous s'élancent ensemble ; mais, au lieu de voguer avec eux dans la plaine, l'adorateur de Virgile ose ajouter : « Quel vaisseau sur les ondes, quel trait dans une « bataille, quel nuage dans le ciel vole avec plus de vitesse? « Moins rapide est la flamme ou le torrent grossi par l'hi- « ver ; plus lentement les astres tombent de la voûte éthérée, « plus lentement l'orage s'amasse dans les airs : les torrents « descendent avec moins d'impétuosité du haut des mon-

1 Livre XXIII, vers 363 et suivants.

« tagnes. » Est-il rien de plus inconvenant que cette accumulation d'images qui glacent le lecteur, justement offensé de tant de recherche et de prétention ?

Voyez le commencement du combat décrit par Virgile :

Au milieu des clameurs et de la foule immense,
Le premier des rivaux qui part et les devance,
C'est Gyas. Après lui Cloanthe fend les flots :
Ses rameurs sont plus forts; mais l'art des matelots
De son vaisseau pesant accuse la paresse.
Après eux, emportés d'une même vitesse,
L'orgueilleuse Chimère et le Centaure altier
Volent; et le Centaure est tantôt le premier,
Et tantôt devant lui s'échappe la Baleine ;
Tantôt tous deux de front fendent l'humide plaine,
Glissent, et, parcourant des espaces égaux,
De leur longue carène ils sillonnent les eaux.
Déjà s'offrait de près la borne désirée,
Quand Gyas, qui croyait sa victoire assurée,
Du milieu de la mer crie à son vieux nocher :
« Prends la gauche, reviens, et gagne ce rocher. »
Il dit : l'autre craignant que son vaisseau n'échoue,
S'écarte, et du rocher il détourne sa proue :
« Reviens, encore un coup; reviens, rapproche-toi, »
Dit Gyas; et soudain il voit avec effroi
Cloanthe qui l'atteint [1], et qui, d'un vol rapide,
Glissant entre la borne et le vaisseau timide,
Tandis que de vains cris son rival frappe l'air,
Passe, tourne, s'échappe, et vogue en pleine mer.
Le jeune homme frémit de perdre la victoire [2],
Des pleurs mouillent ses yeux; sans respect pour sa gloire,

1 Respicit instantem tergo.

2 Ce vers précis et ferme ne rend pas assez la force du sens de l'original :

Tum vero exarsit juveni dolor ossibus ingens ;
Nec lacrymis caruere genæ.

En affaiblissant l'expression de la douleur de Gyas, on rend son action plus condamnable; il faut au moins qu'elle ait pour excuse le transport soudain d'une passion ardente.

Sans égard pour les siens, dans l'abîme flottant
Il pousse le nocher, le remplace à l'instant [1].
Lui-même il guide, il presse, il anime sa troupe,
Et plus près du rocher il ramène sa poupe.
Le vieillard malheureux, malgré le lourd fardeau
De l'âge et des habits qu'*appesantissait l'eau*,
Reparaît, et, montant sur la roche prochaine,
S'assied tout ruisselant. La jeunesse troyenne
Avait ri de le voir s'abreuver dans les mers,
Et rit en le voyant rendre les flots amers.
Cependant les derniers, et Mnesthée et Sergeste,
Sur Gyas arrêté par un retard funeste
Se disputent le prix. Plus prompt dans son essor,
Sergeste vole au but; mais son navire encor
Ne passe qu'à demi le vaisseau qui lui cède;
Une part l'accompagne, une autre le précède.

Cette première partie du combat n'a de remarquable que l'élégance, la précision du style, et la variété des images. La jeunesse de Gyas et la soif de la victoire ne sauraient justifier une violence qui blesse le respect dû à la vieillesse, les devoirs d'un chef, les lois de l'honneur, et les sentiments de justice qui s'élèvent avec tant de force au milieu d'un grand nombre d'hommes réunis; il conviendrait même que Gyas reçût une leçon paternelle d'Énée. Dans l'Iliade, la faute d'Antiloque se trouve punie par les reproches de Ménélas, et noblement expiée par le repentir du jeune coupable. Homère n'oublie presque jamais les droits de la morale. Mais la peinture de Virgile est vive et fait illusion, et comme Menœtes reparaît bientôt, on se surprend à sourire de la gaieté des Troyens à l'aspect du malheureux pilote si indignement maltraité par le fougueux Gyas. La scène s'anime lorsque Virgile, après nous avoir montré l'ardeur de Sergeste à devancer ses rivaux, jette dans la narration ces

1 Les images du texte ont disparu dans la traduction :

In mare præcipitem puppi deturbat ab alta.

traits touchants, ces inspirations du cœur qu'on désire quelquefois dans les odes de Pindare, sur les combats d'Olympie; telles sont les nobles et belles paroles de Mnesthée :

Cependant à grands pas, de l'un à l'autre bout,
Mnesthée allait, courait, et s'écriait partout :
« Allons, amis, allons, courbez-vous sur vos rames;
« Fiers compagnons d'Hector, vous que dans Troie en flammes
« J'ai choisis pour les miens, voici, voici l'instant
« De déployer encor ce courage éclatant
« Qui dompta les courants des mers de l'Ausonie,
« Et les Syrtes d'Afrique, et les flots d'Ionie [1].
« Je ne demande pas de vaincre mes rivaux :
« Si toutefois... mais non, ô dieu puissant des eaux!
« Donne à ton gré la palme, et règle la victoire.
« Nous, en perdant le prix, défendons notre gloire!
« D'arriver les derniers fuyons l'opprobre affreux :
« Voilà notre triomphe, et voilà tous mes vœux! »
Sur la rame à ces mots tous se courbent ensemble;
Sous leurs vastes efforts tout le navire tremble.
L'onde en grondant s'enfuit : échappé par élans
Leur souffle entrecoupé bat leurs robustes flancs;
Leur bouche est desséchée, et leurs yeux étincellent,
Et des flots de sueur de tous côtés ruissellent.
Le sort remplit leurs vœux [2] : tandis que, trop ardent,
Sergeste suit sa course, et d'un vol imprudent

1 Ces paroles semblent justifier le regret que j'ai exprimé dans le premier livre, de ne pas voir les compagnons d'Énée développer leur courage, et donner de grands exemples sous ses yeux, pendant la tempête. Comment celui qui parle ainsi dans un combat sans danger sérieux n'a-t-il rien dit ou rien fait quand son vaisseau et toute la flotte troyenne étaient exposés aux fureurs d'une tempête?

2 Cet hémistiche ne fait pas assez ressortir la pensée de Virgile, qui a eu soin de bien marquer sa transition dans ce vers :

Attulit ipse viris optatum casus honorem.

Le hasard lui-même vint apporter à ces guerriers l'honneur, objet de tous leurs désirs.

Veut, entre le rocher et la poupe rivale,
Saisir rapidement un étroit intervalle;
Quand du terme prescrit il pense s'approcher,
Malheureux! il rencontre un perfide rocher
Dont le pied s'avançait sous les eaux moins profondes.
Le vaisseau sur l'écueil est porté par les ondes;
Le roc heurté s'ébranle; avec un long fracas
Les avirons brisés s'envolent en éclats,
Et la proue au rocher demeure suspendue!
L'épouvante est partout; une foule éperdue
De lamentables cris fait retentir les cieux.
Tout s'empresse au travail; tous, armés de longs pieux,
Soulèvent le navire, et leurs mains diligentes
Recueillent les débris de leurs rames flottantes.

Le malheur de Sergeste est un incident dramatique qui donne du mouvement à la scène. Delille a cru pouvoir y ajouter quelques coups de pinceau pour augmenter l'intérêt : je crois qu'il a eu raison; le récit de Virgile, borné à ces seuls traits :

Consurgunt nautæ, et magno clamore morantur :
Ferratasque trudes et acuta cuspide contos
Expediunt; fractosque legunt in gurgite remos,

n'offre que les détails trop exacts d'une aventure commune. Le vaisseau, qui a couru le risque d'être ouvert par l'écueil, ne paraît nullement en danger [1]; aussi ne s'élève-t-il pas même un cri parmi les spectateurs, que l'événement devrait émouvoir.

Tandis que le soin de gagner le navire occupe l'équipage, et attire l'attention des Troyens,

Mnesthée alors s'anime, et sur l'onde emporté,
Au gré des vents s'élance avec agilité :

1 Virgile lui-même semble appuyer cette réflexion lorsqu'il récompense Sergeste pour avoir conservé son vaisseau et ramené ses compagnons.

Servatam ob navem lætus sociosque reductos.

Et comme au fond d'un roc, sa demeure chérie,
Une colombe en paix et dans l'ombre nourrie,
Si quelque effroi soudain vient troubler son réduit,
Tressaille, bat de l'aile, et s'échappe à grand bruit,
Puis nage mollement, et dans un air tranquille
Soutient l'agilité de son vol immobile :
Tel glisse le vaisseau, tel, et plus prompt encor,
Il court, rase les flots, et poursuit son essor.
Sa vitesse redouble au bout de sa carrière [1].

Sergeste, arrêté par l'écueil, essaye en vain de reprendre sa course avec les rames brisées; la Chimère, montée par Gyas, dépourvue de son pilote, retardée par son propre poids, a perdu toute espérance; Cloanthe reste seul en avant; à la vue de son unique rival, Mnesthée redouble de courage.

Alors de nouveaux cris dans les airs sont lancés;
Et par mille clameurs, par des vœux empressés,
La commune faveur le pousse à la victoire.
Des deux parts même espoir, même ardeur pour la gloire.
L'un, fier de son succès, s'obstine à le garder,
Et veut mourir cent fois plutôt que de céder :
L'autre, heureux par l'audace, ose encor davantage;
Son espoir fait sa force; et, grâce à son courage,
Peut-être un même honneur égalait ces rivaux [2],
Si Cloanthe, étendant ses deux bras vers les eaux,

1 Je demande quel est le poëte français qui aurait pu soutenir mieux que Delille la comparaison avec Virgile dans cette traduction, si digne de l'original par la fidélité, l'élégance et l'harmonie.

2 Ces six vers sont bien faits, mais ne rendent pas toute la pensée de Virgile :

Hi proprium decus et partum indignantur honorem
Ni teneant, vitamque volunt pro laude pacisci.
Hos successus alit : possunt, quia posse videntur.
Et fors æquatis cepissent præmia rostris.

Ceux-ci s'indigneraient de perdre un honneur qui leur appartient, et la palme que leurs mains vont saisir : ils donneraient leur vie pour la gloire. Ceux-ci sont enflammés par le succès ; ils peuvent vaincre,

N'eût invoqué les dieux de ces plaines profondes :
« Humides habitants de l'empire des ondes,
« Heureux dominateurs de ces mers où je cours,
« Si je dois la victoire à vos divins secours,
« Oui, j'en fais vœu, pour prix de cet honneur suprême,
« J'immole un taureau blanc sur ce rivage même,
« Je jette dans les mers ses intestins fumants,
« Et mêle un pur nectar à leurs flots écumants. »
Il dit : et des palais de la mer azurée,
Les agiles tritons, les filles de Nérée,
Entendirent sa voix. De *sa* puissante main
Palémon le seconde ; il le pousse, et soudain,
Plus rapide qu'un trait, sa nef obéissante
Court, vole, et dans le port arrive triomphante [1].
Le fils d'Anchise alors, aux accents du clairon,
De Cloanthe vainqueur fait proclamer le nom :
Ce nom victorieux de toutes parts résonne.
Du laurier verdoyant lui-même il le couronne.
Ensuite il fait conduire à chacun des vaisseaux
Et l'argent, et le vin, et trois jeunes taureaux.
Les chefs ont leur tribut. Au vainqueur il présente
Un vêtement guerrier où la pourpre éclatante,
Bordant un tissu d'or par un double contour,
En deux bandes s'allonge et serpente à l'entour.
Sur ce tissu l'on voit, armé de traits rapides,
Ganymède à grands pas presser les daims timides ;

parce qu'ils croient le pouvoir ; et peut-être les deux vaisseaux arrivant de front eussent remporté le prix à la fois.

Le sens préféré par Heyne, *ils peuvent parce qu'ils croient pouvoir*, est assurément très-beau, et conforme à la nature de l'homme, dont les forces physiques et morales dépendent souvent du sentiment qu'il en a ; mais l'explication qui attribuerait à la conviction des spectateurs, manifestée par des signes certains, le redoublement d'ardeur qui peut donner la victoire à Mnesthée, ne serait point encore à dédaigner.

1 Ce vers substitue une autre image à celle de Virgile, qui est plus vraie et plus pittoresque.

Ad terram fugit, et portu se condidit alto.

« Il fuit vers la terre, et s'enfonce dans la profondeur du port. »

Échauffé, hors d'haleine, et le feu dans les yeux,
Il semble respirer : l'oiseau du roi des dieux
L'observe, fond sur lui, le saisit, et l'enlève :
Ses gouverneurs, levant les bras vers leur élève,
Le suivent vainement de leurs yeux attendris,
Et ses chiens étonnés l'appellent à grands cris.
Celui de qui l'adresse a la seconde place,
Reçoit pour récompense une riche cuirasse
Dont l'or à triples mailles a formé le tissu.
Le héros généreux dont sa main l'a reçu,
Énée, aux bords du Xanthe et sous les murs de Troie,
Avait au fier Démole arraché cette proie.
Surpris de sa richesse et de sa pesanteur,
Aux bras impatients du fier triomphateur
Ensemble la portaient Sagaris et Phégée :
De ce prix glorieux leur épaule chargée
Fléchit sous le fardeau ; mais Démole autrefois
Poursuivait les Troyens sans en sentir le poids.
Deux grands bassins d'airain, deux coupes qu'embellissent
Des figures d'argent dont les formes saillissent,
Du troisième vainqueur couronnent les efforts.

Virgile est d'une admirable variété dans toute cette narration ; nous voyons, nous partageons l'ardente émulation, les efforts jaloux de Cloanthe et de Mnesthée. La prière du premier ne ressemble en rien aux vœux adressées par son rival à Neptune ; elle offre un caractère religieux que nous aimons à trouver dans un compagnon d'Énée. Palémon et les Néréides, dont l'intervention forme une agréable diversion, ne nous paraissent pas commettre une injustice en venant au secours du courage, qui, après avoir tout tenté pour obtenir la victoire, réclame avec confiance un appui divin. La piété fait triompher Cloanthe, comme elle doit assurer partout le succès aux armes de son prince. Le rapport des mœurs avec le choix de l'incident, que Virgile a imité peut-être, lui donne ici un prix particulier qui manque quelquefois aux images d'Homère. Les invocations de ses héros ne nous intéressent pas toujours assez ; mais lorsque Ulysse.

plein de constance dans les plus rudes épreuves, implore Minerve, qui semble être pour lui un génie particulier, nous prions avec lui, et nous éprouvons une joie extrême à le voir sortir des plus grands périls, grâce à sa puissante protectrice, la fille de Jupiter.

Virgile vient de parler au cœur dans la prière de Cloanthe; il s'adresse à notre esprit dans la distribution des prix accordés aux vainqueurs. La riante imagination des Grecs lui a inspiré la pensée de jeter dans le sujet quelques ornements pleins de grâce, et ces ornements, dont il use avec tant de sagesse et de goût, il les a pris dans l'enlèvement du jeune Ganymède, fils de l'un des premiers rois d'Ilion. Ainsi les souvenirs de la patrie reviennent à la pensée des Troyens. C'est encore avec beaucoup de convenance et d'à-propos que la récompense accordée au second des vainqueurs rappelle une victoire remportée par Énée sur les bords du Xanthe.

La description semble se terminer ici de la manière la plus heureuse, et peut-être n'attendions-nous rien de plus; mais dans l'épopée, comme dans la tragédie, aucun personnage ne peut paraître sans que son entrée sur la scène et sa sortie du théâtre ne soient suffisamment expliquées aux yeux de la raison. Nous avons perdu de vue le malheureux Sergeste; Virgile ne l'a point oublié comme nous, et voici comme il le ramène en présence des vainqueurs qui ne songent qu'à leur triomphe :

Déjà tout glorieux et fiers de leurs trésors,
Ils revenaient contents, quand le triste Sergeste,
Avec peine arraché de sa roche funeste,
Honteux et dépouillé d'un rang de ses rameurs,
Seul, au milieu des ris, au milieu des clameurs,
Entraînant les débris de son vaisseau débile,
S'avance lentement. Tel on voit ce reptile
Qu'une rapide roue au milieu du chemin
A surpris, traversé de son cercle d'airain,

Ou que le voyageur, sous le poids d'une pierre,
A laissé tout sanglant et meurtri sur la terre ;
En longs élancements il se fatigue en vain :
Terrible d'un côté, l'œil ardent, l'air hautain,
Il siffle, il s'enfle, il lève une orgueilleuse tête ;
Mais de l'autre côté, que sa blessure arrête,
Il rampe, et par cents plis l'un sur l'autre roulés,
Courbe et recourbe en vain ses restes mutilés [1] :
Tel le vaisseau boiteux se traînait avec peine.
Au défaut de rameurs, la voile le ramène,
Et le port avec joie accueille ses débris.
Sergeste du héros obtient lui-même un prix.
Une esclave crétoise acquitte le courage
Qui garantit sa nef et sauva l'équipage ;
Aux travaux de Minerve on instruisit sa main,
Et deux enfants jumeaux se jouaient sur son sein.

Nous sommes arrivés au dénouement; il ne fallait pas retarder notre impatience par de trop longs détails : Virgile a prévenu la fatigue et l'ennui par une comparaison qui est un dernier coup de maître au riche tableau sorti de sa palette. La justesse des images, leur variété, la brillante élégance des détails, l'illusion produite par la vérité du parallèle, la savante harmonie des oppositions rapides, sans être brusques, qui éclatent dans le texte, sont des modèles faits pour désespérer quiconque ose faire des vers après Virgile [2]. Lui seul a pu, sans aucune trace d'efforts, sans encourir le reproche de la monotonie de la perfection adressé à Racine lui-même, produire des beautés de style si achevées. Homère ne les égale point. Homère possédait au plus haut degré l'inspiration qui enfante du premier jet des beautés

1 Quelle élégance dans ces vers du traducteur ! Virgile n'a sur lui que l'avantage d'une précision que notre langue ne pourrait atteindre sans des sacrifices que l'oreille et le goût défendent au poëte.

2 Et cependant Delille approche de l'original dans la traduction de ce passage.

Voir Apollonius, livre IV, vers 1541.

sublimes, et la force qui grave des pensées comme sur l'airain; mais il n'avait pas, ainsi que son religieux admirateur, cette puissance du second travail qui ajoute aux créations du génie des perfections divines.

Le présent obtenu par Sergeste sert à manifester la justice éclairée du héros. Père et conservateur des débris d'Ilion, échappé à la fureur des Grecs, il devait attacher la plus grande importance au courage et à l'habileté de Sergeste. Peut-être même quelques nobles paroles du fils d'Anchise eussent été nécessaires dans la situation. Les éloges sont une monnaie avec laquelle les princes habiles payent et multiplient les grandes actions.

Après ce premier combat, Énée s'avance vers une grande prairie qu'embrassaient de toutes parts des collines couronnées de forêts. Au milieu de cette vallée était un cirque où le héros paraît entouré d'une foule immense, et prend sa place sur un trône de verdure. Il invite la jeunesse au combat de la course par l'attrait des récompenses et des couronnes. De tous côtés arrivent les Troyens et les Siciliens mêlés ensemble. Euryale et Nisus sont les premiers : Euryale, dans la fleur de l'adolescence, célèbre par sa beauté; Nisus, plein d'une tendre affection pour ce jeune guerrier. Après eux viennent Diorès, de la famille de Priam; Salius et Patron, l'un Acarnanien, l'autre de la ville de Tégée et du sang d'Arcadie. Ils sont suivis de deux jeunes Siciliens, Hélymus et Panope, accoutumés à la chasse et compagnons du vieil Aceste. Les noms des autres sont restés dans les ténèbres de l'oubli.

Énée leur propose les prix de la victoire, et promet qu'aucun des concurrents ne sortira du cirque sans récompense.

Il dit : et, de ses yeux mesurant la carrière,
Chacun des combattants se place à la barrière ;

Le signal est donné : dociles à ses lois,
Tous, comme un tourbillon, sont partis à la fois [1].
Plus léger que les vents, que l'aile du tonnerre,
A leur tête Nisus vole et rase la terre :
Salius de bien loin suit ce rival heureux :
Euryale lui cède, Hélymus à tous deux :
Après lui Diorès laisse un léger espace ;
Penché sur son épaule, il vole sur sa trace,
Ses pieds touchent ses pieds, ses pas pressent ses pas ;
Et, si l'espace étroit ne le retenait pas,
Bientôt il passerait celui qui le devance,
Ou du moins laisserait la victoire en balance.
Tout couverts de poussière, échauffés, palpitants,
Déjà touchaient au but les jeunes combattants,
Lorsqu'en un lieu rougi du sang du sacrifice,
Nisus, à qui le sort s'était montré propice,
Déjà touchant la palme, et déjà sans rivaux,
Sur le terrain trempé du meurtre des taureaux
Glisse, et se débattant sur ses jambes tremblantes,
Tombe, et roule étendu sur les herbes sanglantes.
Mais s'il perd la victoire, Euryale vainqueur,
Son Euryale au moins consolera son cœur [2],
Du sol qui l'a trahi soudain il se relève,
S'oppose à Salius dont la course s'achève.

1 Le texte porte :

> Hæc ubi dicta, locum capiunt; signoque repente
> Corripiunt spatia audito, limenque relinquunt
> Effusi nimbo similes ; simul ultima signant.

Virgile, en produisant les mêmes effets par les mêmes artifices de style, ne manque pas de variété dans l'expression, comme on peut le voir en comparant ce passage avec celui du départ précipité des vaisseaux et des chars.

2 Il y a beaucoup plus d'âme et de vivacité dans le tour et dans les expressions de Virgile : « Mais il n'oublie point Euryale, il n'oublie pas ses amours :

> Non tamen Euryali, non ille oblitus amorum.

Dans son élan rapide avec force heurté,
Salius à son tour tombe précipité.
Aux soins de l'amitié fier de devoir sa gloire,
Euryale court, vole, et saisit la victoire :
Son succès réunit tous les cœurs, tous les vœux.
Hélymus suit de près ses pas victorieux ;
Et Diorès enfin triomphe le troisième.
Mais Salius réclame ; et son dépit extrême,
Aux premiers rangs du cirque adressant de longs cris,
Revendique l'honneur que la ruse a surpris :
Sa plainte, son malheur, le bon droit, sont ses armes.
Euryale a pour lui l'éloquence des larmes,
Le vœu public séduit par d'aimables dehors,
Sa naissante vertu, plus belle en un beau corps,
Son modeste silence, et sa douce tristesse [1].
Diorès le seconde ; il parle, il crie, il presse
Les juges du combat : arrivé le dernier,
Il perd, si Salius est nommé le premier,
Et la troisième palme et la troisième place.
Le prince lui sourit, et, d'un ton plein de grâce,
« Vos prix son assurés ; mais souffrez que mon cœur
« D'un ami malheureux console la douleur. »
Il dit : et Salius reçoit, pour récompense,
La peau d'un fier lion, dont la dépouille immense
Forme un riche trophée, et s'embellit encor,
Et de ses crins touffus, et de ses ongles d'or.
« Ah ! si les vaincus même ont un si beau partage,
« Si de vous le malheur obtient un tel hommage,
« Que réservez-vous donc, s'écrie alors Nisus,
« A moi qu'un même sort égale à Salius,

1 Ces vers élégants en eux-mêmes, surtout le premier, vraiment digne de Racine, sont cependant bien loin d'égaler les beaux vers de Virgile :

> Tutatur favor Euryalum, lacrymæque decoræ,
> Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.

Le dernier trait du traducteur est une addition malheureuse, qu'il aurait certainement supprimée dans un dernier examen. A plus de soixante-quinze ans, il conservait encore tout le talent nécessaire pour corriger, avec bonheur, les fautes que lui indiquait sa raison.

« Et qui, s'il ne l'obtient, mérite la couronne? »
Ainsi, Nisus aux cris, aux plaintes s'abandonne,
Et montre en même temps ses vêtements mouillés,
Et de fange et de sang ses bras encor souillés.
Le prince avec bonté l'accueille, le caresse,
Choisit un bouclier, dépouille de la Grèce,
Au souverain des mers autrefois consacré,
Et que Didymaon lui-même a décoré;
Met aux mains de Nisus cet admirable ouvrage,
Et de sa chute ainsi console au moins l'outrage.

Il y a dans ce récit par Virgile une souplesse, une légèreté dans les vers, une vérité d'illusion, et je ne sais quelles grâces du talent d'une femme, qui sont des dons particuliers à ce poëte. On dirait que ces vers sur Euryale,

Tutatur favor Euryalum, lacrymæque decoræ,
Gratior et pulchro veniens in corpore virtus,

sortent du cœur de la jeune Médée à l'aspect de Jason, descendu dans l'arène des combats, au milieu des Grecs qui font des vœux pour sa victoire, des vœux bien moins ardents que ceux de sa timide amante. Mais ce qui donne un nouveau charme à ce morceau, c'est un mélange de la simplicité d'Homère avec l'élégance d'une muse pleine de politesse. Il serait à souhaiter, dans l'intérêt du poëme et de l'auteur, que la noble Énéide ressemblât plus souvent à la naïve Odyssée : la pompe finit par fatiguer; la simplicité de la nature ne lasse jamais.

Mais la plus brillante description, les vers les plus élégants, ont besoin de quelque passion vive qui excite l'intérêt; la fable d'Apollon et de Daphné, dans Ovide, fera sentir cette vérité. J'emprunte seulement la fin de cette fiction.

La nymphe et le dieu précipitent leur course, l'une animée par la crainte, l'autre par l'espérance. Apollon paraît voler

sur les traces de Daphné; toujours plus rapide, il ne lui donne aucun relâche; il est près de la saisir, et déjà son haleine agite les cheveux de la nymphe. Une ardente prière de la pudeur, fidèle à ses serments, sauve Daphné, qui échappe, par sa métamorphose en laurier, aux transports de l'amour. Il manquait un dernier trait à la scène ; écoutons le magicien qui met le comble à la perfection de son ouvrage par les touchants regrets du dieu, cause involontaire du malheur de la nymphe : « Phœbus aime Daphné, même « après sa métamorphose; et, posant sa main sur la tige « récente, il sent palpiter un cœur sous l'écorce nouvelle; « il embrasse les rameaux, il couvre de baisers la tige de « l'arbre chéri. Daphné paraît fuir encore cette innocente « caresse. Alors le dieu lui dit : Puisque tu ne peux être « mon épouse, au moins tu seras mon arbre de prédilection; « c'est toi, c'est toi seule qui orneras mes cheveux, ma lyre « et mon carquois; tu vas parer le front des guerriers du « Latium; lorsque la voix du peuple chantera leurs victoires, « et que le Capitole verra la pompe de leur triomphe, tes « rameaux, unis à ceux du chêne, orneront le seuil du « palais des Césars; et comme mes cheveux jouissent sur « ma tête d'une jeunesse éternelle, ainsi tes feuilles conser« veront l'éclat d'une éternelle verdure. »

La seule pensée de faire accorder une si noble récompense à la vertu, par la passion même qui voulait lui faire violence ou la séduire, est presque une pensée de génie; et le poëte a trouvé pour sa fable le plus heureux et le plus moral des dénouements. Sans demander à Virgile un intérêt que son sujet ne comportait pas, j'ai voulu seulement indiquer que le combat de la course pourrait avoir quelque chose de plus attachant que le malheur de Nisus, et la victoire dérobée par le bel Euryale. Cet enfant n'a point assez disputé la victoire; il ne mérite point assez l'éloge que Virgile lui donne. On voudrait voir éclater sa vertu comme sa beauté. Pourquoi, par exemple, dans un âge où les premiers mou-

vements ont tant de droiture et de noblesse, n'aurait-il pas la crainte de paraître dérober la victoire, et la générosité de se borner au second prix? C'est alors que nous répéterions tous avec émotion :

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.

Non-seulement Stace est plus riche d'images que Virgile dans le combat de la course, mais encore il montre plus d'invention et rend la scène plus attachante. Parthénopée est beaucoup au-dessus d'Euryale, parce qu'on nous le fait mieux connaître. Fils de la belle Atalante, léger à la course comme son illustre mère, il a pensé de bonne heure qu'il devait être digne de son origine. Au gré de l'attente générale, il s'élance d'un saut devant le front de l'armée des Grecs, et détache l'agrafe d'or de sa chlamyde. L'éclat de son corps, la jeunesse de ses membres, la forme heureuse de ses épaules, éblouissent tous les regards [1]... Mais ce héros dédaigne les éloges donnés à sa beauté, il écarte la foule qui l'admire. C'est ainsi qu'un personnage s'empare de l'attention en paraissant sur la scène ; à peine avons-nous vu Parthénopée, que nous sommes prêts à nous écrier : Voilà le vainqueur ! Stace n'est pas moins heureux au moment où le combat commence.

Tous ces légers rivaux s'emparent de l'espace, et, déjà parés de leur seule nudité, ils brillent au milieu de la lice : moins prompts avaient paru les coursiers qui viennent de la franchir ; on eût dit d'une nuée de flèches lancées par le Parthe fugitif. Parthénopée est sur le point de remporter la

[1] Tandem exspectatus volucri super agmina saltu
Emicat, et torto chlamydem diffibulat auro.
Effulsere artus, membrorumque omnis aperta est
Lætitia, insignesque humeri.

Ces vers sont d'un poëte grec et plein de l'enthousiasme de sa nation pour le présent divin de la beauté.

victoire; mais, sa belle chevelure ayant rompu ses nœuds, Idas, qui le suit, la saisit, retire d'une main son rival en arrière, et de l'autre touche le but. Le partage des avis et l'indécision du roi Adraste, juge et président des jeux, sur une aussi injuste victoire, ne sont pas très-raisonnables; mais cet incident donne lieu à une nouvelle course, et fait triompher le fils d'Atalante, à qui nous avions décerné la palme. Assurément Parthénopée a mieux mérité la palme qu'Euryale, et sa victoire nous fait pour l'avenir d'autres promesses que le succès dérobé par le tendre ami de Nisus.

Nous arrivons à l'exercice de la lutte; Énée offre des prix considérables pour le vainqueur, et même pour le vaincu.

Aussitôt, au milieu d'un doux et long murmure,
Darès paraît, tout fier de sa haute stature;
Darès, qui de Pâris seul balança le nom;
Darès, de qui le bras, sous les murs d'Ilion,
Près du tombeau d'Hector, par un combat célèbre
Honorant ce héros et sa pompe funèbre,
De l'énorme Butès, ce Bébryce orgueilleux,
Qui comptait Amycus au rang de ses aïeux,
Terrassa la fureur, et de sa main puissante
Coucha le front altier sur la poudre sanglante.
Il se lève, il prélude : étendus en avant,
Ses deux bras tour à tour battent l'air et le vent.
Il montre leur vigueur, montre sa taille immense,
Et du prix qu'il attend s'enorgueillit d'avance.
On cherche un adversaire à ce jeune orgueilleux :
Mais nul n'ose tenter ce combat périlleux.
Alors, fier, et déjà d'une main assurée
Saisissant le taureau par sa corne dorée,
« Fils d'Anchise, dit-il, si, glacé par l'effroi,
Nul n'ose à ce combat s'exposer contre moi,
Pourquoi ces vains délais, et cette attente vaine?
Ce taureau m'appartient, ordonnez qu'on l'emmène. »
Ainsi parle Darès d'un air triomphateur.
Les Troyens font entendre un murmure flatteur,

Et réclament pour lui les honneurs qu'il demande.
Alors le vieil Aceste avec douceur gourmande
Entelle, son ami, son digne compagnon,
Assis à ses côtés sur un lit de gazon :
« Entelle, lui dit-il, de ton antique gloire
N'as-tu donc conservé qu'une oisive mémoire ?
Et d'un cœur patient verras-tu sous tes yeux
Enlever sans combat un prix si glorieux ?
Où donc est cet Éryx, autrefois notre maître,
Ce dieu que la Sicile en toi crut voir renaître ?
Où sont ces fiers combats, ces dépouilles, ces prix,
En pompe suspendus à tes nobles lambris ? »
« La peur, dit le vieillard, gardez-vous de le croire,
N'affaiblit point en moi l'ardeur de la victoire :
Mais l'âge éteint ma force ; et de ce faible corps
La glace des vieux ans engourdit les ressorts.
Si j'étais jeune encor, si j'étais à cet âge
Qui de cet insolent enhardit le courage,
Sans prétendre à ce prix dont son cœur est flatté,
J'aurais d'un tel rival rabattu la fierté. »
Il dit, et de ses mains fait tomber sur le sable
De cestes menaçants un couple épouvantable,
Arme affreuse qu'Éryx, en marchant aux combats,
Autrefois enlaçait à ses robustes bras.
L'assemblée, en silence, en contemple la forme ;
Chacun tremble à l'aspect de cette masse énorme,
Où, du fer et du plomb couvrant le vaste poids,
La peau d'un bœuf entier se recourbe sept fois [1].
Darès même a senti chanceler son audace.
Énée avec effort soulève cette masse ;
Il déroule en ses mains, il en parcourt des yeux,
Et le volume immense et les immenses *nœuds*.
« Darès, reprend Entelle, à cet aspect recule !
Et que serait-ce donc si du terrible Hercule

1 Tous ces vers rendent avec un rare bonheur le texte de Virgile, et l'étonnante fidélité du traducteur ne paraît lui avoir coûté aucun effort ; il semble se jouer dans ses chaînes, tant il les porte avec aisance et facilité.

Il avait vu le ceste et le combat fameux
Qui de sang autrefois rougit ces mêmes *lieux* [1] ?
L'arme que vous voyez, si vaste, si pesante,
De votre frère Éryx chargea la main vaillante,
Et des crânes rompus et des os fracassés
Les vestiges sanglants y sont encor tracés.
Avec elle il lutta contre le grand Alcide [2];
Par elle j'illustrai ma jeunesse intrépide,
Avant qu'un trop long âge eût blanchi mes cheveux,
Et que le temps jaloux domptât ces bras nerveux.
Mais si ce fier Troyen craint ce terrible ceste,
Si c'est le vœu d'Énée et le désir d'Aceste,
De cette arme à Darès je fais grâce *en ce jour*.
A son ceste troyen qu'il renonce à son tour.
Marchons, portons tous deux dans ces luttes rivales
Et des dangers égaux, et des armes égales. »
Alors, montrant tout nus et tout prêts aux combats
Son corps, ses larges reins, ses redoutables bras,
Et sa vaste poitrine où ressort chaque veine [3],
Seul il s'avance et seul semble remplir l'arène [4].

1 Ce vers ne rend pas heureusement le texte, *tristemque hoc ipso in littore pugnam*. En récompense, les vers suivants du traducteur sont faits à la manière de Boileau.

2 On ne pouvait pas reproduire plus heureusement *his magnum Alciden contra stetit*.

3 On regrette ici l'image :

> Hæc fatus, duplicem ex humeris rejecit amictum;

mais surtout ce vers, dont l'harmonie pittoresque semble nous montrer l'Hercule Farnèse dans Entelle :

> Et magnos membrorum artus, magna ossa, lacertosque.

4 Cet excellent vers n'a pas encore toute la force de l'original :

> Exuit, atque ingens media consistit arena.

Où donc est le fier Darès? il est disparu. Nous ne voyons plus qu'Entelle, semblable à un colosse, debout au milieu de l'arène.

Puis le héros troyen prend deux cestes égaux ;
Lui-même il les enlace aux bras des deux rivaux
Prêts à lutter d'ardeur, de courage, et d'adresse.
Sur ses pieds à l'instant l'un et l'autre se dresse;
Tous deux les bras levés, d'un air audacieux,
Se provoquent du geste, et s'attaquent des yeux.
Soudain commence entre eux la lutte meurtrière.
Leur tête loin des coups se rejette en arrière :
L'un, jeune, ardent, léger, frappe, et pare à la fois;
Entelle, plus pesant, se défend par son poids ;
Mais ses genoux tremblants le portent avec peine,
Son vieux flanc est battu de sa pénible haleine.
Mille coups à la fois, hâtés ou suspendus,
Sont reçus ou portés, détournés ou perdus.
Tantôt dans leurs flancs creux les cestes retentissent,
Sur leurs robustes seins tantôt s'appesantissent;
L'infatigable main erre de tous côtés,
Marque leurs larges fronts de ses coups répétés,
Frappe, en volant, la tempe et l'oreille meurtrie;
Sous le ceste pesant la dent éclate et crie;
Entelle, courageux avec tranquillité,
Oppose à son rival son immobilité,
Et, par un tour adroit, par un coup d'œil habile,
Brave, trompe, ou prévient sa menace inutile.
Tel qu'un fier assaillant, contre un antique fort
Qui sur le haut des monts brave son vain effort,
Ou contre une cité, théâtre d'un long siége
Tantôt presse l'assaut, tantôt médite un piége,
Autour de ses remparts, va, vient, et sans succès
Tente dans son enceinte un périlleux accès :
Tel autour du vieillard, défendu par sa masse,
Darès, joignant la ruse et la force et l'audace,
Tourne, attaque en tous sens, frappe de tous côtés.
Entelle, résistant aux coups précipités,
Lève son bras, suspend l'orage qu'il médite;
Darès l'a vu venir, se détourne, et l'évite [1].

1 Le texte exprime mieux la rapidité des mouvements de Darès, *celerique elapsus corpore cessit.*

Entelle frappant l'air de son effort perdu,
Tombe de tout son poids sur la terre étendu [1] :
Tel, aux sommets glacés que l'aquilon tourmente,
Tombe et roule un vieux pin de l'antique Érymanthe.
Troyens, Siciliens, par mille cris divers
De joie et de regret frappent soudain les airs.
Aceste le premier accourt; et sa tendresse
Dans son vieux compagnon plaint sa propre faiblesse.
Le héros se relève [2]; et la honte, et l'honneur,
La confiante audace, aiguillonnent son cœur;
Son courage s'irrite encor par sa colère [3],
Et s'élance, et poursuit son superbe adversaire;
Et tantôt tour à tour, et tantôt à la fois,
Les deux cestes ligués l'accablent de leurs poids;
Moins prompte, moins pressée, et moins tumultueuse,
Sur nos toits retentit la grêle impétueuse.
La main suit l'autre main, les coups suivent les coups.
Point de paix, point de trève à son bouillant courroux;
Il le chasse d'un bras, de l'autre le ramène,
Et Darès en tournant parcourt toute l'arène.
Empressé de calmer ce combat trop ardent,
Énée avec pitié voit ce jeune imprudent,

1 Virgile dit :

> Ipse gravis graviterque ad terram pondere vasto
> Concidit.

Si Delille n'a pas égalé tout à fait les effets d'harmonie de l'original, il a ajouté quelque chose à celle des vers suivants du texte :

> ..... Ut quondam cava concidit, aut Erymantho,
> Aut Ida in magna, radicibus eruta pinus.

2 Dans Virgile c'est Aceste qui relève son vieil ami; dans le traducteur, Entelle se relève lui-même. Ce mouvement est plus vif et plus heureux que celui de l'original.

3 On ne pouvait pas mieux rendre,

> Acrior ad pugnam redit, ac vim suscitat ira;

mais il aurait fallu faire d'autres efforts pour dire comme Virgile :

> Tum pudor incendit vires, et conscia virtus.

L'arrache à son rival, et, plaignant sa disgrâce :
« Malheureux, où t'emporte une indiscrète audace !
Pourrais-tu méconnaître une invisible main,
Et dans les bras d'un homme un pouvoir plus qu'humain ?
Fléchis devant un dieu ; *les destins te l'ordonnent* [1]. »
De Darès aussitôt les amis l'environnent ;
Chacun d'eux à l'envi soutient entre ses bras
Ce malheureux qu'on vient d'arracher au trépas,
Tremblant, abandonnant sa tête chancelante,
Vomissant à grands flots de sa bouche écumante
Des torrents d'un sang noir et les tristes débris
De ses os, de ses chairs, déchirés et meurtris.
Pour conduire aux vaisseaux la victime échappée
Ils partaient, oubliant et le casque et l'épée ;
On leur remet le prix de ce combat fatal,
Et le taureau *doré* [2] demeure à son rival.
Tout rayonnant d'orgueil et de gloire et de joie,
« Soyez témoins, ici, fiers habitants de Troie,
Dit-il d'un ton superbe ; et toi, fils de Vénus,
Vois par ce que je suis, *ce qu'autrefois je fus* [3]
Dans ma jeune saison, et quel sort ma *vieillesse*
Gardait à ce Darès si fier de sa *jeunesse*. »
Il dit, et se présente en face du taureau
Dont fut récompensé son triomphe nouveau,
Se dresse, et d'une main ramenée en arrière,
Entre sa double corne atteint sa tête altière,
Brise son large front ; du crâne fracassé
Le cerveau tout sanglant rejaillit dispersé ;
Et tel qu'un bœuf sacré sous la hache succombe,
Le taureau sous le coup tremble, chancelle, et tombe.

1 Il fallait s'arrêter avec Virgile au trait, *cede deo*.

2 Virgile ne parle point de taureau doré.

3 *Ce qu'autrefois je fus*, mérite une censure sévère. L'antithèse entre la vieillesse d'Entelle et la jeunesse de Darès n'est pas dans Virgile, il dit simplement et d'un ton grave :

Et qua servetis revocatum a morte Dareta.

« Et de quelle mort certaine vous rappelez Darès. »

« Éryx, s'écrie alors le vainqueur orgueilleux,
Reçois cette victime; elle te plaira mieux
Que ce Troyen sauvé de ma main meurtrière.
J'ai vaincu : c'en est fait, j'ai rempli ma carrière;
Je dépose mon ceste et renonce à mon art. »

Peut-être, depuis que l'on fait des vers français, Delille seul (je n'excepte personne de la comparaison) pouvait parvenir à représenter avec cette supériorité la désespérante perfection d'un style toujours naturel, élégant, varié, plein d'harmonie imitative et d'images si vives des objets, que l'on croit assister à la scène. Delille lutte avec son maître comme Darès contre Entelle; il est vaincu, mais par un dieu, et sa défaite est encore un titre d'honneur, puisque, avec des armes inégales, il balance quelquefois la victoire. Le grand mérite de Delille, mérite que ses critiques n'ont point assez senti, c'est l'air de facilité qui cache les efforts du travail le plus opiniâtre; c'est l'empreinte d'originalité qu'il donne à une imitation. On lui a opposé des morceaux de Malfilâtre et de Lebrun; ces deux poëtes l'emportent sur lui dans quelques passages : Lebrun, par exemple, a rendu d'une manière plus touchante et plus antique les derniers accents d'Orphée, appelant encore Eurydice d'une voix mourante. Mais dans les deux rivaux de Delille, on reconnaît la contrainte de la traduction à je ne sais quelles traces d'étrangeté. La version de Delille a toute l'aisance et la liberté d'une composition originale, où les expressions sont sorties naturellement du fond des pensées. L'épisode d'Orphée et d'Eurydice, objet des critiques souvent justes de Clément, se fait remarquer par ce genre de perfection, surtout au moment où le jeune Aristée entre dans le palais de sa mère. Enfin, on lit souvent les vers de Delille, comme on lit ceux de Racine, sans être arrêté par le sentiment des peines qu'ils ont coûté à leur auteur.

Le combat de l'arc, qui succède à celui du ceste, jette de

la variété dans la description; rapide, plein de grâce, de souplesse et de brièveté, il nous repose d'un peu de fatigue qu'a pu nous causer la lutte de Darès et d'Entelle, trop longue peut-être pour le genre d'intérêt qu'elle inspire. Ce n'est pas que ce combat, dont les concurrents sont le fils d'Hyrtacus, Hippocoon, Mnesthée, encore fier de sa victoire, et le fier Eurytion, frère de ce Pandarus qui reçut l'ordre de rompre un traité avec les Grecs, en lançant le premier sa flèche dans les rangs ennemis, soit très-attachant; toutefois on voit sortir avec plaisir de l'urne le nom du roi de Sicile, et d'ailleurs les vers de Virgile ont tant de grâce et de facilité, qu'ils donnent du prix aux moindres détails. Les récits du poëte n'ont point cette naïveté qui, dans Homère, se mêle aux plus grandes choses; mais ils délassent le lecteur de la magnificence épique et de l'ennui dont le genre descriptif est si voisin. Lucain est un grand poëte, il a des beautés d'un ordre supérieur, des beautés qu'Homère et Virgile n'ont pas même entrevues; malheureusement sa narration, pénible, embarrassée, surchargée de détails, manque d'entraînement. Celle de Virgile a dans sa marche la légèreté d'un ruisseau pur et transparent qui s'enfuit avec un doux murmure. Delille, trop travaillé peut-être, a cependant reproduit avec succès l'élégance et la facilité que la nature, le travail, le goût et l'oreille ont données à la poésie de Virgile. On en pourra juger par cette citation :

Par le fils d'Hyrtacus le premier trait lancé
Part, vole, et dans le mât le fer reste enfoncé;
L'arbre tremble, l'oiseau s'effraie et bat de l'aile.
Mille cris frappent l'air. Une palme nouvelle
De Mnesthée à son tour tente le bras heureux.
Vers le but il dirige et sa main et ses vœux;
Mais, sans toucher l'oiseau, la flèche décochée
Rompt le nœud qui retient la colombe attachée :
L'oiseau part, prend l'essor, s'élève jusqu'au ciel.
Alors, fier de sa force et de l'art fraternel,

Déjà, tenant son arc et sa flèche perçante,
A l'oiseau qui fend l'air d'une aile triomphante,
Tandis qu'il s'applaudit dans l'empire azuré,
Eurytion prépare un coup plus assuré :
Le trait rapide vole au séjour des orages :
Arrêté dans sa course au milieu des nuages,
Le malheureux oiseau perd le jour dans les cieux,
Et rapporte en tombant le trait victorieux.
Nul prix d'Aceste encor n'honore la vieillesse :
Tout à coup, signalant son arc et son adresse,
De la corde bruyante un trait part, et soudain
Aux regards se présente un présage divin.
D'un sillon enflammé marquant au loin sa route,
Le trait vole, et se perd sous la céleste voûte.
Tels, détachés des cieux, courent en traits brûlants
D'un astre chevelu les crins étincelants.
Troyens, Siciliens, tout s'étonne et s'incline.
Le héros, admirant la volonté divine,
Embrasse ce vieillard, le comble de présents ;
« Le ciel d'un prix à part honore vos vieux ans,
Lui dit il : recevez cette coupe gravée,
Par Anchise mon père avec soin conservée [1],
Et dont le grand Cissée autrefois lui fit don
Comme un gage sacré de leur tendre union. »
Il dit, met sur son front la première couronne :
Le bon Eurytion sans regret l'abandonne.

On a pris plaisir, au commencement du combat, à voir le vieil Aceste se présenter, l'arc à la main, parmi les jeunes concurrents. On aime à voir une couronne placée sur les cheveux blancs du roi de la Sicile. Le respect pour la vieillesse doit être une vertu d'Énée ; mais son discours à l'ami de son père, au prince dont il reçoit l'hospitalité, manque un peu d'intérêt ; peut-être les Troyens devaient-ils témoi-

1 On regrette dans le discours d'Énée ces expressions :

Ipsius Anchisæ longævi munus habebis :

« Vous recevrez ce présent du vieil Anchise lui-même. »

gner, par leurs applaudissements, la joie que leur causent les honneurs justement décernés à leur vénérable allié, à l'hôte généreux qui les accueille pour la seconde fois dans ses états. Si le prodige de la flèche qui s'enflamme dans l'air a été destiné à préparer l'embrasement des vaisseaux de Troie, il ne paraît pas d'abord faire assez d'impression sur les Troyens; mais le poëte a pu penser que cette impression doit se réveiller avec plus de force dans le moment de l'incendie, auquel il ajoutera l'effroi de la superstition, plus cruelle encore que le malheur, parce qu'elle fait intervenir la colère ou la vengeance des dieux dans les chances du hasard. Peut-être, au lieu de l'erreur d'Énée, qui prend le prodige pour un augure favorable, faudrait-il qu'un soupçon de la vérité passât dans son cœur comme un trait de lumière. La Cerda remarque avec raison le choix du présent fait à Aceste par le prince troyen; c'est une coupe qui a toujours appartenu à des rois : donnée à Anchise par Cissée, père d'Hécube, transmise à Énée par son père, elle passe de sa maison dans celle du monarque de Sicile, et réunit, par un nouveau lien, trois grandes amitiés, qui n'ont jamais été démenties. L'homme a le sentiment de la brièveté de ses jours; aussi rien ne flatte plus en lui ce besoin de se survivre dont il est tourmenté, que ce qui prolonge et perpétue son existence, en faisant durer le souvenir des sentiments et des affections de son cœur. Voilà pourquoi nous disons tous en mourant à quelque ami, comme Tibulle à Délie :

Te spectem suprema mihi cum venerit hora.

Nous voulons un témoin de nos derniers moments, non pas pour jouir de ses larmes, qui nous déchirent le cœur, et que nous prions quelquefois sa constance d'épargner à notre faiblesse, mais pour obtenir la douce promesse de n'être jamais oubliés. Ceux mêmes qui peuvent prétendre par le génie à l'immortalité, demandent encore un long avenir à l'amitié.

Stace, en imitant Virgile, a peut-être mieux senti certaines convenances que son maître. Nous venons de voir qu'Aceste, presque oublié, n'ayant aucun rôle dans les jeux, quoique vieillard et roi, obtient par hasard, et grâce à un prodige, quelques honneurs; ils ne lui sont pas accordés par une inspiration sortie du cœur d'Énée, à qui tant de raisons devaient rappeler ses obligations envers son hôte et son ami. Dans la Thébaïde, les jeux touchent à leur fin : « Quel honneur pour le tombeau d'Archémore, disent les princes grecs, si Adraste daignait ajouter à la célébrité des jeux en descendant lui-même dans la lice! cette brillante armée pourrait se glorifier de posséder autant de vainqueurs que de chefs. » En même temps, ils le supplient de décocher quelques flèches de Lycie, ou de lancer quelques traits légers dans les airs. Adraste se prête volontiers à leurs désirs... Un frêne sauvage est désigné pour servir de but. Le roseau fatal, ô prodige effrayant! parcourt l'espace, reprend avec rapidité sa route en arrière, et vient tomber auprès du carquois dont il était sorti... On s'épuise en conjectures sur le prodige; mais, ajoute le poëte, tous se trompent : le retour de la flèche d'Adraste présageait que lui seul reviendrait de cette guerre malheureuse. On trouvera plus de sens peut-être dans cette fiction que dans celle de Virgile; mais, en lisant les vers sur le vol de la flèche, on doit sentir à quelle distance Stace se trouve du chantre d'Énée sous le rapport du style.

Les jeux troyens terminent, dans le cinquième livre de l'Énéide, les honneurs religieux rendus à Anchise par la piété de son fils; c'est le triomphe de la jeunesse, succédant au triomphe d'un roi et d'un vieillard. L'opposition est heureuse et pleine de charme.

Voici la description de cette dernière scène :

Cependant au Troyen de qui l'expérience
Soigne le tendre Ascagne et conduit son enfance,
Enée, en se baissant, donne un ordre secret :
« Va; des jeunes Troyens si l'escadron est prêt,

« Lui dit-il, qu'au tombeau de son aïeul Anchise,
« Dans leur pompe guerrière, Ascagne les conduise [1]. »
Il dit; et, faisant place à ces aimables jeux,
Il écarte les flots de ce peuple nombreux.
Sur des coursiers vêtus avec magnificence
Dans un ordre pompeux la jeunesse s'avance :
Des regards de la foule avidement suivis,
Ils défilent aux yeux de leurs parents ravis [2].
Des festons d'olivier pressent leur chevelure;
Deux traits d'un fer poli composent leur armure;
Plusieurs ont un carquois, et sur chaque guerrier
L'or flexible se joue en mobile collier.
Trois escadrons divers couvrent la même plaine;
Chaque corps séparé suit le chef qui le mène :
Douze jeunes Troyens composent chacun d'eux.
Le premier de ces chefs est l'enfant généreux
De Polite, un des fils du vieux roi de Pergame;
C'est le jeune Priam : son beau nom, sa *grande* âme
Un jour doit aux Latins rappeler à la fois
Et le plus malheureux et le plus grand des rois [3].

1 Le texte dit beaucoup mieux, *et sese ostendat in armis*, et qu'il se montre sous les armes.

2 Ce vers faible ne reproduit pas ceux de Virgile :

Quos omnis euntes
Trinacriæ mirata fremit Trojæque juventus.

Ils s'avancent. La jeunesse de Troie, comme celle de la Sicile, admire leur marche guerrière et les suit de ses acclamations.

3 Delille emploie dix vers à rendre les cinq vers de Virgile, et le mutile ou le défigure. Nous ne retrouvons pas dans la traduction les images, la précision et la poésie du texte :

Una acies juvenum, ducit quam parvus ovantem
Nomen avi referens Priamus, tua clara, Polite,
Progenies, auctura Italos.

Le premier escadron suit avec orgueil le jeune Priam, ainsi appelé du nom de son aïeul; cet enfant, ton illustre sang, ô Polite, doit un jour accroître la race italique.

L'exagération de Delille sur le jeune Priam n'est conforme ni à la manière antique, ni aux récits de l'histoire.

Un poil taché de blanc peint son coursier de Thrace,
Dont le pied blanchissant marque à peine sa trace;
Un blanc pur de son front relève la beauté;
Et la vigueur en lui s'unit à la fierté.
Le second est Atys, qui d'une colonie
Fière encor de son nom enrichit l'Ausonie;
Le bel Atys, qu'Iule admet à tous ses jeux :
Même âge, mêmes goûts les unissent tous deux [1].
Iule enfin, l'espoir et l'honneur de sa race,
S'avance, et devant lui tout autre éclat s'efface :
Un beau coursier, nourri dans les prés de Sidon,
Lui fut donné des mains de la tendre Didon.
Sur des chevaux d'Aceste, enfants de la Sicile,
Les escadrons divers suivent d'un pas docile;
Ils avancent : le cirque à leur marche applaudit.
Leur timide pudeur par degrés s'enhardit;
Et des héros troyens, sur leurs jeunes visages,
Les yeux avec transport retrouvent les images.
Le cirque est traversé : des spectateurs joyeux
Longtemps leurs traits chéris ont enivré les yeux.
Tout à coup un cri part, un fouet bruyant résonne :
Les guerriers, attentifs au signal qu'on leur donne,
Partent en nombre égal, et se rangent par trois;
Rappelés par leur chef, reviennent à sa voix;
Réunissent encor leurs bandes divisées,
Et, baissant en avant leurs lances opposées,

1 Virgile dit dans un vers plein de grâce,

Parvus Atys, pueroque puer dilectus Iulo :

Le petit Atys, enfant chéri de l'enfant Iule.

On peut déjà souhaiter quelques ornements de plus dans le texte, il ne fallait pas encore que le traducteur y retranchât des images et un trait touchant.

Extremus, formaque ante omnes pulcher, Iulus
Sidonio est invectus equo, quem candida Dido
Esse sui dederat monumentum et pignus amoris.

Le dernier, le plus beau de tous ces jeunes rivaux, l'aimable Iule, s'avance sur un coursier africain, que la noble Didon lui avait donné comme un gage et un monument de sa tendresse.

D'un escadron serré présentent le rempart :
Tour à tour on s'éloigne, on revient, on repart,
On s'aligne, on se mêle, ou s'atteint, on s'évite ;
C'est tantôt un combat, et tantôt une fuite ;
Tantôt la paix suspend leur choc tumultueux [1].
Tel, dans ce labyrinthe oblique et tortueux,
Mille feintes erreurs, mille fausses issues,
En un piége invisible adroitement tissues,
De sentier en sentier, de détour en détour,
Embarrassaient les pas égarés sans retour [2] ;
Tel on voit des dauphins les troupes vagabondes
Se chercher, s'éviter, se jouer sur les ondes :

1 Le défaut de ces quatre vers est de détruire toutes les images du texte, et de convertir en une prose facile et rimée une poésie élégante et pittoresque :

Inde alios ineunt cursus, aliosque recursus,
Adversis spatiis ; alternisque orbibus orbes
Impediunt, pugnæque cient simulacra sub armis.
Et nunc terga fuga nudant ; nunc spicula vertunt
Infensi ; facta pariter nunc pace feruntur.

Ils s'avancent de nouveau, reviennent sur leurs pas sur deux lignes opposées, décrivent des cercles qui s'enlacent dans d'autres cercles, et présentent sous les armes l'image d'un combat ; tantôt leur fuite met leur dos à découvert, tantôt en face ils se menacent de leurs dards ; et bientôt, la paix faite, ils marchent de front.

2 Ces vers ont précisément le genre de mérite que l'on désire dans ceux qui les précèdent ; ils sont d'une rare élégance, et cependant à une distance infinie du texte : mais il faut avouer que Racine et Boileau, unissant leurs efforts, n'eussent peut-être jamais rendu d'une manière satisfaisante les vers de Virgile, où la hardiesse figurée de l'expression se cache sous un air de facilité.

Ut quondam Creta fertur labyrinthus in alta
Parietibus textum cæcis iter, ancipitemque
Mille viis habuisse dolum, qua signa sequendi
Falleret indeprensus et irremeabilis error.

Tel, formé de murs impénétrables au jour, le labyrinthe de Crète présentait le tortueux embarras de mille sentiers perfides, où l'on s'égarait dans des détours trompeurs, sans pouvoir sortir de l'erreur où l'on s'était engagé.

Tels jouaient ces guerriers ; ainsi dans ces combats
Ils enlaçaient leur course et confondaient leurs pas [1].
Ces courses, ces tournois, et ces feintes batailles,
Ascagne, lorsque d'Albe il fonda les murailles,
Les transmit à son peuple ; et des premiers Albains
Leur pompe héréditaire est passée aux Romains.
A ce dépôt sacré Rome est encor fidèle ;
Rome, renouvelant leur pompe solennelle,
Rassemble pour ses jeux les jeunes citoyens :
Ce sont les fils de Troie et les combats troyens :
Leurs usages, leurs lois, leurs noms, vivent encore.

Les souvenirs de la patrie ont tant de charme, qu'on ne peut trop louer cet épisode du poëte. En vieillissant une institution romaine, il nous fait remonter au siècle d'Homère ; il unit ensemble la chute de Troie et la naissance de Rome ; attention que n'ont cessé d'avoir les auteurs latins, et particulièrement les contemporains d'Auguste, témoin ce que rapporte Tite-Live sur l'origine de la maîtresse du monde ; Horace est rempli d'allusions à la même croyance, qui flattait le peuple roi. On a lu au commencement du troisième livre les beaux vers de Properce sur ce sujet ; en voici de plus admirables encore du même auteur :

Huc melius profugos misisti, Troja, penates.
  O quali vecta est dardana puppis ave !
Jam bene spondebant nunc omina, quod nihil illam
  Læserat abiegni venter apertus equi,
Cum pater in gnati tremulus cervice pependit,
  Et verita est humeros urere flamma pios.

1 Cette seconde comparaison a peut-être le tort de faire sentir un léger défaut de justesse dans la première. On ne pouvait retrouver sa route dans le labyrinthe de Dédale ; les jeunes Troyens sortent sans peine du labyrinthe formé par les tours et les détours de leur course guerrière. Le dernier trait du tableau, *facta pariter nunc pace feruntur*, opposé au dernier trait de la comparaison, *falleret indeprensus et irremeabilis error*, accuse Virgile de quelque inattention.

Tunc animi venere Decii Brutique secures,
Vexit et ipsa sui Cæsaris arma Venus,
Arma resurgentis portans victricia Trojæ.
Felix terra tuos, cepit, Iule, deos[1].

« Tu ne pouvais, ô Troie! choisir un meilleur asile pour tes dieux fugitifs. Sous quels auspices voguèrent les vaisseaux troyens! Les dieux sans doute nous donnèrent d'heureux présages, lorsque les bataillons vomis des flancs ouverts du cheval de bois épargnèrent celui qui porta sur ses épaules son père tremblant et suspendu, et que la flamme respecta le fardeau d'un fils religieux. Avec Énée entrèrent en Italie les grandes âmes des Décius, les faisceaux et les haches consulaires de Brutus. Alors Vénus elle-même apporta parmi nous les armes victorieuses de Troie renaissante. Iule, l'Italie est l'heureuse contrée qui a recueilli tes dieux. »

Ainsi, quand nous voulons juger de l'intérêt de cet épisode, il faut nous transformer en Romains, et nous enflammer de cet orgueil national, le principe de leur grandeur et l'aliment de leur amour de la patrie. Ajoutons, pour rendre une entière justice à Virgile, qu'en plaçant les jeunes Troyens sous les yeux de leurs parents, et l'espérance de la nouvelle Pergame en face des guerriers qui ont défendu la première, il donne à sa peinture tout le charme des sentiments de la famille et toute la force des impressions que de grands et religieux souvenirs font sur un peuple réuni pour célébrer une fête nationale. Voyez que d'heureux effets sortent naturellement de la composition du poëte! Le passé, le présent, s'y accordent avec un art admirable pour attacher les spectateurs. Nous transportons-nous par la pensée jusqu'au temps des Troyens, le fils de Polite leur retrace les derniers moments de Pergame, la mort de son père, poursuivi par le glaive de Pyrrhus, étincelant de fureur, le courage et la

1 Livre IV, Ire élégie.

fin cruelle du vénérable Priam, dont il porte le nom sacré. Rejeton d'un grand arbre abattu par la foudre, cet enfant, ainsi que tous ses jeunes rivaux, est, aux yeux des compagnons d'Hector, l'image de la renaissance de la race de Dardanus. Nous croyons-nous au milieu des Romains, leur orgueil national est flatté par des tableaux qui les font remonter au premier successeur des monarques de la puissante Asie. Iule, fondateur des jeux troyens, représente Auguste, qui les a renouvelés. La tendre amitié du jeune prince pour Atys, auteur d'une colonie latine qui porte son nom, est encore une allusion à ce même Auguste, qui appartenait aux Atiens et aux Iules par sa mère. Le fils d'Énée, qui paraît enfin, monté sur un coursier africain, présent de la tendresse de Didon, nous rappelle, par les grâces de son adolescence, l'enfant que cette reine prenait sur ses genoux, et qui, dans un âge si tendre, annonçait déjà les goûts et l'ardeur du guerrier.

On trouve trop peu souvent dans Virgile ces riantes peintures que l'imagination d'Homère entremêle avec les grandes scènes épiques. Au mérite de l'invention, le poëte grec joint celui de l'élégance et une foule d'expressions composées qui forment de vives images; son style est à la fois simple, riche et harmonieux; mais on ne trouve pas en lui la savante poésie de son rival. Chacun des vers de Virgile présente un tableau, quelquefois même il en offre deux sans confusion.

Il faut cependant faire succéder une observation critique aux éloges si justes de la description de Virgile. Malgré les raisons alléguées en sa faveur, le lecteur ne peut s'empêcher de désirer quelques traits de plus dans le jeune Ascagne. Le fils d'Énée, le neveu d'Hector, ne sort pas assez de la foule; il ne fait rien de particulier; nous le perdons de vue pendant toute la durée de la course; les yeux des spectateurs ne devraient pas pouvoir le quitter; sa grâce, son adresse, sa bonne mine, son air guerrier, sa vigueur à maîtriser un coursier généreux, devraient attirer sur lui tous les regards. Est-

ce donc là cet enfant privilégié, ce digne sang des dieux, à qui l'on rappelait chaque jour ces mots consacrés par la bouche d'Andromaque :

Ecquid in antiquam virtutem animosque viriles
Et pater Æneas et avunculus excitat Hector?

Ovide, dont l'Art d'aimer, si léger, si frivole, étincelle parfois de beautés sublimes, nous offre quelques-unes des pensées qui devaient inspirer le chantre d'Iule. Il s'agit de la guerre préparée contre les Parthes; le poëte voit le jeune César (Germanicus), prêt à partir, armé de la foudre de son père, et s'écrie :

Ecce parat Cæsar domito quod defuit orbi
  Addere, nunc, Oriens ultime, noster eris.
Parthe, dabis pœnas : Crassi, gaudete sepulti,
  Signaque barbaricas non bene passa manus;
Ultor adest : primisque ducem profitetur ab annis,
  Bellaque non puero tractat agenda puer.
Ingenium celeste suis velocius annis
  Surgit, et ignavæ fert male damna moræ[1].
Parvus erat, manibusque duos Tyrinthius angues
  Pressit, et in cunis jam Jove dignus erat.
Auspiciis animisque patris, puer, arma movebis,
  Et vinces animis auspiciisque patris[2].

« Germanicus s'élance pour ajouter à notre empire ce qui nous manque de l'univers dompté par nos armes. Limite du monde, Orient, tu seras romain; Parthe, tu vas payer ta victoire. Réjouissez-vous dans la tombe, mânes de Crassus,

1 Il est curieux de retrouver ici la source de ces deux beaux vers du Cid :

Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

2 *Art d'aimer*, livre I, vers 177 et suivants.

et vous étendards violés par la main des barbares, voici votre vengeur! Ses premières années annoncent un capitaine; enfant, il gouverne d'une main savante la guerre interdite à son âge; mais dans les âmes célestes le génie devance les années; il ne peut souffrir le tort qu'un lâche repos ferait à sa gloire. Faible encore, le héros de Tyrinthe étouffa dans ses mains les serpents, ministres de Junon; dès le berceau, il se montrait digne de Jupiter. Tendre fils de César, tu vas conduire la guerre sous les auspices et les inspirations d'un père : tu vaincras sous les auspices et les inspirations d'un père. »

Après avoir rendu la plus éclatante justice à Virgile; après avoir fait valoir la variété de ses tableaux, l'illusion des scènes dont ils se composent, la pureté de son goût, surtout la perfection d'un style destiné à servir éternellement de modèle aux poëtes, il est temps de chercher les éléments d'une comparaison plus utile encore que toutes les réflexions qui nous ont été suggérées ici par notre examen littéraire des défauts et des beautés du rival d'Homère.

Le hasard et un souvenir d'Énée donnent seuls naissance à la solennité des jeux célébrés sur le tombeau d'Anchise; Homère, que Virgile avait devant les yeux, amène bien plus habilement les honneurs funèbres décernés au fils de Ménœtius par celui de Pélée.

Patrocle est l'ami, le compagnon, le frère d'armes d'Achille : quand ce héros, irrité contre les Grecs, se retire dans sa tente, Patrocle le sert et le console. Lorsque la Grèce entière s'humilie en vain devant l'inexorable Achille, une larme de Patrocle l'attendrit. Au seizième chant de l'Iliade, les Grecs ne peuvent résister à l'impétuosité d'Hector; Diomède, Eurypile, Agamemnon, Ulysse, sont blessés; Patrocle, versant des pleurs amers sur les désastres de la Grèce, vient supplier Achille de lui prêter ses armes pour aller combattre les ennemis. Achille cède aux vœux de son ami, en lui recommandant de se retirer de la lice aussitôt

qu'il aura repoussé les Troyens. Après une prière secrète d'Achille à Jupiter, en faveur de Patrocle, ce dernier part avec les Thessaliens : tout fuit, tout se disperse, tout tombe sur son passage; on dirait que l'ombre d'Achille marche devant le fils de Ménœtius. Mais l'ivresse de la victoire et la soif du sang l'entraînent; il oublie les ordres d'Achille, et reçoit le coup mortel de la lance d'Hector; les Grecs disputent longtemps aux Troyens la dépouille de Patrocle, sur qui se concentre en ce moment tout l'intérêt de l'action.

Cependant, envoyé du champ de bataille par Ménélas, le jeune Antiloque vient révéler à Achille la perte qu'il a faite. A cette nouvelle, un nuage de douleur se répand sur la figure du héros; il souille de cendre son noble front et ses vêtements divins; il reste étendu tout entier dans la poussière et s'arrache les cheveux. Cependant les captives qu'il avait enlevées à la guerre avec Patrocle, poussant des cris de désespoir, se précipitent hors des tentes autour du fils de Thétis, se meurtrissent la poitrine, et tombent évanouies, tandis que le jeune Antiloque versait un torrent de larmes en tenant les mains d'Achille; ce généreux ami souffrait mille douleurs dans la crainte que le héros ne se donnât la mort avec son glaive.

Achille pousse des hurlements terribles; sa mère l'entend, et vient pour le consoler; mais il lui annonce la résolution d'immoler le vainqueur de Patrocle. « O mon fils, répond Thétis en versant des larmes, ta mort est prochaine, puisque tu parles ainsi. Hélas! ton heure fatale doit suivre de près l'heure fatale d'Hector. — Ma mère, reprend Achille, le cœur gonflé de courroux, je veux mourir, puisqu'il ne m'a point été donné de secourir mon ami qu'on allait égorger. Il expire loin de sa patrie! Il m'a vainement appelé pour écarter de lui le coup mortel! moi, qui ne dois pas revoir la terre natale, je n'ai été d'aucun secours ni à Patrocle, ni à mes autres compagnons immolés en foule par le noble Hector. Je suis resté assis près de mes vaisseaux comme un poids inutile de

la terre; et cependant si quelques-uns l'emportent sur moi dans les conseils, il n'est point de Grec qui m'égale sur le champ de bataille! Ah! périsse la discorde parmi les dieux et les mortels! périsse cette fatale colère qui poussa le plus sage jusqu'aux transports de la fureur! passion cruelle! d'abord elle est douce en s'insinuant dans le cœur de l'homme, et bientôt elle y grandit comme un sombre ouragan. Je ne l'ai que trop senti depuis l'éclat de ma violente querelle avec le roi Agamemnon. Mais oublions le passé, quelque pénible que soit cet effort. Soumettons à la nécessité un cœur jusqu'ici trop rebelle. Maintenant je vais courir au meurtrier de mon cher Patrocle, au barbare Hector; ensuite je mourrai quand Jupiter et les autres dieux de l'Olympe l'auront résolu. L'invincible Hercule lui-même ne put échapper au trépas; le fils de Saturne chérissait ce héros, cependant les destins et la haine de Junon ont triomphé de lui. Il en sera de même de moi, si mon sort le veut ainsi. On me verra étendu mort sur la terre; mais avant je remporterai une éclatante victoire, et j'aurai coûté des larmes et des sanglots aux femmes troyennes. Que mes ennemis sentent enfin qu'Achille s'est longtemps éloigné des combats. Ne me retiens plus, ô ma mère; malgré ta tendresse pour moi, tu ne saurais me fléchir [1]. »

Le cri d'Achille : *Courons au meurtrier de Patrocle!* est un arrêt de mort. Le fils de Priam expire sous les coups d'Achille, dont l'implacable colère ne s'arrête dans les excès de sa vengeance qu'au souvenir de Patrocle qui attend la sépulture.

Une autre scène commence : Patrocle repose sur le lit funèbre; Achille paraît à la tête de ses soldats; ils conduisent trois fois leurs superbes coursiers autour du corps de Patrocle; le sable est mouillé des pleurs des Thessaliens : leurs armes en sont inondées, tant ils regrettent le compagnon de leurs

1 *Iliade*, chant XVIII.

exploits. Achille ouvre le deuil ; de fréquents soupirs sortent de sa poitrine ; il interpelle le mort ; il le prend à témoin de sa fidélité à honorer la tombe d'un ami, et traîne une dernière fois, devant lui, le magnanime Hector, qu'il laisse le front dans la poussière. Quitte envers les mânes de Patrocle, Achille offre à ses Thessaliens le repas funèbre ; mais, avant d'y prendre place, ils ont laissé éclater tout leur attachement pour Patrocle, et se sont montrés pénétrés d'une profonde douleur. L'idée de faire offrir des présents aux mânes du père d'Énée est un trait heureux et naïf dans Virgile ; mais ce trait perd de son prix, parce qu'il n'est précédé d'aucune marque de regrets, accompagné d'aucune parole des Troyens. Virgile aurait dû rendre Anchise plus intéressant et plus cher aux Troyens ; affligés de la perte d'un prince chéri par eux comme un père, ils auraient eu des larmes pour lui, et les tributs de leur piété, déposés sur sa tombe, seraient devenus le plus touchant des hommages.

Les premiers honneurs offerts à Anchise par son fils se terminent par ce repas vulgaire dont nous avons parlé. Une autre scène s'ouvre dans Homère. Les rois entraînent, non sans peine, le divin fils de Pélée jusqu'à la tente d'Agamemnon : il y paraît défiguré par ses larmes ; on l'invite à effacer dans l'onde le sang et la poussière dont il est encore souillé, il s'y refuse, en jurant qu'il ne peut approcher du bain avant d'avoir mis le corps de Patrocle sur le bûcher, et de lui avoir consacré l'offrande de sa chevelure. Un sentiment de déférence pour le roi des rois, avec lequel il s'est réconcilié, le contraint d'assister au festin ; mais bientôt on l'entend demander un bûcher pour Patrocle. Après le banquet, chacun va chercher le repos ; Achille entouré des vaillants Thessaliens, se couche sur la terre, au bord du rivage battu par les flots, et remplit l'air de ses gémissements. A peine il se repose des fatigues qu'il avait éprouvées dans la poursuite d'Hector, l'ombre de son ami lui apparaît ; Patrocle annonce au héros une mort prochaine, et demande que, comme ils

ont été nourris ensemble dans la maison paternelle, leurs cendres ne soient point séparées; à ces paroles, Achille se réveille, et ses cris rallument dans tous les cœurs la tristesse et le deuil.

Par les ordres d'Agamemnon, un magnifique bûcher se prépare; les Thessaliens accourent revêtus de leurs armes; au milieu d'eux est le corps de Patrocle porté par ses compagnons. Le grand Achille paraît ensuite, soutenant de ses mains la tête de son ami. Arrivé au lieu marqué pour la triste cérémonie, Achille coupe sa chevelure flottante; Pélée l'avait promise au fleuve Sperchius, mais son fils, qui ne doit plus revoir la terre natale, veut que Patrocle emporte chez les morts ce présent de l'amitié. La douleur d'Achille est éloquente et simple comme la nature. Tout entier à son ami, il se désespère en le voyant consumer par les flammes, et, se traînant autour du bûcher, il exhale de profonds gémissements jusqu'au lever de l'aurore. Les flammes sont éteintes, il s'éloigne du bûcher, et se repose épuisé de fatigue; le doux sommeil vient fermer sa paupière; mais bientôt, réveillé par le tumulte des chefs qui s'assemblaient autour d'Agamemnon, il se lève, et leur adresse ces paroles :

« Atride, et vous chefs de la Grèce, achevons d'éteindre « avec la liqueur du vin les flammes dont l'ardeur dévorante « a rempli tout le bûcher, et soyons attentifs à recueillir les « cendres de Patrocle; renfermons-les dans une urne d'or, « jusqu'au moment où je serai moi-même caché dans le « séjour des ombres. Je ne veux point que l'on consacre à « Patrocle un magnifique tombeau; contentons-nous pour « lui d'une modeste sépulture; vous qui me survivrez, avant « de partir sur vos vaisseaux, vous pourrez ériger un vaste et « superbe monument. » Ce dernier trait, quoique indécis, indique assez qu'Achille se souvient de la prière de Patrocle; d'ailleurs, le poëte avait dit plus haut, en parlant des apprêts des funérailles : « ils déposent ces bois sur le rivage où le fils

de Pélée avait prescrit d'élever une tombe pour Patrocle et pour lui-même. »

Telles sont les funérailles de Patrocle, tel est le douloureux prélude des jeux célébrés autour de sa tombe récente. Ils commencent par la course des chars. Achille ne combat point, mais écoutez ses excuses et vous reconnaîtrez combien les sentiments sont profonds dans les grands caractères.

« Fils d'Atrée, et vous Grecs belliqueux, voilà les prix qui « attendent les vainqueurs ; si la lice était ouverte en l'hon-« neur de quelque autre guerrier, je remporterais le prix de « la victoire : vous savez que mes chevaux surpassent en « vitesse tous ceux de l'armée, ils sont immortels. Neptune « lui-même en fit présent à mon père, qui me les a donnés à « son tour. Je ne courrai donc point ; je laisserai en paix ces « invincibles coursiers ; aussi bien ils ont perdu un écuyer « dont la vaillance égalait la douceur ; ses mains répandaient « des flots d'huile sur leur longue crinière, après l'avoir pu-« rifiée dans une eau limpide : ils se souviennent de lui, et le « regrettent ; debout, la tête penchée, la crinière flottante sur « le sable, vous les voyez immobiles et la tristesse dans le « cœur[1]. » Ainsi parlait Achille avant de donner le signal.

La lutte navale de Virgile est imitée avec trop d'exactitude peut-être, quoiqu'avec beaucoup de talent, de la course des

1 Quelle peinture ! Les coursiers d'Achille sont plus tristes de la perte de Patrocle que les Troyens de la mort de leur roi. Le passage d'Homère rappelle ces vers de Racine :

Ses superbes coursiers qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.

Mais le poëte grec, plus simple, est encore un interprète plus touchant et plus vrai de la nature. Osons être plus naïfs et moins pompeux, nous ferons verser plus de larmes.

chars d'Homère. Dans ce dernier poète les concurrents sont le roi Eumèle, fils d'Admète, le vaillant Diomède, le blond Ménélas et le jeune Antiloque, personnages bien plus intéressants que Cloanthe, Sergeste, ou Nisus, et même que son Euryale. Nous connaissions les guerriers grecs depuis longtemps; cependant Homère s'applique à les marquer d'un trait caractéristique qui nous fait connaître les justes motifs de leurs prétentions à la palme. La lice n'est pas encore ouverte. Nestor, appuyé sur le char de son fils, lui adresse de sages exhortations. « Antiloque, dit-il, Jupiter et Neptune t'ont « chéri dès tes plus jeunes ans, ils t'ont enseigné à conduire « habilement un char, tu n'as pas besoin de beaucoup d'avis. « Tu sais voler avec dextérité autour de la borne, mais tes « chevaux sont devenus paresseux à la course et je tremble « pour toi; tes rivaux ne te surpassent point en ruses et en « habileté, mais ils gouvernent des coursiers plus agiles. Mon « fils, aie recours à toutes les ressources de ton art, de peur « que le prix n'échappe de tes mains. L'art est plus utile au « bûcheron que la force; c'est avec l'art qu'un pilote dirige « sur la sombre mer un léger vaisseau battu par les aquilons; « c'est avec l'art qu'un écuyer surpasse ses concurrents. Celui « qui, se reposant sur la vitesse de ses chevaux, court en « imprudent dans la vaste carrière, s'abandonne à leurs « écarts au lieu de les contenir. Mais le disciple de l'expé- « rience, conduisît-il des coursiers inférieurs aux autres, l'œil « toujours fixé sur la borne, habile à la côtoyer, saisit l'in- « stant où il faut retenir les rênes, et, maître de tous ses mou- « vements, observe de près le rival dont il est précédé. Je « vais te désigner l'écueil fatal, il est facile à connaître. Tu « vois debout sur la terre, à la hauteur d'une coudée, le tronc « aride d'un chêne ou d'un hêtre qui a résisté aux injures de « l'air. Des deux côtés d'un chemin étroit, paraissent deux « pierres blanches qu'entoure un terrain uni. Ces pierres « sont une tombe antique ou quelque limite d'un âge reculé; « Telle est la borne qu'Achille marque à votre course. »

Après avoir donné ces leçons à son fils, le vieillard va reprendre sa place, Achille tire au sort les noms des concurrents ; ils s'élancent dans la carrière, rien n'égale la vivacité de la peinture de leurs efforts. Les dieux mêmes interviennent dans la querelle ; Apollon prend parti contre Diomède, que Minerve protége, sans doute parce que, dans les combats, il admet la prudence à donner des conseils au courage [1]. Dans ce moment, les menaces d'Antiloque à ses chevaux nous font lire dans le cœur de ce jeune homme palpitant de crainte, et brûlant d'espérance. Nous reconnaissons la jeunesse à la témérité qui lui fait affronter le danger de heurter le char de Ménélas dans un passage dangereux, et de s'y briser avec lui. Antiloque n'entend pas, ou plutôt ne veut pas entendre, les avis de Ménélas effrayé ; il vole et franchit tous les obstacles. Ménélas, indigné, s'écrie : « Antiloque, non, il n'est point de mortel plus perfide que toi, et c'est à tort que nous vantions ta sagesse ! Cours, mais, malgré ta fraude, tu ne raviras le prix que par un parjure ! » Puis, excitant ses coursiers, il atteint en un moment le fils de Nestor. Alors une vive querelle s'élève entre Idoménée, roi de Crète, et le violent Ajax, qui prennent un égal intérêt, l'un à Mérion et l'autre à Eumèle ; la voix d'Achille les apaise, en leur montrant que le sort va bientôt couronner le vainqueur. Comme il disait, Diomède arrive triomphant ; Antiloque vient après lui, il a devancé Ménélas par la ruse, mais il ne l'a devancé que d'un moment. Mérion succède à

1 Cette intervention des dieux ajoute des traits d'imagination au tableau de la vérité ; il ne faut pas qu'un poëte ressemble à un copiste vulgaire qui ne sait rien prêter à la nature ; mais même dans un système qui mettait à ses ordres les dieux de l'Olympe, Homère passe les limites permises, en nous montrant la sage Minerve qui brise le joug des coursiers du fils d'Admète et l'expose à la mort. Toutefois cette injustice donne de l'intérêt à la scène : soyons plus judicieux qu'Homère quand nous le pouvons ; mais imitons-le dans son attention à ne pas laisser refroidir sa narration.

Ménélas ; le fils d'Admète arrive le dernier. L'excellence de ses coursiers, son habileté connue de toute l'armée, lui auraient mérité le second prix ; Achille le lui donne pour réparer un injuste malheur, mais il accorde la première palme à Diomède. Tous les Grecs applaudissent à cet arrêt ; Antiloque seul crie à l'injustice, et s'emporte jusqu'à menacer Achille lui-même. Le héros, qui se reconnaît dans cette fougue, si naturelle à un jeune courage, sourit de la colère de son compagnon chéri, et consent à donner un autre prix à Eumèle, qui le reçoit avec des transports de joie. Soudain Ménélas se lève, le cœur enflammé de colère contre le fils de Nestor. Un de ses hérauts lui remet le sceptre en main, ordonne aux Grecs le silence, et le chef, semblable à un dieu, parle en ces mots : « Antiloque, toi, si sage autrefois, qu'as-tu fait ? Tu as terni ma gloire, tu as blessé mes chevaux pour me devancer avec les tiens, qui leur sont inférieurs. Vous tous, chefs de la Grèce, prononcez entre nous, sans faveur. Je ne voudrais pas qu'aucun de vous eût à dire : Ménélas a opprimé Antiloque par un mensonge, et lui a ravi le prix. Mais non ; je veux juger moi-même le débat, et personne n'appellera de ma sentence, tant elle aura d'équité. Viens, Antiloque, élève de Jupiter, viens te placer debout devant ton char, prends le fouet sonore que ta main vient d'agiter, touche les coursiers, et jure par Neptune, qui environne la terre, que tu n'as point volontairement employé la ruse pour embarrasser ma course. » A ces paroles, le vertueux jeune homme rentre en lui-même, il demande noblement pardon à Ménélas, en ajoutant : « Je te cède le coursier que j'ai reçu ; dusses-tu me demander un sacrifice plus grand encore, je le ferais sans peine, plutôt que de m'exposer au malheur d'être à jamais rejeté du cœur d'un roi chéri de Jupiter, et de me parjurer devant les dieux. » En disant ces mots, il conduit le coursier devant Ménélas, et le lui présente. Touché de tant de vertu, Ménélas répond :

« C'est moi qui te cède le prix, parce que tu n'as été jusqu'ici ni léger ni téméraire, et que la jeunesse seule a triomphé de ta prudence. Il eût mieux valu ne pas chercher à tromper ceux qui méritaient la victoire. Sache qu'aucun autre que toi ne m'eût apaisé aussi facilement; mais vous avez déjà tant souffert pour ma cause, toi, ton vénérable père et ton frère chéri, que je ne puis résister à tes prières; reçois le prix qui m'appartient, afin que tous les Grecs reconnaissent que mon âme n'est ni superbe ni implacable. »

Il restait pour cinquième prix une coupe profonde : Achille la prend, traverse le cirque, et s'approchant de Nestor : « Accepte ce prix, ô vieillard, et conserve-le comme un souvenir de Patrocle, couché dans ce tombeau. Hélas! tu ne le verras plus parmi les Grecs! Je te donne cette coupe sans que tu entres dans la lice; non, je ne veux pas que tu combattes lorsque tu es affaissé par le poids des années. » Nestor reçoit le présent avec joie, et se répand en un long récit des exploits de sa jeunesse; Achille l'écoute avec bienveillance, et ne se lève qu'après avoir entendu tous les éloges que se donne le vieillard.

Je ne saurais supposer que personne ose préférer l'élégante description de Virgile à cette peinture de mœurs où la nature éclate avec tant de vérité, où les caractères des différents acteurs se montrent d'une manière si frappante. Sans doute on remarque un peu de prolixité dans le discours de Nestor, les Grecs étaient grands parleurs, Voltaire l'a dit; et d'ailleurs ils savaient écouter la vieillesse, Achille le prouve. Homère veut peindre la nature, il remplit son but. Nous ne devons pas le juger sur les règles prescrites au génie par notre impatience. J'aime à voir qu'un père, tout occupé de son fils, retarde, sans y penser, une foule de concurrents, et les plaisirs d'une armée; j'aime dans les Grecs ce respect pour les cheveux blancs.

Qu'est-ce que le tendre Euryale avec ses grâces de femme?

que sont ces larmes et sa vertu embellie par sa beauté, auprès de la peinture d'Antiloque?

Le combat de la course dans Homère a servi de modèle à Virgile.

Ajax est aussi léger que Nisus; Ulysse est protégé comme Euryale par la faveur de l'assemblée qui l'encourage par des applaudissements.

Le fils de Laërte invoque encore le secours de Minerve : cette déesse lui inspire une nouvelle vigueur, et fait tomber son rival sur le gazon humide du sang des taureaux qu'Achille avait immolés près du bûcher de Patrocle. Ulysse profite de cette faveur de la déesse et emporte le prix. Si, dans Virgile, Nisus commet une injustice révoltante en ravissant la palme à celui qui devait l'obtenir, il a pour excuse un excès d'amitié qui produira bientôt un dévouement sublime, et nous pardonnons sans peine cette faute, parce que nous voudrions tous être aimés ainsi; mais Homère paraît moins judicieux, en prêtant, pour la seconde fois, une telle partialité à la déesse de la sagesse. Au reste, Homère n'a sans doute pas jugé de cette faute comme nous; au contraire, il paraît n'avoir pensé qu'à nous montrer encore plus évidemment la protection déclarée de Minerve pour le fils de Laërte.

Antiloque n'obtient que le troisième prix, et, riant le premier de sa disgrâce, il s'écrie : « Mes compagnons, je ne « dirai rien que vous ne sachiez tous mieux que moi, les « dieux se déclarent toujours pour la vieillesse; Ajax est un « peu plus âgé que moi, et Ulysse, né parmi les hommes d'un « autre siècle, est déjà dans son automne; cependant il serait « difficile à aucun des Grecs d'entrer en lice avec lui, je n'en « excepte qu'Achille. »

La modestie d'Antiloque, fidèle à son respect pour la vieillesse, est encore plus intéressante que les larmes d'Euryale; elle sert d'ailleurs à reporter l'attention vers Achille,



qui répond avec la naïveté d'un homme épris de tous les genres de gloire : « Cher Antiloque, cet éloge sorti de ta bouche n'aura pas en vain flatté mon cœur; je double le prix qui t'est destiné. »

Rien de plus heureusement inventé que de pareilles situations; mais on ne saurait les copier avec succès; elles perdent tout leur prix à sortir de la place que le génie leur a donné. L'imitation de Virgile montre toute la distance qui sépare le talent du génie. Elle nous fait sentir qu'Homère doit être le sujet des méditations constantes d'un poëte dramatique, et que tous ceux qui aspirent au grand doivent se familiariser avec le poëte qui envoyait de si hautes inspirations à Phidias : avec le chantre d'Achille, on peut faire encore des dieux.

Le combat du ceste, décrit par Virgile, est à la fois plus judicieux, plus élégant, plus varié, plus dramatique et plus riche de couleurs que le récit d'Homère. La défaite du présomptueux Darès et le triomphe de la vieillesse d'Entelle sont des beautés qui se retiennent, parce qu'elles touchent au cœur humain. Dans la colère qui ranime ses forces, le vieux compagnon d'Éryx, pressant, accablant son rival sans lui laisser aucun repos, ressemble à Démosthène écrasant le redoutable Eschyne des foudres de son éloquence. Cependant la punition de Darès, quoique la suite d'un combat à toute outrance, est bien forte pour sa faute; mais Virgile, fidèle à l'observation des mœurs, a eu l'attention d'apaiser nos murmures par l'humanité d'Énée, qui préserve d'une mort inévitable l'orgueilleux rival d'Entelle.

Le personnage d'Aceste, au moment où il réveille l'amour de la gloire dans le cœur de son vieil ami, est tracé à la manière naïve d'Homère; on dirait Laërte parlant de sa renommée d'autrefois avec le bon Eumée, simple pasteur qui était fils de roi, et capable encore, malgré sa vieillesse, d'aider Ulysse à reconquérir le trône.

Le même sujet a été traité d'une manière assez faible par Apollonius de Rhodes, postérieur de quelques années à Théocrite, dont il n'a fait qu'une pâle copie. On y remarque cependant quelques traits qui manquent à son modèle.

A l'aspect du terrible Amycus, en face de la tendre jeunesse de Pollux aussi beau que l'étoile du matin, les Argonautes détournent leurs regards avec effroi; le fils de Tyndare lui-même est étonné. Un regret tardif de la présence d'Alcide se réveille dans les cœurs, et tous parcourent de leurs tristes regards les monts où n'est point ce héros :

Deficiunt visu Minyæ, miratur et ipse
Tyndarides : redit Alcidæ jam sera cupido,
Et vacuos mœsto lustrarunt lumine montes.

Combien ce passage l'emporte, pour la pensée, les images, le sentiment et l'expression, sur les passages qui lui répondent dans le cinquième livre de l'Énéide, soit à l'aspect de Darès, soit à l'apparition de son terrible rival!

Si Valérius n'égale ni l'énergie du premier peintre d'Amycus, ni l'harmonie imitative des vers de Virgile sur Entelle debout au milieu de l'arène, il faut avouer qu'il surpasse ses maîtres par des images originales et puisées dans la connaissance du cœur humain, qui auront encore l'avantage de relever singulièrement la victoire de Pollux. C'est aussi dans l'étude du cœur humain que Valérius a puisé la triste et cruelle image de la fureur des deux adversaires, jusqu'alors étrangers l'un à l'autre, et devenus tout à coup semblables à deux tigres qui se rencontrent dans un désert de l'Afrique :

Odia aspera surgunt
Ignotis prius, atque incensa mente feruntur
In medium sanguis Jovis et Neptunia proles.
Hinc illinc dubiis intenta silentia votis :
Et pater orantes cæsorum Tartarus umbras
Nube cavâ tandem ad meritæ spectacula pugnæ
Emittit; summi nigrescunt culmine montes.

« Une haine cruelle s'élève tout à coup dans le cœur de ces deux adversaires qui ne se connaissaient pas avant ce moment. Le sang de Jupiter et le fils de Neptune s'élancent avec rage au milieu de l'arène. Des deux côtés, un silence attentif et occupé par des vœux dont l'issue est pleine d'incertitude. Soudain le Tartare lui-même, sensible aux prières des victimes d'Amycus, les envoie au spectacle de son juste supplice. Cachés dans un nuage, ces noirs fantômes obscurcissent le sommet des montagnes. » La raison la plus sévère, l'esprit le plus rebelle aux innocents mensonges de la poésie, ne peuvent qu'admirer cette grande fiction, non moins belle par le fond des choses que par la forme dont elle est revêtue [1].

Dans les détails du combat, Valérius se montre moins dramatique que Théocrite, moins savant, moins riche de contrastes que Virgile; il est souvent inférieur à l'un et à l'autre, soit pour la vigueur, soit pour l'élégance du style; mais son dénouement a plus de noblesse et d'intérêt que celui du combat d'Entelle :

Labentem propulit heros,
Ac super insistens : Pollux ego missus Amyclis,
Et Jove natus, ait : nomen mirantibus umbris
Hoc referes; sic et memori noscere sepulcro.

Voici le sens de ces vers, qui ont la précision, l'énergie et la rapidité que l'on remarque dans les vers lyriques d'Horace; le héros pousse le géant, qui tombe, et, le pied sur le monstre mourant : « Je suis Pollux, envoyé d'Amyclée pour te punir, Pollux, le fils de Jupiter; tu apprendras ce nom aux ombres étonnées de te voir; gravé sur ta tombe fidèle à le conserver, il te fera connaître de l'avenir. »

1 Cette manière admirable d'annoncer l'événement rend inutile et froide la prédiction de Neptune. Il ne faut pas dire d'une manière vulgaire ce que l'on peut faire entrevoir par une grande image dramatique.

Tel fut le sort du tyran : il fallait la main d'un héros pour terrasser le redoutable gardien des passages du Pont, qui espérait une force inaltérable et la jeunesse éternelle de son père. Le voilà par terre, cet effroi des mortels ; son vaste corps couvre le sol comme un fragment de l'Éryx ou de l'Athos. Le vainqueur lui-même ne peut se rassasier du plaisir de contempler ce colosse abattu, et attache longtemps sur lui ses regards immobiles d'étonnement :

At manus omnis
Heroum densis certatim amplexibus urgent,
Armaque ferre juvat, fessasque adtollere palmas.
Salve, vera Jovis proles, vera o Jovis, undique, proles,
Ingeminant, o magnanimis memoranda palæstris
Taygeta, et primi felix labor ille magistri !
Dumque ea dicta ferunt, tenues tamen ire cruores
Sidereâ de fronte vident, nec sanguine Pollux
Territus, averso siccabat vulnera cestu.
Illius excelsum ramis caput, armaque Castor
Implicat, et viridi connectit tempora lauro ;
Respiciensque ratem : Patriis, ait, has precor oris,
Diva, refer frondes, cumque hac freta curre corona.

« Mais tous les héros pressent à l'envi Pollux dans leurs embrassements ; ils se plaisent à porter ses armes, à délivrer ses mains de ce noble fardeau ; et de toutes parts on entend ces paroles : Salut, ô véritable sang de Jupiter ! ô Taygète, que ta noble palestre laissera un long souvenir ! Pollux, quel heureux fruit de l'art dont tu fus le premier maître ! Au milieu de ces exclamations, les Grecs aperçoivent quelques traces de sang qui coulent sur ce front radieux comme un astre ; mais Pollux, au lieu de s'effrayer, essuie sa blessure avec le revers de son ceste, et lève la tête vers le ciel. En ce moment, Castor couronne d'un vert laurier le front et les armes de son frère, et, regardant le navire immortel : Puisses-tu, dit-il, porter cette couronne aux rives

de la patrie, et courir avec nous sur les mers sous les heureux auspices de la victoire de Pollux ! [1] »

Le lecteur ne perdra pas ses peines en cherchant dans la Thébaïde de Stace, livre VI, un combat du ceste et une lutte qui offrent d'imprudentes imitations du cinquième livre de Virgile, mais aussi des beautés neuves et variées. On trouvera quelques beaux détails dans le combat d'Hercule et d'Antée, au quatrième livre de la Pharsale ; mais il faut les acheter par des exagérations ridicules.

L'Arioste abonde en combats singuliers qui ont servi de modèle au Tasse. Le théâtre de l'action y est souvent représenté d'une manière plus pittoresque et plus vive que dans Virgile. Les spectateurs introduits par le poëte de Ferrare ne sont pas deux peuples presque indifférents, mais des témoins animés, les uns par la haine, les autres par l'amitié, tous également épris de la gloire. Des deux côtés, apparaissent des princes, des guerriers illustres, dont on aime à interroger l'attitude et la physionomie. Ainsi, lorsque la Discorde, ayant allumé un vaste incendie de colère dans les cœurs des Sarrasins, amène, devant le monarque des Maures, Rodomont, Roger, Mandricard et Marphise, impatients d'entrer en lice ; lorsque le prince n'a pu trouver d'autre moyen de suspendre leurs fureurs que de choisir la voie du sort pour régler l'ordre des combats, non-seulement le brillant amphithéâtre nous offre des personnages connus par leur rang et par leurs exploits, mais encore, dans le cours de ces violentes querelles, tantôt les spectateurs cherchent à calmer la rage des adversaires, tantôt, par leurs signes et leurs regards, ils rendent témoignage à la vérité contre un traître. Agramant surtout joue un rôle important ; ses soins, sa prudence et sa fermeté au milieu d'un effroyable tumulte, le présentent à nos yeux comme un prince occupé des devoirs et des intérêts d'un capitaine et d'un roi.

1 Chant IV, vers 336 et suivants.

Les combats de l'Arioste ne sont pas de froids spectacles, mais des drames pleins de vie et de chaleur. Au vingt-cinquième chant, l'héroïque et tendre Bradamante paraît en proie aux tourments de la jalousie. Inconsolable amie de Roger, qu'elle croit un traître, elle rencontre la belle Fleur de Lys, malheureuse aussi par l'amour, mais d'une autre manière. Son courage venge cette infortunée par la défaite de Rodomont. Le combat est terrible entre le Sarrasin et la guerrière; mais quel intérêt y répandent les sentiments des trois personnages? Rodomont, tout féroce qu'il est, sent son cœur s'amollir au nom de son nouvel adversaire, mais il ne perd rien de son courage; Bradamante, dévouée aux intérêts de son sexe, venge la mort de la tendre Isabelle immolée par Rodomont, s'expose à la mort pour rendre le repos à une autre femme qui mourra de douleur si sa vaillante protectrice vient à succomber; et celle-ci se montre aussi généreuse après la victoire que terrible dans le combat. Ici se succèdent un grand nombre de scènes dignes de toute l'attention d'un lecteur qui se plaît à méditer les créations du génie. D'abord, le défi envoyé par Bradamante à Roger, son triomphe sur quatre chevaliers qu'elle défait l'un après l'autre, l'erreur des spectateurs qui, en voyant tant d'adresse et de vigueur, attribuent ses exploits à Brandimart ou à Renaud lui-même; la rougeur qui couvre ses joues au moment où elle se trouve forcée de prononcer le nom de Roger avant de combattre Ferragus à moitié vaincu par l'aspect de ses charmes; l'effet du nom de Bradamante sur Roger tremblant d'avoir perdu le cœur de cette belle et valeureuse amante. A ces premiers incidents remplis de vérité, succèdent la double défaite de Marphise, si heureusement inventée pour éloigner le combat entre deux personnes si chères; la mêlée qui le recule encore, les sentiments qui en préviennent le douloureux spectacle, la fatale méprise qui réveille la colère de la jalouse Bradamante, son combat furieux avec sa prétendue rivale, les efforts de Renaud pour les séparer. Le poëte change et rallume

ici l'intérêt par l'obligation où se trouve Roger lui-même de se défendre contre la fureur de Marphise, devant Brada mante détrompée par un événement qui doit exciter des mouvements si divers dans son âme. Fidèle aux mœurs et à la vérité, l'Arioste accroît sans cesse les transports de Marphise, impuissante, comme Cléopâtre, à modérer sa rage, et d'ailleurs cruellement blessée dans les intérêts d'une passion aussi noble qu'ardente, l'amour de la gloire; de même, dans les ménagements de Roger pour l'héroïne, qui sont encore un artifice pour prolonger avec quelque vraisemblance une lutte inégale, l'Arioste nous révèle l'attention constante d'un véritable peintre à soutenir le caractère de ses personnages. Il y a là tout un drame en même temps qu'un modèle de l'art de peindre, d'intéresser, et de faire contraster les passions, les mœurs et les caractères. Quel sera le dénouement? L'Arioste l'a trouvé dans un prestige, mais ce prestige, regardé comme l'un des priviléges de l'épopée, met fin au combat d'une manière si imprévue et si heureuse en apprenant à Marphise et à Roger le secret de leur naissance; il rapproche avec tant de naturel, deux amants dignes l'un de l'autre et cruellement abusés, que la raison craindrait ici le reproche d'un injuste rigorisme. Il faut accorder beaucoup de liberté aux écrivains, c'est le conseil d'Horace; le poëte ne ressemble pas à l'esclave dont Tibulle a dit : *crura sonant ferro, sed canit inter opus;* il chante mal, ou ne chante pas du tout quand il porte des fers. Remarquons encore que le moyen employé par l'Arioste prépare habilement la conversion du héros, et lève tout obstacle à son union avec Bradamante, l'un des ressorts du poëme; mais, observateur des convenances du sujet jusqu'au dernier moment, le poëte concilie les nouveaux sentiments de Roger avec sa fidélité au roi Agramant, qui lui a ceint l'épée de chevalier.

Dans la seconde partie de l'Énéide, je reviendrai plusieurs fois sur l'Arioste, dont je comparerai les combats avec ceux de l'Énéide; je passe à son élève, qui est son rival de gloire,

et dont la Jérusalem offre des rapports plus marqués avec le cinquième livre du poëme latin.

Le Tasse, dans la rencontre d'Othon avec Argant, mais surtout dans les deux combats de ce farouche Sarrasin avec Tancrède, a souvent imité Virgile, et même avec une exactitude qui sent un peu trop l'intention réfléchie de faire un larcin à son maître; mais il n'en est pas moins digne des plus grands éloges.

Argant, qui vient provoquer les Chrétiens, est bien plus fier et plus terrible que l'athlète de Sicile apparaissant dans l'arène. Mais écoutez le Tasse :

Ivi solo discese, ivi fermosse,
In vista de' nemici il fero Argante :
Per gran cor, per gran corpo, e per gran posse
Superbo, e minaccevole in sambiante :
Qual Encelado in Flegra, o qual mostrosse
Nell' ima valle il Filisteo gigante.

Là descend l'infidèle. Il s'arrête, son œil
Étincelle à la fois de colère et d'orgueil,
Sa taille gigantesque imprime l'épouvante,
Dans chacun de ses traits la menace est vivante.
Tel sans doute apparut le géant philistin
Dont le pâtre David brisa le front hautain.
Phlègre dut voir ainsi le rebelle Encelade
Du radieux Olympe essayer l'escalade[1].

La férocité d'Argant répond à son air et à son langage. Il a frappé du coup mortel Othon, qui tombe devant lui.

Heureux d'une victoire à ce prix obtenue,
L'infâme Sarrasin perd toute retenue,
Et, lâche, sans pitié, sur ce corps palpitant
Fait repasser vingt fois son coursier haletant.

1 Nous empruntons ces vers à la belle traduction de M. Baour-Lormian. Le Tasse aurait dû s'arrêter à la première comparaison.

Voilà, dit-il, voilà le trop juste salaire
De tout présomptueux qui brave ma colère [1].

A la vue de ce crime, aux menaces qui le rendent plus odieux encore, Tancrède s'élance en criant : « Ame vile, qui portes l'infamie jusqu'au sein de la victoire! quels titres de louanges attends-tu d'une action si déloyale et si atroce? Il faut que tu aies vécu parmi les brigands d'Arabie ou dans quelque autre troupe barbare! Fuis la lumière; va dans les forêts, sur les montagnes, exercer ta cruauté [2] avec les autres bêtes féroces! »

Il se tait. Le païen, peu accoutumé à souffrir l'outrage, mord ses lèvres, écumant de fureur. Il veut répondre, mais sa bouche ne laisse échapper qu'un son confus semblable au cri d'un animal qui rugit, ou au bruit de la foudre qui déchire avec violence la nue qui la retient prisonnière [3]. Ainsi chaque

1 Le texte présente ici de ces beautés particulières au Dante, et qui consistent dans la force et dans la simplicité de l'expression.

Nell' ira Argante infellonisce, e strada
Sovra il petto del vinto al destrier face.
E così, grida, ogni superbo vada
Come costui che sotto i piè mi giace.

La colère rend Argant coupable de félonie; il pousse son coursier sur le corps du malheureux Othon, renversé devant lui, et s'écrie : Qu'il en soit ainsi de tout téméraire comme de celui qui est ici sous mes pieds!

Cette horrible exclamation rend plus belle à mes yeux la générosité de Pollux dans Théocrite; mais elle est dans les mœurs du personnage, et par conséquent nous ne devons que des éloges au poëte qui le fait agir et parler comme Amycus, vainqueur de quelque malheureux étranger amené par le hasard sur un rivage inhospitalier.

2 L'italien dit en un seul mot : *incrudelir*.

3 Les vers italiens sont remarquables par cette harmonie imitative dont Homère, Théocrite et Virgile offrent tant d'exemples :

Risponder vuol, ma'l suono esce confuso,
Siccome strido d'animal che strugge;

mot d'Argant, tel qu'un tonnerre, semblait sortir avec peine de sa poitrine embrasée.

Mais lorsque tous deux, par des menaces furieuses, ont tour à tour excité leur orgueil et leur colère, l'un et l'autre, plus rapides que l'éclair, tournent leurs chevaux et s'éloignent pour prendre leur course. Maintenant, muse, viens renforcer ma voix ; inspire-moi une fureur pareille à leur fureur ; que mes vers ne soient pas indignes de ce combat, et que mes chants fidèles fassent retentir le bruit des armes.

Les deux guerriers sont en arrêt, et présentent en l'air leurs nerveuses lances. Jamais il n'y eut de course, de saut, de vol rapide, de furie égale à l'attaque d'Argant et de Tancrède, élancés l'un contre l'autre ; leurs lances se brisent sur leurs casques, elles volent en mille tronçons, en mille brillantes étincelles. Le seul retentissement de leurs armes fait trembler la terre immobile et résonner les montagnes [1] ; mais ni l'impétuosité ni la fureur de leurs coups ne forcent ces fronts superbes à plier. Leurs coursiers se heurtent d'une si rude manière, qu'ils ne peuvent se relever de leur chute. Les deux habiles guerriers tirent l'épée, se débarrassent des étriers, et combattent de pied ferme sur la terre.

Chacun d'eux, avec adresse, règle ses mouvements, ses regards, ses pas sur ceux de son adversaire [2] ; ils varient l'attaque et la défense. Tantôt ils tournent, tantôt ils fondent en avant, tantôt ils cèdent ; maintenant ils feignent de frapper dans un endroit, et ensuite on voit tomber le coup sur une partie qui ne semblait pas menacée. Ensuite ils se découvrent

O come apre le nubi ond' egli è chiuso,
Impetuoso fulmine, e sen fugge.

1 Sol de' colpi il rimbombo intorno mosse
L'immobil terra, e risonarne i monti.

2 Cautamente ciascuno ai colpi move
La destra, ai guardi l'occhio, ai passi il piede.

d'un côté, et tentent de tromper l'art avec la science de l'art lui-même [1]. Tancrède présente à l'infidèle le côté droit, mal défendu par son épée et par son bouclier; Argant s'élance pour le frapper, et laisse son côté gauche sans défense. Tancrède rabat d'un coup le fer cruel de son ennemi, et le blesse en même temps. A l'instant il recule, se ramasse sous ses armes, et se met en garde. Le féroce Argant, étonné de se sentir humide de son sang, soupire et frémit avec une horreur extraordinaire. Ivre de douleur et de rage, emporté par l'impétuosité de sa colère, il élève ensemble et la voix et l'épée. Il s'apprête à frapper, et au moment même, il est blessé entre l'épaule et le bras.

Tel qu'un ours dans les forêts des Alpes, qui sent le dur épieu dans ses flancs, soudain entre en furie, se précipite de lui-même sur les armes, et affronte avec audace les périls et la mort, tel on voit l'indomptable Circassien, furieux d'accumuler, de recevoir blessure sur blessure et outrage sur outrage [2], avoir une si grande soif de la vengeance, qu'il méprise les périls et oublie sa défense. Avec une hardiesse téméraire, avec une force extrême, avec une respiration infatigable, il imprime à son fer un mouvement si violent, que la terre en tremble, et l'air en étincelle. Tancrède n'a le temps ni d'attaquer, ni de se couvrir, ni presque de respirer; rien ne peut assurer sa défense contre la furie et les efforts d'Argant. Ramassé sous ses armes, il attend vainement que la tempête de ces terribles coups se dissipe. D'abord il oppose sa résistance, ensuite il s'éloigne et fait des voltes et des pas de maître. Mais le fier païen ne se ralentit point, et le héros est enfin forcé de s'abandonner à ses transports. Furieux, il fait voler le fer de toutes ses forces, de toute sa violence. La colère l'emporte sur la raison et l'art. La fureur donne des forces et les accroît; jamais le glaive ne s'abat qu'il ne dé-

1 E tentar di schernir l'arte con l'arte.

2 Giunta piaga alla piaga, ed onta all' onta.

chire ou la cuirasse ou la cotte de mailles : aucun coup ne tombe en vain. Leurs épées brillent comme l'éclair, éclatent comme le tonnerre, et frappent comme la foudre.

Chrétiens et Sarrasins assistent, remplis d'incertitude, à ce spectacle aussi meurtrier qu'atroce. Partagés entre la crainte et l'espérance, ils suivent toutes les chances de revers ou de succès. Parmi tant de spectateurs, on ne voit aucun geste, on n'entend aucun mot, chacun reste muet, immobile; il n'y a de mouvements que ceux de la crainte qui fait battre le cœur. Déjà les deux guerriers étaient épuisés de fatigue, peut-être même ils allaient trouver en combattant un trépas prématuré, si la nuit n'eût répandu tant d'obscurité, que ses ombres dérobaient aux regards mêmes les objets les plus proches. Des deux côtés, un héraut s'avance pour séparer les rivaux, et ils les séparent en effet. Le chrétien est Aridée, l'autre est Pindore, homme prudent et sage, qui avait porté le défi d'Argant.

Fénelon a imité Homère et Virgile, et confondu dans les combats de la lutte et du ceste les traits qu'il emprunte à ses deux maîtres, sans les égaler [1]; mais nous allons le voir plus grand, plus dramatique, plus impétueux, plus passionné, enfin plus antique et plus habile qu'eux-mêmes, dans le combat d'Hippias avec Télémaque.

Phalante avait un frère nommé Hippias, célèbre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force et par son adresse. Pollux, disent les Tarentins, ne combattait pas mieux du ceste; Castor n'eût pu le surpasser pour conduire un cheval; il avait presque la taille et la force d'Hercule. Toute l'armée le craignait; car il était encore plus querelleur et plus brutal qu'il n'était fort et vaillant.

Hippias, ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avait menacé son frère, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente sans attendre le jugement de l'assem-

1 Je veux parler du combat de Télémaque contre un Rhodien.

blée. Télémaque, à qui on vint le dire en secret, sortit en frémissant de rage. Tel qu'un sanglier écumant qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé, on le voyait errer dans le camp, cherchant des yeux son ennemi, et branlant le dard dont il voulait le percer; enfin il le rencontre, et, en le voyant, sa fureur redouble. Ce n'était plus ce sage Télémaque instruit par Minerve sous la figure de Mentor, c'était un frénétique ou un lion furieux.

Aussitôt il crie à Hippias : « Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes! arrête; nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente; va, descends tout à l'heure sur les rives sombres du Styx. » Il dit, et il lança son dard; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put mesurer son coup; et le dard ne toucha point Hippias. Aussitôt Télémaque prend son épée, dont la garde était d'or, et que Laërte lui avait donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de sa tendresse. Laërte s'en était servi avec beaucoup de gloire pendant qu'il était jeune, et elle avait été teinte du sang de plusieurs fameux capitaines des Épirotes dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippias, qui voulait profiter de l'avantage de sa force, se jeta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompt dans leurs mains, ils se saisissent et se serrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer; le feu brille dans leurs yeux; ils se raccourcissent, ils s'allongent, ils se baissent, ils se relèvent, ils s'élancent, ils sont altérés de sang. Les voilà aux prises; pieds contre pieds, mains contre mains; ces deux corps entrelacés paraissent n'en faire qu'un. Mais Hippias, d'un âge plus avancé, semble devoir accabler Télémaque, dont la tendre jeunesse était moins nerveuse. Déjà Télémaque, hors d'haleine, sentait ses genoux chancelants. Hippias, le voyant ébranlé, redoublait ses efforts. C'était fait du fils d'Ulysse; il allait porter la peine de sa témérité et de

son emportement, si Minerve, qui veillait de loin sur lui, et qui ne le laissait dans cette extrémité de péril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire en sa faveur.

Elle ne quitta point le palais de Salente, mais elle envoya Iris, la prompte messagère des dieux. Celle-ci, volant d'une aile légère, fend les espaces immenses des airs, laissant après elle une longue trace de lumière qui peignait un nuage de mille diverses couleurs; elle ne se reposa que sur le rivage de la mer, où était campée l'armée innombrable des alliés : elle voit de loin la querelle, l'ardeur et les efforts des deux combattants; elle frémit à la vue du danger où était le jeune Télémaque; elle s'approche, enveloppée d'un nuage clair qu'elle avait formé de vapeurs subtiles. Dans le moment où Hippias, sentant toute sa force, se crut victorieux, elle couvrit le jeune nourrisson de Minerve de l'égide que la sage déesse lui avait confiée. Aussitôt Télémaque, dont les forces étaient épuisées, commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime, Hippias se trouble; il sent je ne sais quoi de divin qui l'étonne et qui l'accable. Télémaque le presse et l'attaque, tantôt dans une situation, tantôt dans une autre; il l'ébranle, il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer; enfin, il le jette par terre et tombe sur lui. Un grand chêne du mont Ida, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus terrible bruit en tombant; la terre en gémit; tout ce qui l'environne en est ébranlé.

Cependant la sagesse était revenue avec la force au dedans de Télémaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avait faite d'attaquer ainsi le frère d'un des rois alliés qu'il était venu secourir : il rappela en lui-même avec confusion les sages conseils de Mentor : il eut honte de sa victoire, et comprit qu'il avait mérité d'être vaincu. Cependant Phalante, transporté de fureur, accourait au secours de son frère; il eût percé Télémaque

d'un dard qu'il portait, s'il n'eût craint de percer aussi Hippias que Télémaque tenait sous lui dans la poussière. Le fils d'Ulysse eût pu sans peine ôter la vie à son ennemi; mais sa colère était apaisée, il ne songeait plus qu'à réparer sa faute en montrant de la modération. Il se lève en disant : O Hippias! il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse; vivez : j'admire votre force et votre courage. Les dieux m'ont protégé, cédez à leur puissance : ne songeons plus qu'à combattre ensemble les Dauniens.

Pendant que Télémaque parlait ainsi, Hippias se relevait couvert de poussière et de sang, plein de honte et de rage. Phalante n'osait ôter la vie à celui qui venait de la donner si généreusement à son frère; il était en suspens et hors de lui-même. Tous les rois alliés accourent : ils mènent d'un côté Télémaque, et de l'autre Phalante et Hippias, qui, ayant perdu sa fierté, n'osait lever les yeux. Toute l'armée ne pouvait assez s'étonner que Télémaque, dans un âge si tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverser Hippias semblable en force et en grandeur à ces géants, enfants de la terre, qui tentèrent autrefois de chasser de l'Olympe les immortels.

Mais le fils d'Ulysse était bien éloigné de jouir du plaisir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvait se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tente, honteux de sa faute; et, ne pouvant plus se supporter lui-même, il gémissait de sa promptitude. Il reconnaissait combien il était injuste et déraisonnable dans ses emportements : il trouvait je ne sais quoi de vain, de faible et de bas dans sa hauteur démesurée. Il reconnaissait que la véritable grandeur n'est que dans la modération, la justice, la modestie et l'humanité : il le voyait; mais il n'osait espérer de se corriger après tant de rechutes; il était aux prises avec lui-même, et on l'entendait rugir comme un lion furieux.

Je ne connais pas de peinture plus belle que cette narration antique faite par un moderne. Vivant à la fois par la pensée dans le siècle d'Homère et dans celui de Louis XIV, et voulant présenter le miroir aux défauts du duc de Bourgogne, Fénelon ajoute des traits au modèle qu'il imite.

Et si, oubliant un instant Télémaque et Mentor, vous vous rappelez que ces divines leçons d'une morale toute en action sont sorties, telles que vous les voyez, du cœur d'un homme vertueux, pour former et corriger un prince appelé au trône, vous répandrez des larmes en sentant quel amour de la patrie, quelle pitié pour ses semblables, quelle haute philosophie, quels principes religieux, modifiés par une âme comme il n'en fut jamais, ont imprimé au Télémaque un caractère que l'on demanderait en vain aux chefs-d'œuvre d'Homère et de Virgile.

Les jeux de l'Iliade, de l'Odyssée, du Télémaque, finissent d'une manière heureuse; ceux que célèbre Énée sont interrompus par un événement tragique.

Pendant la solennité qui avait attiré un si grand concours, Junon, méditant une vengeance contre un peuple ennemi, envoie Iris du haut des cieux avec un message sinistre.

Sur son arc radieux Iris a pris l'essor,
Vole aux vaisseaux troyens, parcourt au loin la plage :
Tout est désert au port, désert sur le rivage,
Et le peuple est en foule à la solennité.
Seulement sur un bord solitaire, écarté,
Les Troyennes en pleurs, des noirs gouffres de l'onde
Contemplaient tristement l'immensité profonde :
Elles pleuraient Anchise; et leurs chagrins amers
Semblaient s'accroître encore au sombre aspect des mers.
Eh quoi! toujours errer sur cet espace immense!
A peine interrompu, notre exil recommence!
Il faut braver encore et les vents et les flots.

Ces vers sont dignes d'un poëte, mais leur beauté même ne sert qu'à faire mieux sentir la supériorité de Virgile :

> At procul in sola secretæ Troades acta
> Amissum Anchisen flebant, cunctæque profundum
> Pontum aspectabant flentes... Heu tot vada fessis,
> Et tantum superesse maris [1] !

Le souvenir d'Anchise, qui était une image de Priam, répare un oubli de Virgile dans le troisième livre, où les Troyens ne témoignent pas, d'une manière assez vive, le regret que leur cause la perte du père de tout un peuple. Ce souvenir paraît encore justifier mes observations sur la froideur du discours d'Énée au tombeau de son père, et sur le peu d'intérêt que les spectateurs prennent à la scène [2]. Pendant qu'on se réjouit en présence d'une tombe, les femmes seules ont des larmes dans les yeux, parce qu'elles ont des regrets dans le cœur. Elles regardent la mer, et leur tristesse s'augmente. Quels sont donc les secrets rapports entre l'état de leur âme et le terrible élément dont l'aspect les épouvante? Dans cet élément terrible, ont été engloutis leurs époux, leurs enfants, et les richesses de Pergame; il leur apparaît comme une vaste tombe prête à dévorer ce qui reste de Troie. Une autre pensée ajoute à cette douloureuse impression. « Notre malheureux prince, le bon et vénérable Anchise, notre ami, notre père, qu'est-il venu chercher à travers les flots? la mort. Après l'avoir suivi dans sa longue navigation, qu'allons-nous chercher sur l'immensité des mers? d'affreux périls, et la mort au fond des abîmes, ou

1 Homère, que Virgile imite peut-être ici, n'a point la lugubre harmonie et l'effet dramatique de cette admirable description. Voyez l'Odyssée, livre V, vers 156.

2 Montaigne, qui cite Virgile, dans son chapitre sur l'amitié, parle de la perte qu'il a faite, dans Étienne de la Boétie, avec un accent de tendresse qui arrache des larmes.

dans une terre étrangère. Avant de rendre les derniers soupirs, reposons-nous sur un rivage qui possède les restes sacrés d'Anchise; demandons au roi Aceste une ville pour l'habiter, et un asile hospitalier pour nos mânes, quand nous ne serons plus. Tous ces sentiments se trouvent renfermés dans les vers de Virgile; il en est d'eux comme d'une scène de la nature qui réveille à la fois une foule de mouvements dans les âmes passionnées.

Tandis que Junon, l'éternelle ennemie des Troyens, prend plaisir à contempler, du haut de l'Olympe, le désespoir de leurs épouses et de leurs mères, Iris, fidèle aux ordres de la déesse, et ministre de sa haine, quitte les traits et les vêtements divins; elle revêt la forme de Béroë, antique épouse de Doryelès de Thrace, qui jadis eut un nom, un rang et des fils. Sous ce déguisement, Iris se mêle aux femmes troyennes et leur parle en ces termes :

Ah! peuple infortuné, faut-il que de tes jours
Ilion embrasé n'ait pas fini le cours!
Quel funeste avenir le destin te prépare!
Depuis que dans tes murs entra le Grec barbare,
Flots grondants, bords affreux, rocs inhospitaliers,
Que n'as-tu pas souffert durant sept ans entiers?
Traînés de mers en mers, de naufrage en naufrage,
Du repos fugitif nous poursuivons l'image.
Pourquoi tant de travaux? Pourquoi tant de dangers?
Ces rivages pour nous ne sont pas étrangers :
Ici régnait Éryx, frère du fils d'Anchise :
Ici commande Aceste; à sa noble franchise
Que ne confions-nous les malheureux Troyens,
Si longtemps vagabonds, une fois citoyens?
O terre où je suis née! ô malheureux Pergame!
O mes dieux vainement échappés de la flamme!
Ne pourrai-je de vous revoir au moins le nom,
Retrouver quelque lieu qu'on appelle Ilion?
Quand verrai-je d'Hector la cité renaissante,
L'aimable Simoïs, les bords heureux du Xanthe?

Cassandre cette nuit s'est montrée à mes yeux;
Croyons-en une fois l'interprète des dieux :
— « Depuis assez longtemps le destin nous exile;
Voici votre Ilion, et voici votre asile,
M'a-t-elle dit; brûlez ces poupes et ces mâts
Qui promènent nos maux de climats en climats... »
Alors j'ai vu sa main remettre dans la mienne
La torche destinée à la flotte troyenne.
Le temps presse; courons, secondez mes transports;
Vous voyez quatre autels élevés sur ces bords,
La flamme y fume encore en l'honneur de Neptune :
Recevez ces flambeaux des mains de la Fortune.

Peinture exagérée de ce que les Troyennes ont souffert pendant sept ans dans leurs courses péniblement infructueuses; insinuation perfide de ce qu'elles peuvent souffrir encore; effroi jeté dans leurs cœurs, par l'image de ce qu'elles poursuivent sur les vastes mers, et qui fuit toujours devant leurs regards; aucun artifice ne manque au début de la fausse Béroë, pour préparer les esprits à la proposition d'incendier la flotte. Quelle habileté dans ce rapprochement! L'Italie, que cherchent les Troyens, est au bout du monde; pourquoi ne se fixeraient-ils pas en Sicile, où régna le frère d'Énée, où Aceste leur offre l'hospitalité? Qui leur défend de fonder une ville dans ses états, et de lui donner des citoyens? Cette pensée sert de transition à un mouvement d'éloquence qui retentit dans tous les cœurs : « O patrie! ô mes dieux pénates, vainement sauvés de la fureur des Grecs, ne sera-t-il plus de remparts qui portent le nom de Troie, ne verrai-je nulle part les fleuves d'Hector, le Xanthe et le Simoïs? » Après cette exclamation de l'amour de la patrie, qui rappelle les touchantes paroles d'Énée sur Ilion et Pergame, sur le Xanthe et la porte Scée, dont il retrouve les faibles images en Épire, tout à coup Iris ajoute comme par une inspiration de la douleur et du désespoir :

Quin agite, et mecum infaustas exurite puppes.

Ce cri doit ébranler tous les cœurs ; la déesse achève de les bouleverser par une image d'autant plus terrible, qu'elle est liée à d'anciens et profonds souvenirs : « Sachez que, dans la nuit, l'ombre de Cassandre m'est apparue; elle me tendait des flambeaux enflammés. » En ce moment la déesse regarde l'effet de ses paroles, elle voit sur les figures l'expression de la terreur qui mène au désespoir, et, rappelant avec adresse le nom de Troie, comme un nom magique dont elle sent ici tout le pouvoir, elle s'écrie : « Voici le temps d'agir, point de retard après un si grand présage; voyez ces quatre autels de Neptune; le dieu lui-même fournit des flambeaux à notre audace. »

A ces mots, saisissant la première avec force un brandon enflammé, elle l'agite, le fait étinceler dans l'air, et le lance sur la flotte. A cette vue, les Troyennes demeurent frappées d'étonnement et d'épouvante. La plus âgée d'entre elles, Pyrgo, la royale nourrice des enfants de Priam, s'écrie : « Troyennes, ce n'est point ici Béroë, l'épouse de Doryclès; voyez cet éclat divin, ces yeux ardents! quelle majesté! quels traits! quel son de voix! quelle démarche! Moi-même, il n'y a qu'un instant, j'ai quitté Béroë malade, et affligée d'être seule privée du plaisir de rendre à l'ombre d'Anchise les honneurs qui lui sont dus [1]. »

Elle dit, et d'un œil et d'un cœur incertain [2],

1 Ce mouvement dramatique rappelle l'inspiration soudaine qui arrache à Rodogune ce cri d'un effet si tragique :

Seigneur, voyez ses yeux
Déjà tout égarés, troublés et furieux,
Cette affreuse sueur qui couvre son visage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah! bon dieu! quelle rage?
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.
Acte V, scène IV.

2 At matres, primo ancipites, oculisque malignis...
VIRG.

Il fallait rendre surtout cette dernière expression.

Sur les vaisseaux, objets de crainte et d'espérance,
Longtemps leurs sombres yeux s'arrêtent en silence.
Faut-il quitter la terre objet de tant de vœux?
Ou faut-il renoncer aux promesses des dieux?
Elles doutaient encor, quand l'agile courrière
S'envole, et trace en arc un sillon de lumière.
Ce prodige frappant étonne les regards :
Les acclamations partent de toutes parts ;
Et leurs mains, saisissant le feu du sacrifice
Qui dut rendre à leurs vœux le dieu des mers propice,
Ont dépouillé l'autel de feuilles, de rameaux.
Le feu part, vole, tombe et court sur les vaisseaux :
Et la poupe et la proue, et les mâts et les rames,
Du rapide incendie alimentent les flammes.

On ne trouverait ni dans Démosthène ni dans Cicéron, aucun discours où l'effet des paroles fût plus habilement préparé, pour exercer une influence sur les cœurs. Aucun poëte dramatique ne saurait offrir une scène mieux conduite que celle de Virgile. Plus l'action qu'Iris voulait faire commettre aux Troyennes est atroce, inouïe et criminelle, plus il fallait motiver l'ascendant irrésistible des discours et des exemples de la déesse. Par un artifice semblable à celui du bruit révélateur, qui retentit dans les flancs du colosse près de franchir le seuil de Troie, Virgile a jeté dans son récit les exclamations de Béroë qui devraient empêcher le fatal événement ; mais les Troyennes sont aveuglées comme le peuple d'Ilion ; cependant elles hésitaient encore ; ainsi que dans le second livre, un prodige achève de les pousser au désespoir, et la flotte est embrasée.

Ici Virgile, en imitant son maître, le surpasse à tous égards. Au quatrième livre de l'Iliade, Homère prête à Jupiter le dessein assez puérile d'offenser Junon : l'ironie des paroles du dieu ne manque pas son effet ; la superbe reine de l'Olympe éclate en reproches ; le faible Jupiter, qui avait affecté un moment la menace, abandonne à la vengeance de son épouse le roi Priam et le peuple troyen, dont il chérit la

religieuse fidélité à couvrir ses autels de sacrifices; il fait plus, il consent à ce que la sage Pallas se charge d'aller exciter les Phrygiens à insulter, malgré leur accord, les Grecs couverts de gloire. Toute cette fiction, qui peut peindre des mœurs vraies en elles-mêmes, est tout à fait indigne de l'épopée. Le rôle de Minerve empruntant la figure de Laodocus, fils d'Antenor, pour engager Pandarus à violer la trêve, en lançant sa flèche contre Ménélas, la récompense qu'elle promet à ce crime, au nom de Troie et de Pâris, blessent la vraisemblance, aussi bien que la morale, et répugnent au caractère de la fille de Jupiter. Après avoir employé un ressort si peu judicieux, Homère a été réduit à charger Minerve de prévenir l'effet de ses coupables conseils, en écartant la flèche troyenne du cœur de Ménélas, qui n'est que légèrement blessé; Virgile n'a commis aucune de ces fautes. A la vérité, l'événement fait briller toute la tendresse d'Agamemnon pour son frère, et rallume la guerre d'une manière terrible; mais les moyens destinés à produire ces deux effets accusent l'absence de la raison et de l'art qui ont, au contraire, présidé à la fiction du poëte latin. Il faut encore remarquer que chez lui il n'y a point d'intervalle entre l'incendie de la flotte troyenne et les mouvements qu'elle doit exciter; dans l'Iliade la situation languit.

Homère est plus vrai, plus rapide, plus dramatique au moment où Neptune, qui a pris les traits de Calchas pour relever le courage des Grecs, s'élève dans les airs avec la rapidité de l'épervier, prodige qui ajoute à l'effet de ses paroles sur les deux Ajax, qu'il vient d'animer d'une nouvelle flamme en les touchant de son sceptre. Le dieu n'est pas d'une éloquence aussi vive peut-être que celle de la Pyrgo de Virgile; mais on ne saurait trop admirer la manière énergique et simple dont les deux guerriers, et surtout le Télamonien, expriment leurs transports. « Je sens, dit-il, mes mains s'agiter autour de ma lance; mon courage s'élève; mes pieds « brûlent de voler aux combats! J'aspire à soutenir seul l'at-

« taque du redoutable Hector. » Dans toute la suite du chant, Neptune joue un grand rôle, et l'on ne peut pas dire, en voyant l'effet de sa présence au milieu d'une action qu'elle rend plus terrible :

Nec deus intersit, nisi dignus vindice nodus.

La coupable erreur des femmes troyennes abusées par Iris, n'aura pas les cruelles conséquences que le déchirant tableau du poëte nous a fait redouter :

Soudain Eumèle accourt ; et son récit affreux
Près du tombeau d'Anchise a suspendu les jeux.
On regarde ; déjà, s'élançant de sa proie,
En tourbillons fumants la flamme se déploie.
Ascagne, au lieu fatal arrivant le premier,
Vole, et pousse en avant son superbe coursier ;
Rien ne peut l'arrêter, ni leurs jeux, ni leurs charmes,
Ni ses parents troublés, ni ses maîtres en larmes :
« Arrêtez ! arrêtez ! leur dit-il. Ces vaisseaux
« Ne sont pas ceux qu'Hector poursuivait sur les eaux ;
« C'est votre flotte ; hélas ! c'est votre espoir qui brûle.
« Iule est devant vous, reconnaissez Iule. »
Il dit, et jette au loin le casque radieux
Qui, dans ces jeux guerriers, couvrait ses beaux cheveux.
Énée accourt lui-même, et les Troyens le suivent.
Mais ces cœurs égarés, que leurs forfaits poursuivent,
A peine du héros ont reconnu les traits,
Dans les bois, les rochers, les lieux les plus secrets,
Vont cacher, vont pleurer leur délire funeste :
Junon sort de leur cœur, le remords seul y reste.
Mais le feu destructeur n'est pas encor dompté ;
Ni les eaux, ni des bras l'ardente activité
Ne peuvent apaiser la flamme dévorante ;
Et l'étoupe enflammée, et la poix odorante,
D'une lente fumée exhalent la vapeur :
Dans le fond des vaisseaux se cache un feu trompeur,
L'invisible ennemi lentement les dévore,
Et jusqu'au sein des mers la flamme vit encore.

Énée élève au ciel et ses cris et ses vœux,
Déchire ses habits et conjure les dieux :
« O Jupiter ! dit-il, si le courroux céleste
« Des malheureux Troyens n'a pas procrit le reste,
« Si Troie est chère encore à tes yeux attendris,
« Épargne sa misère, et sauve ses débris ;
« Ou, si je suis coupable, arme-toi, prends ta foudre ;
« Que leur chef malheureux tombe réduit en poudre ! »

On aime à voir dans le jeune Ascagne ce mouvement généreux qui l'entraîne vers le théâtre du désastre ; on sent que celui qui obéit d'abord à cet instinct du courage, volera de même au-devant des périls de la guerre. Les mots qu'il adresse aux femmes troyennes, sont simples et touchants. On ne saurait que louer l'effet de la présence d'Énée sur les femmes troyennes. Cet effet est encore plus dramatique que la puissance du sage, dont le seul aspect apaise une sédition dans le premier livre. Les lecteurs attentifs reconnaîtront encore dans ce passage un modèle de l'art de faire sortir de la scène des personnages qui n'y doivent plus rester. Quel rôle auraient joué les femmes troyennes dans un pareil moment ! Leur fuite dans les forêts est bien plus éloquente que tous les cris de leur repentir ; il est d'ailleurs dans le caractère de la faiblesse de passer de la fureur à la crainte, et de n'oser supporter ni le spectacle de ses fautes, ni les reproches qu'elles méritent.

Cependant l'incendie augmente. Que fait Énée ? montre-t-il un grand caractère dans le danger ? donne-t-il les ordres d'un chef vigilant pour arrêter les progrès du fléau destructeur ? parle-t-il à son peuple pour lui rendre le courage ? Non, il déchire ses vêtements, lève les yeux au ciel, et invoque Jupiter. Sa prière est belle. Le prodige qui la suit serait encore plus beau, si le héros eût joint le courage à la piété. On éprouve un plaisir secret en voyant les dieux intervenir en faveur des mortels qui méritent par une vertu sublime les secours du ciel. Peut-être si Hercule n'eût pas été si grand sur

le bûcher qui consumait sa dépouille mortelle, Jupiter lui-même n'aurait pas ouvert l'Olympe à son fils.

Le Tasse, imitateur de Virgile, mais plus fécond, plus varié, plus soigneux de motiver la conduite de ses personnages, place Godefroi dans la même situation qu'Énée, mais en créant d'autres incidents. Une sécheresse affreuse qui a tari toutes les sources, règne en Égypte; pour comble de malheur, les ruisseaux ont été empoisonnés par un roi barbare. Les Chrétiens, poussés à bout par leurs souffrances, s'emportent jusqu'à l'insulte, à la révolte ou à la fuite. Voici comment le Tasse peint la nouvelle épreuve qui doit servir à faire éclater la vertu et la foi de leur chef :

Les Chrétiens en tumulte au loin jettent leurs armes,
Leurs yeux secs et sanglants ne versent plus de larmes.
« Que prétend Godefroi ? Qu'ose-t-il espérer ?
« A de nouveaux combats croit-il se préparer ?
« Lui seul ne voit-il pas la colère divine
« De ce camp malheureux prononcer la ruine ?
« Pense-t-il désormais que nos faibles efforts
« Puissent briser ces murs, puissent dompter ces forts ?
« Ah ! pour lui conserver et le sceptre et l'empire,
« Faut-il que dans les fers chacun de nous expire ?
« Et le pouvoir d'un seul est-il un si grand bien
« Qu'on le doive acheter de tout le sang chrétien ?...

Ils disaient ; mais Tazin, qui sans cesse déplore
L'absence des soleils levés sur le Bosphore,
Tazin de tous les Grecs attise le courroux.
« Sous ces drapeaux ingrats, amis resterons-nous ?
« Que Bouillon, s'il le veut, enchaîne à sa folie
« Les destins et le bras des peuples d'Italie,
« Qu'il reçoive avec eux une mort qui l'attend,
« Peu m'importe : pour moi, je m'éloigne à l'instant. »
Et l'ombre de sa fuite a caché le mystère.
Tous ceux que le trépas d'Hogues et de Clotaire
Avait laissés sans chefs, ceux dont le désespoir
Ne connaît plus de frein, reste sourd au devoir,

S'apprêtent à quitter ces rives homicides.
Godefroi les entend : il voit fuir les perfides...
Il les voit, et, contre eux justement irrité,
Il ne veut point s'armer de son autorité.
Mais, plein de cette foi qui peut dans les campagnes
Changer le cours des eaux, transporter les montagnes,
Le héros sur son cœur croise humblement les mains,
Et s'adresse en ces mots au maître des humains :
« O mon père ! ô mon dieu ! dans l'Egypte embrasée
« Si jadis, épanchant la manne et la rosée,
« Tu daignas secourir ton peuple malheureux ;
« Soumis à ton pouvoir, si le chef des Hébreux,
« Sous la verge d'airain, d'une montagne aride
« Fit jaillir le torrent d'une eau fraîche et limpide,
« En faveur des Chrétiens désolés, sans appui,
« Près de la ville sainte, ô mon père, aujourd'hui
« Daigne renouveler cet éclatant prodige !
« Vois en pitié nos maux, vois nos pleurs... mais que dis-je?
« Peut-être à ton amour n'avons-nous plus de droits.
« Si notre ingratitude a méconnu tes lois,
« Par ces affreux tourments elle est assez punie ;
« Et ta miséricorde est toujours infinie.
« De ces infortunés le trépas est certain :
« Puisqu'ils sont tes soldats, relève leur destin. »
Ainsi Bouillon priait : un ange de lumière
L'écoute, et dans l'espace enlève sa prière.
Elle pénètre au ciel. Le Dieu fort et puissant
Jette sur les Chrétiens un œil compatissant,
Et de ce front serein qui calme les tempêtes :
« Écartons les fléaux amassés sur leurs têtes.
« Assez les éléments, le monde et les enfers
« Ont déchaîné les maux que mon peuple a soufferts.
« Pour ces guerriers que j'aime un nouveau jour commence.
« Couverts de mon appui, certains de ma clémence,
« Aux succès de leurs vœux ils verront désormais
« Et la terre et le ciel s'attacher à jamais.
« Que le jeune Renaud vers les champs de sa gloire
« Revole, et sur l'Égypte obtienne la victoire.
« Je le veux. » En ces mots le Seigneur a parlé.
Aux sons de cette voix tous les cieux ont tremblé.

L'orageux Océan, les plaines, les abîmes,
Les coteaux et les monts aux gigantesques cimes,
Tout frémit : sur la gauche on voit briller l'éclair ;
La foudre au même instant gronde, éclate dans l'air ;
Et déjà les Chrétiens, par mille cris de joie,
Ont salué la foudre et le Dieu qui l'envoie.

Cette scène est pleine de vie, de mouvement et d'oppositions. La révolte parle le langage injuste et outrageant de la passion qui empoisonne tout dans le cœur des malheureux. L'homme qui souffre s'attaque à Dieu même ; comment respecterait-il une autorité humaine ? Si Godefroi n'eût pas déjà réprimé une sédition par le pouvoir de son éloquence puisée dans la conscience de sa vertu, on pourrait penser qu'il n'ose pas punir, et que sa prière est un subterfuge de sa faiblesse. Mais nous savons de quelle sévérité il peut s'armer au besoin ; nous savons qu'il commande en souverain à son armée ; nous avons vu Tancrède et Renaud lui-même se soumettre à ses lois, et s'abaisser devant lui. Nous admirons sa foi, sans soupçonner son courage, quand il invoque le Dieu de l'univers. Voyez d'ailleurs quel admirable trait de caractère ! il tremble que Dieu ne soit irrité des murmures des Chrétiens, et demande pardon pour eux. N'est-ce pas là une action plus grande que celle de menacer ou de frapper ? Le Dieu qui exprime une tendresse de père pour les soldats de Godefroi, n'est-il pas plus touchant que le Jupiter de Virgile gardant le silence ? Godefroi n'est-il pas vengé de la manière la plus digne de lui, par le salut de l'armée qui reconnaît la puissance des vœux de son cœur ?

Pendant que l'armée goûte l'heureux oubli des longues souffrances qu'elles a éprouvées, Dieu, content de la vertu de Godefroi, envoie l'ombre de Dudon lui donner l'ordre de pardonner à Renaud, sans offenser en rien les droits et l'honneur de l'autorité suprême. Le conseil s'assemble, Guelfe demande la grâce du fils de Berthold, et Godefroi, docile aux ordres du ciel, s'honore aux yeux de l'armée entière par la

vertu de la clémence. Voilà de l'Homère agrandi avec la raison, l'âme et la piété de Fénelon : Virgile est loin de mériter ici un semblable éloge.

On s'attendait à voir Énée remercier Jupiter et rendre la confiance à son peuple par des actions de grâce, où il ferait entrer adroitement le mérite de ses prières, que le ciel a daigné écouter; mais le héros paraît anéanti de son malheur, et ne sait quel parti prendre. Malgré les ordres suprêmes qu'il a reçus, son incertitude et sa faiblesse hésitent à savoir s'il doit rester en Sicile ou s'emparer de l'Italie. Il faut que le sage Nautès, élève de Pallas, et instruit dans la science de l'avenir, vienne le rassurer. « Fils d'une déesse, lui dit-il d'une voix consolante, sachons supporter le flux et le reflux du sort. Quoi qu'il arrive, la constance doit triompher de la fortune. Aceste, du sang des dieux, est ton ami; associe ce prince à tes projets, accorde-lui une alliance qu'il désire. Confie à sa bonté ceux qui ont perdu leurs vaisseaux, ceux que rebutent ta haute entreprise et tes revers, les vieillards chargés d'années, les femmes fatiguées de la mer, tout ce qui est infirme et alarmé des périls. Choisis-les toi-même, et permets qu'ils se reposent au milieu d'une cité nouvelle; ils l'appelleront Aceste si ce roi veut lui donner son nom. » Ces paroles d'un vieillard qu'il aime raniment Énée; cependant, toujours craintif, sans vigueur d'esprit, sans fermeté dans le cœur, il a encore besoin de l'un de ces prodiges tant prodigués par Virgile, sans fruit et sans nécessité. L'apparition de Dudon à Godefroi est plus belle, plus utile, et d'un bien plus grand caractère que celle que le poëte latin va mettre sous nos yeux.

Phébé brillait au ciel : tout à coup, ô surprise !
A ses yeux apparaît l'ombre auguste d'Anchise :
« O toi, triste jouet des fureurs de Junon,
« Toi que poursuit partout le destin d'Ilion,
« Toi que j'aimai vivant cent fois plus que la vie,
« Toi qui des Grecs vainqueurs évitas la furie,

« Le dieu par qui ta flotte a triomphé des feux,
« A, du trône des airs, jeté sur toi les yeux :
« Du prévoyant Nautès écoute la sagesse.
« Que des Troyens choisis la brillante jeunesse
« Te suive aux champs latins : des peuples belliqueux,
« Des peuples indomptés t'attendent en ces lieux.
« Mais avant, il te faut, passant la rive sombre,
« Visiter les beaux lieux où repose mon ombre ;
« Car je n'habite pas le séjour des forfaits,
« Mais le vert Élysée et sa tranquille paix.
« Pour y guider tes pas, par plus d'un sacrifice
« La sibylle à tes vœux rendra l'enfer propice.
« Là tu verras ton père et ta postérité.
« Adieu : Phébé déjà voit pâlir sa clarté ;
« Et, me privant trop tôt d'une vue aussi chère,
« Les coursiers du Soleil nous soufflent la lumière. »

Ce nouvel emploi du merveilleux ne satisfait guère la raison. Anchise est doublement inutile ici : on aurait pu souhaiter sa présence au moment de la fureur des femmes troyennes; touché de leur piété pour lui, on eût été satisfait de trouver dans son apparition un moyen de leur épargner un crime ; mais il ne revient que pour répéter ce que nous savons depuis longtemps. Et puis, qu'est-ce que l'ombre d'un mortel, auprès d'un prodige envoyé par Jupiter, et qui prouve d'une manière si évidente une protection toute particulière? Quelle nécessité qu'Anchise ajoute son autorité aux conseils sages d'un vieillard et d'un ami qu'Énée doit croire sans peine? La sibylle pouvait annoncer à Énée les ordres d'Anchise, et l'inviter à descendre dans le séjour des ombres. Le voyage du héros nous laisserait du moins quelque surprise; peut-être eût-il été mieux encore que le pieux Énée demandât aux dieux une faveur accordée à si peu de mortels.

Fénelon amène avec beaucoup d'art et de vraisemblance la descente de Télémaque aux enfers. Télémaque, ne trouvant nulle part son père qu'il avait tant cherché, conclut, à la fin, qu'Ulysse est dans le séjour des ombres, et se déter-

mine à l'aller chercher jusque dans cet asile redouté. Rempli de ce dessein, il était encore agité par des songes qui lui représentaient son père Ulysse.

« Cette image d'Ulysse revenait toujours sur la fin de la « nuit, avant que l'aurore vînt chasser du ciel, par ses feux « naissants, les inconstantes étoiles, et de dessus la terre le « doux sommeil, suivi des songes voltigeants. Tantôt il « croyait le voir nu dans une île fortunée, sur la rive « d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, et envi- « ronné de nymphes qui lui jetaient des habits pour se cou- « vrir; tantôt il croyait l'entendre parler dans un palais tout « éclatant d'or et d'ivoire, où des hommes couronnés de « fleurs l'écoutaient avec plaisir et l'admiraient. Souvent « Ulysse lui paraissait tout à coup dans les festins où la joie « éclatait, parmi les délices, où l'on entendait les tendres « accords d'une voix, avec une lyre plus douce que la lyre « d'Apollon, et que les voix de toutes les muses.

« Télémaque, en s'éveillant, s'attristait de ces songes si « agréables. « O mon père! ô mon cher père Ulysse! s'écriait- « il, les songes les plus affreux me seraient plus doux : ces « images de félicité me font comprendre que vous êtes déjà « descendu dans le séjour des âmes bienheureuses que les « dieux récompensent de leur vertu par une éternelle tran- « quillité; je crois voir les champs Élysées. O dieux ennemis « de mon père! vous m'envoyez ces songes funestes pour « arracher toute espérance de mon cœur. Je ne suis que trop « certain que mon père n'est plus, je vais chercher son ombre « jusque dans les enfers... »

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer ici ou d'un artifice qui paraît si naturel, ou de ces riantes imaginations de la jeunesse qui se montrent dans les songes de Télémaque, ou de ces heureuses allusions aux aventures d'Ulysse dans l'Odyssée, ou de cette tendresse de cœur qui enfante des illusions si douces, ou de cet accent de l'amour filial qui anime les paroles d'un fils si religieux. Il faut bien en con-

venir, après avoir lu Homère et Fénelon, l'esprit remarque quelque sécheresse et un peu de froideur dans Virgile. Cependant nous allons trouver ici le héros troyen digne de notre intérêt et du rôle que les dieux lui ont imposé.

Sorti de l'entretien de son père, Énée, après s'être acquitté d'un sacrifice envers les dieux, répare sa flotte, et jette les fondements de la ville nouvelle qui doit recevoir les débris du peuple troyen.

Aussitôt de leurs murs le soc décrit le tour ;
Chacun demande au sort le lieu de son séjour :
Ces murs portent le nom, le nom sacré de Troie.
Aceste à ses sujets les unit avec joie.
Au rendez-vous du peuple un lieu vaste est marqué :
On désigne une enceinte au sénat convoqué ;
Sur le mont appelé du nom d'Éryx son frère,
Énée élève ensuite un beau temple à sa mère ;
Enfin un prêtre, un bois, un culte solennel,
Consacrent à jamais le tombeau paternel.

Durant neuf jours entiers, les festins, les offrandes,
Les prières, les vins couronnés de guirlandes,
Ont imploré les dieux et de l'onde et des airs ;
Un souffle bienfaisant leur aplanit les mers ;
L'Autan les encourage. Alors, le long des rives,
De leurs derniers adieux roulent les voix plaintives ;
Et le jour et la nuit de longs embrassements
Du départ douloureux retardent les moments.
Tous brûlent de partir : ceux même que leur âge,
Que leur sexe timide attachait au rivage,
Ont oublié la crainte en ces moments de deuil ;
L'air n'a plus de tempête, et la mer plus d'écueil ;
Et la terre à leurs yeux a perdu tous ses charmes.
Leur monarque attendri joint ses pleurs à leurs larmes,
Et du dépôt sacré qu'il laisse sur ce bord
A son auguste ami recommande le sort.
Éryx de trois taureaux reçoit le sacrifice ;
Le sang d'une brebis rendra la mer propice.

Les câbles sont rompus, le signal est donné;
Chaque navire flotte aux vents abandonné.
Une coupe à la main, l'olive sur la tête,
Le héros, pour calmer le dieu de la tempête,
Des intestins sanglants qu'il jette dans les mers
Et des flots d'un vin pur rougit les flots amers.
On part; la terre fuit, un vent frais les seconde,
L'eau blanchit sous la rame, et le vaisseau fend l'onde.

Delille traduit ici l'original avec beaucoup de bonheur; les vers semblent couler de source : ils sont faciles, élégants, harmonieux, fidèles au texte, sans avoir la trace la plus légère d'étrangeté. Ce mérite est rare dans une traduction. Peut-être la scène, un peu plus développée par celui qui l'a conçue, aurait-elle eu plus de charme et d'intérêt; mais nous sommes pressés d'arriver à la fin de toutes ces descriptions, qui ont suspendu l'action assez longtemps. Virgile a écouté les conseils de la raison en supprimant des détails dans lesquels sa sensibilité nous aurait fait répandre de douces larmes. Il s'est montré peintre de la nature en exprimant les regrets de la nouvelle colonie qui ne voudrait plus se séparer des autres débris d'Ilion. Ce dernier incident tire un nouveau prix de la peinture qui précède, et dans laquelle nous avons vu Énée lui-même tracer avec la charrue l'enceinte de la nouvelle Aceste, image de l'ancienne Troie.

Tant qu'Énée était à la cour de Didon où chez le vieil Aceste, Vénus, toujours occupée de son fils, ne concevait point d'inquiétudes sur lui; mais maintenant qu'il va de nouveau parcourir les mers, elle reprend toutes ses alarmes, et Virgile la ramène à propos sur la scène. Déjà, pendant l'incendie de la flotte troyenne, nous nous demandions si Vénus avait abandonné son peuple favori, et le héros dont le salut lui était si cher; nous la voyons avec plaisir auprès de Neptune; nous aimons à reconnaître sa tendresse dans les plaintes qu'elle confie à ce dieu, le maître des flots et l'arbitre des orages. « Neptune, dit-elle, l'ardent courroux,

l'insatiable vengeance de Junon me forcent à descendre aux plus humbles prières. Rien ne peut l'adoucir, ni le temps ni la piété. Rebelle aux destins, rebelle à Jupiter lui-même, elle ne se repose jamais. Ce n'est point assez pour sa coupable haine d'anéantir au sein de la Phrygie une ville superbe, et d'en traîner les débris à travers toutes les infortunes; Junon poursuit encore la cendre et les ossements de Troie ensevelie. Seule elle sait la cause de tant de fureurs. Vous-même, vous m'en êtes témoin, vous avez vu quelle tempête elle a tout à coup excitée dans les mers de Libye; elle a troublé la mer et le ciel, secondée, mais en vain, de tous les orages déchaînés par Éole; et c'est dans votre empire qu'elle a osé cet attentat! Par un nouveau crime, excitant les femmes des Troyens, elle a embrasé lâchement leurs vaisseaux, et forcé mon fils, par la perte de sa flotte, à délaisser ses compagnons sur une terre étrangère. Qu'il soit permis du moins, je vous en conjure, qu'il soit permis aux navires qui lui restent, de déployer sans danger leurs voiles sur les ondes; qu'Énée puisse atteindre les flots du Tibre et les champs de Laurente, si je ne demande ici que ce que permettent les destins, si les murs de Lavinie lui sont vraiment accordés. »

Le dominateur des mers profondes répond avec douceur : « Vous avez, Cythérée, tous les droits à compter sur un empire qui vous a donné le jour. Moi-même j'ai mérité votre confiance; souvent j'ai enchaîné pour vous les plus grandes fureurs du ciel et des flots; la terre aussi a vu mes sollicitudes pour votre Énée, j'en atteste le Xanthe et le Simoïs. Lorsque le véritable Achille, poursuivant les bataillons troyens, les écrasait contre leurs remparts, et semait partout la mort; lorsque les fleuves gémissaient surchargés de cadavres; lorsque le Xanthe ne pouvait trouver un passage, et rouler ses flots dans la mer, j'enlevai dans un nuage, j'arrachai au trépas votre fils, qui avait osé braver Achille avec des armes inférieures, et sous des auspices inégaux;

cependant je désirais renverser les murs de la parjure Troie bâtis par moi-même : mes sentiments pour votre fils m'animent encore ; bannissez toute crainte ; Énée, selon vos désirs, abordera en Sicile au port de l'Averne. Un seul Troyen, perdu dans l'abîme, excitera ses regrets ; un seul payera de sa tête le salut de tous. »

Le discours de la déesse, sans avoir cet accent de tendresse, sans respirer cette éloquence du cœur qu'on devrait y trouver, convient du moins à la situation ; si Vénus n'exprime pas assez vivement les douleurs et la crainte d'une mère, au moins ses paroles n'ont rien qui puisse étonner le lecteur judicieux ; mais en est-il de même de la réponse de Neptune ? Le souvenir d'un événement assez peu honorable pour Énée, devait-il trouver sa place dans un moment où le héros s'apprête à descendre vivant au séjour des ombres et à préluder, par un courage plus qu'humain, à ses hautes destinées ? Neptune, en assurant le salut des Troyens, ne demande qu'une victime ; cette petite vengeance de la perfidie de Laomédon n'est-elle pas indigne de la majesté du dieu ? Les grandes passions, comme la colère qui a excité Neptune à renverser Ilion, n'ont pas de rancune ; une fois satisfaites, elles pardonnent, comme Euripide l'a si bien senti dans le prologue des Troyennes. Pourquoi Neptune, généreux à demi, veut-il perdre le mérite d'un service qu'il promet, en y mettant un prix qui en ôte toute la grâce ? D'ailleurs, quel est le Troyen qui doit périr ? serait-ce Ascagne ? Il ne fallait pas laisser ce doute au cœur d'une mère. *Res est solliciti plena timoris amor.* Si le discours de Neptune ne portait pas l'empreinte d'une tendre affection pour Vénus, je ne ferais pas cette remarque ; mais le cœur a des délicatesses et une prévoyance qui ne permettent ni la faute de Neptune, ni la réserve qui peut laisser des inquiétudes à Vénus. Cette dernière partie de l'observation me paraît si vraie, qu'on trouverait naturel d'entendre Vénus dire avec empressement : « Quel est cet infortuné qui doit périr ? quelle est la victime choisie

parmi mon peuple? ne serait-ce pas le jeune Ascagne, cet enfant, notre espérance? Parlez, Neptune, parlez; hâtez-vous de rassurer une mère[1]. »

Cependant, après avoir réjoui le cœur de la déesse par des paroles caressantes, Neptune attelle au joug d'or ses fougueux coursiers, met les freins à leur bouche écumante, et ses mains divines leur abandonnent toutes les rênes. Il vole; son char léger rase la surface de la mer azurée; les ondes s'abaissent devant lui; les vagues gonflées s'aplanissent sous l'essieu du char tonnant, et les nuages fuient de tous côtés dans la vaste étendue du ciel. Le cortége du dieu se montre sous mille formes variées : d'un côté, les immenses baleines, la troupe du vieux Glaucus, Palémon, fils d'Ino, les agiles Tritons, et toute l'armée de Phorcus; de l'autre, Thétis et Mélite, la nymphe Panopée, Nésée et Spio, Thalie et Cymodocé.

Le héros s'applaudit; dans son âme flottante
L'espoir d'un sort meilleur verse la douce attente.
Par son ordre on relève, on redresse les mâts;
La vergue sur leur tige étend son double bras;
A ce mobile appui la toile suspendue,
Et tantôt resserrée et tantôt étendue,
Tourne d'un bord à l'autre, et de ses plis mouvants
Interroge, et saisit, et recueille les vents.
La flotte agile vole, et d'une main habile
Palinure conduit sa vitesse indocile.
   La nuit avait rempli la moitié de son cours,
Et chacun du sommeil implorait le secours :
Les nautoniers lassés sous leurs oisives rames,
Aux songes de la nuit abandonnaient leurs âmes.
Quand, de l'air ténébreux dissipant la vapeur,
Glisse du haut des cieux un fantôme trompeur.

1 Fénelon, dans le livre onzième du Télémaque, amène aussi Vénus devant Neptune, qui, plein de complaisance pour elle, soulève les flots contre Télémaque.

Il cherche Palinure au milieu de sa troupe,
Sous les traits de Phorbas il s'assied sur la poupe,
S'adresse au vieux nocher, et lui parle en ces mots :
« Palinure, tu vois, tout se livre au repos;
« D'elle-même, et docile au souffle qui la guide,
« La flotte sans effort suit sa course rapide :
« Dors, dérobe un instant à ton pénible emploi;
« Auprès du gouvernail je veillerai pour toi.
— « Qui! moi! moi! je pourrais du généreux Énée
« Confier à la mer la haute destinée!
« Non, non; je connais trop les flots capricieux,
« Et du traître élément le calme insidieux.
« Du ciel le plus serein, de la mer la plus belle,
« Écoute qui voudra la promesse infidèle;
« Je ne me livre point à ces garants trompeurs. »
Il dit : et du sommeil repoussant les vapeurs,
Tient constamment les yeux fixés sur les étoiles,
S'attache au gouvernail, et dirige les voiles.
Alors le dieu sur lui secouant ses pavots,
Que du Léthé paisible abreuvèrent les flots,
Sur sa paupière humide et déjà languissante
Il épanche en secret la sève assoupissante;
Et son œil vers le ciel levé non sans effort,
Tombe, s'ouvre à demi, se referme et s'endort.
A peine il sommeillait, soudain le dieu sinistre,
De la cruelle mort le frère et le ministre,
Avec le gouvernail, avec une moitié
De la poupe en éclats, d'une main sans pitié
Pousse le malheureux. Précipité dans l'onde,
Il appelle les siens sous la vague profonde;
Sa voix meurt avec lui dans le gouffre des mers,
Et le dieu malfaisant disparaît dans les airs.
Cependant, sur la foi de l'époux d'Amphitrite,
Le vaisseau sans effort suit sa course prescrite.
Des sirènes bientôt s'offrent les bords affreux
Blanchis des ossements de tant de malheureux,
Où, par les vents bruyants sans cesse repoussée,
Sans cesse vient mugir la vague courroucée.
Le héros se réveille : il voit tous ses vaisseaux
Sans guide, abandonnés à la merci des eaux;

Lui-même, il les conduit dans la nuit ténébreuse;
Et, pleurant d'un ami la perte douloureuse,
« Infortuné, dit-il, dont l'œil fut trop séduit
« Par le perfide éclat d'une brillante nuit,
« Sur des bords inconnus, malheureux Palinure,
« Ton corps va donc languir privé de sépulture! »

Delille a senti que la description du cortége de Neptune, dans Virgile, se terminait par une énumération sans imagination et sans grâce, et il rétablit dans sa traduction l'ordre des images d'Homère.

Voici comment M. Aignan a traduit le passage du quatorzième livre de l'Iliade, imité par le poëte latin :

Placé sur l'un des monts de l'âpre Samothrace,
Le monarque des flots d'un seul aspect embrasse
Du trop célèbre Ida les fertiles coteaux,
Les Troyens et leurs tours, les Grecs et leurs vaisseaux.
Furieux, il s'élance au secours de la Grèce;
La terre tremble au loin sous le dieu qui la presse.
Il fait trois pas, et touche à son brillant palais
Que le temps destructeur ne détruira jamais.
Il plonge dans l'abîme, à son char il attelle
Ses coursiers aux crins d'or et de race immortelle;
Leur pied d'airain s'agite; ils appellent les airs.
De son armure d'or le souverain des mers
Se couvre, et part soudain; sous son élan rapide
Les flots respectueux courbent leur dos humide;
La baleine bondit et reconnaît son roi;
L'Océan, sous le dieu dont il chérit la loi,
Tressaille, se divise, et la plaine azurée
Par les coursiers divins est à peine effleurée.
Sur la face des eaux légèrement porté,
Le char vole à Pergame avec rapidité [1].

Cette traduction n'égale pas la divine beauté de l'original; mais elle suffirait pour faire sentir que l'élégance, les effets

1 *Iliade*, chant XIII, vers 17.

pittoresques, et l'harmonie de Virgile n'égalent point la magnificence de la peinture d'Homère.

Fénelon, dans le quatrième livre de Télémaque, a embelli Homère avec les grâces d'une riante imagination; mais le triomphe d'Amphitrite est une description bien placée dans la bouche de Télémaque tranquille auprès de Calypso, et prenant, comme un jeune homme, quelque plaisir à charmer par d'agréables images la belle déesse et les jeunes nymphes qui l'écoutent. Virgile aurait eu tort de déployer la même richesse de couleurs; sa sobriété doit servir de leçon; mais cette sobriété devient quelquefois de la parcimonie. Fénelon, dans sa magnificence tempérée par le goût, doit nous apprendre ce qu'on peut ajouter à Virgile; Ovide, quand il ne se laisse point entraîner à une abondance stérile ou contraire à la vérité, nous donne souvent les mêmes leçons; mais il faut du jugement pour profiter à son école. Le commerce de ce poëte, inégal et facile, n'est pas sans dangers, parce qu'il a beaucoup d'attraits.

La fiction de la perte de Palinure, imitée du troisième livre de l'Odyssée, est encore moins judicieuse dans l'imitateur que dans le modèle. La supercherie de Morphée, mais surtout l'action qui la suit, offrent un caractère odieux; elle est froidement cruelle, et n'a pas même pour excuse ou pour motif une de ces passions véhémentes qu'Homère prêtait sans scrupule à ses dieux. Fénelon plus sensé, Fénelon qui jugeait ses maîtres en les imitant, a montré plus de raison que Virgile. Dans le Télémaque, Neptune veut aussi complaire à Vénus, mais il ne choisit pas pour victime un homme expérimenté dans l'art de conduire un vaisseau; il aime d'ailleurs, dans les Phéniciens, un peuple qui honore son empire. Le dieu se contente d'envoyer au pilote Athamas des songes qui trompent ses yeux en lui montrant une fausse Ithaque, erreur qui jette Mentor et Télémaque dans l'île de Crète. Mais si vous admettez une fois la pensée de Virgile, vous serez ensuite forcé d'admirer l'illusion de vérité qu'il

a répandue dans le court entretien de Morphée et de Palinure, et le talent du peintre dans l'assoupissement graduel et dans la chute du pilote. Énée donne des regrets assez faibles au guide de toute sa flotte; nous retrouverons, il est vrai, Palinure dans le sixième chant; mais un poëte appliqué à faire connaître le cœur de l'homme, ne doit jamais négliger les inspirations qui en sortent dans les premiers moments de la douleur. On ne se réserve pas ainsi pour pleurer ses amis; les larmes coulent au moment de leur perte, et les paroles s'échappent avec un accent qui pénètre d'abord tous ceux qui les entendent. Il manque ici quelques vers mélancoliques comme Virgile savait en faire, et un premier tribut de reconnaissance pour les services du malheureux Palinure.

Un poëte bien inférieur à Virgile, mais qui a beaucoup de sens, Valérius Flaccus, a réparé les omissions de Virgile; après avoir exprimé les regrets et les alarmes des Grecs sur la perte de Typhis, leur guide sur un élément terrible, et qu'ils connaissent si peu, il met dans la bouche de Jason le touchant éloge de cet habile pilote, que chacun de ses compagnons voudrait sauver de préférence à tout autre.

O noble appui d'Argo, sans ton expérience
Comment nous hasarder sur cette mer immense?
Qui saura, comme toi, consulter dans les cieux
Au sein des sombres nuits nos guides radieux?
En quelles mains, dis-moi, veux-tu que je confie
Le sort de tant de rois, et de ta nef chérie!
Qui pourra de mes nuits assurer le repos?
Voilà ce qu'ont produit tant d'assidus travaux,
Et cette activité fatale et meurtrière
Qui souvent du sommeil a frustré ta paupière,
Et s'épuisait toujours en de nouveaux efforts,
Depuis que de Colchos se rapprochaient les bords.
Combien ta mort de nous éloigne la Colchide!
Mais que ton art du moins nous protége et nous guide,

Et si le même attrait qui nous charme ici-bas,
Dans nos âmes survit après le noir trépas,
A ta poupe reviens, ombre chère et propice,
Pour instruire un pilote au gouvernail novice.

Ah! si les soins de la terre survivent encore dans notre vaine image, ombre chérie, rends-nous ta présence, je t'en supplie; habile à deviner les menaces ou les promesses du ciel, viens guider par tes conseils le novice pilote de ton vaisseau [1].

Assurément, ces heureuses inspirations valent mieux que l'indifférence de la flotte troyenne, et les faibles regrets d'Énée, qui, parfois trop facile à s'attendrir, aurait pu être moins avare de larmes et de paroles dans cette circonstance. Des critiques ont remarqué encore qu'Énée prend le gouvernail de sa flotte, sans que cette action tourne en rien à sa gloire, ni au salut des siens, dont une mer aplanie et un ciel serein favorisent la navigation.

Trop souvent les inventions de Virgile n'ont pas plus de motifs que de conséquences; n'étant ni nécessaires ni utiles, ni propres à faire éclater les sentiments et les passions des personnages, elles n'inspirent qu'un médiocre intérêt. Disciple d'Homère, Fénelon a toujours un but dans ses fictions. L'exemple que nous citions tout à l'heure sert de preuve à cette opinion, qu'une dernière citation va confirmer encore.

Les Vents, dociles aux ordres de Neptune, ont poussé le vaisseau de Télémaque sur les côtes de l'Hespérie. Déjà l'aurore annonçait le jour, quand le pilote s'écria : « Enfin, je n'en puis plus douter, nous touchons presque à l'île d'Ithaque; Télémaque, réjouissez-vous : dans une heure vous pourrez revoir Pénélope, et peut-être trouver Ulysse remonté sur son trône. »

1 Livre V, vers 44 et suivants.

A ce cri, Télémaque, qui était immobile dans les bras du sommeil, s'éveille, se lève, monte au gouvernail, embrasse le pilote, et de ses yeux à peine encore ouverts, regarde fixement les rivages de sa patrie. « Hélas! où sommes-nous? dit-il : ce n'est point là ma chère Ithaque. Vous vous êtes trompé, Athamas, vous connaissez mal cette côte si éloignée de votre pays. » Athamas persiste dans son erreur, et peint avec les couleurs les plus vives cette Ithaque dont un dieu trompeur montre à ses yeux fascinés l'image la plus fidèle. « Vous vous trompez, ô Athamas, répondit Télémaque ; je vois, au contraire, une côte assez relevée, mais aride; j'aperçois une ville qui n'est point Ithaque. O dieux! Est-ce ainsi que vous vous jouez des hommes! » Tout à coup les yeux d'Athamas sont changés, il reconnaît Salente; et, pendant que Télémaque déplorait son malheur, le vaisseau, secondé par le souffle des vents, vole et entre dans le port.

La douleur de Télémaque pourrait être plus vivement exprimée; son père, victime du même malheur, dans l'Odyssée, parle avec bien plus de chaleur, ses regrets ont bien plus d'amertume ; mais les sentiments d'un homme longtemps éprouvé, ont des racines bien plus profondes que ceux de la jeunesse. Ulysse est époux, père et fils tout ensemble; il redemande un trône et un peuple; il regrette surtout sa patrie qui fuit devant lui depuis dix années, cette patrie qu'il a connue dès le berceau, où son enfance a été nourrie, où il a goûté les premiers plaisirs de la jeunesse, où son amour a été couronné par un hymen plein de délices, où la plus belle, la plus chaste des femmes lui a donné un héritier de sa couronne, où il espère arriver pour embrasser sa mère Anticlée, pour fermer les yeux du vénérable Laërte. Un infortuné qui a de tels sentiments dans le cœur et que les dieux ont soumis à de si longues épreuves, ne peut parler de sa patrie sans nous arracher des larmes. Toutefois l'a-

mour filial aurait dû suffire pour donner plus d'âme aux regrets de Télémaque, que l'on nous a représenté comme occupé depuis si longtemps à chercher son père; il ne mérite point assez les leçons que lui fait Mentor sur la nécessité du courage. Mais rendez sa surprise plus vive et plus douloureuse, prêtez un accent plus vrai à ses reproches sur la cruelle illusion d'Athamas, peignez avec plus de force le passage subit de la joie à des regrets si cruels, et vous aurez, dans la scène que Fénelon a placée sous vos yeux, un nouveau modèle de l'art de mettre en harmonie toutes les parties d'un poëme, et de leur donner l'enchaînement des scènes qui contribuent à remplir une grande action dramatique.

Le séjour d'Énée en Sicile, et l'épisode des jeux funèbres, paraissent n'occuper que dix ou douze jours dans les voyages d'Énée; cette raison répond aux critiques qui accusaient cet incident de faire languir l'action; certes on peut facilement prendre quelque patience pour entendre les admirables vers de Virgile, et se délasser un moment par les divers spectacles qu'il expose à nos regards. Si le cinquième livre a, comme le troisième, le défaut de ne pouvoir soutenir la comparaison avec l'apparition d'Hector, la catastrophe de Troie, l'épisode d'Andromaque, les images et la peinture éloquente d'une passion qui exerce un si grand empire sur le cœur de tous les hommes; si Énée ne joue pas ici un rôle assez élevé; s'il ne se montre pas assez digne de cette faveur du ciel qui ne s'attache qu'à des vertus sublimes et à de grandes actions, il se relève du moins de son abaissement à Carthage. Il ne pouvait sans rougir passer du palais de Didon trahie ou délaissée, aux Champs Élysées. Le poëte habile efface, par une transition habilement préparée, le souvenir importun des fautes du héros transformé par Vénus en un dieu, qui trahit notre attente par une conduite vulgaire. C'est en sortant du bûcher paternel que le plus religieux des

fils va descendre au séjour des âmes justes ; c'est le fondateur d'une ville nouvelle, c'est un prince récemment honoré par Jupiter d'un prodige favorable à tout le peuple troyen, qui va chercher les secrets d'un autre monde, et voir apparaître devant lui sa postérité.

LIVRE SIXIÈME.

« Ainsi parle Énée, les yeux en pleurs, et donnant à sa flotte un libre essor ; enfin il aborde tranquillement à Cumes, colonie de l'Eubée. On tourne les proues vers la mer ; l'ancre, à la dent mordante, affermit les vaisseaux dans la rade, et les poupes recourbées couronnent le rivage. Une ardente jeunesse s'élance avec transport sur le sol de l'Hespérie. Ceux-ci cherchent dans les veines d'un caillou les semences de feu qu'elles recèlent ; ceux-là s'emparent des forêts voisines, retraites obscures des bêtes sauvages, et montrent avec joie les sources qu'ils ont découvertes.

Cependant le pieux Énée s'avance vers le rocher où Apollon préside du haut de son temple, vers l'antre immense, séjour mystérieux de la redoutable sibylle à qui le prophète de Délos agrandit l'âme, inspire le génie et découvre l'avedir. Déjà le prince troyen et sa suite ont pénétré dans les bois sacrés d'Hécate ; déjà ils ont franchi le seuil du temple tout brillant d'or. »

Ce début, remarquable par l'élégance et la précision accoutumée de Virgile, manque d'intérêt et même de vérité. En effet, l'Italie est la seconde patrie des Troyens, le théâtre des exploits réservés au successeur d'Hector, le berceau de la reine du monde. Après sept années de recherches infructueuses, après tant de périls sur l'onde et sur la terre, quelle ivresse de joie ne doivent pas éprouver les proscrits de Junon, devenus possesseurs d'une contrée qui, en mettant un terme à leurs longues infortunes, ouvre devant eux une carrière de gloire, et leur promet la renaissance d'Ilion sous les lois d'un chef protégé par les dieux ! La situation excite une grande attente que le poëte ne satisfait pas ; mieux inspiré, il avait dit au troisième livre :

« Déjà l'aurore au front de rose avait chassé les étoiles et

colorait les cieux ; tout à coup, dans un lointain obscur, nous apparaissent, comme d'humides collines, les montagnes de l'Italie. Italie ! s'écrie Achate le premier ; Italie ! Italie ! répètent mes compagnons, en les saluant par des clameurs de joie [1]. Alors mon père Anchise couronne de fleurs une large coupe, et la remplit d'un vin pur ; puis, debout sur la poupe, il invoque les immortels : « Dieux de la terre et de l'onde, arbitres des tempêtes, accordez-nous une route facile, et faites souffler pour nous un vent favorable. » A ces mots, le vent redouble au gré de nos désirs ; déjà le port se rapproche et s'élargit devant nous ; et sur une hauteur apparaît à nos yeux le temple de Minerve. » Les Troyens entrent dans le port, et le poëte ajoute : « Là, pour premier présage, s'offrent à mes regards quatre coursiers blancs comme la neige, qui paissaient au loin dans la prairie. Anchise alors : « O contrée hospitalière pour les Troyens, la guerre, voilà ce que tu annonces ; pour la guerre on dresse les coursiers ; c'est de la guerre qu'ils nous menacent. Mais ces fiers quadrupèdes apprennent eux-mêmes à s'atteler au char, à porter d'accord le joug qui les enchaîne et le frein qui les dompte. Cette harmonie est un augure de paix. » Alors nous adressons nos hommages à la déesse aux armes retentissantes, à Pallas, qui la première nous reçut triomphants de joie. Réunis devant ses autels, nous couvrons nos têtes du voile phrygien ; et, fidèles au plus important des ordres d'Hélénus, nous brûlons un encens pur en l'honneur de Junon, protectrice d'Argos. »

Telle est la solennité qui conviendrait au moment où les Troyens descendent sur les rivages de l'Italie. Quel étonnement n'éprouvons-nous pas, en ne voyant, à la place du généreux enthousiasme d'un peuple choisi par les dieux, que

1 Nous partons, et déjà, par mille cris de joie,
Nous saluons de loin les rivages de Troie.
IPHIGÉNIE EN AULIDE.

les soins vulgaires d'un équipage empressé de se procurer du feu et de chercher de l'eau. Il est difficile d'excuser cette sécheresse de détails dans une circonstance si grande. On peut objecter que Virgile a réservé les ornements nécessaires que nous lui demandons pour le moment où Énée, averti par l'accomplissement de l'une des prédictions d'Anchise, reconnait et salue la terre promise à ses destins. Nous verrons si cette scène pourra répondre à notre attente; mais quand le poëte la satisferait entièrement, il manquerait toujours ici quelques signes éclatants des transports du peuple troyen à l'aspect de l'Italie.

Voici ce que son propre génie et la fidèle observation ont suggéré au Tasse dans une situation pareille à celle que Virgile n'a que légèrement ébauchée.

A peine le soleil sur le trône des airs
De ses premiers rayons frappe ces lieux déserts,
Voilà que tout à coup à la foule étonnée
S'offre Jérusalem, de tours environnée.
Voilà Jérusalem... Mille bruyantes voix,
Mille cris confondus éclatent à la fois,
Et de Jérusalem, que le Chrétien salue,
Le nom sacré s'élève et se perd dans la nue.
Tels des navigateurs qui, bravant les dangers,
Visitent d'autres cieux et des bords étrangers :
Sous un pôle inconnu, sur des mers ignorées,
Jouets des vents, battus des vagues conjurées,
S'ils découvrent enfin, après de longs travaux,
Le port que sous la foudre ont cherché leurs vaisseaux,
Ils se montrent de loin le tranquille rivage
Qui doit les consoler des périls du voyage;
Et de leur souvenir déjà sont effacés
Les orages, les vents, et les ennuis passés.
Un profond repentir, une sainte tristesse,
Dans l'âme des Chrétiens succède à l'allégresse :
A peine lèvent-ils des yeux mal assurés,
Des yeux pleins de respect, vers les remparts sacrés

Où Dieu sur une croix expia nos parjures,
Où le sang rédempteur coula de ses blessures,
Où du sein du tombeau, vivant et glorieux,
Après trois jours de mort il monta dans les cieux.
Les sourds gémissements, les sanglots et les larmes,
Les soupirs étouffés de tout un peuple en armes,
De joie et de douleur ce mélange incertain
D'un bruit vague et confus frappent l'écho lointain.
Ainsi le vent frémit à travers le feuillage;
Ainsi l'onde se brise et meurt sur le rivage [1];
Tous ces grands chevaliers, priant avec ferveur,
Du ciel en ce moment implorent la faveur,
Et sur les pas du chef, qu'une foi pure anime,
L'œil en pleurs, les pieds nus, s'avancent vers Solime.
Ils ont tous dépouillé leurs panaches flottants,
Et l'or qui parsemait leurs manteaux éclatants;
L'ambition, l'orgueil, les grandeurs passagères
A leurs cœurs pénitents deviennent étrangères.
Ils marchent; et chacun, à travers les sanglots,
S'excite au repentir, et s'accuse en ces mots:
La voilà donc, ô Dieu, cette ville infidèle
Où ton sang fut versé pour la race mortelle!
Et quand je vois ces lieux, témoins de ton trépas,
A l'excès de mes maux je ne succombe pas!
Et l'affreux souvenir dont tout le poids m'accable
N'a point encor brisé ce cœur impitoyable!
Ah! si j'ose en ce jour étouffer mes douleurs,
Quel sera désormais le sujet de mes pleurs?

Nous retrouvons ici l'école d'Homère, cet art de mettre en scène toute une armée, de forcer les passions, les mœurs et

1 Voici le texe:

Sommessi accenti, e tacite parole,
Rotti singulti, e flebili sospiri
Della gente, ch' in un s'allegra, e duole
Fan che per l'aria un mormorio s'aggiri, ecc.

Un homme de lettres a remarqué avec raison que la seule harmonie de ces vers dit à l'âme tout ce que pourrait lui dire la musique de Pergolèse.

les caractères à se révéler de la manière la plus dramatique. Nous n'avons plus rien à demander au peintre sur les Croisés; nous les connaissons par l'expression naïve et forte des sentiments qu'ils manifestent d'abord avec tant d'ardeur et une si touchante unanimité. On s'étonnera peut-être du silence de Godefroi; mais, récemment choisi par l'armée tout entière, qui ratifie, sans le savoir, le choix du ciel, il la conduit au siége de Solime, après avoir enflammé tous les cœurs par une harangue pleine de l'esprit divin. Arrêté un moment dans sa marche par une ambassade du monarque égyptien, il vient de faire éclater sa foi, sa piété, sa constance et sa sagesse devant tous les Croisés, qui bientôt, indignés des menaces d'Argan, et sans attendre la réponse de leur général, se sont écriés : « La guerre! la guerre! » Peu de temps après, on l'a entendu confirmer le vœu de ses braves compagnons; il n'a donc besoin de parler ni pour accroître leur estime et leur confiance, ni pour exciter leur zèle. Mais le Tasse observe ici d'autres convenances, que nous ne devons pas méconnaître. Godefroi garde le silence parce qu'il est trop profondément ému pour parler : il pleure, il souffre et il prie au dedans; d'ailleurs, la raison, et surtout sa piété, suffiraient pour l'empêcher de troubler par des discours le recueillement et les regrets des soldats de la foi. Quel orateur pourrait égaler l'impression produite par la contrition et les soupirs, par l'humilité sincère et la douleur longtemps muette de l'armée en présence de la tombe du Christ? Le Tasse luimême n'a pas pu triompher de la difficulté de faire succéder des paroles à l'éloquence d'une pareille scène. Pour laisser à la situation tout son effet magique sur notre imagination, il fallait que le bruit de la guerre et le cri d'alarme vinssent seuls interrompre la secrète prière et le calme imposant de la religieuse armée.

Avant le Tasse, l'Homère portugais avait su éviter la faute de Virgile; voici ce qu'on lit dans son poëme : « Déjà le soleil naissant éclairait les collines qui entendent murmurer les

eaux du Gange. Le calme régnait sur les flots, et la joie dans les cœurs, quand, de la cime du grand mât, les nochers aperçurent la terre qui s'élevait devant eux. « Amis, s'écria le pilote de Mélinde, si j'en crois mes yeux, c'est la terre de Calicut. Oui, c'est elle; et si l'Inde est le terme de vos efforts, réjouissez-vous, vos travaux sont finis. » A ces paroles du pilote, à l'aspect du rivage, Gama ne peut retenir ses transports. Attendri, hors de lui-même, il fléchit le genou, lève les mains au ciel, et lui rend grâces de son salut. Deux fois heureux, il apercevait enfin cette terre si longtemps désirée, et venait d'échapper aux horreurs d'un naufrage qui semblait inévitable. »

Peu de paroles suffisent pour montrer le poëte fidèle à la peinture des mœurs et le héros fidèle à son caractère. Remarquons en passant que le salut de Gama et de ses compagnons semble être le fruit d'une éloquente prière qu'il vient d'adresser au ciel. Pour ne rien omettre dans la situation, le poëte célèbre avec enthousiasme, dans le peuple de la Lusitanie, dont les héros viennent d'aborder en Asie, après tant de peines et de travaux, le plus petit des peuples par le nombre, et le plus grand par les exploits; forme tout à fait contraire à celle des autres poëtes, toujours occupés à grandir l'origine de ceux qu'ils chantent, forme nouvelle, qu'il ne faudrait pas imiter sans réflexion, mais qui, choisie par le génie, ajoute ici beaucoup à l'intérêt, en nous pénétrant d'admiration pour Gama et pour des compagnons dignes de lui. Virgile, toujours préoccupé des Romains, ne peut parvenir à se passionner pour les Troyens; leur présence n'inspire pas sa muse. Camoëns aime, admire et chante les Portugais, et ne voit rien au-dessus d'eux dans le monde.

Il serait difficile au poëte latin de résister à l'autorité de la comparaison avec deux hommes de génie qui l'ont imité en le corrigeant par les conseils d'une critique judicieuse. Les Troyens ne se montrent pas ici sous un jour favorable, et

le fils d'Anchise, quelque pressé qu'il soit d'exécuter la volonté d'un père et de consulter la sibylle de Cumes, devait d'abord, comme guerrier, comme roi, comme favori des dieux, réchauffer l'indifférence ou réveiller l'enthousiasme des siens par quelques sublimes paroles. Ce soin était plus important, plus digne de lui, que la curiosité qui l'arrête si longtemps devant les tableaux que nous allons voir gravés sur les portes du temple d'Apollon.

« Dédale, fuyant le royaume de Minos, si l'on en croit la Renommée, osa se confier sur des ailes rapides à l'océan des airs ; à travers une route nouvelle, il vogua vers les glaces de l'Ourse, et s'arrêta enfin, comme un oiseau léger, sur les hauteurs de Chalcis. A peine rendu à la terre, le premier soin du hardi voyageur fut, ô Phœbus, de te consacrer ses rames aériennes et de t'élever un vaste temple. Sur les portes il grava la mort d'Androgée, suivie du châtiment des descendants de Cécrops, condamnés, ô douleur! à livrer chaque année sept de leurs enfants comme un tribut expiatoire ; à côté d'eux est l'urne fatale où le sort a choisi ses victimes. Vis-à-vis s'élève, au-dessus des mers, l'île de Crète. Sur ce théâtre paraissent les coupables amours de Pasiphaé, l'artifice favorable à un hymen horrible, et le monstre à double forme, le minotaure, monument d'un crime de Vénus [1]. Là sont encore le mystérieux labyrinthe, ses inextricables détours. Mais Dédale, touché de l'ardent amour d'une vierge royale pour Thésée, vient lui-même démêler l'embarras et les piéges cachés de ce séjour devant le héros, en guidant avec un fil ses pas incertains [2]. Et toi

1 Ovide a fait d'assez beaux vers sur ce monstre.

2 On trouve dans le texte de Virgile :

> Hic labor ille domus et inextricabilis error
> Magnum regina sed enim miseratus amorem
> Dædalus, ipse dolos tecti ambagesque resolvit
> Cæca regens filo vestigia.

aussi, malheureux Icare, tu occuperais une grande place dans cette vaste composition, si la douleur de Dédale l'eût permis; deux fois il s'efforça de représenter sur l'or ta funeste aventure, deux fois le burin tomba des mains paternelles. »

Cette description est, dans le texte, de la plus rare élégance, unie à une grande richesse de poésie; l'âme et le talent de Virgile se révèlent dans ce trait touchant :

Tu quoque magnam
Partem in opere tanto, sineret dolor, Icare, haberes,
Bis conatus erat casus effingere in auro,
Bis patriæ cecidere manus.

C'est ici qu'on reconnaît, c'est ici qu'on ne peut nier ces savants artifices du style par lesquels le poëte parvient à représenter, à la fois, les mouvements cachés de l'âme, et les effets qu'ils produisent. Non-seulement la chute du dernier vers, *bis patriæ cecidere manus*, nous montre Dédale au moment où ses mains, vaincues par la douleur, tombent et laissent échapper le burin; mais encore une habile réticence de Virgile nous rappelle la situation de ce malheureux père, qui reste triste, silencieux et abîmé dans la douleur en face du sujet qu'il ne pourra jamais achever [1].

Ces vers de Catulle sur le même sujet sont peut-être encore plus beaux et plus pittoresques :

Inde pedem sospes multa cum laude reflexit,
Errabunda regens tenui vestigia filo,
Ne labyrintheis e flexibus egredientem
Tecti frustraretur inobservabilis error.

1 Virgile est d'une admirable précision dans tout ce qui regarde Icare et Dédale; Ovide, qui raconte cette fable dans ses Métamorphoses, a pu se livrer sans inconvénient à son imagination, qui lui inspire de si heureuses idées lorsqu'il sait la retenir dans de justes bornes. Loin de s'étendre dans un récit qui n'avait pas de limites tracées d'avance par les règles sévères d'une action dramatique ou d'une

Mais, après avoir fait la part de l'éloge, peut-être la critique aura-t-elle l'occasion de concevoir ici quelques doutes? Dans le premier livre, les peintures qui arrachent des larmes à Énée sont à la fois une surprise, une consolation et une espérance; elles servent à relever le héros à nos yeux; elles motivent, d'une manière ingénieuse, le favorable accueil de Didon à ce prince et à ses Troyens. D'un autre côté, le souvenir de Priam, les larmes qu'Énée lui donne, l'intérêt qui l'attache tout entier à cette image de la gloire et des malheurs de sa patrie, composent une scène admirable qui concourt au but du poëme. A quoi sert la nouvelle description de Virgile? Pourquoi cette faible répétition d'un moyen si heureusement employé? pourquoi reproduire sans nécessité une belle situation en lui ôtant tout son intérêt dramatique? Dans le premier livre, Énée inspire de l'admiration, parce qu'il montre l'âme d'un citoyen et d'un héros; mais ici, occupé d'une vaine peinture, au moment où, averti par la sainteté du lieu, par les hautes pensées qui l'amènent, il devrait se préparer, dans un recueillement religieux, à entrer en commerce avec Apollon par l'entremise de la sibylle, ne reste-t-il pas au-dessous de son rôle et de la faveur des dieux? Virgile semble lui-même condamner le fils d'Anchise par ce qui suit : « Les regards avides des Troyens auraient « parcouru toutes les merveilles de l'art de Vulcain, si « Achate, que le héros avait envoyé devant lui, ne fût ar- « rivé avec la fille de Glaucus, Déiphobe, prêtresse de Diane « et d'Apollon, qui interrompit ainsi Énée : Ce temps de- « mande d'autres soins que le plaisir de ces vains spectacles; « hâte-toi plutôt d'immoler d'abord sept taureaux sans « tache, et sept brebis choisies suivant nos rits sacrés. » Le

épopée, le poëte a su embellir sa narration par des détails pleins de naïveté sur l'imprévoyance et les folâtres jeux de l'enfant Icare, opposés au travail merveilleux, aux pensées graves, aux alarmes, aux préceptes, aux dernières caresses de son père pendant les préparatifs du fatal voyage et au moment du départ.

fils d'Anchise aurait dû prévenir cette réprimande et ces avis, avec d'autant plus de raison, que son père lui avait déjà prescrit, dans leur dernière entrevue, le sacrifice exigé par les dieux mânes [1]. La peinture des mœurs et des caractères demandait plus d'attention dans une circonstance aussi solennelle. Homère n'a eu garde de distraire Ulysse des devoirs religieux que Circé lui avait recommandé de remplir envers le peuple sacré des morts [2], et c'est lui-même qui, fidèle observateur des choses saintes, immole les victimes sur le seuil de l'Érèbe [3].

« La sibylle a dit : on s'empresse d'offrir les sacrifices or-« donnés; alors elle appelle les Troyens dans le temple. « Sous ce temple est un antre immense creusé dans les « flancs de la roche Eubéenne; cent larges chemins, cent « portes y conduisent; de ces bouches, toujours ouvertes, « s'échappent cent voix qui portent au dehors les réponses « de la sibylle. On arrivait au seuil du sanctuaire, lorsque la « vierge inspirée s'écrie : Il est temps d'interroger le sort; « le dieu! voilà le dieu! Comme elle parlait ainsi, ses traits « s'altèrent, son teint change de couleur, ses cheveux flot-« tent en désordre; mais quand le souffle du dieu l'anime « de plus près, sa poitrine haletante, son cœur indompté, « sont gonflés par la rage; sa taille paraît s'agrandir, et sa « voix n'a plus rien d'une mortelle. « Tu tardes, Énée, dit-« elle, d'offrir des vœux et des prières! tu tardes! et c'est « pourtant à ce prix seul que s'ouvriront les portes de ce « sanctuaire, étonnées d'obéir à ta voix. » Elle s'arrête à ces « mots; une terreur glacée court dans toutes les veines des

1 Chant V de l'Énéide : « J'habite le paisible Élysée; c'est vers ce séjour que te conduira une chaste sibylle, après que tu auras répandu le sang des brebis noires consacrées aux dieux mânes. »

2 Chant X de l'Odyssée.

3 Chant XI.

« Troyens, et leur chef laisse échapper cette prière du fond « de son cœur :

« O puissant Apollon ! toi qui fus toujours sensible aux « cruelles épreuves d'Ilion ; toi qui dirigeas la main et les « traits du Troyen Pâris contre Achille, c'est sous tes aus- « pices que nous avons parcouru tant de mers qui baignent « des contrées immenses ; c'est sous tes auspices que nous « avons pénétré jusque chez les peuples Massyliens, malgré « les Syrtes qui défendent l'accès de leurs contrées. Enfin, « nous occupons les rivages de l'Italie, si longtemps fugi- « tive devant nous ; qu'ici du moins la fortune de Troie « cesse de nous poursuivre. Vous tous aussi, vous, dieux « et déesses, à qui faisaient ombrage la grandeur d'Ilion et « la gloire de la Dardanie, épargnez, il en est temps, les « restes de Pergame ; et toi, vénérable prêtresse, instruite « des secrets de l'avenir, accorde à ce peuple, si je ne ré- « clame ici que l'empire promis à mes destins, accorde à « nos dieux errants, aux dieux de Troie si longtemps agi- « tés, de se fixer enfin dans le Latium. Pour prix de ces « bienfaits, je promets d'élever à Diane, à son frère Apol- « lon, un temple de marbre, où l'on célébrera des jours de « fête en l'honneur et sous le nom de ce dieu. Toi-même, « ô prêtresse ! un auguste sanctuaire t'attend dans mes états ; « là, je déposerai tes oracles et les destins révélés à mon « peuple ; des prêtres choisis en seront les sacrés déposi- « taires [1]. Seulement ne confie pas tes décrets à des feuilles « légères, de peur que, dérangés par les vents, ils ne vo- « lent dispersés au gré de leurs caprices ; prononce-les toi- « même, je t'en conjure.

« Telle fut la prière d'Énée.

1 La promesse d'Énée, dit M. Eichoff, cache, sous un voile transparent, des allusions à différents traits de l'histoire romaine, tels que la garde des livres sibyllins confiée à dix pontifes, les jeux Apollinaires institués pendant les guerres puniques, et le temple d'Apollon, élevé par Auguste en mémoire de la bataille d'Actium.

« Cependant, impatiente encore du joug, l'effrayante prê- « tresse s'agite dans son antre comme une bacchante, pour « rejeter de son cœur le dieu qui l'obsède; plus elle se dé- « bat, plus le dieu fatigue avec le frein sa bouche écu- « mante, pour dompter cette âme rebelle et la façonner à « l'obéissance. Déjà les cent portes de l'antre se sont ou- « vertes d'elles-mêmes; les réponses prophétiques se répan- « dent dans les airs. « O prince, enfin délivré des fureurs et « des périls de l'onde, de plus grands périls t'attendent sur « la terre. Les Troyens arriveront dans le royaume de La- « vinie, ne conserve aucun doute à ce sujet; mais ils vou- « dront n'y être jamais entrés. Je vois des guerres, d'hor- « ribles guerres; je vois le Tibre écumant rouler des flots de « sang. Ni le Simoïs et le Xanthe, ni le camp des Grecs, ne « manqueront à tes nouveaux destins. Le Latium a déjà son « Achille, fils d'une déesse comme le premier; et l'ardente « Junon, attachée aux pas des Troyens, ne les quittera jamais! « Malheureux! quels secours ne mendiera pas ta détresse? « quel peuple ou quelle ville d'Italie, ne te verra point l'im- « plorer en suppliant? La cause de tant de malheurs, c'est « encore une épouse ravie à l'amour d'un prince, encore un « hymen étranger. Toi, ne cède point à l'orage, mais mar- « che au-devant de lui avec plus d'audace que ta fortune « ne semble le promettre. La première voie de salut (tu ne « saurais jamais prévoir un tel bonheur) te sera ouverte par « une ville grecque. »

« Ainsi, du fond du sanctuaire, la sibylle laisse échapper « ces mystères redoutables, et mugit dans son antre, enve- « loppant de ténèbres les vérités qu'elle annonce. C'est ainsi « qu'elle obéit au dieu, qui tantôt gouverne avec un frein le « génie de sa prêtresse, et tantôt lui enfonce et lui retourne « un aiguillon dans le cœur. Dès que cette fureur cesse, dès « que cette rage tombe et fait silence, Énée prend la pa- « role : « Vierge sacrée, l'image de ces travaux n'est pas « nouvelle et inattendue pour moi; je les ai tous prévus; je

« les ai tous accomplis d'avance dans le secret de ma pen-
« sée. Je ne demande qu'une grâce : puisque c'est ici la porte
« des états du roi des enfers, puisque ces lugubres marais
« sont un débordement de l'Achéron, accorde-moi le bon-
« heur d'aller revoir et embrasser mon père. Enseigne-moi
« la route jusqu'à lui, ouvre-moi le seuil sacré de l'Érèbe.
« Ce père chéri, on m'a vu, à travers les flammes et les traits
« qui volaient contre nous, l'enlever sur mes propres épaules,
« et le sauver du milieu des ennemis ; c'est lui qui, compa-
« gnon de mon exil, m'a suivi de mers en mers ; lui qui,
« quoique affaibli par l'âge, supportait comme nous toute
« l'inclémence du ciel ou des flots, avec un courage au-
« dessus des forces et du pouvoir de la vieillesse. Hélas !
« c'est encore lui dont la prière m'a ordonné d'approcher
« du seuil de ta demeure, et de t'implorer en suppliant. Que
« le fils et le père excitent ta pitié, auguste prêtresse ; tu
« peux tout pour moi, et ce n'est pas en vain qu'Hécate t'a
« confié la garde du bois sacré de l'Averne. Si, grâces aux
« sons mélodieux de sa lyre éloquente, Orphée a pu rame-
« ner des enfers l'ombre de son épouse ; si Pollux, heureux
« d'avoir pu racheter son frère, en mourant et renaissant
« tour à tour, passe et revient sans cesse par la route fatale [1]...

1 Il y a un récit touchant de Pindare sur les deux jumeaux, modèles accomplis de l'amitié fraternelle : Castor vole vers son généreux frère, blessé dans un combat. Il le trouve encore respirant, mais saisi des frissons glacés de la mort. A cette vue, au milieu des soupirs qui se mêlent à ses brûlantes larmes, il s'écrie avec force : « Fils de Saturne, ô mon père ! quel sera le terme d'une douleur si grande ? Envoie-moi la mort comme à mon frère, ô roi des dieux : il n'y a plus d'honneur sur la terre pour l'homme privé d'un ami. »

Jupiter se présente à Pollux, et lui parle en ces termes : « Tu es mon fils ; celui-ci n'est que le sang d'un époux mortel uni avec ta mère ; mais écoute le choix que je te laisse : exempté de la mort et de l'odieuse vieillesse, veux-tu l'Olympe, auprès de Minerve et de Mars armé du glaive homicide ? leur destinée est la tienne. Mais si, t'obstinant à favoriser ton frère, tu veux tout partager avec lui, il faudra passer la moitié de ta vie sous la terre, et l'autre moitié

« Parlerai-je de Thésée, du grand Alcide? et moi aussi je « descends du maître des dieux [1]. »

L'entrevue de la sibylle avec Énée est citée avec raison comme l'une des plus belles scènes de l'Énéide. Homère n'a tracé aucun portrait semblable à celui de la prêtresse, pleine du dieu qui la tourmente; la poésie lyrique n'a guère de peinture plus hardie, plus rapide et pourtant aussi achevée. Le cri *deus! ecce deus!* est un cri d'inspiration; il devient sublime par le rapprochement des effets de la présence d'Apollon sur la sibylle. Le poëte augmente la beauté de la peinture par une savante gradation; mais je souhaiterais que les traits *afflata est numine quando jam propiore dei*, ne terminassent pas la phrase poétique; elle devait, je crois, s'arrêter à ces images :

Majorque videri,
Nec mortale sonans.

Cette coupe, cette suspension, conforme au génie des anciens, auraient produit peut-être une impression plus profonde sur notre esprit, en laissant résonner longtemps à nos

dans les brillantes demeures du ciel. » A ces paroles de Jupiter, la volonté de Pollux n'eut pas un moment d'incertitude; soudain il rouvrit les paupières, et dénoua la langue de Castor, couvert encore du casque d'airain. (X[e] *Néméenne*, vers 103 et 137.)

1 Le noble et généreux orgueil a inspiré les paroles d'Énée; d'autres convenances ont fait dire au Dante, près de franchir les barrières du séjour des morts : « Mais moi, qui suis-je pour parvenir ici? qui m'en accorda la permission? je ne suis ni Paul, ni Énée. Je ne me crois pas, et personne ne me croira digne d'un tel honneur. »

Le Dante se sert d'une belle expression sur Énée descendu vivant aux enfers : « Tu m'as dit que le père de Sylvius, encore sous sa forme corruptible et périssable, obtint d'aborder le royaume immortel. » (*Enfer*, chant II.) Le même poëte a dit du Christ, descendu aux enfers pour racheter Adam, Abel, Moïse, à la fois législateur et obéissant :

« J'étais depuis peu dans ce séjour, quand j'y vis descendre une ombre puissante et couronnée des signes de la victoire. »

oreilles, comme à celles des Troyens, le bruit de cette voix surhumaine, que les échos de l'antre de la sibylle renvoyaient plus terrible.

La sibylle est une belle fiction; mais cette fiction est encore une image frappante de vérité, comme on peut s'en convaincre en se rappelant les étonnantes métamorphoses que la fièvre et les transports des passions opèrent dans les personnes dont elles s'emparent, et l'espèce de fascination que tous les êtres ainsi transformés exercent sur la foule qui les regarde et les entend. La plupart des illusions du théâtre reposent sur ces effets magiques et inattendus : Le Kain était petit et laid; il paraissait d'une stature imposante dans Mahomet, d'une admirable beauté dans Orosmane[1]; et sa voix flexible, qui se prêtait à l'expression des sentiments les plus tendres de l'amant de Zaïre, inspirait l'effroi quand il disait avec l'accent du prophète :

Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre.

Quiconque a vu Talma représenter Othello, sait qu'on aurait donné six pieds à ce sauvage indompté. Dans les fureurs d'Oreste et dans quelques autres rôles, comme celui de Macbeth, la figure, la pâleur, le désordre, l'action de ce grand tragédien, sont peut-être la plus fidèle image des convulsions de la sibylle; mais son accent a quelque chose de plus terrible encore. C'est alors qu'on peut dire : *Nec mortale sonans.*

Les traits sublimes, *majorque videri nec mortale sonans*, peuvent encore recevoir une plus belle application; ils résument avec la plus haute éloquence la peinture d'Homère au moment où Achille, si longtemps absent du théâtre de la guerre, apparaît tout à coup aux Troyens et les glace d'é-

1 Les femmes s'écriaient dans le double enthousiasme que leur inspiraient sa personne et son jeu : Qu'il est beau!

pouvante avec sa voix d'airain ; ils nous montrent tels qu'ils ont apparu à leur siècle, Alexandre et César, Moïse et Mahomet, Annibal et Mithridate, Démosthène et Bossuet, puissants par la présence, et souverains par la parole.

Aux formes les plus hardies de l'ode ou de la tragédie, Virgile oppose, ainsi que nous l'avons vu, la gravité d'un hymne religieux. Énée prie comme le malheur exempt de murmures, comme le courage sans faiblesse, mais non sans quelque froideur. On ne retrouve pas dans ses paroles l'accent d'une âme profondément touchée du souvenir des bienfaits, et l'émotion d'un prince qui remercie le ciel du salut d'un empire. Ce ne sont pas là les actions de grâce que Moïse rend à l'Éternel après le passage de la mer Rouge. Énée parle à peine de ces débris du peuple troyen dont le seul aspect devrait inspirer tant de choses à son amour pour eux. Moïse, au contraire, ne cesse de voir partout le peuple hébreu ; c'est toujours le peuple hébreu qu'il plaint, qu'il console, dont il partage la bonne ou la mauvaise fortune, dont il réveille le courage et les vertus. Quelle sécheresse dans la prière du prince troyen ! quelle plénitude d'enthousiasme, quelle effusion de reconnaissance dans le législateur des Hébreux ! quelle poésie du cœur dans son cantique sur la délivrance d'Israël ! Énée ne pouvait pas avoir les mêmes transports ; mais, plein de confiance dans les promesses du ciel, il devait trouver en lui plus d'éloquence. On pourrait encore s'étonner de l'entendre demander à la prêtresse la possession de l'Italie, si solennellement accordée par Jupiter à la race d'Hector.

Au moment où finit la prière d'Énée, les révoltes du cœur de la sibylle[1], ses débats avec le dieu qui dompte sa fu-

[1] On connaît les beaux vers par lesquels Jean-Baptiste semble avoir voulu lutter avec Virgile, dans l'ode au comte du Luc :

Tel, aux premiers accès d'une sainte manie, etc.

reur, et la force enfin à obéir, continuent sans disparate la scène de la métamorphose que nous avons admirée plus haut. L'image des cent portes du temple qui s'ouvrent d'elles-mêmes, prépare de la manière la plus imposante l'oracle de la prêtresse. Cet oracle rappelle la haute inspiration que l'on trouve dans quelques-unes des créations d'Horace, telles que la prédiction de Nérée à Pâris, et les menaces de Junon aux descendants du peuple troyen. Toute la première guerre d'Ilion est dans quelques vers brûlants du poëte; toute la seconde est dans quelques paroles de la sibylle, semblables aux flèches rapides et sûres du dieu qui la fait parler.

On ne peut qu'admirer la réponse d'Énée; elle serait plus belle encore, si les effets jusqu'ici eussent mieux répondu aux paroles; si le prince eût réellement montré l'inébranlable fermeté d'un homme qui, regardant d'un œil fixe toutes les épreuves d'un avenir prévu par sa raison, mesure son courage sur la grandeur de son entreprise, et ne se laisse point abattre par la fortune. Le jeune Scipion, fils et neveu de deux héros, le sauveur de Rome à la bataille de Zama, le fléau d'Annibal, nous semble bien mieux autorisé, par toute sa vie, à répondre aux prédictions qui lui annoncent l'ingratitude et l'exil pour salaire de tant d'exploits : « Quelle que soit la rigueur du sort qui nous attend, nous lutterons avec courage, pourvu que notre cœur soit exempt de reproche [1]. » On reconnaît l'âme tendre de Virgile dans la prière d'Énée, surtout dans l'éloge d'Anchise, éloge qui les agrandit tous deux. Pourquoi le héros n'a-t-il pas su trouver de pareils accents à Drépane et en Sicile? A Cumes, sa piété filiale ouvre nos cœurs aux plus doux sentiments de la nature; bientôt la hauteur de ses espérances nous pénètre d'admiration pour lui. Ici, le poëte cache, sous la forme du sentiment, cette logique victorieuse que l'on découvre dans les

1 Silius Italicus, chant VIII.

scènes les plus passionnées de Racine. En effet, comment la sibylle pourrait-elle hésiter à couronner les vœux d'un tel suppliant? Les dieux refuseront-ils à un fils religieux ce qu'ils ont accordé à un frère et à un époux? Le pieux Énée, qui ne veut qu'aller embrasser son père, ne mérite-t-il pas mieux qu'Alcide et Thésée une faveur demandée par leur émule au nom de la plus touchante des vertus?

Fénelon a imité ainsi les dernières paroles d'Énée : « Hélas! je suis trop certain que mon père n'est plus. Je vais chercher son ombre jusque dans les enfers. Thésée y est bien descendu ; Thésée, cet impie qui voulait outrager les divinités infernales ! et moi, j'y vais conduit par la piété. Hercule y descendit : je ne suis point Hercule; mais il est beau d'oser l'imiter. Orphée a bien touché, par le récit de ses malheurs, le cœur de ce dieu qu'on dépeint comme inexorable : il obtint de lui qu'Eurydice retournerait parmi les vivants. Je suis plus digne de compassion qu'Orphée, car ma perte est plus grande. Qui pourrait comparer une jeune fille semblable à d'autres, avec le sage Ulysse, admiré de toute la Grèce? »

« Digne rejeton des dieux, répond la sibylle, prince troyen, « fils d'Anchise, il est facile de descendre aux enfers; nuit « et jour la porte du noir Pluton est ouverte [1] ; mais, revenir « sur ses pas, remonter au séjour de la lumière, voilà l'œuvre « d'un courage héroïque. Peu de mortels, enfants des dieux, « honorés de la tendresse de Jupiter, ou élevés par une « ardente vertu jusqu'au ciel, ont obtenu ce privilége. Des « forêts défendent l'accès du séjour des morts, que le Cocyte, « aux eaux dormantes, environne de ses replis sombres [2];

1 Par un singulier hasard, les vers de Virgile caractérisent d'une manière aussi frappante qu'inattendue la Divine Comédie du Dante, et l'audacieuse entreprise du génie qui a voulu descendre jusqu'au dernier gouffre des enfers, pour remonter du fond de l'abîme jusqu'au sanctuaire des dieux.

2 Tout ce passage est imité du dixième chant de l'Odyssée; mais

« mais, si tu nourris un désir extrême, si tu brûles de passer « deux fois les marais Stygiens, de voir deux fois le triste « Tartare; si cette téméraire entreprise a des attraits pour « toi, apprends quels en sont les préludes nécessaires. Dans « l'épaisseur d'un arbre touffu se cache un rameau consacré « à la Junon des enfers; sa tige flexible et ses feuilles sont « d'or; toute la forêt le couvre, et une vallée ténébreuse « l'enveloppe de ses ombres. Nul ne peut pénétrer dans « l'empire souterrain avant d'avoir cueilli sur l'arbre sacré « la branche mystérieuse; tel est le riche tribut qu'impose « et demande la belle Proserpine; il faut le lui présenter. Au « rameau cueilli, succède un autre rameau d'or; la tige de « l'arbre reproduit une branche et pousse des feuilles du « même métal. Va donc chercher ce trésor avec un œil « curieux, et, quand tu l'auras trouvé, hâte-toi de le cueillir; « docile, et de lui-même, il suivra ta main, si la volonté du « sort t'appelle; autrement, ni tes efforts, ni le secours du « fer le plus dur, ne parviendraient à l'arracher. Ce n'est « pas tout. Le corps inanimé de l'un de tes amis (hélas! tu « l'ignores!) est étendu sur la terre; et ses restes, sans « sépulture, souillent ta flotte consternée, tandis que tu « interroges mes oracles, et que tu demeures suspendu au « seuil de cet antre prophétique. Va conduire la victime à « son dernier asile, et cacher ses cendres dans le tombeau; « ensuite, immole des brebis noires : que ce soient là tes « premières expiations. Ces devoirs remplis, tu verras enfin « les bois sacrés du Styx et l'empire inaccessible aux vivants. » « Elle dit, et sa bouche se condamne au silence. »

La sibylle avait été trop émue pour s'arrêter subitement dans le cours de ses orageuses prédictions; Virgile représente la nature avec fidélité par ce désordre d'idées, cette insuffi-

les vers d'Homère sur le Cocyte et le Phlégéton enflammé qui tombent à grand bruit dans l'Achéron, en se brisant contre des rochers, ont bien plus de force et d'harmonie que ceux de Virgile.

sance d'expressions, cette obscurité de langage, ces défauts de liaison, ces cris presque inarticulés, caractères de la fureur qui gronde encore longtemps avant de tomber tout à coup, et de faire place au silence de l'épuisement et de la faiblesse [1]. Pendant les supplications d'Énée, la prêtresse a repris le calme de ses sens. Elle ne s'exprime plus par ellipses et comme par convulsions ; ses paroles coulent avec une heureuse clarté. Elle apprend à Énée ce qu'il a besoin de savoir ; mais on ne sent pas trop la nécessité de l'énigme qu'elle lui donne à deviner. Homère, dont la réponse de la sibylle est imitée [2], n'a point la divine élégance ou l'admirable précision de Virgile. On ne trouve pas dans la bouche de Circé les beaux vers qui caractérisent l'élite de l'espèce humaine, ce petit nombre d'êtres privilégiés par la nature, cette famille destinée à étonner la terre par des prodiges, et à diminuer un peu l'intervalle immense qui nous sépare de la Divinité.

En faisant apparaître à nos yeux tous les grands hommes du monde, ces vers ont encore le mérite de marquer d'un seul trait le premier caractère du génie et de la vertu ; une céleste flamme les anime l'un et l'autre ; c'est elle qui les élève dans des transports sublimes pendant la vie terrestre jusqu'au séjour de l'immortalité, objet de leurs travaux et de leurs espérances. On se rappelle ici un passage des Argonautiques qui semble être le plus magnifique développement de la pensée de Virgile. Après une belle prédiction dans le conseil des dieux sur la suite de l'audace des premiers ex-

1 Lucain a développé en beaux vers, et avec d'autres détails, la pensée de Virgile :

> Spumea tunc primum rabies vesana per ora
> Effluit, et gemitus, et anhelo clara meatu
> Murmura : tum mœstus vastis ululatus in antris,
> Extremæque sonant domita jam virgine voces.

2 *Odyssée*, livre X, vers 504.

plorateurs d'un élément jusqu'alors inaccessible, Jupiter tourne les yeux vers la mer Égée; puis, regardant tour à tour l'invincible Hercule et les deux fils de Léda, il s'écrie :

Tendite in astra, viri : me primum regia mundo
Japeti post bella trucis Phlegræque labores
Imposuit; durum vobis iter et grave cœli,
Institui; sic ecce meus, sic orbe peracto
Liber, et expertus terras remeavit Apollo.

« Aspirez au ciel, jeunes héros; moi-même ce ne fut qu'après la guerre contre le féroce Japet et les travaux des champs de Phlegra, que l'Olympe m'imposa comme maître à l'univers; pour vous, j'ai rendu difficile et pénible le chemin du ciel. Voici Bacchus mon fils, c'est après avoir parcouru le monde qu'il parvint jusqu'à moi; c'est ainsi, qu'ayant éprouvé le séjour des mortels, Apollon remonta vers la divine patrie [1]. »

Bossuet, souvent le rival d'Homère et de Moïse, a parlé en poëte de ces âmes sublimes qui s'élancent de la terre au ciel sur les ailes de l'amour et de la vertu, semblables à deux anges envoyés près d'elles pour les aider à monter jusqu'à Dieu. Il dit de sainte Thérèse : « Enflammée de l'amour de Dieu, elle le cherche par son espérance; c'est le premier pas qu'elle fait; que si l'espérance est trop lente, elle y court, elle s'y élance par des désirs ardents et impétueux. » Voici un autre commentaire du trait :

Aut ardens evexit ad æthera virtus.

« La charité, toujours vive, toujours agissante, pousse sans relâche du côté du ciel les âmes qu'elle a blessées. » On peut encore rapprocher de *Pauci quos æquus amavit Juppiter*,

1 Premier livre, vers 363 et suivants.

le passage suivant, qui le surpasse de beaucoup et par les sentiments et par les images :

« Le Père céleste se repent d'avoir remis ses fidèles à un trop long terme; il leur ouvre son paradis par avance; et, comme s'il ne pouvait arrêter le cours de sa munificence infinie, il les élève de telle sorte par la grâce, qu'étant encore dans ce corps mortel, ils peuvent dire, avec l'Apôtre, que leur demeure est au ciel, et leur société avec les anges.

« Éveillez-vous, mortels misérables; ne vous imaginez pas être en terre; croyez que votre demeure est au ciel, où vous êtes transportés par votre espérance. Vous en êtes éloignés par votre nature; mais Dieu vous a tendu la main du plus haut des cieux, il vous a donné sa promesse par laquelle il vous invite à sa gloire [1] ! »

Le Mopsus de Valérius Flaccus me paraît une bien faible image de Déiphobe ; si Valérius s'exprime avec plus de chaleur et de force que Tibulle, combien ne le trouve-t-on pas inférieur à leur modèle commun ! Racine est plus heureux : la prophétie de Joad [2] me semble surpasser, autant par la magnificence des images et la richesse de la poésie que par la beauté de la situation et la divine éloquence des paroles, les prédictions de la sibylle de Cumes au fils d'Anchise. Après la fin de leur entrevue, nous attendons presque impatiemment le sacrifice solennel qu'elle lui a prescrit ; Virgile trompe notre désir en nous offrant un autre spectacle :

Elle dit. Le héros, le cœur préoccupé,
D'étonnement, de crainte, et de respect frappé,
Triste, les yeux baissés, s'éloignant en silence,
Maudissait la fortune et sa longue inconstance.
A son chagrin profond Achate unit le sien ;
Et des propos divers forment leur entretien.
Quel est ce malheureux, quelle est cette ombre chère
Pour qui Pluton demande un tribut funéraire ?

1 *Panégyrique de sainte Thérèse.*

2 *Athalie,* acte III, scène VII.

Quand leurs tristes regards, ô coup inattendu !
Reconnaissent Misène à leurs pieds étendu ;
Misène, dont l'airain, cher au dieu de la Thrace,
Échauffait la valeur et rallumait l'audace.
Jadis, du grand Hector illustre compagnon,
Il portait près de lui la lance et le clairon ;
Mais quand Hector perdit la vie et la victoire,
Sous un autre héros gardant la même gloire,
Du vaillant fils d'Anchise il suivit le destin.
Un jour qu'il embouchait l'harmonieux airain,
Provoqué par lebruit de sa conque sonore,
Un des Tritons jaloux, qu'un noir dépit dévore,
Si le dépit est fait pour les âmes des dieux,
Saisit dans sa fureur ce rival odieux,
Le plonge entre les rocs, sous la vague écumeuse.
Tous pleurent sa vaillance et sa trompe fameuse ;
Et le héros surtout, du sommet d'un rocher,
Veut porter jusqu'aux cieux son superbe bûcher.
De l'antique forêt déjà les chênes tombent ;
Les sapins orgueilleux sous la hache succombent :
On déchire leurs troncs, on coupe leurs rameaux,
Et du sommet des monts roulent de vieux ormeaux [1].
Énée est à leur tête : il médite en silence ;
Et, plongeant ses regards dans la forêt immense :
« Oh ! dans son vaste sein, si ce bois spacieux
« Me montrait le rameau que demandent les dieux !
« La sibylle l'annonce ; et ta mort, ô Misène !
« Me prouve trop combien sa parole est certaine ;
« Et le destin, toujours trop fécond en douleurs,
« Ne m'a jamais en vain annoncé des malheurs. »
Comme il disait ces mots, deux colombes légères,
De la belle Cypris agiles messagères,

1 On peut opposer à la sagesse de Virgile, qui est ici l'imitateur du vieil Ennius, le luxe et la prodigalité de Lucain, dans la description du bois sacré de Marseille abattu par César ; il y a toutefois de grandes beautés dans cette description ; elles y sont convenablement placées ; elles seraient des fautes graves dans Virgile. Le Tasse a encore plus de simplicité que Virgile dans le même genre de description.

S'abattent à ses yeux; et son regard surpris
Reconnaît de Vénus les oiseaux favoris.
Aussitôt il s'écrie : « Oiseaux de Cythérée !
« Descendez-vous vers moi de la voûte éthérée ?
« Venez; que votre vol me guide vers ces lieux
« Où ma main doit cueillir le rameau précieux.
« Et toi, ma mère, et toi, conduis-moi sur leur trace. »
Le couple alors s'envole, et d'espace en espace,
Autant que l'œil de loin peut suivre son essor,
S'élève, redescend, et se relève encor [1].
Mais de l'affreux Averne et de ses lacs immondes
A peine ces oiseaux ont reconnu les ondes,
Ils détournent leur course, et d'un vol assuré
Vont se poser tous deux sur l'arbre désiré.
Son or brille à travers une sombre verdure [2].
Tel quand le pâle hiver nous souffle la froidure,
Le gui sur un vieux chêne étale ses couleurs,
Et l'arbuste adoptif le jaunit de ses fleurs :
Tel était ce rameau; tel, en lames bruyantes,
S'agite l'or mouvant de ses feuilles brillantes.
Au doux frémissement, à l'éclat de cet or,
Le héros court, saisit, emporte son trésor,
Et vole triomphant l'offrir à la prêtresse.
Cependant les Troyens, accablés de tristesse,
Debout près de Misène, objet de leurs douleurs,
L'entouraient en silence, et répandaient des pleurs.
De sapins résineux, de rameaux sans verdure,
Ils dressent du bûcher l'immense architecture :

1 La traduction d'Annibal Caro est ici fort agréable; elle a quelque chose de plus naïf que l'original :

Elle pascendo,
Andando, saltellando, a scosse, a volo,
Quanto l'occhio scorgea di mano in mano,
Giunser, ove l'Averno era la bocca.

2 Annibal Caro ajoute ici des grâces au texte :

Indi, tra frondi e frondi, il color d'oro,
Che diverso dal verde uscia raggiando
Di tremolo splendor l'aura percosse.

Et, du triste édifice enfermant les apprêts,
En cercles sont penchés de funèbres cyprès :
Au-dessus, du héros on a placé les armes.
Pour en baigner ce corps, digne objet de leurs larmes,
Ils répandent les flots bouillonnants dans l'airain,
Et de riches parfums s'échappent de leur main.
On gémit, on le met sur le lit funéraire,
De ses restes muets triste dépositaire;
On étend au-dessus ses habits précieux,
Dépouille si connue et si chère à leurs yeux !
D'autres, le regard morne et l'âme désolée,
Triste et lugubre emploi ! portent le mausolée,
Saisissent des brandons; et, tremblant d'approcher,
En détournant la vue allument le bûcher.
L'encens, l'huile, les mets, les offrandes pieuses
Que jettent dans le feu leurs mains religieuses,
Brûlent avec le corps ; des parfums onctueux
Arrosent les débris qu'épargnèrent les feux ;
La douleur les confie à l'urne sépulcrale ;
Le rameau de la paix répand l'onde lustrale.
On pleure encor Misène, on l'appelle trois fois,
Et les derniers adieux attendrissent leurs voix.
Énée à cet honneur en joint un plus durable :
Sur un mont il élève un trophée honorable,
Y place de sa main la lance et le clairon ;
Et ces bords, ô Misène ! ont conservé ton nom [1].

Cet épisode, difficile à traduire, laisse éclater souvent toute la brillante facilité du poëte français ; on croit lire des vers dont l'heureuse expression a été créée d'original par Delille, pour rendre ses propres pensées. Du reste, les cérémonies religieuses que Virgile vient de décrire sont empruntées d'Homère [2] ; mais elles ont bien plus d'importance et d'intérêt dans l'Iliade que dans l'Énéide. La mort de Patrocle, la

1 On voit, au douzième chant de l'Odyssée, le modèle de ce tombeau dans celui d'Elpénor.

2 Chants XVIII et XXIII de l'Iliade.

douleur des Grecs, le désespoir et la piété d'Achille, sont des créations du génie et du bon sens, que ne sauraient balancer toutes les perfections de l'imitation virgilienne [1]. Sans doute, le soin de rendre les derniers honneurs à l'un de ses compagnons d'armes, est digne du vertueux Énée; cependant nous ne connaissons pas Misène. Célèbre, dit-on, dans les antiquités de l'Italie, il n'a point de nom dans Homère; il n'a rien fait depuis qu'il a changé de héros; sa témérité nous étonne, sa punition nous paraît une fable inventée à plaisir; sa perte ne cause qu'une froide douleur à l'armée; comment aurions-nous des larmes pour lui, quand Énée n'adresse pas même un adieu aux mânes d'un guerrier illustre, dont il doit sentir et regretter la perte [2]? Virgile mêle adroitement

1 Combien le Tasse se montre supérieur à Virgile en peignant les funérailles de Dudon! Ce héros a succombé après de nobles exploits; les Chrétiens veulent d'abord le venger; un ordre du général les rappelle : ils rapportent du moins sur leurs bras ses dépouilles sacrées. Godefroi va visiter avec respect le cercueil où elles ont été renfermées par de pieux compagnons d'armes. A peine il paraît que la foule assemblée autour de ce corps inanimé, pousse des cris plus lugubres et plus lamentables; mais Godefroi, sans trouble, plein de sérénité, captive sa douleur et garde le silence. Enfin, ayant recueilli ses pensées en lui-même, et tenu quelque temps ses regards fixés sur le cercueil, il adresse à l'illustre mort que l'armée entière regrette, un discours rempli des sentiments d'un véritable soldat du Christ, patient, courageux, et soutenu par d'immortelles espérances. Le lendemain Godefroi, qui avait consacré une partie de la nuit à ses devoirs de général, veut suivre lui-même la pompe funèbre; il fait élever un tombeau à son ami; on y grave ces mots simples : « Ci gît Dudon; passant, honore ce grand capitaine. » Quitte de ce pieux devoir, Bouillon envoie ses soldats dans la forêt prochaine pour abattre des arbres et construire des machines de guerre destinées au siége de Solime. Cette scène occupe moins de place que les funérailles de Misène, et inspire bien plus d'intérêt. Dudon reçoit les tributs qu'il mérite; l'armée lui accorde des regrets unanimes qui éclatent au-dehors : Godefroi le pleure au fond de l'âme, et l'honore en chrétien et en prince, sans perdre de vue les grandes pensées d'une entreprise sublime. La raison ne peut qu'admirer tant de jugement et d'art.

2 Dans Valérius, le devin Idmon, et surtout le pilote Typhis,

les funérailles de Misène à la découverte du rameau d'or; tout en partageant les pieux travaux de ses compagnon pour le bûcher de ce Troyen, Énée pense au tribut exigé par Proserpine, et prie Vénus de le lui montrer. Tout à coup, les oiseaux de la déesse, qui viennent se poser sur l'arbre au rameau d'or, semblent nous prouver qu'elle a exaucé la prière de son fils[1]. Naguère, la sibylle disait à Énée : « Ne « cède point à l'orage, mais, au contraire, marche au-devant « des périls avec une audace au-dessus de ta fortune. » A présent, nous croyons entendre résonner dans les airs ces douces paroles d'une voix céleste : « Espérance, ô mon fils! ta mère est toujours avec toi; je t'envoie mes colombes pour

chers à toute l'armée, excitent en elle, et dans le cœur de Jason, une douleur mieux motivée et mieux sentie, parce que l'un est l'oracle des Grecs, et l'autre leur guide sur les mers que le navire Argo et sa brillante élite de héros affrontaient pour la première fois.

1 Le message du héron envoyé par Minerve à Ulysse et à Diomède, qui, sans voir l'oiseau, comprennent à ces cris qu'il est d'un heureux présage, ne saurait entrer en comparaison avec les colombes de Virgile. Celles-ci rappellent un passage d'Apollonius de Rhodes. Au moment où le devin Mopsus engage les Argonautes à implorer le secours de Médée, une colombe vient du haut des airs se réfugier dans le sein de Jason, pour éviter la poursuite d'un épervier qui s'abat lui même sur la poupe du vaisseau. (Livre III, vers 540.) Valérius Flaccus a tiré le plus heureux parti de l'idée d'Apollonius en l'appliquant à une situation passionnée :

Le beau Jason attend sa jeune et belle amante.
De frayeur éperdue, elle arrive à son tour;
Et comme la colombe, à l'aspect de l'antour
Qui la presse déjà de l'ombre de son aile,
Cherche au séjour de l'homme un asile infidèle;
Ainsi, dans les terreurs qui viennent l'assiéger,
L'imprudente se jette aux bras de l'étranger.

Les trois premiers vers du texte sont d'une grande beauté; les voici :

Ecce autem pavidæ virgo de more columbæ,
Quæ super ingenti circumdata præpetis umbra
In quæcumque tremens hominem cadit.
Lib. VIII, v. 32.

guides. » Cependant, si l'apparition de ces riantes messagères eût succédé aux funérailles de Misène, ou plutôt à ce pompeux sacrifice que l'intérêt de l'action exigeait de préférence à toute autre peinture, l'une des plus heureuses fictions de la poésie brillerait ici comme un trait de lumière au milieu d'un orage, entre la cérémonie sainte et l'entrée aux enfers.

Si Virgile, en imitant le sacrifice d'Ulysse aux divinités du Styx, n'a pas mis dans la description de l'antre des enfers la couleur sombre d'Homère, son élégance égale sa précision dans des détails arides et rebelles à la poésie : on en jugera par ces vers de Delille, si heureusement fidèles, et peut-être d'une harmonie plus imposante que celle du texte :

Mais il est d'autres soins qu'exige la prêtresse :
En un lieu sombre où règne une morne tristesse,
Sous d'énormes rochers, un antre ténébreux
Ouvre une bouche immense ; autour, des bois affreux,
Les eaux d'un lac noirâtre en défendent la route :
L'œil plonge avec effroi sous sa profonde voûte.
De ce gouffre infernal l'impure exhalaison
Dans l'air atteint l'oiseau frappé de son poison ;
Et de là par les Grecs il fut nommé l'Averne.
Avant que d'affronter cette horrible caverne,
La prêtresse d'abord, sous les couteaux sanglants,
De quatre taureaux noirs a déchiré les flancs,
Les baigne d'un vin pur, et, pour premier hommage,
Brûle un poil arraché de leur tête sauvage,
L'offre à la déité qui, du trône des airs,
Étend son double empire au séjour des enfers.
D'autres frappent du fer les victimes mourantes,
Et reçoivent leur sang dans des coupes fumantes.
Un glaive, au même instant, dans les mains du héros,
A la Terre, à la Nuit, vieux enfants du Chaos,
Immole une brebis dont la couleur rappelle
La noire obscurité de la nuit éternelle.
La fille de Cérès, Proserpine à son tour,
Stérile déité d'un stérile séjour,

En hommage reçoit une vache inféconde.
Puis il consacre au roi de ce lugubre monde
L'offrande funéraire et ces tristes autels
Que dans l'ombre des nuits invoquent les mortels.
Lui-même il abandonne aux flammes dévorantes
Des taureaux égorgés les entrailles sanglantes.
Vulcain en fait sa proie, et du gras olivier
L'onctueuse liqueur arrose le brasier.

« Tout à coup, aux premiers rayons du soleil naissant, « sous les pieds la terre semble mugir; les forêts s'ébranlent « sur le haut des montagnes, et les chiens hurlent dans « l'ombre, à l'approche de la déesse. « Loin d'ici, profanes! « s'écrie la sibylle, loin d'ici! Abstenez-vous de paraître dans « cette enceinte sacrée. Et toi, prince, envahis cette route, « tire ton glaive du fourreau; c'est maintenant qu'il faut du « courage et un cœur plein de constance. » Elle dit, et, « furieuse, elle s'élance au milieu du gouffre ouvert; le héros « suit, d'un pas hardi, la vitesse de son guide.

« Seuls, ils marchaient, cachés par la nuit souterraine, à « travers les demeures vides de Pluton et ses états peuplés de « vaines ombres; tel, à la lueur incertaine et trompeuse de « la lune, le voyageur traverse une forêt, quand Jupiter a « obscurci le ciel de ténèbres, et que la sombre nuit a enlevé « aux objets leurs couleurs [1].

« Devant le vestibule, à l'entrée du gouffre infernal, le « Deuil et les Soucis vengeurs ont assis leur couche doulou- « reuse; auprès d'eux, habitent les pâles Maladies et la triste « Vieillesse; la Crainte, la Faim, mère des sinistres conseils, « et la honteuse Indigence, spectres horribles à voir; à côté « d'eux, le Travail et la Mort; puis le Sommeil, son frère, « et les Joies criminelles de l'âme; sur le seuil opposé, la

1 Voici deux beaux vers d'Annibal Caro :

E la grand' ombra del terrestre globo
Priva di luce, e di color le cose.

« Guerre homicide, les Euménides sur leur lit de fer, et la « Discorde insensée dont la chevelure de vipères est rattachée « par des bandelettes sanglantes. Au centre s'élève un orme « épais, immense, qui déploie au loin ses bras séculaires. « C'est là, dit-on, que résident les vains Songes, attachés à « toutes les feuilles de l'arbre [1]. A l'entrée du gouffre habitent « encore, comme en un repaire, des monstres divers; les « Centaures, les Scylles à double forme, Briarée aux cent « bras, l'hydre de Lerne, qui pousse d'horribles sifflements, « la Chimère armée de flammes, et les Gorgones, et les « Harpies, et l'ombre du tyran au triple corps. A cette vue, « frappé d'une soudaine frayeur, Énée saisit son glaive dont « il présente la pointe à tous les monstres qui viennent à lui, « et, si sa docte compagne ne l'eût averti que c'étaient de « vaines images de la vie, des âmes dépouillées de leurs corps, « des simulacres vides et voltigeant sous une forme trom- « peuse, il allait fondre sur eux, et disperser avec son glaive « ces faibles ombres.

« Là commence le chemin qui conduit aux bords de « l'Achéron, vaste gouffre dont les ondes fangeuses bouil- « lonnent en tournoyant, et vomissent dans le Cocyte le « rebut de leur noir limon. Le gardien de ces ondes lugubres « est le hideux et terrible Caron; une barbe blanche, épaisse « et négligée, descend de son menton; un feu sombre jaillit « de ses yeux immobiles; un nœud rattache le sale manteau « qui tombe de ses épaules; lui-même conduit avec l'aviron, « et gouverne avec la voile la barque funèbre qui transporte « les ombres. Il est vieux; mais sa vieillesse est verte et « vigoureuse comme celle d'un dieu. Vers lui se précipitait « la foule répandue sur la rive, des mères, des époux, des

1 Fénelon, en l'imitant, corrige cette fiction un peu vague du poëte latin. Il jette dans l'affreuse cour de Pluton les spectres hideux, les fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivants, les songes affreux, les insomnies aussi cruelles que les tristes songes.

« héros magnanimes, moissonnés par le trépas ; des enfants, « des jeunes vierges promises à l'hyménée ; des fils, dans la « fleur de l'âge, placés sur le bûcher aux yeux de leurs « parents [1] : telles, et non moins nombreuses aux premiers « froids de l'automne, tombent dans les forêts les feuilles « détachées ; ou tels encore s'attroupent sur les plages de « Neptune un essaim d'oiseaux que la saison des frimas exile « au delà des mers, et envoie dans des climats plus voisins « du soleil. Debout, le long du fleuve, toutes ces ombres « demandaient à passer les premières, et tendaient leurs « mains suppliantes vers l'autre rive, objet de leurs désirs ; « mais le sombre nocher reçoit tantôt les unes, tantôt les « autres, et repousse au loin celles qu'ont écartées ses refus.

« Énée est surpris, frappé de ce tumulte : « O vierge, « dit-il, pourquoi ce concours vers le fleuve? que demandent « ces âmes? quel partage inégal éloigne les unes de la rive, « et permet aux autres le passage de ces ondes livides? » — « Fils d'Anchise, vrai rejeton des dieux, répond l'antique « prêtresse, voici les eaux profondes du Cocyte et les marais « stygiens, dont les dieux craignent d'attester et de tromper « la puissance. Cette foule repoussée que tu vois, se compose « de malheureux que l'on n'a point inhumés [2] ; ce nocher,

1 Virgile doit à l'Odyssée cette peinture ; il en a trop abrégé les oppositions si bien marquées dans Homère ; mais il a tiré de son propre cœur ce vers qui arrache des larmes :

Impositique rogis juvenes ante ora parentum.

Plutarque console, avec autant de raison que de tendresse son ami Apollonius de la mort d'un fils. « Jeune homme entier de toutes choses, innocent comme une vierge, objet d'émulation pour tous ses camarades, universellement bien voulu, tant pour la grâce de sa beauté, que pour sa douceur, mais qui s'en est allé de trop bonne heure, en la plus tendre fleur de l'âge. »

2 Annibal Caro traduit ainsi Virgile :

« Cette foule de malheureux morts qui s'éloignent n'a pu obtenir ni tombe, ni larmes, ni même un grain de poussière en mourant. »

« c'est Caron ; ceux qui traversent l'onde infernale ont reçu « la sépulture ; il n'est point permis à Caron de transporter « les morts au delà de ces affreux rivages et de ces rauques « torrents, avant que leurs cendres ne reposent dans leur « dernier asile ; faute des honneurs suprêmes, le sort les « condamne à errer, à voltiger pendant cent années autour « de ces bords. Enfin, admis dans la barque fatale, ils revoient « la rive si longtemps désirée. »

Après la célébration des funérailles de Misène par le héros, nous voici avec lui devant le terrible Averne ; c'est là qu'il nous associe au sacrifice qu'il doit aux lugubres divinités du Styx ; ainsi, c'est en quittant un tombeau qui nous a parlé d'elles, c'est du pied de leurs sombres autels, qu'au bruit de la terre mugissante, à la clarté sinistre des feux du ciel, nous entrons avec le fils de Vénus dans les royaumes désolés [1]. Ici, le poëte, qui suit son héros et se confond quelquefois avec lui, tant il en est rempli, s'arrête un moment pour détourner le courroux des souverains de l'empire infernal. Il a peur de commettre une impiété en révélant à nos regards le Styx, le Chaos et la Nuit éternelle, que les dieux de

1 Il n'y a rien dans Homère qui ressemble au début de Virgile :

> Ecce autem, primi sub lumina solis et ortus,
> Sub pedibus mugire solum, et juga cœpta moveri
> Sylvarum ; visæque canes ululare per umbram.

Apollonius, malgré la beauté de sa poésie dans le sacrifice de Jason, n'approche pas de l'harmonie imitative de ce début. (*Argon.*, liv. III, vers 1210.)

Sénèque et Stace n'en ont pas même le sentiment dans leurs faibles imitations.

Le Tasse est parvenu à surpasser Virgile :

> Chiama gli abitator dell' ombre eterne
> Il rauco suon della tartarea tromba ;
> Treman le spaziose atre caverne,
> E l'aer cieco a quel romor rimbomba.
> JÉRUS., chant IV.

l'Olympe eux-mêmes tremblent de regarder. Dans la fameuse invocation :

Di quibus imperium est animarum, umbræque silentes,
Et Chaos, et Phlegeton, loca nocte silentia late,
Sit mihi fas audita loqui, sit numine vestro
Pandere res alta terra et caligine mersas,

on croit entendre Pascal sondant avec terreur les mystères de notre nature, et demandant pardon des larcins de son génie au dieu qu'il essaye de comprendre, à l'être impénétrable dont il craint d'avoir soulevé quelques voiles en méditant sur l'infini. On peut citer, même après les beaux vers du sixième livre, ceux que Lucain met dans la bouche de la sibylle Érichtho :

Eumenides, Stygiumque nefas, Pœnæque nocentum,
Et Chaos innumeros avidum confundere mundos,
Et rector terræ quem longa in sæcula torquet
Mors dilata deum.

Claudien, que l'on pourrait souvent caractériser par ce trait d'Horace : *Magno promissor hiatu*, fait trop de bruit pour le sujet, en parlant aux divinités infernales [1]. Dans leur

1 Le même poëte, dans son Enlèvement de Proserpine, fait adresser à Pluton un discours dont le début est fort beau :

O maxime noctis
Arbiter, umbrarumque potens, cui nostra laborant
Stamina; qui finem cunctis et semina præbes,
Nascendique vices alterna morte rependis,
Qui vitam lethumque regis, nam quidquid ubique
Gignit materies, hoc te donante creatur,
Debeturque tibi, certisque ambagibus ævi
Rursus corporeos animæ mutantur in artus.

« Arbitre suprême de la nuit, souverain des ombres, pour qui seul travaillent nos fuseaux, toi qui donnes le principe et le terme de l'existence à tous les êtres, toi qui maintiens un juste équilibre dans

apostrophe au Chaos et à la Nuit[1], Satan ou Milton semblent avoir eu des souvenirs de Virgile ; Lucain, est ici presque son égal, cependant nous ne retrouvons pas dans ses vers la charmante comparaison par laquelle Virgile nous repose un moment de notre terreur ; elle renaît bientôt, avec une force nouvelle, sur le seuil des enfers.

La Théogonie d'Hésiode a fourni à l'Énéide plusieurs traits de la peinture des monstres assis ou debout sur le seuil des enfers ; mais on ne trouve pas dans le poëte grec même, le germe de cet admirable vers qui exprime si bien une vérité d'expérience :

Luctus et ultrices posuere cubilia Curæ.

En effet, les soucis vengeurs ou les remords figurent au premier rang parmi les causes qui conduisent à la mort tantôt les grands coupables que Juvénal[2] et Perse[3] ont représentés sous des couleurs si vives, tantôt des coupables plus obscurs que leur conscience flagelle sourdement. Hésiode n'a pas dit, comme Virgile :

Et Metus, et malesuada Fames, ac turpis Egestas,
Terribiles visu formæ.

Et en effet, soit qu'il les entrevoie des yeux de l'imagination et de la crainte, soit qu'il les regarde en face, ce sont de

le monde par la succession des races qui naissent et qui passent ; maître de la vie et de la mort, car tout ce que la matière enfante est créé par tes bienfaits, est dû à ton empire, et retourne, après les longues erreurs d'une absence mystérieuse et limitée de l'âme, reprendre sa forme corporelle. »

1 *Paradis perdu*, chant II.

2 Quos diri conscia facti
Mens habet attonitos et surdo verbere cædit.

3 Et tacida sudant præcordia culpa.

terribles fantômes pour l'homme. On lit dans Hésiode : « Là demeurent les enfants de la sombre Nuit, le Sommeil et la Mort, divinités odieuses que jamais le soleil n'éclaire de ses rayons. L'un parcourt la terre et les vastes mers, comme un ministre de repos pour les hommes ; l'autre a un cœur de fer et des entrailles d'airain pour dévorer sans pitié le premier qu'elle rencontre ; elle est haïe même des immortels. »

Dans tout le tableau d'Hésiode, l'auteur de l'Énéide n'a voulu adopter que la fraternité du sommeil et de la mort ; mais cette pensée presque inaperçue dans le modèle, voyez ce qu'elle devient dans l'imitateur ! *Et consanguineus Lethi Sopor* [1]. Que de réflexions nous suggère cette seule image ! Semblables aux deux fils de Léda, nous mourons et nous renaissons chaque jour ; la nuit occupe la moitié de notre vie ; c'est bien le cas d'appliquer à l'homme qui possède pour si peu de temps un bien disputé chaque jour par un ennemi menaçant, les expressions d'Horace, *Brevem dominum.* C'est bien le cas de nous écrier avec le poëte *: Quid brevi fortes jaculamur ævo multa ?* Pourquoi ce courage à lancer de grands projets dans une vie si courte ? ou plutôt, puisqu'elle n'a pour mesure que la moitié de nos années, comment pouvons-nous consentir à la dissiper encore comme la chose la plus vile ? Comment ne pas chercher à mieux profiter d'un souffle que la nature nous redemandera bientôt, parce qu'elle en a besoin, comme dit Bossuet, pour le jeter dans d'autres moules. Un autre trait que Virgile doit à lui seul, *Mala mentis gaudia*, « Les joies criminelles de l'âme, » ré-

1 Orphée appelle le sommeil frère de l'oubli et de la mort. Homère donne aussi la mort pour sœur au sommeil, dans l'Iliade, chant XIV, vers 231.

Plutarque dit, dans la consolation à Apollonius : « Le dormir et la mort sont jumeaux. » Le même auteur cite un philosophe qui appelait le dormir les petits mystères, comme s'il eût voulu dire : le modèle et le préambule de la mort.

veille encore bien des réflexions à l'homme attentif sur les secrets de son propre cœur. Quelle leçon de morale l'éloquence de Massillon aurait fait jaillir de ce texte si simple! Que chacun de nous le commente avec sa conscience, et devienne son propre Massillon.

La fameuse allégorie de Milton[1], tant blâmée par beaucoup de critiques, tant admirée par Addisson, est, malgré ses défauts, une création originale et hardie. Dans notre croyance, le péché commis à la garde des enfers, et seul capable d'ouvrir leurs portes inébranlables, est plus effrayant que le deuil, les soucis vengeurs, et tous les monstres de Virgile. Que devient la mort, fille de la nuit, auprès de la mort telle que l'a faite Milton, fille du péché, qui regarde avec horreur cet affreux enfantement de la luxure, et s'écrie en fuyant : « *La mort! la mort!* » paroles inconnues jusque-là, et répétées d'échos en échos par tous les enfers!

Qu'on se figure effectivement que ces mots terribles sont un arrêt contre le genre humain, jusques alors exempt de la funeste loi de la destruction; qu'on entre dans les idées de notre système religieux, qui admet la conjuration de Satan contre des créatures, objets de la prédilection céleste et de sa jalousie, et l'on sentira combien ces transports de l'enfer victorieux et sûr de dévorer toutes les générations du monde, sont une image plus imposante et plus poétique, plus dramatique même, que la joie du Tartare des anciens quand il a repris sa proie dans la jeune Eurydice. Fictions pour fictions, mensonges pour mensonges, donnons du moins la préférence au grandiose, et prêtons-nous à des illusions qui produisent le sublime. C'est dans cette disposition qu'il faut lire le Dante et Milton.

La peinture de la mort pâle et dévorante, aux pieds du trône de Pluton, armée d'une faux tranchante qu'elle aiguise sans cesse, nous frappe dans le Télémaque par la justesse de l'image;

1 *Paradis perdu*, chant III.

cependant cette fiction ne paraît plus que vulgaire, lorsque Milton nous met en face du monstre de son invention. Chez lui, la mort porte un dard dans la main, une ombre de couronne sur la tête; et au moment où elle s'élance sur Satan, l'abîme tremble sous ses pas. Qui ne frémirait pas devant cette effroyable reine du monde, qui brûle incessamment du désir de dévorer le genre humain son tributaire? Une fois que les poëtes sont entrés dans le domaine de l'imagination, la raison elle-même leur permet beaucoup, mais aussi elle attend des prodiges; Milton en fait souvent.

Fénelon n'a point copié le vestibule des enfers de Virgile, et peut-être eût-il mieux fait de l'imiter que d'engager Télémaque, sur les bords du Cocyte, dans un dialogue moral avec le roi de Babylone, livré à Caron par Mercure, et soumis au pouvoir absolu de ses anciens flatteurs, qui se vengent sur lui de leur servitude et de leur bassesse. Mais quelle admirable peinture, que Pluton assis sur son trône d'ébène, avec son visage pâle et sévère, ses yeux creux et étincelants, son front ridé et menaçant[1]! quel terrible licteur de ce tyran,

1 Sénèque a tracé ce portrait de Pluton :

« La majesté de ce dieu est terrible, son front fier et menaçant : cependant son visage retrace la physionomie de ses frères et d'une famille si grande; il ressemble à Jupiter, mais à Jupiter tonnant; presque toute l'horreur de l'empire infernal est dans le maître lui-même, dont l'aspect fait trembler ceux qui font trembler tous les autres. »

Moins le dernier coup de pinceau, ce portrait est d'un maître.

Même après les vers de Sénèque, Claudien n'est point ici à dédaigner :

> Ipse rudi fultus solio, nigraque verendus
> Majestate sedet, squalent immania fœdo
> Sceptra situ; sublime caput mœstissima nubes
> Asperat, et diræ riget inclementia formæ.
> Terrorem dolor augebat.

« Pluton lui-même, élevé sur un trône informe et grossier, y siége environné d'une sombre et redoutable majesté; son sceptre cruel est

l'ennemi de la race humaine, que la mort toujours prête à frapper au moindre signe ! Avec quel art Fénelon, négligeant les monstres fantastiques de la fable, a réuni autour de l'inflexible déesse, ses véritables ministres, les cruelles Défiances, les Vengeances toutes dégouttantes de sang et couvertes de plaies, les Haines injustes, l'Avarice qui se ronge elle-même, le Désespoir qui se déchire de ses propres mains, la Trahison, l'Envie qui se tourne en rage dans l'impuissance où elle est de nuire, l'Impiété qui se creuse elle-même un abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance[1] ! Voltaire imite ses devanciers en élevant leurs pensées, ou en créant de nouvelles images :

Là gît la sombre Envie, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche ;
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants :
Triste amante des morts, elle hait les vivants :
Elle aperçoit Henri, se détourne et soupire.
Auprès d'eux est l'Orgueil *qui se plaît et s'admire ;*
La Faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime et détruit les vertus ;
L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée ;
La tendre Hypocrisie, aux yeux pleins de douceur ;
Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur ;
Le faux Zèle *étalant ses barbares maximes,*
Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.

Palissot n'hésite point à préférer ces vers à ceux du poëte latin ; Clément soutient au contraire la supériorité de Virgile. Quel que soit l'avis des lecteurs sur cette controverse, je crois qu'ils approuveront, dans l'auteur de la Henriade, l'idée

noirci par une rouille épaisse ; un funèbre nuage attriste son front sourcilleux, et couronne la roideur et la sévérité d'un visage farouche. La douleur redoublait encore la terreur qu'il inspire. »

1 *Télémaque*, chant XVIII.

d'avoir, comme Fénelon, placé l'envie sur le seuil des enfers; l'envie est une des plus coupables passions de l'homme, et le poëte l'a personnifiée en véritable peintre.

Ni Fénelon ni Voltaire n'ont assez bien senti peut-être l'effet de la fiction de Virgile. Dans quel affreux séjour Énée va se précipiter, si notre imagination se représente l'enfer d'après les monstres qui en gardent l'entrée! Quel sera le tyran dont nous allons affronter la présence, puisque voilà l'horrible cortége qui veille au devant du vestibule de son palais, puisque les ministres de la mort sont en quelque sorte les introducteurs des victimes qu'elle amène chaque jour à leur maître commun!

Virgile voulant continuer ici l'impression qu'il avait produite par sa lugubre invocation, la vraisemblance permet d'admettre l'épouvante d'Énée devant les fantômes de l'Érèbe. Mais n'expose-t-elle pas le prince troyen à quelque ridicule, après la réponse de la sibylle? et cette réponse elle-même ne diminue-t-elle pas la terreur que le poëte a pris soin de nous inspirer? Homère, Fénelon et l'auteur de la Henriade, ne donnent pas lieu à ces doutes. Ulysse et son fils s'avancent seuls et sans guide à travers les ténèbres; si leur cœur est ému, leur courage se soutient de lui-même; on ne les voit pas, ou effrayés devant de vaines ombres, ou s'exposant à commettre la faute d'offenser le dieu des morts dans ses sujets. Au contraire, le Dante a pu, sans inconvénient, laisser éclater sa propre peur au commencement de son voyage dans l'empire des morts; d'ailleurs il a su tirer de cette peinture des beautés originales que nous ferons valoir en leur lieu.

Sénèque n'aurait pas dû répéter pour l'affaiblir l'admirable portrait de Caron tracé par Virgile; Fénelon, si habile dans ses emprunts aux anciens, a copié froidement ici le tableau touchant des ombres qui brûlent de passer au delà du Styx; le Dante, au contraire, a fait sortir d'une imitation une création pleine de génie. « Un grand concours paraît auprès du fleuve; ce sont des âmes que Caron vient chercher en leur

criant : « Malheur à vous, âmes perdues; n'espérez plus jamais de voir les cieux; je vais vous conduire vers l'autre rive, dans la région des ténèbres, au milieu des flammes et des glaces éternelles. » En entendant les cruelles paroles du vieillard, ces ombres, nues et harassées, changèrent de couleur et grincèrent des dents; elles blasphémaient Dieu, elles maudissaient leurs parents, l'espèce humaine, les temps, les lieux, et la race de leur race, et leurs derniers enfants. Ensuite elles se réunirent en versant des larmes amères sur le fatal rivage, où est attendu tout homme qui n'a point la crainte de Dieu. Avec un seul éclair de ses yeux enflammés, le pilote infernal les rassemble toutes, et frappe de l'aviron les plus lentes à se mouvoir; telles que dans l'automne les feuilles tombent une à une jusqu'à ce que l'arbre ait vu toute sa dépouille sur la terre, la race impie d'Adam se jette dans la barque au moindre signe du vieillard, comme l'oiseau se précipite à son propre cri qu'imite l'oiseleur.... Ainsi les ombres traversent l'onde noire; et avant qu'elles soient descendues sur le bord opposé, une autre foule assiége déjà la rive du départ. » Le poëte ajoute : « Mon fils, ceux qui meurent dans la colère de Dieu accourent ici de toutes les régions; ils sont empressés de traverser le fleuve, parce que la justice divine les pique de son aiguillon, et que leur crainte se change en un désir ardent. » A ces paroles, le sombre royaume tremble sur ses fondements; il s'élève sur cette terre de larmes un vent mêlé d'éclairs qui sillonnent les ténèbres. »

Nous sommes, avec Virgile, au milieu des ombres impatientes de traverser le fleuve que les mortels passent sans retour; Énée reconnaît parmi elles plusieurs des siens.

Le héros est ému d'un sort si rigoureux.
Oronte et Leucaspis frappent soudain ses yeux.
Comme Énée, échappés des murs fumants de Troie,
Des vagues en courroux tous deux furent la proie.

Palinure comme eux avait fini ses jours :
Des astres de la nuit il observait le cours,
Lorsqu'il tomba plongé dans la liquide plaine.
Le héros l'aperçoit, le reconnaît à peine :
« Palinure, est-ce toi ? Comment t'ai-je perdu ?
« Apollon, qui jamais en vain n'a répondu,
« Pour la première fois dément donc ses oracles !
« Tu devais, avec nous forçant tous les obstacles,
« Aux bords ausoniens conduire tes amis ;
« Et voilà comme il tient ce qu'il avait promis !—
« Les dieux, dit le nocher, que votre plainte cesse,
« N'ont ni causé ma mort, ni trahi leur promesse.
« La main au gouvernail, l'œil tourné vers les cieux,
« Tandis que j'observais leur cours silencieux,
« Par un sort imprévu précipité dans l'onde,
« J'entraînai le timon dans ma chute profonde.
« Mais, j'en atteste ici le terrible élément,
« J'ai moins tremblé pour moi, dans ce fatal moment,
« Que pour mes compagnons, pour vous, pour votre flotte ;
« Surtout pour mon vaisseau privé de son pilote.
« Durant trois longues nuits, j'ai d'un bras courageux
« Lutté contre les vents et les flots orageux ;
« Enfin mon œil, du haut d'une vague écumante,
« Vit de loin cette terre, objet de notre attente.
« Sous le poids dont les eaux chargeaient mon vêtement,
« Vers le bord désiré je nageais lentement ;
« De la rive éloignée une vague m'approche ;
« Je m'élance, et saisis la pointe d'une roche.
« J'aperçois des humains, j'implore leur secours :
« Et leur lâche avarice a terminé mes jours !
« Depuis, mon triste corps est le jouet de l'onde.
« Voilà mon sort. Mais vous, par le flambeau du monde,
« Par sa douce clarté que je ne verrai plus,
« Par votre cher Ascagne et ses jeunes vertus,
« Par les mânes d'Anchise, abrégez ma misère !
« Un peu de terre, hélas ! suffit à ma prière ;
« Véline de mon corps vous rendra les débris :
« Ou, s'il se peut, au nom de la belle Cypris,
« D'accord avec les dieux, qui vous guident sans doute,
« Sur ces fatales eaux favorisez ma route ;

« Que je trouve un asile au delà de ces flots,
« Et que mon ombre au moins obtienne le repos. —
« Quel téméraire espoir! lui répond la sibylle :
« Où t'égare un désir, une attente inutile?
« De quelle vaine ardeur ton cœur est consumé!
« Quoi! sans l'ordre des dieux; quoi! sans être inhumé,
« Tu crois franchir le Styx et son onde sévère?
« L'inflexible destin est sourd à ta prière;
« Cesse de t'en flatter. Écoute toutefois
« De ce même destin la consolante voix :
« Les peuples, redoutant les vengeances célestes,
« Par des tributs vengeurs consacreront tes restes;
« Et ton nom à jamais illustrera les lieux
« Qui doivent recevoir et ta cendre et leurs vœux.»
Ce discours le console, et sa gloire future
Calme un peu la douleur de sa triste aventure.

Quel accent du cœur dans les prières du malheureux Palinure! quel intérêt elles nous inspirent pour lui! quel éloge elles font du prince auquel son compagnon les adresse! Le premier vœu du pilote est bien modeste; il ne demande qu'un peu de terre jeté sur son corps; bientôt, encouragé sans doute par les regards du fils d'Anchise, et par sa bonté si connue, il ose lui dire :

Da dextram misero, et tecum me tolle per undas.

Cette demande ne saurait être exaucée; mais quelles nobles consolations d'une douleur si grande sont offertes au malheureux Palinure qui les mérite! Peut-être le prince troyen ne paraît-il pas assez touché de la funeste aventure du Tiphys de sa flotte. Dans l'Odyssée, au seul aspect d'Elpénor, qui était son pilote, Ulysse est ému de compassion, ses yeux se mouillent de larmes. Cependant jamais Virgile n'eût admis cette singulière réflexion dans un pareil sujet : « Sans voile « et sans aviron, tu as devancé mon navire. » La mort d'Elpénor, causée par l'ivresse, offense le goût et repousse l'in-

térêt. Palinure a péri encore occupé des devoirs que lui imposaient l'amour de la patrie et la confiance d'Énée. L'oubli sublime de lui-même au dernier moment de sa vie, son ardente sollicitude pour les Troyens, lorsqu'il se sent précipité dans le gouffre qui va l'engloutir pour jamais, le relèvent à nos yeux en augmentant notre affection pour lui. Rien de pareil dans Homère. Si la prière d'Elpénor a quelque chose de plus tendre que celle de Palinure, on ne trouve que dans celle-ci ce souvenir de la douce lumière du jour, si touchant dans la bouche d'un mort qui cherche à exciter la pitié d'un vivant. A la vérité, le mérite de l'invention appartient encore ici à l'auteur de l'Odyssée [1]; événement, circonstances, situation, il a tout donné à son imitateur; il lui a fourni jusqu'à d'heureux artifices de style [2]. En comparant les deux poëtes, on reconnaîtra dans Virgile une mesure parfaite, l'art de tout dire sans s'égarer en de longs détours, de nouvelles images, de plus vives couleurs et un profond sentiment des convenances.

Homère et Virgile nous rappellent ici la prière de Philoctète à Pyrrhus, et celle d'Archytas à un voyageur. Horace, qui a retracé de tant de manières la nécessité de la mort, a trouvé, dans l'ode consacrée au philosophe de Tarente, étendu sur le rivage et demandant la sépulture à un nocher errant sur les mers, une forme aussi neuve que dramatiquepour représenter cette vérité par des images sensibles. « Toi qui mesurais la mer et la terre; toi qui comptais les grains innombrables du sable, te voilà donc arrêté sur le rivage de Matina, faute d'une main qui répande sur toi un peu de poussière, présent réclamé par ton ombre. Il ne

1 Chant XI.

2 Il est curieux, par exemple, de voir comment Virgile imite Homère dans ce beau passage :

Vix lumine quarto
Prospexi Italiam, summa sublimis ab unda.

te sert de rien d'avoir élevé ton vol jusqu'aux demeures célestes; d'avoir parcouru avec ton esprit la sphère du monde; hélas! tu devais mourir.... » La réponse d'Archytas est d'une admirable beauté que relèvent encore ces dernières paroles: « Mais toi, nocher, sois assez humain pour accorder à mes os, à ce corps sans sépulture, une poignée de ce sable mobile. » Les vœux qui suivent cette prière, les menaces qui montrent au pilote le salaire d'un refus impie, complètent le tableau que le poëte, par un conseil du génie, termine ainsi: « Quelque pressé que tu sois, le retard ne sera pas long, « jette sur moi par trois fois un peu de poussière, et tu peux « partir. » Bossuet, dans ses fiers dédains de cette vie mortelle et fugitive, à laquelle nous nous attachons de toutes nos forces, comme si nous pouvions l'arrêter dans sa course ou la retenir, a-t-il plus d'éloquence?

« Après avoir apaisé la douleur de Palinure, la prêtresse « et le héros poursuivent leur route et s'approchent du fleuve. « D'aussi loin que le nocher, debout au milieu du Styx, les « voit traverser le bois silencieux, et diriger leurs pas vers la « rive, il attaque le prince et le gourmande en ces mots: « Qui « que tu sois qui viens armé vers nos bords, parle, que veux- « tu? réponds et garde-toi d'avancer. C'est ici le séjour des « ombres, du sommeil et de la nuit sa mère. Il m'est défendu « de passer les vivants dans la barque infernale; et certes je « n'eus pas à m'applaudir d'avoir reçu sur ce lac, Alcide, « Thésée, Pirithoüs, quoiqu'ils fussent issus des dieux, et « invincibles par leur force et leur courage. Le premier osa « donner de sa main des chaînes au gardien du Tartare, et « l'arracher tout tremblant du trône même de Pluton[1]. Les

1 Les deux vers du texte sont d'une grande beauté, mais on peut encore citer auprès d'eux ce passage d'Ovide:

Tyrinthius heros
Restantem, contraque diem radiosque micantes

« deux autres tentèrent d'enlever la reine des enfers de la « couche du sombre monarque. »

« La sibylle lui répond en peu de mots : « Il n'est point ici « de pareilles embûches ; cesse de t'émouvoir ; ces armes ne « te menacent d'aucune violence. Que, du fond de son antre, « l'affreux portier du Tartare continue d'épouvanter de ses « aboiements le pâle essaim des ombres ; que la chaste Pro- « serpine ne cesse point de garder le seuil du séjour conjugal « Celui que tu vois, Énée, prince troyen, fameux par sa « piété comme par ses exploits, descend vers son père dans « les profondeurs du ténébreux Érèbe. Si tu n'es point tou- « ché de ce grand exemple de tendresse filiale, reconnais « du moins ce rameau. » En même temps, elle découvre le « rameau d'or caché sous sa robe. A cet aspect, la rage qui « gonflait le cœur du vieillard expire. Il se tait ; il admire la « branche fatale, et le don sacré qu'il revoit après si long- « temps ; et tournant sa poupe azurée, il la pousse vers la « rive : les ombres assises le long des bancs ou sur le tillac, « il les écarte, et reçoit à son bord le grand Énée. Le frêle « esquif gémit sous le poids du héros, et laisse entrer par « quelques ouvertures l'onde infernale. Enfin, parvenus sans « obstacle au delà du fleuve, le prince et la prêtresse descen- « dent, et sont déposés sur un limon impur couvert d'algue « et de noirs roseaux. »

Le Dante, imitateur de Virgile, fait ainsi parler Caron : « Et toi, homme vivant qui te présentes ici, sépare-toi de la compagnie des morts. » Mais, voyant que je ne m'éloignais pas : « Ce n'est pas dans ce lieu, c'est par une autre voie et

Obliquantem oculos, nexis adamante catenis
Cerberon abstraxit.

MÉTAM., lib. VII.

Il est bon de rapprocher de Virgile et d'Ovide les exagérations que Sénèque met dans la bouche de Junon ; les vers sont beaux pourtant. (*Hercule furieux*, acte I, scène I.)

sur une barque plus légère que tu dois passer au rivage opposé. — Caron, dit alors mon guide, cesse de t'irriter; ainsi le veut celui qui peut tout ce qu'il veut; ne demande rien de plus. » A ces paroles, le nocher des ondes livides apaisa la colère répandue sur son visage ombragé d'une barbe épaisse, et dans ses yeux qui roulaient des flammes [1]. » Le même auteur dit au sujet de Caton, gardien assez étrange du purgatoire : « Je vis près de moi un vieillard solitaire dont l'aspect était digne de tout le respect qu'un fils doit à son père. Il portait une longue barbe à moitié blanche, et semblable aux cheveux qui tombaient par flocons sur sa poitrine. Les rayons des quatre étoiles sacrées réfléchissaient sur sa figure une lumière aussi vive que celle du soleil. « Qui êtes-vous, vous qui, marchant contre le fleuve des ténèbres, avez fui la prison éternelle, dit le vieillard, en agitant sa barbe vénérable? qui vous a guidés? qui vous a servi de flambeau pour sortir de la nuit profonde dont se couvre sans cesse la vallée infernale? les lois de l'abîme sont-elles rompues? ou le ciel a-t-il changé ses antiques décrets, pour que des condamnés comme vous puissent approcher de ma retraite? »

Fénelon représente Caron avec les couleurs du chantre d'Énée; mais il suppose que le dieu, instruit de l'ordre de Jupiter, montrant au jeune Grec un front moins ridé, des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui indique le chemin sombre qui conduit au palais de Pluton. Ni le Dante ni l'auteur de Télémaque n'ont reproduit la petite circonstance de la barque qui fléchit sous le poids d'Énée; ce détail est naïf comme beaucoup de traits dans l'Odyssée, mais je ne sais pas si on le trouvera aussi convenable que ce passage d'Homère : « L'essieu de hêtre crie sous le poids; en effet, il portait la terrible Minerve et le puissant Diomède [2]. » Sénèque, qui pousse tout à l'excès, mais qui a l'excuse de parler d'Her-

1 *Enfer*, chant III

2 *Iliade*.

cule, dit : « Caron venait de ramener sa barque vide au rivage, et redemandait de nouvelles ombres ; Alcide réclame le passage ; la foule s'écarte ; le cruel Caron s'écrie : « Où vas-tu, mortel audacieux? arrête tes pas rapides. » Le fils d'Alcmène, impatient de tout retard, fait violence au nocher des morts avec son propre aviron, et monte sur la poupe ; la barque, *capable de contenir tant de peuples*, fléchit sous le poids d'un seul homme : Alcide s'assied, et l'esquif trop chargé boit tour à tour par l'un de ses flancs qui chancelle, les eaux du Léthé [1]. »

1 *Hercule furieux*, acte III, scène II.

Les vers de Sénèque sont purs, énergiques et rapides : Horace ne les aurait pas mieux écrits ; il n'aurait pas mieux tracé une scène si vive ; mais aurait-il fait cette opposition de peu de sens ?

Cymba populorum capax
Succubuit uni.

Avant de quitter le Caron de Virgile, je dois prendre dans les chants de la Grèce moderne, publiés en prose par M. Fauriel, et imités par M. Lemercier, des comparaisons vraiment curieuses. Dans ces chants, Caron paraît trois fois sur la scène, et trois fois il est l'image sensible de cette mort inévitable et sans pitié qui ne considère rien, ni le rang, ni le sexe, ni l'âge, ni la félicité, ni le malheur, quand elle a résolu de prendre ses victimes. Voici la première des scènes où figure le vieux nocher des morts : « Sœur de neuf frères aussi braves l'un que l'autre, fière de sa beauté, une vierge promise à Constantin, osait braver Caron ; mais le vieux nocher lui lance un trait mortel au milieu de ses rêves d'amour, d'hymen et de bonheur ; Constantin, qui venait chercher sa fiancée avec le cortége et au milieu des chants de l'hymen, voit des apprêts funèbres, demande le nom de la victime, l'apprend, ordonne aux constructeurs du tombeau de sa maîtresse de creuser un lit de mort pour deux ; et, se frappant avec un poignard, il expire. L'amant et la fiancée sont réunis dans leur dernier asile. »

Le jeune Pâtre et Caron, tel est le titre de la seconde pièce. Un leste et beau pasteur descend rapidement une montagne ; Caron l'attend au détour de la route et veut l'arrêter ; le jeune homme, encore plus éloquent que le vieillard de La Fontaine (fable de la Mort et du Mourant), allègue son âge, sa femme, ses enfants. Caron se montre

« En face des deux voyageurs, reprend Virgile, le gigan-
« tesque et terrible Cerbère, couché dans sa caverne, fait « retentir les livides royaumes du bruit de ses trois gueules « menaçantes; la sibylle, qui voit les têtes du monstre se « hérisser de serpents, lui jette un gâteau soporifique, pétri « avec du miel et le suc des pavots. Cerbère, saisi d'une faim « dévorante, ouvre ses trois gouffres béants, engloutit la « proie offerte à sa rage; et soudain, développant une croupe « immense, il tombe assoupi dans l'antre, que son corps « étendu occupe tout entier. Énée se hâte de franchir l'entrée

inflexible : « Eh bien, dit le pâtre, qui compte sur sa force, viens lutter avec moi : vainqueur, tu me prendras; vaincu, tu chercheras ailleurs ton cruel plaisir. »

> Le berger tout le jour soutint sans succomber
> Sa lutte avec Caron; le soir le vit tomber.

Ces allégories sont naïves et vraies; mais toute la grâce des imaginations de la Grèce est empreinte dans le petit drame que je vais citer, et qui a pour titre *le Passage de Caron*. « L'ombre attriste et noircit les cimes des montagnes; sont-elles agitées par les vents et les orages? non; ce ne sont ni les vents ni les nuages du ciel qui attristent la nature, c'est la présence de Caron. L'impitoyable vieillard passe dans la barque fatale les morts qu'il a surpris, les jeunes d'abord, et les vieux à leur suite; il entraîne aussi une multitude d'enfants qui étaient encore sur le seuil de la vie; en vain on le supplie : il n'entend rien. Jeunes et vieux lui criaient : « Caron, suspends ta « course, viens t'arrêter près de ce riant village, auprès de ces ruis- « seaux limpides; » mais voici sa cruelle réponse :

> Non : le vin charmerait les vieillards réjouis;
> Les amours et le disque amuseraient leurs fils :
> Et les enfants joueraient sur l'émail des prairies.
> En puisant l'onde aux bords qui me ralentiraient,
> Sur des berceaux fleuris leurs mères les verraient;
> Les frères, les époux, les femmes attendries,
> Se reconnaissant tous, me viendraient implorer,
> Si, dans vos frais hameaux, près des claires fontaines,
> Je les laissais se rencontrer :
> Et les couples aimants tiennent par tant de chaînes,
> Qu'on ne peut plus les séparer.

« des enfers dont le gardien est endormi, et ses pas rapides « l'éloignent du fleuve qui ne ramène jamais ses passagers « mortels. »

Appollonius efface Virgile lui-même, en nous montrant ainsi le dragon de Mars assoupi par Médée : « Bientôt le dragon, dompté par la force du charme, abaisse ses replis menaçants, et se roule en une infinité de cercles, semblable à un vaste flot qui se répand sans bruit sur le rivage. Cependant il lève encore la tête, et cherche de tous côtés sa proie en ouvrant une gueule effroyable. Médée, secouant un rameau de genièvre nouvellement coupé, lui répand sur les yeux une liqueur enchantée qui l'endort; sa tête retombe sur la terre, et son corps tortueux couvre au loin la forêt[1]. » Ni les images ni le style de Valérius Flaccus ne méritent ici un regard. Le Dante retrace avec la plus sauvage énergie le monstre qui veille à la porte des enfers[2].

« Les cris du monstre aux trois gueules béantes, réson-

1 *Argonautiques*, vers 150.

2 « Cerbère, monstre cruel et divers, aboie avec ses trois gueules menaçantes contre les races proscrites et plongées dans le cercle de la pluie éternelle maudite et glacée, qui tombe sur elles avec la grêle et la neige au sein d'un air ténébreux.

« Les yeux du monstre sont noyés de sang, sa barbe noire et dégoûtante, son ventre large, ses pattes armées de griffes; il déchire, il écorche, il partage en lambeaux les malheureux que la pluie fait hurler comme lui... Dès qu'il nous aperçut, le reptile immense ouvrit sa gueule et montra au-dehors ses dents recourbées : il n'y avait pas un de ses membres qui ne fût agité. Mon guide se baissa, prit de la terre dans ses deux mains, et la jeta dans les trois gueules affamées. Et tel le chien qui aboie pour demander sa proie, s'apaise aussitôt qu'il mord sa pâture, et ne pense plus, ne travaille plus qu'à la dévorer; tel le démon Cerbère abaissa ses trois gueules impures dont le triple tonnerre assourdit les ombres. » (*Enfer*, chant VI.)

Sans doute Virgile a plus de goût, plus de noblesse, mais aussi moins de relief, moins de cette originalité qui donne une forme nouvelle aux images fidèles de la nature.

« naient encore de loin aux oreilles d'Énée; tout à coup il « entend des voix plaintives, de longs vagissements; c'est « un peuple d'enfants dont les âmes pleurent sur le seuil de « ce séjour; privés de connaître les douceurs de l'existence, « et ravis au sein maternel, un jour de deuil les arracha du « berceau pour les plonger dans la nuit de la tombe. Près « d'eux, on voit les victimes condamnées à la mort pour un « forfait supposé. Toutefois ces places ne sont point données « sans la volonté du sort et sans l'arrêt d'un juge; scruta- « teur sévère[1], Minos agite dans ses mains l'urne fatale, « appelle à son tribunal les ombres silencieuses, recherche « leur vie et leurs crimes[2]. En ce lieu habitent avec tristesse « ces infortunés qui, quoique exempts de crimes, se sont « donné la mort de leur propre main, et, détestant la lu- « mière, ont rejeté loin d'eux leur âme innocente[3]. Ah! « qu'ils voudraient maintenant, rendus à la clarté céleste, « supporter encore l'indigence et les plus durs travaux! Le « destin s'y oppose : un odieux marais les enchaîne de ses « tristes ondes, et, neuf fois replié autour d'eux, le Styx les « entoure à jamais. »

Peut-être les plus jeunes victimes de la mort auraient-elles dû arrêter un peu plus longtemps les regards de Virgile.

1 *Quæsitor*, veut dire juge, qui informe.

2 Stace dit avec beaucoup d'énergie : « Minos demande la vérité sans réserve, force les coupables à remonter toute leur vie pour la dévoiler, et à reconnaître enfin la justice du salaire et du lucre de leurs crimes. » (*Théb.*, liv. IV.)

3 Claudien reste au-dessous de Stace dans le même sujet :

« Arbitre de la justice, Minos du haut de son tribunal interroge le cœur des coupables, et sépare le crime de l'innocence. Voit-il des pervers refuser l'aveu de leurs fautes? il les livre soudain aux fouets de son inflexible frère, Rhadamante, qui siége auprès de lui; après avoir examiné longtemps toutes les actions de cette courte carrière de la vie terrestre, il égale la peine au délit, et contraint les coupables à revêtir la forme et à subir le silence des animaux. » (*Invectives contre Rufin,* liv. II.)

Pourquoi placer ces innocentes créatures sur le seuil des enfers? On est tenté de leur mettre dans la bouche cette plainte qui semble être le commencement d'un hymne que toutes les générations, ravies à la terre par une mort prématurée, adressent en mourant au Ciel qui les appelle :

Hélas! si jeune encore
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?
Ma vie à peine a commencé d'éclore :
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas! si jeune encore
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur [1] ?

Il eût été digne d'un poëte aussi tendre que Virgile, d'ouvrir aux enfants les Champs Élysées, où, revêtus de grâce et d'innocence, ils offriraient aux mères de tous les pays et de tous les siècles, la plus douce des illusions. Rien n'est plus propre à la favoriser, que le bel hymne de Santeul, qui commence par ces mots : « Salut, fleurs du martyre, que, sur le seuil même de la vie, l'épée cruelle a moissonnées comme l'ouragan moissonne des roses naissantes. » Le même poëte nous représente ces tendres victimes jouant avec des palmes et des couronnes sur l'autel du sacrifice qui est leur premier degré vers le Ciel, ouvert pour les recevoir. On peut encore citer, comme une chose bien touchante, ces paroles du Christ, gravées dans un cimetière de campagne, sur le tombeau d'une fille morte à l'âge le plus tendre : « Laissez les petits enfants venir à moi. » Les mères ne manqueront pas de commenter, avec les espérances de leur cœur, une idée si ingénieuse. Plus heureusement inspiré que ses modèles, Klopstock met les âmes innocentes qui ont quitté la vie avant que leur tendre corps eût achevé de prendre sa forme, sous la garde de quelques anges de la terre qui les aiment;

1 *Esther*, chœurs.

les inspirent, et leur révèlent les beautés de l'univers par des chants mêlés aux accords de la harpe. Ces maîtres divins entretiennent encore leurs élèves du bonheur qui les attend au pied du trône de l'éternel [1].

C'est sans doute comme exempts de crime, que les hommes injustement condamnés se trouvent dans l'Énéide, au même lieu que les enfants; ce rapport est bien faible; ces hommes méritaient au contraire de la justice divine une place à part, et des récompenses proportionnées à l'iniquité de leur condamnation et aux angoisses de leur mort. Par un contraste heureux, Virgile place auprès de l'enfance qui n'a pu soupçonner les peines de l'âme, les victimes que l'excès de l'infortune ou les douleurs morales, et le dégoût de la vie ont conduites à se réfugier dans le sein de la mort. Leur délire ou leur faiblesse inspire la pitié; leur innocence les rend dignes de la société de l'enfance, mais leurs regrets ont bien plus d'amertume que ses pleurs.

Là sont ces insensés qui d'un bras téméraire,
Ont cherché dans la mort un secours volontaire;
Qui n'ont pu supporter, faibles et furieux,
Le fardeau de la vie, imposé par les dieux.
Hélas! ils voudraient tous se rendre à la lumière,
Recommencer cent fois leur pénible carrière?
Ils regrettent la vie, ils pleurent; et le sort,
Le sort, pour les punir, les retient dans la mort.
L'abîme du Cocyte et l'Achéron terrible
Met entre eux et la vie un obstacle invincible [2].

Le Minos de l'Odyssée est un roi qui, le sceptre à la main, rend la justice sans colère [3]; celui de Virgile, un magistrat qui informe sur la vie de chacun des accusés appelés devant

1 Chant I.

2 *Henriade*.

3 Chant XI, vers 567.

son tribunal; voici le même personnage retracé par le Dante : « Là siége, en grinçant des dents, l'horrible Minos. Il pèse les crimes de ceux qui entrent, les juge, et leur assigne le lieu de leur supplice. Ainsi quand une âme d'une nature perverse paraît devant lui, elle se confesse tout entière; et ce scrutateur des fautes voit d'un coup d'œil la région de l'enfer qui convient au coupable... Une grande multitude d'âmes sont toujours en sa présence; elles viennent l'une après l'autre à son jugement; elles disent, elles entendent et sont précipitées [1]. »

Auprès des âmes malheureuses et non coupables que Minos lui-même doit plaindre quand il les interroge, Virgile a judicieusement choisi la place des victimes de l'amour, que nous allons voir passer sous nos yeux.

« Non loin de ces lieux paraît, dans toute son étendue, « une plaine immense; on la nomme *le Champ des pleurs.* « Là, ceux que le cruel amour a consumés de son poison « mortel, vont cacher leur douleur dans des routes soli- « taires, à l'ombre d'une forêt de myrtes; même au sein du « trépas, les soucis n'ont pas abandonné leurs victimes. « Dans ce séjour, Énée aperçoit Phèdre, Procris, l'inconso- « lable Ériphyle montrant les blessures que lui a faites un « fils barbare; avec elles sont encore Évadné, Pasiphaé; « Laodamie les accompagne avec Cénis, jeune homme au- « trefois, fille maintenant, et rendue par le destin à sa forme « première.

« Parmi ces tristes ombres, errait dans la vaste forêt la « reine Didon, sanglante encore de sa blessure; dès que le « héros troyen fut près d'elle et l'eut reconnue à travers « l'ombrage obscur, comme on voit ou l'on croit voir à sa « naissance la lune encore incertaine [2] se lever entre les

1 *Enfer,* chant V.

2 Ces images appartiennent aux Argonautiques, que Virgile traduit avec autant d'élégance que de fidélité. (*Argonaut.*, vers 1178.)

« nuages; il laissa tomber des larmes, et lui parla ainsi avec « le tendre accent de l'amour : « Infortunée Didon, elle était « donc vraie, la funeste nouvelle qui m'annonça que vous « ne viviez plus, et que votre désespoir avait eu recours au « glaive! Hélas! je fus la cause de votre mort! mais j'en jure « par les astres, par les maîtres du ciel et par ceux des en-« fers, si la foi d'un mortel peut les prendre à témoin, c'est « malgré moi, ô reine, que je quittai vos rivages. Les mêmes « dieux dont la voix me force aujourd'hui à descendre dans « le séjour des ombres, dans ces lieux humides et affreux, « et dans cette nuit profonde, m'ont poussé par leurs « ordres absolus; et je n'ai pu croire que mon départ vous « causerait une si grande douleur. De grâce, arrêtez-vous : « ne vous dérobez pas à mes regards. Hélas! qui fuyez-vous! « Ce moment où je vous parle est le dernier que nous ac-« corde le destin. »

« Ainsi, au courroux de cette ombre ardente, à ses fa-« rouches regards, Énée répondait par des discours affec-« tueux, et des regrets mêlés de pleurs; mais elle, détour-« nant la tête, tenait ses yeux fixés vers la terre, et ne se « laissait pas plus émouvoir par les paroles ou par les lar-« mes, que le rocher le plus dur, ou qu'un marbre de Paros[1]. « Enfin elle prend son essor, et s'enfonce, d'un air farouche, « dans l'épaisseur du bocage, où Sichée, son premier époux, « partage les peines de ce cœur malade, et répond à tout « son amour. Malgré cette rigueur, touché jusqu'aux larmes « du triste sort de sa victime, Énée la suit longtemps des « yeux, et la plaint encore en la voyant fuir devant lui. »

Monsieur de Fontanes a dit au sujet de ce passage : « On sent combien ce silence est sublime; il motive la haine future de Carthage et de Rome; Didon n'a pas même pardonné après

1 La même comparaison, plus ambitieusement exprimée dans le quatrième livre et appliquée au prince troyen par une hyperbole, a bien plus de justesse et de mesure dans cette circonstance.

sa mort, et son ombre attend Annibal. Cette épisode a de plus un autre avantage ; il excuse la fuite et l'abandon d'Énée ; il rend à son caractère une partie de l'intérêt qui ne s'était attaché qu'à Didon dans le quatrième livre. » La première de ces deux interprétations, qui remet Énée sous le coup des imprécations prophétiques de Didon, est évidemment contraire aux dernières paroles de la reine de Carthage ; en effet, ne l'avons-nous pas vue mourir le pardon dans le cœur et sur les lèvres? Ensuite la conviction de la trahison d'Énée était donc bien profonde, puisque le ressentiment de l'injure subsiste encore après la mort. Mais, non ; ce ressentiment était éteint ; il n'en restait plus qu'un faible souvenir, et cette marque qui ne s'efface jamais tout entière ; le discours d'Énée réveille le feu assoupi sous la cendre et rallume le courroux de la reine. Énée confirme ici une vérité d'observation. Il n'a rien senti, il ne peut rien exprimer avec éloquence. On essaye en vain de réparer avec des paroles composées les fautes d'un cœur qui s'est trahi lui-même en révélant d'abord ce qu'il renfermait. Dans cette tentative, le langage et l'accent ont quelque chose de contraint ou de faux qui manifeste l'intérieur de l'homme. Non, il n'était point touché d'amour ou saisi d'une pitié véritable, celui qui, pour s'absoudre aux yeux de Didon, laisse échapper une de ces maladresses du cœur qui sont des traits perçants pour la passion qu'elles éclairent ! « Et je n'ai pas pu croire que mon départ vous « causât cette grande douleur. » A ce seul mot, Didon éclaterait de nouveau, comme dans sa réponse aux premières protestations d'Énée, si elle conservait encore quelque intérêt pour lui. Ses regards, son silence, sa farouche immobilité, en nous rappelant les transports de sa colère, y ajoutent une froideur de mépris, un orgueil de dédain qui placent le fils d'Anchise dans la même situation que Pyrrhus devant Hermione. Le héros est encore plus rabaissé par cette scène que par celle où Didon lançait contre lui les foudres d'une âme passionnée.

Ces reproches que l'intérêt de la vérité suggère n'empêchent pas la fiction de Virgile de mériter les plus grands éloges. Le champ des pleurs où l'imagination rêveuse et tendre du poëte a placé les amants malheureux, est une allégorie charmante et vraie ; en effet, quelques vifs plaisirs, des craintes, des larmes, et puis des retours de bonheur que suivent de nouveaux ennuis, voilà tout l'amour. On a paru trouver quelque inconvenance dans la réunion des épouses et des amantes vertueuses, comme Laodamie, Procris, la sensible Evadné, avec Phèdre, Éryphile et Pasiphaé ; Heyne adopte cet avis. Virgile pourrait répondre que dans sa religion les excès et les fureurs de l'amour étant le crime de Vénus, la justice divine a pardonné aux coupables comme à des victimes de la fatalité. C'est ainsi que Racine nous fait supporter et plaindre la passion de l'épouse de Thésée pour Hippolyte :

> O haine de Vénus ! ô fatale colère !
> Dans quels égarements l'amour jeta ma mère !

Homère donnait à Virgile l'exemple de confondre dans les mêmes lieux toutes les femmes innocentes ou coupables qui ont subi les lois de l'amour. Mais il est à remarquer que presque toutes ses héroïnes n'ont cédé qu'à la violence ou à la ruse des dieux, et que la plupart, telles que la belle Tyro, Antiope, Alcmène, n'ont eu commerce avec l'Olympe que pour donner des grands hommes à la terre. Virgile nous cache ici un artifice que nous ne devons pas méconnaître. Didon ne méritait pas la mort ; sa fin cruelle et prématurée nous a paru d'autant plus injuste, que nous ignorions son destin au sortir de la vie. Où est allée cette grande âme? disions-nous avec inquiétude ; les dieux ont-ils eu pitié d'elle ? Virgile avait deviné ces questions, et nous gardait une réponse. Il absout le ciel de tout reproche, il nous console par le spectacle du nouveau bonheur de Didon. Veuve

par un attentat qu'elle a vengé, infidèle sans crime de la volonté, entraînée dans une faute par l'ascendant de la divinité qui commande à Jupiter lui-même, purifiée par les feux de son bûcher, Didon était digne de retrouver Sichée; le prodige qui nous les fait voir revenus au temps du premier amour, est presque un trait de génie. Enfin, par un dernier coup de son art, Virgile, peintre fidèle de la nature, conserve à la félicité des deux époux ces peines secrètes et partagées, ce mélange d'amertumes qu'une passion éprouvée par de grands malheurs laisse au fond de notre âme. On sent que Didon et Sichée se sont fait une solitude particulière dans les Champs Élysées; la même empreinte de mélancolie est sur leurs visages; les mêmes blessures les font soupirer; on devine qu'il y a souvent des larmes entre eux, et que ces larmes, qui sont douces à répandre, augmentent encore leur amour. Voilà Virgile tout entier, Virgile sans modèle et sans rival.

Maintenant consultons l'Odyssée, dont le poëte romain a emprunté sa fiction, et voyons comment il a disposé des trésors du génie. Ulysse raconte ainsi l'une des scènes de son évocation des morts au roi Alcinoüs :

« D'autres âmes s'arrêtaient près de moi, dit-il, et me racontaient leurs douleurs. Seule, l'ombre d'Ajax Télamonien se tenait à une longue distance; il était encore irrité de la victoire que je remportai sur lui dans un conseil tenu auprès de nos vaisseaux pour la possession des armes d'Achille; il ne me pardonnait pas d'avoir obtenu, sur la proposition de Thétis elle-même, mère de ce héros, le prix que m'accordèrent les Troyens nos captifs et la déesse Minerve. Plût aux dieux que je n'eusse jamais dû obtenir un pareil triomphe! la terre n'enfermerait pas une tête si précieuse, cet Ajax, le plus illustre de nos guerriers par sa beauté comme par ses exploits, après le fils de Pélée! J'approche, et je lui dis d'une voix affectueuse : « Ajax, noble sang de Télamon, quoi! même après la mort n'oublieras-tu pas ton courroux et ces

funestes armes? Hélas! les dieux en ont fait la source de bien des maux pour les Argiens! nous avons vu tomber en toi leur rempart, et nous sommes tous aussi inconsolables de ta mort que de celle d'Achille; mais le malheur de la Grèce n'est la faute d'aucun de ses enfants; il vient de Jupiter, qui a conçu une haine terrible contre notre belliqueuse armée; c'est ce dieu qui nous a frappés par ta mort. Approche, ô roi! et viens prêter l'oreille à mes paroles; dompte les fiers ressentiments de ce cœur superbe. » A ce discours, il ne répond rien, et se retire vers les ombres de l'Érèbe. Cependant j'aurais forcé, dans l'Érèbe même, sa colère à m'entendre et à me parler; mais j'avais un ardent désir de voir d'autres âmes. »

Le mérite de l'invention, la grandeur des sentiments, la convenance de la scène, l'exactitude des mœurs, la dignité héroïque et simple, l'art des préparations, l'éloquence, tout se réunit ici en faveur d'Homère. Ulysse sort d'un entretien avec Achille qui l'a traité honorablement; il ne peut être rabaissé par l'orgueil d'Ajax, puisque la victoire qui indigne encore ce guerrier, ne fut ni une surprise ni une injustice; les Troyens qui connaissent les maux qu'Ulysse leur a faits, et la déesse de la Sagesse elle-même ont couronné en lui le fléau d'Ilion et la providence des Grecs; ainsi Ulysse est grand même devant le silence sublime qui peint Ajax tout entier; enfin la haute raison du roi d'Ithaque, les ménagements que garde sa modestie, les regrets sincères qu'il exprime sur une victoire fatale aux Grecs, les nobles consolations qu'il offre au héros qu'il pleure avec toute l'armée, accroissent notre estime pour une vertu si parfaite. Comment Énée pourrait-il supporter une telle comparaison?

Énée, qui vient de subir une épreuve difficile pour son caractère devant Didon, se trouve d'une manière plus digne de lui dans la société des héros : « Il arrive, avec son guide, « à l'extrémité de la plaine où sont rassemblés à l'écart les « guerriers illustres. Là, s'offrent à ses yeux Tydée, le va-

« leureux Parthénopée, et l'ombre d'Adraste encore pâle « de son effroi. Là, paraissent ces généreux guerriers mois- « sonnés dans les combats, et tant pleurés sous la lumière « des cieux, les compagnons d'Hector. Le héros gémit en « voyant ce long cortége de victimes parmi lesquelles il re- « connaît Glaucus, Médon, Thersiloque, les trois fils d'An- « tenor, Polyphète, ministre consacré à Cérès, Idée, qui « se plaît encore à manier un char et des armes. Ces ombres « l'environnent en foule de tous côtés : c'est peu de le voir « une fois, elles se plaisent à l'arrêter, à marcher avec lui « de concert, à demander la cause de sa venue. Mais les « chefs des Grecs et les phalanges d'Agamemnon, à la vue « du héros et de ses armes étincelantes dans l'ombre, sont « saisis et tremblants d'épouvante ; les uns s'enfuient comme « on les vit jadis regagner leurs vaisseaux ; d'autres veu- « lent crier, mais leur faible voix expire dans leur bouche « béante. »

Virgile fait succéder heureusement les victimes de la gloire aux victimes de l'amour ; mais l'entrevue d'Énée avec les défenseurs de Troie est un peu froide ; leur empressement autour de lui n'a point assez d'intérêt ; en retouchant son poëme, Virgile aurait sans doute embelli ce passage. Quant à la fuite des guerriers et des phalanges de la Grèce au seul aspect d'Énée, cette supposition nous rappelle malheureusement les deux combats où le fils d'Anchise, pâle de terreur, n'a été arraché des mains de Diomède et d'Achille que par le secours de deux divinités ; l'illusion serait complète s'il s'agissait d'Hector.

La supériorité du génie et du bon sens se trouve encore ici du côté d'Homère. « Hercule assis à la table des dieux se délasse dans les festins de l'Olympe, où il possède l'élégante Hébé, fille du grand Jupiter et de Junon ; mais l'image du fils d'Alcmène habite parmi les ombres. Autour de lui résonnent les cris des morts tremblants comme des nuées d'oiseaux poursuivis de tous côtés ; lui, semblable à la nuit

sombre, tenant son arc tendu et la flèche appuyée sur la corde, jetait de tous côtés des regards terribles, et paraissait prêt à frapper. Sur sa poitrine pendait un large baudrier d'or où la main du travail avait représenté, d'une manière admirable, des ours, des sangliers, des lions féroces, les combats, la mêlée, le carnage et l'homicide. » Voilà un poëte qui emprunte à la tradition historique ou fabuleuse, à une croyance répandue dans le monde, la puissante illusion d'un tableau fantastique, et pourtant étincelant de vérité. On conviendra sans doute que le plus grand des héros, le vengeur du monde, et le demi-dieu qui a lassé par sa constance et vaincu par ses exploits la haine et le courroux de l'implacable Junon, est plus propre à inspirer la terreur qu'un guerrier du troisième ordre, et un prince d'un cœur pieux et tendre comme Énée.

Il faut remarquer ici un de ces rapprochements d'idées qui servent de transition au poëte, et qui révèlent quelquefois ses intentions. Virgile vient de nous faire voir les Grecs frappés de terreur, il va nous les montrer perfides et cruels.

« Bientôt Énée aperçoit Déiphobe, fils de Priam, le corps « mutilé tout entier, le visage cruellement déchiré, les mains « coupées, les tempes dépouillées de leurs oreilles, et les « narines déshonorées par une hideuse blessure; le spectre « honteux et tremblant cherchait à cacher son affreuse dif- « formité; Énée le reconnaît à peine, et d'une voix qui lui « fut chère : « O Déiphobe, guerrier puissant par les armes, « illustre rejeton du sang de Teucer, quel barbare s'est fait « un plaisir de t'imposer ce cruel supplice? qui a pu com- « mettre un tel attentat sur toi? Dans la dernière nuit d'Ilion, « la renommée publia que, fatigué d'un carnage immense, « tu étais tombé expirant sur un monceau d'ennemis entas- « sés au hasard. A cette nouvelle, mes mains, sur le rivage « de Rhétée, t'élevèrent un tombeau vide, hélas! de ta cendre, « et trois fois j'appelai tes mânes à grands cris; ton nom et tes « armes protégent le monument et le lieu. Pour toi, hélas!

« je n'ai pu découvrir tes restes inanimés, te voir une « dernière fois, et te déposer en partant, dans la terre na- « tale. »

« Ami, répond le Priamide, tu n'as rien omis ; ta piété « est quitte de tous les devoirs religieux envers Déiphobe et « ses mânes ; c'est mon destin et le crime exécrable de cette « Lacédémonienne, qui m'ont plongé dans cet abîme de maux : « voilà les monuments qu'elle m'a laissés de sa fureur. Tu te « rappelles (et nous n'avons que trop sujet de garder ce sou- « venir) comment nous passâmes la dernière nuit d'Ilion au « milieu d'une joie trompeuse, lorsque vint fondre sur Per- « game le fatal colosse qui apportait dans ses flancs des « guerriers armés. La perfide, feignant de célébrer une « orgie, guidait un chœur de Phrygiennes ; elle-même, au « milieu de ces bacchantes nouvelles, agitait dans ses mains « une torche immense et enflammée, et appelait ainsi les « Grecs du haut de la citadelle. Accablé de fatigues et de « soucis, appesanti par le sommeil, étendu sur ma funeste « couche, je me sentis pressé par un doux et profond repos, « semblable à une paisible mort. Alors ce modèle des épouses « écarte toutes les armes de mon palais ; elle avait même en- « levé à mon chevet ma fidèle épée, lorsque, servant de guide « à Ménélas, elle lui ouvrit le seuil de mon appartement. « Sans doute la cruelle espérait que cette insigne trahison « serait d'un grand prix aux yeux de celui qui l'aimait en- « core, et chasserait la mémoire importune de ses anciens « outrages envers lui. Que te dirai-je de plus ? les Grecs fon- « dent sur mon lit ; avec eux est entré le rejeton de Sisyphe, « le conseiller de tous les crimes ! Dieux, rendez aux Grecs « tout ce qu'ils m'ont fait souffrir[1], si ma vengeance est « juste en demandant leur supplice ! Mais toi, fils de Vénus,

1 Dans la tragédie de Sophocle, traduite par La Harpe, Philoctète s'écrie, en parlant des Grecs :

Ils m'ont fait tous ces maux, que les dieux les leur rendent !

« parle, réponds-moi ; quel hasard t'amène vivant dans ces « lieux ? Y viens-tu victime des caprices de la mer ? ou sur « un avis du ciel ? Est-ce la persécution de la fortune qui « te réduit à oser aborder ce séjour de trouble, ces tristes « demeures inconnues au soleil, et ce chaos de ténèbres ? »

« Pendant le cours de ces paroles, le dieu du jour assis « sur son char étincelant avait déjà fourni dans les cieux « la moitié de sa carrière, et peut-être l'entretien des deux « amis aurait vu s'écouler le temps accordé au héros pour son « voyage, mais la sibylle les interrompt par ce peu de mots : « Prince, la nuit s'avance, cependant nous passons les heures « à gémir. C'est ici que la route se partage en deux parties ; « la droite conduit au palais de Pluton ; par elle, nous arri- « vons à l'Élysée ; la gauche voit les supplices des méchants, « et les envoie au Tartare, dernier séjour de ces impies. » Ici Déiphobe : « Ne te mets point en colère, grande prêtresse ; « je me retire, je vais rejoindre la foule des ombres, et ren- « trer dans nos ténèbres. Adieu, prince, notre gloire ; « poursuis ton entreprise, et sois plus heureux que ton « ami. « En achevant ce peu de paroles, il se détourne et « s'éloigne. »

L'entretien de l'âme d'Agamemnon avec Ulysse a suggéré à Virgile l'idée de son épisode ; comme Déiphobe, le roi des rois a été aussi assassiné par une barbare épouse ; ce dernier inspire plus d'intérêt que le fils de Priam coupable d'une lâcheté, ou du moins de la plus insigne faiblesse, et qui semble avoir mérité son sort, en s'associant au crime de Pâris, en épousant cette femme perfide que Virgile appelle *Trojæ et patriæ communis Erynnis*, la furie de Troie et de sa propre patrie[1]. Déiphobe lui-même s'accuse en retraçant les nouveaux crimes de son épouse, *scelus exitiale Lacænæ*.

1 Telle est l'opinion de Quintus de Smyrne, comme on peut le voir par ce passage du treizième chant de la guerre de Troie : « Ménélas tue de sa main Déiphobe, assoupi par le sommeil et l'excès du vin,

L'épisode, peut-être un peu long, de Déiphobe, n'en concourt pas moins au but général de Virgile. En effet, quelle gloire cet épisode fait rejaillir sur le prince troyen ! Au milieu de tous les périls, au milieu des flammes de Troie et des fureurs de la Grèce victorieuse, le dernier défenseur de Priam et d'Ilion, le fils sublime d'Anchise, a encore rempli tous les devoirs de la piété envers les mânes d'un prince de la famille des rois de l'Asie, et c'est Déiphobe même qui lui rend ce témoignage dans le séjour des morts ! Homère, en fournissant à Virgile l'idée originale de visiter l'empire de Pluton pour y retrouver l'image de la terre, et une ombre de la félicité des cieux, ne lui a pas donné l'exemple de la savante gradation que nous venons de parcourir depuis l'arrivée des Troyens sur les côtes de l'Hespérie jusqu'à la présence d'Énée au Tartare.

Cette gradation est son titre à la supériorité ; mais les scènes que l'Odyssée nous présente, et que le poëte latin a souvent imitées sans les égaler, ont plus de rapidité, souvent plus de grandeur. Ulysse, en y jouant un rôle plus digne d'un héros, montre aussi pour sa mère Amyclée, pour le vieux Laërte son père, pour son fils Télémaque, pour la chaste Pénélope, une tendresse pleine de charmes ; l'inquiétude où il est sur le sort d'une famille qu'il redemande aux dieux, depuis tant d'années, avec la douce patrie, rend sa situation plus dramatique, et lui inspire une éloquence du cœur plus naïve et plus touchante que les paroles d'Énée.

à côté d'Hélène, qui s'enfuit éplorée et se cache au fond du palais. Le fils d'Atrée, satisfait de voir couler le sang de son rival : « Tu expires sous mes coups, dit-il, et l'aurore n'éclairera pas ton réveil. Ame vile, en vain tu te glorifies de ton union avec la fille de Jupiter ; ta mort vient de rompre ces nœuds sacriléges. Que n'ai-je eu le plaisir de rougir ma lance du sang de Pâris ! Mais l'infâme ravisseur a déjà subi la peine due à son crime ; et toi, non moins coupable que lui, tu ne pouvais éviter le même sort. Non, ni la distance des lieux, ni l'obscurité de la nuit ne sauraient dérober les méchants aux poursuites de Thémis. »

C'est le même genre de beautés qui donne tant de prix à l'imitation du sixième livre de Virgile, par Fénelon.

Le Dante se présente dans la lice avec Virgile : il n'est pas indigne d'y paraître. Un songe a transporté le poëte dans une forêt sauvage et ténébreuse ; il y éprouve des angoisses pires que la mort. Trois monstres, une panthère, une louve cruelle et un lion dévorant, le menacent et le contraignent de rentrer dans la sombre solitude. En cette extrémité, un homme, dont un long silence paraît avoir affaibli la voix, le chantre de Mantoue, se présente à son ardent admirateur. Il se fait reconnaître : à son aspect, le Dante, saisi de honte et de vénération, témoigne, par des vers aussi beaux que ceux d'Horace sur Homère, son enthousiasme pour le grand poëte, auquel il demande secours et protection. Virgile accueille la vive prière de son émule, en lui tendant une main favorable, et lui propose de visiter le séjour des douleurs éternelles, et celui du désir et de l'espérance ; un autre guide conduira le Dante au royaume céleste. En pardonnant l'invraisemblance d'avoir mis dans la bouche de Virgile les choses de la religion chrétienne, on est forcé de convenir de la vérité, de la vivacité des peintures, et des beautés de la scène entre les deux poëtes, qui parlent avec tant d'éloquence. Sur le déclin du jour, le Dante, ému au fond des entrailles, marche à la suite de son guide ; mais bientôt, comme un homme qui, ne voulant plus ce qu'il voulait, change de dessein par des pensées nouvelles, et se rejette tout entier hors de la route commencée, il s'arrête au milieu de la montagne obscure. Effrayé d'une entreprise si hardie, il a résolu de ne pas aller plus avant. Virgile voit la faiblesse du Dante, et lui rend le courage par la plus touchante des révélations : « J'étais, dit-il, parmi les ombres encore suspendues entre la crainte et l'espérance, lorsque je m'entendis appeler par une femme si accorte et si belle, que je la priai de commander. Ses yeux brillaient d'une clarté plus vive que celle des étoiles ; bientôt elle vint me parler ainsi d'un ton suave

et doux comme une voix angélique : « Ame tendre du poëte de Mantoue, dont la renommée dure encore dans le monde, et durera aussi longtemps que le mouvement céleste ; mon ami, et non celui de la fortune, se sent arrêté sur cette plage déserte par des obstacles qui l'ont forcé à retourner sur ses pas. Je crains qu'il ne soit déjà perdu ; je tremble d'être venue trop tard à son secours, d'après ce que j'ai entendu sur lui dans le ciel. Va, vole à sa délivrance avec tes magiques paroles, avec ton art suprême ; sauve mon ami, tu m'auras consolée. Je suis Béatrix ; c'est Béatrix qui t'envoie. Je viens d'un lieu où j'ai désir de retourner ; l'amour m'a fait venir, l'amour me fait parler. Quand je serai revenue aux pieds de mon maître, je me louerai souvent de toi devant lui. » Virgile répond à ce discours par un vif empressement d'obéir aux ordres de la vertu, et aussi par des questions qui amènent ces tendres aveux de l'amante céleste : « Lucie, l'ennemie de tout être cruel, est venue me trouver auprès de l'antique Rachel : — « Béatrix, ô louange du vrai Dieu ! m'a-t-elle dit, n'iras-tu pas secourir celui qui t'a si ardemment aimée, qui est sorti pour toi des sentiers du vulgaire ? N'entends-tu pas les cris de miséricorde que lui arrache la douleur ? Ne vois-tu pas la mort contre laquelle il se débat sur ce fleuve inconnu à l'Océan ? » Jamais un mortel ne fut aussi prompt à saisir son avantage et à fuir son malheur, que moi à voler vers toi après avoir entendu ces mots. J'ai quitté mon siége glorieux, pleine de confiance dans la noble éloquence qui t'honore, toi et ceux qui savent l'entendre. » A ces mots, elle a tourné vers moi des yeux brillants de larmes ; voilà comment elle a redoublé mon zèle ; voilà comment je suis accouru à ton secours, ainsi qu'elle le voulait ; voilà comment je t'ai délivré du monstre qui te fermait le plus court chemin pour franchir cette montagne. Mais que fais-tu ? pourquoi, pourquoi demeurer ainsi ? pourquoi sembles-tu caresser encore une indigne faiblesse ? pourquoi n'as-tu pas la hardiesse et la franchise du courage, puisque trois femmes

saintes ont souci de toi dans la cour céleste, et que ma voix te promet des avantages si précieux? » Tel que des fleurs abattues et fermées par le froid de la nuit, aux premiers rayons du soleil qui les colore, se relèvent tout ouvertes sur leur tige, ainsi je sentis renaître mes forces affaiblies. Une ardeur si généreuse s'éveilla dans mon cœur que je m'écriai avec confiance : « Quelle pitié pour moi dans celle qui m'a envoyé ton secours! Que tu fus bienfaisant d'accourir aux premières paroles prononcées par elle! Ta voix m'a rendu la force et la résolution de revenir à ma haute entreprise. Marche, ta seule volonté gouverne à présent deux âmes; tu es mon guide, mon seigneur et mon maître [1]. »

Cette création est d'un prix inestimable en elle-même; elle nous découvre des rapports du ciel avec la terre, et une tendresse divine que l'antiquité ne connaissait point. Quelle belle idée! la pitié avertit l'amour; l'amour, sous la forme d'une femme imposante et belle, vient implorer le génie pour le malheur. Cette femme, quelle est-elle? Béatrix, l'objet des adorations du Dante sur la terre. On a reconnu ici une naïveté qui n'est point celle de l'Odyssée; le sensible Virgile n'a pas un seul des accents du Dante; Didon elle-même n'aurait pas su parler comme Béatrix. Béatrix est plus simple, et cependant chacune de ses paroles est une image; voilà pourquoi elle fait entendre beaucoup de choses en peu de mots. Mais le Dante mérite un éloge au-dessus de tous ces éloges pour la pensée qui préside à cette scène. Nous sommes sur le seuil des enfers; le rival d'Hercule, d'Ulysse, de Télémaque et d'Énée, va pénétrer dans le séjour des morts sous les auspices de l'amour et du génie! L'idée est vraiment sublime; l'opposition qui la suit ne l'est pas moins. Aussi belle et plus touchante que Vénus, qui se révèle en fuyant aux regards d'Énée, Béatrix a laissé derrière elle des parfums d'amour, de grâce et d'innocence; et, lorsque nous

1 *Enfer*, chant I.

avançons avec le Dante encore tout rempli de la douce présence de cet ange de la terre remonté vers les cieux, le poëte nous fait lire cette inscription écrite en caractères sombres sur la porte des enfers :

Per me si va nella città dolente ;
Per me si va nell' eterno dolore ;
Per me si va tra la perduta gente...
Dinanzi a me non fur cose create ;
Se non eterne ; ed io eterno duro :
Lasciate ogni speranza, voi che 'ntrate.

« C'est par moi que l'on marche à la cité des larmes ; c'est par moi que l'on va dans l'abîme des douleurs éternelles ; c'est par moi que l'on descend vers les races condamnées...... Rien ne fut créé avant moi que les choses éternelles, et moi je dure aussi éternellement. Vous qui entrez ici, laissez sur le seuil toute espérance. »

Il faut l'avouer, ici Virgile est vaincu ; ses monstres, le vieux Caron, et le terrible Cerbère, disparaissent comme de vains fantômes devant une inspiration du génie, semblable à l'une des paroles de l'Éternel rapportées par Moïse, et dont la plus magnifique éloquence ne saurait atteindre la simplicité sublime. Mais il reste toujours à l'auteur de l'Énéide le mérite d'avoir composé la vaste galerie de tableaux intéressants et variés par laquelle il nous conduit au Tartare.

Énée alors regarde, et de ce sombre empire
A gauche il aperçoit le séjour enflammé
Que d'un triple rempart les dieux ont enfermé.
Autour, le Phlégéton, aux ondes turbulentes,
Roule d'affreux rochers dans ses vagues brûlantes.
La porte inébranlable est digne de ces murs :
Vulcain la composa des métaux les plus durs.
Le diamant massif en colonnes s'élance ;
Une tour jusqu'aux cieux lève son front immense :

Les mortels conjurés, les dieux et Jupiter
Attaqueraient en vain ses murailles de fer.
Devant le seuil fatal, terrible, menaçante,
Et retroussant les plis de sa robe sanglante,
Tisiphone bannit le sommeil de ses yeux :
Jour et nuit elle veille aux vengeances des dieux.
De là partent des cris, des accents lamentables,
Le bruit affreux des fers traînés par les coupables,
Le sifflement des fouets dont l'air au loin gémit [1].
Le fils des dieux s'arrête, il écoute, il frémit :
« O prêtresse, dit-il, quelles sont ces victimes ?
« Qui prononça leur peine? et quels furent leurs crimes?
« Parlez, instruisez-moi. — Prince religieux,
« Répond-elle, gardez d'approcher de ces lieux :
« La vertu doit de loin voir le séjour des vices.
« Mais je puis des méchants vous tracer les supplices :
« Hécate à sa prêtresse a tout dit, tout montré.
« Rhadamanthe en ces lieux juge, absout à son gré :
« Terrible, il interroge, il entend les coupables,
« Les contraint d'avouer les forfaits exécrables
« Qu'ils ont cachés dans l'ombre, et qu'au sein de la mort
« Ne peut plus expier un stérile remords.
« Tisiphone aussitôt, vengeresse des crimes,
« Prend son fouet, ses serpents, et poursuit ses victimes ;
« Tonne, frappe, redouble, et, lassant ses fureurs,
« Appelle à son secours ses effroyables sœurs [2]. »

1 Où est l'harmonie imitative de Virgile ?

Tum sæva sonare
Verbera : tum stridor ferri, tractæque catenæ.

Le Dante l'emporte sur Virgile dans ce beau passage :

« Là, des soupirs, des pleurs, de profonds gémissements, résonnaient sous un ciel sans étoiles; en les entendant, je commençai par pleurer. Dans le même lieu, des langages divers, d'horribles imprécations, des paroles de douleur, des accents de rage, des voix aiguës et rauques, et le choc tumultueux des mains, mêlé à cette discordante harmonie, produisaient un tumulte qui faisait tournoyer cette atmosphère, sans cesse chargée de ténèbres, comme le sable au souffle de l'ouragan. » (*Enfer,* chant III.)

2 La punition du crime est encore plus rapide dans le Dante, mais

Elle parlait : soudain, avec un bruit terrible,
Sur ses gonds mugissants tourne la porte horrible ;
Elle s'ouvre : « Tu vois dans ce séjour de deuil
« Quel monstre épouvantable en assiége le seuil.
« Plus loin, s'enflant, dressant ses têtes menaçantes,
« L'hydre ouvre en mugissant ses cent gueules béantes.
« L'œil n'ose envisager ces antres écumants.
« Enfin, l'affreux Tartare et ses noirs fondements
« Plongent plus bas encor que de leur nuit profonde
« Il ne s'étend d'espace à la voûte du monde.
« Là, de leur chute horrible encore épouvantés,
« Roulent ces fiers géants par la Terre enfantés.

elle est moins dramatique. Le dernier trait de Virgile remet devant nos yeux les Euménides d'Eschyle appelant Oreste en songe, et s'éveillant à la voix de Clytemnestre, qui les excite à la poursuite du parricide, dont elles ont un moment abandonné les traces. C'est une scène anticipée de l'enfer, que celle où l'une des Euménides dit au meurtrier : « A la place du sang de ta mère, il faut que je suce le tien à longs traits, et que de ta substance je tire un amer breuvage. Lentement consumé, tu descendras chez les morts : là, tu subiras le châtiment des parricides. »

Claudien a tracé ce portrait de Mégère :

« De son siége de fer l'infernale Mégère se lève ; Mégère, d'où viennent les coupables transports, les écarts honteux de l'esprit, et la colère qui s'exhale en torrents d'écume et de rage. La furie, au mépris de la nature et des lois, n'aime à boire que le sang d'un fils versé par la main paternelle, ou le sang répandu à loisir par deux frères impies. C'est ce monstre qui fit pâlir le visage d'Hercule, et souilla les armes du défenseur de la terre. » (*Invectives contre Rufin*, livre I.)

Voici maintenant les furies du Dante :

« Tous mes regards s'attachaient à la tour couronnée de flammes, où je vis paraître debout trois furies infernales teintes de sang : leurs traits et leurs mouvements étaient d'une femme ; des hydres verdâtres ceignaient leurs flancs ; elles avaient pour cheveux des serpents qui tombaient sur leur front farouche. Mon guide, qui reconnut les suivantes de la reine des pleurs éternels, me dit : « Regarde, voilà les féroces Érinnyes : à gauche, est Mégère ; celle qui verse des larmes à droite, est Alecton ; Tisiphone est au milieu. » Il se tut à ces mots. Elles se déchiraient avec leurs ongles sanglants, elles frappaient leur sein et poussaient des cris si perçants que, dans ma frayeur, je me serrai contre le poëte. » (*Enfer*, chant IX.)

« Là des fils d'Aloüs gisent les corps énormes;
« Eux qui, fendant les airs de leurs têtes difformes,
« Osèrent attenter aux demeures des dieux,
« Et du trône éternel chasser le roi des cieux.
« Là j'ai vu de ces dieux le rival sacrilége
« Qui, du foudre usurpant le divin privilége,
« Pour arracher au peuple un criminel encens,
« De quatre fiers coursiers, aux pieds retentissants,
« Attelant un vain char dans l'Élide tremblante,
« Une torche à la main y semait l'épouvante:
« Insensé, qui, du ciel prétendu souverain,
« Par le bruit de son char et de son pont d'airain,
« Du tonnerre imitait le bruit inimitable!
« Mais Jupiter lança le foudre véritable,
« Et renversa, couvert d'un tourbillon de feu,
« Le char, et les coursiers, et la foudre, et le dieu:
« Son triomphe fut court, sa peine est éternelle.
« Là, plus coupable encore, est ce géant rebelle,
« Ce fameux Tityus, autre rival des dieux,
« De la Terre étonnée enfant prodigieux:
« Par un coup de tonnerre, aux enfers descendue,
« Sur neuf vastes arpents sa masse est étendue.
« De sa faim éternelle éternel aliment,
« Sur son cœur un vautour s'acharne incessamment:
« L'oiseau ronge à jamais sa poitrine profonde,
« Et contre lui toujours en vain sa rage gronde;
« Il périt pour renaître, il renaît pour souffrir;
« Joint le tourment de vivre à l'horreur de mourir;
« Et son cœur immortel et fécond en tortures,
« Pour les rouvrir encor, referme ses blessures [1].

1 Le texte porte:

Rostroque immanis vultur obunco
Immortale jecur tundens, fœcundaque pœnis
Viscera, rimaturque epulis, habitatque sub alto
Pectore, nec fibris requies datur ulla renatis.

Lucrèce, en traitant comme un mensonge de la poésie le supplice de Tityus aux enfers, compare à ce supplice les tourments de l'homme incessamment déchiré par les soucis de l'amour, qui ne lui

« Rappellerai-je ici le superbe Ixion,
« Le fier Pirithoüs, et leur punition?
« Sur eux pend à jamais, pour punir leur audace,
« D'un roc prêt à tomber l'éternelle menace[1].
« Tantôt, pour irriter leur goût voluptueux,
« S'offrent des mets exquis et des lits somptueux :
« Vain espoir! des trois sœurs la plus impitoyable
« Est là, levant sa torche et sa voix effroyable,
« Leur défend de toucher à ces perfides mets
« Qui les tentent toujours sans les nourrir jamais.
« Là sont ceux dont le cœur a pu haïr un frère;
« Ceux dont la main impie osa frapper un père;
« Ceux qui de leurs clients ont abusé la foi;
« Celui qui, possédant, accumulant pour soi,
« Aux besoins d'un parent ferma son cœur barbare,
« Et seul couva des yeux son opulence avare.
« Ce nombre est infini. Vous nommerai-je ceux
« Qu'un amour adultère a brûlés de ses feux,
« Et ceux qui, se rangeant sous les drapeaux d'un traître,
« Désertent lâchement la cause de leur maître?
« Chacun d'eux dans les fers attend son châtiment;
« Et cette attente horrible est son premier tourment.
« Ne me demandez pas les peines innombrables
« Que partage le ciel à tous ces misérables :

laissent pas plus de relâche que le vautour de la fable n'en laissait à Prométhée. (Livre III.)

1 On reconnaît à ce vers, plus pressant peut-être que le texte, le talent de Delille. Tous les savants artifices que nous admirons dans Virgile, se retrouvent dans la description du supplice de Sisyphe par Homère (*Odyssée*, vers 592). Lucrèce applique en très-beaux vers l'allégorie de cette fable aux ambitieux : « Sisyphe, dit-il, est vivant sous nos yeux; en effet, demander au peuple, avec l'avidité de la soif de Tantale, les faisceaux et les redoutables haches consulaires, solliciter un vain pouvoir que l'on n'obtient jamais, et supporter dans cette recherche ardente les plus durs travaux, n'est-ce pas pousser, avec un effort, au haut d'une montagne opposée, un rocher qui, parvenu au sommet, tombe de nouveau, et va rejoindre avec rapidité la rase campagne? »

« A rouler un rocher l'un consume ses jours ;
« L'autre toujours montant, et retombant toujours,
« Voyage avec sa roue. Un destin tout contraire
« De Thésée a puni l'audace téméraire :
« De ses longues erreurs revenu désormais,
« Sur sa pierre immobile il s'assied pour jamais ;
« C'est là son dernier trône : exemple épouvantable !
« Là sans cesse il redit d'une voix lamentable :
« Par le destin cruel que j'éprouve en ces lieux,
« Apprenez, ô mortels ! a respecter les dieux [1].
« Ils ont leur place ici ces lâches mercenaires
« Qui vendent leur patrie à des lois étrangères.
« La peine suit de près ce père incestueux
« Qui jeta sur sa fille un œil voluptueux,
« Et, jusque dans son lit portant sa flamme impure,
« D'un horrible hyménée outragea la nature.
« Ils sont jugés ici tous ces juges sans foi
« Qui de l'intérêt seul reconnaissaient la loi ;

1 Ce n'est point Thésée, mais Phlégyas qui parle ainsi. On lit dans l'Énéide travestie par Scarron :

La leçon est bonne et belle ;
Mais en enfer à quoi sert-elle ?

J'ai cherché vainement une réponse à cette objection plaisante et pleine de sens.

Les Perses d'Eschyle contiennent de belles paroles de l'ombre de Darius qui vient de prédire les malheurs de l'Asie dus à l'orgueil et à la témérité de son fils :

« Vos maux ne sont pas à leur comble ; ils vont s'accroître. Je vois, dans les champs de Platée, se former, sous le fer du Dorien, un amas sanglant de cadavres; des montagnes d'ossements, sans parler, diront aux hommes jusqu'à la troisième génération : « Mortels, il ne faut pas s'enorgueillir à l'excès. L'insolence, en germant, porte l'épi du malheur ; la moisson qu'on recueille est toute de larmes. » Témoins de cette justice, souvenez-vous d'Athènes et de la Grèce. »

Lord Byron a dit dans le Corsaire : « Il est un chaos obscur, une guerre intérieure de l'âme, dont tous les éléments se mêlent et se combattent confusément, lorsque soudain on entend le bruit tardif du remords qui s'écrie, semblable à une furie infernale : « Je t'avais prévenu. » Ah ! c'est lorsqu'il n'est plus temps. » (Chant II.)

« Qui, mettant la justice à d'infâmes enchères,
« Dictaient et rétractaient leurs arrêts mercenaires,
« Et de qui la balance inclinée à leur choix
« Corrompit la justice et fit mentir les lois[1];
« Tous ces profanateurs des liens légitimes;
« Tout ce qui fut coupable, et jouit de ses crimes[2].
« Non, quand j'aurais cent voix, je ne pourrais jamais
« Dire tous ces tourments, compter tous ces forfaits.
« Mais c'est trop de discours; ranime ton courage,
« Suis-moi : je vois d'ici ce magnifique ouvrage,
« Ce palais de Pluton, noble rival des cieux,
« Et du dieu de Lemnos chef-d'œuvre audacieux.
« Voici bientôt la porte où la branche divine
« Doit par sa riche offrande apaiser Proserpine. »

Virgile ne veut pas faire descendre le prince troyen dans l'éternelle demeure des coupables; il se contente de la montrer de loin à ses regards; en évitant ainsi de souiller la vertu par la présence et le commerce de tant de pervers[3], il a

1 Voilà six vers pour rendre ce seul trait de l'original :

Fixit leges pretio atque refixit.

Mais ils sont beaux et conformes aux récits de l'histoire.

2 Le texte dit :

Ausoque potiti.

Cette réflexion rappelle le dernier cri qui échappe du cœur brûlant de la malheureuse Phèdre, au moment où elle demande pardon à Minos son père, qu'elle croit voir prêt à inventer contre elle un nouveau genre de supplice :

Hélas! du crime affreux dont la honte me suit
Jamais ce triste cœur n'a recueilli le fruit!

3 Nulli fas casto sceleratum insistere limen.

« Il n'est permis à aucun mortel pur de s'arrêter sur le seuil du séjour des crimes. » Ce trait, placé à dessein, est un artifice du poëte pour passer rapidement sur la description des enfers.

su prévenir encore un inconvénient grave, celui de prolonger une scène qui ne peut servir à prêter plus d'intérêt ou plus d'éclat au personnage principal, et le détournerait de son but. Remarquons toutefois, dans le poëte, la puissance d'un peintre rempli du sentiment de ses forces et certain de ne pas les épuiser même lorsqu'il paraît les prodiguer. Cerbère inspire plus de terreur que Caron; Tisiphone fait pâlir à nos yeux la rage de Cerbère, et devient à son tour moins effrayante devant l'hydre aux cinquante gueules béantes. Maintenant voici devant nous les profondeurs du Tartare que Jupiter lui-même ose à peine regarder du haut de l'Olympe! L'empire de Pluton nous apparaît avec ces légions de coupables accourues de toutes les contrées au rendez-vous commun de tous les crimes de la terre! La gradation finit d'une manière sublime.

Virgile doit sans doute à Homère plus d'un trait de sa description des supplices de l'enfer; mais quelle métamorphose de génie il fait subir à ses larcins! Hésiode, auquel le poëte latin doit davantage qu'à Homère, est d'une abondance, d'une énergie extraordinaires dans le supplice des géants, et surtout de Typhon. « Issu du commerce de la terre avec le Tartare, et dernier fils de sa mère, ce monstre, dont les pieds et les mains avaient une force plus qu'humaine, portait cent têtes semblables à celles d'un serpent ou d'un dragon horrible; leurs yeux jetaient du feu; elles laissaient échapper de leurs gueules des langues horribles, et vomissaient des flammes. Toutes ensemble faisaient un bruit qui retentissait jusqu'aux cieux; tantôt elles poussaient des mugissements comme un taureau en fureur, tantôt des rugissements aussi terribles que ceux d'un lion, tantôt des hurlements pareils à ceux d'un chien dévorant. Typhon aurait sans doute causé une révolution funeste dès sa naissance; on l'aurait vu se rendre maître des dieux et des hommes, si Jupiter, leur père commun, n'eût prévenu ce danger. Il fit gronder son tonnerre à coups redoublés; les hauteurs des cieux, l'océan, la

terre entière et ses profonds abîmes y répondirent par un horrible fracas.... L'Olympe et ses dieux, Pluton et les Titans qu'il retient aux enfers, entendirent avec effroi la foudre qui précipitait le monstre dans le Tartare. » Cette scène, qui est beaucoup plus étendue dans Hésiode, égale en verve mais non pas en sagesse les peintures de l'Iliade; Virgile n'a ni l'audace ni le luxe d'Hésiode; mais combien il mériterait de reproches s'il se fût appliqué à traduire tout le passage de ce poëte, même dans les plus beaux vers du monde! Quelle faute de mesure il aurait commise! Au contraire, combien nous devons le louer de n'avoir pris dans un si riche tableau que le petit nombre d'images dont il avait besoin pour nous montrer la grandeur de la chute des impies!

La fable de la guerre des géants a fait jaillir de belles fictions de la pensée de Valérius Flaccus : « Mais voici l'effroi des dieux, les champs de Phlégra, condamnés pour une guerre impie; tout autour, les Grecs reconnaissent des monstres énormes, ces géants, fils de la terre, et conjurés contre le ciel; par pitié pour eux, leur mère les a transformés en montagnes; c'est ainsi que, hérissés de forêts et de rochers, ils regardent encore le ciel. Chacun d'eux conserve sur son front endurci ses menaces, ses combats, ses terreurs. Le père des dieux lui-même frappe sans cesse du haut du ciel leurs cimes orageuses, en y lançant la foudre à coups redoublés; mais il manque à l'horreur de ces montagnes maudites, le prodige de sa race, le redoutable Typhée, incessamment accablé sous le poids de la Sicile. »

Nouvelle imitation d'Hésiode à quelques égards, le Salmonée de Virgile atteste encore le jugement qu'il apportait dans ses emprunts; il s'est bien gardé d'adopter la magnificence extraordinaire du modèle, mais surtout de tomber dans la folle exagération d'incendier et de faire dissoudre la terre par les feux redoublés de la foudre qui avait renversé l'audace de Typhon [1].

1 Livre II.

Virgile dans un nouveau portrait du géant d'Hésiode est moins énergique et moins hardi qu'Eschyle dans sa tragédie de Prométhée. A la fin de cette pièce, Prométhée, plein d'un orgueil coupable et sublime, sourd comme les flots aux conseils de Mercure, qui lui conseille de céder aux avis du malheur, n'a point voulu fléchir sous le pouvoir des dieux. Attaché sur son rocher, il brave le tyran Jupiter, et meurt foudroyé, mais inflexible et sûr de son immortalité. Prométhée ressemble au juste d'Horace que les ruines du monde frapperaient sans effrayer sa constance.

Le Capanée d'Eschyle est aussi plus fièrement dessiné que le Salmonée de Virgile; on aime à trouver dans les Phéniciennes d'Euripide, cet autre portrait du même audacieux : « Comment vous raconter l'excès du délire de Capanée? Il arrivait portant une longue échelle, et proférait ces orgueilleuses paroles : que même le feu sacré de Jupiter ne l'empêcherait pas de s'emparer de la citadelle et de la ville. En parlant ainsi, et quoiqu'on fît pleuvoir des pierres sur sa tête, il montait cependant, et, le corps ramassé sous son bouclier, il franchissait les degrés polis de l'échelle; déjà il atteignait les créneaux de la muraille, soudain Jupiter le frappe avec la foudre, dont le bruit nous fait tous trembler de terreur. Du haut des degrés tournent lancés dans l'air les membres dispersés du coupable; ses cheveux montent vers l'Olympe, son sang coule vers le sol, ses mains, ses pieds roulent comme la roue d'Ixion, et son cadavre enflammé tombe sur la terre. »

Le Dante se rapproche plus du Prométhée d'Eschyle dans le Capanée que nous trouvons au quatorzième chant de l'Enfer. Dante dit à son guide :

« Quel est ce pécheur superbe qui semble ne pas s'inquiéter de ces flammes, et que je vois étendu ici, les yeux hagards et pleins d'un dédain si farouche que la pluie de feu ne peut l'émouvoir? Mais lui, en entendant la question que j'adressais à mon guide, s'écria : « Tel je fus vivant, tel je suis mort...

Que Jupiter appelle Vulcain à son aide comme aux champs de Phlégra; qu'il me foudroie de toute la force de son bras, jamais il ne pourra tirer de moi qu'une vengeance imparfaite en sa joie. »

On lit encore dans le même poëte : « Semblables à Monte-reggione couronné de tours, les bords qui environnent le dernier abîme, voyaient s'élever au-dessus d'eux, comme des citadelles menaçantes, ces horribles géants que Jupiter menace encore du haut du ciel quand il lance le tonnerre[1]. »

Avec quel goût Virgile a rejeté la monotonie et l'horreur des descriptions dans lesquelles le Dante, animé par des passions sombres, plein de fanatisme politique et religieux, dépasse toutes les bornes de la raison, et méconnaît la nature humaine qui ne peut pas supporter longtemps de tels spectacles, même dans un tableau sublime! Voyez le supplice de Tityus; il peut nous glacer d'effroi, mais il n'est point bizarre et hideux. Considérez-vous ce tableau sous le rapport d'un fait physique? Vous trouvez la plus vive peinture d'un immense vautour acharné sur sa proie, et cachant sa tête dans la vaste poitrine d'un cadavre pour aller chercher la dernière fibre à dévorer. Voulez-vous examiner le récit de Virgile sous le rapport de la vérité morale dont il offre une vivante image? Le vautour de Prométhée, c'est le remords. Ainsi que l'oiseau vengeur de la fable, le remords ouvre le cœur humain; il le déchire, il le perce comme avec un glaive aigu; il cause des douleurs semblables à celles d'un ulcère caché que l'art ne peut ni voir ni guérir, et dont la plaie s'envenime sans cesse. Chaque jour ces douleurs descendent plus avant; elles envahissent les entrailles qu'elles font tressaillir et frissonner; elles remontent au siége de la pensée

1 Le Mansfred de lord Byron rassemble en lui le Prométhée d'Eschyle et le Satan de Milton, fondus ensemble avec habileté dans une imitation pleine d'audace et d'originalité.

qu'elles remplissent de troubles, et d'où elles gravent leur empreinte ineffaçable sur le front de l'homme, dans ses regards, et sur tout son visage; enfin, comme les fibres du cœur de Prométhée, elles renaissent d'elles-mêmes pour le supplice du coupable, et ne lui donnent aucun repos jusqu'au moment où elles le cèdent à la mort. Voilà cependant tout ce que Virgile a mis dans quatre vers; voilà un exemple de ce que peut la poésie, lorsque, habile et savante dans son choix, elle embrasse les principales idées d'un sujet pour les imprimer à jamais dans la mémoire à l'aide d'une allégorie.

Pirithoüs, Ixion, les Lapithes, sont également condamnés, pour la témérité de leurs désirs, à une peine qui retrace l'ardeur et l'illusion de leurs coupables et décevantes espérances; mais j'aurais encore mieux aimé voir ce châtiment appliqué à un nouveau Sardanapale, à quelque Assuérus ivre d'orgueil et de faste, à un Aman qui avait coutume de boire dans des coupes d'or le sang et les larmes du peuple. Le Tantale de l'Odyssée, au milieu des eaux qui le fuient, des fruits délicieux qui lui échappent sans cesse, lorsqu'il croit les saisir, est la plus vive image de la soif et de la faim toujours excitées, toujours abusées[1]. Virgile, en imitant Homère, a fait un tableau sublime. Quel supplice que celui de ces malheureux! au-dessus de leur tête, un rocher toujours près de tomber; devant leurs yeux, une table servie avec le luxe des Lucullus de la royauté; à leur côté, une furie qui leur défend de toucher à ce que leur regard dévore! Valérius,

1 Le Dante, suivant les traces d'Homère, fait dire à maître Adam, défiguré par une affreuse hydropisie : « Vivant, j'ai possédé ce que j'ai voulu, et aujourd'hui je soupire après une goutte d'eau; les ruisseaux qui descendent du Casentin dans l'Arno, par des canaux frais et délicieux, sont toujours devant mes yeux, et ce n'est pas en vain : leur image me tourmente d'autant plus que le mal dont je suis atteint devient plus insupportable. La sévère justice qui me châtie puise contre moi, dans les lieux où j'ai péché, de nouveaux motifs de douleur. » (*Enfer*, chant XXX.)

bien inférieur à Virgile, ne lui a pas moins fait un larcin de génie, en comparant les femmes de Lemnos transportées de rage par Vénus, et assises à côté de leurs époux, aux furies qui assiégent la table de Pirithoüs et de Thésée aux enfers. Valérius a beaucoup augmenté la beauté de l'idée virgilienne. « La déesse achevant d'égarer la raison de ces sœurs d'Alecton ou de Mégère, les pousse dans la chambre de leurs époux, et fournit des glaives à leur fureur, qui hésitait encore. Elles franchissent le seuil, et attaquent, tels qu'ils se trouvent, ces infortunés époux autrefois si chéris; les uns ensevelis dans le vin et le sommeil, les autres se levant avec des flambeaux pour recevoir leurs compagnes et leur donner la main; d'autres veillant encore et regardant cet affreux spectacle; tous tremblent, et la crainte les empêche d'essayer la fuite ou de prendre les armes contre leurs ennemies, tant la déesse irritée les fait apparaître terribles, tant leur voix résonne avec un accent surnaturel et inconnu à leurs victimes. Ils restent les yeux immobiles, comme s'ils voyaient en face le bataillon des Euménides, ou que Bellone fît étinceler le glaive devant eux. Une sœur, une épouse, et plus près encore du cœur, une fille, une mère dénaturée, voilà ce qui les glace d'effroi! Ils se laissent égorger par des femmes, ces guerriers que n'ont pu dompter ni les fureurs du Thrace, ou des Sarmates, ni les menaces de la mer[1]! »

On ne peut pas lire le Tartare de Virgile sans reconnaître à quel point il était rempli d'Homère, d'Hésiode et de Platon[2]; de même, on ne saurait étudier l'Enfer du Dante sans trouver sans cesse les traces du commerce intime de ce grand poëte avec Virgile. Ici se présente une comparaison naturelle qui

1 Livre II de l'Argonautique.

2 Voyez la belle traduction du Phédon, par M. Cousin, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Paris, page 319 et suivantes.

montre une singulière progression des forces créatrices du génie. Virgile a fait sortir de l'évocation des morts par Ulysse, et de quelques souvenirs des deux écrivains que j'ai nommés, le chef-d'œuvre du sixième livre ; Dante, plus étonnant peut-être, a trouvé dans ce livre le germe des créations prodigieuses et des beautés de toute espèce qui sont répandues dans ses trois poëmes, ou plutôt dans les trois actes de sa Divine Comédie.

Nous avons vu le Dante surpasser, par une idée sublime, toutes les merveilles de ses devanciers dans la peinture du vestibule des enfers ; regardons maintenant l'intérieur de cet affreux séjour. Encore tout effrayés de la terrible inscription de la porte fatale par laquelle le genre humain doit passer tout entier, nous entrons, et nous voilà au milieu des moins malheureux de la race maudite ! Déjà des soupirs, des plaintes, des gémissements, puis des accents de rage, d'horribles imprécations, et un bruit semblable à la tempête qui agite une atmosphère de ténèbres ! A qui le ciel impose-t-il ces châtiments ? aux âmes sans vertus et sans vices. « Elles sont mêlées avec ces anges dégénérés qui, dans la grande querelle des cieux, ne furent ni rebelles ni fidèles à Dieu, mais uniquement occupés d'eux-mêmes ; le ciel les a rejetés pour ne rien perdre de sa beauté ; le profond enfer n'a pas voulu les recevoir, parce que les anges coupables n'auraient tiré aucun honneur de leur compagnie ; la cause du désespoir de ces infortunés vient de ce qu'ils n'ont pas l'espérance de la mort. Leur vie est si obscure et si basse, que tout autre sort leur fait envie. Le souvenir de leur existence ne fatigue pas le monde ; la miséricorde et la justice les dédaignent également ; ne parlons plus d'eux, regarde, et passe. » Dans quel poëte, dans quel moraliste a-t-on vu des vérités plus importantes à l'homme et à la société, exprimées dans un langage plus simple et plus hardi ? Après ce premier châtiment, qui donne une idée immense de la fécondité de l'enfer en supplices, nous entendons blasphémer les malheureux qui sont morts dans

la colère de Dieu, et que Caron appelle aux brasiers éternels : cette grande et terrible image est bien supérieure au concours des âmes de Virgile sur les bords du Styx. Les enfants morts sans baptême, et les grands hommes nés depuis la religion du Christ, sont assez singulièrement réunis au delà du fleuve, dans le cercle des Limbes; mais ce chant (le quatrième) renferme des beautés que Virgile aura peine à égaler dans ses Champs Élysées. Les graves et hautes pensées que font naître toutes les ombres illustres qui nous apparaissent ensemble, ou tour à tour, remplissent bien les conditions de la sévère épopée qui doit agrandir les âmes et exciter en nous un ardent amour de la gloire et de la vertu.

De ce séjour presque paisible, nous passons au second cercle de l'abîme; c'est là que commence l'enfer, à proprement parler. Grand peintre et grand moraliste à la fois, le Dante y fait d'abord entendre des voix plaintives, des gémissements et des pleurs. Là, privé de toute clarté, l'air mugit comme une mer orageuse battue par des vents opposés. L'ouragan infernal, qui ne s'arrête jamais, emporte avec lui les âmes, les tourmente, et les froisse dans un choc éternel. Quand il les a poussées au bord escarpé de l'abîme, alors se font entendre les cris, les imprécations et les blasphèmes. Les âmes condamnées à ce supplice sont les âmes charnelles qui ont soumis leur raison aux volontés des sens. L'allégorie est aussi juste que belle et facile à saisir; voilà bien ces tempêtes du cœur de l'homme subjugué par la passion qui aveugle, agite, déchire, et réduit au désespoir ses victimes, sans leur laisser un moment de repos; c'est ainsi que Didon a été conduite à la mort, et Phèdre précipitée aux enfers. Après avoir créé ces vives images, il restait au Dante la gloire de surpasser Virgile même dans la peinture naïve de la tristesse et de la mélancolie de l'amour; c'est ce qu'il a fait dans l'épisode de Françoise de Rimini.

Les femmes et les héros de l'antiquité que l'amour a vain-

cus passent sous les yeux du Dante : « Poëte, mon guide, s'écrie-t-il, je voudrais parler à ces deux ombres qui vont ensemble et paraissent si légères au souffle du vent. — Tu verras, me répondit Virgile, quand elles seront plus près de nous. Prie-les alors au nom de cet amour qui les conduit ; elles viendront. » Aussitôt que le vent les eut amenées vers nous, j'élevai la voix : « Ames infortunées, venez à nous, si rien ne s'y oppose. » Comme deux colombes invitées par le désir, les ailes étendues et immobiles, volent dans les airs au doux nid où les appelle la même volonté, telles ces deux ombres sortirent de la troupe où est Didon, et vinrent à nous à travers cette atmosphère malfaisante, tant le son de ma voix avait été affectueux. « O mortel bienfaisant et sensible qui viens nous visiter dans ces épaisses ténèbres, nous qui avons teint la terre de notre sang, si le roi de l'univers était notre ami, nous le prierions pour ton repos, puisque tu as pitié de nos malheurs. Ce que tu veux entendre ou nous dire, nous le dirons ou nous l'entendrons volontiers, tandis que le vent se tait comme il le fait en ce moment. La contrée qui m'a vue naître est voisine de la mer où le Pô descend pour s'y reposer avec les fleuves qui le suivent. L'amour, qui s'attache à tous les cœurs bien nés, enflamma celui-ci pour la beauté qui me fut bientôt ravie par un coup que je ressens encore ; l'amour, qui ne nous dispense jamais d'aimer qui nous aime, m'enflamma d'une telle envie de plaire à cet infortuné, qu'ici même, comme tu vois, ce désir ne m'abandonne pas ; l'amour nous a conduits à une seule mort. Le séjour de Caïn attend le cruel qui nous ôta la vie. »

Un autre cercle punit les avares et les prodigues : là Virgile profère ces paroles : « Juge, ô mon fils, quelle est la frivolité passagère de ces biens qui sont confiés aux mains de la fortune, et auxquels la race humaine s'attache avec tant de fureur ; tout l'or qui est ou qui fut jadis sous le globe de la lune, ne pourrait procurer à ces âmes fatiguées un seul moment de pause ou de relâche. » Telle est la transition qui

nous conduit à une admirable peinture de la fortune. « Celui dont la science s'élève au-dessus de tout, créa les cieux, et leur donna des guides qui en font briller chaque partie vers la partie qu'elle doit éclairer, et distribuent également la lumière; de même aux splendeurs mondaines il donna une conductrice générale qui les gouverne; elle fait passer, quand le temps est venu, les biens fragiles de peuple en peuple, d'une race à une autre race, sans que la prudence humaine puisse mettre obstacle à ces mutations. Ceux-ci commandent, ceux-là languissent, également soumis à ses arrêts qui sont cachés comme le serpent sous l'herbe. Tout votre savoir ne peut rien contre sa volonté; elle prévoit, juge et poursuit son règne comme les autres intelligences divines. Ses transformations n'ont pas de trêve. La nécessité la force à un mouvement rapide, tant sont fréquentes les vicissitudes qui se succèdent. Telle est la déesse que blasphèment et maudissent à tort ceux qui devraient la bénir; mais elle a su se rendre heureuse et ne les entend pas. Joyeuse comme toutes les créatures supérieures, elle fait tourner sa sphère et jouit de son bonheur ! »

Du lieu des supplices des vindicatifs[1], que le poëte n'a point caractérisés d'une manière précise et digne de son mâle pinceau, nous apercevons déjà la ville des plus grands coupables à la lueur de ses tours enflammées comme si le feu les dévorait. Là, un obstacle plus redoutable que le courroux de Caron et la rage de Cerbère, des millions d'anges rebelles précipités des cieux, et gardiens de la plus effroyable des cités, veulent arrêter les deux voyageurs. Le Dante éprouve un moment horrible d'inquiétude et de terreur; il tremble de ne plus revoir la terre. Virgile, lui-même, partage un instant l'abattement de son disciple, mais il se relève bientôt; son courage promet de surmonter toutes les difficultés qui s'opposent à leur passage.

1 Chant VIII.

Les deux poëtes sont toujours en présence de la cité des douleurs qu'enferme dans ses replis un marais d'une odeur insupportable. Tout à coup voilà que sur le faîte d'une tour couronnée de flammes apparaissent les trois furies, les mains teintes de sang[1]. Elles poussent des cris si féroces et si aigus, que le Dante effrayé se presse contre son guide : « Appelons Méduse, disent-elles en se penchant vers le poëte, nous le changerons en pierre. » Virgile n'a que le temps de dire à son fils adoptif : « Retourne-toi, ferme les yeux ; si la Gorgone venait à se montrer, et que tu la visses, il n'y aurait plus de retour pour toi à la lumière. » Mais déjà ils entendent, à travers les ondes ténébreuses du Styx, un bruit qui semait l'épouvante et faisait trembler les deux rivages ; tel, sous un ciel embrasé, l'ouragan bat les forêts sans relâche, déchire les branches, emporte les fleurs, s'avance avec orgueil parmi des tourbillons de poussière, et met en fuite les animaux et les bergers. Un ange annoncé par le bruit terrible, traverse le Styx à pied sec, il écarte de son front, avec sa main gauche, l'air épais qui l'environne ; mille âmes coupables se dispersent devant lui. Il arrive avec un superbe dédain, frappe de sa baguette la porte infernale qui s'ouvre sans résistance. « Démons chassés du ciel, race méprisée, dit-il sur l'horrible seuil, quelle est cette arrogance qui se révolte contre la volonté que rien ne peut limiter, et qui a tant de fois accru vos tourments ? Quel plaisir trouvez-vous à vous heurter ainsi contre les destins ? » Toutes ces fictions sont plus grandes, plus hardies, plus dramatiques même que celles de Virgile ; c'est à force de les méditer, que Milton est parvenu à surpasser quelquefois le poëte dont il agrandit les créations, en lui laissant ses trop nombreuses monstruosités.

1 On a vu plus haut leur portrait, dont le fier et sombre Michel-Ange, le Dante de la peinture, pourrait seul représenter les affreuses beautés.

Dans le cercle où Dante punit les hérésiarques (il aurait dû dire les incrédules, puisqu'il place parmi eux Épicure et tous ses sectateurs qui font mourir l'âme avec le corps); nous trouvons Farinata, de la famille des Uberti, espèce de Salmonée qui a un grand mépris pour l'enfer; son entretien avec le Dante contient des choses élevées, hardies même, mais s'attendrait-on à trouver ici une scène aussi touchante que celle qui se passe entre le Dante et Guido Cavalcanti, père d'un jeune ami du poëte? On y reconnaît d'heureux souvenirs de la surprise, des alarmes, des tendres sollicitudes et des vives affections de l'Andromaque de Virgile au tombeau de son époux; les questions de ce père infortuné ont les formes et l'accent de celles de la veuve d'Hector, et rappellent le trait fameux : *Hector ubi est ?* où est mon Hector?

Je cherche vainement parmi les poëtes de l'antiquité quelle est la source de l'allégorie gigantesque, mais quelquefois sublime du Temps, sous la forme d'un géant debout dans les flancs du mont Ida. Il tourne le dos à Damiette, c'est-à-dire à l'Orient, où il n'a plus rien à voir, et regarde Rome, devenu le centre et le spectacle de l'univers. Sa tête est d'or, sa poitrine et ses bras sont d'argent, le reste du tronc est d'airain, excepté le pied droit sur lequel ce monstre s'appuie, et qui est d'argile. J'ai rapporté la scène filiale et paternelle entre le Dante et Brunetto Latini, où le maître et l'élève se montrent dignes l'un de l'autre par un attachement sans bornes, et nous donnent, avec l'épisode précédent, une nouvelle preuve de l'attention du poëte à jeter de l'intérêt et de la variété dans la sombre monotonie d'un pareil sujet.

Il est remarquable que le Dante punisse le crime de Jason, et accorde des regrets à la malheureuse Hypsiphyle, oubliée par Virgile dans le champ des pleurs. On ne peut s'empêcher de sentir combien le caractère, la gloire, la constance et le crime du héros se trouvent habilement réunis dans le portrait tracé par le Dante. « Regarde la grande ombre qui vient

à nous, et à qui la douleur n'arrache aucune larme ; cette âme retient encore sa dignité royale. C'est Jason dont la valeur et la prudence ravirent à Colchos la toison d'or. Il passe à Lemnos, lorsque des femmes enflammées de jalousie et de colère venaient de donner la mort à tous les habitants mâles de l'île ; là, avec des signes d'amour et des discours artificieux, il séduit la jeunesse d'Hypsiphyle, qui, auparavant, avait si noblement trompé ses compagnes ; ensuite il l'abandonne, mère et veuve à la fois. Telle est la faute qui le condamne à ce supplice dans ce lieu où l'on venge encore le malheur de Médée. »

Plus juste et plus audacieux que Virgile, le Dante, au lieu de flatter des monstres, déclare une guerre violente à l'avarice, à la corruption, à l'ambition démesurée de quelques pontifes romains ; et dans cette guerre il frémit de courroux comme l'ardent Lucile, et manie comme lui le glaive étincelant, ou imprime sur le front des coupables ces marques de feu dont parle Properce, au sujet de Cléopâtre, la honte éternelle du sang de Philippe.

On croit entendre Juvénal dans cette exclamation que termine un trait si profond : « Vieillard avare, tu as été justement puni ; garde bien cette richesse mal acquise et avec laquelle tu as osé braver la puissance des rois. Ah ! si je n'étais retenu par le respect des augustes clefs que tu as tenues pendant ta vie de délices, j'userais de paroles plus graves pour punir cette avarice qui assiége le monde, en foulant aux pieds les bons pour élever les méchants ! Il pensait à toi et à tes pareils, le pasteur évangélique, quand il s'écria en voyant celle qui est assise sur les eaux faire la prostituée avec les rois..... « Vous vous êtes fait à vous-mêmes des dieux d'or et d'argent, et il n'y a de différence entre vous et l'idolâtre, sinon qu'il n'adore qu'une divinité, tandis que vous en adorez cent. Ah ! Constantin, de combien de maux fut la source, non pas ta conversion, mais la dot que reçut de toi pour

récompense le premier pontife qui devint riche de tes présents! »

L'auteur de ces mordantes apostrophes de la vertu indignée contre les corrupteurs de la morale du Christ, contre les déserteurs de la pureté évangélique et des maximes de la religion qui nous enseigne à chérir la pauvreté comme une douce compagne, savait jeter au milieu de ses tableaux les traits les plus propres à nous émouvoir; il unissait à un génie ardent et sublime une tendresse de cœur qui est rare dans les hommes de sa trempe. Voyez comme il parle de l'affection de Virgile pour lui! « Des monstres accourent les ailes étendues vers le Dante; leurs bras vont le saisir; mais tout à coup, dit-il, comme une mère qui, éveillée par le bruit de l'incendie, voit les flammes rapides approcher d'elle, prend son fils, s'enfuit sans s'arrêter, et, plus occupée de lui que d'elle-même, peut à peine se couvrir d'un seul vêtement, le poëte m'enlève dans ses bras, et descend légèrement le long du rocher qui sépare les deux vallées. L'eau qui se précipite pour donner le mouvement à un moulin n'est pas si rapide quand elle approche de la roue, que la marche de mon maître qui me portait sur son cœur plutôt comme un fils que comme un compagnon. » Cette comparaison sert de prélude au supplice des hypocrites, bientôt suivi de l'heureux début du vingt-quatrième chant qui a toute la grâce et toute la naïveté d'une pastorale de Théocrite. C'est cependant l'auteur de ces riantes peintures, qui retrace avec tant de vigueur et d'originalité un châtiment horrible. « Devant cette cruelle armée de serpents qui fourmillent dans la vallée, les ombres des coupables courent nues, épouvantées, sans espérer un refuge; elles courent les mains liées derrière le dos avec des couleuvres, dont la tête et la queue leur percent les reins et se renouent ensemble devant eux. Un serpent s'élance sur l'un de ces pervers, et le pique à la gorge; soudain l'infortuné s'enflamme, et tombe bientôt réduit en poussière; à peine est-il consumé, ses cendres se rassemblent d'elles-

mêmes, et l'ombre se relève telle qu'elle était auparavant. » Mais nous ne devons voir ici qu'un essai des forces du Dante qui invente de nouvelles peines pour les concussionnaires, contre lesquels il paraît animé du plus grand courroux, si l'on en juge par le supplice de trois ombres qui s'élèvent du fond de la vallée où ces coupables subissent la vengeance du ciel. La description de leur cruelle métamorphose, que Rivarol met presque au-dessus du Laocoon de Virgile, et que Ginguené admire beaucoup, offre tour à tour dans les images une énergie et une nouveauté, dans le style des créations, dans l'idéal une audace, et pourtant un mélange de vérité, qui ravissent le lecteur ; mais j'aurais souhaité que le savant auteur de l'histoire littéraire de l'Italie nous révélât un défaut assez grave dans le sujet de l'admiration passionnée de Rivarol. Pour l'approuver sans réserve, il faudrait que nous vissions, dans les trois damnés du Dante, des coupables convaincus de l'un de ces grands crimes qui perdent les nations ; autrement, le poëte aura méconnu le cœur humain, en voulant nous associer à une vengeance qui nous révolte comme une injustice, parce qu'il n'y a aucune proportion entre le délit et la peine.

Les nouveaux efforts que le poëte demande à son génie infatigable pour punir les traîtres à la patrie, viennent à l'appui de cette observation ; mais ils attestent en même temps la puissance d'un athlète capable de grandir à chaque pas de sa course, et d'arriver au but de son immense carrière, comme le proscrit de Junon au terme de ses glorieux exploits.

L'épisode d'Ugolin que nous allons contempler est vraiment le dernier des travaux d'Hercule : « Je vis, continue le poëte, deux ombres placées dans une seule fosse : l'une des têtes couvrait l'autre ; et comme un homme affamé mange du pain, de même la première déchirait avec ses dents le crâne et la cervelle de la seconde. « O toi ! lui dis-je, qui montres par tant de férocité ta haine pour celui que tu dévores, dis-

m'en la cause, afin que si tu as raison de le haïr, sachant qui vous êtes, et quel fut son crime, je puisse, de retour au monde, venger ta mémoire, si ma langue ne se dessèche pas auparavant.

« Le coupable détourna sa bouche de cette horrible pâture, et s'essuyant avec les cheveux de la tête dont il avait rongé le crâne, il me dit : « Tu veux que je renouvelle une douleur de désespoir, et dont la seule pensée m'oppresse le cœur avant que je commence à parler ; mais si mes paroles doivent être un germe qui porte pour fruit l'opprobre du traître que je déchire, tu me verras parler et pleurer en même temps. Je ne sais qui tu es, ni de quelle manière tu es descendu ici-bas ; mais tu me parais florentin à ton langage : tu dois savoir que je suis le comte Ugolin, et celui-ci l'archevêque Roger. Je t'apprendrai maintenant pourquoi tu le vois condamné à un tel voisinage. Je n'ai pas besoin de dire que m'étant fié à lui, je fus pris et mis à mort par l'effet de ses perfides conseils ; mais ce que tu ne peux avoir appris, mais combien ma mort fut cruelle, tu vas l'entendre, et tu sauras alors s'il m'a offensé.

« Dans la tour obscure qui a reçu de moi le nom de la *Tour de la Faim*, et où tant d'autres ont dû être enfermés depuis, une ouverture étroite m'avait déjà laissé voir plus de clarté, lorsqu'un songe affreux déchira pour moi le voile de l'avenir. Il me sembla que celui-ci, devenu maître et seigneur, chassait un loup et ses louveteaux vers la montagne qui empêche Pise et Lucques de s'apercevoir l'une l'autre. Il avait envoyé en avant les Gualandi, les Sismondi et les Lanfranchi, avec des chiennes maigres, avides et dressées à la chasse. Après avoir couru peu de temps, le père et ses petits me parurent fatigués, et je crus voir les dents aiguës de sa meute affamée leur ouvrir les flancs. Quand je m'éveillai vers le matin, j'entendis mes enfants, qui étaient auprès de moi, pleurer en dormant et demander du pain. Tu es bien cruel, si déjà tu n'es ému en pensant à ce que mon cœur

m'annonçait ; et si tu ne pleures pas, que faut-il donc pour t'arracher des larmes ?

« Déjà ils étaient debout ; l'heure approchait où l'on apportait notre nourriture, et chacun de nous, à cause de son rêve, doutait de la recevoir. J'entendis qu'on fermait la porte au bas de l'horrible tour. Alors je regardai mes fils sans dire une parole. Je ne pleurais point ; je me sentais en dedans pétrifié. Ils pleuraient, eux ; et mon petit Anselme me dit : « Comme tu nous regardes, mon père ! Qu'as-tu ? » Je ne pleurai point encore ; je ne répondis point pendant tout ce jour, ni la nuit suivante, jusqu'au retour du soleil. Lorsque quelques rayons pénétrèrent dans cette prison douloureuse, et que je vis sur quatre visages les propres traits du mien, transporté de douleur, je me mordis les deux mains. Eux, pensant que j'y étais porté par la faim, se levèrent tout à coup et me dirent : « Mon père, nous souffrirons beaucoup moins si tu veux te nourrir de nous. Tu nous as revêtus de ces chairs misérables ; dépouille-nous en aussi. » Alors je me calmai pour ne pas augmenter leur peine. Ce jour et le suivant nous restâmes tous en silence. O terre impitoyable ! pourquoi ne t'ouvris-tu pas ? Quand nous fûmes parvenus au quatrième jour, Gaddo se jeta étendu à mes pieds, en me disant : « Mon père, que ne viens-tu me secourir ? » et il mourut ; et je vis, comme tu me vois, les trois qui restaient, tomber ainsi l'un après l'autre, du cinquième au sixième jour. Je me mis alors à me traîner en aveugle sur chacun d'eux, et je ne cessai de les appeler trois jours entiers après leur mort. La faim acheva ensuite ce que n'avait pu la douleur. » Quand il eut dit ces mots, roulant les yeux, il reprit le malheureux crâne entre ses dents qui pénétrèrent jusqu'à l'os comme celles d'un chien dévorant.

« Ah ! Pise, opprobre des nations répandues sur le beau pays où l'on parle un si doux langage, puisque tes voisins sont trop lents à punir, que Gorgone et Caprée s'arrachent de la mer, et que, venant former une digue à l'embouchure

de l'Arno, elles le forcent à engloutir tous tes habitants jusqu'au dernier! Si le comte Ugolin était accusé d'avoir livré tes châteaux, tu ne devais pas attacher ses enfants à la croix de leur père; leur enfance, ô nouvelle Thèbes! faisait leur innocence. »

Ici, sans être obligé de demander pardon pour des créations fantastiques, que la raison admet avec peine malgré des beautés quelquefois sublimes, sans être inférieur à Virgile pour la vérité, le Dante a porté la terreur et la pitié beaucoup plus loin que son maître ne l'a fait même dans l'épisode de Laocoon. Quelle comparaison des douleurs extrêmes, mais bientôt finies, du grand prêtre de Neptune, avec les angoisses d'Ugolin qui durent pendant neuf jours tout entiers, en augmentant sans cesse d'intensité? Les fils de Laocoon n'ont que des regards éloquents pour interprètes; le plus petit des enfants d'Ugolin, effrayé de lire dans les yeux de son père des expressions de douleur, de rage, d'effroi, de pitié, que la nature révèle même à la faiblesse de son âge, nous fait frémir par ces simples paroles : « Comme tu nous regardes! qu'as-tu, mon père?» Nous ignorons si les fils de Laocoon plaignent leur père, déchiré comme eux par des morsures horribles et empoisonnées; mais ceux d'Ugolin, en le voyant mordre ses propres mains, prennent ce transport de la douleur pour la rage de la faim, et veulent lui servir de pâture! Les termes manquent pour caractériser ce genre de sublime, qui fait intervenir, malgré nous, le crime de Térée et le festin de Thyeste entre Ugolin et sa famille. Avant de mourir avec eux, Laocoon a eu la force de voler à la défense de ses fils et au-devant des dragons qui les ont enlacés : à demi consumé par la faim, muet et désarmé, Ugolin, devant un autre monstre bien plus inexorable que les monstres fabuleux de Virgile, ne peut rien pour le plus jeune de ses fils qui meurt étendu à ses pieds en disant d'une voix affaiblie : « Mon père, pourquoi ne viens-tu pas à mon secours? » Peut-être, nous l'espérons du moins, le

grand prêtre et ses fils ont exhalé ensemble leurs âmes innocentes; mais Ugolin a vu tomber les siens un à un devant lui! Hécube contemplant le corps mutilé de son fils Polydore rejeté par les flots sur le rivage, Niobé en face de ses enfants immolés par les flèches de Diane, ne sauraient, dans l'expression de leur plus grande douleur, approcher du désespoir d'Ugolin dans les ténèbres, hurlant et rampant sur les cadavres de ses fils, les appelant encore trois jours après leur mort, et jusqu'au dernier moment où la faim vient mettre un terme à son affreuse existence!... Et comme l'apostrophe du poëte à la ville de Pise termine heureusement le récit! Elle est si bien tirée des entrailles du sujet, qu'on croit entendre en elle le dernier cri de la fureur paternelle.

Il faut avouer, avec Ginguené, que cet épisode devait terminer le premier acte de la Divine Comédie. En effet cette fin du poëme serait sublime; mais peut-être aucun poëte n'était-il capable comme le Dante de ne pas dégénérer de lui-même après une si haute création. Le supplice de ces trois damnés dont les corps sont gouvernés sur la terre par un démon qui ne leur laisse aucun repos, tandis que leurs âmes subissent aux enfers le châtiment de leurs forfaits [1], me paraît digne du parallèle avec les grands traits de la scène précédente. Rivarol a caractérisé, par un mot plein d'énergie, la dernière invention du Dante cent fois plus terrible dans ses vengeances que les ïambes furieux du brûlant Archiloque :

1 L'idée du Dante a quelque analogie avec un passage de Valérius Flaccus. « Les plaintes de ceux à qui le crime arrache la vie, montent jusqu'au trône du redoutable Jupiter, lui découvrent le secret de leur mort cruelle ; alors le dieu leur rouvre les portes du séjour des morts, et leur permet de revenir sur la terre. L'une des trois furies les accompagne ; ils parcourent ensemble la terre et les mers ; chaque victime s'attache à son coupable, invente des châtiments pour le punir, et l'assiége de mille terreurs. » (Chant III, vers 383 et suivants.)

frapper ainsi des coupables vivants, c'était montrer la main de Dieu au festin de Balthazar.

Fils de Virgile comme le Dante, dont il est également le disciple et l'émule, quelquefois autant au-dessus de ces deux grands maîtres que la Bible au-dessus de l'Iliade, Milton a créé aussi un enfer ; mais au lieu de nous y conduire par de longs et savants détours, il nous montre tout à coup le prince des anges rebelles en possession de son affreux empire :

Séjour des feux vengeurs, épouvantable abîme
Où les peines sans fin se mesurent au crime,
Et tiennent accablé sous cent chaînes d'airain
L'insensé qui brava le pouvoir souverain.
Jeté du haut des airs en ces cachots funèbres,
Durant neuf fois le temps où règnent les ténèbres,
Durant neuf fois le temps qui mesure le jour,
Dans la profonde horreur de son nouveau séjour,
Au milieu de sa noire et hideuse phalange,
Resta, muet d'effroi, l'audacieux archange :
Malheureux, il roulait dans ce gouffre éternel,
Foudroyé mais vivant, souffrant mais immortel :
Conservé pour subir la céleste justice,
Le refus de la mort est son plus grand supplice [1].
De ses maux à venir, de ses biens d'autrefois
Il sent peser sur lui l'insupportable poids.
Il se soulève enfin, et de l'abîme immense,
Jette un coup d'œil sinistre, où sont peint la vengeance,
L'effroi, le désespoir sur lui-même acharné,
Et la haine inflexible, et l'orgueil obstiné ;
De regrets sans remords indomptable victime,
Expiant à la fois et méditant le crime.
D'aussi loin que d'un ange aperçoivent les yeux,
Il regarde, il parcourt cet océan de feux,

1 Cette pensée est bien faible auprès de celle du poëte italien dans le chant III de l'Enfer.

Qui, brûlant tristement sous ces voûtes funèbres,
Sans répandre le jour, laissent voir les ténèbres;
Il ne découvre au loin que de brûlants tombeaux,
Que des champs de douleur, des régions de maux,
Du deuil, de la souffrance inconsolable asile :
L'espoir, présent partout, à jamais s'en exile [1];
Partout règnent l'effroi, l'horreur, l'obscurité,
Et des méchants punis l'affreuse éternité.
Point de trêve aux tourments : un torrent de bitume
Sans cesse alimenté, sans cesse se rallume.
Séjour bien différent des délices du ciel.

« C'est là que découvrant d'abord tous les compagnons de sa chute renversés par les vagues et les tourbillons de la tempête enflammée, il aperçoit étendu à ses côtés le complice qui est le premier après lui dans le pouvoir comme dans le crime, l'affreux Belzébut! Il l'apostrophe en ces mots : « Si tu es celui... mais quelle chute est la tienne, et que tu parais changé! Que tu es différent de l'ange qui, dans les heureuses régions de la lumière, éclatait au milieu de dix mille substances brillantes! Si tu es celui qu'une même ligue, les mêmes pensées, les mêmes conseils, la même espérance, le même danger, unissaient à moi dans une hardie et glorieuse entreprise, et que maintenant unit à moi une même misère, tu vois dans quel abîme nous souffrons, et de quel lieu élevé nous sommes tombés. C'est par son tonnerre qu'il a prouvé combien sa force soutenait la nôtre... mais quelle que soit la puissance de ses armes, et, dût-il en employer encore de plus terribles contre nous, je ne me repens pas... Qu'avons-nous perdu? le champ de bataille. Il nous reste une inflexible volonté, une insatiable ardeur de vengeance, une haine immortelle, et un courage qui ne peut ni céder ni se sou_

1 Milton a eu tort de rappeler, par une si froide imitation, la fameuse inscription de la porte de l'enfer du Dante.

mettre ; n'est-ce donc pas là être invincibles[1] ? » Mais Belzébut, le terrible Belzébut, est ébranlé devant la victoire du Tout-Puissant, il tremble devant les supplices éternels! Satan qui le connaît et sait comment réveiller en lui l'audace et la constance, lui répond en véritable chef d'une conspiration : « Chérubin tombé, soit qu'on agisse, soit qu'on souffre, c'est la perte du courage qui fait la misère. » Et tout à coup, profitant du moment où le vainqueur a déjà rappelé les ministres de sa vengeance, il montre à Belzébut une plaine aride, déserte, horrible, séjour de désolation, privé de toute lumière, si ce n'est de celle que répand la pâle et affreuse lueur des flammes ; c'est là qu'il veut aller, loin des fureurs d'une mer de feu, chercher quelque repos, ou plutôt délibérer avec les autres complices de son crime sur une nouvelle attaque contre l'Éternel.

Au moment où Satan vient de ranimer par ces paroles la rage de son digne rival, Milton achève de le peindre ainsi dans des vers dont Delille a peut-être surpassé la beauté :

Sur la vague brûlante il élève sa tête ;
Ses regards sont l'éclair et sa voix la tempête.
Sur la face des eaux, du superbe guerrier
S'avance et s'élargit l'immense bouclier ;
Vingt stades sont couverts de sa flottante masse.
Telle on peint des Titans la gigantesque race,
L'énorme Briarée, et ces vastes Typhons
Que Tarse renfermait dans ses antres profonds.

1 Parny se montre digne de Milton dans ces beaux vers :

Tout ce que peut l'ennui de l'esclavage,
Un juste orgueil par l'orgueil accablé,
La valeur calme, et l'audace et la rage,
Nous l'avons fait : les tyrans ont tremblé ;
Ils pâlissaient sur leur trône ébranlé :
La foudre seule a vaincu le courage.
Mais aux vaincus il reste la fierté,
L'horreur du joug, le cri de liberté,
La haine enfin consolante et cruelle,
La haine active, implacable, éternelle.

Telle de l'océan l'énorme souveraine,
Le géant de la mer, l'effroyable baleine,
De loin paraît une île aux yeux des matelots,
Quand le monstre assoupi sommeille sur les flots.

Combien les géants de l'antiquité, même quand ils sont debout en face de l'Olympe, paraissent inférieurs à ce géant de la Bible, si grand au milieu de sa chute, et pressé par la main souveraine qui châtie sa révolte! Quelle progression dans les tableaux de Milton! L'archange qui a osé lever l'étendard contre les cieux, l'orgueilleux que la foudre n'a pu corriger, le téméraire qui médite avec une nouvelle fureur le projet de renverser le trône de Jéhovah, retenu par des chaînes sur le lac de feu, loin d'avoir la force d'en sortir, ne pourrait pas même dresser la tête au-dessus des flots. Tout à coup, Dieu l'a permis, il élève hors de l'étang son vaste corps. Ses mains, qui font ondoyer derrière lui les pointes aiguës des flammes, forment entre elles et Satan une horrible vallée. Enfin étendant les ailes, et s'appuyant sur l'air épais que charge ce poids inconnu, il dirige son vol vers cette terre de désolation, si l'on peut appeler terre ce qui, quoique solide et brûlant, ressemble à un lac de feu liquide, ou à quelques débris de rocher sombres et fumants que les entrailles de l'Etna viennent de vomir. Tel est le lieu où les pieds maudits de Satan et de Belzébut trouvent enfin un appui; les deux complices se glorifient d'y être descendus par la seule puissance de leurs propres forces, et non par la permission de leur souverain qu'ils méconnaissent. Ce terrible lieu arrache à l'archange des exclamations qui nous ouvrent le fond de ce cœur qui est un abîme.

« Est-ce ici la région, la terre qui nous tiendra lieu du ciel? Est-ce donc cette triste obscurité qu'il nous faut changer contre la sérénité de la céleste splendeur? Eh bien soit! ici du moins nous voilà le plus loin qu'il est possible de notre égal suivant la justice, de notre souverain par la force. Adieu,

campagnes heureuses ; adieu, éternelle demeure de la joie. Je te salue, séjour de l'horreur ; je te salue, monde infernal ; et toi, profond abîme, reçois ton nouveau possesseur ! Il t'apporte un esprit que rien ne peut changer, ni le temps, ni le lieu... Ici du moins nous serons libres... Régner dans l'enfer vaut mieux que servir dans le ciel. »

Assurément il est impossible de développer d'une manière plus hardie et plus dramatique un grand caractère ; le Prométhée d'Eschyle en est sans doute le type ; admirons Eschyle ; mais honneur au génie qui transforme ainsi ses modèles !

Semblable dans sa marche à un astre qui grandit si rapidement une fois qu'il a paru à l'horizon, Satan s'avance sur les rivages de la mer de feu où ses légions, dans le premier étonnement de leur chute, gémissent pêle-mêle renversées sur les flots. Il les appelle d'une voix qui se fait entendre dans toute la vaste profondeur des enfers. Aux derniers mots de sa harangue : « Qu'on se réveille, qu'on se lève, ou qu'on reste éternellement tombé ! » les rebelles sont saisis de honte ; ils s'élancent, soutenus sur leurs ailes, et descendent vers le terrain de soufre brûlant, pareils aux flots de barbares que le nord vomit jadis sur l'occident. Aussi prompts que l'éclair, se rendent au lieu où était leur général tous les chefs de tant de bataillons, fiers capitaines, semblables à des dieux, surpassant par leur taille et leur forme extérieure tout ce que dans la sienne l'homme peut avoir de dignité ; princes majestueux, puissances assises autrefois sur des trônes, et dont il n'est plus parlé dans les registres du ciel, où leurs noms ont été effacés après leur révolte. » Ces images sont d'une grandeur fantastique en apparence, mais elles cachent une vérité. Voyez une armée française le soir d'une déroute ; regardez-la deux jours après, ralliée d'elle-même ou plutôt par un homme de génie ; voilà le modèle du tableau inventé par Milton.

J'emprunterai ailleurs aux récits du poëte une comparaison avec le signal donné à l'armée infernale, qui se réunit autour de son prince ; mais quelle fierté de pinceau dans le nouveau

portrait de l'archange, semblable au soleil voilé par des nuages, ou obscurci par la lune dont la présence forme, dans une sombre éclipse, un désastreux crépuscule pour la moitié des nations, et prédit aux monarques de fatales révolutions ! Également voilé dans sa splendeur, l'archange brille encore au milieu des autres puissances de l'enfer. Son front cicatrisé est rempli de sillons creusés par les feux du tonnerre. L'inquiétude réside sur ses joues flétries; mais, sous ses noirs sourcils, un courage intrépide, un orgueil réfléchi veillent à sa vengeance; il a des yeux cruels, et cependant il paraît touché de remords et de compassion à l'aspect de ses complices et de leur malheur ! Il s'apprête à parler, mais, malgré l'obstination de son cœur inflexible, trois fois il veut commencer, et trois fois, quelle que soit la honte qu'il en éprouve, les larmes s'échappent de ses yeux. Enfin il se fait entendre : « Plus d'espérance de paix. Quelqu'un pourrait-il songer à se soumettre? Non, non ! ne pensons qu'à la guerre ouverte ou cachée. La guerre est notre seul parti; que notre unanime résolution soit la guerre ! » Nous admirons dans Virgile l'affreuse assemblée des Cyclopes appelés sur le rivage de la mer par les cris de Polyphème; mais les milliers d'épées étincelantes que les chérubins élèvent dans les airs autour de Satan, et leurs cris de rage contre le Très-Haut, ont un bien plus grand caractère que les fureurs inutiles des Cyclopes et de leur chef. Que l'affreux conseil de ces derniers sur le rivage de leur île produit peu d'effet, auprès des anges déshérités qui menacent encore le ciel, et portent le défi de la guerre au Dieu dont ils croient avoir balancé la puissance ! Combien la rage immortelle de Satan est plus redoutable que la colère impuissante de Polyphème !

Jamais l'épopée antique ne donna au fier Atride un cortége aussi magnifique que celui du prince des ténèbres. Les rois soldats de l'Iliade s'assemblent dans une tente qui suffit à leur réunion; il faut aux puissances de l'enfer un vaste temple, plus grand, plus superbe que les plus hardis monuments de la puissance humaine, un temple presque digne

des cieux, et qui peut à peine contenir une armée dont les légions s'avancent en bandes de cent mille soldats. A la vérité, Homère ne commet pas la faute de réduire tout à coup à la taille des Pygmées les géants dont il vient de nous faire admirer la hauteur; mais aussi le conseil d'Agamemnon ne nous offre que des mortels plus ou moins héroïques, tandis que celui de Satan se compose de mille et mille dieux assis sur des siéges d'or.

Dans les délibérations des princes d'Argos et de Mycène, le roi des rois, souvent timide et prêt à donner l'ordre de la fuite, reçoit, devant les chefs ses rivaux, des injures et des menaces; son pouvoir est balancé par le jeune Achille, qui emporte avec lui dans sa retraite la gloire et la fortune des Grecs. Satan paraît, sur un trône d'or et dans une royale majesté, au milieu de tant de puissances et de dominations frappées de terreur et de respect par sa présence. Il doit sa grandeur à son génie, à une constance, à une audace qui surpassent l'attente des plus fiers complices de la révolte dont il est l'auteur. Du sein même du désespoir, il enfante les plus hautes espérances; du fond de l'abîme, il aspire à la souveraineté des cieux! Son orgueil, son habileté à lire dans les cœurs lui inspirent les paroles d'un maître qui se sent affermi contre les conspirations par les périls qui l'environnent. Satan règne sans rival, parce que, semblable au rocher de Prométhée, son trône sublime est exposé à toute la colère du ciel, et que, de l'aveu unanime, lui seul est capable de l'affronter.

Après le discours de Satan à son conseil, discours mesuré, mais dans lequel éclatent pourtant quelques signes de l'orage et du tumulte de son cœur de damné, on entend les cris de l'affreux Moloch, déterminé à ne plus être, plutôt que d'être inférieur à l'Éternel; cette résolution le rend intrépide : il ne craint ni dieu, ni enfer, ni pis que l'enfer. La guerre ouverte, voilà son avis. La fureur, l'ironie amère, la dérision cruelle, l'orgueil indompté, le sentiment de sa force première,

une haine irréconciliable pour l'esclavage, et surtout la vengeance, son dernier espoir, bouleversent le cœur de ce conjuré. Auprès de ses transports, la colère de Junon, les défis du Prométhée d'Eschyle à Jupiter, ne sont que de vains emportements. Comparés à Moloch, le Cassius de Shakspeare, le Cinna de Corneille, le Manlius de La Fosse et son inflexible complice, ne font que bégayer le langage des conspirateurs furieux. Je laisse de côté les autres membres du conseil infernal, dont Belzébut, témoin de l'effet des lâches conseils sur les esprits, amène le dénouement par un de ces avis mitoyens qui emportent souvent tous les suffrages dans les assemblées. Suivant lui, il faut renoncer à l'attaque du ciel pour se jeter sur la terre, la ravager et l'occuper. Cette proposition, par laquelle Belzébut remplit son double but, celui de rejeter loin de lui des périls qu'il n'a peut-être plus la force de braver, et celui de flatter la pensée de Satan qui s'est découvert à son complice, plaît à tous; mais qui osera se charger de l'entreprise? A cette question de Belzébut, tous les démons gardent le silence; c'est alors que Satan achève de justifier son insatiable ambition; c'est lui qui va se dévouer pour tout l'enfer, et découvrir le nouveau monde promis au genre humain qu'il veut détruire. Voilà comment il terrasse tous ses rivaux! voilà comment finit le conseil des démons! « Au milieu des pairs de la cour infernale, marche le souverain monarque qui semble seul l'antagoniste des cieux, non moins que le redoutable empereur des enfers. Dans sa pompe extérieure, imitant celle de la Divinité, il est entouré d'un globe de séraphins de feu, qui font briller leurs enseignes et leurs armes terribles. »

Dans son vol impétueux, Satan arrive enfin aux portes des enfers; il trouve assis sur le seuil le Péché et la Mort sous des formes effroyables, tantôt empruntées à Hésiode, à Virgile, à la Bible, et tantôt à une imagination qui s'était allumée à tous ces grands foyers d'inspiration. La raison

peut blâmer cette scène sous plusieurs rapports, mais elle a une grandeur et quelquefois une énergie de sens qui étonnent.

Les proportions physiques et morales, la nature vraie et la nature idéale du prince des ténèbres, s'accroissent d'une manière prodigieuse à nos yeux dans son voyage à travers la nuit et les vagues du chaos. Sans doute Homère est grand avec plus de raison, mais une fois entré dans un monde idéal un homme de génie avait le droit d'enfanter des choses extraordinaires, et Milton pouvait seul les prodiguer avec une telle fécondité. Il marche de prodiges en prodiges; après de brillantes métamorphoses qui forment une heureuse opposition avec l'imposante attitude que le dieu du mal, comme il s'appelle lui-même, avait à la tête des dominations de l'enfer, l'archange reparaît tout entier dans son apostrophe au soleil. L'éclat de cet astre dont naguère il effaçait la splendeur, assis sur un des trônes du ciel, en rappelant au coupable sa gloire et sa chute, semble réveiller ses remords. Aux paroles échappées de sa bouche on dirait que Satan désarmé va se repentir; mais bientôt l'orgueil indigné rallume la passion de la vengeance dans son cœur indomptable. Quand Dieu pardonnerait, Satan ne pourrait longtemps accepter le pardon; il se rend avec joie cet odieux témoignage, et s'écrie :

Fuyez, lâches remords; vengeance, je t'appelle :
Que du monde entre nous l'empire soit égal;
Qu'il soit le dieu du bien, je le serai du mal.
C'en est fait; je lui voue une éternelle guerre.

Voilà le vrai conspirateur, acharné sur sa proie, étouffant les cris de sa conscience ou la voix de sa raison, prisonnier dans son crime comme dans un labyrinthe inextricable, courant à sa ruine par une pente rapide, et ne pouvant plus s'arrêter jusqu'à ce qu'il tombe dans l'abîme!

Nous retrouvons une dernière fois Satan. Après avoir cor-

rompu l'Innocence et violé son divin séjour, il est sur le seuil des enfers en présence de ses deux horribles enfants, le Péché et la Mort, qui, prêts à s'élancer vers la terre qu'il vient de livrer à leurs ravages, ont bâti sur l'abîme un pont par lequel le genre humain doit passer tout entier; image effrayante et sublime d'une loi éternelle de l'univers créé. Satan vole au Pandémonium pour annoncer sa victoire; mais, au milieu des chants d'allégresse, une puissance inconnue métamorphose en serpents tous les princes de l'enfer; Satan seul conserve du moins ses proportions colossales. Il devient un dragon plus monstrueux que le Python de la fable. Monarque encore, il entraîne avec lui cette foule rampante jusque dans la plaine où l'armée infernale était rangée en bataille, dans l'espérance de voir le triomphe de son général. Soudain, quelle grande attente déçue! quelle punition pour l'orgueil! l'horreur saisit les rebelles, et, par l'effet d'une affreuse sympathie, ils prennent tous la honteuse forme qui vient d'exciter leur douleur et leur mépris!

La nature du sujet et la nécessité de nous dissimuler le triomphe de Satan, qui aurait paru le vainqueur de l'Éternel, semblent avoir condamné Milton à cette étrange fiction; elle blesse l'esprit du lecteur, échauffé jusqu'ici par de grands prodiges; elle a surtout l'inconvénient d'effacer l'impression d'une image sublime. En effet, au moment où le poëte nous représente le Péché et la Mort comme deux monstres qui vont porter la ruine et la désolation dans le monde, que Dieu avait créé si beau et si parfait, la terre semble être un lieu maudit comme le prince affreux qui vient y exercer l'empire, et le pont que ses enfants ont bâti sur l'abîme n'est qu'un passage entre deux enfers!

Nul doute que la Divine Comédie et le Paradis perdu n'aient élevé l'épopée antique à une hauteur qu'elle n'avait point avant eux; mais il reste à Virgile une gloire immense, celle d'avoir donné la naissance au Dante et à Milton. Après ces deux grands poëtes, il en est un troisième qui semble avoir

mieux connu, mieux représenté le Satan de la Bible que tous ses autres peintres. Il n'est pas un ami de ces belles fictions, si instructives sous des formes pleines d'attrait, qui ne se rappelle l'admirable scène de la séduction d'Ève par le prince des enfers transformé en serpent. La malice, les desseins couverts, la marche oblique, les savants détours, l'art de saisir l'entrée favorable du cœur, les précautions oratoires, la modération du langage, la douceur de l'accent, l'éloquence insinuante, et par-dessus tout la flatterie du respect, de l'admiration, de l'amour, mêlée aux apparences de la bonne foi qui la rend si puissante, se trouvent réunis dans cette création de Milton. Jamais allégorie aussi juste, aussi vive, ne nous montra plus à découvert la marche habile des passions qui viennent nous surprendre, et comment elles dominent bientôt le cœur qu'elles sont parvenues à occuper tout entier. L'idée de Milton est d'autant plus belle, que la métamorphose de Satan, naguère plus humble que la Discorde d'Homère, et bientôt élevant sa tête jusqu'aux cieux tandis qu'il marche sur la terre, est une autre allégorie de la grandeur des périls et de l'énormité des fautes où peuvent nous jeter ces mêmes passions qui ont de si faibles commencements. Nous connaissons le tentateur créé par Milton ; voici celui de Bossuet :

« Ah! mes frères, qui pourrait vous dire toutes les profondeurs de Satan, et par quels artifices le serpent s'insinue ! Votre cœur est-il déjà effleuré par quelque commencement d'amour? il souffle cette petite étincelle jusqu'à ce qu'elle devienne un embrasement ; il vous pousse de la haine à la rage, de l'amour au transport, et du transport à la folie..... Il voudrait bien, mes frères, vous rendre d'abord aussi méchants que lui, s'il pouvait : car que désire ce vieil adultère, sinon de corrompre l'intégrité des âmes innocentes, et de les porter, dès le premier pas, à la dernière infamie? mais vous n'êtes pas encore capables d'une si grande action, il vous faut y mener pas à pas. Il s'accommode à votre faiblesse,

il use avec vous de condescendance. Ah ! ce ne sera, dit-il, qu'un regard ; après, tout au plus, qu'une complaisance et un agrément innocent. Prenez garde, le serpent s'avance ; vous le laissez faire, il va mordre. Un feu passe de veines en veines, et se répand par tout le corps. « Il faut l'avoir, il faut la gagner. C'est un adultère : n'importe. Eh bien, je la possède, est-ce pas assez ? Il faut la posséder sans trouble. Elle a un mari ; qu'il meure. » David, David, le malheureux David ! et qui ne sait pas son histoire ! — Judas : inspirons-lui le dessein de se porter à vendre son maître. Le crime est horrible ! allons par degrés : qu'il le vole premièrement ; après, qu'il le vende. Voilà l'appât, l'avarice : il y a donné, il est à nous. Poussons, poussons de l'avarice au larcin, du larcin à la trahison, à la corde, au désespoir ! » Ici Milton languit auprès de Bossuet, comme le magnifique Homère auprès des grandes inspirations de Moïse ; de même le modèle de la fatalité antique, l'Œdipe roi de Sophocle, n'inspire pas une aussi profonde terreur du crime que le Satan de l'orateur sacré.

L'auteur du Télémaque n'a pas écrit sur la porte du Tartare la terrible inscription du Dante ; mais en plaçant sur le vestibule un tyran d'Asie, devenu le jouet de ses flatteurs qui insultent à son malheur, et se vengent sur lui de toutes les misères de leur ancienne servitude, il commence d'une manière dramatique une scène consacrée presque tout entière à la leçon des rois. On croit entendre à tout moment résonner aux oreilles des maîtres de la terre cette sentence de Virgile : « Apprenez à respecter la justice et à craindre le courroux des dieux. » Fénelon ne tarit pas en punitions contre les princes livrés à la mollesse, à l'ambition, à une magnificence fondée sur la ruine des peuples, à l'amour insensé d'une gloire achetée de leur sang, au mépris des lois, et à la passion du pouvoir absolu qui fait des monstres d'orgueil et de tyrannie. Il condamne aux peines du Tartare plusieurs monarques regardés comme d'assez bons rois sur la terre, mais qui avaient

eu la faiblesse de se laisser gouverner par des hommes méchants et artificieux. Il semble qu'en jugeant les princes pour instruire un héritier de la couronne, le sage instituteur avait toujours présentes à la pensée ces paroles de Bossuet, qu'il cherchait à graver bien avant dans le cœur de son élève : « Ce sont de ces vertus comme on en trouve beaucoup dans les enfers. »

Fénelon poursuit les tyrans avec une juste sévérité; mais qu'il est éloigné d'exhaler contre eux des imprécations semblables à celles que contient la parabole d'Isaïe, dont les paroles de feu représentent d'une manière si terrible l'allégresse d'Israël insultant à la ruine du roi de Babylone ! « Comment s'est arrêté tout à coup l'exacteur impitoyable ? Comment les tributs ont-ils cessé? Le seigneur a brisé la verge des impies, le sceptre dominateur qui frappait les nations d'une plaie incurable, qui soumettait les peuples dans sa colère, et les persécutait sans relâche.

« Toute la terre s'est reposée d'abord et a fait silence; puis elle s'est réjouie, et a poussé des cris d'allégresse.

« Les sapins et les cèdres du Liban ont applaudi à ta chute. Tu dors, ont-ils dit, et désormais personne ne s'élèvera pour nous abattre.

« A ton approche, l'enfer a été troublé au fond de ses abîmes; il a suscité contre toi ses géants de grandeur; les rois de la terre, les princes des nations se sont élancés de leurs trônes, et tous t'ont adressé ces paroles : « Eh quoi! tu es blessé comme nous, et voilà que tu nous ressembles! ton orgueil est tombé dans l'abîme avec ton cadavre; la pourriture est ta couche, les vers te servent de vêtement; qui t'a précipité du ciel, astre brillant du matin ?

« Tu disais dans ton cœur : Je monterai par-dessus les cieux, je placerai mon trône au-dessus des astres, je m'asseoirai près de l'aquilon.

« Je m'élèverai par-delà les nues, je serai semblable au

Très-Haut ; mais tu as été jeté dans l'enfer au plus profond de l'abîme.

« Ceux qui te verront se pencheront vers toi, et te regardant de loin : Est-ce là cet homme qui a troublé la terre et renversé les royaumes?

« Qui a fait du monde un désert, détruit les villes, et refusé d'ouvrir aux vaincus les prisons qu'il avait fermées sur eux ?

« Les rois des nations se sont endormis dans leur gloire, chacun d'eux repose dans sa dernière demeure.

« Pour toi, jeté hors du sépulcre, comme un tronc inutile, souillé de sang, enveloppé dans la foule de ceux qui ont été tués par le glaive et précipités dans les abîmes ainsi qu'un cadavre pourri, tu n'auras point de compagnon après ta mort, tu ne partageras point la sépulture commune des rois, parce que tu as ruiné ton pays, massacré ton peuple. La race des méchants ne sera plus nommée sur la terre [1]. »

On sent, à la seule lecture de ce morceau, qui rappelle l'imitation hardie du Dante, de Milton et de Bossuet, on sent que ces écrivains étaient profondément nourris de la Bible, et que la trempe vigoureuse de leur génie était plus d'accord avec ses mâles et sublimes beautés, que le talent suave du tendre Fénelon, qui d'ailleurs se livrait un peu trop à sa facile abondance. Guidé par Virgile, et averti par son propre goût, Fénelon ne s'amuse point à décrire un grand nombre de supplices, il ne veut pas arrêter longtemps sur un tel spectacle les regards du jeune héros pressé du désir de retrouver Ulysse ; cependant sa courte description de l'enfer a des longueurs et des répétitions qui sont de véritables négligences. Il dit deux ou trois fois la même chose, et toujours avec trop de paroles. Il maudit les hypocrites, qu'il appelle des impies, mais ses traits sont faibles et languissants. On ne

1 *Isaïe*, chap. XIV.

reconnait point en lui la vigueur qui étincelle dans ce beau vers de Perse :

Virtutem videant intabescantque relicta [1].

Fénelon, en se répétant un peu plus loin, prouve lui-même la mollesse de sa touche dans la première esquisse du même sujet. En général, l'auteur du Télémaque est ici faible et diffus, et il décolore tout ce qu'il imite de l'Énéide.

L'enfer décrit par Voltaire présente d'abord des pensées philosophiques qui manquaient à Fénelon, plus tolérant de cœur que d'esprit. Le poëte emprunte au prosateur la punition des méchants rois et celle de leurs conseillers ; mais, contemporain de la régence, il épargne, dans les princes, la mollesse et le goût des voluptés, sans penser qu'elles sont au nombre des plus grands fléaux des peuples, et que tôt ou tard elles perdent les rois et les empires. Le petit-fils de Louis XIV avait bien plus besoin de la juste sévérité de Fénelon que des complaisances d'un épicurien. Mais la raison, la philosophie et la religion même, ne pourront jamais citer qu'avec éloge ces admirables vers, que sans doute personne n'eût osé mettre au jour, ni sous la vieillesse du grand roi, ni même au temps où l'aigle de Meaux épouvantait de la justice de Dieu le plus magnifique et le plus puissant monarque de la terre :

Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes
Souffrent des châtiments qui surpassent leurs crimes ;
Ni que ce juste Dieu, créateur des humains,
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains.
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses :
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.

1 « Qu'ils contemplent la vertu, et qu'ils sèchent de douleur de l'avoir abandonnée ! »

Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans;
Mais ici c'est un père, il punit ses enfants;
Il adoucit les traits de sa main vengeresse.

Peut-être pourrait-on penser que ces maximes nous montrent le philosophe du dix-huitième siècle derrière saint Louis, et qu'elles ne conviennent ni au temps ni aux lumières de ce roi; mais saint Louis habite les cieux; l'Éternel lui-même a révélé au vertueux prince les secrets de sa miséricorde et l'étendue de sa bonté, qui n'a pas plus de bornes que sa puissance. Dieu donne, par la bouche de saint Louis, une leçon de justice et de clémence à la terre; dans tous les temps une telle conception sera sublime. On doit regretter que Voltaire n'ait tracé qu'une esquisse de l'enfer; si ce tableau répugnait au caractère de son esprit, du moins pouvait-il donner plus de grandeur et de solennité à la condamnation de Jacques Clément; là, Voltaire devait être peintre, et grand peintre, comme il l'a été au moment de l'apparition du Fanatisme sous les traits du duc de Guise, et lorsque le parricide, après avoir invoqué l'Éternel dans une ardente prière, marche tranquillement à son crime. Voltaire avait un talent éminemment dramatique; ses tragédies le mettent souvent au rang d'Euripide, que les Grecs regardaient comme le plus tragique de leurs poëtes; mais la Henriade, en général, manque de chaleur, et des grands moyens d'illusion qui donnent la vie à l'épopée. Figurons-nous Jacques Clément, tel que l'aurait représenté le Dante; cette seule supposition nous fera sentir ce qui manque à la pâle ébauche de l'émule des grands maîtres de la haute poésie.

Homère, Hésiode, Virgile, le Dante, Milton, Klopstock et la Bible, ont inspiré l'auteur des Martyrs; pourquoi s'est-il trop souvent restreint au rôle d'un copiste habile qui réduit ses modèles? Il pouvait avoir plus d'audace, témoin l'imitation suivante qu'il a faite de Milton, et qui conserve presque toute la beauté de l'original. Satan a traversé, d'un vol rapide,

les régions maudites ; la bouche embrasée de l'abîme s'ouvre devant lui. Un fantôme s'élance sur le seuil des portes inexorables : c'est la Mort!

« Elle se montre comme une tache obscure sur les flammes des cachots qui brûlent derrière elle ; son squelette laisse passer les rayons livides de la lumière infernale entre les creux de ses ossements. Sa tête est ornée d'une couronne changeante dont elle dérobe les joyaux aux peuples et aux rois de la terre. Quelquefois elle se pare des lambeaux de la pourpre ou de la bure dont elle a dépouillé le riche et l'indigent. Tantôt elle vole, tantôt elle se traîne ; elle prend toutes les formes, même celle de la beauté. On la croirait sourde, et toutefois elle entend le plus petit bruit qui décèle la vie ; elle paraît aveugle, et pourtant elle découvre le moindre insecte rampant sous l'herbe. D'une main elle tient une faulx comme un moissonneur ; de l'autre elle cache la seule blessure qu'elle ait jamais reçue, et que le Christ vainqueur lui porta dans le sein au sommet du Golgotha. »

« Au centre de l'abîme, dit encore M. de Chateaubriand, au milieu d'un océan qui roule du sang et des larmes, s'élève parmi les rochers un noir château, ouvrage du Désespoir et de la Mort. Une tempête éternelle gronde autour de ses créneaux menaçants. Un arbre stérile est planté devant sa porte, et sur le donjon de ses tristes murs repliés neuf fois sur eux-mêmes, flotte l'étendard de l'Orgueil, à demi consumé par la foudre. » Quoique bâti avec les matériaux du Dante et de Milton, le palais de Satan n'en est pas moins une belle chose, que surpasse encore cette autre imitation presque sublime : « A l'entrée du premier vestibule, l'Éternité des douleurs est couchée sur un lit de fer : elle est immobile ; son cœur même n'a aucun mouvement ; elle tient à la main un sablier inépuisable ; elle ne sait et ne prononce que ce mot : Jamais! »

Après avoir parcouru le cercle de toutes ces comparaisons, qu'il eût été facile d'étendre encore, nous allons nous délasser

d'un pénible voyage, et passer, avec le prince troyen, du Ténare aux Champs Élysées.

« Ces devoirs accomplis, et le présent de la piété offert à « la déesse, Énée aborde avec la sibylle de riantes campagnes, « des vergers délicieux, de fortunés bocages, séjour de la « félicité. Là, un ciel plus riche revêt le vaste horizon d'une « lumière d'azur et de pourpre; les habitants de ces beaux « lieux ont leur soleil et leurs étoiles. Les uns disputent de « force ou d'adresse et se livrent des combats innocents sur « les pelouses fleuries, ou luttent ensemble sur un sable d'or. « D'autres, réunis en chœur, frappent la terre en cadence et « chantent des hymnes sacrés; à leur tête, le divin prêtre de « la Thrace, vêtu d'une longue robe, fait parler dans ses « nombres harmonieux les sept voix de la lyre dont les cordes « frémissent tantôt sous ses doigts errants, tantôt sous son « archet d'ivoire. Non loin brillent Ilus et Assaracus, l'an- « tique sang de Teucer, Dardanus le fondateur de Troie, « race illustre et magnanime de héros, nés en des temps « meilleurs. Au loin paraissent des chars vides et des armes « inutiles; les lances reposent enfoncées dans la terre, et les « coursiers, libres du frein, paissent à l'aventure dans la « campagne. Tous ces guerriers, que le héros contemple, « aimaient jadis les chars et les armes; ils se plaisaient à « nourrir de brillants coursiers; les mêmes goûts les ont « suivis jusqu'au delà du trépas.

« A droite et à gauche, Énée voit des ombres couchées « sur des tapis de gazon; elles célèbrent avec joie, au milieu « d'un festin, les louanges des dieux, à l'ombre d'un bois de « lauriers où, après sa chute, l'Éridan roule ses ondes impé- « tueuses. Sous les berceaux odorants de ce bois sont réunis « les guerriers blessés en combattant pour leur patrie [1]; les

1 Le trait de Virgile est un peu froid peut-être. Scipion vainqueur des Carthaginois en Espagne avec son frère Cnéus, dit avec plus de chaleur à Publius Scipion l'Africain, auquel il apparaît en songe :

« pontifes dont le cœur fut toujours chaste et pur ; les poëtes « religieux qui ne firent entendre que des chants dignes « d'Apollon ; les inventeurs des arts, qui ont défriché la vie « humaine ; les mortels qui ont mérité par des bienfaits de « vivre dans la mémoire de leurs semblables ; tous ont le front « couronné d'une bandelette plus blanche que la neige. La « sibylle s'adresse à ces ombres répandues autour d'elle, « mais surtout à Musée que leur foule environne, les yeux « levés pour contempler sa taille majestueuse : « Dites-« nous, âmes fortunées, dis-nous, poëte sublime, quelles « régions, quels lieux habite Anchise ? c'est pour lui que nous « sommes venus ici ; pour lui nous avons traversé les grands « fleuves de l'Érèbe. » Le chantre immortel répond en peu « de mots : « Ici nulle demeure certaine pour personne ; « tantôt nous habitons ces bosquets couverts d'un épais « ombrage, tantôt nous goûtons le repos sur des lits de ver-« dure, au bord des ruisseaux qui renouvellent sans cesse la « fraîcheur des prairies. Mais vous, si vous cherchez Anchise, « franchissez avec moi cette éminence ; une pente facile vous « conduira vers lui. » A ces mots, il marche devant eux, et, « du haut de la colline, il leur montre de brillantes plaines « où le héros et sa compagne s'empressent de descendre.

« Anchise considérait alors, au fond d'un vallon tapissé de « verdure, les âmes enfermées dans cette enceinte, et desti-« nées à revoir un jour la lumière des cieux. Il parcourait « d'un œil de complaisance la longue suite de ses descen-« dants, peuple chéri dont il repassait en lui-même les for-« tunes diverses, les mœurs et les exploits. A peine il aperçoit « Énée qui s'avance à travers la prairie, que, transporté de « joie, les yeux baignés de larmes, il tend les bras vers son « fils, et laisse échapper ces mots de sa bouche paternelle :

« Sache bien que tous ceux qui auront défendu, agrandi, sauvé leur patrie, ont dans le ciel une place certaine et fixée d'avance, où ils doivent jouir d'une éternité de bonheur. »

« Te voilà donc enfin! Ton pieux amour, déjà si connu « de ton père, a triomphé des obstacles d'un pénible voyage! « Il m'est donné de contempler les traits, d'entendre la voix « de mon fils et de lui répondre. Je l'avoue, j'attendais ta « venue; ma tendresse, en l'espérant, comptait les jours et « les heures, ma tendresse ne m'a point trompé. Ah! quelles « plages lointaines, quelles vastes mers il t'a fallu parcourir! « Après combien d'épreuves et de périls je te revois, ô mon « fils! Combien j'ai redouté que les royaumes de Libye « n'eussent quelques dangers pour toi[1]! » — « C'est votre « ombre, ô mon père! votre ombre triste et sans cesse pré- « sente à mes yeux qui m'a contraint d'aborder ce séjour. « Mes vaisseaux sont arrêtés au rivage de Tyrrhène; souf- « frez, mon père, souffrez que ma main touche la vôtre, et « ne vous dérobez point à mes embrassements. » Il parlait « ainsi, et des torrents de larmes inondaient son visage. « Trois fois ses bras s'étendent pour presser contre son sein « l'ombre divine; trois fois saisie elle échappe aux mains « qu'elle abuse, semblable aux vents légers, à un songe qui « s'envole au réveil.

« Cependant Énée voit dans l'enfoncement du vallon un « bocage solitaire dont les rameaux résonnent d'un doux « frémissement; le Léthé coule devant ce paisible séjour. « Là, voltigeaient autour des rives du fleuve, des races, des « peuples d'ombres légères. Telles, dans les prairies, aux « jours sereins de l'été, d'innombrables abeilles se reposent « sur les fleurs, se répandent autour des lis argentés, tandis « que toute la plaine résonne de leur bourdonnement. Frappé « de ce concours tumultueux, le héros en cherche la cause « inconnue pour lui; il demande quel est ce fleuve? quelle « est cette foule empressée qui couvre ces rivages? « Ces

1 Ce reproche, ménagé avec tant de délicatesse par le cœur d'un père, devait être le seul souvenir de Carthage dans le sixième livre. C'est Virgile lui-même qui nous suggère cette réflexion.

« âmes, répond Anchise, attendent d'autres corps que le « destin leur réserve; elles viennent sur les bords du Lé- « thé, boire avec ses eaux la sécurité du présent et le long « oubli du passé. Dès longtemps je désire te parler de ces « âmes, les montrer à tes yeux, et faire passer devant nous « la race de mes descendants, afin que tu sentes mieux « avec moi le bonheur d'avoir enfin trouvé l'Italie. » — « O « mon père, croirai-je que des âmes heureuses voudront re- « prendre d'ici leur vol vers la lumière du jour, rentrer « dans les liens d'un corps fragile et paresseux? Malheu- « reuses! d'où leur vient ce furieux amour de la vie? » — « Mon fils, je vais te l'apprendre, je ne veux pas te laisser « dans l'attente de l'incertitude. » Alors Anchise com- « mence et lui révèle ainsi dans leur ordre les mystères de « la nature :

« D'abord un esprit caché dans leur sein, nourrit de sa « flamme et le ciel et la terre, les plaines liquides, et le « globe lumineux de la lune, et l'astre brillant du jour; « répandue dans les veines du monde, une âme universelle « le fait mouvoir et se mêle à ce grand corps. C'est elle qui « donne le souffle de la vie aux hommes et aux animaux qui « peuplent la terre ou volent dans les cieux, et aux monstres « qui nagent sous la brillante surface de la mer. Le feu « éthéré anime nos âmes semblables à de purs rayons de « l'essence divine tant qu'une enveloppe grossière ne ra- « lentit pas leur essor, tant que leur vigueur n'est point « émoussée par des organes terrestres et des membres con- « damnés à mourir. De cette alliance naissent les craintes, « les désirs, les douleurs, les joies; c'est ainsi que les âmes « cessent de chercher à contempler les cieux, aveuglées « qu'elles sont par les ténèbres de leur obscure prison [1].

1 Cicéron, livre VI de la République :
« Dis plutôt, répondit-il, ceux-là vivent qui se sont échappés des

« Même à l'heure suprême où la vie nous abandonne, ces « infortunées ne sont pas quittes de tous les maux, ni déli- « vrées de toutes les souillures du corps, tant la tache qu'elles « ont contractée dans un commerce intime avec lui est pro- « fondément invétérée. Voilà pourquoi viennent les jours « du châtiment, pourquoi on expie, par des supplices, les « fautes du passé. Ici, les âmes suspendues dans le vide sont « le jouet des vents; là, elles lavent dans un gouffre im- « mense, ou effacent dans les flammes le crime qui les a « souillées. Nos mânes ont chacun leurs épreuves; c'est après « les avoir subies que nous sommes admis en petit nombre « dans le vaste Élysée, dont nous habitons enfin les riantes « campagnes; mais il faut que les temps soient accomplis, « que le cours des âges ait extirpé en nous la contagion des « vices corporels, et rendu à la pureté primitive le souffle « éthéré et l'étincelle du feu céleste. Après que les âmes ont « parcouru le cercle de mille années dans les demeures heu- « reuses, un dieu les appelle en foule au bord du fleuve d'ou- « bli pour que trempées dans ses ondes, elles désirent re- « voir la lumière, et consentent à entrer dans de nouveaux « corps. »

liens du corps et de cette prison. Ce que vous appelez la vie dans votre langage, c'est la mort. »

Un peu plus loin, Cornélius Scipion s'écrie : « Je vous en prie, ô mon divin et vertueux père, puisque c'est ici la vie, comme je l'ap- prends de Scipion, pourquoi languirai-je sur la terre? Pourquoi ne pas me hâter de revenir à vous? Il n'en peut être ainsi, répond Pau- lus à son fils; à moins que le dieu, dont tout ce que tu vois est le temple, ne t'ait délivré de ces chaînes du corps qui te retiennent, l'en- trée de ces lieux ne saurait s'ouvrir pour toi. »

L'entretien finit par ces admirables paroles : « Occupe ton âme des meilleures choses, il n'en est pas de meilleures que les veilles pour le salut de la patrie. L'âme agitée, exercée par ce noble travail, s'en- volera plus vite vers cette demeure, sa maison natale; sa course sera plus prompte, si même lorsqu'elle est enfermée dans le corps, elle s'élance de sa prison, et, contemplant les choses du dehors, se sépare autant que possible de la matière, etc. »

Le poëte vient de nous transporter aux Champs Élysées; ce n'est plus la nuit profonde du Tartare; on n'entend plus les cris des victimes, le bruit des chaînes et les menaces des furies; un air pur, un ciel serein, une paix éternelle, les concerts, les jeux et les danses, tout annonce le séjour de la félicité. Les vers de Virgile ont pris la couleur du sujet; une douce facilité, une mollesse attendrissante, une harmonie suave, succèdent à la lugubre peinture de l'enfer. L'opposition est frappante dans le poëte latin; Delille a voulu la rendre plus sensible encore, en disant :

Ils avancent : au lieu de l'ardent Phlégéton
Et des rocs que roulait son onde impétueuse,
Des vergers odorants l'ombre voluptueuse,
Les prés délicieux et les bocages frais,
Tout dit : voici les lieux de l'éternelle paix !
Ces beaux lieux ont leur ciel, leur soleil, leurs étoiles;
Là, de plus belles nuits éclaircissent leurs voiles;
Là, pour favoriser ces douces régions,
Vous diriez que le ciel a choisi des rayons.

Il manque ici la traduction de ce beau vers :

Largior hic campos æther et lumine vestit
Purpureo.

Mais peut-être Delille a-t-il eu raison de développer un peu le texte qui pouvait supporter quelques images de plus, comme paraissent le prouver une belle strophe de la seconde Olympique de Pindare, et surtout le début du Purgatoire du Dante. « Pour voguer sur une onde plus favorable, la nacelle de mon génie dresse ses voiles et laisse derrière elle cette mer si terrible. Je vais chanter le second règne où l'âme humaine se purifie et devient digne de s'élancer au ciel. Mais qu'ici la poésie morte renaisse, ô saintes muses! puisque je suis tout à vous. » Cette exclamation du poëte est suivie d'une

description presque magique : « La douce couleur du saphir oriental qui se condensait dans le riant horizon d'un air pur jusqu'au premier cercle des cieux, rendit à ma vue tous ses plaisirs, aussitôt que je fus sorti de la sombre atmosphère qui avait attristé mes regards et mon cœur. Cette belle planète qui invite à l'amour, faisait sourire tout l'Orient, lorsque je me tournai vers l'un des pôles, et qu'il fit briller devant moi quatre étoiles qui n'ont été aperçues que de la première race des mortels. Le ciel paraissait jouir de leurs rayons. »

Milton en remontant de l'enfer au paradis sur des ailes qu'anime une force nouvelle, salue la lumière céleste avec ravissement, et lui adresse une invocation d'autant plus touchante qu'il sent cette lumière et qu'il ne peut la voir, si ce n'est des yeux de la pensée : les années, les saisons, reviennent, mais jamais le jour ne revient pour lui. Tout ce morceau où le poëte se met en scène d'une manière si neuve, est plein d'accents du cœur.

Fénelon n'a point, comme Virgile et le Dante, marqué par la magie des sons le passage du Tartare aux Champs Élysées[1] ; la description qu'il nous donne de ce lieu de délices est d'abord un peu commune ; elle offre des longueurs et quelques traits d'un choix peu relevé ; mais on y trouve ensuite des pensées qui ne pouvaient naître que dans le cœur du Platon chrétien. « Le jour n'y finit pas, et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue ; une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne comme d'un vêtement... C'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière... C'est d'elle seule que les bienheu-

1 Pour trouver le modèle d'une heureuse opposition, il faut voir, dans le second livre du poëme, la riante métamorphose que l'arrivée du grand-prêtre Termosiris, et les accords de la lyre produisent dans l'affreux désert où Télémaque se trouve en proie aux persécutions du cruel Métophis, l'un des officiers du roi d'Égypte ; c'est précisément l'enfer qui devient un paradis.

reux sont nourris; elle sort d'eux et elle y entre, et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de joie. »

On désirerait peut-être quelque chose de plus dans le tableau rapide des plaisirs de l'Élysée antique; Milton, moins pressé d'arriver au but, et d'ailleurs plus riche d'imagination que Virgile, suspend les douleurs des anges rebelles après le conseil infernal, par des amusements variés que Delille a représentés avec beaucoup d'élégance; le poëte anglais pouvait manquer aux convenances du sujet en comparant quelques-uns des complices de Satan, à des esprits dont la raison sublime médite sur le temps, sur l'éternité, sur les lois de la morale et sur les lois de Dieu; mais il a évité l'écueil avec habileté en faisant, de ces méditations mêmes et des vaines discussions d'une folle sagesse, l'aliment de la témérité des coupables, et la cause de l'endurcissement de leurs cœurs.

Toute l'élégance virgilienne respire dans les vers sur Orphée; toutefois l'auteur de l'épisode du quatrième livre des Géorgiques aurait pu peindre d'une manière plus éloquente l'un des créateurs de la poésie; Manilius l'a senti. « On voit aussi figurer parmi les constellations célestes, la lyre avec laquelle Orphée charmait tout ce qu'il atteignait de ses chants; par elle, cet homme divin se fraya un chemin à travers le peuple des ombres, et triompha des lois de l'empire des morts. De là les honneurs du ciel accordés à la lyre; elle y exerce le même pouvoir que sur la terre. Jadis elle attirait les forêts et les rochers, maintenant elle conduit les astres, et entraîne le globe immense de l'univers qui décrit un cercle éternel [1]. » Musée, dont le nom était également sacré pour les Grecs, demandait aussi à Virgile quelques traits plus

1 *Astronomiques*, chant I, vers 322 et suivants.

caractéristiques [1]. Mais les admirateurs et les amis des Grecs regrettent vivement de ne pas trouver Homère dans les Champs Élysées de l'Énéide. Heyne allègue la crainte d'un anachronisme, pour motiver le silence de Virgile. Cette excuse ne peut servir à justifier l'auteur de la fiction des amours de Didon avec Énée, qui certes n'étaient pas contemporains. Virgile rend honneur à Hésiode, à Sophocle, à Théocrite, et ne prononce pas même le nom d'Homère. Lucrèce n'avait point donné l'exemple d'une omission de cette nature, qui ressemble à l'ingratitude ; Lucrèce est vraiment sur le trépied quand il célèbre le Grec immortel [2] assez hardi pour oser le premier regarder en face la Superstition, qui, montrant son front du haut des régions célestes, planait, comme un monstre d'un aspect horrible, sur la tête des peuples épouvantés [3]. Le même poëte loue aussi avec transport le vieil Ennius et le grand Homère. L'ami de Mécène a rendu le plus noble hommage au chantre d'Achille, qu'il peint tantôt comme un fleuve de génie où tous les siècles iront puiser, tantôt comme un philosophe plus utile et plus éclairé que les sages de la Grèce. Le Dante a reconnu la faute de Virgile, et, voulant qu'elle soit réparée pour le coupable même, il le choisit exprès comme interprète dans les magnifiques expressions de son enthousiasme pour le prince de l'épopée : « Regarde alors, me dit Virgile, celui qui, un glaive à la main, précède les autres comme un roi ; c'est Homère, le souverain des poëtes. Après lui s'avance Horace le satirique ; Ovide vient ensuite ; Lucain est le dernier... Soudain je vis cette illustre école se rassembler sous les ailes du maître des

1 On se rappelle encore ici le Termosiris du Télémaque, composé avec des traits de Virgile et d'Horace, et dans lequel Fénelon a mis, sans y penser, toutes les grâces de sa personne, toute la suavité de son caractère, tout le charme de son éloquence.

2 Épicure.

3 Poëme de la Nature des choses, chant I, vers 63 et suivants.

chants sublimes, qui vole comme un aigle au-dessus de la tête de tous ses rivaux [1]. »

Anchise est amené sur la scène de la manière la plus heureuse [2]. Il repassait dans son esprit toute sa race; il parcourait les grandes destinées d'un empire qui doit renaître de ses cendres pour donner un jour la loi au monde; c'est dans ce moment que la présence d'Énée le surprend, et excite en lui des transports de joie. Les discours du père et du fils sont vrais et touchants; mais leur entrevue ne nous émeut pas aussi profondément que celle d'Ulysse et de sa mère. Anchise sait l'arrivée prochaine d'Énée; il l'attend de jour en jour; il vient de lui apparaître dans un songe, et de lui ordonner de venir le visiter aux Champs élysiens [3]. Antyclée, après avoir pleuré pendant dix ans sur l'absence de son fils, a cessé de vivre; aucun espoir pour elle de retrouver son cher Ulysse; tout à coup le voilà devant elle. D'abord elle ne daigne ni lui parler ni le regarder, et semble ne pas le reconnaître. Ce silence et cette froideur affligent Ulysse; mais enfin, après avoir goûté au sang des victimes immolées, Antyclée le reconnait, et veut savoir comment il est venu dans ce triste séjour. Ulysse apprend à sa mère qu'il n'a revu ni son Ithaque ni Pénélope; il demande et reçoit des nouvelles de cette épouse chérie, de Laërte, de Télémaque, de sa patrie, objets de tous ses désirs depuis la chute d'Ilion. Quel intérêt dans un pareil entretien entre les deux personnages! et comment retenir ses larmes lorsque cette tendre mère dit à son fils qui l'interpelle sur les causes de sa mort: « Non, les traits de Diane ne sont pas venus me surprendre et me frapper dans mon palais; non, je n'ai point été attaquée

1 *Enfer*, chant IV.

2 Homère n'a pas autant d'art; Antyclée survient comme par aventure, et sans que rien ne nous prépare à la voir; mais aussi elle se fait bientôt connaître, et d'une manière toute dramatique.

3 Chant V.

par l'une de ces maladies dont la contagion sépare une âme de son corps lentement consumé : le désir de te voir, le regret de ton absence, mes vives inquiétudes sur ton sort, et le souvenir de ta tendresse, m'ont seuls fait perdre la vie. » Dans Virgile, le prince troyen semble se résigner sans peine à une privation cruelle lorsque l'ombre adorée d'un père échappe à ses embrassements. Ulysse éprouve le même malheur avec sa mère Antyclée ; soudain une vive douleur s'empare de son âme : « O ma mère! s'écrie-t-il, pourquoi te dérober à mes caresses? Tu ne veux pas que, pressés dans les bras l'un de l'autre, même aux enfers, nous puissions nous rassasier du plaisir amer de confondre nos larmes! Proserpine, ne m'as-tu donc envoyé qu'un vain fantôme pour redoubler ma tristesse et mes gémissements? »

Le Dante a, dans le Paradis, avec Caccia Guida, son trisaïeul, un entretien où les sentiments de la nature éclatent aussi vivement que dans la naïve Odyssée [1]. L'entrevue d'Arcésius et de Télémaque respire la tendresse que nous avons trouvée dans les personnages d'Homère, avec un charme particulier à Fénelon, qui semble ici doué des grâces de Platon et de la profonde sensibilité d'Euripide. L'affection paternelle du vieillard se décèle par les plus douces paroles; ses leçons portent l'empreinte de la plus haute sagesse; elles pénètrent comme une flamme divine dans le cœur de Télé-

1 Soudain accourut un esprit céleste qui franchit toute cette ligne de lumière sans s'en écarter, et qui, pareil à un corps de feu dans un vase d'albâtre, m'adressa ces paroles : « O mon sang! ô grâce surabondante de Dieu! à qui aura-t-on jamais, comme à toi, ouvert deux fois la porte du ciel?... O mon fils! la douce et longue attente que j'avais conçue en interrogeant le livre immuable, tu l'as donc enfin remplie dans cette sphère, où je te parle, grâce à la femme céleste qui t'a prêté des ailes pour voler jusqu'à nous! » Voici l'une des réponses du Dante : « Vous êtes mon père; vous m'élevez tellement que je suis plus que moi-même. Par vous, mon âme se remplit de sources d'allégresse, et jouit d'elle-même avec un excès de bonheur qu'elle peut supporter sans se briser. »

maque, dont les larmes coulent au souvenir d'Ulysse nommé par Arcésius; il veut embrasser une personne si chère, plusieurs fois il l'essaye inutilement; il voit Arcésius, il l'entend, il lui parle et ne peut le toucher[1]; et c'est après ces efforts pour contenter sa tendresse qu'il adresse des questions à son aïeul.

Le sujet qui interrompt l'échange des témoignages de l'affection la plus tendre entre Anchise et son fils, est une transition adroitement choisie; en effet, quel spectacle plus propre à exciter une vive curiosité que celui de toutes ces âmes réunies dans un bosquet particulier, et errantes sur les bords d'un fleuve nouveau pour nous? Elles ont passé les marais stygiens qui arrêtent si longtemps les ombres privées de la sépulture; elles sont en possession des Champs Élysées; que veulent-elles? que peuvent-elles désirer? La réponse d'Anchise, en préparant habilement la grande scène que nous allons voir, amène les nouvelles questions d'Énée, qui échappent comme des cris du cœur à un autre Ulysse éprouvé par cette foule de vicissitudes et de peines dont se compose la trame de la vie. A propos du trait *quæ lucis tam dira cupido?* Heyne admire les progrès de la philosophie au temps de Virgile, et trouve indigne d'un héros le passage suivant de l'Odyssée, que Platon blâme aussi comme ne pouvant que rendre la mort effroyable aux jeunes gens, et les disposer à tout souffrir pour l'éviter. Ulysse dit au fils de Thétis, qui l'interroge : « Je n'ai point encore revu ma patrie, et toujours le malheur m'accompagne. Mais quel mortel plus heureux que toi, illustre Achille? Vivant, nous t'honorions presqu'à l'égal des dieux; et maintenant tu règnes sur le vaste séjour

1 Une vive comparaison nous montre ici l'ardeur des désirs et la vivacité des regrets de Télémaque trompé dans son attente, et complète une scène à laquelle il manque quelque chose dans Virgile. Un cœur sensible ne nous laisse jamais rien oublier de ce qu'il faut dire et faire en pareille occurrence; cette vérité doit être toujours présente à un interprète de la nature.

des ombres. » — « Noble Ulysse, répond Achille, ne me console point de la mort : j'aimerais mieux gagner mon salaire au service d'un simple laboureur qui n'aurait qu'une chétive existence, que de régner sur le peuple entier des ombres. » Je crains bien que Heyne n'ait point compris, et que Platon n'ait jugé Homère avec une injuste sévérité. Peintre de la vérité avant tout, Homère nous montre d'abord l'homme dans Achille ; il lui donne cet amour de la vie que la nature a mis en nous comme un préservatif contre les conseils de la douleur et les inspirations du désespoir. Ensuite savez-vous pourquoi le fils de Thétis éprouve un si grand mépris pour l'oisive et silencieuse royauté des ombres ? c'est qu'elle lui rappelle à tout moment, par un douloureux contraste, les travaux de sa carrière. En voulez-vous la preuve ? écoutez comment il vous révèle tout à coup les nobles pensées qui l'occupent : « Que fait mon généreux fils ? le voit-on marcher au premier rang des guerriers? Parle-moi du vertueux Pélée, si tu en as appris quelque chose. Mon père jouit-il toujours de la même autorité chez les Mirmidons? ou bien les peuples ont-ils du mépris pour lui parce que la vieillesse fait trembler ses pieds et ses mains? Hélas ! son défenseur ne voit plus la lumière du soleil ! Ah ! si je revenais un moment dans la maison de mon père tel que tu m'as vu, lorsque je massacrais un peuple belliqueux sur les remparts de Troie, comme je ferais sentir ma force et ces mains invincibles aux insensés qui violent en lui la majesté royale, et le dépouillent de ses honneurs! » Ulysse satisfait la curiosité d'Achille qui s'écarte à grands pas dans la prairie, et plein de joie d'avoir entendu les exploits de son fils. Assurément Platon a eu des craintes chimériques ; le héros d'Homère n'inspirera jamais de basses pensées à personne. Au reste, la scène entière offre de ces beautés simples et sublimes qu'on ne trouve que dans les génies du premier ordre ; l'art qui les imite leur ôte presque toujours leur naïveté par un excès de délicatesse qui craint de tomber dans le bas en restant fidèle au vrai.

Pythagore, Platon et les traditions antiques, ont inspiré à Virgile la grande idée de l'âme du monde, qui nourrit de son souffle tous les corps célestes [1] et l'univers entier. Mais pour sentir la divine précision des vers du poëte, il faut la comparer à l'admirable prose de Cicéron sur le même sujet : « Devant toi neuf cercles, ou plutôt neuf globes enlacés composent la chaîne universelle ; le plus élevé, le plus lointain, celui qui enveloppe tout le reste, est le souverain dieu lui-même qui modère et contient tous les autres. A lui sont attachés ces astres qui roulent avec lui d'un mouvement éternel ; plus bas, paraissent sept étoiles qui sont emportées d'une course rétrograde, en opposition à celle des cieux ; une d'elles est le globe lumineux que sur la terre on appelle Saturne ; ensuite vient cet astre propice et salutaire au genre humain, qu'on nomme Jupiter ; puis cette étoile de feu, et redoutée des nations, que vous appelez Mars ; ensuite, presque au centre de cette région, domine le soleil, chef-roi, modérateur des autres flambeaux célestes, intelligence et principe régulateur du monde, qui, par son immensité, éclaire et remplit tout de sa lumière [2]. » Non moins sublime, et plus avare de paroles que Cicéron, le Dante définit ainsi le soleil, à la manière de la Bible : « Le plus grand ministre de la nature, qui imprime au monde la vertu du ciel, et mesure le temps avec sa lumière [3]. »

1 Plutarque est peut-être le meilleur traducteur et le plus habile interprète de Virgile, lorsque, pour caractériser la beauté des monuments du siècle de Périclès, il en fait, comme un Grec d'Athènes, cet éloge qui conviendrait bien mieux aux immortelles créations de la Divinité : « Chacun d'iceux, dès lors qu'il fut parfait, sentait déjà son antique, quant à la beauté ; et néantmoins quant à la grâce et vigueur, il semble jusques aujourd'hui qu'il vienne d'être fait et parfait, tant il y a je ne sais quoi de florissante nouveauté, qui empêche que l'injure du temps n'en empire la vue, comme si chacun desdits ouvrages avait au-dedans un esprit toujours rajeunissant, et une âme non vieillissante, qui les entretient en cette vigueur. »

2 Livre VI de la République, songe de Scipion.

3 *Paradis*, chant X.

La théorie de l'âme universelle avait été consacrée avant les siècles de Pythagore et de Platon, dans un hymne attribué à l'ancien Orphée de Thrace, et conservé par le sage de Sunium. Cet hymne offrit à Pope de beaux développements pour son Essai sur l'homme [1]. Klopstock respire une espèce d'inspiration dans le même sujet, où les formes trop symétriques de l'auteur anglais lui donnent plutôt l'air d'un philosophe occupé d'argumenter, que d'un peintre émule de Virgile [2]. Parmi les poëtes modernes qui ont voulu exposer le système du monde, et représenter le Dieu qui en est l'âme, peut-être Voltaire mérite-t-il le prix, parce qu'en retraçant des vérités éternelles que la science a dérobées au sanctuaire de la Divinité, il se montre à la fois simple, élevé, précis et magnifique.

C'est au Phédon et à la République de Platon que Virgile emprunta la description du lieu où les âmes se purifient de leurs souillures; mais après avoir pris les plus beaux traits de l'original, il les revêtit d'un style si riche de sens et d'images, que Tacite lui-même n'aurait pu dire tant de choses avec le même nombre de paroles. Aussi regrette-t-on que le poëte ne se soit pas approprié cette fiction morale de Platon : « Les mortels qui ont commis des fautes expiables, quoique fort graves, comme de s'être emportés à des violences contre leur père et leur mère, ou d'avoir tué quelqu'un dans un

1 Voyez la traduction de l'Essai sur l'homme, par Fontane :

> La nature est un corps qui pour âme a Dieu même;
> La matière et l'esprit, tout existe dans Dieu;
> Comme la vie et l'air, il circule en tout lieu.

Mais en imitant l'énumération des attributs de Dieu, qu'Orphée, ou peut-être Onomacrite, appelle Dieu soleil, Dieu lune, Dieu source de la mer, Dieu roi du monde et créateur de toutes choses, Pope tombe, dès le début de son poëme, dans un abus d'antithèses qui conviennent mal aux grandes choses, et enlèvent au style le mérite d'une éloquente simplicité.

2 *Messiade*, chants I et VIII.

accès de colère, et qui ont fait pénitence de cette faute pendant toute leur vie, passent un an au Tartare, d'où ils sont jetés près du lac Achérusiade. Là, ils poussent de grands cris, appellent les victimes de leurs fureurs, et les supplient de leur permettre de descendre dans le lac, et sont délivrés de leurs maux; sinon, ils sont de nouveau entraînés au Tartare jusqu'à ce qu'ils aient obtenu leur pardon. »

On retrouve la croyance du purgatoire consacrée dans l'Inde comme elle l'est par Virgile, par Bossuet et Massillon. Le prêtre, avant d'immoler un coupable, lui demande non-seulement son consentement, mais encore sa protection dans le ciel, par une allocution extrêmement touchante; et au moment du sacrifice, dit la tradition écrite, les dieux se rassemblent dans la victime; elle devient pure de tout péché; son sang se change en ambroisie; et le repos éternel, l'oubli des agitations terrestres, le bien suprême sont désormais son partage [1]. Platon n'accorde ces récompenses qu'aux hommes vertueux dont l'âme, entretenant un divorce perpétuel avec son corps, a mené une vie sainte ou purifiée par la philosophie. Également magnifique en promesses, Scipion l'Africain dit à l'héritier de sa gloire [2], en l'invitant à élever et à fixer ses regards sur la patrie éternelle, où il veut monter par de nouveaux efforts de vertu : « Redouble de courage, ô mon fils! et sache bien que tu n'es pas mortel, mais ce corps seulement; car tu n'es pas ce que déclare cette forme extérieure. L'individu est tout entier dans l'âme, et non dans cette figure que l'on peut désigner du doigt. Apprends donc que tu es dieu; car il est dieu celui qui vit, qui sent, qui se souvient, qui prévoit, qui régit et modère ce corps confié à son pouvoir, de même que le dieu suprême régit et modère le monde [3]. »

1 *Asiat. Res.*, V, 371, 393.

2 Publius Cornélius Scipion.

3 Livre VI de la République de Cicéron.

Virgile s'est élevé bien haut dans l'admirable description que nous venons de parcourir ; il ne restera pas au-dessous de lui-même, dans les apparitions magiques qui nous attendent. Il se montrera toujours grand, sage, naturel, brillant et rapide ; peut-être cependant pourrait-on l'accuser d'avoir prêté à Anchise les expressions d'un poëte habile qui pense à sa gloire en polissant ses vers ; mais outre que rien ne sent l'ambition des effets dans le discours d'Anchise, à qui permettra-t-on la perfection idéale de la langue des dieux, si ce n'est à un mortel admis dans les Champs Élysées, et presque semblable aux habitants de l'Olympe? Suivant les apparences, Virgile se donnait à lui-même cette excuse, car sa poésie va devenir plus riche encore ; mais en même temps, échauffé par l'enthousiasme de la gloire nationale, il sera plus dramatique en appelant devant nous à leur tour les héros qui doivent être la postérité du peuple troyen. Une seule fois seulement il refroidira la scène et détruira l'illusion par l'exagération d'éloges qui nous laisseront apercevoir, à la place d'Anchise, le flatteur qui se ment à lui-même pour tromper son siècle et l'avenir au profit d'un maître.

« Ainsi parlait Anchise ; et, conduisant au milieu du « peuple bruyant des ombres le prince et la prêtresse, il « gagne avec eux une éminence d'où sa vue peut embrasser « le long essaim de héros qui sont en face de lui, et distin- « guer les traits de chacun d'eux à mesure qu'il se présente [1]. « Maintenant connais, dit-il à son fils, la gloire qui attend la « postérité de Dardanus, quels rejetons l'Italie doit nous « donner, quelles âmes généreuses doivent ressusciter la

1 Dans son sermon sur la loi de Dieu, Bossuet se place ainsi sur une haute montagne d'où, par un bienfait de la puissance suprême, il découvre d'une même vue la terre et la mer, et la multitude infinie des peuples et des nations, avec leurs mœurs différentes et leurs humeurs incompatibles. Il y a là un magnifique tableau du monde, et de la vie du genre humain.

« splendeur du nom troyen ; écoute mes paroles, je vais « t'annoncer la grandeur de tes destinées.

« Vois-tu ce jeune prince appuyé sur un sceptre? Le sort « le place sur le seuil des portes de la vie ; appelé le premier « à saluer la lumière, il sortira de notre sang mêlé à la race « italique. Sylvius est son nom, Sylvius, nom cher aux Al- « bains. Fruit tardif de tes vieux ans, rejeton posthume de « ton hymen avec Lavinie, il s'élèvera dans les bois sous « les regards maternels ; il sera roi, et père d'une famille de « rois qui fera dominer mon sang sur Albe-la-Longue. Près de « lui, contemple Procas, l'honneur de la nation troyenne, « Capis, Numitor, et cet autre Sylvius, portant comme toi « le nom d'Énée, et comme toi illustre par les armes et la « piété, si jamais il monte sur le trône des Albains. Quels « guerriers ! quelle force, quelle audace éclatent en eux ! « Parmi ces autres héros dont la tête est ombragée du feuil- « lage civique, ceux-ci bâtiront Nomente, Fidènes et les « murs de Gabie ; ceux-là viendront asseoir sur le sommet « d'un rocher les tours de Collatie ; les mêmes mains élève- « ront encore les forts d'Inuus, Cora, Bola et l'opulente « Pométia ; ainsi se nommeront ces cités, aujourd'hui ob- « scures et sans nom.

« Bientôt s'associera au règne de son aïeul, Romulus, « enfant de Mars ; Ilia, le sang d'Assaracus, sera la mère « de ce prince. Vois-tu ces deux aigrettes s'élever au-dessus « de son casque, et comment sur les traits d'un mortel le « maître des dieux imprime déjà sa majesté ? Le voilà, mon « fils, ce roi sous les auspices duquel la superbe Rome éten- « dra son empire jusqu'au bout de la terre, et fera monter « ses grands hommes jusqu'au ciel. Seule elle enfermera sept « collines dans ses vastes remparts, heureuse et fière d'avoir « donné le jour à tout un peuple de héros. Ainsi la déesse « que Bérécynthe adore, le front couronné de tours, tra- « verse en pompe sur son char les cités phrygiennes ; glo- « rieuse d'avoir produit la famille des dieux, elle embrasse

« avec joie ses nombreux enfants, tous habitants de l'Olympe, « tous assis sur les hauteurs de l'empyrée.

« Tourne à présent, tourne ici tes regards : contemple « ces races illustres, et les Romains de ton sang. Regarde « César et toute la postérité de Iule qui doit paraître sous « les voûtes des cieux. Voilà, voilà ce héros que te promet- « tent si souvent les destins, César Auguste, le fils d'un « dieu; Auguste, qui fera renaître l'âge d'or dans le Latium, « dans les champs où régna le vieux Saturne. Il étendra son « empire sur les Garamantes et les Indiens, au delà des « signes célestes, au delà des routes du soleil et de l'année, « jusqu'aux lieux inaccessibles où, colonne du ciel, Atlas « soutient et fait tourner sur ses épaules la voûte couronnée « d'étoiles. Dans l'attente de ce vainqueur, déjà la mer Cas- « pienne, déjà les ondes Méotides frémissent de terreur; au « récit des oracles divins qui l'annoncent, déjà les sept bou- « ches du Nil se troublent d'épouvante. Non, jamais Alcide « ne parcourut tant de contrées, quoiqu'il ait percé de ses « traits la biche aux pieds d'airain, rendu la sécurité aux « bois d'Érymanthe, et fait trembler le marais de Lerne au « bruit de son arc redoutable. Jamais il ne vit tant de pays « divers, ce Bacchus victorieux, qui conduit avec des rênes « de pampre et fait voler des hauteurs de Nysa son char « traîné par des tigres dociles à la voix de leur maître. « Tels sont nos descendants, et nous balancerions en- « core à nous immortaliser par nos exploits! et quelque « crainte empêcherait les Troyens de prendre possession de « l'Ausonie !

« Mais quel est à l'écart ce vieillard couronné d'olivier, « qui porte dans ses mains les choses sacrées? A sa cheve- « lure, à sa barbe blanchie par les années, je reconnais ce « monarque romain, premier fondateur de la ville éternelle « par le pouvoir des lois, et envoyé des humbles toits de « Cures, sa modeste patrie, au gouvernement d'un grand « peuple. Successeur de ce roi, Tullius interrompra le long

« repos de Rome; il réveillera l'ardeur des combats dans les « cœurs endormis par la paix, et désaccoutumés du triom- « phe. A côté de lui paraît l'orgueilleux Ancus, déjà trop « enclin à se réjouir des caresses de la faveur populaire. « Vois-tu les rois Tarquins, l'âme superbe de Brutus, le « vengeur de Rome, et les faisceaux reconquis sur les ty- « rans ? Brutus reçoit le premier le pouvoir consulaire avec « les haches inexorables du licteur; ses deux fils veulent « susciter de nouvelles guerres à leur pays, et, quoique « père, sa voix les appelle au supplice pour le salut de la « noble liberté ! Malheureux ! quel que soit le jugement de « nos derniers neveux sur un si grand sacrifice, la nature « sera vaincue en toi par l'amour de la patrie, et par le désir « immense d'une gloire légitime et sainte !

« C'est peu, mon fils; remarque encore plus loin les Dé- « cius, les Drusus, le sévère Torquatus armé d'une hache « sanglante, et Camille ramenant nos drapeaux reconquis « sur la ville de Veies. Ces deux guerriers qui brillent à tes « yeux sous une armure semblable, leurs âmes sont unies « par la concorde pour tout le temps qu'elles resteront ca- « chées dans cet asile; mais, hélas! quelle affreuse guerre « doit éclater entre elles, si jamais elles atteignent le seuil « de la vie ! Quels combats, quelles scènes de carnage, quand « le monde verra le beau-père descendu du sommet des Al- « pes et du rocher d'Alcide, combattre en face du gendre « accouru avec les forces de l'Orient ! Ah ! mes fils, n'accou- « tumez pas vos courages à ces horribles querelles ! ne tour- « nez pas vos glaives contre le sein de la patrie ! Toi, qui « descends de l'Olympe, sois le premier à épargner ta mère; « jette loin de toi ces armes parricides, ô César ! ô mon « sang !

« Celui-ci, enchaînant Corinthe à son char de triomphe, « ira suspendre au Capitole les dépouilles de l'Achaïe; celui- « là renversera les murs d'Argos et de Mycènes, villes d'Aga- « memnon; destructeur du dernier rejeton du sang de l'in-

« vincible Achille, il vengera les Troyens ses aïeux, et Mi-
« nerve outragée dans son temple. Qui pourrait t'oublier,
« magnanime Caton, et toi, généreux Cossus? qui pourrait
« taire le nom de Gracchus? et ces deux foudres de guerre,
« les deux Scipions, fléaux de la Libye? Te passerai-je sous
« silence, toi, Fabricius, puissant par ta pauvreté? et toi,
« illustre Serranus, semant toi-même les champs paternels?
« Où m'entraînez-vous quand je succombe, noble famille
« des Fabius! Je te salue, ô le plus grand de toute cette
« race, heureux temporiseur, qui seul rétabliras la fortune
« des armes romaines!

« Que d'autres soient plus habiles à faire respirer l'airain
« avec souplesse, à tirer du marbre des figures vivantes;
« qu'ils plaident des causes avec plus d'éloquence; que leur
« compas excelle à décrire les mouvements du ciel, à me-
« surer le cours des astres; toi, Romain, souviens-toi de
« commander au monde; impose aux vaincus les conditions
« de la paix; épargne les peuples soumis, et confonds les
« superbes; voilà tes arts et ta gloire. »

« Ainsi parlait Anchise aux voyageurs étonnés de tant de
« merveilles; il ajoute : « Voici Marcellus; de quel air il s'a-
« vance tout chargé de dépouilles opimes! comme son front
« victorieux s'élève au-dessus d'une foule de guerriers? Lui
« seul, appui de Rome au milieu d'un horrible désordre,
« soutient notre fortune chancelante; ses rapides escadrons
« terrassent l'audace de Carthage, domptent le Gaulois re-
« belle; et Rome admire en lui le troisième guerrier qui ait
« suspendu les armes d'un roi vaincu à la voûte du temple
« de Jupiter. »

« Dans ce moment Énée voit marcher à côté du héros un
« jeune homme non moins distingué par sa beauté que par
« l'éclat de ses armes; mais son front est triste, et ses yeux
« abattus sont baissés vers la terre. « O mon père! dit le
« prince troyen, quelle est cette ombre qui accompagne les
« pas de ce grand citoyen? serait-ce son fils ou quelqu'un

« de ses illustres descendants? Quel cortége, quel murmure « autour de ce jeune guerrier! Quelle ressemblance entre « Marcellus et lui! Mais la sombre nuit du trépas l'environne « d'un nuage. »

« A ces mots, Anchise laissant échapper quelques larmes : « O mon fils, ne m'interroge pas sur l'objet éternel de la « douleur de tes neveux; les destins ne feront que montrer « ce prince à la terre, et ne lui permettront pas d'y rester « plus longtemps. Rome vous eût paru trop puissante, ô « dieux immortels, si elle eût conservé un don si précieux! « Combien de gémissements vont retentir du champ de Mars « jusque dans la vaste cité de Quirinus! Quelles doulou- « reuses funérailles tu verras, ô dieu du Tibre, quand tu « viendras baigner dans ton cours son récent mausolée! « Non, jamais enfant du sang troyen n'élèvera si haut les « espérances de ses aïeux; jamais la terre de Romulus ne « s'applaudira d'un plus digne rejeton! O piété! ô candeur « des premiers âges! ô bras invincible dans les combats! « personne n'eût impunément affronté la rencontre de ce « guerrier, soit qu'il fondît à pied sur les ennemis, soit qu'il « pressât de l'aiguillon les flancs d'un coursier blanchi d'é- « cume. Ah! jeune infortuné, si tu peux triompher de la « rigueur des destins, tu seras Marcellus! Donnez-moi à « pleines mains des lis et des roses, que je couvre sa tombe « de brillantes fleurs, que j'offre du moins ces tributs à « l'ombre de mon petit-fils, et que je lui rende, hélas! ces « trop vains honneurs pour le consoler. »

« C'est ainsi que, s'égarant tous les trois dans le vaste « Élysée, ils parcouraient ses campagnes dont l'air est si « pur. Après en avoir fait admirer à son fils tous les pro- « diges, et embrasé cette âme généreuse de l'amour de la « gloire promise à son nom, Anchise lui raconte les guerres « qui l'attendent, lui fait connaître les peuples de Laurente, « la ville de Latinus, les moyens de prévenir ou d'affronter « les orages qui le menacent.

« Il est aux enfers deux portes du sommeil; l'une, de « corne transparente, donne un facile passage aux ombres « véridiques; l'autre est formée d'un pur ivoire et brille « d'une éclatante blancheur : c'est par elle que les dieux « Mânes nous envoient les songes trompeurs. Anchise, en « poursuivant ses entretiens, accompagne la sibylle et son « fils, et les fait sortir par la porte d'ivoire. Le héros vole à « ses vaisseaux et rejoint ses compagnons. Bientôt, en cô- « toyant le bord de la mer, il se rend au port de Caiète; on « jette l'ancre du haut de la proue, et les poupes immobiles « reposent le long du rivage. »

Contre sa coutume, le fécond et brillant Tite-Live, dans l'énumération des premiers rois auteurs de la race romaine, est presque aussi sec que les généalogies de la Bible; Virgile au contraire caractérise ces princes avec autant d'élégance que de précision. Il faut remarquer toutefois, qu'en ayant l'air de prendre au hasard les personnages comme ils se présentent, il les choisit au contraire avec beaucoup de goût, sans cesser de profiter de l'heureux désordre qui lui sert à éviter l'exactitude d'un récit historique. Tantôt sa muse nous les offre l'un après l'autre, tantôt elle les jette dans un groupe qu'ils forment en ce moment sous ses yeux; plus loin elle fait voir seule la grande figure de Romulus déjà revêtu de gloire et de majesté, Romulus pareil à un dieu que l'Olympe doit envoyer sur la terre pour fonder la ville éternelle. Les expressions mêmes de Virgile, et le soin qu'il a pris de placer le dieu en face de son ouvrage qui s'élève tout à coup devant lui, nous suggèrent cette illusion. Aucuns des écrivains anciens ou modernes n'ont pu, dans leurs plus magnifiques peintures des grandeurs du peuple-roi, égaler l'effet que produit sur notre imagination étonnée la comparaison établie par Virgile entre Rome, mère des héros, et Cybèle, mère des dieux, toutes les deux parcourant le monde sur un char de triomphe, l'une comme reine de la terre, l'autre comme reine du ciel. Ce n'est pas sans art que le

poëte, après avoir fait apparaître devant nous, par une seule et grande image, toute la suite des héros de Rome, qui semble remplir l'intervalle entre Romulus et Auguste, nous montre l'empire au faîte de la splendeur, et l'accomplissement des oracles de Jupiter. La progression des tableaux, la facilité avec laquelle Virgile, se surpassant lui-même, recule toujours la borne du sublime qu'il nous paraissait avoir atteinte, inspirent l'admiration.

Courtisan trop dévoué, le poëte consacre ici des fables ridicules et accréditées par la politique d'Auguste, dupe lui-même des plus honteuses superstitions. Suivant des bruits répandus à dessein, des signes célestes avaient, plusieurs mois avant sa naissance, prédit dans Rome que la nature enfantait un roi pour les Romains; et, par la même précaution que celle d'Hérode contre le Christ, le sénat avait défendu de laisser vivre aucun des enfants qui viendraient au monde dans l'année de cette prédiction. D'après les mêmes fables, Atia, mère d'Auguste, quelque temps avant d'accoucher, rêva que ses entrailles s'élevaient jusqu'aux astres et embrassaient la vaste étendue du ciel et de la terre. De son côté, Octavius vit, en songe, le flambeau du soleil sortir des flancs d'Atia, son épouse. Au moment où Auguste reçut le jour, un oracle déclara qu'il était né un maître à l'univers. Ainsi donc toutes les exagérations poétiques de Virgile sont des allusions de la flatterie, et cachent le dessein de servir l'ambitieuse politique du prince. Il faut convenir pourtant que ce dessein est déguisé avec beaucoup d'adresse, et que le talent a préparé ici quelques excuses pour la pudeur. On loue Auguste d'avoir ramené l'âge d'or en Italie; le retour de la paix ne semblait-il pas l'âge d'or pour un peuple à peine retiré d'un abîme de malheurs? On accorde à Auguste l'honneur d'avoir agrandi l'empire en Europe, en Afrique et en Asie; Rome était fière de cet accroissement de richesse et de domination. Virgile assure aussi qu'Auguste avait parcouru plus de contrées qu'Hercule et Bacchus; nous pouvons ad-

mettre cette assertion sans trop d'efforts ; et toutefois le poëte mérite de graves reproches.

Qui donc avait commencé, si jeune encore, par rendre à l'Italie le siècle de fer, en surpassant les proscriptions de Marius et de Sylla ? Qui donc se montra plus altéré de sang, plus insatiable de vengeance, qu'Antoine et que Lépide, pendant la longue durée de *leur concorde impie, affreuse, inexorable?* N'est-ce pas le divin Auguste, Auguste réduit à cacher sous un autre nom celui d'Octave, qui rappelait sans cesse les fureurs du triumvirat ? Anchise voit d'un seul coup d'œil toute la vie de ce bourreau des Romains ; il voit Octave derrière Auguste ; et, loin qu'il pût penser à proposer un tel prince pour modèle, en le célébrant comme l'honneur de la race de Dardanus et l'espérance de la terre, son cœur lui dicterait au contraire cette ardente prière : « Dieux ! ne laissez jamais naître ce prodige d'ambition, de fourberie et de cruauté ; ses crimes nous feraient payer trop cher ses bienfaits ! » Voilà le langage qu'on devrait attendre de l'héroïque vieillard qui ne voulait pas survivre à sa patrie, de ce roi paternel qui, ayant aussi des entrailles pour la postérité du peuple de Priam, et se figurant déjà Rome et le monde entre les coupables armées de César et de son rival, s'écriera bientôt, dans un transport sublime : « Jette le premier, jette au loin ces armes parricides ! ô César ! ô mon sang ! » La supposition de Virgile est une infidélité sans excuse à la morale, au bon sens, et à l'observation des mœurs. On peut d'autant moins pardonner cette faute à un poëte ordinairement si judicieux, qu'il l'aggrave par des hyperboles et des rapprochements également indignes de sa candeur et de sa raison.

Isaïe a été plus modeste en prédisant la venue du libérateur de Babylone, que Virgile en annonçant l'apparition d'Auguste ; et cependant quelle différence d'Auguste à Cyrus ! C'est à l'arrivée lointaine d'Alexandre, le premier des conquérants peut-être, que l'on pouvait faire trembler ainsi

l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Cette fiction poétique convenait encore à César qui avait vaincu en personne, et triomphé comme un grand capitaine dans trois parties de la terre ; elle rapetisse Auguste, qui, presque toujours, n'a vaincu que par ses lieutenants.

Le mauvais génie du poëte, c'est-à-dire l'adulation qui l'aveugle dans cette circonstance, l'a poussé encore à placer son héros entre les deux premiers fondateurs de Rome, l'un par la guerre, l'autre par les lois. Mais le vaincu de Brutus à la bataille de Philippes, mais le vainqueur dont le courage fut si douteux à la journée d'Actium, avait-il le talent de la guerre comme le premier des princes dont on n'a pas craint pour lui le dangereux voisinage? Mais le jeune ambitieux qui se fraya le chemin du pouvoir par la fourberie et le parjure, mais celui qui usurpa la domination par le crime, mais le prétendu restaurateur de la religion, qu'aucune crainte du ciel, aucun respect des lois n'avaient retenu dans ses attentats les plus inouïs, pourrait-il être placé auprès du sage et vénérable Numa, envoyé du sein de la pauvreté, par l'ordre des destins, pour prendre les rênes d'un grand empire, mêler au gouvernement des hommes le ministère des choses saintes, et rendre inviolable à ses voisins, touchés de la voir si occupée des dieux, la ville de Romulus qu'ils regardaient auparavant comme un camp assis au milieu d'eux[1]? La flatterie déshonore les vers de Virgile sur le dieu Auguste ; la vérité donne une beauté divine au portrait de Numa qu'Ovide célèbre aussi dans le troisième livre des Fastes, avec un mélange de grandeur et de naïveté qui sent l'école grecque. Aujourd'hui même la philosophie louerait-elle autrement qu'Ovide un prince sage et pieux comme Numa? « Les Romains étaient trop enclins à la guerre ; son premier soin fut d'adoucir leurs mœurs par le respect et la crainte des dieux. De là naquirent ces lois pour empêcher que le plus

1 Tite-Live, livre I, § 21.

fort n'eût un pouvoir sans bornes; de là l'institution des cérémonies d'un culte pur. Ainsi le peuple dépouilla sa férocité; la justice l'emporta sur les armes, et l'on rougit d'en venir aux mains avec ses concitoyens. » On regrette que Virgile ait gardé le silence sur le vertueux Servius Tullius, que Tite-Live honore en ces termes : « Il régna quarante ans avec tant d'éclat, que la comparaison avec un tel roi aurait été dangereuse pour son successeur, quelque bon et sage prince qu'il eût pu se montrer. Au reste, ce fut pour Servius un surcroît de gloire d'avoir été le dernier de nos monarques légitimes. Encore cette autorité si douce et si modérée, Servius, mécontent de ce qu'elle résidait en lui seul, allait, suivant quelques auteurs, la déposer, si un crime de famille ne l'eût arrêté dans le projet de rendre la liberté à sa patrie [1]. »

Le même historien a retracé aussi le sacrifice de l'inflexible Brutus; mais le prosateur raconte froidement ce que le poëte nous peint avec des traits de feu. Les tyrans ont disparu; voilà Brutus le vengeur, voilà le sublime insensé qui a fait pâlir, en se révélant, l'orgueil du superbe Tarquin! Rome entière environne son libérateur. Au milieu des acclamations universelles, elle lui donne le pouvoir consulaire et les haches cruelles, signes effrayants du droit de vie et de mort. A peine il les a reçus que nous voyons ses fils, ses propres fils, placés sous l'instrument fatal [2]! Qu'ont-ils fait?

1 Premier livre. Juvénal a dit de Servius : « Fils d'une esclave, il mérita le diadème, les faisceaux de Romulus, et fut le dernier de nos bons rois. » (Satire VIII.)

2 Un vers de Juvénal, sur les fils de Brutus, exprime directement la pensée que Virgile fait naître en nous par le seul arrangement des mots :

At illos verbera justis
Afficiunt pœnis, et legum primà securis.

« Ils furent punis d'un juste supplice par les verges du licteur, et par la hache des lois qui frappait pour la première fois. »

ils ont voulu donner une nouvelle guerre à leur patrie. Leur père veille; il les voit, et soudain il s'écrie : Au supplice les coupables! Eh qui donc lui donne la force de prononcer ce terrible arrêt? Vous le saurez bientôt. La voix du consul retentit encore au dedans de nous, quand tout à coup nous entendons sortir de la bouche du poëte cette exclamation qui semble un cri échappé du cœur de Brutus : « Malheureux ! quel que soit le jugement de nos descendants sur un si grand sacrifice, la nature sera vaincue en toi par l'amour de la patrie, et par le désir immense d'une gloire légitime et sainte. »

Voltaire a merveilleusement réuni dans sa tragédie toute la puissance des causes dont l'enchaînement dictait impérieusement à Brutus la mort de ses fils, que sa vertu ne pouvait épargner sans trahir la patrie et la liberté; mais il faut surtout admirer l'art avec lequel le poëte a choisi la place des déchirements de la douleur paternelle. Le Romain qui, invité au pardon par Proculus, répond à ces mots : « *Vous êtes père, enfin. — Je suis consul de Rome;* » le magistrat inflexible qui vient de prononcer un arrêt semblable à la foudre des dieux, redevient père au moment de la cruelle séparation, et adresse au coupable les plus touchants adieux. Enfin la patrie est satisfaite, Titus est mort; son père devine la fatale nouvelle qu'on ose à peine lui annoncer, et s'écrie :

Rome est libre, il suffit, rendons grâces aux dieux!

Ce cri, d'une vertu plus qu'humaine, est la révélation du génie de Brutus.

Virgile marchait tout à l'heure sur des charbons ardents; il évite d'aborder la seconde guerre civile et les proscriptions, double crime d'Auguste; il se hâte de nous distraire par des souvenirs de la gloire nationale qui répandent d'ailleurs une heureuse variété sur ses tableaux. Les vers sur la ruine d'Argos et de Pyrrhus renferment un sens qui ne pou-

vait fuir un esprit aussi cultivé que celui d'Auguste. Tout l'Olympe est maintenant passé du côté des Romains; ils sont par Anchise et son fils sous la protection de Vénus; par Romulus, sous celle de Mars; Jupiter protége en eux le peuple auquel il a donné l'empire; pour eux encore, Junon, qui devait céder la dernière, abandonne Mycènes; et Minerve embrasse aussi leur cause parce qu'ils ont vengé son injure. Maintenant voici, dans un heureux désordre qui mêle ensemble plusieurs siècles et les plus grandes choses de la république, l'austérité des mœurs, la ruine de Carthage, la pauvreté mère de la puissance romaine, et la charrue consulaire source de ses triomphes. La famille des Fabius, auxquels on pourrait appliquer la belle expression de Lucain sur les Décius, *lustrales bellis animas*, et surtout le Temporiseur, qui lassa le génie et la fortune d'Annibal, méritaient de Virgile un plus éloquent souvenir.

En payant son tribut d'admiration aux Grecs, l'auteur de l'Énéide ne fait qu'une légère diversion pour caractériser d'une manière sublime le génie de cette Rome qu'élevèrent si haut tant de grands hommes qui, depuis Romulus jusqu'à Auguste, avaient été imbus, dès le berceau, de la fatalité qui l'appelait à l'empire de l'univers. Dans la sévérité des règles de la composition, peut-être la revue des descendants d'Énée devait s'arrêter ici, mais Virgile en a jugé autrement. Les beaux vers que nous regardions comme les derniers traits du tableau, lui servent à rentrer dans son sujet, et à produire sur la scène un héros dont Jules César descendait par sa mère. Au nom seul de ce héros, Auguste a dû sentir d'abord la délicatesse de l'allusion, et la beauté de la transition du poëte à une situation si dramatique. Quel art d'avoir placé le jeune Marcellus, les délices futures de Rome, auprès du vieux Marcellus l'auteur de sa race et la gloire du peuple romain! il semble que le grand homme ait déjà voulu adopter le naissant émule de sa renommée. Cet épisode a touché Auguste, il a fait évanouir Octavie, mais il était également

propre à émouvoir même les farouches enfants du dieu de la guerre, auxquels Virgile vint enseigner la pitié. Supposons le peuple romain présent à la lecture du sixième livre de l'Énéide, comme il le fut à l'oraison funèbre prononcée dans le champ de Mars par le prince lui-même, en face du cercueil de son neveu, et au milieu du deuil universel ; dès les premiers vers, le poëte excitera la plus vive curiosité ; on le devinera avec une joie douloureuse ; on l'applaudira intérieurement sans oser l'interrompre ; on reconnaîtra à chaque trait l'illustre Marcellus dans l'héritier de ses vertus ; on s'attendrira sur la perte d'une si haute espérance ; et lorsque Anchise ou son interprète s'écriera enfin : *Tu Marcellus eris*, Rome entière répétera cette exclamation qui était dans tous les cœurs ; peut-être même tout un peuple entraîné par le mouvement d'Anchise, demandera-t-il des fleurs pour en couvrir le mausolée récent autour duquel le Tibre a entendu tant de gémissements et vu couler tant de larmes.

La France a eu son Marcellus dans le royal élève tant pleuré par Fénelon : malgré sa résignation et sa piété, le vertueux archevêque sentit ses entrailles se soulever à la fatale nouvelle de la mort du duc de Bourgogne : « Dieu, dit-il, nous ôte toute espérance pour l'église et pour l'état ; il a formé ce jeune prince, il l'a orné, il l'a préparé pour les plus grands biens, il l'a montré au monde, et aussitôt il l'a détruit. » Les autres expressions de la douleur de Fénelon sont déchirantes. Si, dans sa retraite, ce père, ce maître, ce citoyen, ce prélat désolé, a quelquefois relu l'épisode de Virgile, sans doute il l'a couvert de ses larmes, mais il n'aura pas eu la force d'en commenter les beautés, que lui seul pouvait comprendre et développer d'une manière digne du texte.

L'imitation du Marcellus de Virgile par Voltaire a de la célébrité, mais elle est loin de produire l'illusion de l'original. Anchise qui a vu fleurir et tomber autour d'Hector de jeunes princes, l'orgueil et l'espérance de la famille de Priam, An-

chise, aïeul du jeune Ascagne déjà promis à la gloire, pleure bien plus amèrement Marcellus leur image, que Louis XIV ne regrette le duc de Bourgogne; ou plutôt lorsque Virgile, témoin du deuil de la maison d'Auguste et des regrets de tout l'empire, voulut peindre les communes douleurs du prince et de la patrie, ses souvenirs et son cœur lui inspirèrent des paroles vivantes et des mouvements passionnés, que des traditions refroidies n'ont pu fournir au poëte occupé à retracer, sous les saturnales de la Régence, l'affliction de Louis XIV et de la France.

Après tant de belles créations si bien enchaînées les unes aux autres et couronnées par un chef-d'œuvre d'éloquence, Virgile semble s'éteindre tout à coup comme le soleil, lorsqu'au bout de sa carrière il disparaît à nos regards, et ne laisse plus d'autres traces de lui sur l'horizon qu'un faible crépuscule. Mais le voyageur qui l'a vu dans son midi répandre des torrents de lumière du haut des cieux, n'insulte pas à la chute de l'astre un moment éclipsé, dont il attend le magnifique réveil; imitons cet exemple, et, pleins de reconnaissance pour le génie qui vient de prodiguer tant de merveilles sous nos yeux, arrêtons-nous devant elles pour les contempler encore dans une extase d'admiration. Ce tribut ne saurait être de l'idolâtrie; en effet, si Virgile a produit des rivaux de sa gloire qui s'élèvent parfois au-dessus de lui comme Moïse au-dessus d'Homère, les plus sublimes efforts de ses imitateurs ne peuvent balancer l'ensemble et les perfections du sixième livre de l'Énéide.

Le Dante, en fécondant la fiction de la descente aux enfers au point d'en tirer toute une épopée, s'est condamné à la monotonie qui devait résulter de tant de scènes du même genre; mais il y a déployé, comme Ovide dans ses Métamorphoses, une étonnante variété de tableaux, de sentiments, de situations et d'intérêt; et cette variété, il en a trouvé la source dans la plus riche des imaginations, mais surtout dans un cœur passionné, sublime et tendre. Nous voyons

dans Énée un spectateur attentif et tranquille; Dante est un acteur brûlant qui nous associe par une illusion complète à tout ce qu'il représente. Ainsi, chez lui, les souvenirs d'un amour de la terre qui s'est purifié dans le ciel, la pitié qui parle en faveur d'un mortel dans le cœur d'une femme assise parmi les anges, le culte du génie, l'enthousiasme de la gloire, le mépris pour les lâchetés de l'égoïsme personnifié d'une manière admirable, la haine de la tyrannie, la passion de la liberté, unie aux plus douces affections telles que la reconnaissance, la piété filiale et l'amitié, l'intelligence des choses divines, les ravissements d'un esprit qui, du fond de l'abîme, s'élève sur des ailes de feu vers le créateur des mondes, interviennent à tout moment au milieu des cris et du désespoir des damnés.

La même richesse, la même diversité règnent dans la seconde partie du drame, consacrée au Purgatoire, et combattent, autant que cela est possible, l'uniformité inhérente au poëme. Dante joue également ici une foule de rôles avec ses différents interlocuteurs; tour à tour riant, naïf, tendre, mélancolique et sublime, il est souvent l'un de ces magiciens qui remuent les cœurs à leur gré. Sans doute il ne choisit pas toujours bien ou ses victimes ou ses héros. Il damne ou sauve en juge passionné; ses arrêts sont souvent des vengeances. Sans doute encore il mérite des reproches dans l'économie de sa composition. Disciple de Virgile, et plein de ce grand poëte, dont on pourrait dire que l'âme est répandue dans les veines de son fils adoptif, *mens magnos infusa per artus*, il n'a pas hérité de la mesure et du goût d'un si grand maître. Mais alors même qu'il s'égare sans choix dans de longs et fastidieux détours, il sait faire jaillir d'une situation aride une émotion vive qui nous plaît comme l'éclat inattendu de la fleur isolée qui parfume un lieu désert. Obligé malgré moi de passer sous silence les beautés de toute espèce que le Dante a semées dans son Purgatoire, je me contente de les indiquer aux amis des lettres, en leur promettant des

plaisirs du cœur et de l'esprit dans l'étude de cette partie du poëme, et je vais revenir à la plus originale comme à la plus heureuse des fictions de notre auteur.

Le poëte, on s'en souvient, est remonté de l'enfer avec Virgile qui le conduit dans le séjour des épreuves où il doit voir Béatrix, pour s'envoler bientôt avec elle jusqu'aux demeures célestes ; mais, quoique voyageant sous les auspices du génie et de l'amour, ce qu'il y a de mortel en lui le retarde dans sa route, et les forces vont lui manquer au moment de traverser le cercle consacré à la purification des âmes par le feu. En vain un ange l'invite, en vain son maître le rassure, il hésite et tremble encore. C'est alors que Virgile lui dit : « Vois, mon fils, entre Béatrix et toi, il n'y a plus que cette muraille. » Aussitôt le faible Dante devient un autre homme, et entre dans les flammes ; il y souffre de grandes douleurs ; mais, pour soutenir le courage d'un disciple si cher, l'excellent Virgile lui parle encore de Béatrix, et laisse échapper ces mots : « Il me semble déjà voir ses yeux. » Comme ce trait convient dans la bouche de Virgile qui a souvent un cœur de femme ! Comme il nous révèle la puissance de l'objet aimé ! Quelle adresse à préparer l'arrivée de Béatrix ! Toutefois nous devons l'attendre : Dante aperçoit alors la belle et jeune Lia qui chante, et se compose, avec des fleurs, une guirlande pour se plaire à elle-même quand ses traits seront réfléchis dans le miroir divin. En ce moment Virgile abdique son empire sur le Dante, et s'efface en quelque sorte pour céder la scène à Béatrix. Elle va venir ; Virgile l'annonce une seconde fois par la plus riante des peintures ; mais, semblable à une reine qui ne sort de son palais que longtemps après son brillant cortége, elle ne se montre point encore. Nous sommes dans le séjour des délices [1]. Ici de nouveaux enchantements, au milieu desquels paraît une femme jeune et charmante, appelée Mathilde ;

1 Chant XXVIII.

elle chante aussi en cueillant les fleurs dont sa route est émaillée : Dante la prie de venir sur le bord du fleuve. Telle qu'une danseuse qui effleure le sol et paraît à peine mettre un pied l'un devant l'autre, elle s'avance parmi ces fleurs de pourpre et d'or, les yeux baissés, ainsi qu'une vierge pudique, et s'approche assez pour que le poëte puisse entendre le doux accent de sa voix. Après quelques-uns des délais pleins de grâce que l'on trouve dans les femmes et dans la folâtre jeunesse, Mathilde apprend au Dante qu'il est dans le paradis et devant le Léthé. Elle continue ses chants remplis d'amour, et comme les nymphes solitaires qui, sous l'ombrage des forêts, tantôt y fuyaient les rayons du soleil, tantôt sortaient pour les revoir, elle suit légèrement le cours du fleuve ; à l'autre bord, Dante règle ses pas sur les petits pas de la vierge, qui lui dit tout à coup : « Mon frère, regarde et écoute. » Alors une lumière extraordinaire traverse toute la forêt ; une douce mélodie parcourt cet air lumineux. Un autre spectacle se prépare : Dante invoque les Muses pour retracer un tableau où son imagination répand les plus riches couleurs sur des objets fantastiques. Enfin, au milieu d'une cour qui fait pâlir les pompes de la terre, apparaît, dans tout son éclat, ce personnage en partie allégorique et en partie réel, annoncé avec tant d'art et de charme dès le commencement du poëme, cette Béatrix, l'emblème des choses divines, mais qui retrace en même temps l'objet d'une passion dont ni la mort, ni le temps, ni l'âge n'ont pu effacer le souvenir. Ému par la vertu secrète qui se répandit autour d'elle, l'esprit du Dante, sans avoir besoin que ses yeux l'instruisissent davantage, sentit la grande puissance d'un ancien amour. Le poëte ajoute : « Aussitôt que mon âme eut été frappée de cette haute vertu qui m'avait blessé avant que je sortisse de l'enfance, je me retournai avec respect, je voulais dire à Virgile en son langage : « Je reconnais la trace de ma première flamme ; » mais Virgile nous avait privés de lui, Virgile, ce tendre père à qui elle

m'avait donné en garde pour mon salut; et l'aspect du séjour que perdit notre antique mère ne put m'empêcher de verser un torrent de larmes. » Jusque-là, le Dante n'a point encore osé nommer la femme divine; c'est elle qui lui dit: « Regarde, suis-je bien, oui, suis-je bien Béatrix? » Dans le discours qu'elle adresse pour lui à des substances pures qui, par leurs chants, semblent demander son pardon, il y a des choses que le Dante seul a pu revêtir des couleurs de la poésie; mais voici des sentiments où la simplicité de l'expression relève encore les pensées d'un ange : « Comblé des plus beaux dons de la nature, ce coupable aurait atteint le plus haut degré de vertu s'il eût suivi ses heureux penchants. Dès son enfance, je l'avais soutenu par l'innocent pouvoir de mes yeux; je l'avais entraîné sur mes pas dans la droite voie : mais dès que je passai du seuil de la jeunesse à une seconde vie, il m'abandonna pour se livrer à d'autres. Parce que j'avais volé d'une prison au séjour des esprits pour croître en vertu et en beauté, je devins moins chère et moins agréable à ses yeux. » Béatrix adresse ensuite des reproches à son amant dans un langage que la poésie ne connaissait pas avant le Dante.

« Ni la nature ni l'art ne t'offriront jamais autant de plaisir que ce beau corps où je fus renfermée jadis, et qui maintenant n'est plus que poussière. Si mon trépas te ravit le bonheur suprême, quel être mortel devait ensuite t'attirer à lui et t'inspirer un désir? Instruit par ta première blessure à connaître les objets trompeurs, tu devais élever ta pensée vers moi qui ne leur ressemblais plus. » Le temps des dernières épreuves est arrivé; Mathilde entraîne le Dante vers le fleuve, l'y plonge tout entier, et le conduit plein d'espérance et de joie sur l'autre bord. Alors trois nymphes s'avancent en dansant, et adressent cette prière à Béatrix, qui sans doute avait déjà prononcé dans son cœur les paroles du pardon : « Tourne, Béatrix, tourne tes yeux saints vers ce fidèle ami qui a fait un si long voyage pour te voir; accorde-nous la grâce de lui montrer sans voile ton noble visage, afin qu'il puisse distin-

guer cette seconde beauté que tu lui caches. » Le poëte ne nous dit pas que la prière est exaucée, mais il s'écrie avec l'enthousiasme de l'amour le plus ardent : « O splendeur d'une lumière éternelle! quel est celui qui, ayant pâli à l'ombre du Permesse, et puisé l'inspiration à la source profonde de ce fleuve [1], ne sentirait pas tomber son courage, en essayant de te reproduire telle que tu m'apparus au milieu d'un air pur et transparent, libre de tout voile, comme le ciel qui te couronne de lumière et t'abreuve d'harmonie! »

A travers beaucoup de discussions sur la grâce, sur le libre arbitre et sur d'autres sujets qui, non moins rebelles à la poésie, ont cédé à la puissance dominatrice du Dante, je trouverais encore des citations sans nombre dans son Paradis, qui m'a surpris par de singuliers rapports de pensées, de sentiments et d'expressions avec Fénelon. Je n'ai pas vu avec moins d'étonnement une allégorie sur la pauvreté, qui rappelle tellement les formes de Bossuet, qu'on la croirait tirée de l'un de ces sermons où, moins magnifique et plus familier que dans ses oraisons funèbres, il est souvent d'une éloquence plus pénétrante, parce qu'elle va droit au cœur. Les nouvelles richesses que j'aurais pu recueillir ici attestent une puissance extraordinaire d'imagination. L'aigle inspiré qui prend la parole, dans le Paradis, est l'image idéale et fidèle de la poésie sublime du Dante à mesure qu'il monte vers le Dieu dont il espère admirer les splendeurs en face. Abîmé dans la contemplation de la lumière divine, le poëte, ivre d'une curiosité sublime, veut interroger son guide; mais Béatrix l'a quitté : il lève les yeux, et la voit sur le trône qu'ont mérité ses vertus, et couronnée des rayons éternels qui étaient réfléchis sur elle. Alors, prêt à finir comme il a commencé, il rend à celle qu'il a nommée l'amante du pre-

1 C'est surtout dans ce passage sublime, et plus encore dans le premier chant du Paradis, que la raison souffre avec peine le mélange du profane et du sacré, qui est le défaut perpétuel de la Divine Comédie.

mier amour, des actions de grâce qu'il termine d'une manière digne de lui par ce trait : « Conserve en moi les fruits de ta munificence, et fais que cette âme que tu as guérie, te soit encore agréable quand elle se détachera de son corps. » — « Ainsi je priai, dit le Dante ; Béatrix, tout éloignée qu'elle paraissait être, sourit, me regarda, et se retourna vers la source éternelle de la félicité. » Pouvait-on nous répéter avec plus d'art et d'éloquence que Béatrix a conservé toute la flamme de son amour, et qu'elle attend le Dante à ses côtés dans le ciel [1] ? Le poëte a presque atteint les bornes de sa carrière, mais il n'a rien perdu de ses forces. La vierge Marie et son touchant cortége, dans lequel on entend des enfants dont elle est la mère dans le ciel comme sur la terre ; Gabriel, paré de toutes les grâces d'une âme ou d'un ange ; tous les esprits des bienheureux, et Béatrix, présente jusqu'au dernier moment, qui demandent à la reine de clémence, en faveur du Dante, une faveur inouïe que les saints intercesseurs lisent dans un seul regard des yeux de celle que Dieu chérit et vénère ; les merveilleux efforts du génie, lorsque, ravi d'admiration devant cette chaîne d'amour qui embrasse l'univers et lui sert de lien, ébloui de la présence de Jéhovah, perdu dans l'océan de la lumière céleste, il essaye en vain de nous donner, par des images hardies, une ébauche imparfaite des merveilles de sa vision, et tombe de défaillance sans pouvoir achever ; tels sont les derniers adieux de la muse du Dante.

Le Tasse n'est digne ici d'entrer en parallèle ni avec Virgile, ni avec le Dante. On n'a point encore égalé la sublimité de Milton retraçant les horreurs de l'enfer et les merveilles de la création ; il a vu des yeux du génie l'allégresse et la splendeur des cieux au retour du fils de l'Éternel après l'ouvrage des six jours ; son Messie, armé de dix mille tonnerres, et vainqueur des légions rebelles du prince

1 Chant XXXI.

des enfers, est cent fois plus grand que le Jupiter de la fable qui ne triomphe des Titans qu'avec le secours de tous les dieux de l'Olympe; mais sa muse si hardie dans son vol, pour s'élever encore jusqu'à la majesté de Jéhovah invisible au milieu d'un océan de lumière, semble tout à coup épuisée; il manque d'audace, d'imagination et de magnificence dans la peinture de la Jérusalem céleste. Les plaisirs qu'on y goûte ne sont ni assez variés, ni assez vifs, ni assez divins. Milton prête à ses anges des formes plus magiques que celles des dieux d'Homère; il ne sait pas donner à l'union des âmes ces transports, cette effusion, ces ravissements, ce bonheur intarissable que Fénélon croyait déjà sentir ici-bas, et que sainte Thérèse devançait par l'ardeur de ses désirs. A la vérité, rien de plus difficile que d'imprimer le mouvement et la flamme à la paix ineffable de l'Olympe chrétien; mais Milton n'a point lutté avec assez de courage pour triompher des écueils du sujet. Au contraire, le Paradis perdu est un chef-d'œuvre où, comme dans un drame excellent, le lieu de la scène, la fable, les témoins et les acteurs, excitent tour à tour l'admiration, la joie, le sentiment d'une félicité parfaite, la reconnaissance, l'adoration, la crainte, la terreur et la pitié.

Après avoir créé l'univers, Dieu s'est arrêté pour contempler en paix la beauté de son ouvrage; tout à coup il interrompt son auguste repos. Quelle autre merveille allons-nous voir paraître? Un jardin qui sera l'abrégé des cieux, le séjour de deux anges de la terre et le berceau du monde. Dieu a conçu le genre humain dans sa pensée; Adam, notre premier père, s'est senti naître au souffle du créateur comme on sent l'existence pendant le sommeil, qui participe de la vie et de la mort. Ses yeux s'ouvrent à la lumière. Ravi, accablé de tout ce qu'il voit, surpris de lui-même, de la flexibilité de ses membres, de la soudaine puissance de sa parole; interrogeant tour à tour le soleil, la terre, les fleuves, les montagnes et toutes les créatures, pour connaître leur in-

concevable auteur, et apprendre à l'adorer; ne recevant aucune réponse, il s'assied sous un ombrage, et tombe dans une rêverie qui le conduit pour la première fois à une paisible suspension de ses facultés, « pendant laquelle, dit-il, je crus m'anéantir et retourner à l'état où la vie m'était inconnue. Mais un songe qui vint se placer sur ma tête, me remplit d'une agréable vision qui, rassurant mes esprits, me persuada que j'existais encore. Une forme divine s'approcha de moi en me disant : « Lève-toi. Le séjour que tu dois habiter t'attend, ô le premier de tous les hommes! Appelé par tes vœux, je viens te conduire au jardin des délices. » A ces mots, il me prit par la main, m'éleva, et me transportant sur les fleuves et les campagnes, glissant sur la terre sans y laisser de trace, il me mit à la fin sur le haut d'une montagne couverte de forêts, et dans un jardin magnifique. »

Adam s'éveille, et trouve réalisés tous les présents d'un songe si merveilleux; alors le guide céleste se révèle aux yeux du premier homme, et lui donne non-seulement le paradis, mais toute la terre, dont les animaux viennent tour à tour saluer leur maître. Ces prodiges de libéralité ne suffisent pas au nouveau roi du monde; il éprouve le vide de la solitude au milieu des nombreux sujets qu'il ne saurait élever jusqu'à lui; il désire quelque chose de plus parfait, parmi tant de créatures qui ne répondent pas aux besoins de son cœur. Familier comme un père avec son fils, Dieu souffre la témérité des paroles d'Adam qui demande une autre créature pareille à lui, sans soupçonner les dons mystérieux que la bonté céleste médite de répandre sur la compagne de l'homme. Alors, surpris par un second sommeil, Adam voit ses propres flancs ouverts par l'Éternel qui en fait sortir une créature dont la présence répand dans le monde un esprit d'amour et de volupté. Toutes les beautés de la création s'effacent devant sa beauté. Elle disparaît aux yeux d'Adam, et le laisse dans les ténèbres. Il se réveille pour la retrouver ou pour

pleurer à jamais sa perte. Mais au moment où il espérait le moins la revoir, elle s'avançait vers lui, conduite par le Créateur invisible et présent. La grâce suivait tous ses pas, le ciel était dans ses yeux. Transporté de joie, Adam s'écrie : « Voilà qui remplit tous mes désirs ; ô bienfaiteur suprême ! voilà le plus cher de tes dons. »

Vêtue d'innocence, parée de modestie, Ève, quoique poussée par la main divine, semble se détourner ; mais sa dignité tempérée par un penchant secret, par une soumission charmante de la volonté qui cède avec mystère, approuve enfin les transports d'Adam. Il la conduit au berceau nuptial, couverte d'une rougeur pareille à celle de l'aurore. Que d'enchantements réunis autour des deux époux ! Adam a désiré Ève avant de la connaître ; elle est sortie de lui et presque de la place où battait son cœur ! Doués tous les deux d'une forme céleste, semblables pour s'attirer, différents pour mieux s'unir, pleins de ces contrastes qui sont des éléments d'harmonie, ils commencent la vie par la jeunesse, comme le monde qui vient d'éclore a commencé par le printemps. Leur amour est le premier amour de la terre, le premier penchant de deux êtres créés exprès pour sentir et partager ses délices. La beauté extérieure le fait naître, la beauté morale le nourrit et le purifie, l'innocence en est le charme, la pudeur le voile, et la religion le flambeau. Par leur union légitime et sainte dans le paradis, Adam et sa compagne accomplissent une volonté du ciel ; la terre se pare de ses plus riches couleurs pour applaudir à leur bonheur ; les oiseaux le célèbrent par des accords pleins de mélodie, et les astres le favorisent de leurs plus douces influences. Le triomphe d'Adam est la gloire d'Ève, et leur hymen la source mystérieuse d'où va sortir le genre humain, grâce à un dernier présent du Dieu de la nature, qui donne à ses favoris le pouvoir de communiquer à des races innombrables le souffle de vie qu'il a répandu sur eux. Adam et Ève ne sortent du lit nuptial, aussi purs et

plus beaux peut-être qu'ils n'y sont entrés, que pour tomber à genoux devant l'Éternel, et élever jusqu'à lui l'hymne sublime de la reconnaissance. A la vue d'un tel bonheur, Dieu s'applaudit comme après les travaux de la formation de l'univers; il semble redoubler de tendresse pour les deux innocentes créatures; les yeux toujours ouverts sur elles, il leur envoie d'agréables messages et des hôtes célestes; enfin, dans l'excès d'une bonté sans mesure, il se dépouille de sa splendeur et de sa majesté, il s'accommode à la faiblesse de leur nature pour venir leur parler face à face, comme un ami à son ami, suivant l'expression de Moïse, ou plutôt comme un père à ses enfants. Telle est la félicité que deux êtres pareils à nous ont pu goûter, et qu'ils ont perdue!

Le germe de toutes ces choses était dans la Genèse; mais quelle imagination il a fallu pour le féconder ! et quel magicien dans le poëte qui a pu tirer de pareils prodiges d'une pensée sublime, mais toute nue! Milton me semble un prophète qui commente Moïse et Dieu même.

Les cieux de Klopstock attestent l'élévation de son génie; il est quelquefois plus sublime que Milton; mais il éblouit nos yeux, il fatigue notre pensée, il frappe notre imagination de stérilité par la profusion des richesses. Dès le début de son poëme, il nous jette à la tête des planètes, des globes sans nombre, des chemins bordés de mille soleils [1]. Klopstock trouve des traits d'une grandeur démesurée pour peindre l'Être des êtres; puis tout à coup il se livre à un luxe de

1 Il serait injuste d'oublier ici M. de Châteaubriand. Imitateur judicieux, quoique fidèle, de la Bible, sa raison et son goût l'ont averti que Dieu même a mis de l'ordre et de la mesure dans les magnificences de l'univers. L'auteur des Martyrs a donné aux élus des plaisirs sublimes; il continue et purifie dans les cieux tous les amours de la terre; il caractérise d'une manière admirable la grandeur de Jéhovah, mais il épargne sagement à notre faible vue la trop longue contemplation de la lumière éternelle.

développements qui détruisent l'effet qu'il avait produit en imitant la majestueuse simplicité de Moïse. Quelques hymnes en l'honneur de l'Éternel sont presque dignes du sujet ; les autres répandent, par leur prolixité, par la répétition des mêmes formes, une monotonie insupportable sur le poëme. Notre religion offre à l'esprit des obscurités qu'il ne faut pas chercher à éclaircir, sous peine de tomber dans la folie, fût-on un Bossuet ou un saint Jérôme.

Après le Messie, ce que l'auteur a peint avec le plus de grâce et d'illusion, ce sont les anges Éloa et Gabriel, unis par la plus touchante amitié. Abdiel et Abbadona nous offrent des modèles de grâce et de naïveté qui appartiennent à l'école allemande, quelquefois si heureuse à mettre de l'imagination dans les choses simples. On doit encore remarquer l'ange de la pitié, le sensible Lebbée, dont voici un léger crayon : « Sa mère le mit au monde sous des palmiers..... Il versa plus de larmes en naissant que n'en versent communément les hommes, lorsque, par un instinct confus, ils éprouvent déjà le sentiment de leur mort, quoique encore éloignée. Toute sa jeunesse n'a été qu'un enchaînement d'affections tristes et douloureuses. Aucun de ses amis n'a eu occasion de répandre des pleurs, qu'il n'y ait mêlé les siens ; il n'a pas cessé de gémir sur les maux de l'humanité. » Saint Jean et Lebbée sont deux amis comme il n'en fut jamais. Un hymne chanté dans les cieux à la naissance de saint Jean, nous révèle les penchants, les vertus, l'immortelle destinée de cette âme privilégiée. On dirait que Klopstock s'était épris de la plus vive tendresse pour le fidèle ami du Christ, tant il le met en scène avec bonheur ; mais c'est par un trait de génie qu'il achève de le faire connaître. Au moment des adieux, où Jésus présente à ses disciples le pain et le calice qu'il avait consacrés, Jean pénétré de douleur, se jette aux pieds de son maître, les baise en les arrosant de larmes qu'il essuie avec ses cheveux. « Fais-moi paraître à lui dans toute ma magnificence, dit Jésus en élevant les regards vers son père. »

Le vœu est exaucé. Jean découvre à l'instant, dans le fond de la salle, une assemblée lumineuse d'esprits célestes et brillants de splendeur;.... puis il se retourne du côté du Messie, et voit étinceler dans ses yeux toute la majesté divine : il reste immobile de surprise et d'admiration, et se laisse tomber sur le sein du Sauveur. Gabriel, l'un des anges présents, fend les airs, et, plein d'un transport ardent, il vient à Jésus et lui dit : « O Homme-Dieu! ô Rédempteur! permets que je t'embrasse aussi comme cet heureux disciple dont tu me fais envier le sort. » Voilà toute une apothéose : saint Jean sur la terre est déjà un habitant du ciel, et, ce qui achève la beauté de ce passage, Jésus promet à Gabriel le siége d'Éloa auprès du trône de sa gloire, mais non pas la place de Jean dans le cœur de son ami. A-t-on jamais fait un pareil éloge de l'une des plus grandes vertus de l'homme?

Virgile ne donne point de place à cette vertu dans les Champs Élysées; Milton l'invoque, la chante et la trouve partout, aux enfers, dans le Purgatoire, dans le Paradis; Milton admet l'amitié entre les anges, mais il n'en fait pas une volupté sublime et tendre, ou naïve et pleine de grâces, ainsi qu'on la trouve dans Bossuet et dans Klopstock. Comment concevoir que Fénelon, qui l'avait sentie et inspirée à des âmes dignes de lui, ne l'ait point donnée pour récompense aux justes? Pourquoi le but qu'il se proposait ne lui a-t-il pas permis de nous montrer aux Champs Élysées d'autres vertus que les vertus royales? Le Dante, en célébrant de grands hommes, ne s'informe pas s'ils ont ou non porté la couronne; philosophe et religieux tout ensemble, il accorde le Purgatoire à Caton d'Utique et au grand Saladin; il ouvre le Paradis à Trajan; mais la raison de Fénelon a prévenu tous les reproches en faisant représenter du moins toutes les hautes vertus sociales par des princes bienfaiteurs de l'humanité. Aussi combien la morale du Télémaque l'emporte sur celle de l'Énéide!

Virgile n'accorde en passant qu'un regard aux prêtres

chastes, aux inventeurs des arts, aux hommes qui ont bien mérité de leurs semblables; sa faiblesse a passé sous silence Cicéron, le dieu de l'éloquence et le père de la patrie [1]; Caton, immortel pour avoir épargné à la vertu l'outrage du pardon de César. Nourri des principes de l'ambition romaine, Virgile abandonne presque sans regret la palme de la tribune et le sceptre des arts, ornements de la paix, aux Grecs qu'il ne daigne pas nommer; il élève au-dessus de tout les héros de la guerre. Pour lui, Romulus est plus grand que Numa [2]; pour lui, la première des gloires est de terrasser la résistance, de pardonner à la faiblesse, et d'imposer à tous les conditions de la servitude sous les couleurs de la paix. Virgile, d'accord avec Horace, veut que le monde entier soit l'esclave de Rome et la propriété du dieu Auguste. *Nescius ultorem post caput esse deum* [3], ne prévoyant pas qu'il y avait derrière les tyrans un dieu vengeur, il n'était pas capable d'enfanter ce beau conseil de Juvénal, qui semble avoir prédit le châtiment des oppresseurs de l'univers : « Prenez garde qu'il ne soit fait une grande injure à des nations courageuses et accablées par le malheur ; en vain leur enlèverez-vous tout ce qu'elles possèdent d'or et d'argent; vous leur laisserez un bouclier, un glaive, un casque et une lance. Aux hommes dépouillés par l'injuste victoire, il reste encore des armes. » Instruit à une plus haute école, éclairé par la religion et la philosophie, témoin sévère des fautes du moderne Sésostris, rempli pour la France d'une tendresse qui se répandait sur tous les pays malheureux comme elle, dans tous les temps, par les fureurs de l'ambi-

1 Ennius a fait ce beau vers qui semble peindre l'orateur de Rome :

Flos delibatus populi suadæque medulla.

2 Thompson appelle Numa la lumière de Rome et son vrai fondateur.

3 Ce trait, emprunté à Tibulle, m'a paru d'une heureuse application.

tion armée, Fénelon ne met dans les Champs Élysées qu'à regret, et à la seconde place, les Ajax, les Agamemnon, et tous ces ravageurs qui ne savent que troubler les hommes et renverser les empires. Il attribue la mort précoce d'Achille à la pitié des dieux pour les peuples que ce fougueux prince devait gouverner un jour. Aux yeux du sage contemporain de Louis XIV, Triptolème, l'inventeur de la charrue; Cécrops, premier législateur d'Athènes; Inachus, fondateur du royaume d'Argos et l'ami des peuples réunis par sa sagesse; Eunésyme et Dioclide qui se dévouèrent comme Codrus, pour leur pays; Bélus, qui se croyait plus riche par l'amour de ses sujets que par tous les tributs qu'il aurait pu leur imposer; le sévère Lycurgue, deux fois bienfaiteur de Sparte par la sagesse de ses lois et la générosité de son exil; voilà les grands hommes et les favoris du ciel. Fénelon est un vertueux instituteur, un philosophe éclairé, un ami de ses semblables, un sujet fidèle qui remplit religieusement un devoir, et donne à tous les princes, dans la personne du duc de Bourgogne, les plus hautes et les plus utiles leçons qu'ils puissent recevoir. Sans doute il avait présente à l'esprit cette belle pensée de Bossuet qui renferme un éloge aussi imprévu que complet du Télémaque et de son auteur : « Pour dire la vérité, il faut un cœur de roi, une grandeur d'âme royale; et si cette fonction ne demande pas qu'on soit roi par le commandement, du moins exige-t-elle qu'on soit roi par indépendance. »

Avant ce sage et libre imitateur des anciens, l'Arioste et le Tasse avaient eu le tort d'appliquer à des princes vulgaires la fiction magnifique de Virgile; tous deux ont rabaissé leur génie par des adulations qui ne s'adressent pas, comme dans l'Énéide, au maître de Rome et du monde. Le Camoëns, au contraire, aurait pu prendre pour devise la maxime de Bossuet qne j'ai rapportée plus haut. Camoëns respecte avant tout la vérité; écrivain rempli de pudeur, jamais il ne se prosterne devant d'indignes idoles, devant des réprouvés de

la véritable gloire. Dans ce cœur indépendant et fier, l'amour de la patrie paraît une vertu transmise avec le sang, mêlée avec le génie, accrue par le malheur, fortifiée par les sacrifices et nourrie par le désintéressement. On peut accorder le même éloge à Thompson. L'éloge de l'Angleterre et de ses grands hommes est un hymne à la patrie, à la liberté, au génie, à la vertu sublime, et cet hymne a la pureté de l'encens que l'on doit choisir pour l'autel des dieux. Voltaire célèbre avant tout les bons rois, les sages ministres, les guerriers défenseurs ou libérateurs de leur pays; Louis XII, Ambroise, La Trémouille, Montmorency, Duguesclin, Bayard; puis viennent Richelieu et Mazarin, que Henri prend pour des rois, et qui le sont en effet sans en avoir porté le titre. Voilà les deux précurseurs du règne de Louis XIV; sous ce prince, la France nous apparaît la tête couronnée de tous les lauriers qui composent le diadème de la gloire; mais il est à regretter que Voltaire n'ait point caractérisé à grands traits Corneille, Racine, Molière, Pascal, comme il a peint Condé, Turenne, le sage Catinat, les créations de Vauban et l'audace de Villars. Après les vers sur le duc de Bourgogne, le tableau de l'enfance de Louis XV, seul et faible rejeton de la race royale, l'apostrophe au cardinal de Fleury, l'invocation à la France, la généreuse liberté de l'écrivain, qui profite de ce détour pour offrir au prince assis sur le trône, des avis cachés sous des éloges, et le détourner de la guerre par une plus douce gloire, sont dignes d'un beau génie et d'un philosophe ami de l'humanité. Tout ce morceau eût obtenu le suffrage et les larmes de Massillon, dont l'éloquence, aussi éclairée que courageuse, a fait de si touchants efforts pour nous donner un bon roi dans l'élève d'un instituteur trop faible et trop occupé du soin d'assurer la sécurité de son pouvoir. Mais la raison, la pudeur et le goût ordonnaient au poëte de s'arrêter ici. L'éloge du régent me semble une profanation du sujet; Voltaire a oublié que la poésie est une vierge, comme la vérité.

Milton, que j'ai dû réserver pour la fin de ce tableau, a beaucoup agrandi la fiction de Virgile ; ce n'est pas un seul peuple, ce n'est pas le seul empire romain, ce sont tous les peuples et le monde entier qu'il présente à nos yeux. Le premier crime, le premier trépas, la foule des maladies et des douleurs qui envahissent la terre avec cette cruelle nécessité qui s'appelle la mort, attirent d'abord les regards d'Adam, et lui causent un effroi proportionné à la nouveauté comme à l'horreur d'un tel spectacle ; puis viennent des fêtes, des plaisirs, les divers tableaux du travail et de l'industrie ; ensuite des voluptés trompeuses, des femmes folâtres et perfides qui égarent les enfants d'Adam, comme Ève a perdu leur père. Maintenant voici la guerre, la violence, le triomphe de l'épée, le règne de la tyrannie, qui semble sortir de cette école de corruption. Alors Milton s'indigne, et imprime le sceau de la réprobation sur tous ces furieux qui massacrent la race humaine pour obtenir le titre de conquérants, de protecteurs du genre humain, de dieux fils de dieux. Tous ces destructeurs se plongent dans la débauche après la victoire ; ils oppriment et corrompent les peuples ; la terre regorge de crimes ; le courroux de Dieu s'allume et suscite le déluge, que Milton retrace avec une grave et majestueuse simplicité. Tant de spectacles divers ont bouleversé l'âme d'Adam ; mais surtout quel supplice pour lui que la connaissance du sort de sa postérité !

C'est avec la douleur d'un père qu'Adam a vu périr un monde ; il tombe, accablé par le désespoir ; mais une consolation inattendue vient relever son âme abattue ; elle se ranime à l'aspect du juste de l'arche, et des signes de la bonté céleste qui, par amour pour lui, daigne oublier son courroux et faire renaître un autre monde. Après cette belle et immense apparition, le poëte n'aurait pas dû achever par un récit les révélations que nous attendions de lui. Donner ainsi l'histoire universelle partie en visions, partie en narrations, c'est faire comme un peintre qui mettrait son sujet

partie en couleur et partie en écriture. La suite du récit, depuis le déluge jusqu'au second rachat de l'espèce humaine par une victime divine, étincelle souvent de beautés; mais deux chants consacrés au même sujet, et formant un long épisode dénué d'action, passent toutes les bornes de la patience du lecteur, violent les règles de l'art de composer, et font beaucoup trop languir le dénouement, quoiqu'ils aient contribué à le préparer d'une manière assez heureuse. Mais Milton pouvait-il couronner plus dignement son poëme que par la rédemption du genre humain, bienfait dont la sublime espérance arrache Adam et Ève au désespoir, et les encourage à mériter sur la terre les récompenses du ciel où, purifiés de toutes les souillures du péché, ils doivent jouir à jamais de la présence du Dieu qui venait les visiter dans le paradis, au temps de leur première innocence.

Jusqu'ici l'Énéide ne nous a laissé apercevoir que de faibles traces de l'action. Dans ses longs voyages sur mer, en Thrace, à Délos, aux bords de la Crète, dans les îles Strophades, en Épire; devant les Cyclopes, à Carthage, chez le vieux roi Aceste, dans l'île de Cumes enfin, Énée n'a point l'occasion de signaler sa vertu par des faits éclatants; mais le génie suggère à Virgile le moyen de cacher ce défaut que sans doute il n'avait pu se dissimuler à lui-même. Ainsi, depuis l'admirable tempête du premier livre, jusqu'au moment où le prince troyen apparaît à Didon dans tout l'éclat de la jeunesse d'un dieu, nous marchons de merveilles en merveilles. Le récit de la chute de Troie forme un drame de la plus rare beauté, qui, sans être une partie essentielle de la composition, s'y rattache d'autant mieux qu'il semble destiné à nous offrir l'image du glorieux avenir d'Énée. Sauf le célèbre épisode où nous retrouvons Andromaque au tombeau d'Hector et sur les rives d'un autre Simoïs, le troisième livre nous laisse trop sentir le vide de l'action. Au contraire, la peinture des amours de la reine de Carthage et du fils d'Anchise s'empare tellement de nos cœurs, que tout

le reste disparait à nos yeux. Didon abandonnée ou trahie succombe au désespoir ; c'est alors que désenchantés par la froideur et par la fuite d'Énée, nous commençons à lui demander un compte sévère de sa conduite de prince et de l'héritage d'Hector ; par bonheur, ou plutôt par un effet des avis de la conscience de l'écrivain, la célébration des jeux troyens en Sicile, l'anniversaire des funérailles d'Anchise, l'incendie de la flotte et les divers rôles qu'Énée joue dans des situations opposées, viennent détourner les reproches et nous conduire jusqu'aux grandes scènes du sixième livre. Telles sont les ressources magiques à l'aide desquelles Virgile fait une illusion complète à la raison de ses lecteurs ; néanmoins tous ces enchantements ne sont encore que les préludes d'une épopée ; combien de prodiges nous attendent, si le drame répond à ces magnifiques promesses !

FIN DU TOME PREMIER.









